PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE

DE

LA VIE

I

IMPRIMATUR :

Parisiis, die 27ª Novembris 1900.

E. THOMAS,
Vic. Gen.

R. P. TILMANN PESCH
de la Compagnie de Jésus.

LA PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE DE LA VIE

PENSÉES SUR DES VÉRITÉS RELIGIEUSES

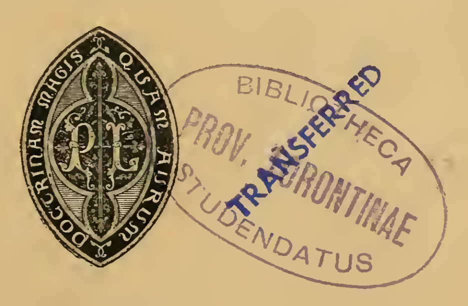
Ouvrage traduit de l'allemand sur la 3e édition

Par le R. P. BIRON
Bénédictin de la Congrégation de France.

TOME PREMIER

PREMIÈRE SEMAINE. — I. — **L'amour de la vérité**
II. — **La délicatesse de conscience**





PARIS
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10

LE PÈRE TILMANN PESCH, S. J.

NOTES BIOGRAPHIQUES

L'auteur de ce livre est peu connu en France, nous pourrions dire n'est pas connu, en dehors du monde restreint des penseurs. Ses ouvrages, à l'exception de celui dont nous présentons au public la traduction, et de la *Vie religieuse* — *Das religiœse Leben* — ne s'adressent pas au grand public. Traitant des questions les plus abstraites de la métaphysique, ils ne sont pas même, malgré leur caractère classique, destinés aux étudiants; ils exigent de la part du lecteur une culture spéciale.

Tout livre est à quelque degré « l'écho d'une âme », et la *Philosophie chrétienne de la vie* reflète d'une façon très particulière les sentiments et les pensées de son auteur. Il est aisé de deviner, à la lecture de certains chapitres, ce que dut être et ce que fut réellement le Père Pesch. Nous sommes convaincu pourtant qu'il resterait un regret aux nombreux lecteurs que nous souhaitons à ce livre si nous ne disions quelques mots de la vie du savant Jésuite[1].

On ne doit pas s'attendre à rencontrer ici ces faits curieux et piquants qui, de près ou de loin, confinent au romanesque et que nos imaginations contemporaines recherchent avidement dans une vie. Celle que

1. Nous nous sommes grandement aidé d'un excellent article que ses confrères lui ont consacré dans les *Stimmen aus Maria-Laach* du 28 novembre 1899, et dont on a fait un tiré à part de 15 pages in-8°. Herder, Freiburg-in-B. Nous avons également utilisé des notes qui nous ont été gracieusement communiquées de Hollande par le R. P. Mathias Reichmann, du collège de Valkenburg.

nous esquissons est la vie en apparence très ordinaire, très monotone, si l'on y tient, d'un religieux fidèle à ses devoirs et à sa haute vocation ; au vrai, c'est la vie très féconde d'un remueur d'idées, d'un apôtre par la plume, d'un convertisseur d'âmes, surtout d'âmes pensantes. A ce nouveau titre, les quelques lignes qui suivent ne nous paraissent pas inutiles.

Le Père Tilmann naquit le 1er février 1830, à Cologne. C'était l'époque où la conscience catholique, en Allemagne, commençait à se reprendre, après avoir lourdement sommeillé pendant des années ; l'époque agitée qui, dans l'histoire de l'Eglise en Prusse, porte le nom caractéristique de *Troubles de Cologne, Kœlner Wirren,* et qui nous remet en mémoire le prélat à jamais illustre, défenseur courageux des vrais droits et des saines doctrines, au milieu de défections ou de défaillances presque générales : Clément-Auguste de Droste-Vischering. Nul doute que ces divers événements, dont sa ville natale fut en grande partie le théâtre, n'aient eu une influence profonde sur le jeune Pesch.

De sa première enfance et de son adolescence nous savons peu de chose, si ce n'est qu'il fut un espiègle et que ses légèretés d'enfant furent souvent réprimées par un père sévère. Il suivit les cours du gymnase de Cologne, et il n'avait pas encore dix-sept ans lorsque, le 15 octobre 1852, il entrait au noviciat des Jésuites de Münster. Après la période réglementaire d'études à Paderborn et à Bonn, il passa quatre années au fameux collège de Feldkirch, comme régent d'une classe de latin. Le 13 janvier 1866, il recevait la prêtrise à Maria-Laach, dans la Province Rhénane.

Déjà, lorsqu'il étudiait la philosophie à Bonn, 1856-1858, le Père Pesch avait attiré sur lui l'attention de ses supérieurs par son goût et ses aptitudes marquées pour cette branche des sciences. Rien donc d'étonnant si, dès la fin de 1867, on lui confiait la chaire de philosophie au grand collège de Maria-Laach.

Le Père Tilmann Pesch fut un classique, un scolastique dans toute l'extension que ce mot comporte ; il fut le digne continuateur et l'émule heureux des Pères Joseph Kleutgen, Jean Perrone, Liberatore, Franzelin, Taparelli, Tongiorgi, de cette élite de Jésuites qui, reprenant les traditions de la scolastique et de la métaphysique de saint Thomas, ont réussi à rajeunir et à remettre en bonne place la vieille école du passé. L'amour et l'estime que, toute sa vie, il témoigna aux enseignements d'Aristote et du Docteur angélique, il les manifesta au début de sa carrière professorale. Toujours et en toute occasion il poursuivit — avec quel succès, ses travaux le disent hautement — la restauration de la

philosophie chrétienne en Allemagne. Ce devait être comme un contre-poids aux affirmations erronées des nombreuses écoles de théologie et de philosophie d'outre-Rhin. Mais libre de tout conservatisme étroit, dédaignant l'éternelle routine et le piétinement sur place, il ne voyait pas, comme certains esprits moroses, un péril caché dans tout progrès. Il voulait connaître et comprendre les travaux de son siècle et ses conquêtes, et nul ne pourra qualifier ses écrits d'œuvres arriérées.

Toutefois, la solitude retirée et toute monastique de Maria-Laach, perdue au fond d'une vallée verte et gracieuse, au bord de l'immense et splendide nappe d'eau qu'on nomme le *Laacher See*[1], très à l'écart du tumulte des grandes villes, semblait peu convenir au caractère plutôt apostolique du Père Tilmann. Ce mot qui pourrait être la devise de tout chrétien, est de lui; il le répétait souvent : « Tout ce que nous faisons doit être *pointé* vers l'apostolat : *Alles was wir thun, muss eine apostolische Spitze haben.* » Aussi dès 1869, le trouvons-nous à Aix-la-Chapelle, à la tête d'une société florissante d'hommes cultivés, formée en grande partie de commerçants. Les travaux scientifiques cèdent le pas pour quelque temps aux occupations du ministère des âmes; mais cet intermède ne sert qu'à mettre en plein relief de nouvelles qualités du Jésuite. Il se révèle orateur de premier ordre, et surtout excellent directeur de conscience, il sait attirer les cœurs et se les attacher par d'indestructibles liens et, trente ans plus tard, on verra, non sans quelque émotion, un nombre considérable de catholiques d'Aix-la-Chapelle honorer de leur présence les funérailles de leur ami et de leur vieux maître.

Nous devrions apprendre de ces fils spirituels du Père Pesch tout ce que renfermait de tendresse cette âme de prêtre dans laquelle il leur fut permis de lire. N'est-ce pas là, en effet, dans ce face à face de deux intelligences et de deux cœurs, que devaient apparaître, dans leur vrai jour, tous les dons qui furent le partage du Père Tilmann? Cette affection persévérante de trente années nous laisse entrevoir ce qu'étaient les colloques entre les pénitents et leur confesseur. « Heureux, dirons-nous, ceux qui ont pleuré près de lui et qu'il a consolés! Heureuses les larmes saintes et chrétiennes qu'il a séchées! Heureuses les tristesses du pécheur repentant qu'il a relevé et réconforté! Heureuses les amertumes de ceux qui souffraient de l'exil et des peines de la vie, et dont il a su

1. Depuis le 25 novembre 1892, les Bénédictins de la Congrégation de Beuron ont pris possession de la vieille abbaye de Maria-Laach, qui avait été habitée par des membres de leur Ordre jusqu'en 1802, et la discipline monastique y est maintenant dans tout son éclat.

diriger les regards et les aspirations vers le ciel! » Nous l'avons dit, ils furent nombreux.

A Aix aussi, le Père Pesch eut pour la première fois l'occasion de défendre les idées chrétiennes contre un représentant de la science antichrétienne. Et du premier coup il se montra polémiste consommé.

Sur ces entrefaites furent portées les lois et les *novelles* qui progressivement retirèrent aux Ordres et aux Congrégations religieuses leur liberté et leurs privilèges relatifs à l'instruction publique. On a encore en mémoire les diverses péripéties de cette lutte sectaire, le Kulturkampf, qui jeta en prison plusieurs vaillants évêques d'Allemagne. Finalement la Compagnie de Jésus était expulsée du territoire de l'Empire par une loi votée au Reichstag (4 juillet 1872). Les proscrits allemands, comme les nôtres du 29 mars, trouvèrent un toit hospitalier dans la demeure des nobles catholiques des pays limitrophes. Parmi ces cœurs généreux, vient en première ligne le baron Louis von Bongart-Paffendorf, qui offrit aux exilés son château de Wynandsrade, dans le Limbourg hollandais. Ce fut là que se réunirent les jeunes religieux en cours d'études, et le Père Pesch fut mis à leur tête. On conçoit les difficultés inséparables d'un tel état de choses. Le Père Tilmann sut faire face à tout, et les hôtes passagers du château furent unanimes à louer la bonté, le dévouement, l'abnégation, la sainte gaieté de leur supérieur.

Nous disons la gaieté. Comme beaucoup de ceux qui ont l'âme grande et haute, qui sentent vivement, le Père Tilmann souffrait de cette maladie dont les anciens disaient qu'il n'y a pas de génie sans elle et que Lacordaire croyait « inséparable de tout esprit qui va loin, de tout cœur qui est profond », la mélancolie. Presque tous les Saints d'ailleurs, l'histoire en témoigne, ont ressenti ses atteintes; mais tous les Saints aussi, et le Père Pesch avec eux, ont secoué cette maladie énervante, loin de s'y complaire. La mélancolie n'empêcha jamais notre savant de travailler, bien au contraire, car il savait que le travail est, après la prière, un des remèdes les plus efficaces contre les idées noires et moroses.

Lorsque les premières difficultés eurent été surmontées, le Père Pesch fut appelé à Tervueren, en Belgique, où la famille du comte de Stolberg-Robiano avait ouvert un asile aux rédacteurs des *Stimmen aus Maria-Laach*.

C'est alors qu'il commença à publier quelques-uns de ses ouvrages. Nous sommes en 1873, et durant vingt-cinq ans, jusqu'à sa mort, nous le verrons combattant le bon combat par la plume.

Le Père Tilmann fut vraiment un homme infatigable. Poursuivi par le noble idéal de l'apostolat des âmes, il travailla toute sa vie sans

relâche : « Occupe-toi de ton but ! Pense à la belle parole de Schiller : L'homme grandit avec son but », avait-il coutume de dire à ses intimes. Il ignorait la signification du mot vacances, et le repos pour lui, c'était le changement d'occupation. Fatigué d'écrire, il partait en mission, donnait des exercices ou des conférences scientifiques. Quant au temps libre, il l'employait à réunir les matériaux de ses œuvres ascétiques ; il consacrait tout particulièrement à ce travail les trois derniers jours de la Semaine sainte. On ne s'étonnera donc pas qu'il ait pu trouver les loisirs d'édifier le « monument colossal » qui a consacré son nom.

Il s'oppose tout d'abord aux courants panthéistes et matérialistes, et ses premières études ont pour objet la « Philosophie de l'inconscient ». Mais ses attaques et ses réfutations les plus fortes devaient être contre la pernicieuse doctrine, pourtant si répandue, du positivisme. Nous l'avons vu, il rêvait la restauration en Allemagne d'une philosophie chrétienne. Il ouvre la voie par ses écrits : *La Méthode scolastique* (1875), *La Philosophie du passé, son rôle dans l'avenir* (1875), *La Téléologie dans la philosophie de la nature au Moyen Age* (1877) [1].

Les *Stimmen aus Maria-Laach* furent l'organe dont il se servit pour intéresser le public aux grands problèmes du jour. En 1876, il y publie : *La Science moderne dans ses principes* [2].

Cet article inaugurait une série de travaux dus aux érudits Jésuites d'Allemagne et qui ont fait de cette revue l'une des plus appréciées du monde savant. Qu'il nous suffise de citer, en passant, le nom de quelques-uns de ses principaux collaborateurs. Pour la littérature, le Père Baumgartner ; pour l'art, le Père Beissel, connu par ses travaux sur les miniatures du Vatican ; le Père Hummelauer, l'un des exégètes les plus distingués de ce temps ; le Père Dreves, le savant hymnographe ; les historiens Duhr et Spillmann, et d'autres dont la liste serait trop longue. Nous aurons d'ailleurs l'occasion de nommer deux autres collaborateurs du Père Pesch.

L'année suivante, 1877, il ajoutait à la collection : *Le manque de consistance de la science moderne*, réfutation de la critique de la raison de Kant [3].

1. Die scholastische Bildungsmethode. — Die Philosophie der Vorzeit in ihrer Bedeutung für die Zukunft. — Die Teleologie in der mittelalterlichen Naturphilosophie.

2. Die moderne Wissenschaft betrachtet in ihrer Grundfeste. Philosophische Darlegung für weitere Kreise. Tiré à part (1876) et actuellement épuisé.

3. Die Haltlosigkeit der « Modernen Wissenschaft ». Eine Kritik der Kantschen Vernunftkritik für weitere Kreise.

La confiance de ses supérieurs l'avait rappelé, en 1876, à la chaire de philosophie de la maison d'études de la province, à Blyenbeck, en Hollande. Il y resta huit ans, joignant à ses fonctions celles de bibliothécaire et de maître de prédication. Les disciples se souviennent encore de son activité et de ses larges vues. Il stimulait l'ardeur de ces jeunes intelligences en les forçant à penser et à travailler par elles-mêmes. « Que de talents et que de forces sont perdus dans la vie religieuse par défaut d'initiative! » répétait-il souvent. Et il ajoutait : « Il est impossible que les supérieurs songent à tout. Chacun a sa propre intelligence et doit se faire sa voie. » Le Père Pesch a agi d'accord avec ses paroles. Qu'on n'aille toutefois pas voir dans ce semblant d'indépendance une atteinte portée à l'obéissance vouée par le religieux. Le Père Tilmann était en tout l'homme de l'obéissance et il n'entreprit jamais rien sans l'approbation de ses supérieurs. Un seul fait entre vingt le prouvera. Dans les derniers mois de 1870, un savant très en vue à la cour pontificale lui conseilla d'accepter une chaire à Rome. Le Père répondit aussitôt par un refus ; le motif principal était qu'il ne voulait à aucun prix restreindre la volonté du T. R. Père Général, qui disposait de lui.

Ses différentes occupations ne l'empêchèrent point de collaborer, jusqu'en 1878, aux *Stimmen*.

Avant leur dispersion, les Jésuites de Maria-Laach avaient résolu de publier un grand cours de philosophie professé dans ce collège. Le premier volume, dû à la plume de notre savant auteur, est daté de Blyenbeck. C'est le premier de la collection si universellement connue sous le nom de *Philosophia Lacensis*, qui, d'une part, ravive les enseignements de la vieille philosophie chrétienne, et de l'autre l'étaye sur les progrès de la science moderne. La *Cosmologia* du Père Pesch parut le 7 mars 1880, fête de saint Thomas d'Aquin. Quelques mois auparavant (4 août 1879), l'Encyclique *Æterni Patris* avait en quelque sorte consacré l'entreprise de notre Jésuite et de ses dignes collaborateurs. Et l'on peut avancer que la publication de cette lettre procura au Père Tilmann la joie la plus intime de sa vie et fut comme son plus beau triomphe. La *Cosmologie*, à juste titre dédiée à Albert le Grand, dont c'était en ce moment le centenaire, valut à son auteur le diplôme peu attendu de membre de l'Académie de Saint-Thomas, à Bologne.

L'association de Gœrres reconnut aussi sa valeur et l'élut à la présidence de la section de philosophie.

Les théologiens et les philosophes ne furent point seuls à apprécier les mérites de notre auteur. Une anecdote peu connue et qui ne manque pas de piquant le montrera. Au commencement de l'année 1892, le

député De Schorlemer-Alst (Centre) avait un entretien avec le chancelier de l'Empire, le comte de Caprivi. On discutait questions sociales, et M. de Schorlemer-Alst se plaignait que le gouvernement se fût privé, par ses mesures de violence contre les Ordres religieux (Jésuites et autres), de l'appui d'éminents catholiques dans sa lutte contre les socialistes. Caprivi répondit : « Le mal n'est pas si grand, puisque les catholiques ont de bons sujets en dehors des Jésuites. Vous avez, par exemple, le professeur Pesch, qui fait d'excellentes conférences que j'ai lues avec plaisir. Il est très simple de mettre de pareilles intelligences à la place des Jésuites. — Mais le professeur Pesch est Jésuite ! » — Caprivi, étonné, sourit et dit : « J'en parlerai à l'empereur. » M. de Schorlemer prit soin d'en avertir le Père Pesch. Mais l'incident n'eut pas de suites.

Cependant, la *Philosophia Lacensis* fut menacée, par suite de morts, de maladies et d'autres circonstances défavorables, de périr en germe. Le Père Pesch y mit toute son âme ; à lui seul il publia trois volumes d'*Institutiones logicales* (1888-1890), et trois volumes d'*Institutiones psychologicæ* (1896-1898).

Il y aurait à faire toute une étude sur les idées philosophiques et la méthode du Père Tilmann. Mais nous n'écrivons ici qu'une notice biographique. Ses travaux sur la philosophie ont du reste été appréciés par des plumes compétentes. Les revues les plus sérieuses de tous les pays ont à l'envi loué le grand savoir philosophique, l'érudition peu commune, le talent remarquable d'exposition, la rare intelligence des doctrines de saint Thomas et de la philosophie médiévale qui sont les qualités fondamentales du Père Pesch. On pourrait dire de lui ce qu'un critique marquant écrivait, en 1894, à propos des *Institutiones Theodiceæ* qui appartiennent à la *Philosophia Lacensis*, et qui sont du Père J. Hontheim : « Cette théodicée se recommande comme les publications précédentes par une vaste érudition, une connaissance profonde des sources, un soin minutieux de ne laisser passer aucun argument qui n'ait été examiné, aucune erreur qui n'ait été réfutée... Ces grands travaux des Pères de Maria-Laach, ajoutait-on, accusent une somme de travail immense, et la collection, quand elle sera achevée, formera un monument colossal à l'honneur de la philosophie traditionnelle. » Nous n'avons malheureusement à citer, à côté de ces volumes, que ceux du Père Th. Meyer : *Institutiones Iuris naturalis*. Peut-être le regret n'est-il au fond qu'un éloge, il prouve que les Pères Jésuites mûrissent sérieusement leurs travaux avant de les confier à l'impression.

La *Cosmologia* fut fort appréciée. Mais un livre écrit en latin ne peut

être compris et goûté, aujourd'hui surtout, que par un public restreint. Il est cependant nombre de laïques cultivés qui sont à même d'apprécier les hauts problèmes philosophiques. Pour eux, le Père Pesch publia en allemand : *Les Grands Problèmes de la Nature, Philosophie de la Nature*[1] (1883-1884). Les deux volumes qui le composent ne sont pas une traduction pure et simple des *Institutiones Philosophiæ naturalis.* Les doctrines sont les mêmes, mais le plan est tout autre. Le but est de tirer de l'étude scientifique du monde une preuve de l'existence de Dieu. Le succès ne se fit pas attendre ; en 1892, une deuxième édition était devenue nécessaire. Avons-nous besoin de remarquer que le succès et les louanges ne parvenaient pas à séduire le Père Pesch, homme d'humilité vraie et sincère ? « Je sais bien, disait-il, que mes œuvres ne satisfont point toutes les prétentions ; mais on ne doit pas être optimiste ; on doit pouvoir se contenter du bien, autrement on ne ferait absolument rien. D'ailleurs, nous avons la vérité de notre côté, et cela nous donne déjà un grand avantage. » Et il n'était pas rare de lui entendre dire : « Bah ! un livre... eh bien, qu'est-ce que c'est ? Une pierre jetée dans l'eau. Elle décrit quelques cercles et tout redevient lisse et c'est tout : So ein Buch, nun was ist es ? Ein im Wasser geworfener Stein. Einige Kreise zieht er und dann ist alles wieder glatt und still. »

A côté de ces travaux considérables prenaient place d'autres publications plus modestes. En 1881, à l'occasion du centenaire de la *Critique de la raison pure* de Kant, le Père Pesch extrayait des *Stimmen* une série d'articles sous le titre : *Le phénomène du monde*[2].

Ces fortes études n'absorbaient pourtant point entièrement notre savant. En 1884, il avait été relevé de ses fonctions professorales. De temps à autre, il reprenait son ministère auprès des âmes et dirigeait des retraites de prêtres et de laïques de tout rang. Les uns et les autres appréciaient son zèle, mais ceux qui en retiraient le plus de fruits étaient toujours les esprits d'élite. Il savait les enchaîner à sa parole, notamment dans les conférences publiques, où son talent d'orateur se déployait à l'aise et où vraiment il apparaissait comme un maitre. Mais ces conférences n'étaient pas sans lui attirer des désagréments. En consciencieux apôtre, il méprisait les obstacles. Plusieurs fois il eut affaire à la police : on ne voyait pas, en effet, d'un bon œil, l'auteur des

1. « Die grossen Weltræthsel. Philosophie der Natur. »
2. « Das Weltphænomen, eine Erkenntnisstheoretische. Studie zur Sæcularfeier von Kant's Kritik der reinen Vernunft. »

Lettres de Hambourg. Il l'éprouva bien à Bielefed, à Gelsenkirchen, à Franckfort et à Lüren. Mais obligé de se taire ici, il apparaissait soudain ailleurs et prêchait comme si de rien n'était. Saint Paul avait agi de même.

Après ces succès, il revenait à ses chères études. Il multipliait sous le voile de l'anonyme des articles remarqués de polémique dans les diverses revues allemandes[1]. Nous ne rappellerons que celui qui parut en 1887, lors du centenaire de Luther, sous le titre : *Krach von Willemberg.*

Comme pour se délasser, le Père Pesch composa un livre de piété éminemment pratique, que nous avons déjà mentionné : *La Vie religieuse*[2]. En moins de vingt années, neuf éditions se succédèrent. Puis il se consacra avec amour, on peut le dire, à son dernier ouvrage, à celui dont nous présentons aujourd'hui au public la traduction[3].

Toute la sagesse humaine se résume en définitive en ce triple précepte : Connaître Dieu, connaître les autres, se connaître soi-même. Connaître Dieu, pour l'adorer et l'aimer ; connaître les autres, pour ne pas attendre d'eux plus qu'ils ne peuvent donner ; se connaître soi-même, pour se conduire et se traiter en conséquence. Les méditations les plus élevées et les plus fécondes d'une vie entière ne sauraient épuiser ce sujet. Le livre du Père Pesch n'en est que l'exposé. Nous osons pourtant dire que, considéré sous un autre point de vue, ce livre de notre Jésuite est comme la quintessence de la philosophie humaine. Il suffira d'une lecture rapide et même très superficielle pour s'en convaincre et pour saisir la justesse de notre allégation.

Comme la *Journée des malades* de Henri Perreyve, comme la *Bonne Souffrance* de Coppée, et comme bien d'autres livres d'entre les meilleurs, nous devons la *Philosophie chrétienne,* l'ouvrage de prédilection du Père Tilmann, aux « heures de maladie ».

Heures bénies et fécondes ! Les âmes chrétiennes sentent alors plus profondément l'inanité des choses passagères et caduques d'ici-bas ; elles comprennent mieux les attraits et les splendeurs des choses du ciel ; elles sont comme inclinées par une affection mieux entendue à

1. Citons seulement les *Lettres de Hambourg,* « Briefe aus Hamburg », qui soulevèrent de véritables tempêtes. Nous venons d'y faire allusion.

2. *Das religiœse Leben. Ein Begleitbüchlein für die gebildete Mœnnerwelt.* Traduit en français sous ce titre : *Le Guide de la vie du chrétien.* — Société de Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer et Cie, 1895.

3. Nous disons son dernier ouvrage, encore que les deux derniers volumes des *Institutiones psychologicæ* n'aient paru qu'en 1897 et 1898.

communiquer aux autres âmes, à celles qui peinent et qui doutent, leurs expériences personnelles, elles voudraient les préserver des illusions mensongères, elles souhaiteraient les rendre heureuses sur cette terre, autant qu'il est possible, et les préparer aux joies sans fin de l'au-delà. Et lorsque la souffrance se tait pour quelques heures et leur laisse certains répits, elles essayent, selon leurs forces, de donner suite à leurs pensées et à leurs désirs; elles écrivent.

Le Père Tilmann Pesch a souffert, il a pensé, il a écrit.

Ceux qui parcourront ces pages s'apercevront bientôt qu'elles ont été pour la plupart vécues avant que d'être données aux lecteurs; de là le charme particulier qui s'en dégage.

Elles sont pour tous. Chacun, dans quelque situation physique ou morale qu'il se trouve, y pourra puiser une parole de consolation et de réconfort.

Nous pourrions, sans grande témérité, dire d'elles ce que nous lisons à propos des psaumes, dans un livre récent, érudit autant que pieux[1] : « Mon fils, étudie ce livre; si tu pleures, il pleurera avec toi; si tu es dans la joie, tu y trouveras des chants d'allégresse; si tu te sens accablé sous le poids de tes péchés, il te donnera des termes pour exprimer ta douleur et ton repentir; si ton âme est dans le doute, si tu as senti le néant de toutes les choses humaines, il fera luire à tes yeux les espérances du ciel; si tu as perdu ton père, ta mère, tes enfants, l'ami de ta jeunesse, la compagne de ton âge mûr, tu trouveras dans ces pages des paroles qui répondent à ta douleur; si ton âme, en présence de Dieu, se sent comme une terre stérile où nulle prière ne peut germer, ouvre encore ce livre, tu apprendras à prier. » La *Philosophie chrétienne* n'est-elle pas, en effet, comme un écho à peine affaibli de nos saints Livres, et en quelque sorte l'Évangile mis à la portée de notre siècle?

Pourtant, ces pages nous semblent viser surtout les *jeunes*, ceux qui, à la sortie du collège, vont s'engager dans la vie, pour y faire souvent un douloureux naufrage, parce qu'ils n'ont pas été suffisamment mis sur leurs gardes. Ce livre a la prétention justifiée de les prémunir contre les pièges tendus à leur intelligence et à leur cœur. Il leur donne, dans un style concis et plein de saveur, les raisons philosophiques et scientifiques de leurs croyances et leur permet ainsi de répondre victorieusement aux objections futiles ou niaises des sceptiques contemporains. Il leur rappelle que la vie de l'homme est quelque chose de plus qu'une

1. *Le Livre de la Prière antique*, par le R. P. Dom F. Cabrol, 1900. — Paris, Oudin, in-12.

vie simplement animale, que l'homme possède une âme et des aspirations innées vers l'idéal et vers un au-delà ; et que, par conséquent, il ne saurait, sans déroger à sa dignité, s'abandonner aux instincts grossiers de la nature. Il les convainc que leur négation des dogmes gênants de l'Église catholique n'est pas, comme ils essaient de se le persuader, la conséquence de réflexions approfondies, mais bien le résultat direct, nécessaire et logique des accrocs qu'ils ont faits à la morale. Il les invite aux envolées vers les hauteurs, aux enthousiasmes que toute âme de jeune homme devrait connaître, mais qui semblent inconnus de notre siècle. Il voudrait les détacher de la médiocrité où toute la jeunesse contemporaine menace de vouloir vivre, et faire d'eux des hommes de caractère.

Nous souhaiterions voir ce livre devenir le livre de chevet de nos jeunes rhétoriciens et de nos jeunes philosophes. Il le mérite. Les Allemands ont compris sa valeur, puisqu'après cinq ans seulement, il réclamera bientôt une cinquième édition.

Il est difficile de définir d'un mot la *nature* de ce livre, à cause de sa complexité. C'est tout à la fois un abrégé de théologie dogmatique et morale, un précis de philosophie, une esquisse de la vie et des vertus chrétiennes, un recueil de pensées, et un livre de méditations pieuses. On croirait lire tour à tour les thèses profondes et les arguments serrés d'un traité scolastique, une simple page de catéchisme, un chapitre de haute spiritualité, un passage de l'Imitation, des maximes de morale courante à la manière de La Rochefoucauld ou de l'abbé Roux. Toutefois la complexité ne nuit pas à l'unité ; tout se mêle sans se heurter. Croyant, pieux, savant et observateur, l'auteur fond harmonieusement les affirmations de la foi, les élévations de la piété, les démonstrations de la raison et les données de l'expérience pratique.

La *Philosophie de la vie* est en réalité la *Somme* où le chrétien peut trouver les enseignements, les conseils et les réconforts dont il a besoin aux différentes heures de son existence. Feuilletée à la hâte d'une main distraite, elle pourra sembler presque banale ; mais lue à loisir et par fragments, dans le calme de la méditation, elle découvrira les mérites de premier ordre qui ont fait son succès : une grande sûreté de doctrine, un savoir très étendu et une merveilleuse connaissance du cœur humain, au service d'une âme d'apôtre qui ne veut instruire les hommes que pour les rendre meilleurs et semblables à Jésus-Christ.

Le *plan* est emprunté aux Exercices de saint Ignace ; l'ouvrage se divise en *quatre semaines*.

La *première semaine* trace les grandes lignes du dogme (première

partie : *L'amour de la vérité*, ch. 1 à 47), et de la morale (deuxième partie : *La délicatesse de conscience*, ch. 1 à 29). La *deuxième semaine* (première partie) étudie la vie chrétienne, c'est-à-dire l'imitation du Christ dans ses traits principaux (ch. 1 à 29). La *deuxième semaine* (deuxième partie) va plus loin ; elle initie à « l'imitation plus complète du Christ » ; c'est un traité de la perfection chrétienne (ch. 1 à 37). La *troisième semaine* expose le mystère de la souffrance et montre dans les souffrances et la croix du Christ la source de notre consolation (ch. 1 à 17). La *quatrième semaine* enfin (ch. 1 à 24), *la conclusion glorieuse*, traite des mystères glorieux : la Résurrection, l'Ascension, la descente du Saint-Esprit. Les derniers chapitres sont consacrés à l'Église.

Les qualités maîtresses du livre sont : la précision, la profondeur et le pittoresque. Chaque fois qu'il démontre une thèse, l'auteur vise surtout à la précision ; le style devient concis, sans image et ornement ; c'est l'expression pure et simple de la vérité. Quand il discute les plus graves problèmes de la philosophie et de la théologie, sa pensée, qui se meut à l'aise dans les questions les plus abstraites, descend à des profondeurs où il est parfois difficile de le suivre. Aussi l'ouvrage serait-il moins lu, s'il n'était rendu très attrayant par le pittoresque de l'expression. Sa grande originalité, croyons-nous, est dans les maximes que l'on rencontre à chaque page. Les conseils sont donnés sous la forme précise et imagée d'aphorismes ou sentences. Fines, justes et profondes, elles portent la marque d'un penseur, mais l'expression, malgré certaines fautes de goût, que nous avons parfois atténuées, leur donne un charme incomparable. Grâce à l'antithèse et à la comparaison, elles frappent l'esprit et se fixent dans la mémoire. Il y en a qui sont des merveilles d'observation, de finesse et de grâce ; elles rachètent la sécheresse de l'exposition trop technique de certaines pages.

∴

Le Père Pesch a souffert, a grandement souffert. Une maladie qui déconcerte la science de la Faculté, le diabète, le minait sourdement. Avec lenteur, mais sûre d'atteindre son but, elle envahissait chaque année ses membres et ses organes et faisait de sa vie un martyre. Il fallait toute l'énergie du Père Tilmann pour pouvoir, malgré ses atroces souffrances, poursuivre son labeur.

Ceux qui l'ont connu et approché durant ces années douloureuses sont unanimes à reconnaître qu'il fut un *philosophe chrétien*, non pas seulement en théorie, mais bien dans la pratique. Avec pleine conscience de son état, il vit son corps dépérir peu à peu pour se transformer finalement en une espèce de cadavre. Et malgré tout, il resta un type accompli de soumission à Dieu et de sainte patience, s'oubliant lui-même pour ne songer qu'à se montrer reconnaissant et aimable. Les douleurs de la maladie étaient pour lui « choses indifférentes » comme il disait : *Nebensache*; il s'affligeait seulement de l'embarras qu'il causait au bon frère infirmier. A tous ceux qui venaient le visiter il recommandait de prier. Comme son neveu, le Père Karl Heyer, lui demandait s'il pouvait lui rendre quelque service : « Oh! Karl, que peux-tu faire? Tu ne peux rien! — Mais, mon oncle, je puis prier. — Oui, c'est vrai, tu peux prier, mais pas autre chose. »

On pourra lire plus loin tout un chapitre sur l'importance des souffrances pour les chrétiens ; le Père Pesch, en l'écrivant, était tout pénétré de son sujet. Il a pu expérimenter que « jamais l'homme n'est plus à même de glorifier Dieu par une soumission volontaire à sa très sainte volonté, que lorsqu'il souffre avec humilité et patience ». Il a parfaitement compris que « quand la souffrance étend un voile obscur sur la vie, l'homme cherche et aperçoit les étoiles éternelles » bien plus distinctement que lorsque tout va bien. Et en effet, « les étoiles sont toujours dans le ciel, mais vous ne les apercevez que dans la nuit ». Il a maintes fois répété les dernières lignes du chapitre dont nous parlons : « Dieu sait et Dieu m'aime. Lorsqu'on se sent aimé profondément et intimement, on est à peine touché par les douleurs de la terre... le malheur n'habite pas dans le cœur qui est aimé. » Voilà qui explique pourquoi ses souffrances, si atroces et si aiguës qu'elles fussent, ne réussirent jamais à faire monter le murmure jusqu'à ses lèvres. Les saints ne faisaient pas autrement.

Comme la maladie faisait des progrès, le Père Pesch demanda le R. Père recteur et le remercia, comme représentant de la Compagnie, pour tous les bienfaits qu'il avait reçus de ses Supérieurs et de ses frères. Puis il demanda pardon à tous. Le Père recteur lui répondit que l'on avait des motifs de remercier Dieu, qui s'était servi de lui pour opérer beaucoup de bien.

Pendant les dernières semaines, le Père semblait surtout occupé de la pensée de l'infinie miséricorde divine : « A quoi sert, disait-il, la science, la richesse d'idées, si elle ne s'appuie sur le simple et beau fondement de la vérité chrétienne? » Ce devait être une consalation pour la cons-

cience du religieux, de penser que sa vie et ses œuvres avaient, en réalité, été animées de l'esprit de foi et avaient été consacrées au service de Dieu. Le souvenir de sa vocation à la Compagnie de Jésus consolait aussi le mourant. Quelques jours avant sa mort, il dit au Père recteur : « Pouvez-vous m'éclairer sur un point ? — Sur lequel ? — Suis-je encore dans la Compagnie ? Me garde-t-on ? Ne serai-je point renvoyé ? Mourrai-je dans la Compagnie ? » Il fut facile de tranquilliser le malade, qui remercia du fond du cœur et voulut entendre, plusieurs fois, la consolante assurance. Enfin le R. Père recteur mit un terme à ces appréhensions, en disant : « Mon bon Père Pesch, je n'oublierai jamais que vous, qui avez, pendant tant d'années, travaillé dans la Compagnie, vous êtes, dans cette heure sainte, si humblement et si fidèlement soucieux de la grâce de votre vocation. C'est pour moi une source d'édification et de consolation. »

Le Père était demeuré, jusque dans les derniers mois de sa vie, le conseiller et le confesseur de ceux qui voulaient s'adresser à lui. Il eut même la force et la volonté de recevoir et d'entretenir une dernière fois les membres d'une société d'une ville des bords du Rhin venus en excursion au collège de Valkenburg. Ce fut la dernière flamme de son zèle apostolique ; ce fut aussi sa dernière joie sur la terre.

Au début du mois d'octobre 1890, son état empira ; il tomba dans une sorte de léthargie qui alternait avec quelques faibles accès de délire. Ses dernières paroles sur cette terre furent : « *Finita sunt omnia! In nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti. Amen.* » Puis il perdit connaissance. Il s'éteignit peu après sans secousse. C'était le 18, au matin, que le prêtre, le religieux, le savant et l'apôtre mourait au collège de Valkenburg, près de Maëstricht.

Cette mort fut une perte ressentie par l'Allemagne catholique entière. Le frère du défunt, le professeur Henri Pesch, de Mayence, reçut un très grand nombre de lettres de condoléances de la part des plus hautes personnalités catholiques, entre autres de S. Em. le cardinal Kopp, de Breslau ; de Mgr François-Joseph de Stein, archevêque de Munich ; de Nos Seigneurs les évêques de Trèves, Münster, Fulda, Würzbourg, auxquels se joignirent de nombreux prélats, professeurs d'Université et supérieurs d'Ordre. Le prince de Lowenstein fit présenter ses condoléances par son propre fils, et le représentant de l'Union catholique autrichienne, le comte Sylva-Tarouca, envoya une lettre.

Nous terminerons cette trop courte notice par le témoignage élogieux que rendait au défunt, au moment de la mort du Père Pesch, le professeur-docteur Otto William : « La mort du Père est une grande perte

pour la science catholique, qu'il a dirigée si glorieusement dans une voie avant lui trop peu estimée. Maintenant, au ciel, les problèmes du monde — *die Weltrætsel* — sont pour lui résolus. Dans l'espérance qu'il priera bientôt pour nous, il aura dès aujourd'hui nos prières. »

Puissent les œuvres du savant Jésuite, et en particulier la *Philosophie chrétienne* poursuivre son apostolat auprès des âmes! Et puissent celles-ci trouver aide et soutien aux heures lourdes des luttes de la vie, dans ces pages écrites pour elles!

Le Traducteur.

Saint-Michael's Priory, Farnborough, près Londres.

INTRODUCTION

L'homme est naturellement philosophe. On l'a appelé « l'infatigable chercheur des causes »; il se sent poussé à les scruter partout, et son esprit n'est satisfait que s'il parvient à trouver le premier principe et la fin dernière. La philosophie est la connaissance des choses par leurs raisons suprêmes qui dépassent le champ de la perception sensible. L'instinct philosophique est indestructible, il est légitime; il appartient à la nature même de la raison; c'est le Créateur qui l'a mis dans l'homme. Le problème du monde expérimental s'impose à l'homme, mais la solution est du domaine suprasensible de la pensée.

Par sa nature, l'homme n'est pas seulement philosophe, il est également religieux : l'instinct religieux l'oblige à reconnaître qu'il dépend du premier principe et de la fin dernière de son être. Bien souvent cet instinct a été pour son imagination une occasion d'erreurs.

Ici encore, dans les choses de la religion, l'homme doit faire usage de sa raison pour qu'elle le conduise à la connaissance de l'Être suprême et lui montre l'obligation de se soumettre à Dieu, son Seigneur, de la manière précise que Dieu lui-même demande.

Mais la raison est naturellement faible; par sa faiblesse

même elle devait se sentir portée vers Dieu : Dieu a voulu lui venir en aide. Le don de la grâce, que Dieu avait destiné à l'humanité, a été perdu par la faute de l'homme. Dieu a eu pitié de nous, et, en vue du Christ, il ne se contente pas de donner sa grâce à l'homme pris individuellement; dans le christianisme et par le christianisme, il ménage à l'humanité tout entière un secours vraiment social. Le christianisme est, de la part de Dieu, le plus grand acte d'amour.

La révélation chrétienne est au-dessus de la nature et de la raison, mais elle renferme le bien de la nature et de la raison et lui donne sa perfection souveraine.

Dans le christianisme nous possédons une philosophie de la vie. Exposer les points principaux de cette philosophie, tel est le but que nous nous proposons. Prenez donc ce volume et lisez-le.

Si nous appelons « Semaines » les différentes parties de notre livre, c'est par une allusion aux *Exercices spirituels* de saint Ignace dont nous suivons, en somme, la méthode [1].

Il est important de pénétrer cette philosophie; il faut réfléchir. mais surtout sur ce qui nous importe le plus. Point difficile! il est si bien dans les habitudes de ne voir les choses que superficiellement!

1. Nous ne prétendons point nous attribuer toutes les pensées exposées dans ces pages, ni même — toujours — la forme dont elles sont revêtues. Aux jours de la maladie nous avons entrepris de les rédiger pour l'utilité du lecteur, en nous aidant d'extraits et de notes recueillis en lisant la sainte Écriture, les Pères de l'Église et quelques autres ouvrages, en particulier les *Méditations sur la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par le R. P. Meschler. (Une traduction française de ces *Méditations* a été publiée en trois volumes. Paris, Lethielleux; note du trad.) En quelques rares occasions seulement, nous avons fait des emprunts à nos précédents travaux.

Cette philosophie, le monde la méprise; mais le monde se trompe. Dans les maisons d'aliénés on n'enferme que les fous qui font de l'excentricité : ceux qui vivent en se conformant aux coutumes du pays, on les appelle des hommes du « monde » et de savoir-vivre. Oui, mais quelle vie !

On ne vit pas deux fois; et combien grand est le nombre de ceux qui ne vivent même pas une fois ! Pour la plupart, la vie se passe à attendre le moment où ils commenceront vraiment à vivre.

Il est infiniment utile de se prendre soi-même pour l'objet de ses méditations, a dit M. de Humboldt. Lire à la hâte ne sert de rien : il faut méditer chaque vérité séparément.

Aussi longtemps que vous vivrez, apprenez à vivre.

Ne vous attachez pas opiniâtrément à vos opinions favorites. Il y a souvent plus de courage à modifier son sentiment qu'à s'y entêter. Pour trouver le véritable chemin de la vie, il faut d'abord s'affranchir de tous les préjugés, se débarrasser de toutes les idoles qu'on s'est créées.

Un des maux de l'époque où nous vivons est précisément cette fièvre de travail dont l'unique but est de se faire au plus tôt un paradis sur la terre. La poursuite effrénée des moyens de vivre expose l'homme cultivé à perdre de vue le but même de la vie.

C'est un mal encore, cette fureur de civilisation qui s'arrête à la surface des choses et se consume dans la recherche inassouvie de nouveautés et d'apparences intéressantes.

Gardez-vous de ces folies et soyez sages. La sagesse ressemble à une source : plus on y puise, plus elle s'épanche abondamment.

PREMIÈRE SEMAINE

PREMIÈRE PARTIE

L'AMOUR DE LA VÉRITÉ

PHILOSOPHIE DE LA VIE

CHAPITRE PREMIER

LA LUTTE POUR L'EXISTENCE

1. « L'homme, né de la femme, vit peu de temps; il est rempli de beaucoup de misères; il naît comme une fleur qui n'est pas plus tôt éclose qu'elle est foulée aux pieds; il fuit comme l'ombre et il ne demeure jamais en un même état. » (Job, XIV, 1.)

L'homme est, sur cette terre, environné de biens multiples qui servent, les uns, à des usages nécessaires, les autres à des plaisirs permis; il est doué de sens qui lui permettent de connaître ces biens, de les discerner, d'en jouir.

La vie physique se heurte aussi à des maux multiples, et l'existence de l'homme est remplie de soucis et de travaux dont l'objet est le succès ici-bas. Gagner et jouir, voilà le but immédiat de l'existence.

Ce n'est pas sans raison qu'on a appelé ces peines et ces efforts une « lutte ». Les choses qui nous entourent, nos semblables au milieu desquels nous vivons, sont souvent un obstacle. En ce sens, on peut parler d'une « lutte pour l'existence ».

Cette lutte, poursuivie dans de justes limites, n'est

point une invention de l'homme : elle est nécessaire, elle a son principe dans la nature humaine. Elle est d'une extrême importance.

La lutte pour l'existence produit souvent de brillants résultats.

Ces conquêtes ont leur utilité pour l'existence, et il y aurait folie à les mépriser. Mais ce n'est point là ce qui peut contenter l'homme : elles ne lui donnent qu'une satisfaction passagère, la satisfaction de s'oublier lui-même dans le tourbillon des préoccupations extérieures.

Malheur à celui qui consacre à la lutte toutes les forces de son intelligence et toute l'énergie de sa volonté !

Jusqu'à présent, la lutte pour l'existence, telle qu'on l'a traduite pratiquement, n'a point réussi à diminuer la somme des misères de l'humanité. « Ici les accords du luth, là des gémissements de douleur », dit un vieil auteur indien ; « ici des savants s'entretiennent paisiblement, là des ivrognes se querellent : ici l'aimable jeunesse, là des hommes rongés par le chancre et la lèpre ; je ne sais si la vie est nectar ou poison ». Il en était ainsi autrefois : il en est de même aujourd'hui.

Si on se borne à faire de la vie une lutte pour l'existence, elle est pour la plupart des hommes, pour les classes inférieures surtout, une douleur et une injustice.

Le cœur humain aspire sans cesse à un bonheur que le plus brillant succès, dans la lutte pour l'existence, ne saurait lui donner.

Aussi, dans l'Ancien Testament, l'Ecclésiaste fait-il déjà entendre cette plainte : « Que reste-t-il à l'homme de tout le labeur dans lequel il se consume sous le soleil? » (Eccle., I, 3.)

Et quand le plus éclatant succès dans cette lutte pour la vie vous apporterait jouissance et plaisir, il vous fau-

drait encore avouer avec Gœthe : « J'étais comme un rat empoisonné qui court de ci de là, se jetant sur tout ce qu'il trouve, sans pouvoir éteindre le feu dévorant dont il est consumé. » Ce poète, si favorisé des biens de ce monde, disait dans sa vieillesse que « sa vie avait été le continuel supplice d'un homme condamné à rouler une pierre qui retombe toujours; et qu'en soixante-quinze ans il n'avait pas eu un mois de véritable bonheur ».

2. Comment en serait-il autrement? Les biens, qui sont l'objet de la lutte pour l'existence, ne peuvent satisfaire l'homme tout entier. Et quand ils auraient cette vertu, ne sont-ils pas fugitifs? C'est une fuite continuelle : à peine ai-je conscience d'une chose, que cette chose n'est déjà plus.

La gloire du monde s'évanouit rapidement. Où sont les puissants, les riches, les savants, qui ont rempli le monde de leur renommée, mais qui n'ont rien fait de véritablement grand, de vraiment méritoire? D'autres ont pris leur place; ils sont oubliés. Et leur âme, où est-elle? De quoi leur servent maintenant ces brillantes apparences? « Que me sert maintenant d'avoir été tout ? » disait Sévère en mourant. Ne songer qu'aux choses de la terre, c'est gravir la verte montagne de la vie pour mourir sur un sommet désert et glacé.

Aussi la poursuite effrénée, insatiable, des biens de ce monde, n'a-t-elle jamais encore fait le bonheur de personne.

Attendrai-je du succès dans la lutte pour l'existence un bonheur qui jusqu'ici a été refusé à tous mes semblables?

3. La lutte pour l'existence est une nécessité; mais elle ne vaut point la peine qu'on y consacre la vie tout entière.

« Dans l'homme, dit un incrédule contemporain, la nature n'a pas seulement voulu s'élever, elle veut sortir d'elle-même. L'homme ne doit donc pas être simplement un animal : il doit être quelque chose de plus et de meilleur. La preuve qu'il le doit, c'est qu'il le peut. Les aspirations, les jouissances sensibles, ont déjà leur plein développement et leur satisfaction dans le règne animal; ce n'est point pour elles que l'homme existe, pas plus, d'ailleurs, qu'en général un être n'existe pour une fin déjà réalisée à un degré inférieur de la vie, mais pour une fin qui doit trouver en lui sa réalisation. Par conséquent, il faut que l'homme pénètre et domine l'animalité par l'élément supérieur qui a été déposé en lui, par les facultés qui le distinguent de l'animal. L'impitoyable lutte pour l'existence est suffisamment développée dans le règne animal. L'homme ne peut s'y soustraire entièrement, en tant qu'il fait partie de cette nature inférieure; mais cette lutte, il doit, en raison de ses facultés supérieures, la rendre plus noble et plus douce à l'égard de ses semblables. La nature sauvage, emportée, doit arriver dans l'humanité à la paix et au repos; l'humanité doit être le *placidum caput* que le Neptune du poète élève au-dessus des flots en courroux pour apaiser leur furie. » (F. Strauss, *Der alte und der neue Glaube*, 9e édit., p. 163.)

Donc, *sursum corda !* Il ne faut pas qu'une chose à laquelle nous attachons du prix traîne à terre; le cœur de l'homme ne doit pas rester dans la poussière.

Comment s'élever à ces hauteurs? Rien de plus facile : en cherchant une vie au-dessus de la vie.

L'histoire l'atteste : ce n'est que dans les maximes du véritable christianisme que l'homme a trouvé la force de régler et de poursuivre la lutte pour l'existence, conformément à ses aspirations supérieures.

CHAPITRE II

LA LUTTE POUR L'IDÉAL

1. Dans la mesure où l'homme s'est élevé à une existence digne de lui, à la lutte pour la vie se joint la lutte pour l'idéal.

Ne demander qu'à satisfaire tranquillement les besoins de la vie animale, tenir la terre pour une chose excellente parce qu'elle procure cette satisfaction, c'est renoncer par le fait même à la dignité d'homme.

Mais celui qui assigne à la vie une fin meilleure, celui-là élève son regard plus haut que les réalités sensibles de la vie de chaque jour et se forme, en ce sens, des convictions dont la vérité et la certitude ne sauraient lui rester indifférentes. Le domaine des sens se restreint : l'homme grandit avec ses aspirations plus nobles, et ces aspirations le conduisent à l'*idéal*.

L'idéal, qu'est-ce donc? L'idéal s'étend plus loin et plus haut que le domaine immédiat des sens; l'idéal est une perfection d'où dérivent les réalités qui nous entourent; elles l'atteignent en quelque façon par leurs sommets, elles y tendent dans leur ensemble. C'est une lumière supraterrestre qui donne même aux moindres détails de la vie une clarté plus grande, une sorte de consécration.

Les réalités immédiates de la vie sont si prosaïques, triviales, imparfaites, insuffisantes! Tout homme qui pense, tout cœur un peu noble, aspire donc à l'idéal.

2. Tous les hommes qui pensent se sentent poussés vers l'idéal par une nécessité de nature : mais tous ne sont pas d'accord sur ce qu'il faut appeler l'idéal.

Aujourd'hui, pour le monde, l'idéal est la complète jouissance des satisfactions sensibles, la vie rendue aussi agréable que possible ici-bas. L'utilité matérielle, telle est la grande idole à laquelle il faut consacrer toutes ses forces et tous ses talents. Ce bel idéal a pour résultat de donner aux efforts de l'activité humaine une importance plus haute, en tant que ces efforts sont aptes à assurer le bonheur matériel de la société.

Sur quoi repose cette manière de voir?

Les uns disent : Le monde n'est que poussière et hasard. Grâce à une adaptation mécanique, c'est-à-dire grâce au hasard, l'animal est sorti du limon et l'animal a fini par s'épanouir dans l'homme. L'homme n'est qu'un animal perfectionné; au-dessus comme au-dessous de lui, il n'y a rien. Donc l'idéal consiste en la plus grande somme possible de bien-être matériel.

Certains défenseurs de cette doctrine ont trouvé leur chemin de Damas, la lumière d'une autre science les a pénétrés. Non, déclarent-ils, il n'en va pas ainsi : l'homme est quelque chose de plus qu'un peu de boue, et le monde n'est pas simplement le jeu d'un hasard aveugle. Disons donc plutôt : *Ignoramus*; l'homme doit procurer le bien-être à sa nature animale, nous le savons, nous le reconnaissons; mais y a-t-il un au-delà? Nous ne le savons pas; ce que touchent nos mains, ce que nos sens perçoivent, voilà tout le domaine de la science.

Et si le penseur a l'intime conviction que la nature humaine n'est pas seulement animale, que l'élément spirituel qui est en elle la pousse avec une puissance irrésistible hors des limites du monde sensible, on lui répond pour le consoler : Employez votre imagination et dirigez vos rêves à vous forger un idéal qui vous plaise, à votre goût et selon vos besoins; ou bien adoptez quelqu'une des rêveries déjà admises; le rêve est toujours le rêve: il n'a pas d'autre résultat que de vous constituer un idéal qui satisfasse les besoins individuels de vos facultés, sans vous empêcher de goûter les douceurs de la vie animale.

Mais jusque chez nos modernes amis de la civilisation, on a constaté que l'homme qui réfléchit ne peut se contenter d'un idéal rêvé; toujours et partout l'esprit humain aspire à la réalité. « Vertu, tu n'es qu'un mot », disait Brutus mourant dans les plaines de Philippes.

3. De nos jours, on a cru trouver des expédients. Du haut de nombreuses chaires, on enseigne le monisme (panthéisme), c'est-à-dire une doctrine d'après laquelle la divinité est la seule source de l'idéal. Mais cette divinité, c'est le monde lui-même, le monde avec l'homme pour couronnement, avec l'homme pour y refléter excellemment l'unique essence divine.

Cette divinité, hélas ! s'est mise bien souvent en désaccord avec elle-même; elle fréquente les hôpitaux, les prisons et les maisons de correction! Décidément, il est difficile d'y reconnaître la source de l'idéal. Si l'homme n'a pas un Dieu au-dessus de lui, il est lui-même Dieu; alors c'est le manque de conscience et l'inconscience sous toutes leurs formes; c'est la justification du plus honteux égoïsme; c'est l'erreur mise au même rang que la vérité,

le vice égalé à la vertu ; et tout ce qu'on nomme civilisation n'est plus qu'un voile destiné à couvrir une abjecte corruption.

Autre tentative : on a voulu donner à certaines idées et à certaines choses du domaine terrestre l'apparence d'un brillant idéal ; on a vanté l'aptitude aux affaires, la science, l'idée d'Etat ou de patrie, la grandeur du caractère, la philanthropie, la culture littéraire et intellectuelle.

Ces choses ont leur prix, mais à la condition de dériver de la source du vrai, du beau et du bien : à la condition d'avoir leurs racines dans la vérité réelle. Les arrache-t-on du sol qui doit les nourrir, on n'a plus que des fleurs fanées et flétries. Jamais la prose de la vie animale n'a pu communiquer à ces biens une valeur réelle et durable. Jusqu'à présent, la recherche du véritable idéal a été vaine.

4. Tout autre est la notion que le christianisme a mise en pleine lumière. Là, l'homme cherche le principe de l'idéal dans un être qui, affranchi de toute limite et de toute imperfection, est distinct du monde et supérieur au monde. Il cherche cet idéal non dans un rêve plus ou moins noble, mais dans une réalité à la connaissance de laquelle le chrétien s'élève sur les ailes de la pensée. Cette réalité que la nature entière atteint, c'est le Dieu personnel, créateur du ciel et de la terre.

Jamais l'homme n'étouffera cette pensée d'un Être suprasensible, d'un Être éternel et divin. En vain vous tourneriez vers la terre ce flambeau éclatant : sa flamme s'élève toujours vers le ciel.

Là, nous voyons dans la création un livre que Dieu a écrit de sa main et dont chaque page renferme une leçon importante. Il ne suffit pas de voir les lettres du livre

pour en comprendre l'enseignement : il faut pénétrer le sens caché sous les apparences.

De cette source découle l'idéal suprasensible, surnaturel, qui pénètre toute existence, l'existence de l'homme en particulier. La vie terrestre n'est plus le bonheur auquel nous sommes exclusivement destinés ; elle est la voie qui conduit au bonheur. Les beautés et les biens de cette terre ne sont plus que des fleurs semées sur la route pour nous charmer, mais non pour nous retenir dans notre marche. Les souffrances d'ici-bas doivent servir à détacher notre cœur des biens passagers et à augmenter en nous les biens divins. C'est Dieu qui a réglé les conditions de l'existence, les vocations diverses, les multiples relations. En toutes choses, même dans les moindres détails, on voit la sainte volonté de Dieu. Amour de la patrie, aptitudes et talents, activité, occupations, tout emprunte sa valeur à cet idéal suprême.

Et cette source ou plutôt cet océan sans limites du véritable idéal, ce Dieu si grand et si bon, il est venu à nous, il s'est mis à notre portée en Jésus-Christ. Là, nous avons non seulement le Dieu, mais l'homme idéal, et, comme le soleil pénètre et illumine les gouttelettes de rosée, il fait resplendir au cœur des saints, au cœur de la multitude des chrétiens un idéal que le monde ne saurait donner. Pour demeurer parmi nous, le Christ a fondé l'Eglise, dans laquelle et par laquelle il continue son œuvre dont la merveilleuse influence s'étend jusqu'au domaine de l'art.

Tout ce qui passe n'est qu'une apparence ; l'inaccessible devient ici saisissable, l'indescriptible est ici réalisé.

CHAPITRE III

L'HOMME DANS LA VIE

1. Voyons maintenant quelle est la situation de l'homme ici-bas. Pour comprendre l'homme, nous devons l'envisager comme individu et comme être social.

Comme individu, il n'est rien, et il est tout.

Il n'est rien, si l'on voit dans l'homme un insignifiant *animal bipes*, aussi méprisable qu'un ver de terre, l'assemblage de toutes les misères, le jouet inconscient de nécessités matérielles, qui l'emporte sur l'animal par la raison, mais uniquement afin de jouir, avec un raffinement plus exquis, des plaisirs qui sont assignés à l'animal par la nature.

Il est tout si, précisément à cause de ce don de l'intelligence, on rend à l'homme un culte idolâtrique ; si l'on exalte la raison pour y reconnaître le plus bel épanouissement de la matière parvenue à la vie, si l'on ne voit dans l'univers qu'une création de la raison humaine, si l'homme est Dieu.

En réalité, l'homme ne mérite « ni cet excès d'honneur ni cette indignité ».

A en juger d'après l'apparence, l'homme est un infiniment petit dans ce vaste univers. Il vit dans une conti-

nuelle dépendance des nécessités matérielles ; il est moins stable que la pierre que ses pieds heurtent sur le sol ; il est entouré d'êtres sans raison qui, sous plus d'un rapport, lui sont supérieurs ; il a été jeté sur ce globe, sur notre pauvre petite planète, comme un objet sans prix qu'on repousse dans un coin.

Et cependant l'hôte passager de la terre a, par le plus intime de lui-même, une valeur que ne possède point l'immense univers.

O nature, étrange énigme ! anneau mystérieux ! Ici, quelle grossièreté dans la matière ! Là, quelle délicieuse finesse ! Et cependant l'anneau est admirablement fermé.

Qu'est-ce donc que l'homme sur cette terre ? Un souffle qui meurt ; un insecte qui gravit un mont gigantesque ; une feuille de rose flottant sur l'océan ; une gouttelette dans l'immensité des mers ; un instant entre deux éternités ; un atome égaré au milieu de myriades de mondes ; — et cependant il peut se créer un monde !

L'homme est faible. Il est incapable de modifier en rien une seule des lois de la nature ; il ne peut à peu près rien sur les événements externes. Et pourtant, à quelle hauteur ne l'élèvent pas sa raison et sa volonté dans cette nature qui l'environne ! La sainte Ecriture le compare à la fleur éphémère des champs, et, ailleurs, elle dit qu'il est peu inférieur aux anges. L'homme est le trait d'union entre le monde des esprits et le monde de la matière.

Il est vrai : les progrès de la science ont encore diminué la valeur extrinsèque de l'homme ; ils font constater combien sa science est bornée, puisque chaque nouvelle découverte ouvre des horizons inexplorés. Mais, dans la mesure même où les progrès des sciences rabaissent l'homme, ils l'élèvent en même temps et lui donnent la conscience de la supériorité de son esprit sur la matière.

2. L'activité humaine s'étend bien au delà des limites du domaine de la matière. L'homme plonge son regard dans les cieux et il mesure la course des astres, il analyse leurs éléments chimiques ; il ramène ses regards vers la terre, et de l'étude de la vie des abeilles il fait une science.

Le vieux Sophocle avait raison : « Le monde est peuplé de merveilles, mais l'homme est la plus grande de ces merveilles. »

L'homme possède les dons admirables de l'intelligence et de la volonté. Ses aspirations ne sont point limitées à tel ou tel bien en particulier : il veut *le bien*. En une foule de choses, il jouit du libre arbitre : il agit avec la claire conscience qu'il pourrait agir autrement.

Grâce à ce libre arbitre, il a souvent à choisir entre le bien et le mal. Le mal se présente avec l'attrait du plaisir, le bien lui semble désagréable. Si le mal n'avait aucun attrait, qui donc ferait le mal ? Si le bien n'avait pas d'amertume, qui donc ne voudrait être bon ?

O Dieu, vous avez revêtu d'une misérable enveloppe cet esprit immortel : vous l'avez soumis ici-bas aux conditions de la vie mortelle, pour qu'il y remplît sa destinée. Ayez pitié de lui ! aidez-le, Seigneur, à être fort, à s'élever ! son salut est entre vos mains.

Seul, le christianisme a communiqué aux facultés de l'homme les forces qui lui permettent facilement de rester à la hauteur de la dignité humaine.

Rien de plus triste qu'une humanité sans christianisme ! En l'envisageant, on est exposé à mépriser les hommes avec Gœthe : « Je ne crois plus au monde ; j'ai appris à douter. Les hommes sont tellement vils, tellement sots, tellement absurdes ! Il faut avoir vécu aussi longtemps que moi pour les mépriser profondément. »

Lorsqu'au contraire, on regarde l'homme dans la perfection que le Créateur lui a destinée, on comprend sa valeur et on l'estime. Rien, dans l'univers visible, ne mérite davantage l'étude et la réflexion.

Si, par impossible, Dieu créait un homme tel que le rêve un monde ennemi du christianisme, il faudrait dès le premier jour enfermer cette misérable créature dans un asile d'aliénés ou dans une maison de correction.

3. Pour bien comprendre l'homme et son rôle dans la vie, nous devons l'envisager encore dans sa condition sociale. Il n'y a pas seulement des devoirs privés, il y a des devoirs sociaux.

La société humaine n'est pas une agglomération d'individus que le hasard a réunis, que le hasard rapproche ou met en contact. Tout d'abord chacun s'appartient à soi-même ; puis chacun fait partie de l'organisme de la communauté. Par conséquent, nul ne vit comme un individu isolé : tous sont, en même temps, membres de la société ; il faut donc tenir compte des autres, de même que nous avons droit à ce que les autres tiennent compte de nous.

Dans la société humaine nous voyons divers groupements en organismes, que les hommes ont formés par une nécessité naturelle. La nature, en effet, assigne à leur vie différents buts qui ne peuvent être atteints que par la coopération de plusieurs ; en tant qu'hommes, ils doivent donc, pour réaliser leur fin, s'entr'aider les uns les autres par des groupements divers. De même que, dans un organisme, les membres qui concourent à constituer le tout, diffèrent entre eux, ainsi, dans chacune de ces communautés, les membres diffèrent physiquement et moralement.

Cette loi naturelle de la communauté et de la réciprocité s'étend à toutes les sphères de la vie, aux plus élevées comme aux plus basses. Que personne ne dise donc : « Je me suffis et je ne vis que pour moi ; le bien ou le mal des autres et de la communauté ne m'importe point. » C'est là un sentiment contre nature : la nature veut que le bien et le mal de l'individu intéressent les autres et la société tout entière. Et, sous certains rapports, le bien et le mal de la société sont, à leur tour, le bien et le mal de l'individu. L'honneur ou la honte de l'individu rejaillit sur la communauté ; et, réciproquement, les individus participent au mérite et à la valeur de la société.

Sans doute, l'homme est ici-bas pour se sauver lui-même, mais, en bien des cas, le moyen de se sauver est de chercher à sauver les autres. Sous plus d'un rapport, on ne veille jamais mieux à ses intérêts qu'en prenant en légitime considération les intérêts d'autrui. C'est une erreur de voir toujours dans l'avantage des autres un dommage pour soi-même.

Cette coordination, cette mutuelle dépendance font partie des principes naturels sur lesquels repose le christianisme. Nombre de ses enseignements, de ses institutions et de ses préceptes ne peuvent être compris, si l'on ne songe à la solidarité naturelle des hommes.

C'est à quoi Pie IX pensait lorsqu'il écrivait : « Puissent nos efforts réunis atteindre ce double but : guérir les maux de la société, assurer le triomphe de la vérité sur la terre ! Parmi les maximes de la civilisation moderne, un grand nombre sont fausses. Loin de nous incliner devant ces erreurs, opposons-leur la vérité. »

Ainsi, l'homme est dans la vie non seulement comme individu, mais encore comme être social, comme membre d'une communauté. Sous ce double rapport, sa valeur lui

vient non du visible ou du temporel, mais du plus intime de lui-même, et c'est par là qu'il atteint l'éternité.

De Moltke écrivait à quatre-vingts ans : « Me voici au terme de ma course ici-bas. Mais, dans l'autre vie, nos œuvres seront jugées bien différemment ! Ce n'est point l'éclat du succès, mais la pureté de l'effort, la fidélité et la persévérance dans le devoir, alors même que le résultat aurait été à peine visible, qui décident de la valeur de la vie. Quel merveilleux classement, quel bouleversement du haut en bas, à cette grande inspection ! Nous ne savons même pas ce que nous devons attribuer à nous-mêmes ou aux autres, ou à une volonté supérieure. Il sera bon de ne point tenir trop compte des choses extérieures. »

CHAPITRE IV

CURIOSITÉ

1. Aujourd'hui, pour un grand nombre, le salut est compromis par la fausse science et par la curiosité.

Tout homme est naturellement curieux. Une certaine science est nécessaire à l'existence ; mais la véritable valeur de la vie ici-bas n'est point dans la satisfaction du désir de savoir. La science doit être une lumière qui aide à bien vivre. Que vous servirait-il de savoir toutes choses, si vous n'en profitez point pour régler votre vie comme elle doit être réglée?

La véritable science est précieuse. Platon mettait à la science une condition nécessaire; il voulait que l'âme se purifiât de ses passions : pour saisir le vrai, le beau, l'éternel, il faut une âme pure.

Efforcez-vous d'acquérir une volonté droite. Quand l'œil se refuse à voir, à quoi bon la lumière et les lunettes?

Savoir beaucoup est un danger. Par la science l'homme s'approprie un objet mieux encore que par la possession extrinsèque de cet objet; aussi dit-on de la science qu'elle est particulièrement propre à enfler l'homme. Trop de curiosité conduit facilement à une dissipation nuisible et à de funestes illusions.

Platon estime qu'une complète ignorance n'est point le plus grand mal, qu'une science mal réglée est autrement dangereuse.

Il est sage de chercher à savoir dans la mesure où cela peut servir au salut.

Mettez des limites à votre curiosité et reconnaissez que l'esprit humain, faible et borné, peut bien pressentir l'océan de la réalité, mais non pas le contenir. Le monde est plein d'énigmes, et les phénomènes les plus simples sont les énigmes lés plus grandes. Ce que nous pouvons savoir est peu de chose, ce que nous ignorons est immense. La science, dans son progrès, ressemble à une sphère qui irait toujours grossissant ; à mesure qu'elle se développe, elle multiplie ses points de contact avec les choses qui sont en dehors de notre science.

Avec la science grandit la responsabilité. L'ignorance coupable est souvent une excuse.

Gardez-vous de vous enorgueillir de votre prétendue science. Une vraie connaissance de vous-même vous préservera de cette faute. Efforcez-vous d'estimer toujours les autres, de vous estimer fort peu vous-même. Soyez content d'être ignoré et méprisé.

Il importe de connaître la vérité et la réalité telles qu'elles sont. Une connaissance sensible et une simple opinion ne nous suffisent pas. Pour connaître ce qui nous est utile, il faut dépasser les sens et nous élever jusqu'au suprasensible. Il faut aussi prier et entretenir dans notre cœur l'amour de la vérité. Il n'est pas rare que de savants discours soient un obstacle plutôt qu'une aide.

Tous veulent la vérité, mais beaucoup la cherchent sous l'inspiration d'un égoïsme sans bornes : de là l'infinie confusion des opinions diverses. Dieu une fois connu, il faut chercher la vérité dans le sentiment de la

dépendance à l'égard de Dieu ; il faut la chercher suivant les prescriptions de Dieu ; il faut la chercher pour se soumettre à la vérité reconnue. Que Dieu soit votre maître ; quand Dieu vous parle, toute créature doit se taire. Le cœur qui cherche Dieu avec simplicité sera éclairé de la lumière divine : pour connaître la vérité cela vaut mieux que tout effort humain.

La science de l'homme est une goutte d'eau perdue dans un océan d'ignorance. La meilleure science est de savoir que nous ne sommes rien par nous-mêmes et que tout ce que nous sommes, nous le sommes par Dieu et pour Dieu.

2. Ne vous fiez point trop à vos propres lumières, mais écoutez volontiers l'avis de ceux qui sont meilleurs que vous et plus savants. Il est plus sûr de recevoir un conseil que de le donner.

Méditez les pensées des grands hommes sans laisser pour cela de penser vous-même.

Ce qui fait le prix des maximes et des sentences, c'est qu'elles provoquent la réflexion ; si l'on se contente de les lire sans réfléchir, elles peuvent tout au plus produire l'impression qu'on éprouve en parcourant une collection de gravures : une impression efface la précédente.

Ne vous laissez point intimider par le nombre seul de ceux qui pensent autrement que vous. « Rien de plus désagréable qu'une majorité », dit Gœthe ; « elle se compose de quelques audacieux coryphées, de coquins qui se prêtent à tout, et de la masse qui suit à l'aventure sans mieux savoir ce qu'elle veut ». « Majorité, absurdité », reprend Schiller ; « la raison a toujours été l'apanage du petit nombre. »

Gardez le calme de votre réflexion au milieu de la

confusion qui règne partout aujourd'hui. Du dehors, du dedans, tout cherche à pénétrer l'homme. O vérité, où donc trouves-tu un refuge?

Veillez sur les sentiments de votre cœur. « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas. » De là ce fait très réel que la pensée subit l'influence du cœur.

Gardez-vous de l'aveugle fanatisme des convictions toutes faites : l'exposé le plus clair, la connaissance la plus lumineuse de la vérité contraire ne peuvent ébranler ces convictions. Celui-là seul qui prie est accessible à la vérité.

Ne redoutez point les difficultés et les sacrifices inséparables de la connaissance de la vérité. La vérité veut être conquise; la vérité veut être éprouvée par la souffrance.

Estimez la science. On prodigue, aujourd'hui, ce nom de « science ». De quoi faites-vous état? La chose n'est pas indifférente. La science, c'est la puissance, dans la vie publique comme dans la vie privée.

Rendez fructueuse la vérité que vous connaissez. La science sans les œuvres est une nuée sans pluie.

La possession de la vérité n'est en sécurité que lorsqu'on y joint une vie conforme à la vérité connue. Réjouissons-nous donc d'être les enfants de l'Église catholique.

CHAPITRE V

VRAIE SCIENCE. — FAUSSE SCIENCE

1. La science est la connaissance ou l'explication des phénomènes et des choses par leurs principes. Si tous les hommes recherchaient la science comme elle doit l'être, toutes les sciences s'harmoniseraient en une science unique. Mais un grand nombre ne se proposent point l'examen de la vérité : ils obéissent à la concupiscence des yeux, à la concupiscence de la chair, à l'orgueil de la vie.

« Il n'est que trop vrai », remarque Leibnitz, « les hommes instruits ne sont pas toujours éclairés de la véritable lumière. » A côté de la science véritable et précieuse, il y a donc une science fausse, moins estimable. La science ! pour l'un, c'est une déesse immortelle ; pour l'autre, c'est, qu'on nous pardonne l'expression, une vache à lait.

L'homme raisonnable veut être éclairé sur lui-même, sur le but de sa vie, sur son passé, sur son avenir ; il le veut pour lui-même, et non pour le plaisir de penser qu'il y a une science de ces choses ; il a le droit de faire peu de cas d'une science qui ne va point à expliquer et à améliorer les conditions de la vie.

2. La science est un bien, mais elle n'est pas le bien suprême. On parle de la « liberté », de l' « indépendance de la science ». C'est justice : la science, en effet, doit être libre de toute influence illégitime. Toutefois, elle ne peut revendiquer une liberté absolue. Elle a une limite essentielle, sous peine de n'être plus que mensonge et illusion. Cette limite est la vérité. La science qui ne se préoccupe pas de la vérité est un principe de désordre et de malheur. Il y a des vérités inébranlables : pour la science elles doivent être sacrées. Qui cherche la science ne doit point vouloir ébranler la vérité.

Les dogmes de l'Église catholique sont aussi immuables que les principes d'Euclide en géométrie : ni ces dogmes ni ces principes ne sont un obstacle au progrès de la civilisation.

La science, remarque un auteur contemporain, est une esclave ; on l'achète, on la vend ; elle doit se plier à toutes les exigences d'un maître puissant, au prix même de sa dignité. La vérité, au contraire, est une reine avec laquelle on ne peut plaisanter : on n'en trafique point, elle ne diminue rien de ses prétentions ; il faut se soumettre à elle sans restriction.

On nous renvoie aux résultats de la philosophie moderne. Que sont-ils ? Ce qu'ils étaient, il y a cent ans et plus. L'un nous dit, pour parler avec les deux illustres poètes (dans les *Xénies*) : « Comme, après tout, il y a des êtres, il y a aussi l'Être des êtres, et dans cet Être des êtres nous sommes plongés. — C'est précisément le le contraire », reprend le second ; « il n'y a d'autre être que moi : en dehors de moi, tout n'est que bulle d'air, qui sort du fond de moi-même. » Le troisième : « J'admets deux choses : le monde et l'âme, qui ne savent rien l'un de l'autre, et cependant l'un et l'autre ont le même

sens. » Le quatrième : « De l'être je ne sais rien; je ne sais rien de l'âme; ils m'apparaissent seulement; il faut cependant qu'ils soient mieux qu'une apparence. » Le cinquième : « Je suis moi et je me pose moi-même; et si je me pose moi-même comme non posé, je pose en outre un non-moi. » Le sixième : « Il y a du moins représentation, par conséquent une chose représentée, et enfin une chose représentant; et, avec la représentation, cela fait trois. »

3. Il n'est pas étonnant qu'une telle science, malgré tout ce qu'elle a d'inintelligible, trouve de nombreux admirateurs. Les plus niaises sornettes peuvent prendre un air scientifique à force d'obscurité. On admire ce qu'on ne comprend pas, pourvu qu'on n'ait pas à contrarier ses passions. Demandez à une foule de gens pourquoi ils admirent; ils sont incapables d'en donner la raison.

La vraie science est accessible, mais seulement à celui qui aime la vérité. Mille espions guettent tes traces, ô vérité; et de ton pas léger tu glisses au milieu d'eux.

Aspirez à la vraie science, mais gardez-vous de compter trop sur vos forces. Votre science sera toujours imparfaite. Bien peu savent combien il faut savoir pour savoir combien on sait peu de choses. Et encore, le peu de science que vous possédez, vous le devez à Dieu plus qu'à vous-même. Souvent une sorte d'intuition, un tact naturel, vont au vrai plus facilement que la réflexion; souvent l'erreur commence avec l'examen lui-même. Et votre faculté de réfléchir, les objets de votre réflexion ne sont-ils pas des choses que vous devez à Dieu, et non point à vous-même?

Dans l'Église catholique, la vraie science a toujours

été regardée comme l'un des biens naturels les plus précieux.

Aujourd'hui plus que jamais, il est nécessaire d'opposer la vraie science à la fausse science. Ce qui fait le danger de la lutte actuelle, c'est que l'esprit de ténèbres s'est emparé de la science naturelle et qu'il fait de la création tout entière, avec sa beauté et sa magnificence, une arme contre le Créateur.

CHAPITRE VI

INDIFFÉRENTISME

1. Il y a des gens qui se tiennent pour cultivés, parce qu'ils sont indifférents à toute vérité : les satisfactions sensibles leur suffisent.

Qu'est-ce que la vérité ? Une chose est vraie en tant qu'elle est en rapport avec la connaissance intellectuelle, c'est-à-dire en tant qu'elle est connue par son principe et qu'elle est conforme à son principe. La connaissance humaine est vraie en tant qu'elle est conforme à son objet.

Selon sa nature, l'homme n'a d'autre ressource que sa raison. Et la raison doit, naturellement, non point produire la vérité comme une chose dépendante de cette raison, mais saisir le vrai comme une chose indépendante de la raison, afin de se subordonner à la vérité.

Pour nous, le domaine de la vérité n'est autre que le domaine de la réalité en tant qu'il s'offre à notre entendement et que notre entendement s'y applique.

L'esprit humain aime à saisir, dans toute son étendue, la réalité sensible ; mais un instinct plus noble le contraint de se placer au-dessus des phénomènes, non point pour rêver, mais pour connaître ce qui *est*.

D'où vient cette chose? où va-t-elle? — Avec cette double question qu'il a toujours sur les lèvres, l'homme veut savoir d'où viennent toutes choses, pour connaître leurs raisons suprêmes, et où vont toutes choses, pour savoir leur fin dernière. Voilà le grand point d'interrogation de la vérité. A l'égard de cette vérité, l'homme qui réfléchit ne peut rester indifférent ; car elle doit déterminer, conformément à la véritable condition des choses, la tendance fondamentale de l'existence humaine.

L'homme esclave d'une folle présomption peut demeurer indifférent à l'égard de la vérité et faire servir l'apparence de la vérité à dissimuler les convoitises de son orgueil.

Cicéron l'a dit : « La plupart des hommes se laissent guider dans leurs jugements par l'amour ou la haine, par la sympathie ou l'antipathie, par l'espérance ou la crainte ou par quelque autre passion : le petit nombre seulement jugent d'après la vérité et le droit. » Voilà pourtant ce qu'il faudrait.

L'indifférence n'est permise que lorsqu'il s'agit de choses sans importance, de choses entre lesquelles aucune ne mérite une préférence. Mais la vérité est d'une souveraine importance : la vérité est une; la vérité l'emporte sur toutes les erreurs. Comment dès lors rester dans l'indifférence à son égard?

2. L'indifférentisme, c'est-à-dire le dédain de la vérité, est le point de rencontre des erreurs modernes. La recherche de la vérité n'est plus aujourd'hui qu'un moyen de satisfaire l'orgueil, la vanité, la cupidité. On ne croit à la réalité des choses qu'autant qu'elles peuvent servir à contenter les passions. C'est folie, dit-on, de se préoccuper autrement de la vérité et de la réalité.

On renonce à la vérité, ou bien sous prétexte qu'il n'y a rien en dehors de la matière (matérialisme), ou bien que notre connaissance est limitée au domaine des choses sensibles (positivisme) ou qu'il est aussi bon, aussi divin de s'égarer dans l'erreur que de découvrir la vérité (panthéisme). Et cependant chacun revendique pour soi la vérité, chacun prône sa conception particulière de la vie et traite d'erreurs les doctrines en opposition avec la sienne. Ainsi le monde moderne est un mensonge. Pauvres feux follets nés des miasmes de passions coupables !

Par une loi de sa nature, tout homme cherche la vérité, tout homme a faim de la vérité. Pour un esprit réfléchi, cette poursuite de la vérité n'est point le plaisir de chercher : c'est un devoir austère, parce que la vérité est l'élément indispensable à la vie, tandis que le mensonge est poison et mort. L'homme à qui il est indifférent que ses convictions reposent ou non sur la vérité est plus insensé que le sauvage des forêts qui croit rassasier sa faim en mangeant de la boue.

Je travaille pour vivre ; je ne vis pas pour vivre, mais pour connaître ma fin véritable, pour la vouloir, pour l'atteindre. Avant tout, je dois m'intéresser à la vérité : c'est à quoi l'homme est destiné, c'est à quoi il doit tendre par la maîtrise de soi-même.

Il faut que l'homme ait la volonté de découvrir la vérité, il faut qu'il se soumette à la vérité une fois reconnue, en proclamant sa propre dépendance : l'homme est essentiellement dépendant. En se soumettant à la vérité, il s'affranchit. Il est responsable de sa bonne volonté dans la recherche de la vérité. Malheur à celui dont les œuvres sont mauvaises et qui, dès lors, préfère les ténèbres à la lumière !

3. Renoncer au culte de la vérité pour le fétichisme de prétendues « convictions », qu'on se forme à son gré, quelle funeste illusion! Tout désordre repose sur un sophisme. Il n'est pas d'empoisonneur, d'assassin, de révolutionnaire, qui n'agisse sous l'impulsion d'une « conviction personnelle ».

Les temps où la liberté de penser se tenait dans ses limites légitimes ne sont plus. La libre-pensée moderne proclame cette règle : « Pensez ce que vous voulez; mais malheur à vous si vous pensez autrement que moi! » Aujourd'hui, chacun sacrifie la vérité à sa personnalité, et c'est le cas de répéter le mot de Cicéron aux épicuriens : « Vous lisez ce qui vous flatte, ce qui sert vos intérêts; le reste, vous le condamnez sans le connaître. » L'homme se fait Dieu; orgueilleux adorateur de soi-même, il mesure la vérité d'après les intérêts de son orgueil et de sa sensualité.

L'homme n'est pas Dieu; il n'est pas non plus une brute sans autres règles que des impressions sensibles et des instincts matériels. Sans doute, l'homme est un animal et il porte en lui des convoitises animales; mais il a sur la brute une incomparable supériorité.

La brute est tout entière à la jouissance sensible, à l'existence matérielle, à l'utilité animale. Ce qui donne à l'homme sa valeur, ce n'est point la matière : c'est l'esprit.

Parmi les traits qui distinguent l'homme de l'animal, signalons les idées abstraites, le langage, les notions générales et — ce qui en est le résultat — cet empire sur la nature qui se révèle par le progrès de l'industrie, par la variété et la multiplicité des arts; signalons encore la règle qui permet à l'homme de juger du vrai, du bien, du beau, du juste, de la sagesse, de la moralité des actes; le libre

arbitre, l'aspiration essentiellement humaine aux choses d'en haut, aspiration que toute satisfaction animale, si raffinée qu'elle soit, est impuissante à contenter; la conscience, le sentiment de sa responsabilité devant Dieu.

Faites de l'homme l'animal le plus parfait, vous le rendrez parfaitement malheureux. L'homme doit vouloir être plus qu'un animal. Il doit, cheminant dans les sentiers de cette vie, lever les yeux vers l'astre de l'éternelle Vérité : sans quoi il retombe au-dessous de l'animal. La brute peut vivre en brute; l'homme doit vivre en homme. Dès lors l'homme ne peut être indifférent à l'égard de la vérité.

4. Il n'est pas donné à l'homme de pouvoir connaître parfaitement toute la vérité. S'il n'est pas une simple brute, il est encore moins un dieu. C'est ce que prouvent la dépendance où il est de son existence, la misère de sa nature, les erreurs de ses aspirations, les limites de ses connaissances. Il y a pour l'esprit du penseur bien des mystères dans le domaine du naturel, comme dans celui du surnaturel. Nous pouvons pénétrer quelques points; la plupart des choses nous demeurent cachées. Plus la science humaine progresse, et plus nombreuses naissent les obscurités dans cette sphère ainsi agrandie. Mais parce que l'homme ignore beaucoup de choses, ce n'est pas une raison pour lui de mépriser le peu qu'il est en son pouvoir et de son devoir de connaître.

Pour l'animal, la vérité est une nuit profonde; pour l'ange, elle est le plein midi; pour l'esprit humain, elle est le crépuscule, elle est le reflet sur les choses créées du Soleil éternel. La tâche de la vie de l'homme est qu'il se prépare, par le bon emploi des biens terrestres, à jouir de la source de la vérité. Dès lors, comment l'homme pourrait-il être indifférent à l'égard de la vérité?

L'esprit de l'homme est limité; par suite, dans toutes les questions, il ne peut qu'imparfaitement connaître le vrai. Tant qu'il vivra, il doit, s'il veut avoir le vrai complet, s'en rapporter aux connaissances d'autrui. Par sa constitution, l'homme dépend non seulement des forces de la nature qui lui sont extérieures, mais aussi d'une autorité étrangère. Celui qui voudrait en tout s'en rapporter à sa seule intelligence serait un fou: il ne saurait vivre. Celui-là seul qui aime la vérité et qui est lui-même véridique, c'est-à-dire qui, dans son for intérieur et devant les autres, s'en tient à la vérité sans respect humain, celui-là seul trouvera la vérité qui lui est avantageuse.

Le manque de véracité est une note caractéristique des hommes aux idées terrestres. Et c'est pourquoi l'Apôtre nous fait cette recommandation : « N'usez point de mensonge les uns envers les autres. »

Nous pouvons, sans qu'il y ait de notre faute, tomber dans une erreur partielle. La pleine possession de la vérité, qu'une aimable Providence accorde aux humains et qui est la voie ordinaire du salut, peut être refusée à quelques individus sans pour cela qu'ils soient coupables. Mais cette Providence accorde à toute âme de bonne volonté, par une voie extraordinaire, la mesure de lumière et de grâce qui lui est nécessaire pour échapper à la damnation éternelle. Il n'en reste pas moins constant que la possession de toute la vérité destinée à l'humanité est un bonheur. Celui qui est dans l'erreur, même innocemment, mérite la compassion qui est due à tout homme qui erre. L'homme ne peut donc être indifférent à l'égard de la vérité.

L'indifférentisme est un crime contre nature; il exige de la raison qu'elle accepte toutes les contradictions comme des choses au fond parfaitement conciliables, il exige de

l'amour que l'homme a pour lui-même qu'il affronte, impassiblement et sans y penser, la plus effrayante des alternatives, celle qui inévitablement se présentera bientôt à l'heure de la mort.

Vivre dans l'esprit de l'Église catholique est le plus sûr préservatif contre le poison de l'indifférentisme.

CHAPITRE VII

LA LIBRE-PENSÉE

1. Il y a des hommes qui s'intéressent à la vérité comme à un passe-temps. Ils partent de cette hypothèse qu'il n'y a pas de vérité ou, du moins, que l'homme ne peut pas y atteindre. Bien qu'ils tiennent pour impossible l'acquisition de cette vérité, ils voient, dans la recherche qu'on en fait, la plus grande sagesse. L'homme pourrait à son gré et à sa commodité se former ses convictions; il pourrait se les représenter comme étant la vérité, bien qu'il sache qu'il n'y a pas de vérité connaissable. Être convaincu de quelque chose d'une manière quelconque, c'est ce qu'il nous faut; peu importe ce dont on est convaincu, que ce soit de la vérité ou de l'erreur.

La libre-pensée des siècles antérieurs nous fait comprendre ce point de vue par une parabole. Il y avait un homme qui possédait un anneau précieux. Mais comme il avait trois fils et qu'il voulait laisser à chacun d'eux l'anneau en héritage, il en fit faire deux faux qui ressemblaient au vrai à s'y tromper. Chacun des trois fils était convaincu qu'il possédait l'anneau authentique. Qu'importait? Tous trois étaient satisfaits. La possession du véritable anneau ne servait de rien. Seule la conviction subjective avait de l'importance.

Et ainsi en doit-il être de la vraie et de la fausse religion. Toutes les religions, même les plus opposées, peuvent satisfaire l'homme; la possession de la vérité ne sert de rien à la religion qui la possède.

2. Un pareil scepticisme est indigne de l'homme ; il est le fils du mensonge et le père de l'hypocrisie. Il est faux que la vérité et l'erreur soient d'égale valeur.

Cette doctrine fait le malheur de l'homme. Celui-ci ne peut trouver son bonheur que dans le domaine de la vérité et de la réalité objectives; il doit par des efforts loyaux s'efforcer de les connaître. Jamais un fantôme de vérité ne peut remplacer la vérité vraie. Seule la vérité vraie peut nous rendre libres, de telle sorte que nous ne vivions esclaves ni du travail ni du plaisir. L'erreur est sans consistance, elle est changeante, elle folâtre çà et là, elle se déplace continuellement à volonté. Mais la vérité se tient ferme, ferme comme un canon, de telle sorte qu'on peut la pointer de tous les côtés et que partout elle peut frapper l'erreur.

Rien n'est plus faux et au fond plus désespérant que la phrase tant admirée de Lessing, que la recherche constante de la vérité est préférable à sa possession. Dès lors on pourrait raisonnablement dire qu'une soif continuelle et un froid perpétuel sont plus bienfaisants que la découverte d'une source rafraîchissante ou que tout rayon de soleil vivifiant.

Le sceptique ne reconnaît pas de loi morale éternelle. Il serait pourtant étrange que toute la nature et tous les astres obéissent à une loi éternelle et qu'il existât un petit animal, haut de cinq pieds, qui, en dépit de cette loi, pût toujours agir selon son bon plaisir et satisfaire uniquement ses seuls caprices.

Par suite de ce scepticisme, un homme qui connaissait le monde a pu émettre cette boutade : « Le monde se compose de coquins et de fous », et un autre trouver que le paganisme moderne diffère de l'ancien en ce que l'ancien remplissait le ciel de dieux et celui d'aujourd'hui peuple le monde de démons.

La vie de l'homme n'a de signification que si on la comprend comme partant d'une première origine et aboutissant à une fin dernière. L'homme existe pour être dépendant de la vérité; le faire dépendant de lui-même, c'est en faire un monstre.

La vie de l'homme est la voie qui mène à un but déterminé; ce n'est pas une promenade; dans une promenade tout chemin est bon. Dans la vie il n'est pas indifférent de suivre n'importe quel chemin.

Votre vie n'est pas un but par elle-même, c'est seulement le lieu où s'agite la destinée. La vie doit être le sol où la sagesse plonge ses racines; et si vous n'y plantez pas le germe, il n'y poussera point d'arbre portant des fruits.

Si la vie a un but, il ne peut être que dans l'avenir. Le présent fugitif, limité, ne peut être un but, il ne peut être qu'un moyen.

Le chrétien catholique sait distinguer entre celui qui erre et l'erreur, entre celui qui erre innocemment et celui qui est coupable de son erreur. Il hait et il déteste l'erreur, il excuse celui qui erre innocemment et a compassion de lui. C'est pourquoi il n'est pas un sceptique; car entre l'erreur, même si elle est innocente, et la vérité, il voit une différence essentielle.

CHAPITRE VIII

LA QUESTION DE LA FIN

1. La plus importante de toutes les questions qui puissent se présenter aux hommes intelligents, c'est celle du but, de l'utilité du but, de l'effort pour atteindre au but.

Le but détermine la valeur de toute chose; le but détermine l'exécution de toute pensée pratique, de toute entreprise.

Le but de l'horloge est d'indiquer l'heure le plus exactement possible; si elle le fait, l'horloge est bonne; si elle ne le fait pas, elle est mauvaise, bien que peut-être elle possède de la valeur comme métal.

Le but de l'œil est de voir d'une façon correspondante à son organisme. Un œil est bon dans la mesure où il correspond à ce but; il est mauvais si cette fin n'est pas remplie.

Lorsque quelqu'un a une chose en vue, il doit avant tout se faire une idée exacte de ce qu'il se propose, et il se réglera là-dessus pour faire choix de ses moyens; il ne montera pas dans une voiture qui va au Nord si le but du voyage est le Sud.

L'homme qui agit sans but dénote par le fait qu'il n'a pas l'usage de la raison.

Comme l'œil, l'oreille, la main, le pied ont un but déterminé, personne ne peut douter que l'homme entier ait une fin.

2. Parmi les différentes fins pour lesquelles tout homme existe, il doit y en avoir une suprême et dernière à laquelle se rapportent les autres.

L'homme avant tout doit répondre à sa fin suprême et dernière.

Celui qui correspond à la fin de son existence et à la fin suprême et dernière est un homme de bien. On peut être un bon peintre et un mauvais homme, comme on peut être un mauvais peintre et un homme de bien.

Posséder la santé, l'usage normal de ses membres, a du prix pour l'homme; mais ce n'est pas en cela que se trouve la fin particulière de la vie humaine. C'est plutôt en exerçant comme il convient ces facultés qui caractérisent l'homme comme homme que cette fin doit être atteinte.

Celui qui ne correspond pas au but suprême et dernier de son existence est un être inutile; c'est en vain qu'il existe, il vit pour sa perte.

On renvoie le domestique qui ne fait pas son service, et on brise et on jette au feu le balai qui ne peut plus balayer.

Il est de la plus grande importance pour l'homme de connaître la fin dernière et suprême de sa vie; il doit savoir en définitive pourquoi il est au monde.

Comment en présence de plusieurs routes un voyageur peut-il choisir la bonne, s'il ignore où il doit et où il veut aller? Comment un homme peut-il bien vivre, s'il ne sait pas pourquoi il vit?

On ne satisfait pas au but de l'existence en satisfaisant

aux conditions extérieures de la vie; ainsi celui qui remplit ses devoirs sociaux et religieux n'est pas quitte. L'importance de la vie ne consiste pas seulement dans ce qui intéresse la conservation de l'homme.

Non, le but de l'existence de l'homme ne se trouve pas dans le domaine du monde extérieur. Les biens de ce monde ne vont pas à ceux qui le méritent, et du reste, ce que les hommes obtiennent ici-bas ne peut jamais les satisfaire.

Quand bien même les charmes de l'existence combleraient les désirs de l'homme pour un instant, cette question se pose toujours à lui : Pourquoi pas davantage? Pourquoi tout cela? Quel est le point de vue suprême et dernier sous lequel l'homme doit envisager le labeur de sa vie?

Et maintenant comment peut-il connaître le but suprême et dernier de son existence? On ne connaît pas toujours le but d'une chose par sa forme apparente; on peut se servir d'une pierre pour enfoncer un clou, il ne s'ensuit pas que ce soit là son emploi.

Mais si la cause d'un être lui a donné une détermination précise, je dois en conclure que là se trouve ce qui nous indique la fin de cet être.

Cette question se pose avant tout : D'où venons-nous? Où se trouve la cause suprême de notre nature?

CHAPITRE IX

NOTRE ORIGINE

1. Ma conscience et mes sens me font connaître l'existence du monde et m'indiquent ma propre existence. Cette connaissance est hors de doute.

D'où vient mon moi? D'où vient toute la nature? D'où est-ce que je viens? Suis-je la cause de mon existence?

D'où vient la loi lumineuse qui règle mon entendement? D'où vient l'ordre impérieux auquel je me sens soumis dans mes désirs? D'où vient cette harmonie régulière des instincts qui attendent de moi d'être guidés selon la loi morale?

D'où vient la merveilleuse disposition de mon organisme, qu'aucun esprit humain n'a pu encore saisir?

D'où vient ma conscience? Ses lois sacrées, inviolables, échappent à mon entendement, mais non pas à mon autorité maîtresse. Nulle volonté humaine n'a pu l'enchaîner, car bien souvent elle se roidit contre les liens et doit les porter à contre-cœur.

D'où vient le monde entier avec ses transformations, ses modifications, ses développements? Tout homme se développe, l'animal se développe, la plante se développe, le système des planètes et celui des étoiles se dévelop-

pent. Tout ce qui se développe, ainsi que l'enseigne la science, a un commencement. Croire qu'un tel développement pourrait exister de toute éternité est une sottise.

Qui à l'origine a fait le monde? A cette question, il n'y a qu'une réponse, une *seule* : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. »

2. Déjà le seul fait de la croyance de tous les peuples, si dissemblables par ailleurs, à l'existence d'un Être infini, souverain de tout, nous indique que cette croyance est basée sur la nature raisonnable de l'homme. Dans ce monde, toutes les choses sont finies, fortuites, elles pourraient ou ne pas être ou être tout autrement; elles sont déterminées par une autre à être, et à être telles qu'elles sont. On appelle cette « autre » la « cause » qui également suppose une autre cause. Mais toute la série des causes finies suppose une autre cause première infinie; autrement l'effet serait plus que la cause. Il y a donc ainsi une cause « première » qui a le principe de son existence non dans une autre, mais en elle-même.

Toutes les choses du monde sont, dans les modifications qu'elles subissent, dépendantes d'influences étrangères. D'où il suit qu'il existe un être qui est cause première de la modification, et qui lui-même n'est pas soumis au changement.

Cela s'applique très excellemment à l'objet de l'intelligence et de la volonté humaines. Le bien et le vrai, qui sont l'aliment de notre esprit, ne peuvent pas être rangés au nombre des choses contingentes. Et cependant, ils doivent avoir leur cause dans quelque chose de réel. Ils n'ont pas cette cause dans mon intelligence, car le bien et le vrai existeraient, quand bien même mon intelligence n'existerait pas. Ils n'ont pas davantage leur cause

suprême dans les choses fortuites et changeantes du monde. En effet, ils s'offrent à moi comme éternels, immuables. Ils doivent donc avoir leur cause suprême dans une réalité éternelle, immuable.

Outre ce monde changeant, il doit y en avoir un réel, sur lequel repose tout ce qui est vrai, tout ce qui est bon. Et ce monde réel doit être éternel et immuable. Tout le vrai et le bien que nous connaissons contient en même temps les lois essentielles de tout ce qui est changeant. Ainsi donc tout dans ce monde doit dépendre de cet être. Cet être réel qui, immuable et indépendant en lui-même, influe sur tout et domine tout par la force de la vérité et de la bonté, nous l'appelons Dieu. C'est là aussi la preuve la plus stricte et la plus scientifique de l'existence d'un Dieu.

3. L'existence de Dieu est de plus prouvée par les dispositions pleines de convenance de la nature : « Dieu ne s'est pas laissé sans témoignage, il a répandu des bienfaits du haut du ciel, il a donné la pluie et les saisons fécondes et il a rempli nos cœurs de nourriture et de joie. » (Actes, XIV, 16.) « Interrogez seulement les animaux, et ils vous enseigneront, et les oiseaux du ciel, et ils vous indiqueront; parlez à la terre, et elle vous répondra, et les poissons de la mer vous raconteront que la main de Dieu a fait tout cela. » (Job, XII, 7-9.)

Toutes les forces de la nature agissent avec régularité ; toutes les espèces d'êtres sont dans des individus sans nombre ordonnées, par leur existence et leur activité, pour un résultat déterminé, et dans ces individualités règnent l'ordre et la convenance. Toutes les choses, ainsi que les hommes, sont, à des points de vue divers, soumises aux fins déterminées de la nature. De plus, il'existe

entre les êtres innombrables et si différents un enchaînement aux anneaux innombrables, un ordre qui embrasse l'univers entier. Mais là où l'ordre et la convenance agissent avec régularité, là aussi l'ordre et la convenance sont dans la cause première.

Le « hasard » est une excuse de l'ignorance. Et il ne saurait jamais y avoir une création là où, même durant des périodes infinies, règnent des forces brutes, sans raison et sans but. Le « hasard » est et demeure le dieu des fous.

Où il y a un but, il y a aussi une cause première qui assigne ce but. Mais assigner un but et tendre vers un but ne peut être à l'origine que le fait d'un être doué d'intelligence et de volonté. L'univers est ainsi l'œuvre d'un être gouvernant toutes choses avec sagesse ; on appelle cet être : Dieu.

4. La loi morale, telle qu'elle se révèle à l'intelligence de l'homme sous la forme de la conscience, mérite une particulière attention. Elle est non seulement une idée reconnue, elle est un commandement, une loi, à l'observation sacrée de laquelle l'homme, doué d'une volonté libre, se sent obligé. Elle est le fait le plus évident de notre conscience. La conscience est l'expression d'une volonté supérieure, à laquelle l'homme se sent soumis, sans restriction et en toute circonstance. Il n'y a pas de puissance au monde, pas d'effort, pas d'habitude, capables d'étouffer la voix de la conscience. La conscience est établie dans la nature de l'homme. C'est celui qui a créé l'homme qui lui a donné la conscience.

Il y a dans la nature humaine un instinct impérieux vers la félicité, vers le bien infini. Or, il est dans la nature des choses, qu'en règle, tout instinct soit satisfait.

Ainsi donc il doit exister un bien infini qui puisse rendre les hommes heureux.

5. Une autre preuve de l'existence de Dieu, c'est la nécessité de croire en Dieu. L'erreur ne peut être une nécessité que réclame la conservation de la race humaine. Or la conviction, basée sur la réalité, de l'existence de Dieu est une nécessité pour la conservation de l'homme et de la société humaine ; donc cette conviction n'est pas une erreur.

On reconnaît le grain de semence à ses fruits. Quels sont les fruits que produit la croyance en Dieu ? Quels sont les fruits de la négation de Dieu ?

De l'idée qu'il n'y a pas de Dieu découle l'idée de notre propre indépendance, et de l'idée de notre indépendance naît toute malice. Sans la connaissance de Dieu, la société humaine serait un ramassis de sots orgueilleux et de jouisseurs raffinés, que la crainte du knout ne saurait empêcher de s'entredéchirer.

Aussi Platon disait-il déjà : « Supprimer la religion, c'est supprimer le fondement de toute société humaine. » Et Plutarque : « Il est plus aisé de bâtir une ville en l'air que de fonder une société humaine sans la croyance à des forces surnaturelles. » Frédéric II de Prusse disait : « La foule est une canaille avec qui je ne voudrais rien avoir à faire sans Dieu. » Cela doit s'entendre, non seulement de la « foule » mais plus encore des « classes élevées », cela doit s'entendre de l'humanité entière.

Lorsqu'un savant, dans l'éclat de la science, déclare : « Il n'y a pas de Dieu », celui qui est haut placé l'entend et dit : « Il n'y a pas de justice. » L'homme d'affaires l'entend et dit : « Il n'y a pas de raison d'être honnête. » Le voleur et l'assassin l'entendent et disent : « Tout

remords est une folie. » Le jeune homme agité par la passion l'entend et dit : « Il n'y a pas de vertu. » Le travailleur accablé l'entend et dit : « A quoi bon la patience et le travail ? » Le sujet l'entend et ne sait plus pourquoi il obéirait au gouvernement.

Un homme d'État a dit avec raison : « Lorsque cette doctrine : « Il n'y a pas de Dieu », descend jusqu'à la foule, que la misère prédispose à la révolte et à toute sorte de convoitises. l'axiome se transforme en blasphèmes, la révolution matérielle éclate, le sang coule dans les rues, et à travers le fracas des canons, on entend ces effroyables paroles vociférées par la populace : « Plus de Dieu ! plus « de vie future, plus de ciel ! La science a prouvé que tout « cela est un rêve, un mensonge. Nous n'en voulons « plus. Ce que nous souhaitons, c'est l'enfer, c'est le « néant, mais avec tous les plaisirs qui les précèdent. » Qu'a fait la foule ? Elle a simplement tiré les conséquences des prémisses posées par le professeur incroyant, que l'État solde peut-être. On menacera sans doute du canon les écoliers trop dociles, le maître de ces écoliers sera protégé et récompensé par l'État.

6. Dieu est donc celui de qui provient tout ce que je suis et tout ce que j'ai. Je suis la propriété de Dieu. Mon existence est-elle sans but ? Suis-je un jouet du hasard et du caprice ?

Dieu n'a pas pu, lorsqu'il a créé le monde, agir sans but ; agir sans but, c'est agir en fou. Dieu devait, lorsqu'il a créé le monde, se considérer lui-même, en tant qu'il est la vérité, le droit, l'ordre. Par lui-même il est tout ; le reste n'est rien par soi-même. Il devait donc tout créer pour sa gloire. Tout vient de Dieu et tout est pour Dieu, chaque chose à sa manière. L'homme aussi, la plus noble

créature de Dieu dans ce monde visible, y est pour glorifier Dieu en tant qu'homme. L'homme glorifie Dieu comme créature par son existence ; comme homme, par sa conduite envers Dieu ; comme homme de bien, s'il remplit, dans une soumission volontaire à Dieu, la volonté de Dieu.

Nos temps renferment beaucoup de bien, mais aussi beaucoup de mal. Le pire des maux est de mésestimer Dieu et de s'efforcer de se passer de Dieu.

Parmi les plus grands bienfaits dont nous sommes redevables à l'Église catholique, il faut compter celui-ci : que cette Église nous garantit la vive conviction de l'existence de Dieu.

CHAPITRE X

LA CRÉATION

1. Dieu a créé le monde de rien; toute autre façon d'expliquer le monde est absurde.

On a parlé d'une matière éternelle. Mais il est impossible que la matière soit un être incréé, existant par lui-même. Un tel être serait, par sa définition même, absolument simple, invariable, infiniment parfait. Or la matière est, par sa définition, complexe, variable, limitée. D'elle-même elle est indéterminée à tel ou tel état, à tel ou tel mouvement. Il est de sa nature de recevoir le mouvement de l'extérieur. Par sa nature, elle est un agrégat indifférent de parties nombreuses. Il doit y avoir, avant et au-dessus de la matière, comme point de départ, un être premier et central qui a donné à la matière primordiale son existence et qui a produit les forces de la nature dans leur ordre admirable.

Donc le monde a été fait, auparavant il n'existait pas. Et le monde entier ayant été créé, l'homme, par suite, l'a été.

La révélation divine raconte ainsi l'histoire de la création du monde : le monde a été fait d'une chose « sans forme et vide ».

La sainte Écriture parle de six jours, mais n'explique nullement ce qu'il faut entendre par ce terme équivoque de « jour ». Par suite, les uns pensent qu'il faut l'entendre de jours naturels de vingt-quatre heures. D'autres croient que les « jours » sont de très longues périodes successives. D'autres encore sont d'avis qu'il faut les entendre de six tableaux différents dans lesquels Dieu présenta à l'esprit de Moïse toute la création.

2. Si l'homme a été créé, il ne l'a pas été par lui-même, mais par un autre, par Dieu.

De lui-même il ne possède absolument rien. En définitive il tient tout de Dieu, l'être et l'existence, le corps et l'âme, l'intelligence et la volonté. Il est dépendant de Dieu pour la conservation de son être et pour l'exercice de toutes ses facultés. Nous sommes, nous vivons, nous agissons en Dieu.

De ce que nous sommes créés, découle avant tout notre complète dépendance de Dieu. Nous sommes la propriété absolue de Dieu, c'est-à-dire nous dépendons de lui, nous lui appartenons. La créature appartient à Dieu comme à son original, comme à la cause de son être, comme à sa destinée et à sa félicité.

Toute créature possède aussi sa substance et sa nature propres, qui sont le point de départ de son activité déterminée, toutefois elle est encore plus dépendante de Dieu qu'une figure est dépendante de l'objet représenté (c'est simplement une dépendance d'une nature différente). Dieu est plus proche de moi que moi-même, et je dépends plus de lui que de moi-même.

De ce que nous sommes créés, résulte ensuite l'appartenance la plus intime à Dieu. Dieu ne crée pas par versatilité ou par pauvreté, ou par désir de s'enrichir ; il crée

simplement par pure bonté, pour communiquer à chaque chose la perfection qui la rend semblable à la Divinité. Toute chose créée est une ombre de la Divinité ; l'homme en est de plus une image.

Toute créature porte au fond d'elle-même la réalisation d'une pensée de Dieu; dans son être, dans son essence et dans son activité elle rayonne en quelque façon la perfection de Dieu. Les créatures sont par Dieu, pour Dieu et en Dieu. Aucun être ne demeure dans sa cause, comme la créature demeure dans le sein de son Créateur.

Cette dépendance et cette appartenance doivent nous unir à Dieu de la façon la plus intime. De moi-même, je suis pauvre, caduc, sans secours, néant ; par Dieu je deviens grand, digne, divin.

De ce qu'il est créé, découle pour l'homme, comme premier de ses devoirs, de se reconnaître dépendant de Dieu et propriété de Dieu et de se conduire en conséquence. L'homme est de Dieu et pour Dieu ; jamais il ne peut se soustraire à cette dépendance et à cette appartenance.

De ce que tout est créé, il s'ensuit aussi que tout ce qui existe est la propriété de Dieu. Tout vient de lui et tout doit retourner à lui. La créature d'elle-même n'a rien ; ainsi donc elle ne peut rien s'approprier. Si elle ne restitue pas à Dieu ce qu'elle a reçu de lui, mais qu'elle le conserve pour elle-même, elle commet un vol et une injustice.

Par présomption, l'homme s'illusionne facilement, il se considère comme le propriétaire de ce que Dieu lui a simplement prêté, et lorsqu'il apporte quelque chose aux pieds de Dieu, il croit faire une offrande de son propre bien. De cette illusion naissent cette suffisance avec laquelle nous recevons toute louange comme un tribut qui nous est dû ; cette susceptibilité exagérée qui se trahit quand on

porte atteinte à notre honneur; cette surprise que nous éprouvons lorsque quelqu'un renonce à tout dans le monde pour se retirer dans le cloître.

3. La vraie sagesse mène à Dieu, se repose en Dieu, vit en Dieu.

C'est la conscience qui tout d'abord manifeste ce que Dieu exige de l'homme, ce que l'homme doit à Dieu. La conscience est la voix de Dieu. Celui qui manque à sa conscience non seulement fait quelque chose de pernicieux, de déraisonnable, de vil; il commet de plus une désobéissance envers son Créateur, il s'insurge contre son souverain maître, il se met au-dessus de Dieu.

Et ce n'est pas tout. L'homme a sa vocation, il existe pour glorifier Dieu par l'accomplissement de la volonté divine. Ainsi, celui qui pèche dérobe à Dieu l'honneur qui lui est dû, il offense Dieu. Dieu le Saint, le Juste, y sera-t-il indifférent? La façon dont l'homme se comporte par rapport à la volonté de Dieu sera-t-elle sans importance pour sa destinée éternelle?

Celui qui remplit la vocation que Dieu lui a tracée doit être en définitive heureux; celui qui se soustrait à sa vocation doit, en définitive, être malheureux. De là vient l'effroi de la conscience outragée.

Dieu n'a pas seulement donné à l'homme la conscience, il lui a donné aussi le désir impérieux du bonheur; il l'a destiné à être heureux. La vie sur cette terre ne doit être ni l'enfer ni le ciel; elle doit être le sentier du devoir qui nous conduit au ciel. Tout ce qui est terrestre paraît passager; il n'y a d'important que ce qui est éternel. Par tout son être, toute son intelligence, toute sa volonté, tout son cœur, l'homme se sent attiré à Dieu, son origine première et sa fin dernière. C'est pourquoi la religion est le sujet

qui intéresse le plus le cœur humain et l'histoire du monde.

L'essence de l'homme, c'est la dépendance. L'homme se sent dépendant, en tant qu'être naturel, des choses qui forment le monde extérieur, et cela de mille façons : il dépend de l'air qu'il respire, de la terre qui le porte, de la nourriture qu'il prend, de la lumière, de la chaleur et des innombrables forces de la nature. Et de même que, dans son être extérieur, il se sent dépendant de la nature, de même, dans son intelligence, il sent qu'il relève de la vérité à laquelle il doit se soumettre, et, en tant qu'être moral, il se sent dépendant des lois de la morale sacrée qu'il doit suivre. La conscience est un attrait intérieur qui part de Dieu, principe de tout être, et qui nous ramène à Dieu, terme de toutes choses. Le sentier indiqué par la conscience est l'unique sentier qui préserve du malheur éternel et qui conduise au bonheur sans fin. Celui-là même qui fait entendre sa voix à votre conscience vous fait connaître, par l'impérieux désir de bonheur qu'il a mis en vous, sa volonté de vous voir heureux.

Mais, où trouver mon bonheur? où trouver la force de maintenir, au milieu de tous les assauts de la passion, la très sainte volonté de Dieu ? Comment réussirai-je à conserver, sur le chemin escarpé de mon devoir, au milieu de toutes les séductions des méchants, le désir impérieux de bonheur qui possède mon cœur?

CHAPITRE XI

CE QUE DIT L'INSENSÉ DANS SON CŒUR

1. « Il n'y a pas de Dieu, dit l'insensé dans son cœur. » (Ps. XIII.) La négation de Dieu est tantôt publique et effrontée, tantôt timide et voilée.

Vous trouverez l'athéisme effronté, sans fard, chez les athées qui disent : Nous savons très certainement qu'il ne peut y avoir de Dieu ; c'est le hasard qui a tiré le monde de la matière éternelle.

Vous trouverez l'athéisme timide, caché, chez les positivistes (agnostiques), pour qui la main qui palpe et le sens qui perçoit sont les seuls moyens de connaissance ; ils ressemblent à l'huître qui affirme : Dans l'univers entier, il n'y a d'intéressant que l'eau et ma coquille. Ils tranchent violemment tous les fils qui mènent l'intelligence à Dieu et disent : Mange et bois et sois sans souci.

Vous trouverez aussi l'athéisme déguisé dans le panthéisme aux mille nuances qui affirme : Il n'y a pas un Dieu unique, mais Dieu c'est le monde, avec les hommes au sommet. Déjà les façons essentiellement différentes par lesquelles les panthéistes exposent leur système montrent que là n'est pas la vérité.

L'homme qui nie Dieu se fait Dieu. C'est un besoin

pour l'homme de vénérer comme divinité ce qu'il considère comme étant ce qu'il y a de plus élevé. Ou l'homme se soumet au vrai Dieu, ou il se forge une larve qui a l'aspect d'un Dieu, dans laquelle il s'enferme avec son moi. Mais ni l'humanité, ni l'individu ne peut être l'objet d'un culte divin. L'homme qui ne reconnaît rien au-dessus de lui dégénère en un démon d'orgueil ridicule et en une brute immonde, en un être chétif, qui doit, pour pouvoir végéter, se créer un fantôme de vertu et de civilisation.

Jouer orgueilleusement avec la vérité conduit à l'idolâtrie de soi-même. Se soumettre humblement à la vérité conduit au vrai Dieu.

2. L'insensé dit dans son cœur qu'il n'y a pas de Dieu. Les raisons qui poussent à la négation de Dieu ne proviennent pas de l'intelligence, mais des passions du cœur. Celui-là seul nie Dieu qui trouve un avantage à ce que Dieu n'existe pas. « Parce qu'ils se disent sages, ils sont devenus insensés. » (Rom., I, 22.)

Un libre-penseur célèbre du dernier siècle, d'Alembert, était d'avis que « le désir de donner libre cours à ses passions a, avec la vaine prétention de ne pas penser comme le commun des hommes, fait plus d'incrédules que tous les aveuglements possibles ».

Il y a surtout une foule d'hommes faibles qui, dominés par leurs sens, se laissent entraîner dans un vaste bourbier de débauche, de telle sorte qu'il ne reste plus finalement à ces esclaves de leurs habitudes qu'à désespérer de la miséricorde divine ou à douter de l'existence de Dieu. Et il est naturel qu'on haïsse celui qu'on doit craindre, et qu'on combatte celui dont on a peur. Durant toute sa vie, Voltaire jouit et raille ; lorsque la mort se présente, il s'arrête, il devient furieux, il vocifère.

3. Celui qui affirme qu'il n'y a pas de Dieu est un fou. Un savant impie demandait à un astronome chrétien d'où venait le magnifique globe terrestre. L'astronome répondit : « Il existe de lui-même. » Comme l'athée se moquait, l'astronome lui dit : « Vous croyez que ce petit globe ne peut pas exister de lui-même ; et le grand monde étoilé avec toute son ordonnance si bien proportionnée et toute sa splendeur devrait exister de lui-même ? »

Si quelqu'un trouvait dans une île inhabitée une montre ou une belle statue de marbre ou simplement un marteau de pierre, il ne manquerait pas de dire que tout ce qu'il voit là vient des hommes. Et si quelqu'un prétendait que c'est la pluie et le vent qui, par hasard, ont donné à la pierre la forme d'un marteau, à un bloc de pierre la forme d'une œuvre d'art, et que c'est la poussière minérale qui en tourbillonnant s'est transformée en montre, on devrait le tenir pour fou. N'est-ce pas un fou, celui qui prétend que le monde, avec ses milliards de complications périodiques et régulières, n'a pas eu de créateur ?

Lorsqu'un vaisseau vogue tranquillement et sûrement sur la mer pleine de périls et arrive au port, personne ne doute qu'un pilote habile a dirigé le gouvernail. Et nous devrions douter que l'ordre des myriades de choses de ce monde, et que les évolutions de l'univers se succédant d'après les lois mathématiques, aient leur cause dans une intelligence centrale et qui embrasse tout ?

« Les trois merveilles du monde — disait un pieux évêque, — le ciel et ses flambeaux, la terre et ses hautes montagnes, et la mer et tout ce qu'elle donne et qu'elle reçoit, sont remplies d'enseignements ; les infimes productions de la nature ne sont pas moins instructives. La violette, le brin d'herbe et le vermisseau, si seulement

nous avions, pour comprendre ce qu'ils proclament, autant d'oreilles qu'ils ont de langues, expriment la grandeur de Dieu. »

On dit que les hommes ont inventé Dieu par intérêt. Mais pourquoi ne se sont-ils pas façonné un Dieu plus accommodant que celui que reconnaît l'intelligence humaine ?

On dit que la crainte, en particulier la crainte des orages, a poussé les hommes à croire en Dieu. Mais comment la croyance en Dieu pourrait-elle apaiser cette crainte ? Dieu est plus à craindre que les phénomènes de la nature. Le paganisme ancien et le paganisme moderne ont inventé leurs divinités pour se cacher du vrai Dieu.

On dit qu'on ne peut concevoir Dieu. Celui qui s'appuie sur cette raison pour nier Dieu ressemble à l'enfant qui, sur le rivage de l'océan, ne peut enfermer la mer dans une coquille, et qui, par suite, s'écrie : « Il n'y a pas d'océan, puisque ma coquille ne peut le contenir. »

On peut calculer l'orbite des planètes. On ne peut pas calculer la folie des humains.

CHAPITRE XII

LE TÉMOIGNAGE DE LA SCIENCE

On dit que la science pourrait se passer de Dieu ; elle devrait par principe être athée ; sa tâche est d'expliquer le monde par lui-même. Rien de plus faux.

La science est l'explication d'une chose par sa cause. Il appartient donc à la science d'expliquer le monde par ses causes, quelque part qu'elles puissent être.

Les causes du monde sensible se trouvent avant tout dans la réalité du monde ; et les causes de la réalité du monde doivent être cherchées en dehors du monde.

Prenez le monde où vous voudrez, de tous les points, il conduit finalement à Dieu. Sans Dieu, pas d'explication du monde.

On a tenté de décomposer le vaste monde extérieur en mouvement, espace, temps, lois de la nature, éléments primitifs ; qui donc a expliqué une seule de ces choses sans Dieu ? Qui nous a expliqué l'origine du développement du monde sans Dieu ?

Mais le monde externe n'est pas seul une trace, une manifestation de Dieu. Au-dessus du monde externe, il y a le monde interne. Il est des gens que seules les grandeurs de l'espace et du temps étonnent et qui ne trou-

vent de sujet d'admiration que là où il y a quelque chose à calculer et à mesurer. Ne vantez donc plus tant vos étoiles ; le Créateur est-il uniquement grand parce qu'il vous donne quelque chose à calculer?

D'où vient le mécanisme étonnamment compliqué du monde organique, que l'intelligence la plus pénétrante ne peut parvenir à connaître? D'ou vient l'harmonie si bien réglée des instincts dont chacun est nécessaire au maintien de la vie physique? D'où viennent les merveilles de l'imagination et de la mémoire? D'où vient l'ordre puissant, auquel je me sens soumis dans mes désirs? D'où vient la conscience? D'où vient la loi lumineuse de mon intelligence? D'où viennent le vrai et le bien avec leurs règles éternelles, immuables? Qui a pu expliquer tout cela sans Dieu?

Innombrables sont les problèmes qui conduisent à Dieu l'homme intelligent par une contrainte scientifique.

Aussi vrais et aussi réels que les effets que nous ne saurions expliquer, sont les principes de ces effets, quand bien même nos sens ne peuvent les saisir.

L'auteur du monde existait avant le monde.

Dieu est donc une substance réelle, la science le prouve; il n'est pas une pure idée, une pure conception ; il n'est pas une modification, une qualité inhérente au monde. Non, de même qu'il est l'origine de tout ce qui est et arrive, de même il est un être existant par lui-même, un être indépendant.

Dieu est une substance différente de la substance du monde, car l'activité de Dieu est différente de l'activité des choses du monde.

Dieu, comme origine de toute chose, est une substance indépendante, dont toutes les autres dépendent. Bien que les choses du monde soient des substances différentes de

Dieu, elles dépendent cependant intimement de lui, comme les qualités dépendent des sujets qui les possèdent.

Dieu est un et simple, parce qu'il est infiniment parfait et indépendant. Les attributs de Dieu sont son essence, et lui, un par excellence, est tout. C'est pourquoi on lit dans le Nouveau Testament : « Dieu est charité. » (I Jean, IV, 16.) Tel est le témoignage de la science.

CHAPITRE XIII

LA DIVINITÉ

1. Le monde est un « être qui vient de Dieu »; Dieu est un « être qui est par lui-même ». Parce que le monde est un « être qui vient d'un autre », il n'est parfait que dans la mesure où son auteur l'a voulu. Parce que Dieu est un « être par lui-même », il est absolument, infiniment parfait, parfait sans limites. Il est infini dans l'intelligence et la volonté et dans toute sorte de perfection.

Aucune parole, aucune pensée humaines ne peuvent embrasser le divin; tout ce qu'on avance sur Dieu laisse l'impression d'être quelque chose d'indigne de la divinité. Pour décrire d'une façon adéquate ce qu'est Dieu, il faudrait être Dieu.

Lorsqu'on veut appliquer à Dieu une perfection de la créature, on doit tout d'abord se l'imaginer purifiée de toute imperfection. Dieu vit, mais il ne vit pas à la façon d'une créature. Dieu possède la science, mais sa science n'est pas une science acquise comme celle de la créature, c'est une science qui ne dépend de rien, une science immuable.

Dieu est infiniment parfait sans quantité; il est grand sans mesure, sans étendue, sans dimension; il est par-

tout, et cependant il est en dehors de tout espace ; il est éternel, et cependant sans succession de périodes.

En Dieu nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes.

Nous dépendons de Dieu pour tout ce que nous sommes et tout ce que nous faisons. Sans lui, l'éclair ne saurait briller, le tonnerre gronder, la rose fleurir, l'enfant bégayer.

Dieu est tout-puissant, éternel, incommensurable, incompréhensible ; il a une perfection, une sainteté, une félicité infinies ; il est le créateur et le souverain de toutes choses. Dieu est la bonté. C'est lui qui répand dans le cœur des mères une si grande tendresse pour leurs enfants, qui donne au père un cœur si bon qu'il fait tout pour ses enfants, qu'il les aime et leur pardonne toujours. La source de cette qualité ne doit-elle pas être inexprimablement riche, puisque des millions d'hommes participent à cette bonté ? Dieu agit au dehors non parce que quelque chose lui manque, mais parce qu'il veut par excès de bonté faire participer d'autres êtres à sa perfection.

2. La maxime antique : Connais-toi toi-même, n'a qu'une valeur secondaire. La véritable maxime est : Connais Dieu et l'ordre établi par lui. Celui qui agit ainsi ne court pas le risque de s'estimer trop, lui et le monde terrestre.

Reconnaître Dieu, où et comment il se manifeste, c'est proprement la félicité sur terre.

Tout ce qu'il y a de bon dans le monde n'est qu'une goutte de sa bonté que Dieu a laissé couler sur certaines choses afin qu'elles puissent être bonnes.

Dieu n'est pas encore haut et grand pour l'homme qui trouve haute et grande une chose moindre que Dieu.

Celui-là seul qui se sent petit devant Dieu peut être grand devant les hommes.

Dieu n'a pour agréable que celui-là seul qui s'efforce sérieusement de le servir. S'unir à Dieu, c'est faire vivre Dieu en soi. Un cœur honnête se repose en Dieu, un cœur corrompu se détourne de lui. La tiédeur vient d'abord, puis le doute, puis l'opposition, puis la haine et la raillerie ; la demi-réflexion conduit au diable, la réflexion complète conduit à Dieu.

Dieu peut facilement permettre aux hommes d'être sages ; ils ne l'égaleront jamais en sagesse.

Ne jugez pas ce que vous ne comprenez pas. Ne blâmez jamais ce que Dieu a fait : la sagesse éternelle l'a pensé, la toute-puissance éternelle l'a produit, l'amour éternel vous l'a donné.

3. Parce que Dieu est éternel, il est patient et longanime. Vous avez déjà souvent perdu patience, Dieu n'a pas encore perdu patience. Dieu continue à saluer bien des gens qui ne le saluent plus.

Le moulin de Dieu moud lentement, mais il moud bien.

Dieu exerce une sage providence. Qui veut tromper Dieu se trompe uniquement lui-même.

Si Dieu vous traite selon sa volonté, vous vous en trouverez bien ; si Dieu vous traite selon votre volonté, c'en est fait de vous.

Dieu n'a pas encore fait de mal à celui qui s'est volontairement jeté dans ses bras.

Ce que Dieu a planté, il l'arrose.

Dieu ne ferme pas une porte sans en ouvrir une autre.

Dieu a une main toute-puissante et un vrai cœur de père.

Où Dieu vous place, tenez-vous avec courage et humilité.

Dieu ne se fait pas beaucoup prier, mais ne se laisse rien extorquer.

Qui a Dieu pour ami ne peut avoir beaucoup d'ennemis.

Dieu est amour, mais il est aussi justice. La révélation chrétienne nous apprend dans quelle mesure Dieu manifestera ces deux qualités.

4. Pour rien au monde, on ne doit se permettre la moindre chose contre Dieu et sa propre conscience.

Avant le péché, craignez la justice de Dieu ; après le péché, espérez en sa miséricorde.

Dieu au début appelle amicalement ; puis il menace terriblement ; enfin il damne irrévocablement.

Tous les jours ne sont pas jours de payement pour Dieu ; mais ses comptes sont en règle et il paye tout d'un coup.

Lorsque Dieu veut frapper quelqu'un, il lui ouvre les yeux, ou bien il lui ouvre toutes les portes.

Dieu a créé l'homme libre, non pas pour qu'il fasse le mal, mais pour qu'il choisisse le bien.

Ce que vous pouvez imaginer de grand et de beau n'est devant Dieu que fumée et poussière. Le suprême bonheur est de gagner Dieu en l'aimant ; le malheur des malheurs est de le perdre. Si vous plantez votre tente en Dieu, vous remporterez toutes les victoires sur tous les champs de bataille.

Beaucoup servent le monde sans bonheur et sans lumière ; beaucoup sont les esclaves d'eux-mêmes, et cela sans plaisir ; servir Dieu, c'est encore se donner au meilleur maître.

Plus on est en Dieu, dit le pieux Tauler, plus on est en paix ; mais plus on est en dehors de Dieu, plus on est en dehors de la paix.

Un sage prince avait coutume de dire : « Ceux qui aiment Dieu plus que moi sont mes meilleurs amis. »

Prenons donc l'habitude de nous réjouir en Dieu ; car nous ne ferons pas autre chose durant l'éternité. Nous sommes de Dieu ; nous sommes en Dieu ; nous sommes pour Dieu.

CHAPITRE XIV

PANTHÉISME

1. Dieu, puisqu'il est un, est une substance spirituelle, absolument simple et immuable, réellement et essentiellement distincte du monde, en soi et de soi infiniment heureuse. Il a créé le monde de rien. Il est ineffablement supérieur à tout ce qui est et à tout ce que l'on peut supposer en dehors de lui.

C'est la vérité contre laquelle s'insurge le panthéisme.

D'après la doctrine du panthéisme, Dieu c'est le monde, et le monde, c'est Dieu.

Cette doctrine est en contradiction avec la raison et avec la science. Tous les hommes ne sont pas un seul homme; tous les animaux ne sont pas un seul animal; tous les organismes ne sont pas un seul organisme; toutes les choses ne sont pas une seule chose, encore moins un seul Dieu.

Le monde, tel qu'il existe actuellement, se compose non seulement de principes d'action variés et distincts, mais aussi des contraires les plus opposés, qui supposent nécessairement une multiplicité de substances. Une seule et même substance ne peut être en même temps raisonnable et irraisonnable, bonne et mauvaise, ne peut en même temps haïr et aimer.

Ou bien l'être primitif qui renferme en soi et par soi les individualités possède dès le commencement le produit de ce développement, ou il ne le possède pas. S'il le possède, pourquoi se développe-t-il? S'il ne le possède pas, où prend-il son développement?

De plus, un être qui porte en soi la raison de son existence est infiniment parfait; il ne peut y avoir de limite pour son être. Il a le caractère d'absolue nécessité. Il est absolu, indépendant, simple, il ne peut pas avoir de parties. Mais le monde actuel est composé, dépendant, variable. Le changement est lié à son essence. A tous points de vue, le monde s'écarte de la perfection absolue; il est fini. Celui donc qui dit que le monde est Dieu est en opposition avec la vérité, la réalité, la science.

2. Il y a bien d'autres sottises dans la bouche des panthéistes. L'homme, c'est « la fleur de la divinité » ! Tous les milliards d'hommes réunis pourraient-ils seulement apporter la plus légère modification à une loi de la nature? Le pauvre petit être humain ne dépend-il pas de la nature par toutes les fibres de son être? Et c'est là ce qui serait une manifestation de Celui qui seul est?

L'homme, la « fleur de la divinité »! Tous les ans, l'humanité fournit avec une effrayante régularité son contingent de criminels aux maisons de détention et à l'échafaud. Les actions nobles forment presque l'exception: les infamies, la règle. L'histoire de l'humanité est l'histoire de la folie et du vice. Et c'est là ce qui devrait être les « rayons de la divinité » ?

Dans l'hypothèse du panthéisme, dit Schopenhauer, c'est le Dieu créateur qui est l'éternel tourmenté et qui sur cette terre meurt seul à chaque seconde. Et il est composé de morceaux détachés. C'est absurde: il serait

beaucoup plus juste d'identifier le monde avec les démons.

Partant du point de vue panthéiste, Spinoza a avec raison appelé folie tout repentir de n'importe quelle action, si mauvaise qu'elle soit. En effet, à quoi bon se repentir de quelque chose qui ne peut rien être qu'un moment dans la vie du Dieu en progrès, qu'une nécessité divine? Il ne peut être question de péché et de malice dans une doctrine qui place complètement dans la divinité même tout ce qui est et tout ce qui arrive.

Quelques panthéistes sont allés jusqu'à louer en termes enthousiastes, comme l'action la plus magnifique de Dieu, la pire des malices dont l'homme est capable.

3. Considérant la réalité, Gœthe dit de Celui qui seul est : « Une sorte de toile s'est levée devant mon âme. La scène de la vie infinie se transforme devant moi en l'abîme d'une tombe éternellement ouverte, et je ne vois plus rien qu'un monstre qui dévore et qui rumine éternellement. »

Dans un de ses moments lucides, l'inconstant Henri Heine avoue : « Lorsqu'on est étendu sur son lit de mort, on est très sensible et très doux, et on voudrait faire la paix avec Dieu et avec le monde... Oui, de même que j'ai fait ma paix avec la créature, je l'ai faite avec le Créateur, au très grand scandale de mes amis les philosophes, qui m'ont reproché cette rechute dans la superstition, comme ils aimaient à appeler mon retour à Dieu... Oui, je suis revenu à Dieu comme l'enfant prodigue, après avoir longtemps gardé les porcs avec les hégéliens. Etait-ce la misère qui m'a ainsi poussé? Peut-être une raison moins misérable. La nostalgie céleste, le mal du ciel, s'est emparé de moi et m'a conduit à travers les forêts et les

ravines, sur les sentiers les plus vertigineux de la dialectique. Sur ma route j'ai rencontré le Dieu des panthéistes, mais je n'ai pu m'en servir. Ce pauvre être chimérique est enchaîné et incorporé au monde et emprisonné en lui; il vous regarde en bâillant, sans volonté et impuissant. Pour avoir une volonté, il faut être une personne, et pour la manifester, on doit avoir ses coudées franches. Lorsqu'on souhaite un Dieu qui puisse vous aider — et c'est là le principal, — on doit accepter aussi sa personnalité, sa séparation d'avec le monde et ses attributs divins : la toute-bonté, la toute-sagesse, la toute-justice, etc. J'ai parlé du Dieu des panthéistes, mais je ne puis m'empêcher de remarquer que ce n'est pas un Dieu, attendu que les panthéistes sont des athées timides, qui redoutent moins la chose que l'ombre qu'elle projette sur le mur... »

Malheureusement ce ne fut dans l'intelligence de cet homme infortuné qu'un éclair passager, auquel succéda bientôt l'obscurité la plus profonde.

4. Comme dans toute erreur, il y a aussi dans le panthéisme une vérité. Dieu et le monde sont, il est vrai, des substances différentes et distinctes; mais Dieu est proche du monde, rien n'existe sans Dieu, rien n'agit sans Dieu. Dieu est dans les lumineuses étoiles qui scintillent au firmament; il est dans la petite fleur de la route. En lui tout existe et agit comme au commencement, maintenant et toujours. Les substances de la nature sont dans la dépendance la plus étroite de la substance divine.

Le monde entier reçoit continuellement son existence de Dieu, de la même façon qu'il l'a reçue au moment de la création.

Tout repose en Dieu; Dieu tient tout suspendu au-dessus de l'abîme du néant; Dieu est le dispensateur permanent de l'être et de la vie: Dieu est l'appui intérieur

qui tient enlacées toutes les essences des choses ; Dieu est celui qui donne à toute chose sa perfection, sa beauté, sa bonté.

Les choses de la nature sont aussi des substances; mais Dieu est une substance dans un sens différent des choses de la nature. Tout souffle léger qui passe, tout ruisseau qui murmure, toute feuille qui tombe, toute idée du poète, tout acte de vertu de l'homme consciencieux, exigent une coopération immédiate de Dieu.

Nous devons trouver Dieu en toute chose et nous efforcer constamment d'arriver à lui, par la contemplation pure et sainte de la nature.

CHAPITRE XV

NOTRE DESTINÉE

1. Tout consiste pour nous à correspondre au but de notre vie. A quoi me sert tout ce qui est au monde, si je manque ma destinée, mon but?

Plus nous considérons les aspects de ce vaste monde dans l'ensemble et le détail, plus vivement se représente à nous et nous presse cette question : Qu'est-ce que tout cela? Que signifie l'homme au milieu de cet univers sans limites? Quel sens a la vie humaine au milieu des agitations inconstantes, des événements, grands et petits? Où dois-je aller? Ma vie a-t-elle une destinée, un but, une signification?

Lorsque Dieu produit quelque chose, il doit avoir un dessein, un but, en le faisant. Agir sans but, c'est agir sans intelligence. L'homme qui nous semble agir sans but excite notre pitié. A combien plus forte raison Dieu, l'intelligence infinie et parfaite, doit-il avoir un but !

Les joies et les souffrances de la vie me prouvent que ce n'est pas dans la jouissance de cette vie terrestre que je puis placer le but de ma vie.

Quel était donc le but de Dieu lorsqu'il a résolu de m'appeler à l'existence? Dieu est infiniment parfait, il est à tout point de vue indépendant. Le premier principe

de ses actes ne peut que se trouver en lui-même. Il est pour ainsi dire uni à sa propre essence. Il est la vérité, l'ordre, la justice. Mais la vérité, l'ordre, la justice, exigent que Dieu se propose lui-même comme objet.

La fin suprême de Dieu doit être quelque chose qui se rapporte à lui-même, doit être un bien divin. Mais ce bien ne peut être autre chose que sa gloire et son honneur extérieurs. « Que votre nom soit sanctifié ! » Cet honneur, Dieu doit le chercher à cause de lui-même, non par besoin, mais parce qu'il lui est dû. Le Seigneur a tout fait pour l'amour de lui-même.

2. Dieu se complaît dans toutes ses perfections, dans sa propre suffisance et aussi dans le besoin bienveillant de se communiquer. Librement il a bien voulu écouter ce besoin d'expansion, en sorte qu'il a été conduit à produire le monde. Ainsi donc en principe je ne suis pas pour moi-même, mais pour Dieu.

Dieu est tout par lui-même, de moi-même je ne suis rien. Toute créature est par sa nature une manifestation de la perfection divine, une glorification de Dieu. L'étoile du ciel et les brins d'herbe du chemin proclament sa gloire; ils trouvent leur destinée en lui; ils le louent, comme l'œuvre est la louange de l'ouvrier.

Il en va ainsi de moi. Si l'homme s'en rapporte au caractère essentiel de son être, il doit s'efforcer de glorifier Dieu, son créateur. Si l'homme est infiniment au-dessous de Dieu, il est cependant infiniment au-dessus de tout le monde visible. Il est dans une mesure toute particulière l'image de Dieu, une manifestation de la perfection divine. A le considérer extérieurement, l'homme n'est qu'un atome qui disparaît dans l'univers; mais par sa valeur interne, il est le plus haut placé.

Comme œuvre de Dieu, comme créature, l'homme doit avant tout et par une implacable nécessité louer son auteur. Il doit glorifier Dieu, qu'il le veuille ou non. Il peut agir comme il lui plaît. Si dans son orgueil il se dérobe à l'ordre de l'amour divin, il tombe dans l'ordre de la justice divine; et dans cet ordre aussi il servira à la glorification de Dieu. « Le Seigneur a tout fait pour lui-même et l'impie pour le jour de la calamité. » (Prov. XVI, 4.)

3. Mais au-dessus de cet ordre fondamental de la glorification de Dieu, auquel nulle créature ne peut se soustraire, s'édifie, en raison de la nature que Dieu a donnée à l'homme, un ordre plus élevé. L'homme n'est pas seulement une créature en général, comme la pierre et l'animal sont une créature de Dieu, mais il est de plus, par sa nature propre, destiné à glorifier Dieu d'une façon particulière; il s'y sent obligé et il doit en cela trouver son bonheur.

Dieu, mon créateur, attend de moi cette espèce spéciale de gloire qui correspond à la nature qu'il m'a donnée. Il y a dans ma nature un désir infini de bonheur, il y a la conscience, il y a la liberté de la volonté.

4. Qu'est-ce donc que Dieu attend de moi? Il attend que je le loue par une libre détermination de ma volonté, que je le vénère, que je le serve et que finalement par ce moyen je trouve le bonheur auquel je suis destiné. Louer, c'est reconnaître les hautes qualités et les avantages d'un autre. La louange de Dieu est l'aveu que Dieu est l'être suprême, la bonté suprême en soi, la source de tous nos biens et que nous lui appartenons entièrement. Cet aveu doit se manifester sous la forme de la vénération et du

respect, c'est-à-dire par le culte intérieur et extérieur rendu à Dieu et par la crainte de l'offenser. Et ce respect doit se transformer en service de Dieu. Servir, c'est soumettre notre volonté et nos actions à la volonté de celui que nous servons. La volonté de Dieu se manifeste à nous dans notre conscience, dans les commandements de Dieu, dans nos devoirs d'état et dans les événements que Dieu permet ou nous envoie dans le cours de notre existence. En tout cela, nous devons nous soumettre humblement à Dieu. Ce que nous pouvons offrir par un abandon aimable et généreux à Dieu, par un service volontaire de la majesté divine, depuis l'observation des commandements et la pureté d'intention, jusqu'au plus haut effort de l'amour vers la perfection, tout cela est compris dans le cercle de cette louange et de ce service, dans le domaine de cette destinée humaine.

Dieu est mon unique objet et mon tout. Qui aime Dieu saura trouver et estimer partout le bien.

Celui qui n'a pas à craindre le regard de Dieu peut aussi soutenir le regard de tout homme.

Vous trouverez Dieu dans la mesure où vous vous abandonnerez vous-même; si vous vous cherchez en dehors de lui, vous le perdrez.

Vous comprenez aussi à quoi doivent vous servir les relations que vous avez avec le monde. Elles doivent vous conduire à votre destinée, elles doivent vous préserver de tout orgueil et vous élever à Dieu.

Le monde n'est pas votre but, mais un moyen pour l'atteindre. Il doit vous procurer ce qu'exige la vie humaine, c'est-à-dire donner un objet à vos efforts; il doit être pour votre intelligence une matière de réflexion qui lui dévoile toujours plus clairement votre destinée.

5. L'homme est aussi fait pour son propre bonheur. Nous le concluons de ses dispositions intérieures. Il sent au fond de lui une force sacrée qui lui recommande le bien et lui défend le mal; il ressent de même un désir impérieux d'être heureux. Et ce désir, il ne le crée pas plus qu'il ne crée sa conscience. Ces deux choses lui sont naturelles; toutes deux viennent de celui qui a fait sa nature; toutes deux, il ne peut les aliéner; par conséquent elles sont un impératif sacré.

Cela découle aussi de l'essence de Dieu.

Dieu est amour. Lorsque Dieu crée, il le fait pour rendre, dans une certaine mesure, les créatures semblables à lui. L'homme peut, en vertu de sa nature, avoir la pleine jouissance de la félicité. Dieu doit donc avoir créé l'homme pour qu'il soit heureux. Le désir d'un bonheur infini doit maintenir et pousser l'homme dans le chemin du devoir.

C'est une même chose de dire que nous sommes créés pour servir Dieu, ou que le but de notre vie c'est le bonheur. Lorsqu'une créature, usant de son libre arbitre, qui est une de ses prérogatives, se refuse à servir Dieu, elle consomme sa propre perte et glorifie Dieu en montrant que la malice humaine ne peut amoindrir l'amour divin et qu'aucune créature ne peut faire échouer les plans de Dieu.

En recherchant la gloire de Dieu, la créature trouve son propre bonheur. Dieu ne veut pas de service où nous nous servions nous-mêmes, il ne veut pas de gloire qui nous serve à nous glorifier nous-mêmes.

6. C'est là la vérité que tous les enseignements et toutes les institutions du christianisme cherchent à faire pénétrer dans notre âme. Le but premier de la vie de l'homme

n'est pas de manger, de boire, de s'accoupler, de fumer la terre et de la soigner, pour que lui-même, son prochain et ses descendants puissent avoir la plus grande somme de jouissances. Non, l'homme est né pour quelque chose de plus relevé. Soumis à Dieu, il doit trouver en lui son bonheur. Celui qui n'est pas avec Dieu est contre Dieu. Un savant se vantait de ne pas croire aux choses d'en haut et répondait à un chrétien qui l'interrogeait : « Je n'ai pas de convictions ; je suis, sous ce rapport, comme une feuille de papier blanc sur laquelle rien n'a encore été écrit. » Le chrétien lui répliqua : « Mon ami, prenez garde que le diable n'y inscrive son nom. »

L'homme vit donc pour se soumettre, ici-bas, au vrai, pour pratiquer le bien, quand il le peut, et pour, à la fin de son pèlerinage, trouver son bonheur dans la jouissance de la beauté infinie.

Un sage de la Grèce a dit : « Vous ressemblez à un acteur. Si votre maître vous assigne le rôle de mendiant, jouez bien votre rôle. Faites de même s'il vous assigne le rôle de boiteux, de prince, de simple citoyen. C'est en effet votre devoir de bien représenter le personnage qui vous a été attribué ; c'est le devoir d'un autre de vous l'assigner. »

En définitive, l'homme n'est pas fait pour ce monde. Et combien grande est la folie de ceux qui considèrent comme le suprême devoir de l'homme de contribuer, pour sa faible part, au bien-être terrestre de l'humanité ! Quelle sera donc la fin de tout ?

Le monde fini, limité, ne cesse pas de nous oppresser et de nous torturer, parce que nous sommes faits pour l'infini. Au milieu du malaise que vous cause le monde, imprimez fortement dans votre esprit ce proverbe : « Si le monde me suffisait, le ciel ne serait pas fait pour moi. »

Voulez-vous savoir si vous êtes sur la voie qui vous mènera au but : examinez quelles sont les pensées qui occupent votre cœur et qui l'influencent lorsqu'il s'agit de prendre une décision, de faire un choix. Cela m'est-il agréable ? dit l'homme de plaisir ; cela me procure-t-il un profit ? dit l'avare ; qu'en dira le monde ? dit le lâche ; que me dit ma conscience ? dit l'homme qui a le cœur et la tête bien placés.

CHAPITRE XVI

LA VOLONTÉ DE DIEU

1. La plus noble science de l'homme consiste à savoir qu'il n'est rien par lui-même, qu'il peut être tout par sa subordination à Dieu.

Donc la volonté de Dieu par-dessus tout! Dieu ne pouvait pas vous accorder une indépendance qui eût été contre la vérité, en opposition avec votre nature et la sienne. Vous êtes le sujet de Dieu; Dieu a posé sa main sur vous et vous a dit : « Vous m'appartenez ». Il est vrai, il vous a créé pour vous rendre heureux; mais il veut que vous soyez le collaborateur de votre bonheur, en le servant volontairement.

Que votre service soit le service d'une créature plus soumise à Dieu que le serviteur à son maître.

Que votre service soit le service d'un soldat qui fait triompher l'ordre de son général contre tous les ennemis.

Que votre service soit le service d'un enfant qui reconnaît en Dieu son Père et son plus grand bienfaiteur.

C'est votre conscience qui vous manifeste la volonté de Dieu.

La volonté de Dieu se manifeste aussi à vous dans les dix commandements.

Elle se manifeste à vous dans les devoirs de votre état et de votre vocation.

Elle se manifeste à vous dans toutes les dispositions et les permissions de sa sainte providence.

Elle se manifeste à vous dans l'enseignement de Jésus-Christ et de sa sainte Église, dans toutes les prescriptions légitimes de vos supérieurs.

Elle se manifeste à vous dans ces incitations et ces impulsions intérieures au bien que vous éprouvez au dedans de vous, et que vous reconnaissez clairement venir de Dieu.

2. Reconnaître la volonté de Dieu et se soumettre à elle, c'est là le tout de l'homme.

Il ne s'agit pas, ici-bas, d'accomplir des choses qui paraissent grandes aux yeux des hommes. Celui qui cherche simplement à glorifier Dieu et qui n'entreprend que ce que Dieu attend de lui, celui-là fait vraiment de grandes choses, car il fait tout ce qu'il doit faire.

Dieu est infiniment grand ; tout ce qui est créé est infiniment petit : c'est pourquoi vous ne devez estimer la créature que par rapport à la très sainte volonté de Dieu.

Il est mieux de soulever de terre un brin de paille si Dieu le veut, que de gouverner le monde quand Dieu ne le veut pas.

La volonté de Dieu passe avant toute chose. Si quelqu'un vous dit : Regardez derrière vous, le monde entier s'effondre ; — et si Dieu vous défend cela, vous devez obéir à Dieu, quand bien même le monde entier s'effondrerait.

Vous pouvez toujours accomplir la très sainte volonté de Dieu, en toute circonstance. Pourquoi vouloir toujours

aller plus loin? Voyez, le bien est si près. Apprenez simplement à saisir le bonheur, car le bonheur est toujours là.

On doit faire ce qui convient, plus par amour pour Dieu que parce que cela convient aux hommes.

On doit s'abstenir de ce qui ne convient pas, plus par crainte de Dieu que par souci de sa propre dignité.

Sénèque dit : « Vivez avec les hommes sous le regard de Dieu ; parlez avec Dieu, comme si les hommes vous entendaient. »

On ne peut pas appartenir à un homme plus qu'on s'appartient à soi-même, ou plutôt qu'on appartient à Dieu, son Maître.

Seule, la volonté de Dieu vous importe. Au jour du jugement, beaucoup viendront et diront : « Seigneur, n'avons-nous pas fait de grandes choses et n'avons-nous pas rempli de hautes charges? » Mais le Seigneur dira : « Je ne vous connais pas. »

Vous ne pouvez rien refuser à Dieu, votre Seigneur, il peut exiger de vous plus ou moins. Heureux l'homme dont Dieu attend beaucoup !

Voulez-vous que votre conduite plaise à Dieu : agissez de bon cœur et joyeusement, et non à contre-cœur et de mauvaise grâce.

Regardez-vous comme un instrument intimement uni à Dieu ; soyez désintéressé et laissez Dieu penser, vouloir et agir en vous ; sinon vous ne serez rien qu'une ombre sans consistance.

3. Combien restreintes sont la force, la durée et l'importance de tout homme ! Celui-là seul est grand qui est uni à Dieu par sa volonté. Quelque petit qu'il puisse être, il peut cependant, en Dieu, estimer pour rien la

souveraine puissance et les plus grands honneurs. Le manque des biens terrestres ne l'accable pas et le superflu ne l'enorgueillit pas. Il est sage, et pour gagner le Christ, il considère toutes les choses terrestres comme des balayures.

« L'Europe entière ne m'impose pas », disait un puissant homme d'Etat. « L'univers entier ne m'impose pas », dit le chrétien, dès qu'il s'agit de la très sainte volonté de Dieu.

Dieu, c'est votre lumière ! A sa lueur nous apercevons ce que nous devons faire. Dieu, c'est votre force ! Avec elle nous pouvons ce que nous trouvons bon. Dieu, c'est votre bénédiction ! Avec elle nous accomplissons ce que nous voulons.

Que la foi soit votre barque; que l'amour enfle les voiles; pour ancre, prenez l'espérance, et puis partez courageusement à travers le monde.

CHAPITRE XVII

« VERE DIGNUM ET JUSTUM EST, ÆQUUM ET SALUTARE »

1. Que le trait principal de toute votre existence soit de servir Dieu : il est digne et juste, équitable et salutaire de servir Dieu.

Il est digne de servir Dieu. L'honneur et la dignité de la créature consistent en ce que, par sa nature, elle est une manifestation de la majesté de Dieu. Cet honneur est rendu complètement lorsque la nature concourt par ses sentiments à cette manifestation. Plus vos pensées touchent Dieu intimement et plus elles sont élevées et précieuses.

Appropriez-vous les pensées et les desseins de Dieu dans le but de glorifier Dieu.

Rien n'est grand au ciel et sur la terre qui ne se rapporte à l'honneur et à la gloire de Dieu.

Le Christ ne connaissait d'autre but que d'être, par sa vie, ses souffrances et ses œuvres, l'instrument de l'honneur et de la gloire de Dieu.

La soumission à Dieu est le lien commun de toutes les perfections et le centre de tout vrai bonheur. Elle rend l'homme sensé, prudent, intelligent, sage, énergique et dévoué, véridique, éloquent, aimable, content. Rien n'est

plus agréable que cette vertu qui rapporte tout à Dieu ; et rien n'est si répugnant que l'homme qui, au fond, se recherche lui-même.

Tous ceux qui ne se proposent pas Dieu sont des adorateurs d'idoles : quelques-uns des adorateurs de l'honneur, d'autres de l'intérêt, la plupart du plaisir.

L'homme le plus noble est celui qui tire toutes ses conclusions de cette vérité, qu'il est une créature de Dieu et qui y conforme entièrement sa vie.

Vous devez plutôt laisser s'effondrer dans l'abîme mille mondes que de froncer le sourcil contre la très sainte volonté de Dieu.

2. C'est, de plus, un devoir de justice. Vous ne vous appartenez pas, vous appartenez à Dieu; Dieu ne peut faire autrement que de vous considérer comme sa chose. Il n'a pu vous créer que pour lui, que pour son honneur. Tout appartient à Dieu, et rien à vous; gardez-vous de vous approprier quelque bien que ce soit.

Si, en dehors de Dieu, vous recherchez votre propre honneur et votre satisfaction, vous dérobez à Dieu ce qui lui appartient: vous attentez au droit inaliénable de Dieu.

La nécessité d'appartenir à Dieu ne dépend pas de quelque dignité ou de quelque situation extérieure: elle repose dans la plus intime essence de toute créature; elle est le fondement de tous les autres devoirs, le fondement de toute prospérité personnelle et sociale.

Craindre Dieu et observer ses commandements, est dans la nature de l'homme; c'est sa mission, son devoir fondamental, son histoire, sa grandeur, son honneur et son bonheur. Il s'agit donc, avant tout, de faire de cette vérité le principe immuable de tous nos efforts et de tous nos travaux.

Le droit et la justice l'exigent.
Fais ce que dois, advienne que pourra.

3. C'est de plus un devoir d'équité. On s'incline naturellement devant toute grandeur et toute souveraineté. Je dois donc d'autant plus reconnaître la grandeur et la souveraineté de Dieu qui surpassent infiniment toutes choses, qui sont si proches de moi! N'est-il pas équitable de lever ses regards vers Dieu avec humilité, lorsqu'il abaisse ses regards vers nous avec amour? N'est-il pas équitable de lui rendre des actions de grâces, lorsque nous recevons continuellement de lui tout le bien dont nous jouissons? N'est-il pas équitable de le prier, lorsque nous attendons de lui notre bonheur?

Plus le monde s'efforce de dérober à Dieu l'honneur qui lui est dû, plus grand doit être l'enthousiasme avec lequel nous nous efforçons de rendre à Dieu l'honneur qui lui revient.

L'esprit du monde aujourd'hui, tel qu'il règne dans la vie quotidienne, dans le monde des affaires, dans la politique, dans les arts et dans les sciences, et même dans la religion, est l'esprit de révolution contre le Dieu vivant. A la place de Dieu, on met l'homme, qui n'est qu'un amas de misère et de faiblesse.

On ne parle pas plus de Dieu que d'un mort, ou bien on le regarde comme un objet destiné à satisfaire les exigences humaines, ou comme un gendarme destiné à sauvegarder la sûreté de l'État.

Le monde moderne ne reconnaît plus le Dieu vivant, créateur du ciel et de la terre, qui nous avait donné des commandements, que notre devoir était de servir, qui un jour nous demandera compte de notre conduite. Il ne reconnaît tout au plus que le Dieu architecte du monde,

mais il dédaigne toute loi morale venant de Dieu. Il reconnaît un Dieu qui, par amour de ses aises ou par l'estime stricte de son bien-être, ne s'occupe de rien, un Dieu qui est enivré de sa grandeur et de sa félicité, mais qui donne à peine signe de vie; ce Dieu, lorsqu'on l'honore, n'y prend pas garde; lorsqu'on le prie, n'écoute pas; lorsqu'on l'aime, laisse l'amour sans réponse; lorsqu'on l'offense, ne s'irrite pas; lorsqu'on le raille, ne ressent rien; un Dieu qui est comme une statue sans vie, rempli à la fois de vertus et de vices, qui considère du même regard les dévots et les impies. Ainsi donc, un Dieu auquel nulle nation, depuis le commencement du monde jusqu'à cette heure, n'a encore érigé de temple; et c'est ce Dieu qui est l'objet de ces espèces de religions que professent ces gens. Et qu'est-ce qu'est l'homme alors? Pure matière, rien qu'un corps, rien qu'une machine et qui, uniquement à cause de sa belle organisation, dépasse d'un degré l'animal dont il a l'origine et la fin; un être qui existe pour manger, qui mange pour vivre, qui vit pour bientôt disparaître entièrement; qui est poussé par les besoins du corps, régi par l'instinct, emporté par les passions; qui ne se trompe jamais, parce qu'il n'aperçoit jamais la vérité; qui ne fuit jamais le mal, parce qu'il ne connaît jamais le bien; qui n'agit jamais de façon à mériter le blâme ou l'éloge, parce qu'il est toujours soumis à la fatalité.

C'est cette fausse notion de Dieu qui rend inféconde pour le bien l'idée que nos contemporains se font du monde; elle est le grand crime de notre temps. Qui ne se sentirait vivement poussé à payer, à l'encontre de cette erreur, son culte d'adoration au Dieu de vérité et à immoler avec un saint enthousiasme son cœur sur l'autel du vrai Dieu?

4. C'est enfin un devoir envers nous-mêmes. Tout consiste pour l'homme à atteindre la félicité pour laquelle il est créé.

Dieu nous gouverne pour nous rendre heureux par lui et en lui. Nous devons nous donner à Dieu pour nous retrouver en Dieu. En Dieu seulement l'homme peut être heureux parce qu'il est fait pour Dieu. C'est pourquoi le cœur de l'homme est dans l'inquiétude tant qu'il ne repose pas en Dieu.

Celui qui se recherche lui-même se retrouvera lui-même après toutes les fausses jouissances. Celui qui cherche Dieu trouvera Dieu après toutes les épreuves.

Dieu décide avec raison que quiconque se refuse à être gouverné par lui avec douceur deviendra son propre tyran.

Celui qui sert Dieu a non seulement la vérité en lui : il a aussi le repos, parce qu'il se sait dans la vraie voie, parce qu'il a conscience d'être à la place voulue par Dieu, qui fait constamment entendre à sa conscience ses volontés. Ce n'est pas un repos inactif, mais un repos qui excite puissamment à correspondre toujours plus parfaitement à la très sainte volonté de Dieu. Dieu cherche notre bonheur dans la mesure où nous cherchons sa gloire. C'est pourquoi le titre de serviteur de Dieu l'emporte en honneur et en profit sur toutes les couronnes des rois.

Celui qui ne sert pas Dieu ressemble à un membre mutilé. Voulez-vous éteindre l'enfer : renoncez à votre volonté propre.

Le principe de tout véritable mal ici-bas se trouve dans le sentiment d'indépendance, dans une certaine opposition contre le Créateur. Satan l'insinua à notre premier père. Adam voulut être par lui-même ce qu'il n'aurait pu et dû être que par sa dépendance à l'égard de Dieu.

« Chaque jour de cette année, ainsi priait le pieux Suso, et chaque heure de ce jour et chaque instant de cette heure, je désire, ô Seigneur, vous louer et vous aimer plus que n'importe quel saint vous a loué et aimé. »

CHAPITRE XVIII

LE BONHEUR ET LA FÉLICITÉ DE L'HOMME

1. De même que l'homme possède en lui la conscience, de même il a aussi en lui le désir d'être heureux, d'être heureux sous tous rapports et sans fin. Ce désir impérieux de bonheur est un désir naturel à l'homme, une impulsion fondamentale que le Créateur a déposée dans l'essence humaine.

De même donc que Dieu a destiné l'homme à être consciencieux, il l'a destiné aussi à être heureux. Le bonheur est le but naturel de la vie de l'homme. Si Dieu dans sa bonté a créé un être intelligent, il n'a pu le créer sans le destiner au bonheur. La délicatesse de conscience et le bonheur doivent être très intimement unis, car Dieu ne peut pas se contredire. La délicatesse de conscience est le chemin du bonheur.

Le fait moral le plus beau et le plus noble doit être aussi celui qui procure la plus grande somme de bonheur.

Pour tout ce que vous nous avez donné, ô Dieu, que nous demandez-vous ? Seulement de vous permettre de nous rendre heureux.

Où se trouve le bonheur qui contentera l'homme ?

L'existence humaine, d'après l'expérience universelle, est bien peu faite pour nous satisfaire. La joie d'ici-bas est comme une légère gouttelette dans un vase d'amertume. De fausses illusions ont trompé sur ce fait des myriades d'hommes. Le désenchantement n'arrive que trop tôt, car on ne peut rester longtemps devant la boutique du charlatan.

Partout on court après les fleurs, et on rencontre tant de feuillage inutile, on se blesse à tant d'épines cruelles!

Et quand donc les fleurs de la terre auraient-elles jamais satisfait un cœur sensible?

Jamais il n'y a eu sur terre de bonheur permanent et il n'y en aura jamais : ce qu'on a atteint disparaît devant un effort éternellement nouveau.

Un désir satisfait cède la place à un désir plus vaste; il n'y a jamais de satisfaction pour le cœur; lorsque vous avez atteint ce que vous croyez être votre bonheur, cela cesse d'être votre bonheur par là même.

Et ce ne sont pas seulement les limites et les nécessités de la vie qui vous rendent l'existence terrestre pénible et accablante, mais même la surabondance des biens d'ici-bas.

Le bonheur terrestre, dont on parle si souvent, n'est que dans l'imagination de ceux qui ne l'ont pas; les soi-disant heureux ne le connaissent pas, ils s'efforcent trop de se créer par des faux brillants l'apparence du bonheur.

La pratique de la vertu elle-même n'implique pas en soi le bonheur parfait. Une bonne conscience, il est vrai, est le meilleur des oreillers; elle procure un bonheur plus grand que tout autre bonheur terrestre et charnel. Mais ce n'est pas là le bonheur parfait du but atteint; ce n'est que le bonheur du voyageur sur la route fatigante : il sait qu'il est dans la bonne direction qui le conduira à son but.

Plus la conscience est en ordre, plus doux est l'oreiller.

Quel est le mortel qui aurait ici-bas une conscience absolument bonne ?

Mais tout ce qui est contre la conscience est un dur aiguillon.

2. Le seul vrai bonheur qui puisse exister durant ce pèlerinage terrestre consiste dans l'effort accompli pour correspondre au but suprême de l'existence. Les hommes les plus heureux sont ceux qui sont absolument absorbés dans la pensée de Dieu et qui subordonnent tous les intérêts terrestres à cette pensée.

Dès que l'homme s'est parfaitement convaincu que le bonheur ne peut réellement se trouver sur terre, ou bien il considère le désir qu'il a du bonheur comme une illusion innée et il devient un pessimiste désespéré, ou bien il croit au bonheur de l'au-delà et il se cramponne plus fermement encore à la vérité chrétienne.

Dieu seul peut rendre l'homme heureux ; car l'homme est créé pour Dieu. Les créatures sont trop limitées, trop caduques pour pouvoir combler le cœur humain. Seuls, une vérité absolue, un bien infini, une beauté sans mesure, peuvent apaiser les désirs de l'homme. Dieu seul suffit. Il faut donc que tous les hommes soient appelés à posséder Dieu ; cette possession peut combler le vide infini du cœur humain.

CHAPITRE XIX

LA VIE APRÈS LA MORT

1. L'homme le plus sensé est celui qui juge le mieux l'avenir.

Ç'a été depuis l'origine de l'humanité la conviction universelle que, pour l'homme, la vie d'ici-bas ne trouvait pas sa solution sur cette planète, mais qu'elle devait se compléter nécessairement dans un au-delà.

Le seul fait que tous les hommes (à peu d'exceptions près, et ce sont des exceptions maladives) ont cru à la survivance de l'âme après la mort, est très digne d'attention.

Tous les peuples, partout et toujours, se sont sentis poussés par un penchant singulier à entretenir avec les morts des relations quelconques, le grossier sauvage à sa manière, le Japonais civilisé à la sienne. Dans le christianisme, ces relations consistent dans des invocations et des suffrages. A ce sujet, le païen Celse disait : « Les chrétiens ont raison de penser que ceux qui ont mené une vie sainte sont récompensés après leur mort, et que les méchants sont châtiés : ce sentiment leur est commun avec le reste de l'univers. » (Origen., *C. Celsum*, I. 8.) De là la particulière attention donnée aux

sépultures, — amas de pierres, tertres mortuaires des sauvages, mausolées des riches, champs des morts, cavernes sépulcrales, nécropoles et pyramides. A quoi bon tout cela, si l'humanité avait cru que l'homme n'était rien qu'un amas de matière qui se décompose dans la mort ?

Et ce n'est pas seulement par des monuments et des fêtes funèbres que l'humanité exprime sa conviction de l'existence d'un au-delà : nous avons encore une foule d'autres témoignages. « La doctrine d'une vie future de récompenses et de châtiments, dit Bolingbroke (dans le tome V de ses *Œuvres*), se perd dans la nuit des temps ; elle précède tout ce que nous possédons de certain. Dès les commencements de l'histoire, nous trouvons cette conviction établie de la façon la plus certaine dans l'esprit des premiers peuples que nous connaissions. » Il ne fait que répéter ce que Cicéron (*Tuscul.*, I, 12) et bien d'autres avaient dit avant lui.

Et ainsi en a-t-il été de tout temps. Un courant profond et puissant, ininterrompu et irrésistible, traverse l'humanité : le désir impétueux de l'au-delà. Dès l'origine de l'histoire humaine, à travers tous les siècles, et tant que battra un cœur humain, a vécu et vivra la conscience la plus intime de la perfection de l'au-delà. Les millions et les millions d'individus de tout pays, de toute race, de toute langue, passent, dans une procession plusieurs fois millénaire, sur la surface de la terre, ayant tous, avec une certitude pleine d'espoir, les yeux fixés vers l'au-delà, marchant à sa rencontre, le saluant avec cette unique conviction dans le cœur et ce seul cri sur les lèvres : Nous sommes pèlerins et étrangers sur terre, nous cherchons une patrie meilleure, un foyer céleste ! C'est là le témoignage de l'humanité en faveur de l'immortalité, c'est le témoignage de la nature humaine.

2. En effet, il s'agit ici d'une vérité qui non seulement est accessible à la saine raison de tout homme, mais qui de plus, par suite de la direction d'une impulsion inhérente à la nature raisonnable, est réellement connue par l'homme avec une certaine facilité. Cet *instinct*, qui depuis des milliers d'années, gouverne tous les hommes, à quelque degré de civilisation qu'ils appartiennent, qui étreint avec une puissance de fer tout l'univers, est on ne peut plus intimement lié à la nature raisonnable. Or il est impossible qu'un instinct naturel uni à la raison (*sensus naturæ communis*) pousse l'homme à préconiser une erreur. La nature parle bien parfois avec obscurité, mais elle ne trompe pas. Ainsi donc, la conviction qu'ont tous les hommes de l'immortalité et de la vie future repose sur une vérité et une réalité.

Les matérialistes disent, il est vrai, que l'idée que l'on a d'une âme et d'un au-delà n'est qu'une illusion subjective, une douce représentation, un rêve agréable auquel ne correspond aucune réalité objective. On ne remarque pas ici que l'idée que l'on a d'un au-delà et d'une âme immortelle ne correspond certainement pas plus à l'adjectif « doux » et « agréable » qu'à l'adjectif « sérieux » et « effrayant ».

On a, avec raison, répondu aux subterfuges des matérialistes : Si la conviction de l'au-delà n'est qu'un rêve, comment peut-elle être universelle ? Comment l'idée subjective de tel ou tel homme pourrait-elle être le bien commun de l'humanité et une partie essentielle, impérieuse, de sa pensée et de son désir ? De fait, cette idée est le bien commun de toute l'humanité. Et de fait, elle ne possède pas le caractère d'une chimère creuse, mais celui d'une conviction ferme, liée essentiellement à un être réel, à une réalité objective et qui en soi est extrême-

ment distincte de toute représentation de l'imagination.

Cette conviction universelle n'est pas un instinct aveugle ; elle est basée sur la conscience de la dignité humaine, sur le désir ardent du cœur, sur le caractère incomplet de la vie d'ici-bas. C'est pourquoi la conviction de l'existence d'un autre monde réel est presque une nécessité pour l'existence de l'humanité.

CHAPITRE XX

L'AU-DELA EXIGÉ PAR LA DIGNITÉ HUMAINE

1. La dignité humaine ! Le matérialisme lui aussi parle de la dignité humaine. Ses coryphées nous disent : « L'homme n'est qu'un animal; il a les mêmes organes, les mêmes apparences de vie, la même mort que l'animal ! Le carbone et l'oxygène, et les autres éléments qui composent le corps humain sont de même nature que la substance du corps de l'animal. Et voilà précisément la dignité de l'homme. L'esprit humain est une partie de la grande substance du monde. Qu'y a-t-il de plus magnifique, de plus élevé, que d'être incorporé à la grande machine du monde sous la forme d'un petit rouage ? La chose la plus idéale à laquelle l'homme puisse tendre en ce monde, c'est le bien-être animal de la race; et la chose la plus objective et la plus utile à laquelle il puisse contribuer, c'est de produire une quantité aussi considérable que possible de matière chimique. Les parcelles de fer qui se sont agitées dans les tempes d'un poète, qui ont pensé dans le cerveau d'un philosophe, qui ont tourbillonné dans la poitrine d'un tyran inhumain, qui ont souffert dans le cœur d'un innocent torturé, traversent peut-

être l'espace à l'heure actuelle dans les roues d'une locomotive. »

Belles paroles ! Mais quel est l'homme sensé qui ne se détourne avec horreur d'une telle dignité humaine ? Gœthe lui-même ne craint pas de porter ce jugement : « Le matérialisme ne sait que blasphémer Dieu et glorifier l'ordure. »

2. La « dignité humaine » dont le panthéisme revêt l'être humain vaut peut-être mieux ? Jamais, au grand jamais, la dignité humaine ne peut reposer sur un mensonge. Or, le panthéisme ment dans ce qu'il attribue à l'homme, aussi bien que dans ce qu'il lui refuse.

Le panthéisme dit : « Vous êtes une manifestation divine, vous êtes Dieu. C'est pourquoi vous possédez l'infaillibilité divine, l'absolutisme divin, le bonheur divin, la sainteté divine ; tout ce que vous pensez, vous voulez et vous faites, est absolument parfait, est juste ; vous n'avez à rendre de compte à personne. »

Mais la vie humaine prouve constamment que de tels privilèges sont faux, qu'ils n'élèvent l'homme à cette hauteur que pour l'enfoncer plus profondément dans la fange. On rend orgueilleux celui qu'on veut jeter à bas.

Le panthéisme dénie à l'homme la réalité. Il lui dit : Vous n'êtes ni substance ni essence ni principe d'action, vous n'êtes que modalité, qu'une manière d'être, vous recevez votre activité d'un autre, vous n'êtes qu'une simple apparence, vous êtes une manifestation, quelque chose d'inhérent à une substance première.

L'expérience proteste contre une telle sottise. Je sais que je pense, que je veux, que j'aime ce que d'autres haïssent, que je hais ce que d'autres aiment. Je remue ma main parce que cela me plaît et comme il me plaît.

Je suis aussi le point de départ d'activités, je suis un principe d'activité, une cause existant en soi, d'où sort une action ; je suis une substance, une essence existant par elle-même, et il m'est impossible de me laisser réduire à un simple accident, à la simple activité d'un autre, à un simple phénomène. Ma conscience me dit que je suis, et que je suis distinct et séparé des autres ; je sais que je suis le principe de beaucoup d'actions, dont je dois rendre compte à un être supérieur. Aucun mensonge ne peut obscurcir chez moi ce jugement. Mais si je sais que je suis cause, point de départ, support d'une spontanéité libre, je sais aussi que je suis un être qui n'adhère pas à un autre, mais qui possède en soi son existence.

Donc, le panthéisme, en faisant de l'homme une ombre, un accident, une modalité du grand tout, l'élève à une hauteur qui n'est en réalité que la plus profonde dégradation. Si l'on veut faire de l'homme un démon de méchanceté et de malheur, il suffit de lui insinuer qu'il est Dieu. Rien d'aussi accommodant que la morale du panthéisme ; voilà la clef, le mystère de la diffusion de cette absurdité.

Telle serait donc — au point de vue de la compréhension moderne du monde — toute l'importance de l'homme ; se voir placé dans cet immense tout qu'est le monde, avec ses roues de fer dentées qui tournent en sifflant, avec ses lourds marteaux et ses pesants pilons qui s'abattent assourdissants, se voir placé dans cet effrayant engrenage sans secours et sans défense ! Triste consolation pour moi de pouvoir mettre sur mes lèvres un peu de miel, de pouvoir oublier un peu dans ce travail insignifiant mon épouvantable abandon, de pouvoir me dire : Des milliards d'êtres torturés ne sont pas plus heureux que moi : mon cri perçant s'évanouit dans le râle éternel

de l'humanité, sous la marche écrasante de l'univers, qui poursuit sa course insensée. Et tout cela uniquement pour me donner la liberté d'être mauvais. Et le Code pénal a encore l'audace de poser des limites à la liberté qui m'est laissée !

« Si notre âme est mortelle, dit Mendelssohn (Phédon), l'intelligence est un rêve que Jupiter nous a donné pour tromper notre misère... Nous sommes placés ici-bas comme l'animal, pour chercher notre pâture et pour mourir ; il m'en arrivera tout autant dans quelques jours, soit que j'aie été l'ornement ou la honte de la création, que je me sois efforcé d'accroître le nombre des heureux ou celui des misérables ; le mortel le plus dépravé a la puissance de se soustraire à la souveraineté divine, et un poignard peut rompre le lien qui unit l'homme à Dieu. Si notre âme est périssable, les législateurs les plus sages et les juges des sociétés humaines nous ont dupés et se sont dupés eux-mêmes, toute la société humaine se concerte en quelque sorte pour nourrir une erreur et pour honorer les menteurs qui l'ont forgée ; un État d'êtres libres, intelligents, n'est rien qu'un troupeau d'animaux sans raison ! Si vous ôtez l'espérance en l'immortalité, cette merveilleuse créature n'est plus que l'animal le plus méprisable de la terre, réduit à réfléchir sur les malheurs de son état, à craindre la mort et à désespérer. »

3. En quoi consiste la dignité humaine ? La réponse est facile.

D'après la règle suprême de l'ordre, chacun a sa place marquée ; aux supérieurs la place supérieure, aux inférieurs la place inférieure. Et là où l'inférieur et le supérieur sont en présence, l'inférieur est soumis au supérieur, et non pas le supérieur à l'inférieur. Ce qu'il y a de supé-

rieur dans l'homme c'est la vie de l'intelligence. Nous pouvons donc dire que tout dans l'homme (dans le domaine de le nature) existe pour que sa vie intellectuelle soit perfectionnée comme il convient.

La sainte Écriture a exprimé dans ces termes ce noble privilège de la nature humaine : « Qu'est-ce que l'homme? Vous l'avez placé un peu au-dessous des Anges, vous l'avez couronné de gloire et d'honneur, vous l'avez établi sur les œuvres de vos mains, vous avez mis toutes choses sous ses pieds. » (Ps. VIII, 6.) La parole qui nous dit que l'homme « est créé à l'image de Dieu » est plus significative encore. (Genèse, I, 27.)

Tout dans l'homme existe pour que son intelligence atteigne son développement normal et pour qu'il emploie comme il le doit ses facultés intellectuelles.

Est-ce que le don de l'intelligence a été surtout départi à l'homme pour satisfaire complètement les exigences de la nature organique et pour lui permettre de se procurer une prolongation agréable et confortable de l'existence terrestre? Mais alors l'homme serait dans de plus mauvaises conditions que le plus misérable des animaux. Les êtres sans raison se rassasient à leur gré sans aucune indisposition, ils se préparent des habitations avec un art qui laisse dans l'ombre toute l'architecture humaine. Malgré toutes les finesses du gourmet et du voluptueux, l'humanité n'a jamais pu encore s'élever — pour ce qui est de la satisfaction des goûts naturels — au niveau des animaux. Le paganisme des anciens dépassait, au point de vue du confortable et des jouissances de la vie, le progrès moderne. Quel fut finalement son sort? Douleur, corruption, destruction.

Non, la valeur de l'homme ne consiste pas en ce qu'il fasse servir son intelligence à se procurer un plus grand

bien-être sur cette terre. Sans doute, il peut et doit employer la faculté intellectuelle qui lui a été donnée à embellir sa vie dans une mesure convenable et à utiliser à son profit les forces de la nature; il peut et doit avec son intelligence entrer dans la lutte légitime qui lui procurera les biens de la vie terrestre.

Mais ce n'est pas là la première et la dernière chose. Tout cela doit être éclairé et ennobli par quelque chose de supérieur, pour n'être pas indigne de l'homme. Et ce quelque chose de supérieur se trouve dans le domaine de la vérité. Les facultés intellectuelles de l'homme sont ordonnées en vue d'acquérir cette vérité.

4. L'homme regarde en soi et reconnaît qu'il est bien supérieur à la nature qui l'entoure; il ne doit donc pas s'abaisser jusqu'à elle, se prostituer à elle. Il regarde au dehors et il reconnaît que lui-même et toute chose sont dépendants de Dieu, cause première et fin dernière de tout; il ne doit donc pas s'enorgueillir et s'idolâtrer.

La dignité et la grandeur de l'homme consistent donc à régner sur les choses inférieures tout en étant dans la dépendance de Dieu! « A quoi cela me sert-il pour le service de Dieu? » Cette question lui donne la règle à suivre dans tout ce qu'il entreprend, dans tout ce qui le touche.

Mais que serait ce service de Dieu sur lequel repose la dignité humaine, s'il n'y avait pas d'au-delà, s'il n'y avait pas d'éternité? Il ne serait pas autre chose qu'un misérable tourment.

Si Dieu, qui par nature est la bonté, m'appelle à son service, il ne peut le faire que pour que j'y trouve mon bonheur, la satisfaction de mon être. Si Dieu veut que je le cherche, il veut qu'en lui je trouve mon repos. Mais ce

repos ne se trouve pas ici-bas, il ne peut se trouver que dans l'éternité.

D'après son essence intime, Dieu doit, dans tout ce qu'il veut, chercher son propre honneur, la glorification qui lui convient. La glorification de Dieu par le libre accomplissement de la volonté de Dieu, voilà la dignité de l'homme!

Mais combien mesquine, combien indigne de Dieu serait la gloire rendue ici-bas à la Majesté divine par l'homme, si tout était fini avec la mort!

Les plus grands événements du monde sont trop petits, les vérités accessibles à notre intelligence sont trop imparfaites et trop superficielles, et les plus nobles aspirations pour les choses terrestres sont trop mêlées de faiblesse pour pouvoir être l'unique et définitif hommage que nous présentions à la Divinité.

On comprend que l'enfant qui bégaie existe, si on songe que ce faible enfant doit devenir un homme fort, capable d'accepter les grands devoirs de la vie. On comprend le service de Dieu que l'homme doit rendre sur cette terre, si l'on se rappelle que ce service doit être continué, parachevé, couronné dans l'éternité. Nous sommes pour Dieu, ce qui équivaut à : nous sommes pour l'éternité. La pensée de Dieu, de sa glorification dans l'éternité, du bonheur éternel, doit soutenir et éclairer toute la vie et la lutte de l'homme sur la terre.

5. C'est seulement par sa relation avec l'éternité que notre existence prend une signification, reçoit une haute consécration qui nous réconcilie avec les trivialités d'ici-bas. « Comme le fond d'or, dit Hettinger, sur lequel les vieux maîtres ont peint leurs tableaux relève et transfigure les portraits, de même la pensée de l'éternité forme l'arrière-plan pour toutes nos actions et donne une consécra-

tion surnaturelle même aux plus insignifiantes choses que nous entreprenons et que nous souffrons; elle est la baguette magique qui transforme ce qui est terrestre en quelque chose de céleste, qui dès ici-bas nous fait participer à la vie de Dieu. Comme les étoiles resplendissent dans la nuit sombre d'ici-bas, ainsi ces pensées éternelles planent au-dessus du flux changeant du temps; notre âme s'oriente vers elles, comme le pilote vers l'étoile polaire. »

Il y a un au-delà. Autrement l'homme n'existerait que pour être tracassé et tourmenté; il serait le plus misérable des êtres.

Il y eut une fois un jeune homme du nom de Louis de Gonzague, qui depuis sa plus tendre enfance, dans tout ce qui arrivait et dans tout ce qu'il projetait, posait à son âme cette question : « A quoi cela me sert-il pour l'éternité? »

La valeur de la vie, la dignité de l'homme, ne sont garanties que si l'on considère l'éternité. Saint Augustin avait perdu l'éternité de vue durant sa jeunesse; il s'était précipité dans les plus tristes bas-fonds du péché. Lorsque enfin il porta ses regards en haut, il s'écria, profondément remué : « Patrie de l'éternité, ô terre sans rivages, vous seule avez ce qui est durable et bon; celui qui ne bâtit pas sa grandeur sur vous travaille en vain et prépare sa ruine; celui qui ne cherche pas en vous son bonheur tombe dans une désolation sans fin. »

CHAPITRE XXI

LE DÉSIR DU CŒUR HUMAIN

1. Une autre preuve de l'existence de l'au-delà se trouve dans le désir ardent du cœur humain.

En effet, il y a dans le cœur de tout homme intelligent un désir que rien dans ce monde passager ne peut apaiser. Ce n'est pas seulement la conscience qui parle en lui : c'est l'aspiration au bonheur. L'être inférieur, lui aussi, a une tendance vers le bien-être; si son désir est satisfait, il est content. Chez l'homme, par suite de la conscience qu'il a de lui-même, cette tendance devient un désir déterminé ; et de même que l'homme dépasse par son intelligence tout le monde sensible, de même son désir déterminé se porte vers cet état parfait, permanent, que nous appelons la félicité. Le désir de la félicité est naturel à l'homme. Il pousse l'homme à atteindre à un point où la plénitude et la durée du bonheur lui arrachent ce cri : C'est assez. Le bonheur auquel il tend doit porter en soi quelque chose d'infini, de permanent, d'éternel.

Ce désir du bonheur est-il jamais satisfait ici-bas? L'expérience universelle dit : Non ! La satisfaction n'existe ni chez les classes inférieures ni chez les classes supérieures. Lorsque César dominait la moitié du monde et se créait

toutes les jouissances imaginables, il s'écriait dans une douloureuse désillusion : « Est-ce donc tout ?... » Et lorsque Alexandre le Grand apprit qu'il y avait encore d'autres mondes, il pleura de douleur et de regret.

S'il arrive que la vie réalise, en les dépassant, tous les souhaits d'un mortel, ce favori du bonheur s'écrie encore avec saint Augustin : « Mon cœur n'est pas en repos tant qu'il ne repose pas en Dieu. »

Considérez la vie, prenez-la où bon vous semble : partout elle ressemble à un pendule qui oscille entre les soucis pénibles et l'ennui. L'homme tend au bien-être matériel ; si ce bien-être lui est assuré, il est incapable d'effort. Si l'homme n'est pas accablé des soucis de la vie, il devient, en ne cherchant rien de plus noble, à charge à lui-même et il gémit sous le fardeau le plus écrasant. De même que la nécessité est le fléau des classes inférieures, de même l'ennui est celui des hautes classes de la société. En résumé, ce monde, cette vie humaine avec ses désirs jamais satisfaits, avec ses efforts inutiles, ses espérances anéanties, avec les erreurs malheureuses et les contradictions de la vie entière, avec le râle lugubre de la mort au bout, est une tragédie effrayante et désolante.

Nulle part la réalité terrestre ne contente l'homme, et c'est en vain qu'il cherche à apaiser sa soif de la joie par les souvenirs du passé et les espérances de l'avenir terrestre.

Que sont les espérances, que sont les plans que l'homme, fils passager du temps, bâtit sur le sol mouvant ?

Actuellement, l'humanité s'efforce, dans toutes les circonstances de la vie et avec une hâte fiévreuse, de rendre plus faciles et plus agréables les conditions de l'existence. On construit des lieux de plaisir, des brasseries qui sont des

palais et des habitations si magnifiques qu'elles atteignent presque la magnificence à laquelle l'antiquité païenne était arrivée à la veille de sa chute. On voudrait à tout prix réaliser le paradis sur terre. Mais plus on a fait en négligeant l'au-delà, et plus on a rendu la vie malheureuse. C'est l'expérience universelle. On a fait de la terre non pas le ciel, mais un enfer.

Ajoutez sans cesse à ce progrès : la vie d'ici-bas restera toujours ce qu'elle est par elle-même : une ombre passagère, un nuage qui fuit, une courte prospérité, une course si rapide que le présent devient à l'instant le passé, une mort qui n'est que différée, un ennui constamment repoussé, un séjour de sirènes, où ceux qui se laissent fasciner par une apparence séductrice sont déchirés par une griffe impitoyable.

2. Ce désir impérieux du bonheur peut-il être quelquefois satisfait en ce monde? « Oui, disent les révolutionnaires, il suffit d'écarter tout ce qui trouble ici-bas le bien-être animal et l'homme sera heureux. » Alors il faudrait avant tout supprimer la nature humaine ! Elle est inconciliable avec le bien-être terrestre. Il y a, dans la nature humaine, une partie supérieure qui veut être satisfaite. Et cela d'autant plus que l'homme a davantage conscience qu'il est « homme ».

La nature humaine possède l'intelligence : comment pourrait-elle arriver au repos au milieu de toutes les erreurs d'ici-bas, et avec les limites de nos connaissances ? Un grand esprit comme Newton disait en mourant : « Je m'imagine être un enfant, jouant sur le bord de la mer, tandis que le vaste océan de la vérité s'étend, inexploré, à mes pieds. »

Dans la nature humaine, il y a la volonté, qui n'est

point satisfaite par une possession limitée, passagère, et qui, dans toutes les situations, demeure exposée aux attaques des passions aveugles et des désirs grossiers. Ennemis à l'intérieur, ennemis au dehors ! Et que le penseur est vite fatigué du mouvement extérieur, en présence de l'inconstance des choses extérieures et de son propre cœur ! Ce qui hier vous attirait, vous cause aujourd'hui un dégoût invincible ; pouvez-vous trouver de l'attrait dans un monde qui vous a si souvent trompé ? Votre désir embrasse l'infini, et la vie étroite ne vous procure que du fini. Demain vous enlève ce qu'aujourd'hui vous a donné ; et quand bien même il ne vous l'enlèverait pas, bientôt arrive la mort, elle arrive sûrement, elle arrive vite, elle arrive à l'improviste, comme le voleur dans la nuit.

Il y a dans la nature humaine la conscience du moi, d'où naît l'irritabilité fiévreuse de l'orgueil humain, qui, par suite des limites de notre esprit, se laisse entraîner par mille folies, s'embarrasse dans mille prétentions que l'on ne peut satisfaire.

Il y a dans la nature humaine l'union des désirs sensuels et de la connaissance supra-sensible, qui dépasse le présent ; il y a en outre ce fait qu'aucune satisfaction d'un désir sensuel ne peut contenter l'homme. Il y a dans la nature humaine des instincts effrénés, qui sont plus violents que chez les êtres inférieurs. L'animal est guidé par l'instinct. Mais qu'arrive-t-il de l'homme, lorsqu'il s'abandonne aux penchants de la bestialité ?

Et que sont tous les biens terrestres ! La richesse ne peut, par sa nature, être le partage que de quelques-uns ; et là où elle existe, elle apporte des soucis et des tourments. Les joies des sens ne durent qu'un instant, elles ne laissent que déplaisir, dégoût et douleur. La renommée

est un mensonge creux, qui jamais encore n'a satisfait l'âme avide de renommée : « Tout être terrestre est fumée; tous les grands de la terre s'évanouissent comme une colonne de vapeur. » L'amour humain? « Quelle raison puis-je avoir de travailler au bonheur de mon prochain, de rendre heureux des fantômes qui demain n'existeront pas plus que moi? Tout n'est-il pas fuite autour de moi? Chacun renverse et remplace son voisin, pour boire une goutte à la source de la vie et pour s'en aller altéré! »

3. Qu'est-ce que l'homme sans l'au-delà? Un vieil écrivain dit : qu'il est l'image de la faiblesse, un malade dès sa naissance, la proie du moment, le jouet du bonheur, une fleur vite flétrie, un type d'inconstance, un composé d'envie et d'infortune; le reste n'est que misère.

« Et voilà que l'œil cherche si souvent tout autour de lui et trouve tout fermé. »

La vie fugitive de la terre, resserrée dans ses limites, est absolument incapable de donner à un homme quelconque un bonheur complet, durable. Si nous prenons la vie humaine telle qu'elle est par sa nature, il nous faut dire : « La vie est un voyage fatigant, c'est une chasse ardente d'une proie à une autre, et, chemin faisant, nous perdons nos forces. »

« Partout, dit un de nos pessimistes allemands, l'homme a à redouter, dans la réalisation de ses désirs, mille difficultés qu'il ne peut dominer; partout il se sent resserré par l'insuffisance de l'existence; quand il se croit sur le point d'atteindre le but, ses forces lui manquent tout à coup parce qu'une maladie les paralyse ou que l'âge les épuise, et finalement la mort, qui semble le plus cruel sarcasme contre la foi au bonheur comme terme de la

vie de l'homme, met fin à tant d'aspirations en nous présentant le compte à régler. Mais là même où les circonstances externes et internes les plus favorables se réunissent pour aider l'homme à contenter son impérieux désir de bonheur, là même il expérimente bien que le bonheur s'éloigne d'autant plus de lui qu'il paraît plus près de l'atteindre. Car il n'est pas dans la nature de la volonté humaine de se reposer dans un but atteint; ce qu'elle a le plus souhaité lui semble de nul prix, lorsqu'elle le possède; et de nouvelles aspirations renouvellent et redoublent le mécontentement antérieur. Quand bien même le but de la vie humaine serait la félicité, elle ne serait pas digne d'être vécue, malgré toutes les joies des sens, de l'âme et de l'esprit qu'elle offre, et, même pour les plus favorisés, elle ne serait qu'un monstrueux charlatanisme. »

4. Mais l'impérieux désir de bonheur déposé dans l'homme par l'auteur de la nature peut-il être contenté un jour? Schopenhauer le nie, il dit : « Il n'y a qu'une seule erreur innée : c'est de croire que nous existons pour être heureux. »

Ainsi l'homme serait, dans toute la création, l'unique et la plus abominable contradiction. Il a été pourvu à la prospérité du règne végétal; la terre, l'air, la lumière, la rosée et la pluie sont pour cela. L'organisation du monde terrestre répond parfaitement aux instincts et aux désirs de l'animal. Seul l'homme serait jeté d'une déception dans une autre, et, par une dernière mystification, forcé de descendre dans la tombe? Que vaudrait donc une pareille vie?

N'est-ce pas Dieu lui-même qui a implanté dans notre être le penchant naturel au bonheur! Et ce Dieu sage

m'aurait-il poussé irrésistiblement vers un but que je ne dois jamais atteindre ? Moi qui me sens, en vertu de la nature que Dieu m'a donnée, destiné au bonheur, dois-je, après une courte vie remplie de peines et de douleurs amères, retourner dans le néant ? Serait-il digne du Créateur du monde d'avoir déposé dans la nature une contradiction si complète et d'avoir rendu tous les hommes, dès le commencement, le jouet d'une bouffonnerie si effrayante ?

Celui qui est convaincu de l'existence d'un Créateur sage et juste ne peut douter que si Dieu a imprimé dans l'homme cet impérieux besoin de bonheur, c'est pour le satisfaire. Et si la vie d'ici-bas n'est pas capable de combler le vide du cœur humain destiné à un bonheur durable, un au-delà permanent, où l'homme trouve ce à quoi il est destiné par son Créateur, doit suivre la vie passagère d'ici-bas. Dieu n'a pu créer l'homme par bonté et par amour que dans le dessein de le faire participer — du moins dans la mesure de la nature humaine — à son propre bonheur. C'est pourquoi la vie n'est si courte que parce qu'un bonheur éternel doit suivre cette rapide épreuve. Ici-bas, je ne puis trouver le repos, parce que je dois marcher à un repos éternel par la rude voie du devoir. C'est parce que Dieu est si bon, qu'il a dû nous destiner à l'immortalité.

5. On se console par la pensée de l'immortalité que donne la postérité. Combien y en a-t-il qui l'obtiennent ? Et qu'est-elle pour ceux qui semblent l'acquérir ? « L'immortalité du nom est un son : que reste-t-il du son le plus puissant ? Les flots de l'éternité s'écoulent silencieusement, et le souvenir s'éteint. »

Ce qui se passe après ma mort sur la scène de ce monde ne peut m'intéresser. Le grand du monde descendu

au cercueil peut-il se mettre à la fenêtre pour admirer ses splendides funérailles? son oreille ne pourrait être charmée par les éloges des survivants, la mort l'a rendue sourde.

Ce à quoi je me sens destiné n'est pas le vain fantôme de l'immortalité terrestre, c'est une immortalité personnelle dans l'au-delà.

Aussi, l'aspiration du cœur de l'homme tend-elle précisément à cette autre vie. L'homme attend l'immortalité. Il ne saurait se survivre seulement dans l'estime et l'admiration de ses contemporains, dans les cœurs de ses parents et de ses amis, dans le souvenir de la postérité, dans les résultats de ses nobles efforts sur la scène de ce monde : non, il veut se survivre en lui-même, il le veut malgré l'expérience universelle, que nous faisons chaque jour, que nous devons tous mourir. Il souhaite un autre séjour, par delà le tombeau. C'est l'impérieux désir de la nature humaine.

Même les savants, qui se sont égarés dans les erreurs du matérialisme et du positivisme, se voient contraints de reconnaître ce fait : « Celui, dit Huxley, qui, dans notre monde plein d'angoisses et de péchés, lutte pour la vérité morale, se sent certainement plus fort, lorsqu'il est convaincu qu'un jour, tôt ou tard, la possession complète de la paix et du bonheur remplira tout son être, absolument comme celui qui travaille sur les hauteurs de la montagne se sent plus courageux lorsqu'il aperçoit au-dessous de lui, au-dessous des blocs de pierre et des pentes neigeuses, le toit domestique et le lieu de repos qui l'attendent. »

—

6. Ce fait seul ne prouve-t-il pas suffisamment l'existence réelle de l'autre monde? Lorsque l'automne chasse les chaleurs de l'été — dit un orateur célèbre de notre

temps en reprenant la pensée d'un Père — et dépouille les arbres du magnifique feuillage qui en fait l'ornement, nous voyons les hirondelles voleter çà et là inquiètes ; elles rassemblent autour d'elles leurs petits et, du haut des toits, elles gazouillent un aimable adieu au pays hospitalier qui leur a prêté un abri. Les voilà parties avec leur famille pour un lointain inconnu ! Ce lointain n'existe-t-il pas ? C'est la nature qui réveille dans ce petit oiseau le désir d'un pays étranger. Cette nature, qui guide si bien ces petits nautoniers dans les airs, aurait-elle mis au cœur de l'homme un instinct indestructible vers une vie future, pour que l'homme se vît mystifié à la fin de sa vie ? L'immense et merveilleuse impulsion qui de tout temps pousse toute la race humaine vers les rives d'un autre monde, serait-elle un caprice et une folie ?

Un poète allemand (jeté en plein dans le tourbillon de la vie moderne) confesse la même vérité, lorsqu'il dit : Les étrangers, enfants des montagnes, sont tourmentés, dans la plaine, par une nostalgie inguérissable. Notre patrie est l'éternité, et voilà pourquoi une inquiétude continuelle nous ronge. Dans la jeunesse, nous attendons la satisfaction que nous apporteront les années, et dans la vieillesse, nous nous retournons vers le passé avec un désenchantement amer, et nous croyons que le bonheur est dans la jeunesse disparue : au lieu d'espérer, nous n'avons plus d'autre plaisir que de nous souvenir de nos espérances d'autrefois. Ainsi notre vie s'écoule à travers des illusions. Il ne suit pas de là que nous sommes malheureux, mais immortels. L'état des choses d'ici-bas exige pour nous un au-delà et nous le montre en dehors de nous. Pourquoi donc une créature pourvue d'ailes puissantes et lumineuses, serait-elle attachée à cette misérable glèbe, si elle devait pourrir de nouveau dans cette motte

de terre qui lui a donné naissance, sans espérance de pouvoir jamais s'élever vraiment dans les hautes régions de la lumière ? Tout homme est infiniment supérieur au monde matériel que peuplent les astres. J'ai un œil capable de s'élever jusqu'à Dieu, l'Infini, et un cœur capable de reposer en Dieu ! L'infinie disproportion entre notre désir et la réalité terrestre serait, de la part de Dieu, une amère dérision si nous disparaissions dans le néant avec la mort !

7. L'aspiration du cœur humain à l'au-delà se manifeste aussi dans la force particulière avec laquelle il s'attache à ceux qui vivent à ses côtés. Quoi donc, il faudrait croire que ces nobles âmes ne sont autre chose que des créations animales, des amas d'atomes qui se désagrègent sans cesse dans la mort ! Ce fils vient de fermer les yeux de son père mourant ; cette mère a déposé son enfant dans son cercueil ! Et le cœur humain devrait se faire à la pensée que tout est fini pour toujours et qu'on ne se retrouve pas dans l'autre monde ? Qui ne sent la monstruosité d'une telle supposition ? Rousseau lui-même dit : « Aucune subtilité d'une fausse science ne me permettra de douter même un instant de l'immortalité de l'âme ; je la sens, je la désire ; je la défendrai jusqu'à mon dernier souffle. Le fils retrouvera son père bien-aimé, et la mère retrouvera le fils qu'elle a chéri. »

CHAPITRE XXII

LA VIE D'ICI-BAS EST L'ÉBAUCHE DE QUELQUE AUTRE CHOSE

1. La vie d'ici-bas, telle qu'elle se révèle à notre expérience, nous apparaît partout comme quelque chose d'inachevé, qui réclame un complément dans un autre monde réel, en supposant que cette existence doive avoir une signification. Par sa nature, la vie d'ici-bas est l'introduction, le prologue qui ne peut se comprendre que par un autre monde qui la suive.

Incomplète la connaissance humaine! Naturellement l'homme éprouve la soif de connaître. Mais l'océan des connaissances est infini, et l'esprit de l'homme n'aperçoit nulle part un point sur lequel il puisse se fixer et se reposer. Plus la science humaine progresse, et plus elle devient inachevée. En effet. toute réponse résolue pose de nouveaux problèmes. Et cela est dans l'essence de la vie d'ici-bas. Et l'esprit humain ne serait pas destiné à trouver enfin le repos?

Incomplète la volonté humaine! Il est aussi de l'essence de notre volonté, de trouver en un être quelconque un repos stable, qui comble un vide immense. Où donc le cœur humain trouverait-il cet être ici-bas? La vie d'ici-

bas n'est faite que pour attiser le feu de l'amour, pour tendre ses redoutables ressorts. La volonté de l'homme voltige d'un objet à un autre. L'homme veut tout, il se désenchante de tout, et, arrivé sur le bord de la tombe, il est inassouvi et plein d'amers regrets.

2. Inachevés tous les travaux humains, toutes les luttes humaines! Les efforts d'un homme heureux seraient-ils couronnés de tout le succès espéré; réussirait-il à mener à bonne fin une grande affaire, une vaste entreprise, à fonder un de ces empires titanesques, comme il s'en rencontre peu dans le monde : tout ici-bas ne crève-t-il pas comme une bulle de savon, pour faire place à d'autres fantômes?

Tout est jeu d'enfant; rien ne peut satisfaire personne en cette vie, même les œuvres les plus nobles. Quelle importance auraient-elles, en effet, si tout était fini avec la mort? On le comprend : la doctrine matérialiste est une pensée misérable : pour tout homme réfléchi elle conduit à l'hébêtement complet et à l'impuissance, à la prostration de toutes les forces et enfin au découragement et au doute. Car pourquoi travailler, si mon travail n'a pas de but supérieur, si je dois retomber bientôt dans le néant éternel? Comment une vie qui — pour les individus comme pour l'ensemble — est un tissu d'erreurs et d'illusions, de fatigues et de soucis, de luttes et de douleurs, peut-elle encore être digne d'être vécue? « Et de peur que, sous le fardeau qui l'accable, l'homme ne succombe au découragement, le sort le conduit jusqu'à la tombe en faisant miroiter l'espérance à ses yeux. » Et puisque la vie terrestre n'a plus de signification pour l'homme, la vraie sagesse serait, pour ceux qui sont le jouet de cette illusion, de mettre bien vite un terme à cette existence,

afin de rentrer le plus tôt possible dans le néant libérateur.

Comme la vie nous paraît tout autre, avec la conviction d'une vie future ! Comme le courage est ranimé par la consolante persuasion qu'aucune fatigue n'est vaine, que tout devoir fidèlement rempli — tout, jusqu'à la moindre chose — a son prix pour l'éternité !

3. Inachevées enfin les lois et la justice humaines! Le premier principe de la justice est que le bien doit être récompensé, que le mal doit être puni. L'homme porte en lui l'indestructible conscience qu'il est responsable de sa conduite morale, non seulement devant un tribunal humain, non seulement au tribunal de sa propre raison, mais devant une puissance absolue, qui est au-dessus de l'homme et qui cite tous les hommes, bons et mauvais, à son tribunal, pour les traiter selon les règles d'une inviolable justice. Où est ce tribunal?

Une vie bornée au temps présent ne serait-elle pas une dérision de la justice ? Sans doute quelques honnêtes gens trouvent dès ici-bas une récompense, mais la masse des hommes de bien reste sans récompense. Sans doute quelques voleurs et quelques assassins sont punis, mais on frappe aussi des innocents, et le grand nombre des méfaits demeurent impunis. Il est vrai, la paix d'une bonne conscience est un bien précieux; mais ce n'est qu'un réconfortant sur la route vers l'au-delà; ce n'est pas le repos de la patrie ; elle donne du courage pour l'endurance, mais elle n'est pas la satisfaction finale.

L'état des choses, tel qu'il est ici-bas, ne satisfait ni le cœur humain ni la justice éternelle. Le bien succombe et le vice triomphe. Des milliers et des milliers d'innocents ont été, au cours des siècles, torturés jusqu'à la mort

par nos juges à courte vue; ils ont subi la mort des déshonorés; ils ont été marqués par la postérité de la flétrissure de l'infamie. Leurs calomniateurs et leurs persécuteurs ont vécu et sont morts dans les plus grands honneurs. Où serait le droit s'il n'y avait pas dans l'autre monde un ciel pour ces innocents injustement tourmentés et un enfer pour les tyrans voluptueux ?

Avec raison le poète a dit : « Je vois le mérite réduit à la mendicité, et la nullité crasse nourrie dans les délices ; la fidélité la plus pure perfidement trompée ; les honneurs et l'or accordés aux polichinelles ; la chaste vertu pleurant sur le déshonneur ; la force rendue impuissante par la violence des petits ; l'art réduit à se taire sous le bâillon de la force brutale; la folie traduisant à son tribunal les nobles esprits ; la simplicité tournée en dérision comme une niaiserie ; les bons jetés en prison et les méchants devenus des geôliers. » Est-il possible qu'un Dieu dans le ciel soit à ce point indifférent au bien et au mal ?

Non ! n'y aurait-il, au lieu des milliers de vauriens, qu'un seul vaurien heureux, et au lieu des millions d'honnêtes gens, qu'un seul juste éprouvé par le malheur, l'existence d'un au-delà destiné à rétablir l'équilibre serait nécessairement prouvée.

4. La vie d'ici-bas est à tous points de vue quelque chose d'inachevé ; c'est un grand portail devant lequel nous stationnons ; c'est le commencement de quelque chose; une gare immense avec des rails qui s'entrecroisent et se prolongent à perte de vue; continuellement de nouveaux voyageurs prennent passage. Le but, la fin, l'arrivée, ne sont pas à la portée de nos regards. Toute la vie d'ici-bas est par sa nature un moyen d'arriver à quelque chose qu'il ne nous est pas donné d'atteindre

sur cette terre; c'est un voyage vers l'inconnu. Pauvres humains à courte vue, nous voyons les choses d'ici-bas et leurs multiples conditions à peu près comme l'animal souterrain, qui n'a pas d'organe pour voir la lumière du jour, soupçonne les admirables fibres de la racine d'un arbre puissant couronné d'ombrage, sans pouvoir se faire une idée de cet arbre.

Eh bien ! ce qui nous paraît incomplet et inachevé à cause du point de vue restreint où nous sommes, ne doit-il pas avoir une conclusion ? N'y aura-t-il pas derrière le portail un intérieur qui corresponde à la splendide façade? Le « commencement » d'ici-bas ne doit-il pas être le commencement de « quelque chose » ? La gare avec ses voies ferrées n'est-elle pas là pour nous conduire à un but réel, puisque, tant que nous sommes en gare, nous ne pouvons apercevoir le point d'arrivée ? La nature a-t-elle voulu que des voyageurs s'embarquent continuellement dans la vie, afin de n'aboutir à rien, et toujours à rien ? Nous qui, ici-bas, apercevons les racines d'un monde supérieur, nierons-nous ce monde supérieur, parce que tant que notre âme est liée à notre corps, nous n'avons pas les organes nécessaires pour le contempler ?

On dira peut-être : le développement progressif de l'univers et de ses conditions amènera bien l'état définitif, correspondant au développement présent, et que le présent ne montre nulle part. Mais quel est donc l'état final où marche l'univers avec son développement grandiose ? De même que le feu d'artifice le plus beau meurt et tombe en cendres, de même toute l'évolution du monde d'ici-bas conduit, par une nécessité physique, vers une fin qui n'est que décomposition, cendre, anéantissement du monde. Et cet avenir, cette solution serait le but attendu, le terme suprême de l'évolution du monde !

Non! De même que le but du feu d'artifice n'est pas la cendre dans laquelle il s'éteint finalement, mais le divertissement des spectateurs, de même la vie d'ici-bas n'a pas sa conclusion dans l'état final de cette terre. Elle ne l'a ni dans le présent d'ici-bas ni dans l'avenir d'ici-bas. Elle grandit jusque dans l'au-delà, pour y trouver la conclusion qui explique tout le passé. La vie est une lutte constamment inachevée, dont le résultat se trouve dans l'autre monde!

5. On a affirmé qu'il existait un autre monde pour la récompense des bons, mais non pour le châtiment des méchants; que le châtiment de ces derniers est l'anéantissement qu'ils trouvent dans la mort. Erreur! Dieu m'a destiné à être heureux. Il m'a accordé la vie sans me demander mon consentement; il est le Maître, je suis la créature. Mais il n'a pas pu m'accorder la vie pour me rendre indépendant de lui. Ma vie, par sa nature, vient de Dieu et est destinée à Dieu. Dieu doit essentiellement rester le maître; il conserve un droit sur toutes ses créatures. Dieu doit exiger de ses créatures raisonnables qu'elles se soumettent durant leur vie à sa volonté. La volonté de Dieu est imprimée tout d'abord dans le devoir moral, dans la conscience. Celui qui agit contre sa conscience dérobe à Dieu l'honneur qui lui est dû, il offense Dieu.

Quand bien même l'homme n'aurait pas reçu sa vie de Dieu, il ne devrait pas en abuser. Il ne l'a pas reçue pour en abuser, mais pour mériter, par le bon emploi qu'il fera de sa vie terrestre, une vie éternellement heureuse. L'homme est coupable quand il abuse criminellement de son existence. La faute appelle le châtiment. Et l'anéantissement serait-il le juste châtiment d'une faute sciemment et volontairement commise?

L'instant que dure l'anéantissement ne permet ni l'aveu de la faute ni le sentiment du châtiment. Le scélérat souhaite d'autant plus l'anéantissement qu'il est plus résolu à persévérer dans le mal, jusqu'au moment de son entière destruction. Celui qui ne craint pas, malgré les remords de sa conscience, de vivre comme un animal se fait volontiers à la pensée de mourir comme un animal. Non, l'anéantissement n'est pas un châtiment.

Dieu a fait présent à l'homme de la nature humaine ; l'homme qui pèche abuse et pèche dans cette nature ; il doit donc être puni dans sa nature humaine. Par le péché, l'homme s'est détourné de Dieu en préférant la jouissance d'une créature à la volonté de Dieu. Il doit donc, pour châtiment, être privé de Dieu, il doit ressentir cette perte comme un châtiment, et de plus éprouver une peine comme compensation de la jouissance coupable. Comment cela aurait-il lieu si la mort apportait l'anéantissement? Comment, en outre, un même anéantissement pour tous les méchants serait-il un juste châtiment pour des crimes si différents en nombre et en grièveté?

La mort n'amène donc pas l'anéantissement ; mais elle met un terme au temps de l'épreuve. L'arbre reste couché dans la direction où il est tombé. Il est des âmes qui entrent dans l'autre monde sans aucune dette et sans être passibles d'aucun châtiment ; il est des âmes dont les faiblesses et l'insuffisante pénitence doivent être effacées par un châtiment temporaire ; il est aussi des pécheurs qui se sont eux-mêmes séparés pour toujours de Dieu, que la justice divine doit par suite châtier d'une peine éternelle.

6. Tout cela se décide dans le jugement qui se fait au moment de la mort ; l'épreuve est terminée. Pour subir

cette épreuve, l'homme était rattaché par mille liens au moyen de son corps à ce monde sensible. Au moment de la mort, l'âme se détache du corps ; l'être naturel, l' « homme », cesse d'exister, les liens sont brisés ; l'homme est arrivé au terme de sa course naturelle, et l'âme attend avec peine le moment où, par la vertu de la toute-puissance divine, elle sera réunie à ce corps, qu'elle est destinée, par toute sa nature et toutes ses facultés, à animer et à vivifier.

S'il en est ainsi, la vie d'ici-bas a une signification infiniment élevée; elle nous présente le fini, le passager, mais pour aboutir à l'infini, au permanent ; elle est le portail magnifique et resplendissant par lequel l'homme au moment de la mort entre dans l'intérieur du palais de la Divinité. « L'homme entrera dans la maison de son éternité. » (Ecclésiaste, XII, 5.) A la lumière de cette éternité, le bonheur et la souffrance terrestres semblent infiniment peu de chose ; on comprend dès lors qu'ils ne soient pas répartis d'après le mérite personnel.

CHAPITRE XXIII

LA NÉCESSITÉ DE LA CONVICTION DE L'AU-DELA

1. Le mal fondamental de la vie est la fausse estime de ce monde. « L'au-delà ne peut que médiocrement m'intéresser ; mes joies naissent de cette terre et ce soleil luit sur mes douleurs. » Tel est le langage du matérialiste.

La conviction de l'existence d'un au-delà réel nous montre sous son vrai jour le monde d'ici-bas ; elle est nécessaire à l'existence de l'humanité sur cette terre. Mais s'il en est ainsi, il faut en conclure que la vérité et la réalité correspondent à cette conviction, puisque aucune erreur ne peut être nécessaire à l'existence de l'humanité.

De même que l'animal a besoin de l'instinct qui le maintienne dans sa véritable voie, de même l'homme a besoin, dans un nombre infini de cas de la plus haute portée, d'un motif déterminant connu. Ce motif, il peut le trouver pour sa conduite morale dans la considération du bien-être temporel ; il peut, par exemple, être tempérant, pour ne pas nuire à sa santé ; il peut s'abstenir du vol, pour ne point se créer d'affaires avec la police. Ce motif, il le trouve aussi dans sa raison, dans sa dignité d'homme ; il peut agir moralement par respect pour lui-même. Mais si nous prenons l'homme tel qu'il est réellement, nous

constatons que c'est seulement dans la minorité des cas que de tels motifs possèdent en eux-mêmes une force suffisante. Combien pèchent contre la loi morale qui ne s'en trouvent pas plus mal et qui sont comblés des biens terrestres ! Et le respect de soi-même ne vaut d'ordinaire qu'autant qu'il s'agit de sauvegarder les apparences.

L'unique motif capable d'influencer, efficacement, et dans tous les cas, l'homme responsable, est la pensée de Dieu, à qui nous devons la soumission ; de Dieu, qui a mis dans notre âme, en même temps que la conscience, un irrésistible désir du bonheur ; de Dieu, qui promet le vrai bonheur à ceux qui suivent fidèlement la volonté divine et qui menace de châtiments éternels les contempteurs de ses commandements. Mais où seraient ce vrai bonheur et ce malheur éternel, sinon dans l'autre monde ? La force efficace de la conscience consiste en ce que les honnêtes gens aient fermement confiance que Dieu comblera un jour le désir impérieux de tout leur être, et en ce que les méchants tremblent en présence de l'effroyable châtiment qui les attend.

2. Que l'on dérobe à l'homme la vue de l'au-delà, et ce qu'on nomme conscience a perdu sa force. Dans l'hypothèse la plus favorable, elle n'a plus que l'importance d'un noble instinct auquel on se soustrait avec la plus grande facilité. Privée de tout frein qui la maintienne, la nature humaine serait abandonnée à elle-même. Et cette nature, telle que nous la connaissons par expérience, est quelque chose d'effroyable.

Chose étrange ! Les ennemis de l'ordre social proclament que l'athéisme et le matérialisme sont les bases d'un avenir heureux. Mais ces frères jumeaux ont-ils jamais encore, dans le passé ou dans le présent, exercé une

influence sur les hommes? Où donc cette influence a-t-elle été ou est-elle d'une manière quelconque une influence qui ennoblisse, qui procure le bonheur? L'expérience des siècles écoulés, les horreurs du paganisme et tout ce que nous voyons dans le présent sont là pour l'attester : jamais l'homme ne pourra se contenter d'être un animal supérieur; il ne peut pas descendre au rang de la brute, sans être en même temps un démon.

Ce n'est pas la misère, c'est l'absence de la crainte de Dieu et l'estime démesurée des joies et des biens d'ici-bas qui sont les principales sources de l'immoralité et de tous les crimes. Considéré simplement comme être physique, l'homme est le plus passionné de tous les êtres matériels. Il est, comme Oken le dit, la plus cruelle des bêtes féroces et le plus assujetti des ruminants, le plus poli des chats marins et le plus affreux des babouins, le plus fier des chevaux et le plus patient des bradipes[1], le plus fidèle des chiens et le plus faux des chats, le plus magnanime des éléphants et la plus affamée des hyènes, le plus doux des chevreuils et le plus dévergondé des rats.

Il est vrai, l'homme possède l'intelligence. Mais si l'on voile à ses regards la vue de l'au-delà, pour ne leur présenter que les intérêts d'ici-bas, il n'emploiera plus son intelligence qu'à satisfaire de la façon la plus raffinée ses exigences sensuelles. Il suffit de regarder les classes d'une société chez lesquelles s'est obscurcie la croyance à un autre monde pour reconnaître que plus un homme est libre de soucis, et plus il s'abandonne avec licence à ses passions et plus froidement il détruit le bonheur de son prochain; tout au plus s'efforce-t-il de dissimuler sa per-

1. Nom zoologique de l'animal dit paresseux.

versité sous quelques dehors d'un décorum hypocrite.

Seule, la conviction de l'immortalité donne à l'homme la force de se maintenir sur les hauteurs où il doit être. Il y avait certainement dans le vieux monde païen — loin des orateurs bruyants — un certain nombre d'hommes qui menaient une vie régulière et pieuse ; s'ils le pouvaient, c'est parce qu'ils étaient convaincus de l'immortalité.

« Parce que l'âme est immortelle, dit Platon (dans le *Phédon*), notre sollicitude embrasse non seulement notre vie terrestre, mais toute la durée des êtres. Si la mort était un complet anéantissement, ce serait une bonne fortune pour les méchants : la mort ne les séparerait pas seulement de leur corps : en perdant leur âme, ils perdraient en même temps toute leur perversité. Mais puisque l'âme est manifestement immortelle, il ne lui reste d'autre moyen d'échapper au mal que de s'efforcer de devenir bonne et de vivre selon sa conscience. Elle n'emporte rien dans l'autre monde que son propre perfectionnement et sa vertu ; et dès son arrivée dans l'autre monde, ces conquêtes morales seront pour l'homme l'objet de sa félicité ou de son plus grand malheur. »

Plus cette conviction est forte et nette chez un peuple, plus les rapports sociaux sont bien ordonnés, plus heureux sont les hommes ; l'honnête homme se sent d'autant plus encouragé, et le méchant d'autant plus effrayé. Ce n'est que sous l'influence d'une ferme conviction de l'au-delà que notre vie prend une signification vraiment digne de l'homme, qu'elle devient une vie de vertus et de paix. Cette conviction nous donne la force de dompter en toute circonstance la fougue de nos passions, de supporter sans fléchir les douleurs et les afflictions de la vie, de satisfaire avec courage et joie à toutes les exigences

de nos devoirs de conscience. Rien n'est impossible, rien n'est trop difficile quand il s'agit d'obtenir, par une courte lutte pour le triomphe de la volonté divine, la palme immortelle du bonheur divin.

3. Du reste, en se préoccupant tout d'abord des intérêts de l'autre vie, l'homme acquiert aussi la force de travailler comme il le doit aux intérêts d'ici-bas. Pour que l'ordre règne sur la terre, il faut que l'homme porte ses vues plus haut que la terre.

Que dans une diligence, une salle d'attente ou un wagon de chemin de fer, chacun se comporte comme s'il devait y demeurer toujours, c'est du désordre. Mais si tout le monde désire le foyer, personne ne se plaint de ce que le chemin qui mène à la patrie ne soit que le chemin; on cherchera à utiliser de son mieux tous les avantages de la route. Dès lors le riche ne s'attache pas à ses richesses, et le pauvre ne désespère pas à cause de sa misère. « Donnez au peuple, dit Victor Hugo, au peuple souffrant, pour qui le monde est tous les jours un fardeau, donnez-lui l'espérance d'un monde meilleur, et le peuple prendra patience; la patience est la fille de l'espérance. » Donnez en outre à tous les grands d'ici-bas la conscience de la responsabilité dans l'autre monde, et l'homme si égoïste ressentira dans son cœur l'amour dévoué pour son prochain. Ravivez chez les riches et chez les pauvres la pensée de l'au-delà; sans doute toutes les questions sociales ne seront point résolues par le fait même, mais vous aurez le seul principe capable de les résoudre pour le salut de l'humanité.

Nous donc, chrétiens, avec notre conviction de l'au-delà, nous sommes sur le terrain de la réalité, de telle sorte que la vérité et la science rendent hautement

témoignage à notre conviction. Si notre conviction est solide, claire et inébranlable, nous le devons à notre religion chrétienne, à notre Église catholique. Son dogme fondamental est celui-ci : la vie présente n'est qu'une préparation à la vie future.

L'homme ne peut vivre sans espérance. Quelles larmes amères ne versent pas ces hommes qui ferment volontairement leurs yeux à la lumière du christianisme, alors qu'ils se voient entraînés fatalement au tombeau, après avoir été les esclaves de leurs passions et le jouet ridicule d'une espérance trompeuse! Mystification en ce monde, tourments dans l'autre.

Pétrarque dit quelque part cette belle parole : « Ce que les fous appellent mourir est le commencement de la vie, l'apparition de l'aurore de ce jour qu'aucune nuit ne suivra plus. »

CHAPITRE XXIV

ESPRIT ET MATIÈRE

1. Tant qu'il y a eu des hommes dont la grande affaire était la satisfaction de leurs désirs terrestres, il s'en est trouvé aussi pour dire que l'âme n'était que de la matière ou une propriété périssable de la matière ; il ne saurait dès lors être question d'une survivance de l'âme après la mort.

Démocrite, qui a vécu le rire constamment sur les lèvres et qui, dit-on, s'est suicidé par désespoir, enseignait déjà aux Grecs qu'il n'y a que des atomes et du vide ; le hasard et la force brutale, telle est l'origine du monde. La pensée et la volonté ne sont qu'un mouvement ascendant et descendant d'atomes sans direction et sans ordre. Epicure disait de même. Pline, sorti des bas-fonds du paganisme romain, disait : « La vanité humaine se ment à elle-même quand elle parle d'une vie après la mort, en croyant tantôt à l'immortalité de l'âme, tantôt à une métempsycose et tantôt à une vie dans les enfers ; comme si la vie de l'homme différait en rien de celle des autres animaux. » Lucrèce a mis cette philosophie en vers. Tous les siècles du christianisme ont vu de ces jouisseurs désespérés qui ont employé toutes leurs forces

à la défense de telles idées. Aujourd'hui ils sont légion.

On pourrait se demander pourquoi tant d'hommes s'opiniâtrent à supprimer un autre monde. La réponse est facile. La Bruyère dit : « Je voudrais voir un homme sobre, modéré, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu : il parlerait du moins sans intérêt : mais cet homme ne se trouve point. » Dans le même sens, Kant affirme que jamais l'âme du juste n'a pu supporter la pensée que tout était fini avec la mort.

Ce sont les conséquences de la négation de l'autre monde qui décident la manière de voir de chacun et qui, relativement à la vérité en question, produisent le résultat dont parle le poète : « La vertu combat pour elle avec tous ses amis, le vice voit la lutte et prend le parti des ennemis. »

2. On peut dire de l'immortalité comme de toute vérité fondamentale de la vie morale : elle est assez lumineuse pour qu'un cœur pur et ami de la vérité la comprenne ; elle est assez obscure pour qu'un cœur corrompu puisse s'aveugler à son égard. Ce n'est pas l'intelligence, c'est la volonté qui décide du sort de l'homme. L'homme doit vouloir la vérité.

Cette tendance de la volonté à rejeter l'au-delà n'est-elle pas, précisément, pour tout homme intelligent une preuve, quoique indirecte, du peu de consistance de la conception que le monde moderne se fait de la vie? C'est chose digne d'attention. Quand bien même la véritable science ne serait pas en état de nous permettre, en partant de faits établis, d'avoir une idée de l'essence de l'homme, cette preuve indirecte suffirait à vider définitivement pour nous la question. Partout dans l'histoire nous voyons que cette négation de l'au-delà va de pair

non point avec la science solide et profonde, mais avec la dépravation morale, tout au moins avec l'indifférence. Des hommes qui voudraient vivre comme la bête, des hommes fatigués des reproches de leur conscience, emploient leur intelligence à se soustraire à l'au-delà par des raisons spécieuses.

Mais une chose qui entraîne de pareilles conséquences ne peut être vraie. Donc la négation de l'immortalité et de l'au-delà est fausse. Cette preuve est irrécusable. Jean-Jacques Rousseau l'a compris. Il dit : « Jamais la vérité n'a été nuisible à la race humaine. C'est là pour moi une preuve qu'une telle doctrine n'est pas la vérité. »

3. Mais nous n'en sommes point réduits à nous contenter de cette preuve indirecte. L'essence de l'âme humaine se révèle directement dans les phénomènes de notre vie.

Il en est qui n'ont pas, comme les matérialistes, la témérité d'affirmer, lorsqu'un moribond a rendu son dernier souffle : Maintenant tout est fini, derrière la mort s'ouvre l'abîme du néant ! Non, ils fuient la pensée de la mort et disent : Qui sait? pourquoi me tourmenter de ce qui arrive après la mort? On ne vit qu'une fois. Pourquoi troubler mon plaisir par de semblables rêveries? C'est la sagesse de ceux qui — assis dans un wagon — voient une épouvantable catastrophe sur le point de se produire et ferment les yeux pour éviter l'émotion d'un moment. Une telle indifférence est moins de la folie qu'un crime. Pascal l'a dit avec raison : « L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort, qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. »

L'âme humaine est immortelle, puisque sa nature est

spirituelle. Par esprit on entend un être simple et immatériel, indépendant de la matière, doué d'intelligence et de volonté.

Les plus nobles penseurs de l'antiquité étaient convaincus de la spiritualité de l'âme humaine. « L'âme, dit Platon, se présente après la mort devant la Divinité, pour lui rendre compte de ses actions, ainsi que le dit la loi de nos pères ; circonstance aussi consolante pour le juste qu'effrayante pour le méchant, qui à cette heure ne trouve aucune assistance. Puisqu'il en est ainsi, on ne doit pas s'ingénier à soutenir l'erreur que cette masse de chair que l'on conduit au tombeau est la personne même qui nous est si chère. » (*De Leg.*, I, 12.)

4. Ce sont tout d'abord les propriétés de l'intelligence humaine qui doivent nous prouver l'existence d'un principe vital spirituel dans l'homme.

L'animal ne connaît que les choses matérielles et les faits matériels : il les connaît isolément, individuellement. La connaissance de l'animal n'est donc qu'un acte sensitif ; il est exercé par l'organisme, c'est-à-dire il provient d'une seule substance formée du principe vital et de la matière. Nous retrouvons, il est vrai, cet acte sensitif dans l'homme en tant que l'homme est animal. Mais il a en outre une connaissance qui le distingue de l'animal. Il perçoit l'essence des choses.

De plus l'homme reconnaît dans les choses l'être, l'unité, le vrai, le bien, le beau. Il groupe les choses et les phénomènes par classes et selon des lois ; il conçoit tout d'après les rapports généraux de cause et d'effet, de but et de moyen ; il observe partout ce qui est cause, ce qui conduit à la fin, le nécessaire, l'indéterminé, le contingent.

De ce que l'homme a l'idée de l'universel, du spirituel, il suit qu'il possède des jugements d'une valeur universelle et qu'il est à même de déduire, d'après les lois strictes de la logique, l'inconnu du connu, jusque dans les régions où nulle expérience des sens n'est possible. Il peut incarner sa pensée dans les sons de sa voix, et former ainsi une langue avec ses mille combinaisons de phrases admirables et variées.

L'homme s'élève jusqu'à ce monde supramatériel où règnent la vérité et la beauté. Là il prend les lois dont il s'inspire, lorsque l'activité de son esprit le pousse à rendre et à exprimer son idéal par le ciseau du sculpteur, le pinceau du peintre, le son de la voix et des instruments, et cela dans une proportion et une harmonie aussi variées et aussi illimitées que celles de la nature. Il est vrai, le rossignol chante lui aussi, mais il chante selon que la nature le lui apprend; il ne comprend pas la musique. L'hirondelle construit bien son nid avec un art merveilleux; mais depuis des milliers d'années elle le construit exactement de la même façon. Les instincts et l'habileté des animaux sont chose vraiment merveilleuse. Mais tout cela c'est la nature ou plutôt l'auteur de la nature qui l'a donné à l'animal dans une complète mesure afin de pourvoir à son existence. Il suit toujours les mêmes errements : tel l'orgue de Barbarie qui ne requiert pas un artiste pour rendre des sons mélodieux. Tout chez l'animal, en dehors de ces impulsions de l'instinct, est stupide et sans intelligence.

L'homme embrasse l'unité et la pluralité, il contemple les conditions immuables et variées d'un nouveau monde de merveilles et s'élève jusqu'aux mathématiques les plus transcendantes. La bête est satisfaite quand ses appétits sont apaisés; comment l'animal aurait-il jamais atteint le

royaume des nombres, pour y trouver une jouissance quelconque?

Grâce à ces connaissances, l'homme acquiert l'indépendance où il est du monde extérieur, sa supériorité sur la nature et sur ses forces : c'est par là qu'il est « homme », et qu'il se révèle comme le roi de la création.

L'homme considère ce vaste monde visible, et ces questions se posent à lui avec une force inéluctable : « D'où vient tout cela? Pourquoi tout cela? D'où viennent ces choses qui s'enchaînent et se suivent avec tant d'harmonie, sinon d'un être de qui tout dépend, sans que lui-même dépende d'aucun autre? D'où vient cet ordre magnifique dans une variété si multiple dont toutes les parties ont leur objet, sinon d'un être qui est la raison de cet ordre et qui a voulu le monde? » Ainsi l'homme qui réfléchit arrive à Dieu. Il trouve encore Dieu dans les lois de son être; il reconnaît Dieu comme son créateur et son seigneur, comme son législateur, comme le but de sa vie et de ses efforts. Ce mouvement de la pensée suffit à convaincre tout homme réfléchi de l'existence d'une âme et d'une âme spirituelle.

5. Où serait donc dans l'homme le suppôt de cette vie rationnelle si étendue, s'il ne possédait pas en dehors de la matière un principe spirituel d'activité? Une agglomération de milliards d'atomes serait en même temps le principe unique et de la conscience unique, et de chaque pensée, de chaque jugement, de chaque raisonnement particulier. Une matière qui relève essentiellement de l'étendue serait le principe d'activités qui n'ont rien à faire avec les relations d'étendue. La simple matière s'élèverait jusqu'à créer des idées immatérielles, elle se proposerait des fins idéales pour lesquelles cette simple matière n'a

aucun intérêt en raison même de sa nature. Donc en dehors de la matière il y a certainement une âme dans l'homme. Mais ce n'est pas tout.

Ce principe vital qui est dans l'homme possède une essence particulière, propre à lui seul, indépendante de la matière. Cette essence, on la nomme spirituelle, car le principe d'une activité doit ressembler à son activité propre. Si l'activité est spirituelle, sa cause doit l'être aussi. Or il suffit de considérer les facultés de la connaissance en l'homme pour voir que la matière des organes humains ne peut d'aucune façon participer intrinsèquement à la production de la vie rationnelle. L'activité rationnelle n'est pas, comme l'activité sensible, organique, elle est supra-organique. Ce qui est organique se meut conformément aux relations de l'étendue, se rapporte au bien-être de l'organisme. Mais l'activité rationnelle se meut au-dessus de l'étendue et vise à un bien-être supérieur à tout organisme. Là nous rencontrons des choses simples et indivisibles. Est-ce que par hasard l'idée de justice, de sagesse, de vertu, de simplicité, de péché, de Dieu, serait composée de parties? Que l'on songe à l'idée d'être expressément contenue dans toute pensée humaine, que l'on se souvienne des différentes relations de l'être et de la pensée : et l'on verra aussitôt que la connaissance humaine a trait à des choses qui dépassent essentiellement la représentation sensible. Nous sommes donc scientifiquement contraints d'admettre que ce qui dans l'homme met en mouvement et exerce l'activité rationnelle n'est pas un organe quelconque, mais bien le principe vital, l'âme seule.

C'est ce que confirme le fait de la conscience personnelle. Sans doute une faculté de connaissance organique peut bien avoir le sentiment de sa propre activité ou de

certains états, mais seulement à l'aide d'une seconde activité que la première met en mouvement. Mais jamais elle ne peut agir sur elle-même de façon à se reconnaître comme le principe de sa propre activité.

Nous voyons donc dans l'homme, en dehors et au-dessus de l'activité sensible, une autre activité qui n'est pas produite par un organe, mais par l'âme seule sans que la matière y ait part. Or, les propriétés d'une activité quelconque révèlent les propriétés de l'être qui est le principe de cette activité. Si l'âme seule, sans les organes, exerce par elle-même une activité, il est prouvé qu'elle possède une existence qui est indépendante de son union avec un organe. L'âme possède donc aussi par elle seule la faculté d'exister; elle peut subsister par elle-même, alors même que le corps périt.

La science conclut donc que l'âme humaine est une substance spirituelle. Les raisons qui le prouvent sont bien plus convaincantes que celles qui nous forcent à admettre la substantialité de la matière. Qu'est-ce donc à proprement parler qu'une substance spirituelle ? demandent les matérialistes. Les insensés ! Comme s'ils savaient plus clairement ce qu'est une substance matérielle !

6. A cette première raison tirée des caractères distinctifs des facultés de la connaissance, s'en ajoute une seconde : les conditions spéciales des facultés appétitives. Chez tout être capable de connaître, le désir est en rapport avec la connaissance. Chez l'animal, la connaissance ne dépasse pas le domaine des sens ; il en va de même pour le désir. L'animal reçoit ses impressions sensibles ou d'objets extérieurs que ses sens lui font percevoir, ou d'instincts intérieurs qui ne visent qu'au bien-être des sens. Chez l'homme, au contraire, la connais-

sance ne se borne point aux objets matériels ni les impressions aux impulsions sensibles. L'homme connaît l'être sans limites de temps ni d'espace; il ne s'arrête pas aux individualités. Aucun idéal n'est si haut, aucune vulgarité n'est si basse, rien n'est si pur, rien n'est si ignoble qu'il ne puisse être l'objet de la volonté humaine. On voit par là qu'en définitive l'objet du désir de l'homme n'est pas telle ou telle chose qui semble digne de désir sous un point de vue indéterminé, mais plutôt le bien pris en lui-même. Mais comment une faculté organique pourrait-elle être dirigée vers le bien universel?

De plus, l'homme reconnaît que le fleuve de l'être, sorti des abîmes de l'être, inonde tout dans le monde, que ce torrent retourne à cette source première, laquelle, terme de toutes choses, porte, embrasse et ramène tout à elle-même.

A cette connaissance répond dans l'homme l'impulsion qui le pousse à se soumettre à Dieu, son créateur, à chercher son repos et son bonheur en Dieu, source et terme de tout être. C'est pourquoi aucun bien terrestre, aucune jouissance des sens ne peut satisfaire l'homme; l'homme n'est jamais satisfait jusqu'à ce qu'il arrive au bord de la tombe. Et quand la vie lui aurait tout donné, il doit finalement s'écrier en mourant : A quoi tout cela me sert-il à présent?

Ces faits montrent on ne peut plus clairement que le désir de l'homme n'est pas un désir organique, qu'il est infiniment supérieur à tout ce à quoi peuvent prétendre la matière et l'animal.

Le terme du désir de l'homme, ce sont les idées : Dieu, l'âme, l'éternité, la loi morale, la moralité, le droit, la vertu, le péché. Et ces idées ne se rapportent pas en définitive à la prospérité matérielle de l'individu ou de la

race, mais elles empruntent leur force à un ordre de choses où la matière n'a rien à voir. De la connaissance de Dieu qui s'est imposée à lui, découle, pour l'homme, une loi qui lui ordonne de se soumettre volontairement à la voix sacrée de sa conscience, alors même que le bien et l'existence du monde matériel tout entier seraient en jeu.

C'est pourquoi tous les hommes consciencieux, tous les martyrs qui ont donné leurs biens, leur vie, pour ne pas souiller leur conscience, sont autant de témoins irrécusables de l'existence de l'âme spirituelle.

Nous n'avons nul besoin, du reste, d'aller si loin. Il suffit d'interroger nos adversaires eux-mêmes, et ils nous répondront que la règle qui les fait juger un homme « bon » ou « mauvais » n'est pas du domaine de la chimie ou des corps organiques, mais bien d'un domaine plus élevé, du domaine de l'esprit.

7. A cela s'ajoute le libre-arbitre. « De la raison découle la liberté », dit Bossuet. « L'âme élevée par la raison au-dessus des objets corporels ne se laisse pas entraîner par les impressions qu'ils produisent ; elle demeure libre et maîtresse des charmes objectifs autant que d'elle-même. Elle se porte vers ce qui lui est agréable et réfléchit sur ce qu'elle veut atteindre, afin de se servir, pour atteindre ce but, des moyens qu'elle choisit. »

L'homme seul peut dire : Je veux. En bien des circonstances il est privé de la liberté, il est malgré lui contraint d'agir de telle façon plutôt que de telle autre. Le prisonnier qui languit dans les fers est tenu de rester enchaîné. L'homme n'est pas libre de voler ou de marcher. L'aveugle n'est pas libre de jouir de la lumière. Nul n'est libre d'avoir en vue le mal dans ce qu'il cherche à

atteindre; tous sont naturellement nécessités à tendre au bien dans tout ce qu'ils s'efforcent d'atteindre. Mais c'est un fait que tout homme qui a l'usage de son intelligence et de sa raison se sait, dans beaucoup de ses actes, de ses paroles, de ses pensées, libre non seulement d'une contrainte externe, mais aussi d'une nécessité interne. Cela ne veut pas dire que l'homme soit indépendant de toute influence. Non, il peut faire, dire, penser ce qu'il veut, il dépend toujours d'influences internes et externes. Il suffit, pour constater ces faits, de consulter la statistique.

Mais sa conscience dit toujours clairement à tout homme que ce qu'il fait, dit et considère, il le fait, il le dit et i le considère en pleine connaissance de cause, qu'il pourrait abandonner ou faire autrement ce à quoi il se décide.

L'animal suit toujours nécessairement ses instincts sensibles, qu'ils aient leur origine dans les objets extérieurs ou dans les appétits intérieurs ou encore dans les images que lui montre son imagination. L'animal domestique, si on le blesse, exprime nécessairement la douleur qu'il en ressent. Nécessairement lorsqu'il a faim, il court à l'écuelle ; le chien qui a été battu fuit nécessairement lorsqu'il aperçoit le bâton; nécessairement la poule défend sa couvée contre ceux qui l'attaquent. Puisque les animaux ont une faculté appétitive qui leur est propre, ils doivent agir comme ils agissent, ils ne sauraient faire autrement. Et lorsqu'ils sont sollicités par des impulsions diverses — lorsque, par exemple, à un chien affamé et qui a reçu des coups, on montre d'une main le bâton, et de l'autre un morceau de viande, — ils doivent obéir à la plus forte de leurs impulsions, bon gré mal gré.

Il n'en est pas ainsi de l'homme. Notre conscience nous atteste très clairement que nous pouvons dissimuler

notre douleur et notre joie, que nous n'obéissons pas nécessairement à l'impression qui est la plus forte en elle-même, mais que nous pouvons en toute liberté donner la prépondérance à l'impression que nous voulons. Par un jugement libre, l'homme peut, en présence de différents biens, se représenter comme le plus désirable celui qu'il veut atteindre. La raison dernière de sa détermination, c'est sa volonté. Plus les avantages entre deux biens sont égaux, plus la volonté de l'homme est libre et le rend capable de choisir le champ de son action. Ce libre-arbitre, l'homme peut en user à l'égard de tous les biens : puisqu'ils sont bornés, ils ne lui paraissent pas désirables sous tous rapports, et il ne les juge ni foncièrement bons ni foncièrement mauvais.

Une telle liberté prouve que la volonté n'est pas une fonction organique. Tout désir organique est simplement déterminé par les impressions reçues. C'est ce que nous voyons très clairement chez les autres êtres. Dans l'homme, il y a quelque chose qui n'est pas simplement déterminé par un objet extérieur, mais qui se détermine de lui-même. C'est l'âme libre de l'homme échappant à toutes les influences déterminantes, et dominant les forces de la nature. Quand bien même les influences externes ou internes seraient plus fortes encore, il est à même de les surmonter et de les combattre. Rien dans la nature ne peut le nécessiter à vouloir ce qu'il ne veut pas, et à ne pas vouloir ce qu'il veut. Un être qui domine ainsi la nature ne peut pas être soumis dans son essence aux influences de la nature. Pas plus les forces mécaniques que les forces chimiques ne peuvent agir sur lui. Cicéron a donc raison de dire : « L'homme sent qu'il est déterminé par lui-même et non par une force étrangère, et c'est ce qui fait son immortalité. » (*Tuscul.*, l. I.)

8. A mesure que progressent les études psychologiques et les sciences naturelles, on arrive à se convaincre plus fortement qu'à côté du domaine des phénomènes sensibles, il est un autre monde extra et suprasensible, le monde sprirituel, aussi réel que le premier ; on arrive inévitablement à reconnaître que c'est l'esprit, qui, selon ses propres lois, divise, unit et forme les phénomènes dont les faits physiques ne sont que la matière ; qu'ainsi la raison de la certitude de la vie externe se trouve dans le monde extra et suprasensible des faits spirituels ; que par conséquent ce monde supérieur est réel.

S'il est, dans la science, un axiome démontré, c'est bien celui-ci : l'âme humaine est simple et parfaitement indépendante de la matière ; et par sa nature même, elle est impérissable. Si la fonction de l'âme n'était autre que d'animer la matière, elle ne pourrait agir qu'unie aux organes matériels, puis elle disparaîtrait avec ces organes, de même que la forme de la montre disparaît sous les coups du marteau. Mais elle possède, outre sa fonction organique, une fonction indépendante de la matière, par conséquent une existence indépendante de la matière. Par conséquent elle ne peut pas périr par le fait que le corps devient incapable d'activité vitale.

9. Par sa nature, l'âme est spirituelle, simple, indestructible, immortelle. Subsistera-t-elle donc réellement après la mort ? Celui qui l'a créée peut l'anéantir : le fera-t-il ? Pour répondre à cette question, il suffit de rappeler ce fait, que nulle part dans la nature une substance capable d'exister ne périt ; pourquoi l'âme formerait-elle précisément une exception ? Pourquoi périrait-elle après avoir vécu un court espace de temps, alors que tous les atomes survivent ? Qu'est-ce qui me forcera d'admettre que l'âme

est, sous le rapport de la durée, plus mal partagée que le dernier brin de paille?

Mais en outre tout homme intelligent voit clairement que si le Créateur infiniment sage a donné à ses créatures des perfections, ce n'est point pour les frustrer de leur fin naturelle.

10. Nous en avons fini avec la preuve psychologique. Mais que valent ces sortes de preuves pour qui n'admet que ce qu'on peut palper, saisir, compter, peser, monnayer ?

« Ce que vous ne palpez pas est à mille lieues de vous ; ce que vous ne saisissez pas vous manque absolument : ce que vous ne comptez pas n'a, croyez-moi, aucune réalité ; ce que vous ne pesez pas n'est pour vous d'aucun prix ; ce que vous ne monnayez pas, tenez-le pour rien. »

Non seulement ces esprits superficiels qui effleurent simplement la nature n'entendent rien aux raisons que peut leur fournir une intelligence sérieuse, mais ils s'efforcent encore d'obscurcir la vérité qu'ils haïssent en alléguant de prétendus faits naturels.

Tout d'abord ils disent : C'est un fait que l'homme n'est autre chose que de la « matière », n'est autre chose qu'un « animal ». En effet, il est évident qu'entre l'homme et l'animal il existe une analogie frappante. Nous répondons : « Un homme intelligent a-t-il jamais douté que par un côté de sa nature — le corps et la vie physique — il appartenait entièrement au règne animal ? S'il en est ainsi, l'homme sera donc semblable en beaucoup de points à l'animal. Que s'ensuit-il ? Un sac d'or n'a-t-il pas plus de valeur qu'un sac plein de cailloux, parce qu'un sac ressemble de quelque façon à un autre sac ? »

On dit ensuite : « L'homme descend de l'animal, il est donc un animal. » D'après le témoignage unanime de tous les savants, l'origine animale de l'homme est à reléguer au rang des fables. Mais n'arrivera-t-il pas avec le temps que le singe se transformera en homme ? Voici notre réponse : « Cette chose est aussi peu possible qu'il est possible que d'une pièce de dix sous il sorte une pièce de vingt francs. Un cheval peut sortir d'un poulain, mais jamais d'un ânon. Encore moins un homme peut-il sortir d'un simple animal. En effet, autant l'homme ressemble à l'animal par un côté de sa nature, autant il s'en distingue par un autre côté. »

Il n'arrive jamais à éteindre en lui la conviction qu'entre l'homme et l'animal il y a une différence essentielle. Lorsqu'il lâche la bride au plaisir brutal de la sensualité, il souhaite d'être un pur animal : « Puissé-je vivre sans souci ! puissé-je n'avoir ni raison qui sent qu'on la dégrade, ni conscience qui m'épouvante, ni responsabilité qui m'accable ! » Il proclame ainsi sa conviction que l'homme est séparé de l'animal par un abîme infranchissable.

On dit : « Nul médecin, nul savant n'a encore trouvé l'âme ! » Mais où l'ont-ils cherchée ? Dans le cadavre que l'on dissèque ? Cherchez donc l'âme là où elle est : dans la vie. Et qu'on ne la cherche pas, non plus, comme on le fait d'un muscle ou d'un éclat d'os, mais bien comme le principe vital des phénomènes spirituels de la vie. L'homme établit des syllogismes, forme des jugements, a des pensées, des idées, se sent guidé par l'idéal, par des prescriptions de la conscience, auxquelles il obéit ou se soustrait par une libre détermination de sa volonté, en dehors de l'impression sensible et dans un monde supérieur à celui des sens. C'est là qu'il faut chercher l'âme, et non pas dans une morgue !

Nos adversaires disent encore : « On ne peut pas se représenter l'âme, donc elle n'existe pas. » Etrange science ! On pourrait dire à ces gens-là : On ne peut pas « se représenter » la force d'attraction, donc cette force n'existe pas. Bien mieux : On ne peut pas se faire une idée de l'intelligence, de la conscience, de l'honnêteté, donc tous les hommes sont des êtres irraisonnables, sans conscience, malhonnêtes. Pouvoir se représenter l'âme, mais ce serait le matérialisme le plus fou. En effet, on ne peut se représenter que des objets matériels, des choses qui aient une étendue dans l'espace, que les sens puissent saisir. Puisque l'âme humaine n'est ni carrée, ni triangulaire, ni verte, ni bleue, ni douce, ni amère, ni retentissante, ni murmurante, on ne peut sans aucun doute se la représenter.

Aujourd'hui, dans les milieux scientifiques, on fait grand cas de l'importance des « faits ». Eh bien ! nous nous trouvons sur le terrain des faits. Nous avons vu comment l'existence d'une âme spirituelle et immortelle se déduit par une nécessité scientifique du fait notoire de la connaissance humaine et du fait manifeste du désir humain.

CHAPITRE XXV

L'IDÉE DE L'AU-DELA

1. On s'est demandé : Comment peut-on se représenter l'au-delà ? Comment est-on dans l'autre monde ? Et l'on veut que l'ignorance de ce « comment » soit une preuve que notre conviction est fausse. Il est vrai que la raison nous laisse complètement ignorer l'état précis, le lieu et les conditions de l'autre vie.

Si nous nous adressons aux monuments de la révélation chrétienne, nous rencontrons des peintures saisissantes. Il est dit de l'enfer, entre autres choses, qu'il est une prison où les malheureux hurlent enchaînés. Le ciel est appelé un couronnement, une ville splendide aux murailles magnifiques faites de pierres précieuses, où les bienheureux sont assis sur des trônes, dans des vêtements resplendissants, un fleuve débordant de joies, un festin auquel Dieu assiste pour servir ses fidèles.

Mais tout le monde comprend que dans ces paroles il ne s'agit que de comparaisons et d'images qui doivent servir d'une part à rendre plus saisissants à notre intelligence la peine du dam et les tourments des sens, réservés dans l'enfer aux contempteurs des commande-

ments divins ; de l'autre, à nous laisser pressentir la surabondance de bonheur, qui, dans le ciel, sera le partage des fidèles serviteurs de Dieu. Nous devons comprendre que l'impie, qui. dans son orgueil, s'est soustrait à la fin de son existence, se jette lui-même pour toujours là où tout est tourment et rien que tourment, là où le feu qui, s'il n'est pas naturel, est pourtant réel, embrase toute la substance de l'essence humaine au milieu de douleurs et de peines. Nous devons comprendre que celui qui craint Dieu participera dans l'autre monde au bonheur dont jouit Dieu lui-même, que la Divinité se soumettra, pour ainsi dire, à lui pour le rendre heureux. Et si le juste meurt chargé de taches qui l'empêchent d'être admis dans ce séjour, où rien d'impur ne peut entrer, il a cependant la certitude incontestable de jouir abondamment du bonheur éternel, dès que le dernier denier sera payé à la justice divine.

Il est vrai : nous ne pouvons nous faire aucune représentation précise de l'état de l'autre monde. Mais cela n'est pas nécessaire. Nous connaissons clairement ce que nous avons besoin de connaître pour nous diriger vers cet au-delà ; il est d'autres choses que nous pressentons dans la pénombre du crépuscule ; mais le principal reste pour nous dans une nuit profonde, tant que nous sommes ici-bas. Il en est du domaine de la révélation chrétienne comme du domaine de la nature.

2. Un mot seulement sur une vérité qui nous est garantie par l'autorité de la révélation divine. Notre âme n'est pas seule immortelle, notre corps l'est aussi ; sur l'ordre de la toute-puissance divine, de la poussière du tombeau notre corps sortira vivant.

La raison humaine, par ses propres lumières, ne peut

pas découvrir cette vérité avec une certitude parfaite. Mais elle peut arriver à l'admettre, lorsque la révélation la lui a montrée.

Serait-il donc impossible à la toute-puissance divine, qui a pu appeler à l'existence le monde qui n'existait pas auparavant, de redonner à la poussière inerte la vie par le moyen de l'âme? Serait-il contre nature que l'âme reçût de nouveau le corps qu'elle a la faculté naturelle de vivifier? Y aurait-il la moindre inconvenance à ce que l'homme possédât l'éternité dans sa nature complète — corps et âme — puisque c'est dans cette nature qu'il a mérité ici-bas son sort éternel? Ne doit-on pas plutôt croire que la justice divine cite devant son tribunal, non seulement l'âme, mais l'homme tout entier tel qu'il a opéré le bien et le mal? La chasteté, la tempérance, la charité envers le prochain appartiennent essentiellement à l'élément physique de l'homme. On comprend donc que le corps de l'homme participe aussi à la récompense éternelle. Bien des points restent, il est vrai, dans l'ombre. Le même corps ressuscitera. Le vieillard a le même corps qu'il avait dans son enfance, quoique, par suite de la modification de la substance, il ne reste plus rien des éléments primitifs. Le corps de l'au-delà est le même que le corps d'ici-bas. Mais jusqu'où cette parité va-t-elle? On ne nous le dit pas.

Il est certain que nous ne devons pas nous attendre à ce que l'homme soit dans l'autre monde soumis aux conditions physiques d'ici-bas. Car « le corps est semé corps animal, et il ressuscitera corps spirituel ». (1 Cor., xv, 44.) Ainsi c'est le même corps qui ressuscitera, mais dans des conditions différentes. De quelle nature précise seront ces conditions? On ne nous le dit pas.

3. Il est également hors de doute que les âmes se reconnaîtront les unes les autres, s'intéresseront les unes aux autres, et verront en Dieu les événements de cette terre. — Les monuments de la révélation nous l'affirment. Mais comment cela se fera-t-il ? On ne nous le dit pas.

En général — répétons-le — nous ne pouvons pour les détails nous faire de l'état de l'autre monde aucune représentation qui corresponde à la réalité. Pratiquement nous ne pouvons nous figurer la vérité existante que par des tableaux de notre imagination. Les peintures saisissantes des saintes Écritures nous sont pour cela d'un grand secours. Que doit donc être la réalité, si déjà l'image en est si puissante !

Nous savons une chose : dans l'autre monde, l'âme est soumise aux influences d'une perfection divine, d'une façon correspondante à ce qu'elle était vis-à-vis de Dieu ici-bas. Le Dieu qui, avec une providence si pleine de miséricorde, a veillé à ce qu'ici-bas les conditions vitales fussent pour l'homme en rapport avec la nature humaine, prendra également soin dans l'autre monde que l'âme possède très abondamment tout ce que son existence exigera alors.

Notre ignorance de l'état de l'au-delà peut du reste avoir aussi son utilité pour nous. Si nous connaissions l'autre monde tel qu'il est exactement, accablés par cette connaissance nous serions peut-être gênés pour mettre à profit la vie présente. Un enfant n'a pas besoin de savoir tout ce qu'un homme mûr doit savoir. Pour qu'il vive comme il convient à son âge, il doit savoir ce qui est utile à l'enfant ; il lui suffit de sentir à sa façon que l'enfance est une préparation à un avenir d'une véritable importance.

Il serait donc inutile et insensé de s'inquiéter de choses

que, d'après la sage disposition de la providence divine, nul ne peut connaître ici-bas.

Tout doute relatif à la certitude de la vie future est sujet à caution dans son origine, car il provient d'une passion ; il est absurde dans sa cause, car il vient d'un défaut de réflexion : il est funeste dans ses conséquences, parce qu'il enlève aux hommes leur consolation et la base la plus solide de leur vie morale.

CHAPITRE XXVI

LE SOUCI LE PLUS IMPORTANT

1. La vie du cœur humain est une trame continue de désirs et de soucis.

Occupez-vous de vous-même ! Un sage de l'antiquité résumait tous les enseignements de la sagesse dans cette exhortation. Il y a des gens qui se donnent tout entiers aux affaires du monde extérieur, qui se préoccupent de tout, excepté d'eux-mêmes.

Ne penser qu'à soi est mauvais ; penser aussi à soi est bon.

Il n'est rien dans l'univers dont l'homme intelligent doive prendre plus de soin que de son âme, de sa vie intérieure.

Mon âme a plus de prix que tout l'univers visible. A quoi me sert l'univers entier si je nuis à mon âme ?

Après cette vie, il en est une autre ; mon âme est immortelle. La vie d'ci-bas est courte, si elle m'est donnée c'est surtout pour arriver à la vie éternelle.

On s'occupe beaucoup de la santé du corps ; combien plus devons-nous veiller à la santé de l'âme !

Je n'ai qu'une seule âme ; elle est la fille adoptive de

Dieu, cette grâce d'adoption lui donne la valeur même du sang précieux du Christ.

Si je perds mon âme, c'est pour toujours.

Le bonheur de mon âme, mon propre bonheur : c'est une même chose. Pour obtenir ce bonheur, je suis ici-bas soumis à une épreuve. L'épreuve est courte, l'éternité en dépend.

La vie de tout homme ressemble à une vague : dans le large et tumultueux torrent des siècles, elle s'élève un instant, puis retombe. Et cependant, durant cette vie si courte, l'homme doit faire un choix d'une conséquence extrême. Le courant des circonstances qui l'environnent n'est pas soumis à sa puissance. Mais il peut, dans ce courant, choisir une direction : en haut vers le bonheur sans fin, ou en bas vers la douleur éternelle.

Dans cette épreuve votre salut sera votre libre coopération à la grâce; votre bonheur est entre vos mains. Choisissez : vous êtes à un carrefour; le chemin qui vous semble le plus difficile vous mène au but, le plus facile vous conduit à l'abîme.

Vous êtes presque constamment à même de choisir entre le bien et le mal. Toute élection est importante. Le mal se multiplie rapidement, le bien s'accroît très lentement ; l'ortie pousse d'elle-même, la rose veut des soins.

Travaillez, prenez de la peine pendant qu'il est temps, pour atteindre le but de votre existence. On réussit par les efforts, et non par les désirs. Le bien ne vient pas en dormant.

Une partie essentielle de l'épreuve consiste à bien user des agréments de la vie comme de ses difficultés. Les joies alternent avec les douleurs, c'est le sort de l'homme; et celui qui, dans ces alternatives, ne tombe jamais est un homme fort. Dans le malheur redressez-vous, dans le bonheur courbez-vous.

Que votre souci le plus important soit donc de soutenir l'épreuve dont dépend le salut de votre âme. On peut s'occuper des biens légitimes de la vie, mais sans excès. Celui qui se borne à s'inquiéter constamment de sa santé ressemble à l'avare qui accumule des trésors sans en jamais jouir. Regardez tout au point de vue de la volonté divine.

2. L'épreuve à laquelle l'homme est soumis ici-bas a ses périls. De là, dans le langage chrétien, cette expression : sauver son âme.

Sauvez votre âme ! Votre Seigneur et Créateur attend que vous subissiez l'épreuve et que vous opériez votre salut. Dieu n'a destiné personne au malheur.

Quelque faute que l'homme ait commise, Dieu ne veut pas sa mort, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. Mais si l'homme ne veut pas ce que Dieu veut, Dieu ne contraint personne. Malheur à qui se révolte contre Dieu.

Quel prince, si débonnaire soit-il, dispensera sans fin des bienfaits à un sujet qui ne cesse de l'injurier chaque jour de propos délibéré ? Dieu jettera l'orgueilleux dans l'enfer qu'il s'est creusé lui-même.

Être pris par une machine, être broyé par une force de la nature, quelle chose effrayante ! Il est bien plus effrayant encore de tomber entre les mains du Dieu juste ! (Hebr., x, 31.)

Sauvez-vous ! Pour comprendre ce mot, lisez dans les feuilles publiques la description d'un naufrage ou d'un incendie.

Si vous étiez dans un train que vous sauriez devoir bientôt se précipiter dans l'abîme, que feriez-vous ? Resteriez-vous à votre place, sous prétexte que le coussin est moelleux ? Que devez-vous donc faire, quand vous vous

apercevez que votre vie se précipite avec une rapidité croissante vers l'abîme ?

Sauvez-vous ! Vous êtes malade ; vous avez reçu une blessure mortelle dont la gravité s'accroît chaque jour.

Sauvez-vous de la mort éternelle, de l'effroyable abîme. Sauvez-vous des nombreux dangers qui vous entourent durant le temps de votre épreuve terrestre.

Si grands sont ces dangers, que vous êtes perdu si vous êtes réduit à vos seules forces. Sauvez-vous en vous attachant fortement à Dieu.

CHAPITRE XXVII

OPTIMISME ET PESSIMISME

1. En songeant à la vie, Démocrite, dit-on, riait toujours; Héraclite pleurait sans cesse. Le même contraste se retrouve dans tous les siècles. Pour les optimistes, le monde est le superlatif du bien; pour les pessimistes, il est le superlatif du mal.

L'optimisme est dans l'erreur. Si le monde et la nature présentent des scènes splendides, on y voit aussi partout des petitesses, des imperfections, des défectuosités. La misère sous toutes les formes et à tous les degrés oppresse l'espèce humaine. Pénétrez dans la vie intime de l'homme : partout vous y trouvez douleurs et fléaux. Beaucoup de misères sont si bien masquées qu'elles ont l'apparence du bonheur. Les malheureux ont honte de leur malheur; ils le cachent aux regards des curieux.

Le pessimisme est également inconciliable avec la réalité des choses.

La vérité tient le milieu entre l'optimisme et le pessimisme. Le monde n'est ni le ciel ni l'enfer; c'est la voie difficile, mais supportable, destinée à nous conduire à l'optimisme éternel — le ciel — voie qui, d'ailleurs, côtoie un pessimisme : le précipice, dans lequel l'homme, s'il le veut, peut se laisser choir.

Gardez-vous donc de la manie de voir tout en beau, comme l'optimiste ; gardez-vous plus encore d'une humeur pessimiste.

Il y a une certaine grandeur dans le pessimisme ; déclarer toutes choses mauvaises a grand air. Le pessimisme, c'est le manteau troué du philosophe : les trous laissent voir la vanité humaine.

2. Soyez juste et sachez reconnaître et estimer le bien partout où il se trouve.

La vie, sans doute, a ses maux. Mais si nous avions toujours la bonne foi d'apprécier le bien que Dieu nous ménage pour chaque jour, nous aurions assez de force pour supporter le mal. Contentons-nous des biens que Dieu nous a départis, tels qu'ils sont.

La mauvaise fortune peut venir ; au moment de la tribulation, l'âme élevée s'en remet fermement à la très sainte volonté de Dieu.

Si vous ne pouvez vivre comme vous le voudriez, résignez-vous à vivre comme vous le pouvez, et croyez que ce que la Providence vous accorde vaut mieux que ce qu'elle vous refuse.

Ne vous scandalisez jamais ni ne vous étonnez de rien. N'ayez souci que de vous et gardez-vous de la contagion du mal. Et si, par la permission de Dieu, vous deviez vivre parmi les démons, sa très sainte volonté est qu'au-dessus de tout, vous contempliez Dieu.

Les souffrances multiples de cette vie nous indiquent que le premier but de la création n'est pas le sentiment du plaisir. Le but premier de la création est de manifester les perfections divines. Et l'homme est avant tout placé en ce monde pour être une expression de la volonté divine. D'ailleurs l'homme doit y trouver son

bonheur. Et il l'y trouve en effet : il l'y trouve complètement dans l'au-delà, et, dans une certaine mesure, ici-bas s'il sert Dieu fidèlement.

L'infidélité dans le service de Dieu, voilà ce qui, trop souvent, fait ressembler la vie à un enfer.

CHAPITRE XXVIII

LA RELIGIOSITÉ MODERNE

1\. « Quelque différentes que puissent être d'ailleurs les opinions des hommes, disait F. Strauss, ils s'accordent tous à dire que l'instinct religieux doit être considéré comme un privilège de la nature humaine, voire même comme son principal titre de noblesse. » S'il en est ainsi, la question du véritable esprit religieux est une question fondamentale de la nature humaine.

Le monde moderne, plongé dans le panthéisme ou dans le matérialisme, veut lui aussi posséder sa religion.

La religion moderne veut être universelle ; elle ne se rapporte pas à la vérité objective, elle repose seulement sur un besoin subjectif. Le Groënlandais qui, après une pêche heureuse, oint d'huile de baleine ses idoles, et qui les châtie après un labeur infructueux, et le savant expérimenté qui poursuit le christianisme de ses plaisanteries et de ses sarcasmes, se placent au même point de vue religieux : ils veulent satisfaire leurs émotions subjectives. Il n'y a pas de vrai Dieu, ou du moins nous ne pouvons le connaître ; ce n'est que par un besoin de l'imagination que l'homme, qui a l'instinct religieux, se représente un Dieu quel qu'il soit, bloc de bois, soleil ou

sac d'argent. Tous les hommes n'ont pas les mêmes besoins ni les mêmes aptitudes. « Remplis ton cœur, si grand soit-il, et si ce sentiment te rend complètement heureux, appelle-le comme tu voudras ; appelle-le bonheur, cœur, amour, Dieu ! Je n'ai pas de nom à lui appliquer. Le sentiment est tout; le nom est son et fumée, éclat du ciel recouvert d'un nuage. »

La religion moderne est « humaine » et rien qu'humaine. Il n'est rien au-dessus de l'homme. Cette religion satisfait les besoins humains. Que feront donc les paysans, les ouvriers et les artisans qui n'ont ni temps ni argent pour se donner des plaisirs ? Pour eux la vie est si monotone, si triste ! Il faut, dès lors, que le peuple soit religieux, il doit oublier dans de douces illusions que le poids de la vie est insupportable.

Et même pour les classes riches et cultivées, il y a des heures pénibles, où l'on a besoin d'une émotion sacrée. L'âme se sent poussée à s'abandonner silencieusement, mais intimement, au surnaturel, tel que nous pouvons nous le représenter d'après nos nécessités. Comment vivre sans cette ivresse du sentiment, qui a quelque chose de divin, qui s'agite et bouillonne en nous et fait de nous des rêveurs heureux ?

La religiosité moderne est l'indépendance de l'esprit, par conséquent elle est acceptable pour tous les hommes. Dès lors qu'elle renonce à tous les enseignements et à toutes les affirmations, elle est affranchie de tout dogme ; sur aucun point elle ne s'oppose à la libre pensée ni au libre examen. Il n'est pas nécessaire d'avoir une conviction déterminée, encore moins de l'exprimer. La satisfaction de tout instinct égoïste, fût-il même déshonnête et cruel, est permise. Cette religiosité a, il est vrai, une règle morale ; la voici : Garde l'apparence extérieure et

les convenances du moment. Pour le reste, elle biffe d'un trait les dix commandements. La polygamie et la communauté des femmes sont permises ; toutefois, il y a encore certaines convenances extérieures, dont il faut tenir compte, comme l'enseignent aux masses le théâtre et la littérature. Et pourquoi n'en viendrions-nous pas à l'anthropophagie ? La science moderne nous permet d'espérer qu'un jour, avec la chair du prochain, nous nous incorporerons ses vertus et ses talents.

2. On ne saurait croire quelle somme d'esprit nos sophistes ont gaspillée pour substituer un autre fondement à ce sentiment religieux qui naît de la connaissance d'un Dieu personnel et surnaturel.

Les uns voient dans la religion une coutume vaine qui s'est formée par l'usage, un idéal chimérique.

D'autres font de l'inconnaissable ou de l'obscurité même l'objet de leur culte religieux.

D'après Tyndall, l'homme doit avoir une religion, parce qu'il éprouve le besoin d'étendre par la poésie et par le rêve le domaine accessible à sa connaissance.

D'après Spencer, le sentiment religieux doit trouver sa satisfaction dans le culte formel du scepticisme, c'est-à-dire dans la conscience d'une absolue et totale ignorance.

D'après Mill, la religion est le culte de l'humanité, l'amour de toute l'humanité, le désir profond du mieux universel.

D'autres voient la vraie religion dans le travail prosaïque qui contribue à augmenter le bien-être corporel.

Selon la doctrine du panthéisme, la religion est le vif sentiment de l'universel, au gré de chacun, ou même la conscience que l'on a de l'absolu.

La religion est le culte du beau, et l'on tient puur beau

tout ce qui charme; la religion est la considération poétique de la nature. Il ne peut être question de devoirs réels, de vertus que l'on doive pratiquer par religion. Dès lors pas de responsabilité morale. Tout est disposition, jouissance, sentiment, inclination du cœur. Et de même que la religion est une jouissance esthétique, de même toute jouissance esthétique est religion.

Le monde moderne découvre sa religion même dans les animaux; le chien est religieux parce qu'il se sent dépendant. Dans l'homme comme dans l'animal, la religion est sans but, sans vérité intime, sans objet correspondant; quand le sentiment religieux existe, il cherche sa satisfaction et la trouve dans de vaines chimères, d'une façon ou d'une autre.

Le matérialisme se demande si cette fiction maladive d'une religion suprasensible doit être tolérée ou non. Les uns disent non, les autres oui, mais seulement comme acte privé.

D'autres (les déistes) estiment hautement la religion et déclarent qu'une religion sans un Dieu personnel est une absurdité. Mais ce Dieu est nonchalant; il n'a souci ni du monde ni de la moralité. L'essence de la religion déiste consiste à jouir de la vie, à obéir au noble instinct de l'amour qui embrasse des millions d'êtres, qui embrasse le monde entier, et à prendre part, dans la mesure des besoins de son âme, à la forme extérieure du culte religieux dans lequel on est né et on a été élevé, pourvu que la chose ne soit pas trop gênante ou ne cause pas des préjudices financiers trop considérables.

D'autres encore ne voient dans la religion qu'un frein pour le peuple sans éducation; les gens cultivés n'ont pas besoin de religion.

3. Le « christianisme » moderne ne diffère pas essentiellement de la religiosité de l'incrédule ; il règle sa piété d'après les besoins de son cœur. C'est un christianisme bienfaisant, d'accord avec les sentiments intimes de la nature humaine, plein de vagues langueurs. S'il est vrai ou faux, peu importe.

Tel est l'égarement moderne ! On ne demande plus : A quoi suis-je tenu envers Dieu par une nécessité morale, en vertu de ma nature ? On demande : Que réclament les sentiments poétiques de ma nature ? Dieu n'est plus l'être premier et suprême. L'homme a détrôné Dieu pour rapporter toute chose à soi.

CHAPITRE XXIX

LA VRAIE RELIGION

1. Par le mot religion, on désigne en réalité les rapports de culte et de soumission qui rattachent l'homme à Dieu.

La religion est un acte de la volonté, appuyé sur une connaissance solide et une science certaine, par lequel l'homme se reconnaît dépendant de Dieu, son Créateur et sa fin dernière, et se conduit en conséquence.

Si nos rapports avec Dieu sont ceux pour lesquels l'homme est fait, on doit s'attendre à ce que l'homme se porte naturellement vers la religion, non seulement par son intelligence, mais aussi par ses désirs, ses craintes, ses sentiments, par toutes les aspirations de son cœur. Mais il ne s'ensuit pas que la religion soit née d'une crainte stupide ou de quelque autre sentiment non raisonné. La religion a pour base une connaissance certaine de la réalité.

La religion n'est pas le rêve fantaisiste d'un monde suprasensible, que chacun peut se forger à son goût et d'après ses besoins subjectifs. Non, elle est le résultat de la ferme connaissance de Dieu, telle qu'elle existe réellement chez ceux qui ne l'éteignent pas volontairement. La

connaissance de Dieu naît pour ainsi dire d'elle-même au premier moment de l'usage de la raison.

Une religion qui refuse de se fonder sur la réalité et sur la connaissance d'une réalité est une comédie, une hypocrisie indigne, une absurdité maladive.

Mais la religion n'est pas simplement une connaissance.

La religion nous place dans nos vrais rapports avec le but dernier de tous les efforts de la vie humaine ; elle n'agit pas comme la science, en nous faisant simplement connaître par la froide raison d'où vient l'homme et où il va ; non, elle échauffe et affermit la volonté, pour lui faire embrasser très intimement le but final et y diriger toute chose comme il convient.

2. La religion est la reconnaissance de notre dépendance à l'égard de Dieu, elle est l'accomplissement d'un devoir de justice envers Dieu.

L'homme, appelé à l'existence par la volonté de Dieu, conduit par la volonté de Dieu à la fin dernière de cette existence, reconnaît librement et avec joie la volonté de Dieu, la prend pour base et pour règle de toutes ses actions, pour loi inviolable de sa vie, se confie fermement en l'amour et le secours de Dieu. Voilà la religion.

La volonté amène tout d'abord l'intelligence à confesser la vérité connue. Cette adhésion à la vérité connue que produit la volonté soumise à Dieu s'appelle « la foi ». Cette adhésion de l'intelligence est un acte moralement bon en raison de la volonté bonne qui le produit.

Puis la volonté étend son action et embrasse l'ordre voulu par Dieu tel qu'il est établi dans le monde visible et invisible. Pas de religion sans moralité, et pas de moralité sans religion.

A cela s'ajoute, comme autre élément de la religion, un

abandon plein de confiance et d'amour à Dieu, abandon qui se révèle principalement en ce qu'on cherche son appui, son secours, son salut et son bonheur en Dieu.

Le sentiment suit aussi la volonté ; c'est un repos, une satisfaction de la volonté dans la religion. Puisque l'homme est fait pour Dieu, la volonté sans religion n'a pas de consistance, elle est inquiète et non satisfaite, tandis que le repos et la paix pénètrent avec la religion dans la volonté.

Cet état de paix ou d'inquiétude s'étend à toutes les facultés appétitives de l'homme. Sans religion, tout à l'intérieur est vide et désolé. Des produits frelatés n'apaisent la faim qu'un instant. Seule, la religion reconnue comme vraie peut offrir à l'homme la satisfaction permanente de son âme.

La religion est nécessaire à l'existence de la société humaine : « Une ville pourrait plutôt exister sans fondement, un pays sans soleil, qu'un peuple sans religion », dit un sage de l'antiquité.

Napoléon Ier défendait la diffusion des écrits antireligieux en disant : « Je ne me sens pas assez fort pour gouverner un peuple qui lit Rousseau et Voltaire. »

La religion est une exigence de la nature ; lorsque l'homme ne possède pas la vraie religion, il y cherche du moins une compensation dans de vaines rêveries.

Beaucoup estiment la religion, mais seulement d'une manière profane. Pour eux, la religion n'est autre chose qu'un engrais surnaturel qui féconde le champ que nous avons à cultiver ; par suite l'homme doit avoir de la religion pour garantir ses intérêts terrestres.

Sans doute, avec la religion, les vrais intérêts de la vie sont parfaitement sauvegardés. Mais, s'il faut de la religion, c'est qu'elle est notre premier devoir envers Dieu.

La religion nous soumet à Dieu, elle nous rend dépendants de Dieu. Elle nous donne la force de renoncer à toutes les prétentions injustes de notre égoïsme ; elle nous assure l'indépendance nécessaire en face du monde, la liberté requise en face de nos passions, la force morale d'obéir librement à nos supérieurs, l'esprit de dévouement pour notre prochain.

3. La religion dans son développement complet, naturel, doit embrasser l'homme entier, non seulement l'homme intérieur, mais l'homme extérieur. Car la religion est la soumission obligatoire de l'homme entier à Dieu. La religiosité intérieure sans la religiosité extérieure et sociale est une monstruosité ; il est impossible qu'elle dure.

CHAPITRE XXX

LA RELIGION FONDEMENT DE LA MORALE

1. Aujourd'hui, beaucoup, il est vrai, veulent conserver la morale comme la base nécessaire de l'ordre social; mais ils veulent une morale sans religion. La religion est pourtant la seule chose qui puisse donner à la morale solidité, durée et vie.

Ils cherchent le principe dernier des lois morales, non pas dans nos rapports avec Dieu, mais dans les relations d'homme à homme, et ils croient pouvoir trouver la souveraine puissance législatrice, la suprême et dernière raison de la loi morale, dans la nature humaine ou dans le développement économique de la société. Une chose morale, disent-ils, est ce qui est conforme à l'usage, et l'usage varie selon les exigences du jour.

En réalité, les exigences morales ne sont pas une loi naturelle au sens des sciences naturelles; car elles n'imposent pas une nécessité physique. Encore moins peuvent-elles avoir leur cause dans une décision de la volonté humaine; car la morale est indépendante de tous les mouvements de la volonté et de tous les sentiments qu'elle repousse et qu'elle condamne.

Il est impossible que la morale puisse avoir sa cause

dans de simples conventions et dans de simples usages; ces conventions et ces usages varient selon les temps et les pays, et même selon l'humeur des hommes, tandis que les premiers principes de la morale demeurent immuables chez tous les hommes et dans tous les siècles,

Souvent les hommes se sont trompés. Ils ont appelé moralement bons ou permis des faits qui en réalité sont moralement mauvais. Mais, partout et à tous les degrés du développement économique, ils se sont trouvés d'accord pour établir une distinction fondamentale entre le bien moral et le mal moral. Il faut donc un fondement solide sur lequel repose cette distinction. Où est ce fondement? Telle est la question.

2. On dit : Est moralement bon, tout ce qui est utile matériellement; est mauvais, tout ce qui est nuisible. Bien que la morale et la véritable utilité soient liées étroitement, elles sont cependant deux choses distinctes. L'homme qui a l'intention d'agir moralement, ne pense en réalité ni à l'avantage ni au dommage qui en résultera; il ne pense qu'à ce qui lui est défendu comme mal et à ce qui lui est permis ou imposé comme bien. Abstraction faite de l'utilité, toute bonne action prépare à l'homme une noble satisfaction, sans que cette dernière soit cherchée; et abstraction faite de tous les désavantages, le remords, l'inquiétude, le repentir, suivent les mauvaises actions.

Si l'utilité subjective était la raison de la morale, il pourrait facilement arriver qu'un vol, qu'un assassinat, que la trahison d'un ami fussent moralement permis. Que de fois il arrive que la morale contrarie un prétendu intérêt et exige les plus pénibles sacrifices!

On dit aussi que, dans le domaine de la morale, la

raison humaine est la suprême législatrice. La volonté humaine devrait donc, uniquement à cause de la raison, par pur respect pour la raison, obéir à la loi que lui manifeste la raison. Les défenseurs de ces opinions ne remarquent pas qu'au point de vue de la moralité, ce qui est bon ou mauvais ne nous est point simplement manifesté, mais que cette manifestation revêt la forme d'un précepte, d'une loi sacrée et absolue. Le pouvoir de la conscience n'est donc pas autonome (dépendant de moi) ; il est hétéronome.

Ce pouvoir, d'où découlent la loi et l'obligation morale, se révèle comme supérieur à nous, comme une autorité absolue, sacrée ; comme un pouvoir dont nous dépendons, devant lequel nous sommes responsables de nos faits et gestes. N'en pas tenir compte, c'est dérober à la loi morale sa force, sa dignité, son importance. Il est donc démontré que nos rapports avec Dieu sont l'unique raison, l'unique fondement de la morale.

Kant lui-même a reconnu la nécessité d'unir la morale à la religion. Il dit que la religion est une fiction de l'âme qui nous représente nos devoirs moraux comme des commandements divins. Misérable excuse ! A quoi nous servent des fictions, si nos devoirs ne reposent pas, en réalité, sur des commandements divins ?

L'expérience quotidienne atteste que la morale pratique ne peut efficacement exister si elle n'est basée sur la crainte de Dieu ; si elle repose sur quelque chose de purement humain, elle est affaiblie et instable, elle change avec les sentiments, les désirs et les aspirations de chaque individu.

Un philosophe allemand fait cet aveu : « J'ai été jeune et je suis vieux, et j'affirme que je n'ai jamais rencontré une morale solide, efficace, que dans ceux qui craignaient

Dieu, non pas à la façon moderne, mais à la naïve façon du bon vieux temps; chez eux seulement j'ai trouvé la joie de vivre, une sérénité de cœur à l'abri de tout et le calme en face de la mort. »

CHAPITRE XXXI

LA RELIGION, PRINCIPE DE LA FIDÉLITÉ A LA VOCATION

1. De même que l'organisme possède différents organes, ainsi la société humaine suppose diverses espèces de vocations, élevées ou communes, difficiles ou agréables, dont chacune est nécessaire à l'existence de l'ensemble. Il importe donc que les hommes aient une raison de remplir leurs devoirs d'état par une fidélité volontaire et efficace à leur vocation.

Des ambitions terrestres ne sauraient, pour tous les cas, fournir une raison suffisante de cette fidélité. Trop souvent le résultat n'est pas ce qu'il devrait être d'après les règles de la justice. Certaines vocations sont trop misérables, trop pauvres de joies, trop pleines de difficultés, pour que l'on puisse y trouver une compensation aux efforts énergiques qu'elles réclament pendant des années, souvent jusqu'au tombeau. Combien misérables, nuls, insignifiants, sont les intérêts d'un grand nombre de professions, quand on les considère en eux-mêmes !

Et qu'est-ce donc tout ce brouhaha des diverses professions qu'on exerce sur la terre, si on les examine au point de vue humain ? Un ramassis de pauvres diables couverts de haillons ou de colifichets. En règle générale, la vocation

des hommes consiste à s'enivrer d'espérance folle et à danser jusque dans les bras de la mort.

A en juger par les dehors, le but de la vie est surtout d'acquérir quelque chose, et, ce bien une fois acquis, de l'empêcher de devenir un fardeau. Pour la plupart des hommes, la vie, considérée au point de vue terrestre, est mesquine et insipide, agitée et accablante, obscure et peu sûre, féconde en écueils et en difficultés de toute sorte. Et en tout cela l'homme isolé se sent si faible et si abandonné, embarrassé dans tant de difficultés, frappé par tant de coups du sort, tourmenté par tant de besoins !

2. D'où peut venir le secours, sinon de Celui qui a créé la nature humaine et qui, par conséquent, a voulu les diverses vocations appropriées à la nature humaine?

Que l'homme songe à Dieu, qu'il se confie à Dieu, qu'il se soumette à Dieu, qu'il accepte ses devoirs d'état, parce que Dieu le veut et comme Dieu le veut ; qu'il considère sa vocation comme découlant vraiment de Dieu, en un mot, qu'il ait de la religion.

Et bientôt il s'apercevra que l'écorce amère de la vie renferme cependant un noyau précieux et savoureux ; il aura pour sa consolation la perspective que la vie, par delà les vagues du temps, aussi vite dissipées que formées, a un rivage ferme et permanent.

C'est à la condition de rapporter à Dieu tous les événements de sa vie réelle que l'homme peut s'expliquer l'énigme des choses d'ici-bas. Alors tout est éclairé, illuminé et sanctifié par cette fin suprême de la vie.

Il voit, dans les choses de la terre, la volonté de Dieu : l'écorce tombera bientôt, le noyau demeure et dans les profondeurs de la terre il germe pour l'éternité : là, à la

lumière éclatante de la vérité divine, il porte ses fruits immortels.

Gagner beaucoup d'argent et occuper une position éminente ont leur importance; mais ce n'est pas tout, il y a autre chose à faire. La vie est un orchestre; faites votre partie, mon ami, et jouez en mesure, alors même que vous n'avez jamais de solo à faire.

Se proposer en ce monde autre chose que l'accomplissement de la volonté de Dieu, c'est donner de la tête contre un mur; on aboutira à cette constatation : obtenir ce qu'on a souhaité, c'est découvrir la vanité de l'objet de ses désirs.

3. Le conseil est donc sage : « Tout ce que vous faites, en paroles ou en œuvres, faites tout au nom du Seigneur. » (*Coloss.*, III, 17.) Celui qui agit ainsi se fraye, dans les étroites et difficiles limites de la vie, un sentier qui le conduira à Dieu à travers les détours et les courbes de cette vallée de misère.

C'est la religion qui rapportera à Dieu toutes les conditions et tous les efforts de cette vie et qui les illuminera de la lumière de l'éternité! Par elle la condition extérieure de l'homme, sa vocation sur cette terre, le travail de chaque jour, sont ennoblis et deviennent une sorte de sacerdoce.

La vraie religion n'exige pas nécessairement une position particulière, des rites et des œuvres extraordinaires; non, elle s'accommode complètement et pleinement à toutes les conditions de l'existence dès là qu'elles sont conformes à la volonté divine, à toute vocation moralement légitime.

Le fils d'un roi puissant fut un jour invité à un repas par une famille de simples particuliers. Le roi lui dit : « Va, mais n'oublie pas un instant que tu es le fils du

roi. » Dieu nous dit de même : « Va, soumets-toi aux exigences terrestres de ta vocation; mais n'oublie pas que tu es un enfant de Dieu. »

CHAPITRE XXXII

NATURE ET RÉVÉLATION

1. Tout ce qui est nécessaire à l'homme pour atteindre sa fin naturelle, le Créateur le lui a donné dans le domaine de la raison et de la nature.

Toutefois, l'homme se sent faible; faible dans son intelligence, faible dans sa volonté.

Il n'est rien de plus infirme au monde que la nature humaine séparée de Dieu; il n'est pas de mal dont elle ne soit capable. L'histoire de l'humanité en offre les plus effrayantes preuves. C'est seulement en s'appuyant sur Dieu — de la façon voulue par Dieu — que l'homme peut se maintenir à la hauteur de sa dignité.

Il est vrai : l'homme peut, avec les seules lumières de sa raison et avec beaucoup de peine, chercher et trouver quelques-unes des vérités dont il désire avoir une connaissance claire. Mais combien peu, au milieu des soucis terrestres, ont le temps nécessaire pour des recherches si approfondies! Et ce n'est que bien tard que ce petit nombre peut se procurer la clarté désirée. Puis l'autorité du jugement personnel suffirait-elle pour que l'homme acceptât la vérité connue et se soumît à elle? Combien peu sûre est cependant la connaissance que l'homme peut acquérir des vérités suprasensibles parmi les soucis et

les exigences de cette vie, au milieu des secousses les plus violentes de tant de passions ! Alors l'homme qui a le respect de sa conscience souhaite plus de lumière que ne peut lui en fournir la nature.

On a raison de le dire : cette nature grandiose, avec toute sa magnificence et sa splendeur sans limites, est une révélation de Dieu. Mais cette révélation est limitée. Elle ressemble à la trace laissée par le pied dans la poussière du chemin, et qui indique qu'un homme ou un enfant ont passé par là. Les empreintes de cette connaissance naturelle sont si peu profondes, qu'il suffit pour les effacer du souffle des passions et de l'agitation des soins terrestres. Aussi tout noble cœur porte en lui un désir inné qu'il y ait, outre cette révélation naturelle, une autre révélation extra-naturelle ou surnaturelle. Et c'est pourquoi les intelligences dévoyées ont plus d'une fois rêvé de semblables révélations. Encore qu'ici-bas il y ait bien des « rêves », tout cependant n'est pas rêve.

Alors l'homme conscient de sa propre faiblesse regarde autour de lui et cherche qui lui offrira la véritable réalité au milieu de tant de rêves et de fantômes. O maître du ciel, source de lumière, éclairez-moi ! Platon soupirait ardemment après le temps où un pilote viendrait nous apprendre quelle conduite tenir à l'égard des puissances surnaturelles et à l'égard des hommes.

2. La volonté se sent aussi limitée que l'intelligence, aussi faible et aussi dépendante.

L'homme voit bien ce qu'il devrait faire. Mais il se sent impuissant à l'accomplir. Il voudrait être bon, mais le bien lui est difficile. S'il s'abandonne à lui-même, il s'égare dans des sentiers qu'il ne saurait lui-même considérer comme étant le bon chemin.

Je reconnais le bien et j'y prends plaisir, mais dans l'action je me laisse séduire et tromper par le mal.

Alors le cœur angoissé implore le secours divin. Seigneur, qui m'avez créé, soyez mon sauveur ! N'abandonnez pas votre faible créature ! Sans vous je suis perdu ! Soutenez-moi dans les difficultés de la lutte.

La sagesse de Dieu ne devait-elle pas permettre que l'homme éprouve si vivement sa faiblesse, son indigence, afin de le préserver de l'orgueil, afin de le maintenir dans le sentiment de sa dépendance à l'égard de Dieu créateur et fin dernière de toutes choses ? Dieu ne répondra-t-il pas à ce cri de détresse, alors que la faible créature se tourne vers lui avec toutes ses puissances ?

Et qu'arrive-t-il lorsque l'homme a péché ? La conscience lui montre l'effrayante image de la Divinité offensée. Et le cœur humain pressent que le Dieu qui, dans la nature, a accordé tant de bienfaits à l'homme, sera aussi disposé à pardonner au pécheur repentant. Mais l'expiation exigée par la justice ne doit-elle pas être en rapport avec la faute ? Où est donc, dans la raison humaine, la règle qui m'indique et qui me dise clairement ce que j'ai à faire pour apaiser la Divinité offensée ? Le péché est l'acte de la volonté libre. Je jouissais de ma liberté lorsque j'ai péché ; ma volonté libre ne doit-elle pas aussi prendre part à mon acte de réparation ? C'est par orgueil que, par le péché, j'ai transgressé les lois de Dieu ; de quel acte d'humilité dois-je accompagner l'expiation ?

Accablé sous le poids de sa faute, le cœur plein d'inquiétude s'écrie : Au milieu de la vie nous sommes dans la mort. Auprès de qui chercher du secours, sinon auprès de vous, Seigneur, qui êtes irrité de nos méfaits ?

3. Dieu n'a pas créé le monde comme un architecte

construit une maison et se retire sans plus s'occuper de son œuvre. Non, Dieu est près de moi, près de mon intelligence, près de mon cœur. Il porte tout par la force de son verbe. En lui nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes. Si dans mon être et dans mes actes je suis distinct de Dieu, rien cependant n'est plus près de moi que Dieu. Sans l'Etre divin, pas d'être : sans l'acte divin, pas d'acte. Sans la lumière de Dieu, pas de véritable connaissance dans l'esprit; sans l'amour de Dieu, pas de noble amour dans le cœur. Déjà dans la nature Dieu est près de nous : « Que serait un Dieu qui n'aurait donné que l'impulsion, qui laisserait l'univers tourner après lui avoir donné sa chiquenaude? Il est digne de lui d'être le moteur intérieur du monde, que la nature soit en lui et qu'il soit dans la nature, de telle sorte que tout ce qui vit, se meut et existe en lui, ne perde jamais sa force, ne perde jamais son esprit. »

Et il ne serait pas auprès de nous, pour être toujours à même de nous porter secours d'une façon extraordinaire. au milieu de toutes nos impuissances?

Comment m'imaginer que celui qui est si près de moi ne soit pas disposé à m'assister dans ma faiblesse naturelle? Une mère prend soin de son enfant : Dieu m'oublierait-il? Serait-ce en vain qu'il a mis dans mon cœur le désir d'avoir près de moi un Dieu secourable? N'est-ce pas, au contraire, afin que j'aie conscience de ma faiblesse et de ma dépendance à son égard? pour que je trouve ma force dans ma soumission à Dieu? Et ne serait-il pas prêt à répondre à mon cri de détresse, à donner à mon intelligence la lumière qui me montre la voie surnaturelle, la force à ma volonté, la consolation à mon cœur? Et s'il n'empêche point les chutes de sa créature, n'est-ce pas afin que l'homme, reconnaissant sa faiblesse et se repen-

tant de son orgueil, s'unisse à Dieu par une confiance intime ?

Et puisque ce n'est pas seulement l'homme pris individuellement, mais l'humanité tout entière qui pousse ce cri de détresse, le secours du ciel ne doit-il pas être aussi un secours universel, approprié à tous ? L'individu est enfermé et compris dans la race. Le secours ne doit-il pas être tel qu'il atteigne les individus dans leurs rapports avec la société ?

4. Dieu a ménagé à l'humanité le secours qu'elle attendait ; au commencement des temps, il lui a donné une révélation primitive avec la promesse d'une grâce complète. C'est par leur faute qu'un grand nombre ont perdu cette révélation primitive. Dans le cours des temps, au milieu même des peuples tombés dans l'erreur, beaucoup d'hommes ont reçu cette grâce de sanctification et de salut, parce que, avec un cœur plein de bonne volonté, ils se sont laissé guider par la grâce. En Jésus-Christ, ce secours s'est manifesté extérieurement.

L'homme conscient de sa faiblesse naturelle et de sa culpabilité personnelle peut, ou bien par sentiment d'orgueil blessé et par désespoir, s'abandonner aux penchants de sa superbe et de sa sensualité — et alors il se dégradera toujours davantage ; — ou bien il peut, en toute humilité et plein de confiance en Dieu, chercher de tous côtés le don du ciel, pour son esprit affamé de lumière, pour sa volonté si faible, pour son cœur altéré de consolation, pour sa conscience oppressée par les péchés. Celui qui cherche ce secours avec bonne volonté et avec un esprit sincère reconnaîtra que le désir du cœur humain a reçu sa pleine réalisation par Jésus-Christ, qui est le point central de l'histoire universelle. Jésus-Christ a été

prédit comme le Sauveur de l'humanité et il a prouvé, par des miracles et par des prophéties, qu'il était l'envoyé de Dieu. Le Christ a mené une vie sainte; il a opéré les prodiges les plus divers; il est mort pour remplir sa mission divine; il est ressuscité d'entre les morts, et aussitôt sa doctrine, jointe à tant de sacrifices, s'est répandue au loin. Ces raisons ont suffi à l'élite de l'humanité pour reconnaître la mission divine du Christ.

Jésus-Christ est demeuré près de nous et il continue d'agir dans l'Église visible qu'il a fondée, et dans laquelle les vérités révélées par Dieu nous sont enseignées sous la garantie divine. L'Église puise ces vérités dans la tradition et dans la sainte Écriture; Dieu la préserve de toute erreur.

La partie la plus importante de la sainte Écriture sont les Évangiles. Les Évangiles sont authentiques : on reconnaît à leurs caractères intrinsèques qu'ils ont été écrits réellement par des disciples du Christ. Les Évangiles sont dignes de créance : leurs caractères intrinsèques prouvent que leurs auteurs ont dit la vérité. Les Évangiles ne sont pas interpolés : on peut prouver que dans le cours des temps, aucune modification n'y a été introduite.

5. Il y a parmi les hommes une multitude et une variété indescriptible de religions.

Cela prouve-t-il quelque chose contre la vérité du christianisme? Pas plus que contre la vérité de l'islam, du judaïsme, du boudhisme et de toute autre religion ou conception religieuse.

Peut-on conclure de la multiplicité des religions que peu importe leur doctrine? Dieu serait-il satisfait du culte qu'on lui rend, quel qu'il soit? Cette pensée renferme

quelque chose de vrai. Il y a une diversité religieuse qui n'exclut pas la vérité; et il y a aussi dans les fausses religions des âmes qui, sans qu'il y ait de leur faute, n'en savent pas davantage, et qui par suite sont excusables.

Mais comment Dieu, Vérité infinie, pourrait-il être indifférent à la vérité et à l'erreur ? Comment, aux yeux de la sainteté infinie, l'ordre et le désordre pourraient-ils avoir même valeur? Si les religions n'avaient entre elles que de légères différences, l'absurdité de les tenir toutes pour également bonnes serait moins insupportable. Mais elles sont essentiellement hétérogènes.

D'où vient donc la multiplicité bigarrée des religions?

La formation d'une religion a pour base un instinct de la nature humaine. L'homme est fait pour Dieu, et par conséquent aussi pour la religion.

Mais la nature humaine est extrêmement faible, faible dans son intelligence, faible dans sa volonté. L'amour divin a voulu venir en aide à la faiblesse de la nature. Mais, par suite du péché originel, la nature est retombée dans sa faiblesse; telle est la source des erreurs.

CHAPITRE XXXIII

MIRACLE ET LOI DE LA NATURE

1. Beaucoup se déclarent aujourd'hui les partisans enthousiastes du christianisme. Mais il leur faut un christianisme sans miracle. « Le christianisme pratique, écrit-on, la religion en tant qu'esprit et force contre les principes subversifs, qui vont se développant d'une manière effrayante, sont plus que jamais une exigence des temps ; car la lutte est si sérieuse, les devoirs que nous impose le danger toujours plus imminent d'une catastrophe sont si impérieux, il y a tant de misère intérieure et extérieure, tant de détresses si criantes, que tous ceux qui sont convaincus de la force salutaire contenue dans le christianisme sont unanimes à déclarer que cette force doit se déployer et agir librement, et qu'il faut se débarrasser de tout ce qui peut entraver son développement. »

Mais ce doit être un christianisme sans miracle ! « La contrainte qu'on nous impose, dit-on, de croire aux miracles et de donner cette base à notre vie religieuse est une atteinte portée à l'unité de notre pensée, et il faut l'écarter ; nous sommes de notre temps, et nous devons nier les miracles, parce que la science a reconnu l'immutabilité des lois de la nature. »

S'ils ont raison, c'en est fait de tout christianisme. Il n'y a pas, dans l'histoire, de christianisme sans miracle. Donc ou un christianisme avec miracle, ou pas de christianisme.

2. Les miracles sont possibles. Le miracle est un effet extraordinaire, sensible, qui dépasse les forces de la nature et qui a Dieu pour auteur.

Le miracle n'est pas une absence de loi, il n'est pas un tour de force sans raison, il ne supprime pas toutes les nécessités de la nature. Ce sont des atteintes exceptionnelles portées aux lois de la nature, que Dieu peut aussi bien permettre, pour des motifs connus de sa sagesse, qu'un prince peut intervenir exceptionnellement dans le cours de la justice criminelle.

S'il y a un Dieu en dehors et au-dessus du monde, qui a créé le monde et lui a donné ses lois, la prétendue « unité » de la pênsée moderne est détruite, les miracles sont possibles.

Pourquoi les lois de la nature seraient-elles, par leur essence, absolument immuables ? Pourquoi la marche régulière du monde nous ferait-elle juger que le miracle est impossible ? Aussi longtemps qu'une sagesse infinie gouvernera le monde, les miracles se produiront, pour des motifs valables et à titre d'exception, de façon que l'ordre du monde n'en souffre nullement.

Les êtres raisonnables ont beaucoup plus de prix aux yeux du Seigneur que les êtres privés de raison et les forces brutales de la nature. Donc, intervenir dans le cours des lois naturelles en faveur des hommes est chose conforme à la bonté divine.

On peut constater les miracles. Nous ne connaissons pas toujours où s'arrêtent les forces de la nature, mais

souvent nous savons exactement ce que la nature ne peut pas. Quiconque croit à l'existence d'un Dieu personnel doit aussi lui accorder le pouvoir de diriger les circonstances de telle sorte que nous puissions connaître, avec toute la certitude possible, la réalité d'un miracle.

Les miracles sont conformes au caractère du christianisme. La révélation chrétienne nous fait connaître la condescendance de l'amour divin, qui dépasse toute notre intelligence, parce qu'il porte en lui l'empreinte du divin. Il est en parfaite harmonie avec cet ordre de choses que Dieu se montre prêt à opérer des miracles pour l'amour des hommes. De plus le miracle, précisément parce qu'il est une intervention extraordinaire dans le cours de la nature, est éminemment propre à nous montrer en Dieu le maître souverain de la nature.

Quand Dieu, dans sa sagesse, choisit de donner à l'homme la conscience de sa dépendance, en ne lui laissant pas connaître toute la vérité par sa propre intelligence, mais en lui présentant les vérités fondamentales de la vie religieuse par le moyen de la révélation, puis en opérant, par condescendance, des miracles pour confirmer la vérité révélée, il fait une chose digne de Dieu, autant que de l'homme. Les faits historiques prouvent les faits historiques ; le miracle prouve le fait de la révélation divine.

Il est dans la nature de l'homme d'arriver à la connaissance certaine de la vérité par le moyen des sens. Le but de la révélation divine n'est pas de prosterner l'homme aux pieds de la Majesté divine par l'éclat de la lumière ni de lui arracher l'acceptation de la révélation par une espèce de clarté mathématique. Non, c'est librement, par humilité, par amour pour la vérité, que l'homme doit se soumettre à la souveraineté divine. C'est ce à quoi sert la foi au miracle.

L'homme peut se soumettre humblement, mais aussi résister orgueilleusement. Il faut beaucoup plus de force d'esprit pour reconnaître, sur de bonnes preuves, la réalité d'un miracle que pour nier avec indifférence et négligemment tout ce qui nous révèle l'existence d'un sage ordonnateur du monde.

Les miracles par leur nature sont rares, ce sont des exceptions, des empiétements sur les lois naturelles : ils ne peuvent donc être une règle. Dieu, en raison de sa sagesse, n'opère des miracles que pour des motifs extraordinaires, et, par leur nature même, de tels motifs sont rares. Lorsqu'une plante vient d'être mise en terre, elle a particulièrement besoin d'être arrosée : une fois qu'elle a pris racine, les soins ordinaires suffisent. Les miracles étaient nécessaires lors de l'établissement du christianisme ; actuellement la Providence ordinaire suffit partout et toujours.

Les miracles sont réels. C'est ce que prouvent avant tout les miracles racontés par les Évangiles : la résurrection du Christ y occupe le premier rang. On a prétendu que ces récits n'avaient été que postérieurement ajoutés à l'histoire évangélique. Cela est inadmissible. Les miracles forment tellement la substance des Évangiles, que dès qu'on les supprime, l'ensemble du récit n'a plus de sens ni de liaison. Sans les miracles, les autres faits évangéliques n'ont plus de consistance. Celui donc qui nie les miracles doit nier tout l'Évangile, il doit nier tout le christianisme. Aussi vrai que le christianisme existe, aussi véritablement il y a eu des miracles, qui sont la base essentielle du christianisme.

Se scandaliser des miracles est donc une insigne folie.

CHAPITRE XXXIV

LES MIRACLES DE L'ÉVANGILE

1. Le Christ a accompli des miracles et il les a accomplis en son propre nom. Ce furent, d'après le témoignage des Évangiles, des miracles accomplis sur la nature inerte (l'eau changée en vin, multiplication des pains, tempêtes apaisées, marche sur les eaux, etc.) ; des guérisons de malades (guérison de l'aveugle-né, du muet, du lépreux, du paralytique, etc.) ; des résurrections de morts (fille de Jaïre, jeune homme de Naïm, Lazare en putréfaction dans le tombeau) ; des démons chassés du corps des possédés ; miracles sur son propre corps (naissance virginale. résurrection, ascension).

Aux miracles s'ajoutent les prédictions que le Christ a faites du sort qui lui était réservé (Luc., XIII, 32 ; Matth., XX, 17) ; de la trahison de Judas (Jean, XIII, 26) ; du reniement de Pierre (Matth., XXVI, 34) ; de la mort de Pierre et de Jean (Jean, XXI, 18) ; de la destruction de Jérusalem (Luc, XIX, 41 ; Matth., XXIV, 2 et suiv.) ; du sort du peuple juif (Luc, XXI, 24) ; de l'avenir de l'Église (Jean, X, 16 ; XVI, 2).

Toute l'histoire du christianisme repose sur le caractère miraculeux de ces faits.

2. Parmi les miracles de l'Évangile, le plus éclatant est celui de la résurrection du Christ. Toutes les critiques, toutes les attaques, toutes les hypothèses imaginées pour le combattre n'ont servi qu'à le mettre plus en lumière. Le Christ avait prédit le miracle de la résurrection (Matth., XII, 39; Jean, X, 18). Et des témoignages irrécusables attestent que Jésus-Christ est réellement mort, qu'il est véritablement ressuscité.

Aussitôt les apôtres ont fait de la résurrection le fondement de tout le christianisme. « Dieu doit juger le monde par un homme à qui il a rendu devant tous un témoignage certain, en le ressuscitant d'entre les morts. » (Act., XVII, 31.) Les apôtres rendent énergiquement témoignage de la résurrection de Jésus-Christ (Act., IV, 33 ; I, 22). Saint Paul écrit aux Romains : « Car si vous confessez de bouche que Jésus est le Seigneur, et si vous croyez de cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, vous serez sauvé. » (Rom., X, 9.)

Ce miracle est donc la base sur laquelle repose tout le christianisme, qui est lui-même le plus grand fait de l'histoire du monde : le christianisme et son efficacité divine tiennent de lui toute leur force. Le christianisme n'est pas un mythe. Il s'offre à nous comme une réalité. Son soutien, son fondement, sa racine, sont donc réels. Aussi vrai que le christianisme existe, aussi vrai la résurrection du Christ a eu lieu.

3. Un seul miracle de l'Évangile une fois prouvé, la mission divine du Christ est prouvée. La divinité du Christ est également démontrée, puisque cet envoyé de Dieu s'est donné comme Dieu.

Chacun des miracles de l'Évangile a résisté à la critique la plus sévère de tous les siècles. La certitude devient

encore plus forte pour l'intelligence, lorsqu'on examine les miracles du Christ dans les circonstances où ils se sont produits : dans leur mutuelle dépendance, dans leur variété. Tout doute devient alors impossible.

Les miracles de l'Évangile sont donc tout d'abord une preuve de la divinité du Christ. Mais ce n'est pas tout. Ils sont de plus une preuve de la bonté divine et de l'amour que le Christ a montré pour les hommes. C'est par là qu'il gagna les cœurs à sa doctrine. Il fut bon (Jean, VII, 12) et toute sa vie fut un bienfait perpétuel. (Act., X, 38.)

De même que le père et la mère se mettent à la portée de leur enfant qui bégaye et qu'ils lui prodiguent les caresses et les témoignages de bienveillance qu'un cœur d'enfant peut comprendre, de même le Christ a daigné répondre à l'attente humaine : il a conversé avec les hommes, il leur a distribué des bienfaits, il a pourvu à leurs besoins de telle façon que les hommes ont pu comprendre la bonté de Dieu et l'amour qu'il leur porte,

Il y a en troisième lieu, dans les miracles de l'Évangile, un élément important d'instruction symbolique.

Les miracles qui se rapportent à la naissance et à l'enfance du Christ, montrent déjà l'importance extraordinaire attachée à la mission du Christ. De même que le vieillard Siméon est le type de l'attente d'Israël, de même nous devons voir dans les mages venus d'Orient le monde païen à qui Dieu a pris soin de faire connaître le Sauveur. Le miracle des noces de Cana nous rappelle comment, par suite de l'aimable condescendance que le Christ témoigne aux prières de Marie, notre pauvre vie humaine se transformera en la félicité du royaume du ciel, comment notre intelligence et notre nature si misérables seront changées en la vocation glorieuse d'enfants de Dieu. La

guérison du possédé est une image de la guérison de l'humanité que le Christ a délivrée du joug du démon. La tempête symbolise notre existence terrestre si agitée ; les tempêtes s'apaisent, les vagues se calment pourvu que nous portions le Sauveur dans notre cœur. Le centurion de Capharnaüm nous montre que les païens de bonne volonté auront aussi part au royaume de Dieu, que les Juifs revendiquaient à tort pour eux seuls. La nourriture donnée aux cinq mille hommes dans le désert est le type de la nourriture spirituelle que le Christ a destinée à des foules sans nombre, dans ce monde affamé de vérité. La marche sur les eaux est une image saisissante de l'efficacité de la confiance en Dieu. La résurrection des morts nous rappelle que le Christ a arraché son aiguillon à la mort, en nous faisant enfants de Dieu.

De cette façon ou d'une façon analogue, les Pères ont vu dans les miracles du Christ le symbole des plus profondes vérités, et ils les ont ainsi expliqués dans leurs discours. Mais toujours aussi ils ont vu dans les miracles le sceau divin qui confirme la réalité du christianisme.

CHAPITRE XXXV

NATUREL ET SURNATUREL

1. Un pauvre petit mendiant mourant de faim, tremblant de froid, frappe à la porte d'un palais. Le souverain sort et témoigne à l'enfant une bienveillance à laquelle il ne pouvait s'attendre. Non seulement on enlève à l'enfant la poussière qui le souille, on apaise sa faim, on couvre sa nudité, de plus le maître dit au petit mendiant : « Entre, tu seras mon fils, l'héritier de tout ce que je possède ; mon bonheur sera ton bonheur, ma joie sera ta joie. »

En Jésus-Christ, Dieu est non seulement venu à notre aide : il est devenu notre père, notre frère et notre vie, pour nous apporter la joyeuse nouvelle qu'il nous faisait présent de son amour infini, qu'il nous adoptait, qu'il nous réservait l'héritage d'un bonheur divin. « Comme mon Père m'a aimé, ainsi je vous ai aimés ; demeurez dans mon amour... Je vous ai dit cela afin que ma joie soit en vous... Je ne vous nomme plus mes serviteurs, car le serviteur ne sait pas ce que fait son maître, mais je vous ai appelés mes amis. » (Jean, xv, 15.) Non seulement Dieu a voulu répondre au cri de détresse de l'humanité, non seulement il a voulu nous donner la

lumière et la force divines après lesquelles notre faiblesse et notre fragilité soupirent, non seulement il nous a donné ces biens divins afin que nous puissions vivre dans la justice et trouver le bonheur qui satisfait le cœur humain : mais encore, ô merveille ! nous devons entrer en union intime et surnaturelle avec la Divinité. Notre Père qui êtes aux cieux !

2. Le petit mendiant, c'est l'humanité. A l'origine Dieu avait fait dépendre de la fidélité du premier homme le don de la grâce surnaturelle. L'épreuve était en rapport avec l'état où l'homme se trouvait alors. Dieu exigeait la soumission à Dieu dans la mortification de la sensualité. Cédant au désir de se diviniser lui-même, Adam tomba dans une désobéissance criminelle. Toute la nature humaine participa au péché d'Adam ; son péché devint celui de toute la race. Déjà, par nature, chacun est enclin à considérer, en vertu de la communauté de race, les mérites des autres comme les siens propres. A cela s'ajoutait le décret divin attribuant à tout péché de la race une importance d'une portée universelle. Le péché de la race se transmit avec la nature humaine. Chacun y ajoute ses péchés personnels.

Dieu a permis que les hommes pèchent afin que son amour parût dans tout son éclat. Désormais, l'acte de l'amour divin semble le fait d'une miséricorde qui pardonne et qui expie. Le Christ s'est librement offert à la justice, pour l'expiation et la satisfaction exigées par les péchés des hommes. La rédemption par le Christ n'est pas un acte juridique ordinaire : elle est foncièrement le fait d'un amour inconcevable.

3. A l'ordre de la nature et de la raison, s'ajoute

un autre ordre, l'ordre de la grâce et de la foi surnaturelles. La soumission à Dieu, pour laquelle l'homme est créé, s'exercera dès lors ainsi : l'homme doit s'incliner humblement devant la révélation divine et recevoir de Dieu comme un bienfait ce qui doit aider à relever sa propre faiblesse ; en particulier il doit recevoir avec reconnaissance, dans la foi, l'espérance et la charité, le le don précieux de la filiation divine : il doit se jeter comme un enfant fidèle dans les bras du Père céleste, et s'efforcer, en union avec le Christ, d'être parfait comme le Père céleste est parfait.

Par un amour inconcevable, le Dieu infini veut nous rendre heureux, non seulement dans la mesure que comportent les capacités de l'être humain, mais au delà de toute mesure, de façon que notre bonheur égale en quelque sorte le bonheur de Dieu lui-même. Nous ne contemplerons pas seulement Dieu dans ses œuvres : nous le verrons face à face. A nos puissances naturelles, Dieu ajoutera une faculté surnaturelle : la lumière de gloire qui élèvera et fortifiera notre intelligence, pour nous permettre de voir Dieu, comme Dieu se voit lui-même, face à face.

De même que Dieu éclairera et fortifiera notre intelligence, pour que nous puissions le voir directement, de même il brisera les entraves de notre volonté et nous rendra capables d'embrasser l'océan de son amour ; il nous admettra aux délices et à la jubilation de son propre amour, afin que nous puissions l'aimer, comme il s'aime lui-même.

L'âme humaine ressemble à un chaton destiné à recevoir une fausse perle ; mais Dieu veut y sertir un diamant précieux.

Les institutions du christianisme sont en rapport et en

harmonie avec cette fin divine, surnaturelle, à laquelle nous arriverons dans l'éternité. Si nous n'envisagions que la fin naturelle de l'homme, nous ne verrions pas pourquoi Dieu nous a révélé la sainte Trinité, pourquoi il veut que l'homme s'unisse à la Divinité comme il le fait dans le mystère de l'autel. Toute l'essence du christianisme atteste la vocation surnaturelle de l'homme, l'élévation de sa nature à une vie à laquelle il n'a aucun droit, qu'il est incapable d'atteindre, à une union avec Dieu, telle que celle qui existe dans les trois personnes divines elles-mêmes. Ce que Dieu m'accorde dans cette vie surnaturelle me donne, aux yeux du Père céleste, autant de prix que son Fils unique en a devant lui : le Père a donc pu livrer son Fils pour moi ; — cela me rend aux yeux du Christ aussi précieux que son propre sang : le Christ a donc pu verser son sang pour moi.

4. Le christianisme produit ainsi un double résultat. D'abord il se propose d'élever, de fortifier, d'améliorer l'homme dans la sphère de sa nature humaine. A ce titre le christianisme est dans la vie sociale le principe du progrès, le père de la civilisation, le libérateur des peuples, la puissance organisatrice de la famille.

Les désordres du paganisme, aussi bien dans l'antiquité que chez nos païens modernes, nous montrent ce qu'est l'homme sans l'aide du christianisme. Le Psalmiste dit que Dieu a tiré l'homme de son fumier. (Ps. CXII, 7.) Notre monde antichrétien court de nouveau risque de s'enfoncer et de périr dans ce fumier.

En second lieu, le christianisme offre à l'homme des horizons et des vérités qui dépassent essentiellement la sphère de la raison humaine et les forces de l'homme. A côté de la partie de la doctrine du Christ que je puis

expérimenter, il s'en trouve une autre qu'il faut simplement croire, et qui contient des vérités que je dois accepter comme certaines, par humble déférence pour Dieu. « Le juste vit de la foi. » (Rom., I, 17.)

Puisque la part des vérités que je puis comprendre est pour moi une source de consolation et de joie, d'autant plus abondante que je les mets plus parfaitement en pratique, il suit de là que je puis sans difficulté accepter aveuglément la part des vérités que je dois croire.

5. Souvent on entend cette objection : La religion chrétienne est pleine d'obscurités. — C'est vrai. Mais l'homme existe-t-il pour tout comprendre ? Il ne peut échapper aux obscurités inhérentes aux dogmes chrétiens sans se condamner à marcher dans une obscurité encore plus épaisse ; il ne peut s'écarter de ce qui humilie sa raison, sans tomber dans ce que la raison condamne comme une contradiction. La nature elle-même est pleine de mystères ; rien n'est exempt d'obscurités. Pourquoi donc n'y aurait-il pas de mystères dans ce domaine surnaturel où la religion chrétienne nous permet de jeter un coup d'œil ?

On dit aussi : Je ne puis croire au miracle. — Voilà qui est singulier ! S'il y a un Dieu placé au-dessus de la nature et qui se propose une fin à laquelle les miracles sont utiles, il doit y avoir des miracles. Un miracle est une dérogation exceptionnelle à la marche des lois de l'univers ; c'est, dans la nature visible, un phénomène qui se manifeste clairement comme étant au-dessus de toutes les forces naturelles.

De plus, l'orgueil humain se roidit et dit : Qui peut comprendre qu'un Dieu s'abaisse comme nous l'enseigne le christianisme ? — Il est vrai, de toutes les choses

incompréhensibles, l'amour de Dieu est la plus incompréhensible. C'est pourquoi le Seigneur dit : « Bienheureux celui qui ne se scandalise point à mon sujet. » (Matth., XI, 6. ; Luc., VII, 23.) Cet amour est un scandale à ceux pour qui l'argent est tout ; il est une folie à ceux pour qui le plaisir des sens dépasse tout ; mais pour ceux qui ont conscience de leur dépendance vis-à-vis de Dieu, il est la félicité suprême.

6. Le Christ fait encore de l'expérience la pierre de touche de la vérité de sa doctrine : « Ma doctrine ne vient pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé ; si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il reconnaîtra si ma doctrine est de Dieu, ou si j'y parle de moi-même. » (Jean, VII, 16-17.)

Quelqu'un dit, en montrant quelques graines dans sa main : « Voici une semence d'où sortent des plantes et des fruits. » Pour convaincre celui qui en douterait, il n'est d'autre moyen que de déposer cette semence en terre et de prouver jusqu'à l'évidence ce qu'il a révoqué en doute. Ainsi en est-il des enseignements de la foi. Enfoncez au plus profond de votre âme cette semence en apparence insignifiante, et laissez-la fermenter dans votre esprit. Laissez passer sur elle la vie et toutes ses alternatives : toutes ses vicissitudes, ses épreuves, ses douleurs, ses heures tristes, difficiles, ses moments de faiblesse, ses espérances et ses joies. Conservez vivant en vous ce germe, et comprenez la réponse qu'il donne à tous vos besoins, à vos doutes, à vos douleurs, à vos questions.

Autant de bons chrétiens, autant de témoins du caractère divin du christianisme. Voilà le christianisme. Puissent ceux qui le combattent apprendre du moins auparavant quelle est sa doctrine !

Du reste, le surnaturel tel qu'il existe dans le christianisme ne pouvait être un produit de la science naturelle : il devait entrer dans l'histoire comme un facteur inattendu et sublime. Pour le laisser plus clairement entendre, le Christ n'a tenu aucun compte de la sagesse humaine. Il a pris ses apôtres parmi les illettrés, parmi les ignorants : « Mes frères, considérez qui sont ceux parmi vous qui ont été appelés : il y en a peu de sages selon la chair, peu de puissants et peu de haute naissance ; mais Dieu a choisi les moins sages selon le monde, pour confondre les sages. » (1 Cor., I, 26-27.)

Dès que l'élément chrétien eut jeté ses racines, les sciences naturelles prirent dans le christianisme la place qui leur convenait.

CHAPITRE XXXVI

QU'EST LE CHRIST POUR NOUS ?

1. On a voulu faire de la personne du Christ une fable, un mythe. La chose ne serait-elle pas plus aisée pour toute autre personnalité du passé que pour celle du Christ ? Il apparaît dans l'histoire avec la clarté du jour. Quand nous n'aurions pas les innombrables témoignages et monuments historiques qui prouvent directement l'existence du Christ, son œuvre, qui se dresse magnifique devant nous, qui, au point de vue de la crédibilité historique, s'appuie sur le Christ comme sur son fondateur, et qui par sa constitution repose sur le culte de la personne historique de Jésus-Christ, cette œuvre suffirait pour dissiper tous les doutes chez les hommes intelligents.

Le Christ tel qu'il nous apparaît dans l'histoire a prouvé qu'il était l'envoyé de Dieu. Les Évangiles attestent qu'il a opéré un grand nombre de miracles. Forger un livre tel que les Évangiles serait chose plus étonnante que le héros même dont ils nous parlent. Les miracles de l'Évangile surprennent, il est vrai, par la manière dont leur auteur condescend aux besoins et aux nécessités les plus infimes de la vie de l'homme. Mais ils portent le sceau de la divinité. Seul, le Dieu qui gouverne le monde peut

opérer des miracles. Un miracle est une dérogation matériellement perceptible aux lois de la nature, par laquelle il est démontré que l'auteur du miracle est au-dessus des lois de la nature. Le Christ a opéré des miracles de toute sorte.

Pour celui qui voudrait critiquer les miracles du christianisme, le christianisme lui-même est le plus grand des miracles. Depuis des siècles, des millions d'hommes et l'élite de l'humanité professent le christianisme. Dieu seul pouvait faire entendre à des esprits orgueilleux des vérités si humiliantes, à des cœurs terrestres il a pu insinuer des sentiments si célestes, à des hommes corrompus il a pu imposer une morale si austère.

Le Christ n'a pas tiré sa doctrine des systèmes de la science humaine. Cette doctrine est exempte de toute erreur, bien qu'elle touche intimement aux questions les plus profondes. Le Christ a enseigné avec un calme majestueux, avec précision et sûreté : il a répondu à cet ardent désir avec lequel l'homme souhaite la lumière dans les questions les plus importantes de la vie. Dieu apparaît là comme le fondement de toute moralité ; le péché est non seulement une folie, il est une offense faite à Dieu. L'amour qui se sacrifie au bien du prochain s'unit au plus pur amour de Dieu.

Le Christ lui-même est là sans péché comme sans erreur. Ses ennemis ne trouvent pas de faute en lui. Il possède toutes les vertus au degré le plus sublime. Tous les siècles le saluent comme l'idéal de la perfection.

2. Le Christ parle comme celui-là seul peut parler qui est Dieu lui-même. Il se présente au peuple comme le Messie attendu, annoncé par les prophètes, comme le Sauveur du monde, comme le Fils unique de Dieu, Fils

par nature, à la différence de toute autre créature. Il affirme avec toute la précision possible qu'il est d'un autre monde ; qu'il existait avant d'apparaître sur la terre ; qu'il est descendu du ciel, qu'il y remontera et qu'un jour il en viendra dans la splendeur, trônant sur les nuées, entouré de ses anges, pour juger les vivants et les morts. Il s'égale à Dieu : « La vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes le seul Dieu véritable, et Jésus-Christ que vous avez envoyé. » (Jean, XVII, 3.)

Le Christ proclame et fait proclamer par ses apôtres qu'il est engendré d'une façon unique par son Père, qu'il est dans le sein du Père, un avec le Père, qu'il opère avec lui ; que par sa seule parole il appellera tous les morts de la poussière du tombeau à une nouvelle vie.

Le Christ revendique une autorité qui n'appartient qu'à Dieu. En affirmant qu'il est la lumière du monde, qu'il est la voie, la vérité et la vie, il veut qu'on accepte sa doctrine avec un respect dû à Dieu seul. En échange de cette adhésion, il promet le ciel de la félicité infinie. Aucune souffrance, aucune honte, aucune persécution, aucune considération de la famille, ne doit détourner de l'acceptation de sa doctrine. Ceux qui s'opposent à la diffusion de sa doctrine, il les menace des tourments de l'éternelle damnation.

Le Christ veut être aimé plus que toute créature.

Le Christ revendique des attributs divins. Il prédit l'avenir, il connaît les pensées les plus intimes des cœurs ; il promet aux hommes qu'il les recevra en paradis, il remet les péchés et donne aux apôtres tout pouvoir pour pardonner les péchés ; il déclare qu'il est la source de toute force, de toute grâce.

Pour parler de la sorte, il faut avoir conscience qu'on est Dieu.

Le grand-prêtre songeait à ces choses lorsque, dans un moment solennel, il posait au Christ cette question : « Je vous adjure par le Dieu vivant de nous dire si vous êtes le Christ, le Fils de Dieu. » Jésus lui répondit : « Vous l'avez dit ; mais je vous déclare que vous verrez un jour le Fils de l'homme assis à la droite de la majesté de Dieu, et venant sur les nuées du ciel. » Alors le grand-prêtre déchira ses vêtements en disant : « Il a blasphémé. » (Matth., XXVI, 63-65.)

Celui qui parle comme parle le Christ, et qui par toute sa conduite prouve qu'il est sans erreur et sans péché, qu'il est le suprême idéal de toutes les vertus, celui-là est sans contredit celui pour qui il se donne : il est Dieu.

3. Ils en étaient convaincus ces millions et ces milliards d'hommes qui, à travers les siècles, ont, malgré les faiblesses humaines, trouvé la force de suivre Jésus, de mener une vie pure et sainte, et d'accomplir les plus grands sacrifices.

C'est dans cette conviction que de tout temps ont reposé la force et la puissance vitale du christianisme. Le Christ voulait unir tous les hommes, sans distinction de classes et de nationalités, en une seule communauté religieuse. Le christianisme a fait son chemin malgré les plus grands obstacles; pour y réussir, les moyens employés étaient en complète disproportion avec la difficulté du résultat. La divinité du Christ resplendit en outre dans le culte chrétien, dans la solidité inébranlable de l'Église chrétienne en dépit des violentes attaques de toutes sortes; elle resplendit aussi dans l'influence merveilleuse que le christianisme exerce sur la vie privée et sociale. Le christianisme est le père de la civilisation, du progrès, de l'art et des sciences.

4. Avant le Christ il y avait eu une révélation qui fut acceptée comme surnaturelle : c'est la révélation que reçurent les patriarches, Moïse et les douze tribus d'Israël. Elle contient déjà la confirmation des vérités rationnelles les plus importantes, puis des données sur les questions les plus profondes de l'existence, et enfin l'annonce et la préparation de la révélation chrétienne. Elle se maintient en s'appuyant constamment sur l'esprit du peuple juif. Elle est accompagnée de faits merveilleux et de prophéties.

Après le demi-jour d'un long crépuscule, le plein jour apparaît enfin avec Jésus-Christ.

De Jésus-Christ sort une lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Tout homme reçoit quelque chose du Christ et est destiné au Christ. L'âme humaine est chrétienne par nature. L'influence qui vient du Christ pénètre l'homme tout entier, l'intelligence comme vérité, la volonté comme force.

Dans les questions les plus palpitantes, le christianisme est, par ses enseignements, une lumière qui éclaire les erreurs de la vie, et par son amour la puissance immortelle qui triomphe du monde.

CHAPITRE XXXVII

QU'EST L'ÉGLISE POUR NOUS ?

1. Dans le Christ, Dieu s'est rapproché de nous d'une façon surnaturelle pour la consolation de notre cœur, en prenant une forme humaine : cette présence de Dieu sous la forme visible du Christ nous aurait-elle été retirée ensuite ?

Jésus-Christ a voulu, en tenant compte de la nature humaine, fonder un royaume surnaturel; aurait-il fait de sa fondation une chose purement spirituelle, et non pas une chose visible et humaine?

Le Christ n'a pas emprunté sa puissance à la société fondée par lui, mais il a fondé cette société avec la puissance qu'il avait reçue de Dieu, son Père céleste. Il n'a pas laissé aux sociétés, encore moins à l'État, la charge de désigner des prédicateurs et des pasteurs pour les sociétés chrétiennes : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie » (Jean, XX, 21) : aurait-il renoncé pour les temps postérieurs à cette organisation de l'Église, telle qu'il l'avait inaugurée? Le Christ aurait pu, il est vrai, maintenir dans l'unité de vérité et de doctrine les communautés chrétiennes et leurs membres par une influence extraordinaire et miraculeuse. L'économie présente des

choses nous montre très clairement qu'il ne l'a pas voulu : hors de l'Église catholique, tout est division, jusque dans la vérité la plus fondamentale, qui est la foi en la divinité du Christ ! Les miracles sont des exceptions ; ils n'arrivent pas sans motif. Pour les cas ordinaires, Dieu se sert de moyens naturels.

En vue de la nature humaine, le Christ a fondé une Église, une société humaine se composant d'un gouvernement et de sujets. Il ne l'a pas fondée sur les Évangiles, car l'Église existait avant que les Évangiles n'aient été écrits. En fondant son Église, il a établi le roc (Matth., XVI, 18) qui lui donnerait la permanence et la rendrait inébranlable.

Pour toute société humaine le principe de solidité réside dans la puissance de l'autorité. Pas de société sans autorité. Pas d'Église du Christ sans l'autorité du Christ. Le Christ a transmis sa propre autorité aux hommes : « Toute puissance m'a été donnée... allez donc et instruisez tous les peuples. » (Matth., XXVIII, 18 sq.) « Qui vous écoute, m'écoute. Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez. » (Jean, XX, 23.)

Indépendamment de la société, indépendamment de l'État, le Christ a, en vertu de sa propre autorité, établi le gouvernement de l'Église et donné aux chefs de l'Église plein pouvoir pour transmettre leur autorité à d'autres. Cette hiérarchie ecclésiastique doit durer jusqu'à la fin du monde. C'est pourquoi il lui promet son assistance : « Voici que je suis toujours avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » (Matth., XXVIII, 20.)

L'histoire témoigne que les apôtres se sont acquittés de la mission qui leur avait été confiée. Bientôt, sous la direction du gouvernement établi par le Christ, l'Église se répandit dans tout le monde grec et romain, plus tard aussi

dans d'autres pays ; partout des communautés furent fondées et reçurent des chefs qui se présentaient non pas au nom de la communauté, mais au nom du Christ.

2. Des écrits parurent dans le sein de l'Église. Au premier abord, ces écrits étaient des écrits humains et d'actualité. Sous l'inspiration de Dieu, l'autorité doctrinale de l'Église définit que ces livres étaient des écritures saintes, comme étant la parole de Dieu. Elle enseigne que l'action exercée par Dieu sur les différents auteurs de ces écrits est telle, qu'en dehors et au-dessus de ces écrivains, Dieu doit être considéré comme le véritable auteur de ces écrits. Travail humain sous une direction divine ! Dieu, de qui dépendent toutes les facultés de l'homme, ne peut-il pas stimuler et guider un homme dans la composition d'un ouvrage, de telle sorte que non seulement l'homme, mais Dieu aussi nous parle comme auteur de cet ouvrage ? C'est, d'après la doctrine de l'Église, ce qui a eu lieu pour les saintes Écritures. Dieu est l'auteur de l'Écriture sans que l'action personnelle de l'homme en ait été diminuée.

Or, ces saintes Écritures — les Évangiles et les autres livres — affirment très clairement et très solennellement que le Christ a établi une Église visible, avec des pasteurs et des docteurs visibles, avec des signes visibles des opérations de la grâce intérieure.

On prétend, il est vrai, que le Christ a donné l'Évangile à la société fondée par lui avec cette mission : « Tout ce que je vous ai enseigné, je l'ai enfermé dans ce livre ; faites-le imprimer et mettez-le entre toutes les mains ; s'il est ambigu, c'est afin que chacun puisse y trouver la façon de se conduire comme il lui plaira : peu importe comment on entendra cette manière de vivre. En fin de compte on ne

saurait arriver à la vérité absolue ; ce qui est vrai c'est la doctrine qui répond aux besoins du temps. Désir, pressentiment, doux sentiment d'un quelque chose de vague, dépendance de l'univers : voilà ma religion. Et ce que je vous ai enseigné n'a pas plus de valeur que le reste. » Voilà le « christianisme » moderne ; pareille doctrine porte sa condamnation en elle-même, elle est jugée par les témoignages précis des Évangiles et des Actes des Apôtres.

La sainte Écriture ne peut pas être une règle de foi unique et exclusive, car bien des points en sont obscurs et peu précis ; nulle part les auteurs des saints Livres n'indiquent qu'ils ont la prétention de présenter toute la doctrine du salut ; le contraire est certain, la sainte Écriture n'était abordable qu'à peu de chrétiens. Nulle part elle n'affirme clairement et avec précision son origine divine ni son intégrité ; une lettre morte ne peut être une règle de foi exclusive.

Dans la pensée du Christ la Bible n'est point cette règle de foi. Le Christ apporte une vérité parfaitement précise et il exige qu'on l'accepte ; il ne l'écrit pas, il l'enseigne. Il n'a chargé personne de mettre sa doctrine par écrit. Si les apôtres avaient cru que la parole écrite devait être l'unique source et l'unique règle de foi, ils auraient considéré comme le premier devoir de leur charge d'écrire un livre d'enseignement clair et précis pour tous les hommes.

Ni au dedans ni au dehors de l'Église, la Bible n'a jamais été l'unique règle de foi. En dehors de l'Église, ce qui décide du sens de la Bible, c'est ou bien la libre interprétation d'un chacun, ou un gouvernement hiérarchique établi par des hommes, ou une prétendue illumination du Saint-Esprit qui a lieu selon le bon plaisir de chaque

individu et qui, si elle existait, serait à chaque instant en contradiction avec elle-même.

3. Vous vous troublez parce que le passé n'apparaît pas à vos yeux aussi clair que le présent : prenez donc l'Église, telle qu'elle est aujourd'hui, comme point de départ de votre examen.

De fait, il existe présentement une Église universelle, elle respecte toute autorité publique légitime, mais elle est indépendante de l'État : elle s'appelle catholique parce qu'elle est pour tous les peuples : elle s'appelle romaine parce qu'elle a son centre visible, représentatif, à Rome. Ce présent est édifié sur le passé.

Cette Église remonte au Christ par un enchaînement ininterrompu. Tous les dogmes, toutes les pratiques de piété qui sont maintenant le trésor de l'Église, n'existaient pas, à l'origine, dans leur développement complet. Mais tout était à l'état de germe et devait un jour croître et se développer.

Il y a eu progrès, d'accord : mais non pas une rupture violente avec le passé. Les besoins des temps et les erreurs du moment ont servi à développer, dans le dogme et dans la vie du culte, ce qui existait déjà dans la vie de l'Église. Mais jamais la période suivante n'est en opposition avec la précédente.

Il y a eu, il est vrai, au cours des temps, des défections légères ou considérables, et, dans chaque siècle, l'historien nous montre les cicatrices faites au grand arbre de vie, qui nous rappellent comment tels ou tels rameaux aujourd'hui mourants se sont détachés. Mais l'Église n'a jamais pu se contredire elle-même ; car l'assistance divine lui a été promise : « Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. » On ne peut, sans

blasphème, douter de l'accomplissement de cette parole.

L'organisme de l'Église est solidement coordonné, il se compose d'une âme et d'un corps, d'une tête et de membres : « Le Christ est la tête, de qui tout le corps (dont les parties sont jointes et unies ensemble avec une si juste proportion) reçoit l'accroissement par une influence proportionnée à chacun des membres, afin qu'il se forme, qu'il s'édifie par la charité. » (Ephes., IV, 15, sq.)

Le Pape, représentant visible du Christ, les évêques unis au Pape, les prêtres envoyés par les évêques, la réunion des fidèles et de leur pasteur, voilà l'organisation extérieure de l'Église.

Demandez au prêtre catholique : Qui vous a donné le droit de me diriger et de m'instruire dans mes affaires de conscience et de me pardonner mes péchés ? Le prêtre vous indique son évêque. Demandez à l'évêque : Qui vous a donné le droit? L'évêque en appelle au Pape. Demandez au Pape. Il vous dit : Je possède le même pouvoir qu'a eu mon prédécesseur. Et, en remontant jusqu'à Pierre, chaque Pape a reçu son pouvoir de son prédécesseur. Demandez à Pierre : Qui vous a donné ce pouvoir? Il nomme le Christ. Demandez au Christ, il vous répond : « Tout pouvoir au ciel et sur la terre m'a été donné par mon Père céleste. »

Celui donc qui s'en remet à l'Église s'en remet au Christ; celui qui s'en remet au Christ s'en remet à Dieu.

Otez du monde l'Église catholique, que reste-t-il du christianisme? Un chaos de contradictions et de disputes, si énorme qu'on le suppose, ne comblerait jamais cette lacune.

C'est en vain qu'aujourd'hui nombre de personnes, et parmi elles de véritables honnêtes gens, qui ne connaissent pas l'Église romaine catholique, s'efforcent d'or-

ganiser en dehors d'elle une Eglise nouvelle, libre, indépendante de l'Etat, avec une hiérarchie spéciale.

Mais une hiérarchie chrétienne et possédant l'autorité est impossible, à moins qu'elle ne procède du Christ. Ce qui aujourd'hui est impossible l'était aussi dans les temps antérieurs. Des hommes n'auraient pas pu fonder l'Église catholique qui existe actuellement. Qui donc aurait supporté pareille innovation d'une hiérarchie ecclésiastique? Tout au moins cet établissement aurait soulevé à sa naissance une violente contradiction dont l'histoire témoignerait. L'Église romaine catholique est donc fondée par Dieu.

4. On soulève une multitude d'objections contre cette vérité.

On dit : L'Église des temps apostoliques représente un état inférieur qu'il faut abandonner pour suivre le progrès. — Réponse : Ce progrès existe dans l'Église, mais progresser n'est pas détruire : la révélation divine atteint dans le Christ sa perfection, sa consommation définitive. L'Église a reçu alors la mission de tout enseigner aux peuples. et cela jusqu'à la fin du monde. L'autorité de la révélation divine s'étend à tous les dogmes du christianisme.

On dit : Comment estimer une Église où il y a tant d'abus? — Réponse : Un enfant ne méprise pas sa mère à cause des rides de son front ; où trouver, parmi les hommes, quelque bien qui ne soit entaché d'abus? Faut-il donc pour cela rejeter le bien lui-même? N'y a-t-il pas aussi des abus dans l'État? Voulez-vous pour cela cesser d'être citoyen? Est-il une chose dont les hommes aient plus abusé que de la puissance paternelle et des pouvoirs publics? Abolirez-vous pour cela un tel pouvoir? Consi-

dérez votre propre vie, dont vous êtes si fier : est-elle sans tache? Ce n'est pas le bien nécessairement exposé aux abus, mais l'homme qui abuse du bien qui est responsable des abus. Nulle puissance ne lutte plus énergiquement contre les abus que l'Eglise romaine catholique.

On dit : Comment puis-je avoir confiance dans une Église ennemie de la science? — Réponse : Nulle puissance au monde n'a tant fait pour la science que l'Église romaine catholique. C'est la tactique misérable des ennemis de l'Église de représenter cette Église comme un oiseau de nuit, une amie des ténèbres.

On dit : Comment l'Église catholique peut-elle être l'Église du Christ, puisqu'elle est si intolérante pour les dissidents? — Réponse :

a) Pour les affirmations qui s'écartent de la doctrine de l'Église, elle est aussi intolérante que la vérité et la science. Seuls l'erreur et le mensonge peuvent être tolérants. C'est ce qui explique la pratique de l'Église à l'égard des mariages mixtes. L'erreur religieuse n'est pas toujours un péché, mais elle est toujours une maladie dont le père et la mère sont obligés, sous peine de péché, de se préserver eux et leurs enfants; tel est le commandement divin.

C'est l'intolérance de l'Église relativement au dogme qui a sauvé le monde du chaos.

b) Dans l'État, et en présence de concitoyens dissidents, l'Église veut et exige la reconnaissance pleine et respectueuse des droits acquis.

c) A l'égard des individus égarés, elle prêche non seulement la « tolérance », mais l'amour et même l'estime, parce qu'il peut y avoir, et il y a en effet, dans la foule, des égarés non coupables.

On dit : Mais comment cette Église peut-elle être la vraie, puisqu'elle fait de son Pape un grand lama infaillible? Réponse : Que d'autres soient prêts à se faire une idole de tel prince de la science, de tel ou tel ploutocrate ou potentat, c'est possible! Mais voici ce qu'enseigne l'Église catholique : Dans les questions qui concernent votre salut et la sanctification de votre âme, vous ne devez vous en rapporter à aucun homme et à aucune institution humaine, mais à Dieu seul. Dieu a promis son assistance infaillible au magistère ecclésiastique. Or, le représentant du magistère ecclésiastique est le Pape de Rome : il s'ensuit que lorsque le Pape de Rome instruit l'Église en vertu de sa charge, il est préservé de l'erreur par l'assistance divine.

Quels sont donc les devoirs des hommes vis-à-vis de l'Église catholique romaine ? Tous sont strictement tenus d'entrer dans cette Église. En effet, s'il en était autrement, pourquoi le Christ l'aurait-il établie? De là les efforts des apôtres pour amener tous les peuples à cette Église. De là, ce nom, « corps du Christ », donné à l'Église, et là seulement habite et opère son esprit. (Ephes. IV, 12.) De là l'avertissement constant d'éviter toute scission et toute séparation. (1 Cor., L, 10; XI, 19.) Si la religion chrétienne est pour tous les hommes et pour tous les peuples, l'Église est la seule qui puisse sanctifier, puisqu'elle est la seule en possession de cette religion. Celui qui, le sachant et le voulant, reste en dehors de l'Église, court à l'abîme. (Math., XVIII., 17; Marc., XVI, 16; Jean, III, 5.18; VI, 54; Actes, II, 38.41 : IV, 12; 1, Cor., V, 5; 1 Tim., I, 20; Tit., III, 11 : 2 Pierre, II, 1.)

Dire que l'Église est la seule qui sanctifie, c'est établir que l'Église romaine catholique est la voie ordinaire du salut; il y a toutefois des voies extraordinaires pour ceux

qui cherchent la volonté de Dieu avec toute leur intelligence et tout leur vouloir.

Celui qui est dans l'Église doit, pour arriver au bonheur, vivre avec l'Église, c'est-à-dire recourir aux moyens de la grâce (sacrements), suivre l'enseignement de l'Église, se soumettre à l'autorité pastorale de l'Église, participer au culte de l'Église. Vous êtes lié à Dieu par votre conscience. En vertu de cette union, vous paraîtrez un jour devant le tribunal de Dieu. Rien ne doit vous paraître trop fort ou trop onéreux de ce qui sert à assurer cette union fondamentale avec Dieu.

Celui donc qui se sépare volontairement et sciemment de la doctrine de l'Église se sépare de la doctrine de Dieu. Celui qui s'écarte de propos délibéré et à dessein de la vie de l'Église tombe dans la mort de l'âme. « Celui qui vous écoute m'écoute, et celui qui vous méprise me méprise. » (Luc., x, 16.) « Celui qui ne croira point sera condamné. » (Marc., XVI, 16.)

Mais, dit-on, que pensera-t-on de moi, si je m'attache à l'Église et si je mène une vie chrétienne? Je m'en tiens à cette maxime : Fais le bien, et ne crains personne! — Réponse : Tenez-vous en à cette maxime, et vous agirez bien vis-à-vis de Dieu, votre Seigneur, à qui vous devez une vie chrétienne, et vous cesserez de vous éloigner de la vie chrétienne, par lâche respect humain. Vous ne triomphez pas assez de vous-même, pour vous assurer par une vie chrétienne la force divine qui vous permettra de mener une vie morale, et vous voulez, sans cette force, écarter de vous l'injustice et les fausses considérations humaines! Prenez garde de vous séduire vous-même.

Mais, dit-on, je ne sens nul besoin des pratiques de l'Église. — Réponse : La religion n'est pas une question de besoin. Que diriez-vous d'un débiteur qui répondrait

aux injonctions de son créancier : Je ne sens nul besoin de payer mes dettes? Vous êtes le débiteur de Dieu. La vie chrétienne est pour vous une obligation.

Mais, ajoute-t-on, à quoi bon les pratiques extérieures? — Réponse : Il est dans la nature de l'homme de recourir aux signes extérieurs, non pas comme à la chose principale, mais comme à une expression naturelle des sentiments intérieurs. Du reste, vous accordez tant aux dehors! C'est parce que vous êtes homme, que Dieu exige de vous non seulement le culte intérieur, mais aussi le culte extérieur.

Mais, dit-on, pourquoi l'Église s'interpose-t-elle entre Dieu et moi? Je m'arrange directement avec Dieu. — Réponse : C'est sur l'ordre divin que l'Église se met entre Dieu et vous, non pas comme un paravent, pour vous séparer de Dieu, mais comme une tendre mère, pour vous aider à vous élever vers Dieu. Dieu l'a voulu ainsi pour votre soutien et pour votre consolation. Voyez ce qu'il advient de vous lorsque vous méprisez les institutions établies par Dieu.

5. Pour comprendre l'importance de l'Église, jetons un regard en arrière. Dans l'homme, toutes les facultés de la connaissance sont ordonnées à la compréhension d'une réalité et d'une vérité dont l'homme dépend, et à laquelle il doit se soumettre. L'homme existe donc pour comprendre la vérité et pour se diriger d'après la réalité. Cacher à l'homme la lumière de la vérité sous prétexte d'une liberté plus grande, c'est le précipiter dans le malheur.

Quiconque a le courage de soumettre son orgueil et sa sensualité à l'amour de la vérité, arrivera sûrement à la connaissance de Dieu. Mes propres perfections et les per-

fections des choses du monde me prouvent nécessairement qu'il y a un être infiniment parfait, dont tout dérive. L'imperfection des choses du monde et mes propres imperfections me prouvent nécessairement que le monde n'est pas cet être primordial. Dieu est donc opposé au monde; il est au-dessus du monde. Tout dépend de Dieu. Le but de mon existence est la soumission à Dieu, le culte de Dieu, l'accomplissement de la volonté de Dieu, ainsi que le réclament de moi ma conscience, les dix commandements de Dieu, mes devoirs d'état, etc. Celui qui accomplit la volonté de Dieu est digne de respect; celui qui ne l'accomplit pas est un être inutile. Dieu m'a donné ma conscience, il veut aussi mon bonheur. Mon véritable bonheur sera donc lié à l'observation de ce que me dicte ma conscience.

Je sens la faiblesse de mon intelligence et de ma volonté. Si l'amour de la vérité et la soumission à Dieu ont pour moi plus d'importance que la satisfaction de mes passions personnelles, je soupirerai après des secours divins.

Alors Dieu lui-même vient dans cette vallée de larmes qui est la terre, il ne donne pas seulement au pauvre petit mendiant l'aumône qu'il demande : il le fait de plus enfant de Dieu et le comble des promesses les plus précieuses, et pour nous donner une idée de l'infinité de l'amour divin, il meurt sur la croix dans la honte la plus grande, dans les tourments les plus affreux. La terre est toujours une vallée de larmes; mais j'y trouve maintenant le moyen de parvenir à la bienheureuse éternité.

En remontant au ciel, l'Homme-Dieu ne nous laissait pas orphelins. Le contact surnaturel avec Dieu ne devait pas nous être enlevé. Jésus-Christ a fondé son Église visible. Il a voulu que tous ses adhérents formas-

sent une société unique; il a établi Pierre le chef et le maître suprême de tous les fidèles; de même, il a établi les autres apôtres chefs et maîtres, et il a voulu que Pierre aussi bien que le Collège apostolique se survivent perpétuellement dans leurs successeurs. L'Église est le corps mystique du Christ; la vie de cette Église est l'œuvre du Saint-Esprit. C'est pourquoi il est écrit avec raison : « S'il n'écoute pas l'Église, qu'il vous soit comme un païen et un publicain. » (Matth., XVIII, 17.)

Seule l'Église romaine catholique a l'inébranlable conscience d'une révélation surnaturelle, d'un secours extraordinaire de Dieu, apporté à la pauvre humanité dans sa misère.

Dans cette seule Église règne la foi vivante au grand acte d'amour par lequel Dieu se donne lui-même aux hommes, la foi vivante en la divinité de Jésus-Christ, au sens que nous enseignent la tradition chrétienne et les saintes Écritures.

Dans cette seule Église, règne la ferme conviction qu'il y a un Dieu vivant, personnel, qui a créé le ciel et la terre, qui a manifesté sa volonté à la conscience des hommes, et qui un jour leur demandera compte de leur vie. Si l'on veut avoir Dieu pour père, il faut avoir l'Église pour mère.

L'Église, il est vrai, se règle d'après le monde, comme le médecin se règle d'après le malade. Elle tient volontiers compte de tous les besoins, même de tous les caprices du monde. Mais jamais elle ne se laissera dicter par lui les principes d'après lesquels elle doit travailler à notre salut.

Seule, l'Église romaine catholique, infaillible, grâce à l'appui de Dieu, a la mission et le pouvoir de prêcher la vérité à l'humanité, et de la préserver ainsi très efficacement des séductions pernicieuses de l'idolâtrie personnelle,

qui font des hommes des démons, et du monde un enfer. Parmi les infortunés qui, sans qu'il y ait de leur faute, se trouvent hors de l'Église, un grand nombre peuvent être préservés de la damnation éternelle par des grâces extraordinaires de Dieu, mais le principe n'en reste pas moins vrai d'une façon générale : Hors de l'Église, point de salut ! Revenons à la maison paternelle, sinon nous périrons dans les ténèbres. L'Église ne peut pas, il est vrai, faire de cette vie terrestre un paradis, un ciel ; mais elle peut lui donner le caractère qu'elle doit avoir dans les desseins de Dieu : d'être un pèlerinage vers le ciel.

CHAPITRE XXXVIII

LA PERMANENCE DE L'ÉGLISE, PREUVE DE SON ORIGINE DIVINE

1. « En elle-même et par elle-même, l'Église est déjà un grand et perpétuel argument de crédibilité et un témoignage irréfragable de sa mission divine. Elle est un puissant argument par son admirable diffusion, par sa sainteté éminente, par son inépuisable fécondité pour tout bien, par son unité universelle et son immuable stabilité. Et par là, l'Église, comme un signe de ralliement dressé au milieu des nations, attire à elle ceux qui n'ont pas encore cru, et elle donne à ses enfants la certitude que la foi catholique, qu'ils professent, repose sur un très solide fondement. » (Paroles du Concile du Vatican.)

L'existence de l'Église catholique est un fait que nous pouvons constater de nos yeux. Environ trois cents millions d'hommes de toutes classes, de tous pays, dans les situations les plus diverses, se savent unis dans la soumission à un homme, à qui ils doivent, comme au représentant du Christ, vénération et obéissance, dont ils acceptent tous avec respect les décisions en matières religieuses, et qu'ils se croient tenus de défendre jusqu'au dernier souffle de leur vie, alors même que cet homme ne dispose d'aucune

puissance extérieure. Tous sont unis par le lien de la même foi, du même amour, de la même soumission: ils forment une société visible qui couvre la terre, et dans laquelle ils se sentent tous frères en Jésus-Christ. C'est une société qui réclame l'abnégation de l'homme tout entier, qui prétend éclairer tous les nobles et légitimes efforts de la vie humaine, qui toujours et partout combat énergiquement tout ce qui est contre Dieu et contre la conscience.

Cette Église subsiste depuis dix-neuf siècles, comme une puissance que le monde entier a reconnue. Elle subsiste malgré la nature humaine et la faiblesse humaine de ses membres. Elle subsiste malgré les persécutions constantes de toutes sortes; persécutions qui auraient mille fois déjà renversé toute institution purement humaine.

Cette Église affirme très solennellement qu'elle est une institution divine. Si cela n'était pas, elle reposerait sur un prodigieux mensonge et sur un sacrilège. Et cependant, elle aurait entraîné aux plus sublimes sacrifices des millions d'hommes entre les plus nobles et les plus intelligents!

2. Cette Église a réussi à vaincre la puissance immorale du vieux paganisme, à créer l'ordre dans les diverses institutions humaines, à imposer une règle au cœur humain et à faire des saints de millions d'hommes faibles, malgré le déchaînement de leurs passions.

Et alors même que l'esprit du catholicisme semble affaibli chez un peuple — puisque la mauvaise herbe, comme un regain du paganisme, croîtra toujours — cependant le bon grain n'en existe pas moins, bien que souvent inaperçu. Même chez ce peuple l'esprit de l'Église catholique demeure vivant dans le secret d'âmes innombrables,

dont la délicatesse de conscience, la patience, l'amour du prochain, la fidélité à leur vocation et la chasteté sont choses plus qu'humaines. « Au milieu de la corruption d'une époque dégénérée, dit un profond psychologue, nous voyons, dans des millions d'âmes, les plus pures, les plus nobles, les meilleures qui vivent sur cette terre, se réaliser cette vie chrétienne, comme une preuve que la puissance sanctifiante du christianisme est plus forte que toutes les puissances de l'erreur et de la passion. »

Un sage a dit : « Si je n'étais déjà convaincu par des raisons intrinsèques de la vérité de l'Église, je le serais par l'ignorance et la malice de ses ennemis, par la haine qu'on lui porte et par les complots que tous les hommes mauvais et corrompus forment contre elle. »

Deux choses doivent attirer irrésistiblement à l'Église tout homme intelligent : le besoin d'assistance naturel à l'homme et la réalité de la révélation chrétienne.

CHAPITRE XXXIX

GRACE ET COOPÉRATION

1. Notre fin est la possession surnaturelle de Dieu, la participation à la nature divine; notre fin est d'être vraiment les enfants de Dieu. Cette fin, ce n'est pas la nature qui nous la donne, elle est un don gratuit de l'amour le plus incompréhensible.

Un don que nous nommons la grâce sanctifiante, et qui réside dans notre âme, nous fait atteindre cette fin.

A cette grâce sanctifiante se joint un réel secours, qui, en éclairant notre intelligence et en fortifiant notre volonté, nous rend capables de fuir le mal et d'accomplir le bien.

Le plus souvent ce secours nous est accordé dans la mesure où nous le demandons par la prière.

La grâce c'est la goutte de rosée qui, de la source de la vérité et de la justice divines tombe, sur notre pauvre cœur, pour l'empêcher de périr dans le désert aride de cette vie terrestre.

De même que les rayons d'un soleil unique répandent sur les fleurs les couleurs les plus variées, de même la grâce, qui est une, éclaire des lumières les plus diverses les cœurs qui craignent Dieu.

Notre salut dépend donc à la fois de la grâce divine

et de notre coopération. Dieu agit sur l'homme ; mais l'homme conserve toute sa liberté sous cette influence.

De même que le burin est guidé par la main de l'artiste, de même l'esprit humain est guidé par Dieu. Le mérite premier du chef-d'œuvre n'est pas le fait du burin, il revient à l'artiste.

Toutefois la volonté de l'homme n'est pas un burin inerte ; elle vit, elle a la faculté de résister à la direction de l'artiste céleste et de se déterminer d'elle-même, sous l'influence divine, ou à ceci ou à cela.

L'homme propose et Dieu dispose, il est vrai ; cependant, si Dieu peut disposer, l'homme doit proposer.

2. Dans la question du salut, la coopération de l'homme est d'une importance capitale. Dieu a créé le puits, mais non pas le vase destiné à y puiser. Il donne abondamment, mais l'homme doit ouvrir la main pour recevoir.

Partout la révélation chrétienne nous montre que notre sort éternel dépend de notre conduite. Chacun est l'artisan de son bonheur. Ceux qui sont éternellement malheureux, sont eux-mêmes la cause de leur malheur ; ils auraient pu se sauver, s'ils l'avaient voulu.

Dans la distribution des grâces, Dieu considère la conduite que l'homme tient sous l'influence de la grâce et mesure ses grâces d'après cette conduite; Dieu ne relève en cela que de sa propre perfection et des décisions de sa volonté : mais il tient aussi compte des dispositions de l'homme. Dieu n'est pas tenu d'accorder sans fin de nouveaux bienfaits à celui qui continue à l'insulter chaque jour. La condescendance de Dieu pour l'entêtement humain a des bornes.

Jusqu'où s'étendra cette patience ? c'est là le mystère de la distribution de la grâce. Il est certain que tout

homme reçoit ordinairement plus de grâces qu'il n'est nécessaire pour se préserver de la damnation éternelle.

Dieu exige la coopération de l'homme. Car il est sage et il veut conduire ses créatures à leur fin, conformément à leur nature. Il est juste, et il veut accorder à l'homme le bonheur éternel comme une récompense. Il est bon, et il donne à l'homme la satisfaction de pouvoir mériter le ciel par lui-même, avec l'aide de la grâce divine.

3. Mais pourquoi ma coopération? dit-on. Ce que Dieu prévoit, arrive infailliblement: si Dieu prévoit que je serai éternellement heureux, je le serai indépendamment de ma coopération. — Je réponds : Pourquoi mangez-vous et pourquoi buvez- vous? Si Dieu prévoit que vous serez rassasié dans deux heures, cela se produira sans que vous preniez ni aliment ni breuvage. Vous ne vous laissez pas mourir de faim sous prétexte que Dieu prévoit toutes choses : vous avez raison; car Dieu prévoit l'avenir, parce que c'est l'avenir, mais ce n'est pas parce que Dieu le prévoit, que l'avenir est l'avenir.

Vous dites : Dieu opère tout en moi, pourquoi dois-je coopérer? — Réponse : La plume dit à l'écrivain : Vous écrivez tout; laissez-moi en repos. Dieu fait tout, mais vous faites tout aussi. Vous êtes dans un certain sens un instrument conduit par la main de Dieu. Mais vous êtes plus qu'un instrument; vous êtes une nature autonome : vous devez vous faire valoir par votre propre activité, et par une activité libre.

Dieu décide tout d'avance, ajoutez-vous, pourquoi me tourmenterais-je ? — Réponse : Votre sort éternel est ou la récompense ou le châtiment de votre conduite ; donc dans sa prédétermination, Dieu tient compte de vos actes. Celui qui est éternellement malheureux n'est pas condamné

à ce triste sort parce qu'il est prédestiné à l'enfer : il est destiné à l'enfer parce que de son plein gré il s'est révolté contre Dieu.

Dieu veut que tous les hommes soient heureux. Cette volonté de Dieu suppose ordinairement le cours naturel des choses et des lois de la nature. Si Dieu est prêt à intervenir de temps à autre, par sa toute-puissance, dans le cours ordinaire de la nature, il ne s'est nullement obligé à faire des miracles pour convertir tous les hommes.

Mais, pour venir à notre aide : 1° Dieu a disposé extérieurement toutes choses comme elles doivent l'être, en tenant compte de la nature humaine, afin de rendre accessibles à tous les hommes en général la vérité infaillible et les moyens de la grâce. 2° Le Christ veille avec une providence particulière à ce que toutes les âmes de bonne volonté obtiennent ce qui est nécessaire à leur salut éternel. Dieu ferait plutôt un miracle que d'abandonner à la damnation un homme qui suivrait, selon son pouvoir, les impulsions vers le bien. 3° Le Christ, qui est le Bon Pasteur, le Samaritain miséricordieux, donne à chacun, même au pécheur le plus dépravé, plus de grâces qu'il n'est nécessaire pour son salut.

Dieu abandonne difficilement l'homme, pour lequel il a donné son sang et sa vie. Dieu ne renonce à aucune âme si cette âme ne renonce point à elle-même.

CHAPITRE XL

SCIENCE ET FOI

1. Savoir c'est connaître avec certitude une chose par ses causes. Croire, c'est être convaincu d'une chose sur l'autorité de ceux qui l'ont attestée, bien qu'on ne possède soi-même aucune connaissance de la chose.

La science de l'homme est très bornée. La destinée de l'homme n'est pas de tout savoir ni même d'embrasser dans sa connaissance tout ce qui est nécessaire à son existence. A chaque pas il en est réduit à s'en rapporter à ce que les autres lui disent.

L'homme vit dans la foi ; la connaissance personnelle est rare ; dans la plupart des choses nous vivons de confiance et de foi.

Donc, ceux qui disent que la foi dégrade la raison humaine se trompent. Qu'est-ce que la raison humaine? Enfants, nous l'ignorons; jeunes hommes, nous ne lui obéissons pas ; à l'âge mûr, elle nous adresse des reproches : dans la vieillesse, elle nous boude. Sachons clairement ce qu'est notre raison, et nous verrons si, en elle, il n'y a point place pour la foi.

Chez la plupart des hommes, l'incrédulité sur un point a pour cause une croyance aveugle à un autre point.

2. Si l'homme peut sans inconvenance croire d'autres hommes, quel avilissement y a-t-il à se laisser instruire par Dieu ?

Nombre de philosophes impies affirment les plus grosses absurdités, et des milliers d'hommes croient ces absurdités. Et le chrétien rougirait de sa foi !

On dit que la foi chrétienne est en contradiction avec la raison et la science. — Réponse : En bien des points la foi dépasse la raison, puisqu'elle nous découvre des vérités que la raison humaine ne peut atteindre, mais jamais elle ne va contre la raison. Quand on sait bien ce qu'est la raison, tout désaccord entre la raison humaine et la foi chrétienne disparaît.

L'orgueil de l'homme se réveille continuellement contre les mystères de la religion chrétienne. Mais chaque grain de sable, chaque ligne, chaque couleur, chaque bouchée que nous mangeons, toutes ces choses ne sont-elles pas des mystères ? Le mystère est la barrière naturelle de l'esprit humain.

La révélation chrétienne nous introduit dans un ordre surnaturel, supérieur à la raison : elle doit donc avoir ses mystères propres que nous devons croire sur la parole de Dieu.

En acceptant le mystère, dit un écrivain de nos jours, l'esprit rend à Dieu le plus noble tribut, il rend à Dieu l'hommage le plus sublime et le plus digne de Dieu et de lui-même. Il glorifie Dieu. Il reconnaît sa souveraineté dans le monde de la pensée et dépose aux pieds du Tout-Puissant le plus beau joyau, ce qu'il y a de plus noble dans son être, son intelligence et son génie, sa liberté et sa science.

3. La foi chrétienne trace des limites à l'erreur, mais

non pas à la vraie science. L'autorité dont la révélation chrétienne se présente revêtue à l'esprit du penseur ne limite en rien la liberté vraie et raisonnable, dont parle la sainte Écriture en ces termes : « Il a livré le monde aux recherches des hommes. » (Ecclésiaste, III, 2.) Elle donne plutôt au croyant une assurance qui manque à l'incrédule. Entre le croyant et l'incrédule, il y a la même différence qu'entre un observateur qui, d'un lieu à l'abri de tout danger, considère et étudie les phénomènes de la nature, et un autre qui se voit contraint de faire ses observations d'un point dangereux, exposé aux caprices des vagues.

Les connaissances que nous devons à la foi chrétienne sont pour le penseur le plus grand bienfait.

« Le désir de m'attacher fermement à la foi catholique, dit Balmès, ne pouvait que croître en moi, lorsque parfois dans la pleine indépendance de mon esprit, je cherchais à approfondir ces questions obscures que la philosophie se propose de résoudre, et que je me voyais de tous côtés entouré des plus épaisses ténèbres sans découvrir d'autre lumière qu'un crépuscule inquiétant; et il ne servait qu'à rendre visibles les profondeurs des abîmes que je côtoyais. »

Que savons-nous donc véritablement? Partout nous nous heurtons aux problèmes; l'homme est un être obscur; du monde il sait peu de chose, de lui-même il sait encore moins. Plus de lumière! tel est le cri de l'esprit humain.

La révélation chrétienne n'est pas immédiate, en ce sens qu'elle n'est pas adressée à chaque homme en particulier. En fera-t-elle moins bonne contenance en face de la science? Un païen de l'antiquité dit des incrédules : « Beaucoup de choses, avant qu'elles n'arrivent, sont

tenues pour impossibles : ainsi, de beaucoup de choses qui sont arrivées depuis longtemps, nous jugeons qu'elles sont impossibles, qu'elles ne peuvent exister, parce que nous ne les avons pas vues et que nous ne pouvons les comprendre ; c'est là la pire des folies. » (Pline, *Hist. natur.*, l. VII, c. 1.)

Par la foi chrétienne notre intelligence s'en remet à Dieu, c'est en cela que réside sa force. Sans cette force, les plus belles connaissances de la raison sont faibles.

L'intelligence humaine est une lame d'acier bien trempée, un glaive à deux tranchants ; le caractère est la poignée de cette épée, et sans poignée il n'y a pas d'épée; la main énergique qui la tient est la piété ; c'est d'elle que l'épée emprunte sa force.

CHAPITRE XLI

LE SCEPTICISME

1. Une des preuves les plus incontestables de la faiblesse de la raison est, sans contredit, le scepticisme sous toutes ses formes — le scepticisme, maladie dangereuse qui menace tous les penseurs.

Le doute déraisonnable vient de la faiblesse de l'esprit tout autant qu'une crédulité peu raisonnable.

Celui qui est atteint de cette maladie n'est pas satisfait de rencontrer la certitude; et parce que, sur bien des points, l'intelligence ne peut aller au fond des choses, il supprimerait volontiers le peu dont nous pouvons être sûrs.

Il y a aussi un doute raisonnable, un doute qui interroge, qui réfléchit pour trouver la solution ; c'est le doute méthodique de l'ancienne philosophie catholique. Parmi les penseurs modernes, il en est qui tiennent ce doute pour légitime. « Le doute provenant de la soif de savoir, dit Kuno Fischer, conduit à la conviction et à la liberté de l'esprit: car la conviction rend libre tout en obligeant : ce doute est la volonté d'atteindre à la vérité. Mais le doute qui provient du scepticisme conduit à la libre-pensée, car il consiste dans l'aversion pour toute conviction qui

possède la force d'obliger, pour toute vérité définitive qui, à ce titre, entraîne une obligation intellectuelle. La libre-pensée naît de l'aversion pour toute contrainte, de l'oubli du devoir, de la légèreté; aussi la frivolité et la libre-pensée sont-elles étroitement unies. »

Vouloir douter d'une vérité que l'on a des raisons suffisantes d'accepter, est un doute déraisonnable.

Cherchez la raison de ce doute coupable, et vous trouverez que c'est toujours une maladie de l'intelligence ou une passion. La passion conduit à la paresse de l'esprit et à l'indifférence : la maladie de l'intelligence se déguise sous des opinions erronées sur la nature et les devoirs de la science.

La certitude mathématique ne se rencontre que dans les mathématiques : s'ensuit-il que toute autre chose sera incertaine?

2. Mais sur le terrain de la religion le doute n'est-il point permis, précisément en raison de tant d'obscurités et de contradictions? — Réponse : il y a là sans doute des obscurités et des contradictions apparentes. Mais n'est-ce point le cas pour toutes les choses de la vie, dans toutes les sciences? Il nous arrive souvent de connaître deux vérités, également certaines, sans apercevoir leur point de rencontre. Faites donc pour les choses de la religion ce que vous faites partout dans l'ordre de la raison.

S'il s'agit de deux faits certains, la simple apparence de la contradiction ne vous suffit pas pour rejeter l'un d'eux; vous n'en concluez qu'une chose, c'est que les forces de l'esprit humain sont limitées.

Dans le domaine de la morale et de la religion, Dieu traite les hommes non pas comme des machines à penser,

mais comme des êtres raisonnables qui, par la libre détermination de leur volonté, doivent tendre plus haut.

La vérité possède assez de lumière pour être comprise par un cœur pur ; assez d'obscurité pour aveugler un cœur corrompu.

Le scepticisme tue la vie de l'esprit, il en fait un cadavre ; il tue la société humaine et en fait un ramassis d'hommes qui n'ont rien à gagner ni à perdre.

Les rêves de la philosophie moderne sont-ils autre chose que les produits d'un scepticisme maladif? Bravo ! Messieurs, vous avez magnifiquement construit vos châteaux de cartes ! comment vous êtes-vous gardés de l'erreur ?

3. Les uns doutent de toutes les connaissances de la raison ; d'autres se défient de toute expérience des sens ; d'autres doutent de tout, sauf de leurs intérêts personnels. Quelle poussée en même temps vers la raison pure et vers l'expérience ! Hélas, ils brûlent la maison depuis la base jusqu'au faîte.

Le scepticisme est jusqu'à un certain point conciliable avec les égarements et les agitations de la vie ; mais à l'approche de la mort, il n'est plus un calmant.

La critique est bonne, mais l'hypercriticisme est mauvais.

Le scepticisme corrompt tout ce que nous présente notre intelligence. En effet, la fleur existe-t-elle pour celui qui dissèque ? Malheur à qui, au lieu de pratiquer le bien, le dissèque trop minutieusement.

La Providence veille à ce que nous puissions avoir la certitude en tout ce dont nous devons être convaincus par rapport au but de notre vie : il faut une seule condition, la bonne volonté.

Tenez vous donc en paix et ne subtilisez pas: subtiliser ne sert à rien : ouvrez-vous à la pure lumière qui doucement descend d'en haut.

Croyez à vos sens, croyez aux faibles lueurs de votre raison, croyez à la pleine lumière de la révélation divine. La science est l'étoile de la foi: la piété est le germe de toute science. Rien n'est plus beau que de trouver réunis la lumière d'une haute sagesse et l'accomplissement silencieux des devoirs que nous prescrit l'Église.

Ne craignez pas le doute, mais usez-en de la bonne manière. Partez de la foi pour revenir à la foi. Le scepticisme vous guette pour vous ravir votre repos. L'évitez-vous sur une route, vous le rencontrez sur toutes les autres; il change d'aspect, voilà tout. Ne fuyez donc pas devant l'ennemi, mais ne le recherchez pas non plus. Quand il vous heurte, écartez-le de votre chemin. Vous devez le combattre, vous devez le vaincre, grâce à lui vous trouverez la voie de la vérité. Vous doutez non point parce que vous êtes devenu sage : mais parce que votre sagesse n'est pas encore mûre. Le doute est l'enveloppe sous laquelle le fruit doit mûrir; et lorsque le fruit sera mûr, il se dépouillera de son involucre.

CHAPITRE XLII

L'OPPOSITION ENTRE LES DEUX MANIÈRES D'ENVISAGER LE MONDE

1. Tant qu'il y aura des hommes, il y aura sur terre deux manières opposées d'envisager le monde. L'une voit dans l'homme la perfection; l'homme est la fin de toutes choses; le monde est fait pour satisfaire les désirs terrestres de l'homme. C'est l'athéisme à découvert ou l'athéisme déguisé. Cette manière de voir, un vieux livre la résume ainsi :

« Le temps de notre vie est court et fâcheux ; l'homme, après la mort, n'a plus de bien à attendre, et on ne sait personne qui soit revenu des enfers.

« Parce que nous sommes nés de rien, après la mort nous serons aussi comme si nous n'avions jamais été ; car le souffle est dans nos narines une fumée, et l'âme une étincelle de feu qui agite notre cœur.

« S'éteint-elle, notre corps sera cendre; l'esprit se dissipera comme un air subtil ; notre vie passera comme la trace d'un nuage, elle s'évanouira comme un brouillard qui est chassé par les rayons du soleil et qui tombe appesanti par la chaleur.

« Notre nom s'oubliera avec le temps, et nul n'aura plus souvenir de nos œuvres.

« Car le temps de notre vie est le passage d'une ombre

et après la mort il n'y a plus de retour; le sceau est posé, et nul n'en revient.

« Venez donc et jouissons des biens présents, hâtons-nous d'user des créatures pendant que nous sommes jeunes.

« Enivrons-nous des vins les plus excellents, parfumons-nous d'huile, et ne laissons pas passer la fleur du printemps.

« Couronnons-nous de roses, avant qu'elles se flétrissent (qu'il n'y ait point de pré où notre intempérance ne laisse sa trace).

« Que nul de nous ne soit étranger à nos débauches; laissons partout des vestiges de notre joie! Car c'est là notre sort et notre partage.

« Opprimons le juste dans sa pauvreté, n'épargnons pas la veuve, et n'ayons aucun respect pour la vieillesse et les cheveux blancs!

« Que notre force soit la loi de la justice : car ce qui est faible n'est bon à rien.

« Circonvenons le juste! Car il nous est à charge, il est contraire à nos œuvres, il nous reproche les violations de la loi et nous déshonore en décriant les fautes de notre conduite.

« Il se vante de posséder la science de Dieu, et il s'appelle le fils de Dieu.

« Il est devenu le censeur de nos pensées mêmes.

« Sa vue nous est insupportable, parce que sa vie n'est point semblable à celle des autres et que ses voies sont toutes différentes.

« Nous sommes à ses yeux des frivoles, et il s'abstient de notre manière de vie comme d'une chose impure; il préfère les derniers moments des justes et il se glorifie d'avoir Dieu pour père.

« Voyons (donc) si ses paroles sont véritables, et tentons l'épreuve (pour voir ce qui lui arrivera, et nous verrons) quelle sera sa fin.

« Car s'il est véritablement fils de Dieu. Dieu prendra sa défense et il le délivrera des mains de ses ennemis.

« Interrogeons-le par les outrages et par les tourments afin que nous connaissions sa douceur et que nous éprouvions sa patience.

« Condamnons-le à la mort la plus infâme ; car si ses paroles sont véritables, Dieu prendra soin de lui. » (Sagesse, II, 1-20.)

Telle est la manière moderne d'envisager le monde, et par le *monde* nous entendons les hommes qui professent cette opinion. Ceux qui ont péché par faiblesse et qui ont humblement confessé leur péché ne sont pas du « monde » ainsi entendu, mais bien ceux qui placent leur force dans le péché, qui cherchent leur satisfaction dans le péché et qui sont fiers de s'avouer pécheurs.

C'est le monde qui entraîne l'âme au péché, comme si le péché pouvait nous rendre heureux ! Le monde c'est la subordination de toute la nature au vil égoïsme ; c'est la vie au point de vue de l'homme animal, ne cherchant en toutes choses que ce qui intéresse le corps et le bien-être corporel.

Le monde est mauvais ; mais il n'a point perdu tout sentiment du bien et du vrai. Il se plaît dans la basse sensualité ; en présence de l'homme vraiment honnête, il se voile sous les faux dehors du bien ; mais, de cet homme vraiment honnête il exige une vertu sans tache. Le monde est d'autant plus indulgent que le génie est plus grand, que le visage est plus beau ; mais plus la vertu est grande, moins elle rencontre d'indulgence de la part du monde.

2. L'autre façon d'envisager le monde demande la soumission de l'homme à la Divinité qui domine l'univers; c'est celle qui est à la base du christianisme et qui a trouvé dans le christianisme sa complète expression. L'Église catholique dispose d'une multitude de moyens pour décider efficacement l'homme à se soumettre à Dieu, de fait et en vérité, comme un serviteur empressé, et à employer dans ce but toutes les choses de ce monde.

A ce point de vue, le monde n'existe pas pour satisfaire les appétits des sens et de l'orgueil de l'homme; mais il doit aider l'homme à atteindre sa destinée.

Le monde entier, ainsi que l'homme, est créé, c'est-à-dire est appelé du néant à l'existence, conservé et animé par Dieu. Les choses du monde, ainsi que l'homme, sont donc dans les mêmes relations de dépendance vis-à-vis de Dieu; l'univers et l'homme sont pour Dieu, ils doivent glorifier Dieu, leur créateur, par leur existence et par leur action. Tout l'univers se rapporte en première ligne à Dieu, et non à l'homme.

Parmi les choses créées, il en est beaucoup qui sont en rapport avec l'homme; l'homme est obligé d'en faire usage; elles l'entourent de tous côtés dans sa vie privée et dans sa vie sociale; il les utilise pour son entretien et son développement corporel et spirituel, pour les actions les plus diverses; elles exercent sur lui une influence considérable.

Mais tout ce qui est utile à l'homme n'est pas pour cela la propriété absolue de l'homme. Le temps réclame ce qu'il a donné; ce que l'homme possède n'est qu'un prêt. Il peut, il est vrai, posséder un bien propre indépendamment de son prochain, mais non pas indépendamment de Dieu. Puisque tout appartient à Dieu et dépend de Dieu, tout en ce monde, en tant qu'il se

rapporte à l'homme, ne peut avoir qu'un but : conduire l'homme à Dieu.

Dieu a fait de l'homme l'être le plus élevé, le couronnement du monde visible ; il a soumis le monde à l'homme. Les créatures ne peuvent pas être le but et la fin de l'homme, leur destinée ne peut pas se borner en dernier ressort à ce que l'homme trouve en elles la satisfaction de ses penchants : la fin dernière de l'homme est Dieu. Les créatures sont donc mises à la disposition de l'homme, afin qu'il les utilise comme des moyens pour atteindre sa fin, c'est-à-dire pour glorifier Dieu et faire son salut éternel.

On dit que le monde est mauvais. Mais il n'y aurait pas de fabricants d'idoles s'il n'y avait pas d'idolâtres.

Les créatures de Dieu atteignent leur fin d'abord en étant pour l'homme un reflet, une manifestation, une image de la splendeur divine. Si j'élève mes regards vers les horizons célestes, j'y découvre des soleils, des océans d'étoiles ; je prie et je pleure, sentant combien je suis petit.

Par les œuvres de la création, l'homme doit reconnaître l'existence et la souveraineté de Dieu. La nature est un livre qui à chaque page contient de grandes choses. Ce livre de la nature et de l'histoire, l'homme ne doit point, comme un être sans raison, le considérer avec crainte : il doit s'efforcer de deviner le sens intime que Dieu, l'auteur et le directeur de toutes choses, y a caché.

Considérez le monde comme le temple de Dieu et conduisez-vous comme dans un lieu consacré.

En second lieu les créatures atteignent leur fin en offrant à l'homme, chaque jour, et même à chaque heure, une occasion de montrer à Dieu la fidélité de sa conscience, en se comportant comme il le doit à l'égard des créatures

et des événements. L'homme marche à sa fin, non pas comme un pur esprit, mais comme un être appelé à vivre en ce monde. A ce titre, il doit utiliser les créatures pour l'entretien de sa vie corporelle et spirituelle, et pour l'accomplissement de ses devoirs d'état; en le faisant d'une manière juste et raisonnable, il accomplit la volonté de Dieu et remplit sa vocation.

En troisième lieu, l'homme a souvent l'occasion de se vaincre et de se renoncer dans l'usage des choses créées. Il doit mettre un frein aux instincts déréglés de sa nature qui le poussent vers les créatures ; il doit écarter les choses qui sont pour lui un obstacle sur la route qui le mène à Dieu. L'abstention et le renoncement sont sous ce rapport un devoir pour l'homme, devoir d'une souveraine importance qui, la plupart du temps, décide de son bonheur ou de son malheur éternel.

3. Telles sont les deux manières d'envisager le monde, les seules qui peuvent se vanter d'être conséquentes. La première écarte Dieu, permet à l'homme de se targuer de son indépendance et met le monde à ses pieds. L'autre reconnaît Dieu, et invite l'homme à user du monde comme d'un moyen d'atteindre Dieu.

La vie de tout homme — que les individus en aient conscience ou non — repose sur une certaine idée fondamentale ; il est d'une suprême importance que cette idée corresponde à la réalité.

CHAPITRE XLIII

LA VALEUR DE LA VIE

1. Avoir la tête et le cœur à leur place est pour les hommes d'une importance décisive.

Souvent les philosophes anciens et modernes ont comparé la vie à un rêve. Sous plus d'un rapport la vie humaine ressemble à un rêve, mais elle n'est pas un rêve.

a) La vie ressemble au rêve. Le rêve est rempli d'apparences : la vie aussi. La vie ne présente que des enveloppes et des surfaces. Dans le cas le plus favorable, elle est le reflet de la vérité.

Le rêve est rempli d'illusions ; la vie aussi. Le monde n'est, comme nos salles de théâtre, qu'un décor où l'illusion est tout, où la réalité n'est rien ; au plein jour l'illusion s'évanouit.

Le rêve finit très certainement ; il n'offre rien de durable ; il en est ainsi de la vie. Rien n'est durable que le changement, rien n'est constant que la mort. La vie est une lutte contre la mort : tous, nous succombons dans la lutte.

Le rêve est court, il s'évanouit rapidement. Une voix se fit entendre un jour au prophète Isaïe, et lui dit :

« Prêche ». Il demanda : « Quoi donc? » La voix répondit : « Toute chair est comme l'herbe, et toute sa magnificence est comme les fleurs des champs. » (Is., XL, 6.)

Le charme du rêve est rompu tout à coup, on ne sait ni quand, ni comment; il en est ainsi de la vie.

b) Mais la vie n'est cependant pas un rêve; elle est une réalité : elle n'est vécue qu'une seule fois et a pour nous une signification de la plus grande portée.

Il importe de ne point nous laisser séduire par les apparences et de bien comprendre la réalité de la vie.

Tout dans ce monde veut nous attirer à lui ; les attraits de la sensualité sont tout-puissants. Combien facilement la lumière du jugement peut être obscurcie! Prenez toujours les choses pour ce qu'elles sont en réalité.

Les biens de la terre ont cette particularité qu'on en jouit moins lorsqu'on les possède, qu'on n'en souffre lorsqu'on en est privé.

Jugez d'un plaisir non point d'après ce qu'il paraît avant d'en avoir joui, mais d'après ce qu'il est après l'avoir goûté.

Aimer le beau, parce qu'il vous conduit au Créateur, c'est sagesse ; aimer le beau pour vous attacher à lui, c'est folie.

Accoutumez-vous à une façon de parler qui soit d'accord avec la justesse de votre jugement. Si d'ordinaire vous parlez en fou, vous arriverez bientôt à penser en fou.

Gardez votre tête de la folie, et surveillez la direction de votre volonté.

Estimez les choses de ce monde dans la mesure où elles vous sont un moyen et un secours pour arriver au but; détachez-en votre désir dans la mesure où elles vous détournent de votre véritable destinée.

C'est ce qu'exige la vérité : car en réalité ces choses n'existent que pour vous tracer le chemin qui vous conduit au but. La vie est la voie qui mène à Dieu ; gardez-vous, dans la poursuite des moyens qui mènent à la vie, de perdre la vie elle-même.

C'est ce qu'exige la noble nature de l'homme. Cette disposition de l'âme est sagesse, raison, liberté de l'esprit, ordre. Le contraire est désordre, déraison, servitude, attentat à ce qui est la propriété de Dieu, violation des droits divins.

C'est ce qu'exige enfin la prudence. Jamais nous ne trouverons dans les créatures plus que leur créateur y a mis. Si nous y cherchons le repos et le contentement, nous nous dupons et nous nous nuisons à nous-mêmes.

2. Au point de vue terrestre, la vie humaine ne réalise pas les espérances qu'elle fait naître. Le jeune homme vogue sur l'océan à pleines voiles, le vieillard s'efforce d'entrer au port sur une épave.

Un vieux poète allemand chante : « Voyez comme notre rire est mêlé de pleurs, comme notre joie est mélangée d'amertume ! voyez notre fleur, qui va se faner, lorsqu'elle croit être dans toute sa fraîcheur. »

C'est une marque de très grande sagesse que de pouvoir ici-bas se passer de richesses et de vains plaisirs.

Le repos n'est point d'ici-bas : quand nous voyons que nous allons enfin jouir, un ennemi surgit pour exercer notre énergie, un ami pour exercer notre patience.

3. Il ne faut pas estimer outre mesure les choses de la terre ; mais il faut les estimer : c'est pour vous l'échelle qui conduit au ciel.

Usez de ces choses ! Au calice de la même fleur les

araignées puisent leur venin et les abeilles leur miel.

Seul, l'effort vers votre but suprême peut vous rendre la vie supportable. Vous devez avoir en vue le fruit de la vie; mais cependant l'écorce a son prix.

C'est en pensant à l'éternité, qu'on connaît le prix de la vie.

On a souvent, après Platon, comparé la vie à une prison. Sans doute, en tant que nous sommes en butte dans ce monde aux difficultés et aux abaissements, on peut comparer la vie à une prison. Mais, en elle-même et par elle-même, elle nous est donnée par notre Créateur pour notre véritable bien ; elle est la voie difficile, mais semée de bienfaits, qui nous conduit à notre patrie éternelle.

Toujours et partout, faites-vous des choses de la terre un moyen d'arriver au but éternel. Le travail est nécessaire pour remplir la tâche de votre existence. Mettez tous vos efforts à conformer votre vie au but que Dieu vous a assigné. Voulez-vous vous consacrer au bien et au beau qui feront de votre vie une existence bien remplie? Recueillez d'abord vos forces et ne reculez pas devant la difficulté du travail. L'enthousiasme, l'espérance, les vastes projets ne servent à rien. Non, il faut lutter avec les éléments et les contraindre à vous servir de moyens.

Il n'est pas jusqu'à ces événements qu'on nomme le *hasard* dont vous ne deviez faire un moyen d'atteindre le but de votre vie. Le hasard est la pierre brute à laquelle la main du sculpteur donne la vie. La Providence donne le hasard, l'homme doit l'employer pour ses desseins.

Tenez-vous au-dessus des événements, et tirez-en parti. Voulez-vous, mortel, traverser heureusement l'océan de cette vie dangereuse et aborder joyeusement au port : lorsque les vents vous sont favorables, ne vous laissez

pas dominer par l'orgueil; lorsque la tempête vous saisit, ne perdez jamais courage. Que la vertu virile soit votre gouvernail, et que votre ancre soit l'espérance. Que tour à tour elles vous portent au rivage à travers les dangers.

« Veillons, dit Sénèque, à ce que notre vie, semblable aux joyaux, ne tienne pas trop de place, mais ait beaucoup de poids et de prix. »

Une des grâces les plus importantes que Dieu accorde en cette vie, c'est de pouvoir faire beaucoup de bien.

La suprême sagesse est donc de tendre vers la patrie éternelle en jugeant et en utilisant comme il convient ce monde passager.

C'est folie de désirer des richesses périssables et d'en attendre un bonheur durable. C'est folie de courir après les honneurs pour y trouver une gloire permanente. C'est folie de croire que la destinée de l'homme consiste dans la satisfaction des plaisirs sensuels. C'est folie d'organiser sa vie comme si le terme en était ici-bas.

Songez souvent à cette expérience universelle qu'aucune satisfaction des sens n'a pu contenter l'homme, et que, pour lui, il n'est rien de pire que de souiller sa conscience.

Le sage se dit à lui-même : Je veux atteindre mon but, et cela par le meilleur et le plus court chemin ; la grandeur et l'excellence du but doivent compenser les renoncements, les travaux, les fatigues et les sacrifices d'ici-bas.

CHAPITRE XLIV

LE PRIX DU TEMPS

1. Combien se bercent dans l'inconcevable erreur que leur vie ne finira jamais ou du moins pas de longtemps encore et que l'éternité ne commencera jamais !

Le temps est précieux, aussi important que l'éternité, qui elle-même dépend du temps.

« Le temps est court... et la figure de ce monde passe. » (1 Cor., VII, 29, 31.)

La nacelle rapide est emportée par le courant : elle va doucement et constamment ; on ne s'aperçoit de sa marche en avant qu'en voyant se succéder les paysages de la rive. De même votre vie suit légèrement le fleuve uni du temps ; et vous ne vous apercevez du trajet que par la mort de vos compagnons.

Vous accusez le temps de s'être écoulé trop tôt : n'accusez que vous-même de n'avoir pas su l'employer assez tôt.

Selon l'emploi que vous en ferez, le temps est prêt à vous servir ou à vous nuire.

Celui dont les jours s'écoulent sans le rapprocher de son but, un philosophe indien le compare à un soufflet qui respire sans vivre.

Les bienheureux du ciel et les damnés de l'enfer voudraient avoir encore un peu de temps à vivre, les premiers pour accroître leur bonheur, les autres pour échapper à leur damnation par un acte de contrition.

Employez le temps, mais tout d'abord celui qui est à votre disposition. Ne louez pas toujours hier ! Ne vous confiez pas à demain ! Mettons-nous-y de tout cœur : Dieu, de là-haut, agit pour le moment présent.

2. Vivez comme si vous deviez mourir chaque jour, travaillez comme si vous deviez vivre toujours.

Dans l'emploi du temps, considérez le vrai motif. On peut perdre son temps en occupations futiles aussi bien que par l'oisiveté.

On fait souvent beaucoup, et au fond on ne fait rien, parce qu'on ne fait pas ce qu'on doit faire.

Le fleuve du temps roule et mugit, il se précipite dans l'océan de l'éternité. Aidez-moi, Seigneur, pour que chaque jour puisse aussi me rapprocher du ciel.

Ce que vous voulez faire pour l'éternité, faites-le au plus tôt. Ne laissez pas s'écouler une heure sans l'employer, c'est peut-être la dernière : ne laissez pas la rose sans la cueillir, peut-être vous mourrez avant la rose.

CHAPITRE XLV

LOUABLE INSOUCIANCE

1. Il faut considérer et utiliser avec le plus grand soin les choses, les situations, les événements de ce monde dans la mesure où ils nous servent à atteindre notre but. Mais en soi tout doit être indifférent au sage.

Sous peine de nous causer un grand dommage, nous devons, à l'égard des choses terrestres, établir notre volonté dans une certaine indifférence, une certaine apathie, dans cette insouciance qui nous fait dire : Tout m'est égal, pourvu que la très sainte volonté de Dieu soit faite, pourvu que j'atteigne le but de ma vie.

Richesse ou pauvreté, douleur ou joie, mépris ou honneurs : tout m'est agréable, si cela plaît à Dieu et est utile à mon âme.

Cette insouciance chrétienne consiste avant tout à ne pas attacher plus d'importance aux soucis, aux choses, aux événements de notre vie que ne l'exigent et le but de notre existence et nos devoirs de conscience.

Cette disposition d'esprit est raisonnable et sage, elle est belle et noble; elle nous préserve de désillusions amères, elle nous met à l'abri de nombreux dangers et de nombreux soucis.

Cette disposition d'esprit nous permet de nous maintenir toujours dans la joie. Savoir être content est un grand art; paraître content ne sert à rien; arriver à être content est un grand bonheur; demeurer content est la perfection.

Cette perfection d'esprit nous met à même de choisir toujours, entre les moyens qui s'offrent à nous, les meilleurs et les plus convenables; nous choisirons toujours ce qui nous conduira le mieux au but. Et c'est là l'unique chose qui importe.

2. Le sage s'efforce d'accorder ses dispositions et ses sentiments avec cette insouciance philosophique de la volonté. Lorsque la sensibilité prend le dessus et que l'imagination s'émancipe, nous courons toujours risque de nous attacher d'une manière déraisonnable aux choses de cette terre et de perdre la liberté d'esprit. Combien de gens que les illusions de l'imagination et les penchants aveugles du cœur ont jetés dans les plus tristes égarements!

La différence entre ce qui nous effraye et ce qui nous attire en cette vie est moins dans la réalité que dans notre imagination et dans notre manière d'envisager les choses.

L'important n'est pas ce qui vous arrive : c'est la disposition dans laquelle vous êtes quand cette chose arrive.

Ne comptez pas sur la chance, mais soyez préparé à tous les revers.

Ne prenez pas tout à cœur; le mépris est souvent de mise. D'un rien l'imagination peut faire un évènement, comme d'une chose importante elle peut faire un rien.

Ne vous fâchez pas pour rien; sinon vous vous fâcherez bientôt pour tout.

Tout passe. Pour le bien c'est un mal; pour le mal c'est un bien. Tout est passager ! Seul, ce qui est éternel importe.

Ne méconnaissez pas le prix des soucis : ce n'est pas en vain que vous êtes éprouvé ; les épreuves sont le poids qui met en mouvement l'horloge de votre vie.

Si vous voulez aller au fond de toutes les choses, souvent la joie vous fera peur. Si l'on voyait préparer tous les aliments, combien dont on ne goûterait jamais !

Ne vous découragez pas, si parfois vos espérances ne se réalisent point : craindre sans cesse ne serait qu'un mauvais rêve.

3. Ouvrez votre cœur à la joie, tout en vous tenant préparé pour la lutte : apprenez à espérer dans l'adversité : quand le temps est serein, songez à la tempête. Si les soucis vous tourmentent, espérez dans le lendemain ; si le bonheur vous sourit, rappelez-vous le passé.

Trop de bonheur est souvent un malheur. Un grand malheur est souvent un bonheur. Consolez-vous donc lorsqu'un malheur vous frappe ; et supportez le bonheur avec intelligence.

Quand les tempêtes mugissent furieuses autour de vous, songez que la douleur n'est pas éternelle ; songez que l'avenir vous apportera les roses d'une saison meilleure et plus belle. Mais quand la joie vous entoure de ses séductions et qu'on envie votre sort, rappelez-vous ce conseil : Soyez plus haut et plus grand que votre bonheur. Celui qui est le jouet de son bonheur est le jouet de l'illusion d'un moment.

Si la nature semble vous dispenser le bonheur avec partialité, entrez au cimetière, cela vous guérira.

Ne vous plaignez pas quand bien même vous seriez à

bout de forces, dans la misère et la désolation : sous le lourd marteau du malheur jaillissent les plus belles étincelles de la vertu.

La seule chose absolument nécessaire en ce monde est d'atteindre notre but. Tout le reste n'est nécessaire que relativement : on peut s'en passer, ou n'y pas réussir.

Dieu seul et ce qui nous conduit à Dieu, voilà l'unique nécessaire. Rien autre n'est indispensable. Si une espérance vous échappe, que l'espoir ne vous abandonne jamais ; pour une porte fermée, mille autres restent ouvertes.

Pour Dieu toutes choses sont égales : rien n'est grand, rien n'est petit ; si je suis ce que je dois être, je suis selon l'esprit de Dieu.

CHAPITRE XLVI

LA MORT ENSEIGNE LA VÉRITÉ.

1. Les insensés fuient la pensée de la mort; ils croient échapper à la mort en n'y pensant pas. Les sages de l'ancien temps et ceux de nos jours ont reconnu dans la mort le meilleur des maîtres.

Qu'est-ce que la mort? La fin de l'existence de toute vie terrestre. Lorsque le corps n'est plus en état d'être animé, l'homme périt, il meurt; son âme ne meurt pas, car elle possède une essence qui peut subsister et qui subsiste sans le corps. Le corps privé de la vie subit les lois de la nature inanimée.

L'âme pénètre dans un monde nouveau, dont elle n'a aucune idée, tant que, demeurant dans le corps, elle est liée aux organes de la sensibilité. La vue de l'au-delà est pour l'homme au moment de la mort ce que la vue des couleurs est pour l'aveugle-né qui vient d'être guéri.

Saint Sylvestre disait à la vue d'un cadavre : « Ce que je suis, tu l'as été : ce que tu es, je le serai. »

La mort est naturelle à l'homme, et néanmoins la séparation de l'âme et du corps est violente et douloureuse. Dieu avait voulu conférer à l'homme le don surnaturel de l'immortalité, même pour son corps : ce don a été perdu par le péché : la redoutable nature a repris ses droits. et en

pleine vie nous sommes tous dans la mort ! La vie est une lutte continuelle contre la mort ; une montre est un *Memento mori* que l'homme porte constamment sur lui.

La mort est le terme de la vie physique. Tout est passé ! Le monde physique avec toutes ses beautés et tous ses agréments, avec toutes ses peines et ses douleurs, toutes ses affaires et tous ses amusements, et tout le reste : tout cela est passé pour celui qui est mort.

Et lui-même aussi a disparu. D'autres prennent sa place, et bientôt il est oublié. Et qu'on le loue ou le dénigre encore sur terre, à quoi cela lui sert-il ? en quoi cela lui nuit-il ? il n'est plus là.

La mort est la fin de l'épreuve, de l'effort, du travail. Le drame est joué, l'acteur a quitté son costume. Le résultat — succès ou insuccès de la pièce — est fixé sans retour. L'homme reste durant toute l'éternité ce qu'il était devant Dieu.

La mort est le terme de toutes les illusions. Tant que nous vivons sur cette petite planète, les montagnes et les mers de la terre nous paraissent grandes ; les étoiles du ciel nous paraissent petites. Dangereuse illusion qui fait que les choses d'ici-bas paraissent si importantes, et les choses du ciel si minimes. La mort dissipe cette illusion.

2. La mort est le commencement de l'éternité, l'entrée dans l'autre monde, dans ce monde complètement étranger, auquel nous ne sommes nullement accoutumés. Les hommes rêvent ; la mort, c'est le réveil.

La mort est le début de la destinée éternelle, immuable, que l'homme s'est préparée ici-bas. Dans la mort, il n'y a pas de coup d'essai ; si l'on manque son coup, tout est perdu pour toujours.

Les hommes consciencieux s'endorment dans la mort, comme les enfants, fatigués d'avoir couru, s'assoupissent entre les bras de leur mère.

La mort de l'homme sans conscience est l'extinction du feu-follet dans un marais. Derrière lui une vie ignominieuse, devant lui la sombre éternité, au-dessus de lui la toute-puissance vengeresse, au-dessous de lui l'abîme de la perdition ; il porte en lui sa condamnation, cette condamnation que lui notifiait déjà, durant sa vie, chacune de ses mauvaises actions.

La terre est la salle d'attente pour le voyage dans l'autre monde. Ne vous trompez pas de train.

Dans la pensée de Dieu, la mort blesse pour guérir; elle anéantit pour éterniser.

La lutte sur la terre c'est la nuit, la mort c'est l'aurore, et le tombeau s'éclaire du soleil de l'éternité.

La mort est certaine. La plupart des hommes pensent et vivent comme s'ils ne devaient jamais mourir ; mais cela ne change pas la vérité. Il n'y a, là, place pour aucun peut-être.

Vous mourrez; vous ne mourrez qu'une fois; vous mourrez bientôt. Tout nous rappelle que la vie n'est qu'une chambre d'auberge; on entre, on regarde autour de soi, on sort.

Il est certain que vous devrez abandonner toute chose, qu'à l'heure de la mort votre âme sera ou en état de grâce ou en état de disgrâce. Le jugement, la justice, l'éternité, sont choses certaines pour vous.

Et cependant il est quelque chose d'incertain dans la mort. Vous ignorez où la mort vous attend, remarque Sénèque, c'est pourquoi attendez-la partout. Vous ignorez quand et où et comment vous mourrez, si ce sera soudainement, ou bien après de longues, pénibles et troublantes souffrances.

3. En quoi nous est utile la pensée de la mort ? Elle nous préserve des erreurs les plus dangereuses.

Nous nous habituons trop facilement à vivre comme si les intérêts d'ici-bas étaient tout pour nous, ou du moins comme s'ils étaient la chose principale.

La mort nous dit que la chose la plus importante est de bien mourir. Celui qui veut vivre éternellement doit apprendre de bonne heure à bien mourir.

Toute démarche importante exige une préparation ; notre entrée dans l'éternité la demande aussi.

Nous en arrivons trop facilement à estimer pour peu de chose le péché, la violation de la conscience.

Et cependant c'est le péché qui prépare une mauvaise mort. Pensez à vos fins dernières, ô homme, et vous ne pécherez jamais.

Nous nous soucions peu de rompre avec le péché : comme si nous avions encore de très longues années à vivre, comme si du moins nous devions avoir le temps de nous amender.

La mort vient comme un voleur durant la nuit. Et alors même que nous vivrions longtemps encore, à quoi bon ? Plus on vit, plus le feu mal éteint étend ses ravages, plus profondément le cancer du péché ronge l'âme qui est ulcérée.

La pensée de la mort nous enseigne comment diriger notre vie. A quoi peut servir un chemin qui n'aboutit pas à la bonne porte? Vivez toujours comme devant sûrement mourir et comme devant mourir bientôt : de la sorte vous vivrez bien.

Ce n'est pas seulement la pensée d'une vie mal employée qui est un fardeau pour l'âme du mourant : c'est aussi la pensée d'une vie laissée inutile. Voulez-vous que votre vie soit profitable ? saluez chacun de vos jours

comme s'il était le premier, et recevez-le comme un don que vous ne méritez pas. Puis efforcez-vous de l'employer comme s'il était le dernier et comme si vous deviez finir avec lui.

4. Voulez-vous être sage? pensez souvent à votre mort. N'oubliez dans aucune de vos actions — quelque joyeux et gai que vous soyez d'ailleurs — que chaque pas que vous faites dans la vie est en même temps un pas vers la tombe.

Sur la tombe d'un homme pieux on grava cette inscription : « Pour trouver la vie au moment de la mort, il vécut comme quelqu'un qui doit mourir : *Ut moriens viveret, vixit ut moriturus.* » Telle doit être aussi notre ambition.

C'est là la meilleure philosophie, celle qui nous prépare à une bonne mort.

CHAPITRE XLVII

LE SERVICE DU MONDE OU LE SERVICE DE DIEU

1. Il y a deux royaumes sur la terre; ils sont fondés sur une double sujétion : l'amour du monde qui va jusqu'au mépris de Dieu, et l'amour de Dieu qui s'élève jusqu'au mépris du moi.

Dans le premier royaume, on dit : Cherchez avant tout le monde visible et ses biens : les marques extérieures d'honneur, l'argent et la jouissance des sens, et ne vous préoccupez point du royaume de Dieu : il viendra de lui-même.

Dans l'autre, on dit : Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et les biens de la terre vous écherront en partage, en tant qu'ils contribuent à votre salut.

C'est l'ambition qui gouverne le royaume du monde; mais dans le royaume de Dieu on se sert les uns les autres dans l'amour : les supérieurs, en veillant au bien commun; les inférieurs, en obéissant.

Le service de Dieu songe avant tout à la perfection et à la bonté de Dieu. Ces attributs de Dieu, la nature nous les manifeste; mais plus encore le christianisme. Dans la nature, Dieu nous dispense les bienfaits de sa toute-puis-

sance et de sa sagesse. Dans le christianisme, il se donne lui-même, il parle à l'homme comme l'ami à l'ami, il se soumet lui-même à l'homme, comme si Dieu était le serviteur, que dis-je? comme s'il était la nourriture de l'homme. C'est une condescendance sans limite, une amitié inconcevable, parce qu'elle est le fruit de l'amour infini.

2. Le culte du monde est insensé dans les fins qu'il se propose. Que sont les choses auxquelles il aspire? Combien de fois, dans la conversation, n'est-il pas question d' « intérêts », d' « intérêts importants » ! Cherchez ce que cela signifie, et vous trouverez : bien boire et bien manger. Le service du monde est mensonger dans ses résultats. Qu'obtient-on en effet? De combien de facteurs incalculables dépendent ces résultats, et combien ils sont douteux !

Le monde est une grande hôtellerie où il faut payer un fort écot, sans même avoir rien reçu. Que sont des espérances dont la réalisation même laisse le cœur plus altéré que jamais?

Le service du monde ne procure souvent que déshonneur et amertume. Séduire et être séduit, c'est ce qu'on appelle le monde. Quelles hideuses humiliations exige le culte de la chair! comme l'ambitieux se prosterne devant les puissants du siècle! que de soucis et de tourments misérables pour obtenir la richesse!

Les mondains sentent eux-mêmes l'amertume et la honte de leur esclavage; et cependant ils ne trouvent pas le courage de renoncer aux épluchures dont on les nourrit, et de revenir à la maison paternelle.

Le culte du monde promet beaucoup, il donne bien peu. Il nous prend ce qu'il y a de mieux et nous laisse ce

qu'il y a de pire. Réussissez-vous : attendez-vous à deux grands maux : la basse jalousie, l'injurieuse détraction. Le service du monde nous entraîne à l'improbité, nous dérobe la paix, nous rend la mort amère, nous brouille avec Dieu et nous fait passer de cette existence pleine d'amertume dans le malheur éternel.

Un prince connu par sa brutalité avait, dans les fossés de son château, un ours apprivoisé; il fit placer devant cet animal un plat rempli de miel bouillant. La plaisanterie était cruelle. Car toutes les fois que l'ours cherchait à lécher son plat favori, il se brûlait la langue et la gorge. En dépit de la douleur, il ne renonça pas au miel. Tout en poussant des hurlements de souffrance, il avala avec une colère furieuse le liquide brûlant, jusqu'à ce qu'il pérît dans les plus atroces douleurs. Ceux qui mettent leur joie à servir le monde ne sont pas des ours, mais souvent ils sont plus sots que cet ours.

Il n'est pas rare que la plus grande partie des hommes emploient la première moitié de leur vie à rendre la seconde malheureuse, et à mettre l'éternité en question.

3. Combien Walther de Vogelweide avait raison de dire : « Hélas ! on nous a empoisonnés avec des friandises, je vois l'amertume au milieu du miel. Le monde au dehors a des couleurs charmantes, des reflets chatoyants; au dedans, il est noir et sombre comme la mort. »

Le mondain est celui qui par habitude aime une créature plus que Dieu. Tout mondain est un idolâtre. « Quiconque voudra être ami de ce monde se rend ennemi de Dieu. » (Jac., IV, 4.) Le Christ dit dans le même sens : « Malheur à vous qui êtes rassasiés, parce que vous aurez faim ! Malheur à vous qui riez maintenant, parce que vous serez réduits aux pleurs et aux larmes ! » (Luc., VI, 25.)

Lorsqu'un mondain est assez habile pour dissimuler sous des apparences trompeuses la corruption de sa nature, on dit de lui qu'il est un homme d'honneur. Un écrivain célèbre disait après sa conversion : « Je ne sais pas ce qu'est un vaurien, car je ne l'ai jamais été ; mais je sais ce qu'est un honnête homme ; je puis dire que c'est quelque chose d'horrible. »

Les uns, par amour des ténèbres, éteignent la lumière d'une plus haute connaissance ; les autres aiment à marcher, malgré la lumière, dans le sentier glissant du péché, d'où un souffle suffit pour les précipiter dans l'abîme.

On a, non sans raison, distingué dans le culte du monde trois degrés : le péché, le vice et l'endurcissement. Le péché est un orgueil qui flatte ; le vice est une habitude dégoûtante ; l'endurcissement, dans l'éternité, est une amère obstination. Le péché, c'est la chair : le vice est plus spirituel, et finalement l'esprit et la volonté deviennent une douloureuse révolte dans l'éternité. Le péché enlace dans des guirlandes de roses ; le vice enchaîne dans des entraves de fer ; l'endurcissement exile dans une prison de feu.

A l'heure de la mort, le mondain ressemble à l'homme de bourse qui prend en main le bulletin financier et qui s'aperçoit qu'il n'a rempli sa serviette que de papiers sans valeur. « Les hommes de richesse n'ont rien trouvé dans leurs mains. » (Ps. LXXV, 6.)

4. L'idéal le plus élevé que puisse atteindre le mondain, c'est la suffisance qui s'adore elle-même à cause du bien qu'elle croit posséder. Au contraire, rien, en dehors de Dieu, ne satisfait le serviteur de Dieu. Lorsqu'il a tout fait, il se regarde comme un serviteur inutile et en rapporte l'honneur à Dieu. Il fait tout pour Dieu.

Le service de Dieu est justifié dans son but et dans ses conséquences. Dieu est la sainteté et la bonté même ; il est le plus pur désintéressement. Il n'a point besoin de nous ; le service que nous lui rendons ne lui sert de rien. Il veut notre véritable bien. Il dit ce qu'il veut, et il tient ce qu'il a promis.

Le service de Dieu est nécessaire. Dieu est notre maître, il ne peut pas abandonner ses droits, il ne peut pas renoncer au service que nous lui devons ; car il est le Dieu de l'ordre et de la justice. Il est l'unique maître que la mort ne nous enlève pas.

Le service de Dieu est magnifique et honorable. Qu'est le plus grand potentat de cette planète en comparaison de Dieu ? La souveraineté de Dieu sur cette terre n'est que le prélude de sa royauté dans l'autre monde. O Dieu, que votre règne nous arrive !

Si vous voulez servir Dieu, donnez-vous à lui sans réserve, comme il s'est donné à vous.

N'oubliez jamais que Dieu ne se contente pas de phrases, qu'il est le Dieu de la vérité. Le monde est mauvais, on l'entend dire de tous côtés ; et beaucoup ne remarquent pas qu'ils portent le monde dans leur cœur.

Dieu veut le cœur, la volonté, l'action. Le service de Dieu réclame de vous non pas seulement des résolutions et des paroles, mais des actes. Les pensées ressemblent aux bourgeons, les paroles ressemblent aux fleurs ; l'action énergique ressemble au fruit savoureux.

Celui qui sert Dieu souhaite Dieu, fuit tout ce qui sépare de Dieu, et se soumet en tout à la très sainte volonté de Dieu.

PREMIÈRE SEMAINE

DEUXIÈME PARTIE

LA DÉLICATESSE DE CONSCIENCE

CHAPITRE PREMIER

LA CONSCIENCE

1. L'homme est en proie à toutes sortes de soucis ; et lorsqu'il n'a pas de souci, il s'en crée. Entre tous les soucis, celui de la conscience et des devoirs de la conscience doit occuper le premier rang.

Votre vrai bonheur, enfants des hommes, ne croyez pas qu'il soit dans l'accomplissement de vos désirs ; il est dans l'accomplissement de vos devoirs. Sans la conscience du devoir, notre vie reste vide.

La conscience est le jugement que porte la raison pratique sur la valeur morale de nos actions ; c'est l'application de la loi morale à nos œuvres, à nos paroles et à nos pensées; c'est un principe de la loi naturelle qui nous pousse à faire ce qui doit être, et qui nous écarte de ce qui ne doit pas être.

La conscience n'est pas le fruit de l'éducation, ou d'un développement politique, d'une coutume nationale, ou d'une législation. Dans beaucoup de ses applications particulières elle est exposée à subir ces diverses influences, elle est susceptible de modifications et d'égarements — c'est pourquoi on trouve chez les différents peuples et les différents hommes des jugements de conscience différents; — mais, dans ses applications et ses principes premiers elle est invariable et la même chez tous.

Chez tous les hommes se trouve le même penchant à se former la notion du bien et du mal, de la vertu et du vice; puis à juger que la vertu est digne de louange, le vice digne d'aversion; enfin à reconnaître cette loi, qu'il faut faire le bien et éviter le mal. Tout homme admet, dans les traits principaux, un ordre moral qui est au-dessus du caprice humain et des vicissitudes du temps, indépendant de tout développement et que tout homme doit suivre.

Il s'ensuit que la conscience a son fondement dans la nature et la raison humaines. Pour connaître les principes les plus élevés de la morale, il n'est besoin que du sens commun.

Mais la conscience tire sa raison dernière de Dieu. De même que Dieu nous a créés, de même il a gravé une loi dans notre être, pour sa gloire et pour notre bonheur.

Dieu ne commande jamais rien qui ne soit pour le bien de ceux auxquels il commande. Les commandements de Dieu sont autant de promesses de ses bienfaits. Dans le cœur de tous les hommes, Seigneur, est inscrite votre sainte loi, pour les diriger tous.

« Tout bien, dit Kant, qui n'est pas enté sur un sentiment moralement bon, n'est qu'une apparence et qu'un clinquant misérable. » Mais il aurait dû ajouter qu'il n'y a de sentiment moralement bon, que celui qui a ses racines dans l'obéissance à Dieu.

2. L'obéissance à Dieu ! Hélas ! nos philosophes modernes en sont venus à cet excès que, dans la démence de leur orgueil, ils déclarent immoral de faire le bien par obéissance à Dieu : on ne doit faire le bien que par estime pour soi-même.

Assurément, l'homme doit s'estimer pour ce qu'il est :

la plus noble des créatures et le serviteur de Dieu ; — mais non pour ce qu'il n'est pas : l'auteur de toutes choses et le législateur suprême.

Pour se passer de Dieu, des hommes insensés ont voulu faire dériver la conscience de l'égoïsme humain ; comme si la conscience ne nous prescrivait une chose que parce que cette chose nous est utile, et comme si elle ne nous la défendait que parce que cela nous est nuisible. Qui donc ne sent la différence qu'il y a entre le bien moral et ce qui est utile, entre le mal moral et ce qui est nuisible? Celui qui agit d'après sa conscience ne pense pas à son utilité : il pense uniquement à ce qui lui est défendu comme mal, ou à ce qui lui est permis ou imposé comme bien.

On a dit que l'intelligence humaine est la dernière et suprême législatrice, que c'est elle qui nous indique et nous fait connaître le mal et le bien. Mais la conscience ne montre et n'indique pas simplement ce que nous devons faire : elle nous le commande et nous le prescrit, elle nous l'ordonne avec une sainte et souveraine majesté, à tout prix. Dieu seul peut prescrire de cette façon. L'intelligence humaine peut bien dire à la volonté : Si vous voulez atteindre cette fin, vous devez employer ce moyen. Mais jamais l'intelligence ne peut d'elle-même commander à la volonté avec une nécessité absolue. Pour cela, il faut une puissance qui est au-dessus de nous, une puissance absolue, sainte, une puissance dont nous dépendons.

Nous sentons qu'en allant contre cette puissance, nous bouleversons l'ordre fondamental du monde entier, autant que nous le pouvons; que par là nous manquons à notre vocation et nous attirons un malheur éternel.

3. Dieu, et Dieu seul, est donc l'auteur de cet « impé-

ratif » sacré qui se fait entendre en nous. Sans doute, la raison nous montre le devoir, mais celui qui nous prescrit notre devoir sous peine de châtiment et qui nous impose l'amour comme devoir est plus puissant que la raison. La conscience est un reflet de la Divinité dans l'âme humaine. L'homme comprend parfaitement que la souveraine puissance législatrice traduira devant elle celui qui viole volontairement cette loi intérieure, et que celui qui fait le mal devra en porter la peine.

L'homme qui obéit à sa conscience reste dans sa vocation ; c'est un homme honnête et il doit finalement être un homme heureux. L'homme qui viole sa conscience est un homme mauvais et il court au-devant de son malheur. Le malheur sort du péché, comme le ver de la pourriture.

4. Préoccupez-vous donc avant tout de votre conscience. Il n'y a qu'un bonheur ici-bas, un seul : La paix intérieure et une conscience sans tache ! La grandeur terrestre est dangereuse et la renommée n'est qu'un jouet d'enfant; ses joies ne sont que de vaines apparences : ses tourments ne sont que trop nombreux et trop réels !

Regardez souvent dans le livre de votre conscience, afin d'y voir si vos comptes sont en déficit ou en progrès. Appliquez souvent le niveau, afin de voir si l'édifice spirituel que vous élevez est d'aplomb ou incliné.

Gardez-vous, dans le soin que vous prenez de votre conscience, de vous laisser guider par l'imagination. Gardez-vous de prendre les choses trop légèrement, mais gardez-vous aussi d'une rigueur outrée. Ne considérez pas Dieu comme un tyran qui veut vous tourmenter, ni comme un ennemi qui vous guette pour vous perdre, mais comme un père qui vous aime et veut vous rendre heureux.

Si vous trouvez que vous n'êtes pas dans le droit chemin, craignez, écartez énergiquement tout ce qui pourrait vous bercer dans un calme trompeur. Si vous êtes dans le bon chemin, soyez en paix, bannissez toute inquiétude.

Les sentiments de consolation intérieure ne sont sûrs que s'ils vous poussent à Dieu et à l'accomplissement fidèle de vos devoirs. Les sentiments intérieurs qui vous rendent plus difficile le service de Dieu ne sont point, par eux-mêmes, la marque d'une mauvaise disposition d'esprit.

Éloignez de vous toute inquiétude maladive. Qui se tâte constamment le pouls, pour savoir s'il est bien portant, tombera bientôt malade.

5. La conscience nous oblige aussi à observer tous les commandements positifs que Dieu nous a donnés. Les dix commandements de la loi, de l'Ancien Testament, sont essentiellement une explication et un complément de la loi naturelle. Les dix commandements nous sont donnés simplement non pas comme un éclaircissement des vérités fondées sur la raison, mais avant tout comme l'expression de la volonté divine. Aussi commencent-ils par ces mots : « Je suis le Seigneur, votre Dieu. » Le Christ a confirmé les dix commandements (Math., v, 17), et les a perfectionnés par sa propre loi.

Dans la loi chrétienne, le précepte de l'amour de Dieu et celui de l'amour du prochain sont placés en premier lieu (Marc., xii, 30) : de même la pratique de l'amour des ennemis et des œuvres de miséricorde (Math., xxv, 35, sq.); enfin la loi chrétienne fait particulièrement ressortir l'importance de la sainteté intérieure.

Les dix commandements sont la grande charte, *Magna Charta*, qui embrasse toute la vie et ordonne tous les rapports : d'abord les rapports avec Dieu, en second lieu

les rapports des hommes entre eux, en troisième lieu les questions de propriété, en quatrième lieu la vie appétitive.

CHAPITRE II

DEVOIRS DE CONSCIENCE ENVERS DIEU

1. Le premier commandement se rapporte au culte intérieur que nous devons à Dieu ; le second, à la violation du respect dû à Dieu ; le troisième, au culte extérieur.

Nous devons reconnaître l'infinie grandeur de Dieu et notre dépendance envers lui ; en d'autres termes nous devons adorer Dieu, et Dieu seul. Dieu est tout, et nous ne sommes rien. A l'adoration doivent intérieurement s'unir la soumission de l'esprit à Dieu dans la foi, et la soumission de la volonté dans l'espérance et la charité.

Il est dans notre nature que nos sentiments s'expriment au dehors. L'extérieur uni naturellement à l'intérieur est chose précieuse et utile. L'extérieur sans l'intérieur est sans valeur et hypocrite.

La vraie piété n'est pas bigote, elle ne néglige aucun des devoirs de son état, elle ne se rend pas désagréable au prochain. De même que le liquide prend la forme du vase dans lequel on le verse, de même la vraie piété s'adapte à toutes les vocations et à tous les états. L'accomplissement fidèle des devoirs de notre état fait partie de l'adoration que nous devons à Dieu.

Tout sacrifice absolu de l'homme à une créature est

une impiété. Le dieu des avares, c'est l'argent; celui des hommes sensuels est une divinité de chair quelconque. Le dieu de l'ivrogne, c'est la bouteille.

2. Il y a un respect que nous devons à Dieu et auquel nous ne pouvons manquer d'aucune façon. On doit en particulier se garder dans la colère de souhaiter le mal en invoquant le saint nom de Dieu, de prononcer directement ou indirectement contre Dieu des paroles outrageuses, de décrier ce qui est spécialement destiné au service de Dieu. Celui qui viole un serment ou un vœu important se rend coupable d'une faute grave. « On ne se moque pas de Dieu impunément. » (Gal., VI, 7.)

3. Toute notre vie doit être un culte rendu à Dieu. Mais, de plus, l'homme doit rendre à Dieu ce culte particulier qui consiste dans des observances exclusivement religieuses. Sans la sanctification du dimanche, pas de culte. Il est conforme à la nature humaine que le septième jour soit régulièrement un jour de repos et que par extraordinaire il y ait quelques autres jours de repos. L'homme est né pour le travail, mais il ne doit pas s'absorber entièrement dans son travail.

CHAPITRE III

DEVOIRS DE CONSCIENCE ENVERS LES HOMMES

1. Le quatrième commandement règle les rapports entre supérieurs et inférieurs. Le cinquième commandement règle les rapports des hommes entre eux sur la question de la vie. Le sixième commandement règle la vie de l'espèce.

Dieu a clairement signifié, dans la nature, qu'il voulait des supérieurs et des inférieurs, et des rapports de dépendance entre les hommes. Celui qui obéit à des supérieurs légitimes obéit donc à Dieu ; celui qui se révolte contre eux se révolte contre Dieu.

Les supérieurs, et particulièrement les parents, sont les représentants de Dieu. Dans le plan divin, la famille doit être une école où l'homme apprend à obéir, à obéir à Dieu et à obéir à un supérieur quel qu'il soit.

Les enfants doivent à leurs parents l'amour, le respect, l'obéissance. « Enfants, obéissez à vos parents en toutes choses. » (Col., III, 20.) « Celui qui ne pense pas à son père et à sa mère, Dieu l'oublie et le fait périr. » (Eccl., XXIII, 18-19.) « Que les corbeaux arrachent et que les aigles dévorent l'œil de celui qui se raille de son père. » (Prov., XXX, 17.)

Le quatrième commandement règle aussi les rapports entre les supérieurs ecclésiastiques et les fidèles, entre l'autorité séculière et les sujets, entre les maîtres et les serviteurs.

2. On ne doit nuire ni à soi-même ni au prochain, dans sa vie, dans son corps, dans son âme.

On pèche contre sa propre vie, lorsqu'on compromet sa santé par intempérance, ou qu'on expose sa vie sans nécessité. On pèche contre la vie de l'âme lorsqu'on se met volontarement dans l'occasion prochaine de pécher, ou lorsqu'on néglige, par nonchalance ou par passion, ce qui est nécessaire pour maintenir vivants dans le cœur les sentiments chrétiens.

On pèche contre le prochain par haine, inimitié, aversion volontairement nourrie, par malédiction, colère, dureté, injures, mauvais traitements, homicide.

On pèche contre la vie spirituelle du prochain par séduction et incitation au péché, par scandale et mauvais exemple.

Si vous vivez dans l'inimitié avec quelqu'un, vous devez exciter en vous la volonté sérieuse de pardonner à votre ennemi. Si vous avez nui au prochain dans son corps ou dans son âme, vous êtes tenu de réparer le préjudice causé, selon votre pouvoir.

3. Dans le sixième commandement, Dieu ordonne de maîtriser et de discipliner les plus dangereuses et les plus pernicieuses des passions. Il est défendu de faire, de dire, d'écouter, de regarder, de lire, sans raison suffisante, ce qui en soi et par soi est propre à soulever d'une façon désordonnée la basse sensualité.

On ne joue pas avec le feu. C'est pourquoi tout ce

que l'on fait, dit ou pense volontairement, avec réflexion et en parfaite connaissance de cause contre ce commandement, est péché mortel.

Sur cent individus qui se tiennent éloignés de toute vie religieuse, il pourrait bien se faire qu'il y en eût quatre-vingt-dix-neuf qui ne pratiquent pas parce qu'ils sont esclaves de la sensualité.

CHAPITRE IV

DEVOIRS DE CONSCIENCE ENVERS LA PROPRIÉTÉ ET L'HONNEUR DU PROCHAIN

1. Le septième commandement défend le vol, la rapine, la fraude ; il défend d'endommager ou de retenir injustement le bien d'autrui. On pèche contre ce commandement lorsqu'on dérobe secrètement quelque chose au prochain, lorsqu'on le trompe ou qu'on l'exploite dans le commerce, lorsqu'on porte dommage au bien d'autrui. lorsqu'on ne restitue pas, quand on le peut, un objet trouvé. On ne peut pas retenir le bien qui appartient à un autre. On doit réparer le dommage qu'on a causé.

Le droit d'acquérir et de posséder est dans la nature des choses. La société humaine ne pourrait exister sans le droit de propriété privée. Mais personne n'a de droit absolu sur ce qui lui appartient. Ce droit appartient à Dieu, qui demandera compte aux hommes du bon emploi de leurs biens.

2. Dans le huitième commandement, Dieu défend toute atteinte à l'honneur du prochain, ainsi que tout mensonge. L'honneur est un bien précieux. Le sentiment de l'honneur et l'aversion contre ce qui peut y porter atteinte

sont profondément enracinés dans notre âme. De même, donc, que chacun doit dans la mesure convenable veiller à son propre honneur, de même on doit éviter, avant toute chose, ce qui peut nuire au prochain sous ce rapport.

La calomnie est un vice détestable. Le venin de la calomnie nuit à trois personnes à la fois : à celui qui fait la calomnie, à celui qui l'écoute, à celui qui en souffre.

Le dommage causé n'est pas toujours direct : il n'en est que plus grand. Les calomnies, comme les bombes, décrivent toujours une courbe avant de frapper et de détruire. Et cependant, ce vice est si répandu ! Personne ne se croit tenu de rechercher la vérité ; personne ne se croit obligé de se demander si l'on a bien jugé, si l'on n'a pas accusé faussement et méchamment. « On dit, on dit... » ; quelle lâche excuse !

On doit éviter non seulement la calomnie, mais aussi la médisance et la délation ; on doit éviter de prêter une oreille complaisante aux discours qui portent atteinte à l'honneur ; on doit éviter le soupçon et l'injure. Le soupçon est fertile en inventions. Il vaut mieux se tromper en pensant du bien des méchants que du mal des bons.

Ce commandement de Dieu interdit également toute fausseté, telle que le mensonge, l'hypocrisie, la flatterie.

Il ne faut jamais dire une chose qui soit contre la vérité pour tromper les autres. Il ne faut jamais, dans votre intérêt, louer quelqu'un en sa présence au delà de ce que vous pensez de lui.

CHAPITRE V

PÉCHÉS D'OMISSION

Non seulement l'homme doit éviter le mal : il doit faire le bien.

On pèche donc non seulement par des pensées, des paroles, des actes mauvais, mais aussi en négligeant de faire les bonnes œuvres auxquelles on est obligé.

Nous ne sommes pas tenus à faire toutes les bonnes œuvres; mais il en est auxquelles nous sommes tenus.

Ne pas faire le bien que l'on doit équivaut à commettre le mal.

On a reproché à Dante d'avoir mis dans les cercles les plus élevés de l'enfer des multitudes de damnés qui, durant leur vie, n'ont commis aucun mal, mais aussi n'ont fait aucun bien, des damnés « qui ont vécu sans honte mais sans mérite ». Et cependant le poète n'a fait qu'exprimer une vérité chrétienne.

Le Christ maudit le figuier, non pas parce qu'il portait des fruits vénéneux, mais parce qu'il ne donnait aucun fruit.

Le Seigneur condamne le serviteur inutile, non pas parce qu'il dissipe ce qui lui a été confié, mais parce qu'il le rend sans l'avoir fait fructifier.

Au jour du dernier jugement, il suffira d'avoir négligé les œuvres de charité envers le prochain pour mériter la mort éternelle.

CHAPITRE VI

LA VIE APPÉTITIVE DE L'HOMME

1. Dans les neuvième et dixième commandements Dieu règle la vie appétitive de l'âme. La bonté ou la malice de l'homme dépendent de la façon dont il se conduit à l'égard de ses facultés appétitives.

« L'homme voit ce qui paraît à l'extérieur, mais Dieu voit le cœur. » (I Rois, XVI, 7.)

Les premiers mouvements désordonnés de la faculté appétitive sont intimement unis à notre nature ; nous ne pouvons les chasser de notre cœur, mais on peut empêcher leurs fruits, qui sont les péchés, de mûrir ; on peut les affaiblir, les modérer, les diminuer, les détruire, jusqu'à un certain point. (Gal., V, 17.) Le péché commence là où commence la liberté de la volonté.

Les mouvements de la faculté appétitive se montrent partout ; mais ils ne sont pas partout le motif de nos actions.

Platon considère l'homme comme un être à part, composé de parties de différentes natures ; la concupiscence s'étend dans l'homme aussi loin que possible et renferme en elle les têtes de nombreux animaux, c'est-à-dire des inclinations nombreuses.

Pour défendre une place forte contre de nombreux ennemis, il faut deux choses : la vigilance et la force.

La plupart des hommes doivent se tenir en garde contre les désirs désordonnés des jouissances sensuelles et des biens terrestres.

Dans le commandement formel de combattre la triple concupiscence — la cupidité, l'orgueil, la sensualité, — l'homme possède la méthode la plus efficace d'éviter tous les péchés.

Le neuvième commandement défend d'abord de convoiter la femme d'autrui (Math., v, 27, 28) ; il interdit ensuite toutes les pensées et tous les désirs contraires à la chasteté. (Prov., xv, 26.)

Se complaire dans l'objet d'une imagination impure est coupable et, par suite, défendu.

De la pensée naît le désir, et du désir l'action. (Math., xv, 18.)

On pèche par mauvaises pensées lorsqu'on s'y complaît volontairement, c'est-à-dire lorsqu'on s'arrête avec plaisir à l'objet coupable de ces pensées et de ces représentations, en ayant conscience que cela est défendu.

Penser à des choses impures est un péché pour celui qui n'a aucune raison de le faire et qui s'expose ainsi au danger de consentir et de prendre plaisir à ces pensées.

Dieu veut que l'homme tende uniquement à ce qui est honnête et saint. (Philip., iv, 8.)

Le dixième commandement défend tout désir désordonné de ce qui peut être un gain, qu'il s'agisse de l'honneur ou des autres biens terrestres ; il prescrit de donner à chacun ce qui lui appartient et de se contenter de ce qu'on possède.

2. Soyez juste et n'accusez ou n'excusez votre propre

cœur qu'après mûre réflexion ; si vous l'excusez sans raison, il devient téméraire et mauvais ; si vous l'accusez sans motifs, vous le découragez.

Les pensées et les désirs, tant que la volonté n'y prend point part, ne sont dignes ni de blâme ni de louange. C'est la volonté libre qui décide. (Eccli., XXXI, 10, 11.)

En tout ce qui concerne la vie appétitive, il est souverainement important de surveiller la volonté. Souvent de fausses convoitises font commettre des péchés graves, parce qu'il y a délibération et consentement. Tout d'abord se forme dans votre âme une simple pensée, puis une vive représentation, puis un plaisir et une émotion coupable, enfin le consentement. Celui qui règle ses convoitises n'a pas de peine à régler sa vie.

Le jardinier doit veiller à la direction que prennent les jeunes arbres : et l'homme doit veiller à la direction que suivent les penchants de son cœur.

Les mauvais désirs cherchent partout leur appui, leur excuse et leur justification dans des phrases toutes faites qu'on se répète avec une intelligence non pas éclairée par la lumière de la vérité, mais obscurcie par les ténèbres de la passion. Soyez en garde contre de telles phrases.

CHAPITRE VII

SOIN PRATIQUE DE LA CONSCIENCE

1. Relativement au passé, le soin pratique de la conscience doit s'exercer dans l'examen général de conscience par rapport à chaque commandement. En effet, il faut tout d'abord connaître son état intérieur tel qu'il est en réalité. Relativement à l'avenir, l'examen doit se porter sur un point déterminé. Car celui qui veut considérer trop de choses en même temps, d'ordinaire ne considère rien avec l'attention requise.

Au sujet de cet examen particulier, le célèbre physicien et homme d'État Benjamin Franklin raconte ce qui suit dans son autobiographie : « A l'âge de vingt-deux ans, je conçus le courageux et difficile projet de tendre à la perfection morale. Je voulais triompher, en tout et toujours, du mal où pouvaient me porter l'inclination naturelle, l'habitude ou la société.

« Comme je savais ou croyais savoir ce qui est juste et ce qui est injuste, je ne voyais pas pourquoi je ne pourrais pas toujours pratiquer l'un et éviter l'autre. Mais je découvris bientôt que j'avais entrepris une tâche beaucoup plus difficile que je ne me l'étais imaginé. Tandis que je donnais tous mes soins à me préserver

d'une faute, j'étais fréquemment surpris par une autre; l'habitude prenait le pas sur la vigilance: et l'inclination était parfois plus forte que la raison.

« J'en arrivai à cette conclusion : la simple conviction spéculative qu'il est de notre intérêt d'être parfaitement vertueux ne suffit point à nous préserver des faux pas, et les habitudes contraires à la vertu doivent être détruites, le bien acquis et affermi, avant que nous puissions avoir quelque confiance dans la rectitude stable et uniforme de notre conduite.

2. « Dans ce but, je fis une liste de différentes vertus. Comme mon dessein était d'acquérir l'habitude de toutes ces vertus, je crus qu'il convenait de ne pas éparpiller mon attention en essayant tout en même temps, mais plutôt de la fixer sur une seule vertu à la fois; et lorsque je m'en serais rendu maître, de passer à une autre; et ainsi de suite, jusqu'à ce que je les aie toutes parcourues.

« Pour pouvoir entreprendre un examen quotidien, je me fis un petit livre: je divisai chaque page de telle sorte qu'elle eût sept cases, une pour chaque jour de la semaine, afin de noter par un signe chaque faute. Je fis précéder ce tableau d'une petite prière, où je demandais à Dieu son assistance. Chaque soir je marquai les faux pas; pendant toute une semaine je ne fis porter mon attention particulière que sur une vertu.

« A ma grande surprise, je constatai beaucoup plus de fautes que je ne me l'imaginais; mais j'avais la satisfaction de les voir décroître.

« Souvent j'eus la tentation d'abandonner mon entreprise; il me semblait qu'une exactitude aussi consciencieuse que celle que j'attendais de moi était une espèce d'enfantillage dans les choses morales.

« Cependant je continuai à pratiquer cet exercice. Et bien que je n'aie jamais atteint la perfection que j'ambitionnais, et que je sois resté bien en deçà, cependant j'étais, grâce à mes efforts, un homme meilleur et plus heureux que je l'eusse jamais été sans une telle précaution ; tout comme ceux qui, en imitant les modèles d'écriture gravés sur cuivre, n'atteignent jamais la perfection de ces modèles, mais améliorent cependant leur écriture... Au début je m'étais proposé douze vertus ; mais sur la remarque qui me fut faite que j'étais en général un orgueilleux, j'ajoutai encore l'humilité. Sans doute, je n'ai pas très bien réussi à acquérir le fond même de cette vertu, mais je suis très bien arrivé à m'en donner l'apparence.

« Je fais cette déclaration dans l'intérêt de mes descendants, pour leur apprendre que leur ancêtre doit, avec la bénédiction de Dieu, à ce petit artifice le bonheur constant de sa vie jusqu'à sa soixante-dix-neuvième année. »

Il ne faut point, cependant, nous contenter : de « l'apparence de l'humilité » ; nous devons avoir en vue l'humilité véritable.

CHAPITRE VIII

LE PLUS GRAND OBSTACLE

1. Humble soumission à Dieu — telle est la destinée de l'homme, sa raison d'être, — l'unique nécessaire.

Le penchant de l'esprit humain à l'indépendance désordonnée, à l'orgueil, forme la première et la plus grande difficulté à laquelle l'homme se heurte quand il envisage le but de sa vie; il lui est difficile de ne pas plus tenir à lui, qu'il ne le mérite en réalité; infatué de sa personne il devient un révolutionnaire contre Dieu.

De même que la nature animale est pour l'homme le principe de son penchant pour la sensualité, de même le danger de l'orgueil est dans la conscience qu'il a de la hauteur de son intelligence.

Eschyle a dit : « L'orgueil dans sa fleur a pour fruit la faute qui nous fait moissonner la peine et les larmes. »

Il est des singes qui cherchent toujours et partout à monter au sommet. S'ils sont dans la forêt, ils grimpent sur les plus hautes cimes des arbres; s'ils sont emprisonnés dans une chambre, ils échafaudent les chaises sur les tables pour pouvoir tout contempler avec satisfaction d'un endroit très élevé. Tel l'orgueilleux, qui, dans toutes les conditions de la vie, s'efforce d'occuper la plus haute

place. Le devoir de tout homme est de tenir en laisse son orgueil, ce monstre toujours inquiet.

L'orgueil est la source la plus féconde d'erreurs funestes. Saint Augustin pense qu'il y a des hommes que l'orgueil fait délirer : *homines superbe delirantes*. Le fait est que les coryphées de la philosophie non chrétienne s'accusent réciproquement de folie et de pis encore.

Il ne peut y avoir de bonheur là où est l'orgueil. Heureux celui qui accepte avec joie tous les dons qui lui sont faits. Celui qui est plein d'orgueil est éternellement maussade : il n'est jamais satisfait des dons qu'il possède et il s'imagine que ce que les autres ont reçu est un tort qui lui est fait.

Les plus hautes places du ciel sont pour les plus humbles, et les plus profondes prisons de l'enfer sont pour les plus orgueilleux.

2. A l'orgueil est opposée la vertu d'humilité. L'humilité est la soumission à Dieu, ou plutôt le détachement de soi-même que cette vertu requiert ; elle est la vertu de la volonté par laquelle nous nous considérons tels que nous sommes réellement, de telle sorte que nous ne voulons ni être ni paraître plus que ne l'exige la vérité, et que nous nous soumettons librement à l'ordre voulu par Dieu.

Qui êtes-vous donc pour croire que vous ne devez tenir aucun compte de la volonté de Dieu ? Qu'êtes-vous, demande un profond psychologue (le Père A. M. Weiss), en comparaison des autres hommes ? Montrez tout ce que vous vous imaginez posséder en grandeur et en puissance ; exagérez-le autant que vous pourrez : possédez-vous des avantages corporels ? d'autres ne les possèdent-ils pas ? La richesse et la considération ? d'autres ne les

ont-ils pas? La science et la vertu? d'autres n'en sont-ils pas doués?

Qu'êtes-vous dans ce monde? Jusqu'où s'étend votre réputation? Même dans le petit cercle où vous vous mouvez, il en est d'autres qui, sous bien des rapports, vous dépassent, vous surpassent, vous éclipsent.

Qu'est votre intelligence? que sont vos actes et vos facultés en comparaison de toute l'humanité! Vous mourez, et bientôt quelques-uns seulement savent l'endroit où vos ossements tombent en poussière. La fleur des champs, où est-elle? Le léger nuage, où est-il? Comme la vague du ruisseau a bientôt disparu! Cherchez donc une gouttelette dans la mer, un grain de sable sur la vaste plage!

Et que sont toutes les grandeurs de la terre en comparaison du monde des esprits? Comme notre planète et tous ses habitants disparaissent! Que sont toutes les générations des hommes et toutes les phalanges des anges en comparaison de Dieu et de l'infini?

3. Et vous, enfant de l'homme, cendre et poussière, vous pourriez vous prévaloir contre Dieu? D'où venez-vous? Où allez-vous? Voici votre berceau! Voilà votre tombe! Qu'êtes-vous en vertu et en sainteté? Vous ne croyez pas vous-même à ces avantages; et le peu que vous en avez, combien est-il altéré par les imperfections et les défauts! Qu'êtes-vous par votre volonté? la moindre difficulté vous décourage. Qu'êtes-vous par votre intelligence? Vous avez longtemps pâli sur les livres et que savez-vous? Retranchez de vos connaissances et de vos discours ce que vous avez entendu et pris des autres : que reste-t-il encore? Et qu'êtes-vous par votre existence terrestre? faiblesse, petitesse, fange, cloaque vivant recou-

vert de neige ! Pauvre infortuné, vous êtes assis sur un tas de fumier et vous vous croyez un roi ! Vous n'êtes rien par vous-même dans l'ordre de la nature : dans l'ordre de la vertu, vous êtes moins que rien, à cause de vos péchés.

4. Pour affermir l'homme dans une salutaire humilité rien de plus efficace que le souvenir de ses péchés passés. Des penseurs chrétiens sont d'avis que si Dieu n'empêche pas les péchés c'est afin que l'homme trouve dans la conscience qu'il a de sa culpabilité une excitation à l'humilité et à la honte de lui-même.

Ne seriez-vous pas honteux jusqu'au plus profond de vous-même si telles ou telles gens honnêtes connaissaient toutes vos pensées, vos désirs, vos paroles et vos œuvres ? Donc, ne devriez-vous pas mourir de honte en pensant que Dieu, qui sait tout, pénètre votre absolue pauvreté ?

CHAPITRE IX

LES INSUFFISANCES DE L'EXISTENCE HUMAINE

1. Pour préparer l'esprit humain à se connaître parfaitement, il est bon de ramener souvent son regard sur les insuffisances de l'existence humaine. Combien rebutante, insipide, plate et infructueuse, semble toute l'agitation de ce monde! Fi donc de ce monde! C'est un jardin inculte qui monte en graine ! L'ivraie le remplit entièrement.

Platon pensait, en considérant les conditions de l'existence humaine, que le séjour de l'âme en ce monde était une punition, un état violent, contre nature, comparable à une prison.

Mais comment admettre que l'âme humaine a déjà existé avant son union avec le corps ? qu'elle est châtiée d'une façon si positive pour des fautes dont elle n'a pas la moindre conscience ?

De plus, l'union de l'âme et du corps n'est point un état violent et contre nature. La vie d'ici-bas est pour nous la voie naturelle vers notre but : elle nous offre les moyens dont nous devons faire l'usage approprié à la fin de notre existence. Le monde matériel n'est pas notre patrie : il est le chemin qui doit nous y conduire, chemin magnifique, chemin dont la splendide parure nous laisse deviner à chaque pas la grandeur et l'infinité de Celui qui nous attend au terme du voyage. L'homme doit être ici-bas

comme un voyageur dont le bonheur est de se savoir sur la route qui le mène au but, mais qui ne s'attend pas à ce que la route soit sans difficultés et sans fatigues.

2. De fait, notre condition ici-bas ressemble, par ses difficultés et ses humiliations, à une prison où, loin de notre patrie éternelle, nous sommes enchaînés par les liens de la sensualité animale et accablés de peines nombreuses. Il n'est pas jusqu'aux agréments de la vie eux-mêmes qui ne soient pour nous un fardeau et un danger.

L'homme entend dans l'intime de lui-même deux voix qui l'attirent : l'une l'avertit de se maintenir dans le chemin qui le conduit à sa destinée ; l'autre l'invite à chercher sa consolation dans les charmes de la route et à s'arrêter indéfiniment. Au dehors il entend deux voix : le monde, avec ses richesses, ses biens et ses promesses, ne lui parle pas seulement le langage de la raison pour lui indiquer le vrai chemin : il lui parle aussi le langage de la tentation pour montrer la fréquentation du monde comme la chose la plus importante ; il n'est point besoin d'être chrétien pour reconnaître combien est dangereuse la voix de cette sirène.

Ainsi nous voyons que la nature humaine est sujette à des ennuis et à des difficultés de toutes sortes.

3. Dans les plans primitifs du Créateur, l'homme aurait été soustrait, par un don de la grâce, aux insuffisances et aux faiblesses de sa nature. Ce don que Dieu faisait par pur amour a été perdu par la faute personnelle d'Adam et par la faute de la race humaine dans Adam, et l'homme est retombé dans son état naturel avec toutes les imperfections inhérentes à la nature humaine.

Et qu'est-il advenu de l'homme? En dehors de lui se déchaîne la tempête des tribulations qui le tourmentent de tous côtés. Au dedans, c'est la lutte continuelle, entre la partie supérieure et la partie inférieure de la nature humaine. Chacun se plaint avec l'Apôtre : « Je suis charnel, vendu pour être assujetti au péché ; je ne fais pas le bien que je veux, mais je fais le mal que je hais ; je trouve en moi la volonté de faire le bien, mais je ne trouve pas le moyen de l'accomplir. » (Rom., VII, 14, seq.) Le Sauveur dit à ses disciples : « L'esprit est prompt, mais la chair est faible. » (Math., XXVI, 41.)

Telles sont les conséquences du péché originel !

4. La science moderne torture la statistique pour arriver à faire un portrait avantageux de l'homme de capacité moyenne. « L'homme moyen, dit un statisticien, tient suffisamment le milieu entre le bien et le mal : c'est un assemblage de toutes les faiblesses et de toutes les passions, mais aussi de toutes les vertus de la race humaine. Sa conscience est une sorte de mosaïque : on y retrouve quelque chose de toutes les scélératesses comme de toutes les actions nobles et généreuses qui se sont accomplies. Il en va de même de ses qualités intellectuelles. C'est un mélange de folie et de bon sens. »

Mais c'est là un portrait imaginaire ; car la part du bien et du noble semble être de beaucoup la moindre.

Le penchant au mal et la préoccupation de cacher ce mal à ses propres yeux et aux yeux de son prochain sont profondément ancrés dans la nature humaine.

Pécheur et hypocrite ! L'homme pèche, et il ne veut pas s'avouer coupable ; personne ne fait le bien, et tout le monde veut l'avoir fait.

CHAPITRE X

NOTION ET ESSENCE DU PÉCHÉ

1. Le péché est la honte suprême et le mal souverain, parce qu'il met l'homme en opposition avec Dieu. C'est pourquoi rien ne préserve mieux des dangers de l'orgueil que le souvenir des péchés commis.

Cette question s'impose au pécheur : Que dois-je penser de moi en considérant mes péchés passés ? Que dois-je faire ? Est-il chose plus importante pour moi que de veiller, à l'avenir, à éviter le péché selon mes forces ? C'est pourquoi il y a une haute sagesse à juger sainement de la nature du péché.

Efforcez-vous avant tout d'avoir présente à l'esprit la véritable notion du péché.

On a prétendu que le péché est une propriété innée de la nature, une faiblesse naturelle et une insuffisance de notre nature ou encore la substance même de l'homme ; qu'il est une chose qu'on ne peut éviter.

Ceux qui parlent de la sorte sont dans une funeste erreur. Il y a dans la nature de l'homme bien des choses qu'il ne peut modifier (penchant à l'orgueil et à la sensualité, propension particulière à la colère, à la vanité, à la contradiction, à la paresse, à l'entêtement, etc.), et qui l'inclinent avec plus ou moins de force au péché. Mais rien de cela n'est le péché. Le péché ne peut commencer

que là où commence le mouvement de la volonté libre. Celui qui considère sa vie passée distingue clairement entre les excitations naturelles au péché et les actes, les paroles, les pensées qu'il aurait pu éviter s'il l'avait voulu.

Le péché a ses racines dans la volonté libre : il consiste dans la transgression volontaire de la volonté divine connue de l'homme, de la loi divine, telle qu'elle se manifeste à notre intelligence, à notre conscience, ou qu'elle nous est dévoilée par le Christ ou par quelque autorité légitime dans la famille, l'Église ou l'État.

2. En quoi donc consiste l'absurdité du péché ?

On a dit que le péché est condamnable parce qu'il est en contradiction avec la raison et parce que l'homme qui pèche déshonore sa propre nature.

Sans aucun doute, le péché est haïssable et contraire à la raison. Voilà pourquoi celui qui est surpris en flagrant délit de mensonge, de vol ou de quelque autre péché, rougit de honte involontairement. Comment pourrait-il sortir du plaisir des yeux, du plaisir de la chair, de l'orgueil de la vie, quelque chose qui ne fût pas haïssable et contraire à la raison ? Mais ce n'est point cela qui, à proprement parler, rend le péché absurde et condamnable.

On a dit qu'il faut haïr le péché parce qu'il rend l'homme malheureux ici-bas et qu'il jette le trouble dans toutes les relations de la vie. Rien de plus vrai. Mais est-ce bien la raison dernière qui fait que nous devons détester le péché ?

Non ! Essentiellement, le péché est une révolte contre la très sainte volonté de Dieu. Un esprit intelligent comprend sans peine que tout ce que Dieu prescrit est bon, beau et noble. Et cependant la volonté s'insurge, dans sa

folle arrogance, contre Dieu, par amour pour une créature fragile, pour une satisfaction vulgaire. La créature se met au-dessus du Créateur ; elle veut mieux que Dieu savoir ce qu'elle doit faire !

Le péché est une révolte contre la sagesse législatrice et le pouvoir souverain de Dieu, un mépris de sa justice vengeresse, une rébellion contre l'ordonnance du monde voulue par Dieu.

Celui qui pèche volontairement attente à lui-même et à son bonheur, mais le pire est que le péché est une offense contre Dieu : celui qui pèche refuse à Dieu le service qu'il lui doit personnellement ; c'est, pour ainsi dire, un attentat contre Dieu même.

Et tout cela pour un misérable rien, par un aveuglement volontaire, par une faiblesse dégradante de la volonté, par dédain de la dignité humaine, par la méconnaissance la plus ingrate des bienfaits divins.

3. Dans le péché on doit distinguer l'enveloppe et le noyau.

A considérer son enveloppe extérieure, le péché n'a pas une importance d'une grande portée. Dans le courant de la vie humaine, qu'importe un vol d'un million, un assassinat, un adultère ? Pas beaucoup plus que la faute d'Adam mordant la pomme.

Mais, à le prendre dans son essence, le péché est la transgression d'un ordre divin, la révolte d'un misérable ver de terre contre le Dieu trois fois saint, le bouleversement de l'ordre primordial du monde, une offense faite à Dieu, parce que le péché dérobe à Dieu l'honneur qui lui est dû.

Dans le péché il n'y a que folie, manque de caractère, déloyauté, vulgarité, ingratitude. Que sont tous vos soi-disant avantages, en comparaison de vos péchés ?

CHAPITRE XI

LE PÉCHÉ DEVANT LE TRIBUNAL DE DIEU

1. Devant le tribunal de la raison humaine, le péché n'est pas seulement une faiblesse de la nature, une atteinte portée à la dignité humaine, la source de la misère ici-bas : il est, en outre, une révolte contre Dieu. le pire des maux, un désordre infiniment grand, et une injure faite à Dieu.

C'est ainsi que la raison juge le péché et, à la révélation chrétienne, nous voyons que le tribunal de Dieu confirme ce jugement. Comment Dieu a-t-il jugé le péché?

Dieu n'a pas créé seulement la matière, et, dans l'homme, un composé de matière et d'esprit : il a aussi créé de purs esprits, les anges. De même que les hommes, les anges étaient destinés à contempler Dieu. Ils devaient mériter cette grâce, et, par conséquent. passer par une épreuve. Beaucoup ne soutinrent pas cette épreuve. Avant leur chute ils étaient les prémices et les étoiles matinières de la création, ils resplendissaient des dons les plus précieux de la grâce. A la suite de leur péché ils furent pour jamais enchaînés dans un lieu de bannissement. d'épouvante, de tourments. Dieu les rejeta pour toujours. et Dieu est saint, juste et bon. Il les rejeta par

suite de son aversion et de sa haine infinies contre le péché. Quel abîme infini de malice, d'absurdité, d'injustice, y a-t-il dès lors dans tout péché grave, pour que Dieu, qui est toute justice, ait pu agir de la sorte ? Tous les péchés graves sont par leur nature semblables, qu'ils soient commis par des anges ou par des hommes. Qu'est donc, aux yeux de Dieu, l'homme qui a sur la conscience non pas seulement un péché, mais un grand nombre de péchés ? N'a-t-il pas tout motif d'avoir une triste opinion de lui, en raison de cette accumulation de folies et de malices ?

2. Dieu avait créé nos premiers parents ; il n'avait pas seulement voulu couronner ainsi l'œuvre de la création ; il leur avait accordé, outre la nature humaine, le don de la filiation divine. Un grand nombre de grâces étaient rattachées à ce don de l'amour, et ces grâces devaient écarter de l'esprit et du cœur de l'homme les faiblesses et les afflictions de la nature. Une existence splendide en puissance, en gloire, en joie et en vertu, devait être la préparation à un royaume éternel plus magnifique encore, où les hommes seraient transférés sans éprouver l'amertume de la mort.

Ces grâces excellentes que Dieu, par pur amour, voulait ajouter aux dons de la nature, il les faisait dépendre de certaines conditions. Il le pouvait; mais ces conditions ne pouvaient être en contradiction avec la sagesse divine. Cette condition était la fidélité du premier homme. Adam pécha, et tous les dons surnaturels, tous les privilèges extranaturels furent perdus pour toute la race. La nature humaine participa à sa façon au péché d'Adam, et la nature souillée de tous les hommes et de chaque homme en particulier en subit les conséquences. L'humanité descendit au niveau de la nature. Il est vrai, la nature possède

quelques nobles germes. Mais toutes les souffrances et toutes les les atrocités dont témoigne l'histoire de l'humanité ont aussi leur germe dans la nature. De quoi l'homme n'est-il pas capable, par suite des imperfections de sa nature ?

Quel horrible bouleversement pour tous les siècles et tous les pays, par suite du seul péché d'Adam ! Le péché d'Adam fut un acte de désobéissance consciente à un ordre exprès de Dieu. Adam aurait dû d'autant plus obéir, qu'il lui était très facile de se soumettre à cet ordre, qu'il avait reçu de Dieu les plus grands bienfaits, que de la conduite du chef de la race dépendait le sort de toute sa postérité. Qu'est-ce donc, aux regards de Dieu, qu'un seul péché, pour que Dieu ait pu en agir ainsi dans son infinie sagesse ?

3. Considérez de plus quelles sont, pour chaque homme, les conséquences d'un péché grave, réel, conscient et voulu. Dieu n'est pas aux aguets pour précipiter l'homme dans les enfers après un premier péché mortel. Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive : Dieu est d'ordinaire patient, à tel point que l'homme ne s'explique pas cette longanimité. Mais il n'est pas moins vrai que tout péché grave est une semence empoisonnée : en se développant, elle croît pour le châtiment éternel de l'enfer. Le damné reconnaît quel profond abîme d'absurdité et de malice est contenu dans le péché mortel.

Le péché est le péché. Sous tout rapport le péché est un acte de méchanceté, d'étourderie et d'abomination infinies. Tout ce que la révélation chrétienne nous dit du péché nous atteste cette vérité.

4. Pécheur, qu'êtes-vous donc devant Dieu ? Si vos péchés vous sont pardonnés, vous n'y êtes pour rien : c'est un acte de la miséricorde divine. Le péché, voilà votre œuvre. Et vous vous élèveriez avec excès? Vous revendiqueriez une estime et un honneur qui ne vous sont pas dus ? Vous seriez mécontent de votre état, des conditions de votre vie? Vous voudriez faire l'homme important, vous vous conduiriez avec arrogance? Vous vous plaindriez de vos souffrances, de votre position médiocre, de telle ou telle amertume qu'il vous faut endurer? Vous seriez blessé si les autres n'avaient pas une haute opinion de vous? Vous avez toute raison de rester profondément humble et sans prétention, de vous abandonner complètement à la très sainte volonté de Dieu, de vous soumettre entièrement à ses saints commandements.

Courbez-vous volontairement sous la main puissante de Dieu, et dites : Seigneur, brûlez-moi, consumez-moi ici-bas ; mais épargnez-moi dans l'éternité.

CHAPITRE XII

CONSCIENCE ET CULPABILITÉ

1. Rien de plus insensé que de mettre un voile devant la vérité et la réalité, parce qu'elles sont désagréables. Nous devons prendre les choses comme elles sont, pour pouvoir les corriger, si besoin est, et pour nous corriger nous-mêmes.

Quel est le but de ma vie, et comment, jusqu'ici, me suis-je efforcé de l'atteindre ? Comment ai-je tenu la voie qui doit m'y conduire ? Comment ai-je employé mon temps? N'ai-je pas été l'esclave de mes passions? Comment ai-je péché ?

Quiconque considère sa vie passée a très certainement plus d'un sujet de repentir ; l'un regrette ce qu'il a fait, l'autre ce qu'il a omis.

Le devoir même accompli, l'on a conscience qu'on n'a pas satisfait à toutes les exigences, et qu'un amour-propre désordonné pénètre toutes nos œuvres.

Ne vous jugez pas d'après la conduite des autres, mais d'après la connaissance que vous avez de vous-même. C'est ainsi que Dieu vous juge.

Il est nécessaire de penser souvent à ses propres péchés, parce que la conscience que l'on a de sa culpabilité

montre la nécessité d'un sincère repentir, de la pénitence et d'un sérieux amendement.

2. Faites un retour sur votre vie, à ses différentes époques, l'âge de raison, la jeunesse, les années qui ont suivi.

Si jeune et déjà si grand pécheur ! Rappelez-vous la maison paternelle, l'école, l'église, les moments de solitude, vos fréquentations dans la société ; pensez aux différentes personnes avec qui vous avez été longtemps en relations, à vos supérieurs, à vos inférieurs, à vos égaux ; pensez à ceux qui vous étaient antipathiques.

Songez à vos devoirs envers Dieu, envers votre prochain, envers vous-même. Sondez-vous à l'égard de vos pensées, de vos paroles et de vos actions. Votre vie n'a-t-elle pas été dans son ensemble une accumulation de péchés et de désordres ?

Pensez aux vertus que vous auriez dû pratiquer, aux bonnes œuvres que vous auriez dû accomplir, aux bienfaits et aux grâces dont vous avez abusé ; à la vaine apparence de vertu et de bienséance sous laquelle vous cachiez vos mauvais desseins.

Que de faiblesses, de frivolités, d'inutilités, d'inertie, de tiédeur ! Que de sot orgueil, de lâcheté misérable, de sottise étroite !

Reconnaissez votre culpabilité, rappelez-vous la miséricorde de Dieu, mais aussi sa justice.

CHAPITRE XIII

LA CONTRITION

1. Que doit attendre Dieu, le saint, le juste, l'infiniment sage, de l'homme qui a péché ? Qu'il se repente de ses péchés.

Rien ne peut être pardonné à celui qui ne se repent pas de ses péchés : tout peut être pardonné à celui qui se repent.

La contrition est l'horreur et la douleur que l'âme éprouve à cause des péchés commis, et le propos de ne plus pécher à l'avenir et, par conséquent, d'éviter l'occasion prochaine et le danger du péché.

La contrition doit être sincère et intérieure ; c'est moins un sentiment qu'un acte de volonté : c'est la volonté qui hait et déteste le péché.

Il ne suffit pas de se repentir de ses péchés par des considérations humaines, terrestres (par exemple à cause du dommage qu'on en souffre) : il faut vous repentir par considération pour Dieu, que vos péchés ont offensé.

Divers motifs peuvent vous amener à une vraie contrition de vos péchés.

2. Par sa nature, le péché est un éloignement volontaire de Dieu, notre fin dernière. C'est là le plus grand mal que l'homme puisse se faire. Rien ne nous est aussi

indispensable que d'atteindre le but de notre vie. Celui qui pèche se précipite dans un abîme d'où nul, sinon l'offensé lui-même, — Dieu — ne peut le retirer.

Il y a de plus, dans cet éloignement, un mépris prodigieux de Dieu. Le pécheur donne la préférence à une créature quelconque sur Dieu et sur sa possession, il s'attaque à l'essence même de Dieu et se déclare son ennemi.

Le péché rend l'âme infiniment odieuse aux regards de Dieu. Il livre l'âme à la tyrannie de la passion ; il lui dérobe la paix et la remplit de honte, de dégoût et de répugnance. Il tourmente la conscience. Il remplit l'âme de la crainte d'être surprise par la mort et d'être précipitée dans la damnation éternelle.

Tout péché consiste dans le mauvais usage d'une créature quelconque. Celui qui pèche abuse d'une chose qui nous a été donnée par Dieu pour servir à sa gloire et à notre bien. C'est un mépris de Dieu. Nous oublions le bien qu'il nous a fait ; nous rendons le mal pour le bien ; nous abusons du bien pour offenser Dieu ; nous agissons de la sorte, comme si le péché lui était indifférent.

3. Le péché n'est pas seulement un désordre infini, il est aussi une offense faite à Dieu. Celui qui pèche blesse la Divinité autant qu'il est en son pouvoir. La contrition est une tristesse analogue à celle que ressent l'enfant qui a offensé ses parents.

La raison naturelle a peine à comprendre qu'un Dieu tout-puissant tienne un si grand compte de chaque individu. Et cependant, il en est ainsi. Dieu s'occupe de l'ensemble, et il porte en même temps son attention sur chacun. Chacun de nous vaut, devant Dieu, plus que tout

l'univers visible. Dieu a le droit d'attendre de chaque individu qu'il le serve, qu'il le glorifie. Le pécheur lui dérobe l'honneur qui lui est dû. il lève la main contre Dieu.

Parmi les crimes qui se commettent dans l'État, il en est qui portent le caractère de crime de lèse-majesté, parce qu'ils s'attaquent directement à la personne du prince. Le péché, lui aussi, est un crime de lèse-majesté divine, non seulement parce qu'il trouble l'ordre établi et renferme une malice infinie, mais parce qu'il s'attaque directement à Dieu.

Le péché est une offense. Par la révélation chrétienne, nous connaissons Dieu comme homme dans le Christ, et, dès lors, nous pouvons mieux saisir la nature du péché. Nous comprenons ce que c'est que d'offenser un homme, un bienfaiteur, nos parents. Songeons au Christ, et nous comprendrons mieux ce que c'est que d'offenser Dieu.

4. Le chrétien trouve dans sa vocation surnaturelle une raison particulière de se repentir sincèrement de ses péchés. Par l'amour le plus incompréhensible, Dieu a résolu de se donner lui-même à l'homme et de le rendre éternellement heureux en se l'unissant le plus intimement possible. Dans ce but, il lui a fait don de la grâce sanctifiante, il l'a rendu capable de vertus, il l'a enrichi de grâces, qui lui permettent d'entretenir avec la Divinité des relations filiales.

L'homme, comblé de tant de grâces, se trouve dès ici-bas dans les rapports les plus intimes avec Dieu : il est l'enfant du Père céleste, le frère de Jésus-Christ, membre de la famille de la très sainte Trinité.

Ajoutez à cela que Dieu a témoigné de la façon la plus saisissante cet amour de bienveillance, par son incarna-

tion et par sa douloureuse passion, et qu'il continue son œuvre d'amour sur l'autel.

Donc l'ingratitude, l'outrage, l'offense que renferme tout péché, revêtent dans le chrétien une malice particulière, parce qu'ils sont l'œuvre non d'une simple créature, non d'un étranger, mais d'un être infiniment aimé, qui est vraiment l'enfant adoptif de Dieu. Le chrétien qui pèche outrage Dieu d'une façon toute particulière.

5. De toutes ces considérations et d'autres du même genre il ressort que la volonté de l'homme, en présence de ses péchés, doit être remplie de douleur et de dégoût, qu'elle doit avoir le ferme propos de ne plus pécher à l'avenir. Cette douleur de l'âme et cette aversion pour les péchés commis est ce qu'on a coutume de nommer la contrition.

Pour que la contrition ait du prix devant Dieu, il faut que Dieu y coopère par sa grâce ; car nos actions n'ont de valeur que par la grâce du Christ. De plus, on ne doit pas perdre de vue que cette contrition ne peut se baser exclusivement sur le dommage personnel que nous cause le péché, ainsi que la raison nous l'apprend : elle doit naître d'un sentiment de foi et se rapporter immédiatement à Dieu.

Cette contrition surnaturelle peut être parfaite, elle peut aussi être imparfaite. Elle est parfaite lorsqu'elle provient de la charité parfaite, c'est-à-dire lorsque nous détestons le péché plus que tous les autres maux, uniquement parce qu'il offense Dieu, le souverain bien. Elle est imparfaite lorsque notre amour n'est pas parfait et que la crainte des jugements de Dieu et l'absurdité renfermée dans le péché nous poussent à le détester par-dessus toutes choses, et à ne plus vouloir offenser Dieu.

CHAPITRE XIV

LA MISÉRICORDE DE DIEU

1. La miséricorde de Dieu, c'est sa bonté, en tant qu'elle porte remède à nos misères. Le mal est l'absence de quelque perfection requise. Le pire des maux, c'est le péché. C'est pourquoi la miséricorde de Dieu se rapporte avant tout au péché. Dieu ne hait pas le pécheur, mais seulement le péché : il est rempli de sollicitude et d'amour pour le pécheur.

Comme toute perfection de Dieu, sa miséricorde est en elle-même infinie. Cette bonté infinie, Dieu a résolu de la témoigner aux hommes dans un degré suréminent.

Parce que la nature humaine est si faible et si misérable, Dieu l'a choisie pour prouver la grandeur de sa miséricorde. Les autres attributs de Dieu, par exemple la sagesse, la toute-puissance, sont pour ainsi dire au service de la miséricorde.

Ce n'est point l'enfer qui est le centre du christianisme, c'est l'amour et la miséricorde de Dieu.

La miséricorde de Dieu imprime à tout le christianisme un caractère spécial. Si Dieu a jugé bon de ne point empêcher le péché, il l'a fait pour fournir à sa bonté une occasion de se manifester sous la forme de la miséricorde.

Quand l'humanité allait de plus en plus à sa perte comme un enfant prodigue, Dieu ne la perdait pas de vue, son cœur ne l'oubliait point. Comme un bon pasteur, il est allé à la recherche de la pauvre égarée pour l'inviter au retour.

Et lorsque l'ingrate est de retour à la maison paternelle, il presse sur son cœur, avec l'amour le plus aimable, la pauvre repentante.

Si, après une chute, les hommes vous méprisent, pourquoi vous étonner ? C'est la façon d'agir des hommes. Ils foulent aux pieds celui qui est tombé. Dieu n'agit pas ainsi.

2. La miséricorde est tellement le trait caractéristique du christianisme que le Christ a pu dire qu'il était venu sur la terre moins pour les justes que pour les pécheurs. Le Christ est la miséricorde divine faite homme.

Le Christ traite avec prédilection les pécheurs, pourvu qu'ils reconnaissent leur misère et s'en repentent ; il n'a de paroles dures que pour les hypocrites orgueilleux. C'est parmi des pécheurs qu'il choisit ses apôtres. Il ne repousse point Pierre, qui est tombé : d'un regard plein d'amour il lui fait verser les larmes amères du repentir. Judas lui-même aurait eu son pardon s'il avait humblement recouru à la miséricorde divine.

Dieu s'est comparé à un homme qui possède cent brebis et qui court à la recherche de l'une d'elles qui est égarée, pour la rapporter sur ses épaules. Il s'est comparé à une pauvre femme qui laisse tout pour rechercher la drachme perdue, et n'a pas de repos avant de l'avoir retrouvée. Et la parabole de l'enfant prodigue, comme elle nous révèle magnifiquement la miséricorde de Dieu !

Lorsque le pécheur se convertit, quelle joie au ciel et

dans le cœur de Dieu ! Quelle abondance de grâces dans le cœur de celui qui se repent ! Tous les péchés sont effacés ; le mérite des bonnes œuvres antérieures renaît ; le repentir et la pénitence sont même récompensés par de nouvelles grâces.

Les fautes d'une Madeleine pécheresse, d'un Saul qui ne respire que le carnage, d'un Augustin libertin, n'empêchent pas Dieu de convertir leur cœur, de le remplir de la grâce d'une haute sainteté et de l'orner de la plus haute de toutes les vertus — la divine charité.

La croix de Jésus-Christ est la révélation la plus éclatante de la miséricorde.

L'Église, avec tous ses moyens de salut, est éminemment une institution de la miséricorde divine. Le sacrement de la pénitence efface les péchés et la peine éternelle. Quant à la rémission de la peine temporelle, la sagesse de Dieu exige la coopération de l'homme. Mais la miséricorde permet à l'homme repentant de racheter cette peine temporelle (indulgences). Bien plus, la miséricorde de Dieu s'étend au delà de la tombe : elle permet que les âmes qui expient dans le purgatoire soient aidées par les suffrages des vivants.

3. La pensée de la miséricorde de Dieu doit nous remplir de confiance à l'égard de notre vie passée. Si nous sommes de grands pécheurs, nous sommes ceux que le Seigneur invite et recherche tout particulièrement pour les sauver et les fortifier.

A l'égard de notre avenir, cette pensée doit nous remplir de confiance, mais aussi de crainte. Si Dieu a été jusqu'ici plein de miséricorde envers moi, ce n'est point pour me perdre, mais pour me sauver : il m'accordera très abondamment les grâces qui me sont nécessaires pour mon salut.

D'un autre côté, je dois craindre qu'une confiance présomptueuse ne s'empare de mon esprit. Dieu ne se laisse pas jouer. Malheur à moi, si, trop confiant en sa miséricorde, je négligeais le soin de mon âme !

Dieu veut nous sauver, mais non pas sans nous.

CHAPITRE XV

RÉMISSION DU PÉCHÉ

1. Il suffit de considérer la nature du péché pour comprendre que toute faute mérite un châtiment. Une vie sans tache ne modifie pas, en elle-même, les conséquences éternelles d'un péché. Le péché est une dette immense que nous avons contractée à l'égard de Dieu; c'est une injure et une offense d'une importance infinie ; car plus grande est la distance entre l'offensé et l'offenseur, plus grande est l'injure. Le bien que le péché nous ravit et le châtiment qu'il nous attire sont infinis.

Si la justice de Dieu exigeait une expiation complète et une satisfaction équivalente, il aurait été impossible à l'homme de satisfaire à sa dette.

Dieu ayant résolu de manifester son amour infini, l'œuvre de son amour a été aussi une œuvre de rédemption. Les conditions de l'existence humaine sont déjà la preuve d'un amour que la froide raison ne peut mesurer.

Il ne saurait être question d'une punition de Jésus-Christ. Poussé par son amour, Jésus-Christ a pris sur lui l'œuvre de la rédemption, en disposant de lui-même avec la plus parfaite et la plus libre détermination.

La croix et les souffrances que l'Homme-Dieu a endurées réellement constituaient une vie de perfection et de

peines qu'il offrait à la justice divine comme une compensation pour les injures renfermées dans nos péchés.

Par un dévouement plein d'amour, la deuxième personne de la Divinité a pris l'incarnation et la croix comme son partage sur cette terre.

L'acte de la rédemption du Christ fut en première ligne non pas une œuvre de justice, mais un acte incompréhensible de charité de la part de Dieu. (Eph., II, 4.)

2. L'offense exige une expiation qui rende à l'offensé autant d'honneur que l'offense lui en a ravi. Si une personne divine s'incarne pour devenir le nouveau chef de l'humanité, ce chef peut restituer complètement à Dieu, à notre place et en notre faveur, l'honneur que nos péchés lui ont ravi.

Toute bonne œuvre de l'Homme-Dieu pouvait constituer cette satisfaction. Si dans l'ordre actuel du salut l'expiation s'est faite par la mort du Christ, et si la grâce n'a été acquise de nouveau que par la croix et par le sacrifice de Jésus-Christ, la raison dernière en est dans la très sainte volonté de Dieu, à qui il appartenait de fixer l'expiation et le prix de la rançon en échange de laquelle il rendrait à la race coupable la grâce perdue.

L'amour infini de Dieu devait se manifester de la façon la plus éclatante pour nous dans les plaies et les douleurs mortelles du Christ. « Dieu a tellement aimé le monde qu'il a livré son Fils unique pour nous. » (Jean, III, 16 ; Gal., II, 20.)

On ne doit pas considérer la croix au point de vue simplement humain. Quel père pourrait agir avec son enfant comme le Père céleste a agi avec son Fils bien-aimé ? La croix du Christ rend visible aux hommes l'infinité de Dieu.

Ce n'est que des hauteurs de la Divinité qu'on peut comprendre la rédemption par la croix. Il faut songer à l'amour infini, à la miséricorde infinie, mais aussi aux richesses infinies dont la Divinité dispose pour couronner le Fils de Dieu crucifié, de la gloire qui correspond à l'humiliation incommensurable de la croix.

Le Christ a délivré l'humanité des ténèbres de l'erreur, en venant lui enseigner les droits respectifs de la Divinité et de l'humanité. Mais c'est par l'expiation sanglante de la croix qu'il nous a délivrés de nos péchés. Il n'a pas seulement couvert de ses mérites la souillure du péché : il a « ôté » le péché.

3. Encore que le Christ nous ait mérité, par le sacrifice qu'il a fait de sa vie, la grâce de la rédemption, l'application de cette grâce est cependant liée à des conditions que les hommes doivent remplir. La sainte Écriture nous apprend que nombre d'hommes meurent avec leurs péchés et que par suite ils se sont privés volontairement du salut éternel. Pour l'adulte, capable d'agir librement, la rédemption n'est d'aucune utilité pour son bonheur éternel, s'il ne se donne la peine de s'approprier les mérites du Christ par une vie vertueuse dans la grâce de Jésus-Christ. Saint Paul prêchait aux Corinthiens que Dieu s'était réconcilié avec le monde dans le Christ. Mais il ajoutait expressément : « Réconciliez-vous vous aussi avec Dieu. » (2 Cor., v, 20.)

O Jésus, vous m'avez aimé et vous m'avez cherché, lorsque je vous fuyais. Ne me repoussez pas maintenant que je vous cherche.

CHAPITRE XVI

LA PÉNITENCE

1. Le Christ a satisfait pour mes péchés et il a fait pénitence : suis-je donc, de mon côté, dispensé de toute expiation ?

Que dans le Christ Dieu ait condescendu à accomplir la satisfaction exigée par la justice, et que nous-mêmes nous ne pouvions accomplir, c'est le fait de la miséricorde divine. Mais conviendrait-il à la sagesse divine de nous exempter de toute coopération à la pénitence et à la satisfaction ?

Il est dans le plan de la Providence divine que Dieu ne soit pas seul à tout faire, que les créatures coopèrent à leur manière. Ainsi en est-il dans l'ordre naturel, ainsi en doit-il être dans l'ordre surnaturel. Est-ce que, dans l'ordre de la pénitence, Dieu doit être seul à tout faire ?

Dans l'ordre naturel aussi bien que dans l'ordre surnaturel, l'homme est essentiellement dépendant. Le coupable, qui veut rentrer en état de grâce. aurait-il seul le privilège de l'indépendance ?

L'homme pèche parce qu'il veut satisfaire son orgueil et sa sensualité. Le péché serait-il pardonné sans qu'il y ait pénitence, changement de disposition ? et le sentiment

de pénitence n'exige-t-il point que l'homme s'humilie et se montre disposé aux sacrifices et à la lutte contre soi-même ?

C'est l'homme qui a agi lorsqu'il a péché ; ne doit-il pas agir également lorsqu'il est question de sa réconciliation avec Dieu ?

La révélation chrétienne nous atteste que la pénitence est une nécessité pour l'homme pécheur. L'invitation à la pénitence y est rappelée une multitude de fois, et dans les termes les plus explicites. Partout et toujours on a prêché la pénitence dans l'Église.

2. La pénitence est une vertu par laquelle nous satisfaisons à Dieu pour l'injure que le péché lui a faite, nous réparons le péché dans la mesure de nos forces et nous détruisons en nous ses conséquences.

La pénitence doit acquitter la dette du péché, effacer le châtiment qui résulte de cette dette, et mettre les passions désordonnées hors d'état de nuire.

L'homme n'est point libre de déterminer la façon dont il fera pénitence : il doit avant tout chercher à connaître ce que la Divinité offensée attend de lui comme pénitence.

La justice de Dieu aurait pu prescrire des peines sévères et de rigoureuses pénitences. Mais la miséricorde de Dieu s'est contentée de demander des choses d'ailleurs salutaires et consolantes pour l'homme.

Tout d'abord. Dieu exige une confession extérieure, humble et contrite des péchés. Celui qui veut le pardon doit être prêt à confesser ses péchés.

Puis le pénitent doit sérieusement rompre avec le péché, il doit être résolu à ne plus souiller son âme, à ne plus se rendre malheureux.

Ensuite il doit combattre et mortifier en lui ses passions désordonnées.

Enfin il doit s'unir au Christ pénitent. Le Christ a fait pénitence, en travaillant et en souffrant : nous aussi, nous devons travailler et souffrir.

Qui donc est à l'abri des contrariétés, des difficultés de toute sorte ? Répétons sans cesse le mot de saint Dominique : « C'est ma pénitence ». Sans esprit de pénitence, il est impossible de surmonter les tentations d'impatience.

Le Christ a fait pénitence par son humilité et sa douceur ; soyons, nous aussi, doux et humbles de cœur.

3. La pénitence est la coopération que Dieu nous demande. Dans un cœur pénitent Dieu ne se contente pas de couvrir simplement la souillure du péché : il efface le péché en considération des mérites du Christ. L'homme est justifié devant Dieu par une véritable régénération à la vie surnaturelle.

L'exemple de tant d'hommes qui devinrent de grands saints après avoir été de grands pécheurs, nous montre ce que la pénitence peut faire de l'homme le plus faible. Détournés de la voie du monde par des adversités fortuites en apparenee, ils se sont livrés tout entiers à la grande pensée qui fait les enfants de Dieu. Au début, accablés d'une foule de faiblesses terrestres et sujets encore à de légères rechutes dans les vieilles habitudes, ils se sont élevés peu à peu à une pureté de cœur et à une vertu qui dépassaient de beaucoup toutes les forces humaines.

L'exemple de ces pénitents est un puissant encouragement à nos efforts vers l'idéal de la perfection. Ces « grands pécheurs » ont travaillé avec le plus grand succès à la fin sublime que poursuit l'Église, à la civilisation chrétienne.

On dirait qu'ils ont été les instruments de prédilection dont Dieu s'est servi pour propager sa gloire, aider l'Église et travailler au vrai bonheur des hommes.

CHAPITRE XVII

L'AVEU

1. Le soin que nous devons avoir de notre conscience trouve dans la confession sa plus parfaite expression, le stimulant le plus puissant, le contrôle le plus efficace.

Celui qui ne fait pas du soin de sa conscience son souci principal ne peut comprendre la confession telle qu'elle s'est toujours pratiquée dans l'Église chrétienne. Mais quiconque se préoccupe sérieusement de sa conscience reconnaîtra que la confession est un grand bienfait.

La confession est conforme à la nature humaine. Tout homme qui a sur le cœur un poids qui l'oppresse est naturellement poussé à se décharger auprès d'un ami fidèle.

La confession répond à un besoin de la conscience coupable. Sénèque l'a dit : « L'humble aveu de la faute se rapproche beaucoup de l'innocence. »

La confession est d'accord avec le caractère du christianisme. Le christianisme est l'exercice de la justice et de la miséricorde divines. La justice exige que l'homme coopère à sa manière. L'homme a librement coopéré au péché, il convient qu'il coopère librement à la réconciliation avec Dieu. L'homme a péché par orgueil, il doit réparer sa faute par une humiliation correspondante.

La justice de Dieu aurait pu exiger la plus rigoureuse

des pénitences. Le Christ, par pur amour, s'est chargé de satisfaire pour nous. La pénitence exigée de nous tourne en même temps à notre consolation et à notre bonheur. La confession est une médecine amère sans doute, mais souverainement bienfaisante.

La confession fait essentiellement partie du souci que nous devons avoir de notre âme. Sans confession, point de direction efficace. Le Christ a confié à son Église le soin des âmes. Il a donc aussi voulu la confession.

Le Christ, ainsi que la Bible en témoigne, a donné à ses Apôtres un pouvoir judiciaire. Mais pour distinguer entre ce qui mérite absolution et ce qui ne la mérite pas, il faut, selon le droit et la justice, que les coupables s'accusent eux-mêmes sincèrement.

2. On a soulevé différentes objections contre la confession, pratiquée durant des siècles par des milliers de chrétiens.

On a dit que la confession est difficile. Oui, elle est difficile pour l'orgueilleux ; elle est agréable aux humbles de cœur. C'est pourquoi les chrétiens consciencieux aiment à se confesser plus souvent qu'il n'est prescrit.

On a dit que la confession est gênante. C'est vrai ; tous ceux qui se confessent — laïques ou prêtres — le savent par expérience. La confession n'est pas instituée pour être un passe-temps.

On a dit que l'examen de conscience est impossible. Mais pourquoi serait-il impossible d'examiner sa conscience d'une manière raisonnable ? La stricte obligation de la confession se borne aux péchés graves dont on a conscience après un examen sérieux. Ceux qui se confessent souvent trouvent consolation et utilité à confesser les péchés même véniels.

On a dit que la confession est déshonorante. Cela n'est pas juste. Dans le péché il y a une dégradation, dans la confession un relèvement. Il y a du courage à présenter dans une guerre sa poitrine aux balles ennemies ; il y a plus de courage à s'agenouiller au tribunal de la pénitence et à s'avouer librement pécheur. Il y a plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui fait pénitence dans ces sentiments magnanimes, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont point besoin de pénitence.

On a dit que la confession est inutile. Au contraire, elle est de la plus haute utilité dans toutes ses parties. Utile l'examen de conscience par lequel on établit avec précision le budget moral de l'âme. Utile l'accusation faite en présence de Dieu et de son représentant : elle humilie et calme l'homme. Utiles les lumières, les encouragements, les consolations que le pénitent attend du prêtre. Utile la contrition des fautes commises ; elle est un ennoblissement de la volonté ; on ne peut pas s'en imaginer de plus beau et de plus efficace. Utile le ferme propos d'éviter les péchés et les occasions dangereuses, de réparer l'injustice commise, de pardonner à son ennemi, etc.

On a dit que les prêtres ont inventé la confession dans les derniers temps. C'est une fausseté historique ; car les témoignages relatifs à la pratique de la confession remontent jusqu'aux temps apostoliques. Les prêtres n'auraient jamais voulu d'une telle institution, qui entraîne avec elle tant de charges. Et quand bien même ils l'auraient voulue, ils n'auraient pu l'imposer ; ils se seraient heurtés à l'opposition la plus violente.

Le seul fait qu'aujourd'hui on se confesse suffit à prouver que la confession est d'institution divine.

Vous dites que vous n'éprouvez pas le besoin de la con-

fession. Sachez que, pour son salut, l'homme a très souvent besoin non seulement de ce qui lui semble nécessaire, mais plus souvent encore de ce dont il voudrait se passer.

CHAPITRE XVIII

L'AMENDEMENT DE LA VIE

1. Une des parties essentielles de la pénitence est l'amendement de la vie. Le Christ dit au malade guéri : « Vous voilà guéri ; ne péchez plus à l'avenir, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire. » (Jean, v, 14 ; viii, 11.)

Malheur à vous ! dit la loi ; ce que vous avez fait mérite la mort. Mais la grâce dit : Allez, ne péchez plus.

A quoi vous sert-il de vous humilier dans la confession, si vous ne voulez pas vous corriger ?

« Courbe la tête, fier Sicambre, dit saint Remi au roi Clovis, brûle ce que tu as adoré et adore ce que tu as brûlé. »

« Prenez garde, dit saint Bernard, lorsque vous êtes dans la grâce de Dieu ; prenez plus garde encore, lorsque vous l'avez perdue. Surtout prenez garde lorsque vous l'avez recouvrée, après l'avoir perdue ; car si vous la perdez pour la troisième, la quatrième, la cinquième fois, vous pourriez bien ne la plus obtenir. »

Voici, dans un hôpital, un malade qui vient d'être guéri de ses plaies ; faites-lui de nouvelles blessures : sa guérison sera-t-elle aussi aisée que la première fois ?

La Bible dit : « L'imprudent qui retombe dans sa folie est comme le chien qui retourne à son vomissement. » (Proverbes, XXVI, 11.)

« Parce que si, après s'être retirés des corruptions du monde par la connaissance de Jésus-Christ, Notre Seigneur et Sauveur, ils se laissent vaincre et s'y engagent de nouveau, leur dernier état est pire que le premier. » (2 Pierre, II, 20. Hebr., VI, 4-5 et suiv.)

Travaillez à l'amendement de votre vie avec circonspection et prudence.

Celui qui est tombé doit se relever avec calme et précaution, pour ne pas retomber plus lourdement, en s'efforçant d'atteindre les hauteurs avec trouble et précipitation.

Lorsqu'un luth est désaccordé, on ne doit point pour cela le briser, mais rechercher attentivement d'où viennent les sons faux, et tendre ou détendre les cordes avec précaution et d'après les règles de l'art.

Gardez-vous du premier péché, et le second ne sera pas commis.

Considérez en particulier vos défauts dominants, ils sont aussi odieux au Seigneur et à votre prochain qu'ils vous sont agréables.

2. La sainte Écriture mentionne trois classes d'hommes, pour qui il est particulièrement malaisé de se convertir.

Ce sont tout d'abord les faibles, qui prêtent très facilement l'oreille aux suggestions du mal ; en second lieu, ceux qui pèchent par habitude ; en troisième lieu, ceux qui, par leur influence, c'est-à-dire par leurs paroles et leurs exemples, en amènent d'autres à leur perte. (Ps. I, 1.)

Ce qui détourne un grand nombre de l'amendement leur vie, c'est la crainte des difficultés.

L'amendement est facile quand on s'efforce de triompher d'un obstacle avec d'autant plus d'énergie que cet obstacle est plus pénible. Malgré leurs passions, ceux qui agissent ainsi sont meilleurs que d'autres qui ont un bon naturel, mais qui évitent la difficulté.

Deux choses aident particulièrement à un sérieux amendement : réagir énergiquement contre les inclinations mauvaises, et tendre avec un zèle constant vers le bien dont on a le plus besoin.

Pensez toujours à la fin, et songez que le temps perdu ne revient pas.

Vous progresserez d'autant plus dans l'amendement de votre vie, que vous vous ferez plus violence.

CHAPITRE XIX

UNE LUTTE A VIE ET A MORT

1. De toutes les luttes que nous avons à livrer, la plus importante est la lutte contre nous-mêmes.

Lutter contre soi-même est nécessaire à tous : à l'innocent, afin de garder son innocence; au coupable, afin de se délivrer du péché et de s'en préserver.

Nous vaincre nous-mêmes, c'est vaincre nos tendances et nos inclinations, en tant qu'elles nous empêchent de mener une vie selon la vérité, d'accomplir nos devoirs et d'être ce que nous devons être selon la volonté de Dieu.

L'objet de la lutte contre soi-même, ce n'est pas la nature humaine, ce ne sont pas ses inclinations et ses passions, mais ce qui, dans la nature, nous porte au désordre, ce qui, dans la nature, est coupable, dangereux, inutile. Par suite du péché originel, nous sommes tombés dans les faiblesses propres à la nature. Et ces faiblesses sont grandes.

Quelque mal disposé qu'un autre soit pour vous, vous êtes toujours vous-même votre pire ennemi ; car jamais la haine de votre adversaire ne vous nuira autant que vos propres faits et gestes.

Le but de la lutte contre soi-même n'est pas d'affaiblir

la nature et de lui nuire, mais de l'ennoblir, de la rendre souple et utile à l'accomplissement du devoir et au service de Dieu. Dans chacun de nous, il y a des inclinations singulièrement contradictoires, contradictions qui quelquefois frisent la folie et nous conduisent à de vraies monstruosités.

Se vaincre soi-même est difficile. Car ce qu'il faut combattre, c'est notre propre moi avec son penchant à l'orgueil et à la sensualité. Et il n'est rien en quoi nous nous complaisions autant qu'en nous-même, cette complaisance s'étend même à nos torts et à nos folies.

« Qui abat le lion ? » chante un vieux poète allemand. « Qui abat le géant ? Qui triomphe de l'un et de l'autre ? Celui qui se domine lui-même. »

Se vaincre soi-même ennoblit l'homme et le rend libre. Il n'est pas de souveraineté plus belle que l'empire sur soi-même et sur ses penchants, c'est le triomphe du libre arbitre.

2. Se vaincre soi-même est nécessaire sous différents rapports. Nécessaire pour éviter le péché. Car les inclinations et les passions effrénées conduisent irrésistiblement au péché.

Nécessaire pour pouvoir remplir nos devoirs d'état. L'animal est l'animal, et sa nature animale le maintient dans le vrai chemin. L'homme doit tenir en bride d'une main ferme l'animal qui est en lui et lui-même, s'il veut rester dans le droit chemin.

Nécessaire pour pratiquer les vertus. Celui qui tend à la vertu se heurte à chaque pas aux difficultés que lui suscitent les instincts et les inclinations de son être. Les progrès réels dans la vertu ne peuvent se mesurer que d'après la violence qu'on se fait, et non d'après les airs

ou l'importance qu'on se donne, ou d'après un bon mouvement naturel.

La vertu peut se comparer à une magnifique rose; chacun voudrait la cueillir et la cueillerait, s'il n'y avait une épine : l'empire sur soi-même.

La suprême vertu n'est pas l'empire sur soi-même, c'est l'union par l'amour avec la très sainte volonté de Dieu : mais l'empire sur nous-mêmes est pour nous, pauvres humains, l'élément le plus indispensable de la vertu ; il n'est pas la moelle des os, mais la charpente osseuse qui doit permettre au tout de se tenir debout.

Ce n'est pas une vertu particulière et déterminée, mais son but est ce refrénement du moi absolument nécessaire à toute vertu, en particulier aux quatre vertus cardinales : la prudence, la justice, la tempérance, la force.

L'empire sur nous-mêmes nous est également nécessaire pour rester dans notre dignité d'homme. Il s'agit de vaincre ce qui est bas, misérable, faible, troublant. Il s'agit de refréner les instincts qui ont besoin d'être refrénés selon l'ordre du Créateur, parce qu'ils souilleraient, saliraient, corrompraient notre nature.

Travaillez donc à vous vaincre; mortifiez en vous tout ce qui est contre l'ordre. La difformité de l'âme est plus haïssable que celle du corps.

3. Que votre mortification ne soit pas superficielle et capricieuse, qu'elle aille au fond des choses, qu'elle soit systématique : ce que vous combattez en vous est aussi une loi et un principe.

Disciplinez-vous constamment. En un jour de dissipation on peut perdre plus qu'on n'a gagné en plusieurs jours de recueillement.

Apprenez à vous connaître vous-même. On ne peut

être maître de soi sans s'être connu au préalable. Pour le visage, il y a des miroirs; le seul miroir de l'âme, c'est l'examen de conscience; mais l'âme a besoin de la lumière d'en haut.

En dehors des dons communs de la nature humaine, tout homme possède des qualités qui lui sont propres, mais aussi des défauts de caractère, qui appellent la mortification. Chaque âge a ses défauts particuliers. Combattez ces défauts. Et comment le pourrez-vous, sinon par l'empire sur vous-même et par la mortification ?

Veillez à ce que le mal ne tourne jamais chez vous en habitude. Il est déjà difficile de vaincre une inclination ; mais si l'habitude se joint au penchant, vous ne vaincrez jamais.

Rendez-vous maître de votre intelligence ; mettez-la tout entière au service de la vérité et de la vertu. Rendez-vous maître de votre volonté. N'agissez jamais par caprice, mais toujours par principe.

Dominez votre imagination ; elle a besoin d'être refrénée; aisément elle peut acquérir un pouvoir tyrannique et faire de toute une vie une folie ou un malheur.

4. Rendez-vous maître de votre mémoire; elle n'est pas seulement désobéissante, en nous trahissant lorsque nous aurions surtout besoin d'elle; elle est aussi folle, en nous importunant par des souvenirs que nous devrions oublier.

La mortification s'applique non seulement à l'intérieur, mais aussi à l'extérieur; elle règle toutes les paroles et tous les gestes. Pas de bienséance sans mortification.

Que la mortification soit non seulement défensive, mais offensive. Nous devrions savoir nous refuser volontairement une chose dont nous pourrions jouir sans qu'il y

ait faute. Aucune vertu n'a, autant que la mortification, besoin d'un exercice constant.

Veillez surtout à vous vaincre et à vous mortifier pour le bon motif. Ce n'est pas pour l'intérêt d'autrui, mais par amour pour Dieu, qu'il faut mortifier une inclination mauvaise. Les mauvais pratiquent bien la victoire sur eux-mêmes et la mortification, mais pour leur tourment temporel et éternel.

CHAPITRE XX

LE BUT DE LA VIE MANQUÉ

1. Dieu a destiné tous les hommes à acquérir le bonheur éternel en obéissant à leur conscience. Et bien que l'homme ait péché, Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive.

Il n'est pas de pécheur à qui Dieu ne tende de quelque façon sa main miséricordieuse pour le sauver. Cependant cette condescendance de Dieu a ses limites; Dieu ne peut se laisser jouer.

Qu'arrive-t-il si l'homme, après avoir foulé aux pieds sa conscience, est trop orgueilleux pour saisir la main miséricordieuse de Dieu ? s'il persévère jusqu'à la fin dans sa malice et meurt en contempteur orgueilleux des commandements divins ?

La raison humaine dit, et la révélation chrétienne atteste, qu'il y a dans l'autre monde un séjour d'expiation, où tous les péchés mortels dont on n'a point fait pénitence sont punis d'un châtiment éternel.

De même que notre science de la nature est bornée, de même notre science de l'au delà a ses limites. *Ignoramus*. Nous savons ce qu'il faut connaître pour exister; ce que nous n'avons pas besoin de connaître nous reste caché,

ce qui nous permet de nous perdre en subtilités oiseuses.

Ainsi nous ignorons où se trouve le lieu d'expiation de l'autre monde ; nous ignorons ce qu'il est dans ses détails. Mais nous savons très clairement qu'il existe des peines éternelles dans l'autre monde.

Déjà la raison a ses motifs pour être convaincue de la réalité des peines éternelles.

Que devient l'idée de droit et de justice, s'il n'y a pas de compensation dans l'autre monde?

On dit que les frayeurs qu'éprouve la conscience lésée sont une peine suffisante pour les péchés. Mais ces remords de la conscience seraient-ils si terribles, si la raison ne savait pas qu'à une faute infinie est attaché un châtiment infini ? En outre, on peut endormir la conscience.

Maintes pages de l'histoire racontent des crimes inexpiés et si épouvantables que les esprits, même les plus superficiels, ne sauraient révoquer en doute un séjour d'expiation éternelle. Ces tyrans féroces qui, à la cruauté la plus raffinée, joignaient un libertinage sans frein, et qui, s'enivrant du bonheur terrestre, s'en sont allés avec le blasphème à la bouche, où ont-ils reçu leur châtiment? Pourraient-ils jamais se présenter devant Dieu et réclamer accès dans la paix éternelle ?

Ainsi les tourments de l'autre monde durent éternellement. Déjà dans cette vie, remarque un profond psychologue (le Père A.-M. Weiss), on peut marquer les limites où l'orgueil commence à devenir inflexible et à être inconvertissable. Tel est le cas, par exemple, lorsqu'une adversité méritée le conduit au murmure, lorsque le châtiment le conduit à l'opiniâtreté, lorsque la justice le conduit au blasphème, lorsque la vérité connue le conduit à une résistance voulue ; lorsque toute manifestation de

la miséricorde divine excite sa raillerie et ses rires moqueurs ; lorsqu'il accueille comme une injure toute invitation à la pénitence ; lorsque toute visite de Dieu l'aigrit, l'endurcit, le pousse au crime. Et si sa conscience s'émeut, il est complètement irrité, il se brouille avec lui-même, il est dégoûté de la vie. Plus grand est son besoin, et plus inflexible est son entêtement contre Dieu. Alors se confirme la parole de l'Écriture : « Les hommes furent frappés d'une chaleur dévorante... et ils blasphémèrent le Dieu du ciel à cause de leurs douleurs et de leurs plaies, et ils ne firent point pénitence de leurs œuvres. » (Apocal., XVI, 9. 11-21.) S'il en est ainsi déjà dans cette vie, il en sera bien autrement dans les enfers ! Et cela ne serait pas éternel ! D'autres considérations aboutissent à la même conclusion.

Tout sage législateur met dans la loi une menace de peine correspondante au délit, et propre en elle-même à maintenir même le sujet irréfléchi dans l'obéissance à la loi. Le suprême législateur aurait-il agi autrement ?

On dit que la menace de l'anéantissement ou d'une peine temporelle suffirait. Mais voilà précisément ce que désirent les contempteurs de la loi morale ; comment cela les détournerait-il de leur vie de péché ? Dieu n'anéantit rien : pourquoi devrait-il anéantir le pécheur ?

Parce que l'homme est lui-même immortel et destiné à l'éternité, seul quelque chose d'éternel peut l'émouvoir et le saisir jusqu'au plus profond de lui-même. Seule, la menace d'une peine éternelle peut être un contrepoids suffisant pour tous et toujours contre l'attrait du péché.

Dieu est inconcevablement bon, patient et miséricordieux ; mais il est aussi inconcevablement saint et juste.

L'homme peut se révolter contre la vérité de Dieu et son éternelle ordonnance ; mais cette vérité demeure calme et

immuable au-dessus de lui, et cela depuis des milliers d'années. Comme un rouage puissant, elle saisit celui qui s'efforce de la toucher pour la déranger ou la ralentir, elle s'en empare, le broie et le jette dans l'éternelle nuit.

Nous trouvons la croyance aux peines éternelles de l'enfer chez tous les peuples de la terre, parce que cette croyance a ses racines dans la raison humaine. La forme est différente, le fond est toujours le même.

2. Quand il s'agit de choses importantes, la raison humaine a d'ordinaire peu de confiance en elle-même ; elle préfère s'appuyer sur une autorité étrangère, sur une autorité supérieure : il en est ainsi particulièrement pour les vérités fondamentales de la religion.

Il nous importe trop de savoir s'il y a ou non un enfer éternel pour que nous ne souhaitions pas de voir cette question tranchée par une autorité suprême. Nous possédons cette autorité dans la révélation chrétienne. Et ici la question est résolue en termes non équivoques. La vérité de l'existence de l'enfer est liée on ne peut plus intimement aux vérités fondamentales du christianisme. Ou l'enfer, ou pas de christianisme.

L'Église, guidée par Dieu, nous enseigne cette vérité avec une parfaite précision. Elle puise sa doctrine dans la tradition et dans les saintes Écritures. La Bible parle de l'enfer au moins soixante-dix fois. « Dans le feu éternel », telle est la sentence du jugement (Matth., xxv, 41), et trois fois de suite on lit : « Où le feu ne s'éteint jamais et où le ver rongeur ne meurt point. » (Marc, ix, 43.)

3. Qu'est-ce donc que l'enfer? L'homme est destiné par Dieu à jouir d'une joie sans fin. Qu'arrive-t-il si

l'homme s'écarte volontairement de cette destinée voulue par Dieu? si, par une coupable illusion, il croit savoir mieux que Dieu où il doit chercher sa satisfaction? si, par une opposition librement voulue aux desseins de Dieu, il s'adresse aux créatures pour satisfaire en elles ses penchants désordonnés, et s'il donne la préférence à la créature sur le Créateur? Si l'homme se maintient dans la voie droite, son avenir sera la joie et toute joie; si l'homme, par une présomption coupable, abandonne cette voie, il perdra tout, Dieu d'abord et la joie éternelle, et un tourment indescriptible torturera tout son être.

L'homme perd Dieu. Librement il s'est privé de sa destinée, il a renoncé à Dieu. Dieu est infini et l'homme est pour Dieu; il ressemble à une sertissure qui ne ne peut recevoir qu'un joyau inestimable. Les hommes ont faim de Dieu; mais parce que Dieu est un bien infini, cette faim est une peine infinie.

Déjà la faim corporelle, la mort causée par la faim, sont un tourment terrible; combien horrible ne sera pas la faim de l'âme!

Tant que l'âme est unie au corps et forme avec lui le composé humain, le désir qu'elle a de Dieu ne se fait jamais sentir dans toute sa force, parce que l'homme est entouré d'une foule de satisfactions et de distractions temporelles; ce désir ici-bas se trahit surtout en ce que l'homme n'est jamais satisfait de ce qu'il trouve sur terre. Mais qu'arrivera-t-il, lorsque, dans l'autre vie, l'âme sera délivrée de tout ce qui est terrestre? Là ce désir se révélera dans sa prodigieuse infinité. Autant Dieu est grand, autant ce tourment sera immense.

4. A la peine du dam s'ajoutent encore d'autres tourments. Car l'homme s'est détourné de Dieu en s'adressant

à quelque créature, pour y trouver, par un mépris positif de Dieu, son plaisir et sa joie.

La simple raison comprend l'existence d'une telle peine: mais comme la révélation chrétienne met dans tout son jour cette vérité! La Bible parle d'un lieu de tourments, d'une prison obscure, où les damnés hurlent de douleur et grincent des dents. Elle parle d'un étang de soufre, d'un désert effrayant, d'une caverne de dragons.

En lisant ces passages, il faut nous rappeler que Dieu ne ment pas, qu'il n'exagère pas; que Dieu, qui est l'amour, ne prend aucun plaisir à nous tourmenter par de vaines frayeurs; que lorsque Dieu parle à l'homme, il lui fait connaître la vérité en termes humains.

Les expressions de la Bible sont, sous plus d'un rapport, symboliques et nous ne devons point les prendre à la lettre. Mais ces images et ces comparaisons nous offrent ce que l'homme peut se représenter de plus effrayant, pour nous rendre parfaitement claire cette vérité que l'enfer est certainement le lieu des tourments. Combien horrible doit être la réalité, si déjà les images sont si effrayantes!

Nous lisons si souvent le mot « feu » dans les saintes Écritures, qu'il ne peut être question ici d'une façon de parler purement symbolique. Il n'est pas besoin de songer au feu terrestre de la nature et de la chimie; mais c'est un feu véritable et réel qui torturera éternellement le pécheur dans tout son être.

Éternellement! L'éternité est ce qui fait de l'enfer, l'enfer. Nul espoir que les tourments aient jamais un terme! Imaginez les périodes des temps les plus étendues! et lorsqu'elles seront écoulées, l'éternité recommencera de nouveau sans être jamais diminuée.

5. Dieu nous invite à nous pénétrer, pour notre bien, de la réalité de l'enfer éternel, non pas que nous devions avoir toujours cette pensée dans notre esprit, comme pensée dominante, mais pour qu'à l'heure de la tentation, de l'obscurcissement, de la lutte, nous soyons puissamment intimidés, pour qu'à l'heure où l'on réclame beaucoup de nous, nous soyons efficacement soutenus.

Il y a des heures difficiles où les motifs supérieurs ne font aucune impression sur notre esprit enlacé par des charmes terrestres. C'est alors que la vive pensée des tourments éternels doit s'opposer aux fascinations de la chair.

Pour nous aider à comprendre la pensée des tourments sans fin et leur durée, songeons à ce que nous souffrons nous-mêmes, à ce que nous voyons dans les autres, dans les malades, les blessés, les malheureux, à ce que nous avons lu dans les livres. L'enfer ne serait-il que tel ou tel de ces tourments, mais d'une durée éternelle, combien effrayant ne serait-il pas! Mais, en outre, toute souffrance terrestre n'est qu'une infime gouttelette du tourment de l'enfer.

A l'exemple de la sainte Écriture, revêtons d'images sensibles une vérité si importante pour nous. Les images menteuses amènent si souvent l'homme à des turpitudes : pourquoi n'emploierions-nous pas des images conformes à la réalité, pour nous fortifier contre les charmes du péché?

Images pour les yeux : le feu et les flammes, des hommes torturés par le feu, des apparitions effroyables de toutes sortes.

Images pour l'oreille : des lamentations et des hurlements de douleur et de désespoir, des plaintes désolées sur un grand malheur, des imprécations et des malédic-

tions, le dédain insultant et le sarcasme des esprits mauvais.

Images pour le sens du toucher : douleur produite par le feu, plaies causées par le feu, tortures des sens de toutes sortes.

Pour les autres sens et les autres facultés : les choses les plus répugnantes que l'on puisse se représenter ; ensevelissement éternel, bannissement éternel, monotonie éternelle. Pas d'évasion possible, pas de fuite ! Ni fin, ni espoir, ni consolation, ni amour !

Et, en tout cela, l'homme ne doit s'en prendre qu'à lui-même. Tout crie à l'infortuné : « Tu pouvais, mais tu n'as pas voulu. » Le clair souvenir de la réalité du passé le contraint d'avouer : Grand Dieu, ce n'est pas vous qui m'avez damné; non, c'est moi qui me suis perdu ; comme il m'eût été facile de me sauver ! mais je n'ai pas voulu ; il est maintenant trop tard. Cette conscience de la réalité le ronge éternellement, c'est le ver qui ne meurt pas.

C'est folie de fermer les yeux devant cet abîme, pour y tomber d'autant plus sûrement. Une dure vérité vaut mieux qu'un aveuglement trompeur.

6. La célèbre parabole de Lazare et du riche débauché met parfaitement en lumière la vérité qui nous occupe. (Luc, XVI, 19-31.) Lazare mène une vie agréable à Dieu dans la plus amère pauvreté, et il obtient la félicité éternelle. L'orgueilleux débauché est damné. Son sort est la conséquence de la justice et de son libre choix. Il est enseveli dans la douleur, il est complètement et éternellement séparé de Dieu, fin dernière de son existence.

Sa suprême prière est repoussée, parce qu'elle est inutile et superflue. Les vivants ont assez de témoignages imposants, ils doivent les croire ; sans le bon vouloir qui fait

accepter la vérité, même une apparition de l'autre monde ne leur sert de rien. Le Christ est venu pour témoigner de l'enfer et pour nous en délivrer.

Vous pouvez éviter l'enfer; il suffit de vouloir l'éviter.

CHAPITRE XXI

LA CRAINTE DE DIEU

On a dit que le chrétien, dans la lutte contre le péché, ne doit avoir d'autre motif que l'amour de Dieu, et qu'il est indigne de fuir le péché par crainte de la justice divine. Le Christ et les saints en ont jugé différemment. Le Seigneur dit : « Craignez celui qui peut perdre dans l'enfer le corps et l'âme. » (Matth., x, 28.) Et l'apôtre Paul : « Opérez votre salut avec crainte et tremblement. » (Philip., II, 12.)

Beaucoup de saints ont déclaré avec saint Augustin que la pensée fréquente de la mort, du jugement, de l'enfer, leur avait été absolument nécessaire pour persévérer dans le bien.

La crainte de Dieu ne porte aucune atteinte à l'amour de Dieu. Les saints qui se sont le plus signalés par un très grand amour de Dieu ont été aussi les plus pénétrés de la crainte des jugements divins.

Votre vie doit avoir quelque chose de ferme, d'inflexible, de sérieux. Coulez dans le creuset de votre vie l'or du plus noble amour divin. Mais n'oubliez pas le fer, je veux dire l'élément qui vous donnera la consistance : la crainte de Dieu.

L'homme ressemble à un enfant qu'on élève. La crainte du châtiment fait partie d'une bonne éducation

Pour que la crainte soit salutaire, elle doit exclure l'attache au péché et renfermer un commencement d'amour.

La crainte découle tout naturellement de la considération des vérités éternelles ; nous devons purifier et vivifier cette considération ; cela est d'une grande utilité.

La crainte est une reconnaissance et une glorification de Dieu. Elle repose non seulement sur la raison, mais encore sur la foi à la révélation divine ; elle se rapporte à une perfection divine, à la justice vengeresse de Dieu.

La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse ; la crainte de la douleur est le trait caractéristique de tout être sensible. Le premier précepte de la sagesse est de craindre, et de ne craindre que ce qui est redoutable.

En bien des circonstances la crainte est plus forte que l'amour. Quand la place est prise par la crainte du péché, le péché ne peut entrer. De même que l'approche d'un orage chasse les bavards oisifs de la rue, ainsi la crainte chasse la légèreté.

Le service de Dieu saisit l'homme tout entier, et c'est l'homme tout entier qui doit être stimulé à ce service. C'est encore l'effet de la crainte. Combien de grands sacrifices et d'efforts accomplit l'homme par la crainte !

La considération fréquente des fins dernières nous amène à craindre par-dessus tout ce qui est en soi le pire des maux.

De la crainte découlent naturellement la victoire sur soi-même, la mortification, l'esprit de sacrifice, la vigilance et la prudence.

CHAPITRE XXII

LA SENSUALITÉ

1. La nature humaine a cela de propre qu'elle est un composé d'animalité et de spiritualité. Durant sa vie terrestre l'homme porte avec lui ces deux forces adverses, et malgré la lutte qu'elles se livrent il doit s'efforcer de maintenir ses pas dans la bonne direction.

En soi l'animalité n'est pas plus mauvaise que la spiritualité. Mais il y a dans l'animalité des instincts puissants qu'il faut soumettre à la raison. De ce dernier point dépendent le bonheur et le malheur de la plupart des hommes. Le corps humain ne doit pas être l'instrument de l'instinct aveugle, mais l'expression et l'organe de l'esprit libre. L'ordre de la nature peut et doit être aussi défendu contre cet instinct. Mais l'homme n'arrive à ce résultat qu'en s'attachant à Dieu.

L'homme ne doit pas se déshonorer. Et il se déshonore de la façon la plus vile lorsqu'il s'abandonne à la passion, qui mérite un nom aussi peu honorable que celui de faiblesse. La sensualité ressemble à un grand feu qui attire, comme par une force magique, des millions d'insectes pour les plonger dans la mort impitoyable.

Pallier les péchés et les vices en prétextant les droits

de la sensualité ou du moins la puissance de ses charmes en face de la faiblesse humaine, soi-disant excusable et pardonnable, tel a été de tout temps le subterfuge de la tentation, tel a été, d'autre part, le triste expédient d'une conscience souillée de crimes. C'est pourquoi l'Apôtre dit : « Prenez garde à ce que personne ne vous séduise par des paroles vaines. » (Ephes., v, 6.)

Il n'est pas possible de conserver la chasteté sans un secours particulier de la grâce. Voilà pourquoi la prière vous est un devoir.

La sensualité trouve son aliment dans une certaine légèreté qui joue et badine avec tout, et qui ne réfléchit jamais ; dans une certaine extériorité, qui se donne entièrement aux préoccupations et aux distractions du dehors, sans jamais prier du fond du cœur, sans jamais penser au surnaturel ; dans un certain amour de ses aises et une certaine indolence qui s'effraient de tout effort et de toute contrainte ; puis aussi dans une curiosité désordonnée qui veut tout savoir, particulièrement quand il s'agit de quelque chose de scandaleux ; dans une avidité des sens qui veulent tout voir, tout entendre, tout lire, tout expérimenter ; dans une licence effrénée de l'imagination et de la sensibilité, qui s'imaginent tout, s'attachent à tout, s'embarrassent dans les sensibleries les plus dangereuses.

2. Que ce vice soit condamnable, nous en avons pour preuves :

a) Le paganisme. Malgré sa dépravation, il appelle ce vice tout simplement « le vice », et professe la plus grande estime pour la chasteté.

b) Le jugement des philosophes, qui ont stigmatisé ce vice sous toutes les formes imaginables.

c) L'aversion naturelle pour une telle chose. Le débau-

ché lui-même ne manque pas de condamner très sévèrement chez les autres les désordres des sens : lui seul est excusable à ses propres yeux.

d) La raison, qui ne peut trouver la moindre excuse pour pallier ce vice et qui, pour cela, l'appelle une inconvenance répugnante. Comme les prétextes et les excuses qu'on apporte à ce vice sont misérables ! L'esclave de la sensualité s'excuse en disant : « C'est là un instinct naturel. » Est-ce donc une excuse à tous les excès ? Le voleur, l'assassin, l'empoisonneur, agissent aussi par instinct naturel. « Après tout, il est permis de parler des choses naturelles : or, ce qui est naturel n'est pas obscène. » N'y a-t-il pas des choses naturelles qui sont des ordures, et que personne ne porterait à sa bouche ?

e) La manière de voir et d'agir des nobles cœurs et des saints, qui n'ont rien négligé et qui étaient prêts aux plus grands sacrifices pour conserver la pureté de leur cœur.

f) Le jugement de Dieu. Cent et cent fois, dans la révélation chrétienne, ce vice est stigmatisé de la façon la plus sévère.

3. Inexprimables sont les troubles que ce vice occasionne dans la société humaine, dans la famille, dans le cœur des hommes.

Si tant d'âmes faibles se roidissent contre la foi vivante au Christ, c'est que le Christ est trop élevé, trop divin pour entrer en pourparlers avec les exigences de la chair.

C'est l'immoralité qui engendre la haine de la religion. La sensualité est le terrain de culture où se multiplie irrésistiblement l'indifférence religieuse.

C'est dans cette effroyable sensualité que le monde

déchristianisé menace aujourd'hui d'étouffer. Un cri épouvantable s'échappe du fond de millions de cœurs humains flétris et blasés : il s'échappe en particulier des cloaques sans nombre du vice qui sont au milieu de nos grandes villes, emportées par les progrès de la civilisation ; il s'échappe des hôpitaux, où la sensualité a jeté ses victimes, qui tombent en pourriture ; il s'échappe de tant de familles imprégnées de l'esprit moderne, où la sensualité non refrénée fait naître les plus déplorables dissensions, tourmente et déchire les cœurs, détruit si souvent le bonheur, pour le remplacer par le dégoût de la vie et un sauvage désespoir.

Le christianisme a rendu à l'humanité sa dignité. Les païens s'étonnaient de la chasteté des premiers chrétiens. Le chrétien lui aussi doit lutter, mais il peut rester victorieux à condition qu'il le veuille.

Que d'âmes faibles ont trouvé, dans la contemplation des souffrances du Christ, le courage de faire les efforts et les sacrifices nécessaires pour sortir victorieuses de la lutte contre les passions honteuses ! Placez-vous en esprit devant le Sauveur, flagellé et déchiré, couvert du sang qui jaillit de ses blessures sans nombre ! Mettez-vous au pied de la croix, considérez les clous, considérez la couronne d'épines, et demandez-vous pourquoi votre Sauveur a permis que son corps très saint fût plongé dans cet océan de douleur.

4. Une vie modérée, réglée, d'où la mollesse et la sensualité soient bannies, est un préservatif nécessaire contre les tentations.

Sans la prière nul ne peut conserver la pureté du cœur. Mais la prière doit être humble. Toute prière qui, au lieu de vous humilier, réveillerait votre orgueil, serait

mauvaise. Comment pourrait-elle être une arme contre les tentations, puisqu'elle est elle-même la pire des tentations ?

« Je réduis mon corps en servitude », dit l'Apôtre saint Paul. (1 Cor., IX, 27.) La modération constante dans le boire et le manger vaut mieux qu'un jeûne sévère, pratiqué de temps à autre ; et une retenue continuelle doit être préférée aux austérités extraordinaires.

Gardez donc avec le plus grand soin la pureté de votre cœur. Un cœur joyeux et des pensées pures sont ce qu'il y a de plus précieux sur terre.

CHAPITRE XXIII

LE PÉCHÉ VÉNIEL

1. Tout péché ne fait point de celui qui le commet l'ennemi de Dieu.

Pour qu'un péché ait cette gravité, il faut d'abord que son objet soit capable de détacher notre cœur de Dieu ; en second lieu, il faut que celui qui pèche donne son complet et libre consentement ; en troisième lieu, il faut que celui qui pèche sache parfaitement et ait conscience qu'il pèche. C'est seulement dans les cas où ces trois éléments existent, que l'homme commet un péché mortel. Si l'une de ces trois conditions fait défaut, il ne peut être question de péché mortel.

Un homme qui a de bons sentiments ne commet pas si aisément un péché mortel. Un péché mortel est quelque chose d'effrayant.

Il est aussi des péchés que les justes commettent sans cesser d'être justes ; ces fautes ne sont pas le renoncement à l'effort vers le but dernier, elles sont un affaiblissement de cet effort. Le juste tombe sept fois et se relève sept fois. (Proverbes, XXIV, 16.)

2. Mais le péché qui n'est pas mortel — on l'appelle péché véniel — est un très grand mal ; il est, après le péché mortel, le plus grand des maux.

Le péché véniel est, lui aussi, une opposition à la souveraineté et à l'ordre de Dieu, une désobéissance, un mépris de la volonté divine; c'est un désordre multiple. Dieu doit le haïr, Dieu doit le défendre, Dieu doit le punir.

Le moindre péché véniel est une telle opposition à Dieu, une telle abomination devant Dieu, qu'il me faudrait plutôt laisser périr le monde entier que de le commettre. Même pour arracher tous les damnés à l'enfer, je ne devrais point commettre le péché véniel. Il n'est jamais permis de faire le mal pour arriver au bien.

Le péché véniel est un mépris du bon plaisir divin, donc une offense faite à Dieu : il est en opposition avec la haute estime et avec l'amour que je dois avoir pour l'amour divin. Dieu se sacrifie pour moi et m'aime au delà de toute mesure. et il me serait indifférent de l'offenser !

Le péché véniel nous enlève la protection particulière de Dieu : il favorise en nous l'indifférence religieuse et morale, la légèreté et la tiédeur : il empêche la confiance et l'intimité avec Dieu dans la prière, il diminue la paix du cœur et le sérieux de la conscience.

Tout péché véniel est en soi un pas vers le péché mortel. Celui qui n'est pas fidèle dans les petites choses ne le sera pas dans les grandes, et celui qui est injuste dans les petites choses le sera dans les grandes.

Tout péché véniel a comme conséquence un châtiment sensible, soit dans ce monde, soit dans l'autre.

3. Des saints ont fait de toute leur vie une dure expiation de péchés véniels, et nous n'avons aucune raison de considérer la conduite de ces âmes éclairées comme déraisonnable ou exagérée.

On doit distinguer les péchés véniels parfaitement

volontaires et les fautes de pure faiblesse ; nous pouvons diminuer ces dernières, jamais les supprimer entièrement ; nous pouvons, avec la grâce de Dieu, éviter complètement les fautes parfaitement volontaires. Commettre habituellement des péchés véniels volontaires, c'est ce qu'on appelle tiédeur. On peut comparer la tiédeur à une maladie mortelle.

CHAPITRE XXIV

PURIFICATION DANS L'AUTRE MONDE

1. Beaucoup meurent sans être ennemis déclarés de Dieu ; ils ne sont donc pas livrés à la damnation éternelle. Ils restent cependant les débiteurs de la justice divine. Rien de souillé ne peut entrer au ciel. On ne saurait admettre que ces âmes soient éternellement perdues. Il existe pour elles un lieu de purification. Dès que la dernière obole sera payée, elles entreront dans la joie éternelle.

« Ceux, dit Platon, qui ne sont pas complètement coupables et qui ne sont pas complètement innocents seront envoyés dans l'Achéron. Conduits sur une barque au marais de l'Achéron, où ils doivent habiter, ils subissent des peines proportionnées à leur culpabilité, jusqu'à ce que, purifiés de leurs fautes, ils reçoivent la récompense des bonnes actions qu'ils ont faites. » (Platon, *Gorg.*, 81.)

C'est la doctrine expresse de l'Église chrétienne qu'il existe une purification dans l'autre monde. Doctrine sévère, mais toutefois consolante. Il serait effrayant d'être obligé de penser que, dans l'autre monde, il n'y a que le ciel et l'enfer.

2. Les peines dont on est redevable sont subies dans le lieu de purification.

Il y a une différence entre la coulpe et la peine. La coulpe et la peine éternelle sont effacées par la justification de l'homme. Mais à la rémission de la coulpe n'est pas nécessairement liée la rémission de toute peine. Au contraire, il est conforme à la sagesse et à la justice divines, il est conforme à tout l'ordre du salut établi par Dieu, que le pénitent expie sa faute par des peines temporelles. Souvent, mais non point toujours, ces peines temporelles frappent l'homme en cette vie. Ce qui n'est pas expié dans ce monde est réservé pour l'autre.

3. Tout péché ne renferme pas une aversion absolue de Dieu ; il est aussi des fautes vénielles. Mais, même dans le péché véniel, il y a un désordre voulu par l'homme, et ce désordre doit être expié. Nous aurons à rendre compte même d'une parole inutile. (Math., XII, 36.)

Celui qui commet un péché véniel fait attendre Dieu ; maintenant Dieu le fait attendre ; de là, le délai apporté à la vision de Dieu. Et en cela, il y a une grande souffrance, une nostalgie infinie ; car maintenant ces âmes connaissent Dieu infiniment mieux.

A cette souffrance s'ajoutent des peines positives. Ces peines se règlent d'après le nombre et la gravité des péchés à expier. Il y a donc tout lieu de croire que ces peines sont effrayantes et longues. Elles sont une pure expiation ; elle n'entraînent aucun mérite ni aucune récompense.

Il est vrai, Dieu, dans sa miséricorde, a donné aux vivants la possibilité d'alléger, par leurs suffrages et leurs satisfactions, les peines des âmes souffrantes. Mais ces âmes ne peuvent rien pour adoucir et abréger leurs propres tourments.

4. Évitez donc tout ce qui est péché. Supportez en patience toutes les souffrances que Dieu vous envoie ou permet pendant la vie. Vous pouvez ici-bas expier de la façon la plus méritoire ; ce que vous expiez ici-bas, vous n'aurez pas à l'expier dans l'autre monde.

Soyez très zélé dans le service de Dieu : là aussi, il y a une purification, et ainsi vous êtes à même de pouvoir obtenir réellement l'indulgence, la remise des châtiments dus au péché, non seulement pour vous, mais aussi, par vos suffrages, pour les âmes souffrantes du *purgatoire*.

CHAPITRE XXV

POURQUOI DIEU N'EMPÊCHE-T-IL PAS LE PÉCHÉ ?

1. L'Évangile compare le monde à un champ de blé, où l'ivraie avec ses couleurs chatoyantes dépasse le froment, qui a peu d'apparence. (Math., XIII, 25.)

La puissance du mal et sa facilité à se propager sont grandes dans le monde ; moins grandes cependant qu'elles ne le paraissent ; beaucoup de bon grain croît dans le cœur des hommes ; mais le bien est, par sa nature, de peu d'apparence, tandis que le mal se fait remarquer.

D'où vient l'ivraie ? D'où vient le péché ?

La philosophie orientale a imaginé une puissance du mal, ayant les mêmes droits que la puissance du bien et se partageant avec cette dernière le pouvoir ; c'est mettre des limites à l'infinité de Dieu et détruire la perfection divine.

L'Hindou a trouvé un représentant plus redoutable encore de cette puissance dans une divinité assoiffée de sang, couronnée de serpents et ceinte de crânes humains, qui porte dans ses mains multiples les armes de la destruction, et qui écrase la race humaine ou la pousse dans les flammes.

Les chrétiens, eux aussi, se sont de tout temps posé

la question : D'où vient donc l'ivraie? D'où vient le péché?

Les péchés qui se multiplient dans l'humanité portent certains caractères d'où l'on peut conclure qu'une puissance surnaturelle, ou plutôt souterraine, agit dans la sphère du mal, pour profiter avec une perspicacité étonnante et une haine violente des faiblesses et des passions des hommes, pour déshonorer ces derniers par des péchés de tout genre et pour les rendre malheureux. « L'homme ennemi a fait cela. »

Et Dieu a laissé faire. « Voulez-vous, dirent les serviteurs, que nous allions arracher l'ivraie? » Mais Dieu permet que le mal suive son cours.

2. Pourquoi donc Dieu n'empêche-t-il pas le mal? On dit que puisque Dieu a créé des êtres doués de liberté, il ne pouvait pas empêcher le péché. C'est juste : si Dieu n'avait pas créé des êtres libres, il n'y aurait pas de péché. Mais il n'est point vrai que le péché soit nécessairement lié à la volonté libre des créatures. Comment douter que Dieu, qui est tout-puissant et infiniment sage, aurait pu empêcher l'esprit le plus rebelle de commettre le péché? Si Dieu, qui est toute sagesse, avait voulu empêcher le péché, il l'aurait pu. Pourquoi ne l'a-t-il pas voulu? demande saint Augustin.

Observons premièrement que la création n'est pas faite tout d'abord pour les créatures, mais pour Dieu. Ce qui est divin l'emporte infiniment sur ce qui ne concerne que les créatures; par suite la gloire de Dieu l'emporte infiniment sur l'honneur et le bien des créatures. La vie honnête et le bonheur de la créature ne sont pas le but suprême et universel de Dieu se révélant au dehors par la création; ce but, c'est la gloire de Dieu. Ainsi, il n'y avait

pour Dieu aucune nécessité d'empêcher, par tous les moyens et à tout prix, le péché et le malheur de la créature.

Mais la sagesse divine avait de bonnes raisons de ne pas empêcher le mal. « On reconnaît un bon économe, dit Gœthe, en ce qu'il sait tirer parti même des difficultés. »

Dieu laisse croître l'ivraie parce qu'il prend soin du froment. (Math., XIII, 70.) Dieu veut le bien. C'est pourquoi il n'empêche pas le mal. Le mal a son importance pour le bien, autrement Dieu l'empêcherait. L'émulation et la vanité des savants font avancer la science, et la haine des bourreaux a fait les martyrs.

La preuve la plus évidente du pouvoir souverain de Dieu, c'est qu'il laisse à la liberté de la créature la faculté de se révolter insolemment contre lui ; pour le permettre il faut être assez puissant pour tirer le bien du mal et se servir des obstacles en vue d'atteindre le but.

Les attributs de Dieu nous apparaissent sous un jour nouveau, lorsque nous les voyons triompher et sortir sains et saufs de toutes les révoltes du mal.

3. Si Dieu n'a pas empêché le mal, c'est tout particulièrement parce qu'il a voulu manifester d'une façon spéciale son amour et sa miséricorde aux coupables eux-mêmes.

Tout le christianisme est un acte de la miséricorde divine ; et l'histoire de la plupart des hommes est celle de l'enfant prodigue.

Le Sauveur raconte cette parabole, afin de montrer clairement quels sont les sentiments de Dieu à l'égard des pécheurs. (Luc., XV, 11-32.)

L'égarement de l'enfant égoïste consiste dans l'injure

que le fils fait à son père, dans la dissipation des biens paternels, dans l'immoralité et les excès.

La cause de l'égarement est la légèreté, le désir de l'indépendance, la satiété, la passion et la sensualité.

Le résultat de l'égarement, c'est le besoin et la pauvreté, la perte de la liberté, l'abaissement et l'abandon le plus profond.

L'occasion du retour, c'est la réflexion. Le prodigue rentre en lui-même et compare sa situation présente à celle qu'il avait jadis. Le repentir commence à naître dans son cœur. Il se souvient de son père, de son amour et de sa bonté. Ce souvenir relève son courage et lui donne l'espoir du pardon.

Le prodigue prend la résolution de s'arracher à son infortune : « J'irai à mon père. » Par un vrai sentiment de pénitence, il s'est accusé de son péché dans son cœur.

Cela suffit au cœur du père. Le père reconnaît son enfant malheureux et court à sa rencontre. Il le comble des témoignages de la plus profonde tendresse, il lui rend l'héritage perdu. Tout est pardonné et oublié. Le père fait tout cela avec la joie la plus vive, avec le plus grand empressement.

La miséricorde divine ne se contente pas d'accueillir le pécheur qui revient; elle va à la recherche du pécheur, comme le pasteur va à la recherche de sa brebis égarée.

Telle est l'importante signification du péché dans l'ordre du salut.

CHAPITRE XXVI

COURAGE ET INTRÉPIDITÉ

1. Quand bien même vous découvrez dans votre passé nombre de fautes et de faiblesses, vous n'en devez pas moins marcher à l'avenir courageusement et avec intrépidité, et vous efforcer d'acquérir la perfection morale.

Le découragement n'est pas une partie de la pénitence. Il ne sert à rien, il ne satisfait à rien, il n'est pas agréable à Dieu ; il ne vous rend pas plus prévoyant pour l'avenir ; au contraire, il ouvre la voie à toutes les tentations et vous enlève toute force pour la résistance.

Vous ne devez pas compter sur vous, mais sur Dieu.

L'Ancien Testament lui-même nous dépeint sous les traits les plus touchants la sollicitude de Dieu pour les pécheurs. Nous y voyons que Dieu nous défend comme l'homme défend la prunelle de son œil. Dieu y est comparé à un père qui prend son enfant dans les bras dès que le chemin devient raboteux. (Deuter., 1, 31.) L'amour de Dieu y apparaît sous l'image de l'amour maternel.

Et, dans le Nouveau Testament, le Christ nous invite, dans les termes les plus touchants, au courage et à la confiance : « Que votre cœur ne se trouble pas ! » « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et accablés ! »

Comment le Père céleste, qui a livré son Fils unique pour nous, ne nous assisterait-il pas à l'heure de la lutte ?

Comment le Christ, qui a enduré pour nous tant de douleurs et une mort ignominieuse et sanglante, ne nous accorderait-il pas sa grâce à l'heure de la tribulation ?

2. La défiance de vous-même est bonne tant qu'elle est le fondement de votre confiance en Dieu. Mais dès qu'elle vous entraîne au découragement, écartez-la comme la plus dangereuse des tentations. Vous pouvez, il suffit de vouloir.

Cherchez dans le sentiment du devoir cette force courageuse qui lève toutes les difficultés. Ce qui remporte la victoire, ce n'est ni la vigueur des bras, ni la solidité et l'excellence des armes, mais la force qui anime l'âme.

Saint Ignace compare fort bien la puissance du mal à une femme qui, dans une querelle avec un homme, prend la fuite dès qu'elle trouve de la résistance, mais dont la rage éclate furieuse si l'homme se retire peureusement.

Le vrai courage, digne de ce nom, consiste à mépriser tout danger, lorsqu'il s'agit de l'accomplissement du devoir. Il ne consiste pas à fermer les yeux sur le danger, mais à le vaincre en le regardant en face.

Un véritable héros ne s'effraie pas des assauts et des coups du sort, car il sait que tous nous sommes dans la main de Dieu. Si donc les tempêtes vous menacent, ne perdez jamais courage; souriez à la tempête : les mouettes se bercent et se récréent sur les vagues en furie.

Voulez-vous savoir pourquoi si souvent vous sentez votre faiblesse ? Parce que vous ne priez pas comme vous

devriez. Toute votre force est en Dieu, et cette force découle sur vous dans la prière. La Fable parle d'un géant qui, dans la lutte, recouvrait des forces nouvelles, chaque fois qu'il touchait la terre. Son adversaire le souleva, empêcha ce contact vivifiant, et sans peine il tua le géant. Il en va de même pour l'esprit de l'homme. Dès que la puissance du mal réussit à le dégoûter de la prière, il est perdu. Uni à Dieu, il peut tout.

Ayez aussi du courage pour entreprendre. Au témoignage de l'histoire, souvent ceux qui ont entrepris de grandes œuvres avaient été d'abord de grands pécheurs. La plupart du temps on ne réussit point parce qu'on n'entreprend pas. Souvent Dieu choisit le faible pour confondre le fort. (I Cor., I, 27.)

CHAPITRE XXVII

PRUDENCE ET VIGILANCE

1. « Veillez et priez », dit le Seigneur. La vigilance est d'une absolue nécessité pour qui veut se détacher du mal et persévérer dans le bien : votre propre expérience est là pour vous l'enseigner.

Les règlements militaires recommandent la plus grande circonspection aux soldats qui sont en pays ennemi. Nous aussi, nous sommes en pays ennemi.

Soyez donc vigilant : vous connaissez beaucoup d'ennemis, il en est beaucoup que vous ne connaissez pas : et un ennemi inconnu en vaut deux.

Soyez vigilant ! Les dangers sont comme les montagnes : de loin on ne peut juger de leur hauteur.

Soyez vigilant ! Tout âge a ses dangers. Le danger qui égare la jeunesse dans les ténèbres, c'est la passion, feu-follet qui brille sur sa route. Le vieillard lui-même ne veille pas toujours avec perspicacité, il ne s'attache pas toujours à ce qui est éternel.

Soyez vigilant ! Empêcher et prévenir est toujours et partout plus aisé que remédier et réparer.

Soyéz vigilant ! Il faut veiller surtout au début de l'attaque ; car l'ennemi est très facilement vaincu, si on ne

lui ouvre pas la porte du cœur et que la rencontre ait lieu sur le seuil, au moment où il cherche à entrer.

2. Soyez vigilant! L'étincelle fait naître le feu, par conséquent c'est l'étincelle qui embrase la maison; éteignez donc à temps une étincelle qui peut causer un tel ravage.

Soyez vigilant! Lorsque l'œil regarde ce qu'il ne doit pas regarder, le cœur pense à quoi il ne doit pas penser.

Soyez vigilant! De nos jours, les écueils se multiplient dans les relations sociales : n'avancez qu'en tâtant le terrain. Où vous voyez tomber les autres, ne posez le pied qu'avec précaution.

Soyez vigilant! Parce que vous êtes de bonne foi, n'attendez pas que tous ceux qui se faufilent auprès de vous le soient également. Souvent l'amitié la plus innocente rencontre l'inimitié la plus perfide. N'oubliez jamais, en voyant ce que sont les autres, ce que vous devez être vous-même.

Soyez vigilant ! Il n'est capuchon si saint où le diable ne puisse se loger.

Soyez vigilant ! Lorsque le diable veut prendre les saints, il les amorce par les apparences de la sainteté.

Soyez vigilant pour ne pas commettre un seul péché mortel. On dit : « Une fois n'est pas coutume ! » C'est là, pense Hebel, le plus faux et le pire des proverbes. Une fois, c'est dix fois et cent fois et mille fois. Celui qui a commis une fois le mal, continue d'ordinaire à le commettre.

Soyez vigilant pour ne pas commettre une faute vénielle de propos délibéré. Veillez encore plus à ce que ces fautes de propos délibéré ne tournent pas en habitude.

Soyez vigilant à diminuer sans cesse le nombre de vos péchés de fragilité.

Soyez vigilant sur le côté faible de votre caractère. Tâchez de connaître votre défaut dominant. Pour être maître de soi, il faut se connaître à fond. La connaissance est une demi-victoire. Toutes les autres imperfections céderont, si l'on a vaincu leur chef.

Soyez vigilant, afin de faire le bien auquel la grâce de Dieu vous sollicite. Vous ne pouvez être en sûreté qu'en suivant la grâce là où Dieu veut qu'elle vous conduise.

Veillez, mais priez aussi ! On ne peut prendre trop de précautions, lorsque l'éternité est en jeu. Saint Augustin dit : « Je vous engagerais à ne point vous inquiéter, si je pouvais moi-même n'avoir pas d'inquiétude. »

CHAPITRE XXVIII

LA LUTTE CONTRE LES PASSIONS

1. Le christianisme a promis la paix aux hommes et il la leur a procurée : non pas la paix avec n'importe qui, mais la paix avec Dieu, cette paix qui est la force de faire le bien.

Une telle paix suppose essentiellement la lutte contre tout ce qui s'oppose à Dieu et au bien. La paix avec ce qui est opposé à Dieu, serait la lutte contre Dieu.

Voulez-vous vaincre dans la lutte? prenez toujours contre vous-même le parti de Dieu.

Dieu hait la paix de ceux qu'il a appelés à la guerre ; il est le Dieu des armées, non moins que le Dieu de la paix.

Il faut lutter continuellement lorsque l'attaque est continuelle. De plus, vous avez dans cette lutte l'occasion de réparer vos défaites antérieures.

Un psychologue a dit : Le cœur humain est une hôtellerie ; les vertus y passent ; les passions y séjournent : elles ne payent pas, et, qui plus est, elles réclament de l'argent.

2. Les passions sont des chevaux écumants, attelés à un char. Si elles ne se sentent pas maîtrisées, elles vous jetteront dans la poussière du chemin, mais si vous tenez ferme les rênes, elles auront comme des ailes pour vous emporter. Et votre char roulera d'autant mieux, qu'elles seront plus ardentes et plus impétueuses.

Des passions emportées peuvent faire d'un homme un démon. Que devient l'homme lorsqu'il s'abandonne à l'orgueil, à la sensualité, à l'envie ! Un écrivain moderne (le Père A.-M. Weiss) fait ces réflexions à propos de la colère : « L''être le plus cher, que vous considérez comme la prunelle de votre œil, votre meilleur ami, vous pouvez le traiter en des termes d'une telle amertume, avec un mépris si dédaigneux, que, le feu de la passion calmé, vous ne savez plus comment réparer votre emportement.

« Vous pouvez éloigner de vous la faveur d'un bienfaiteur par des injures qu'aux heures où vous êtes calme vous n'adresseriez pas à votre pire adversaire. La patience de l'offensé ne fait qu'accroître votre fureur ; des paroles de douceur versent l'huile sur le feu.

« Vous déchargez votre colère sur n'importe quoi, sur une chaise, sur le verre placé sur la table. Ce que vous avez collectionné pendant des années, vous le mettez en pièces en ricanant.

« Vous ne reculez devant rien pour exprimer votre amertume. Vous vous ravalez à des pensées de déshonneur, de mensonge, d'astuce, de ruse, de malice, qui autrefois vous étaient étrangères. Vous dites et vous faites tout ce que vous pouvez pour faire du mal aux autres.

« Vous iriez jusqu'à maudire tout ce qui est bien, la justice, la Providence, jusqu'à blasphémer contre Dieu lui-même ; jusqu'à prétendre qu'il vous est indifférent d'être éternellement damné ou non. »

Ne vous attendez pas à une victoire aisée. Si Dieu permet que la victoire nous soit si difficile, ce n'est point pour nous tourmenter, mais pour rendre notre couronne d'autant plus splendide.

Il n'y a pas de victoire définitive avant la mort. Ne croyez jamais que vos passions sont mortes et que vous n'avez plus rien à craindre d'elles ; elles vivent, elles vous guettent en toute occasion ; la vieillesse elle-même ne préserve pas des folies.

Dans la lutte contre les passions, il importe de maîtriser les sens et l'imagination ; en eux est la source des excitations coupables. Les débuts de ces excitations réclament une attention particulière.

CHAPITRE XXIX

LE JUGEMENT

1. Un des traits caractéristiques de l'esprit moderne est de vouloir, par tous les moyens, affaiblir le sentiment de la responsabilité. On a même nié la liberté humaine : pourquoi? pour n'avoir pas à être responsable. A quoi bon? L'homme n'est pas responsable de ce qui n'est pas en son pouvoir, mais il est responsable de tout ce qui tombe sous les décisions de sa libre volonté.

Vivre, mourir et être jugé, voilà notre histoire. (Hebr., IX, 27.)

La mort est le terme de l'épreuve, puis chacun doit être récompensé selon ses œuvres.

Toutes les choses secondaires cessent à la mort, il ne reste que la chose essentielle : la manière dont l'homme s'est conduit par rapport à la très sainte volonté de Dieu.

Le voile de la matière et des sens est tombé : l'âme aperçoit dans toute sa réalité sa conduite morale. Et cette vue claire, c'est le jugement.

Le juge, c'est l'Homme-Dieu, Jésus-Christ, Dieu, omniscient, souverainement juste.

L'accusé, c'est l'homme dans ses différentes situations, dans ses œuvres, ses paroles, ses pensées, ses omissions, avec toutes les grâces reçues.

Que deviennent alors tous les subterfuges : « Je n'avais pas le temps » : vous auriez dû prendre le temps ; le nésessaire avant tout ! « Je ne me rendais pas compte » : il fallait vous rendre compte. « La tentation était trop forte » : parce que vous ne priiez pas et que vous négligiez la religion. « Le monde était si séduisant » : et de gaîté de cœur vous vous exposiez aux dangers et aux occasions dangereuses. « Je me suis laissé entraîner par l'exemple des autres » : pourquoi ne teniez-vous pas compte de la vérité, de la raison, de la conscience, des commandements divins, de l'exemple des bons ?

2. Le jugement s'achève par la sentence, sentence éternelle. Il est terrible d'être broyé et écrasé par les forces de la nature : il est bien plus terrible encore de tomber entre les mains d'un Dieu courroucé.

Pour les uns, la sentence : « Éloignez-vous de moi dans le feu éternel ! » Pour les autres : « Venez, bon et fidèle serviteur, je vous établirai au-dessus de toutes choses ; entrez dans la joie de votre Seigneur ! » Mais, parmi ces justes il en est beaucoup qui n'ont pas encore rigoureusement satisfait à la justice vengeresse de Dieu, ils ne sont pas encore entièrement purs. La sentence les bannit pour un certain temps dans le lieu d'expiation, dans le purgatoire.

Voulez-vous pouvoir affronter le jugement de Dieu ? jugez-vous vous-même préalablement. La vérité ne se règle point sur vous : c'est à vous à vous juger d'après la vérité.

Jugez-vous maintenant pour votre consolation au tribunal de la pénitence, afin de n'être pas jugé un jour pour votre condamnation.

En tout ce que vous faites, dites, ou pensez, que votre

volonté décide : songez au compte qu'il vous en faudra rendre un jour. Ne vous demandez pas : Que dira-t-on ? demandez-vous : Que dira Dieu ?

Vous ne réussirez à être consciencieux que si vous remplissez avec zèle vos pratiques religieuses.

Sage et heureux est celui qui s'efforce d'être tel dans cette vie qu'il désire être trouvé au jugement.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER

Pages

PREMIÈRE SEMAINE

PREMIÈRE PARTIE

L'AMOUR DE LA VÉRITÉ

DEUXIÈME PARTIE

LA DÉLICATESSE DE CONSCIENCE

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME PREMIER

LIGUGÉ (Vienne)

IMPRIMERIE SAINT-MARTIN

M. BLUTÉ

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE

DE

LA VIE

II

IMPRIMATUR :

Parisiis, die 27ª Novembris 1900.

E. THOMAS,
Vic. Gen.

R. P. TILMANN PESCH
de la Compagnie de Jésus.

LA

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE DE LA VIE

PENSÉES SUR DES VÉRITÉS RELIGIEUSES

Ouvrage traduit de l'allemand sur la 3e édition

Par le R. P. BIRON
Bénédictin de la Congrégation de France.

TOME SECOND

DEUXIÈME SEMAINE. — I. — **L'imitation du Christ dans ses traits principaux.** — II. — **L'imitation plus complète du Christ.** — TROISIÈME SEMAINE. — **La croix.** — QUATRIÈME SEMAINE. — **La conclusion glorieuse.**



PARIS
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10

DEUXIÈME SEMAINE

PREMIÈRE PARTIE

L'IMITATION DU CHRIST DANS SES TRAITS PRINCIPAUX

PHILOSOPHIE DE LA VIE

CHAPITRE PREMIER

LE ROYAUME DU CHRIST

1. L'Évangile est appelé dans les saintes Écritures « l'Évangile du royaume ». Saint Ignace de Loyola explique cette pensée dans la parabole suivante :

Qu'on s'imagine un roi légitime, établi par Dieu et doué de toutes les qualités personnelles, plein de bonté et généreux. Il est un grand et puissant souverain ; tous lui doivent respect et obéissance, et, de droit divin, relèvent de lui.

Ce roi se prétend autorisé par Dieu à adresser à son peuple un appel, où il déclare que sa volonté est de soumettre tout le monde révolutionnaire au pouvoir légitime. C'est un plan juste et saint, dirigé vers le but le plus idéal. C'est un plan acceptable ; car le prince promet de n'exiger de personne des fatigues et des tracas qu'il ne soit le premier à supporter. C'est un plan glorieux, car la victoire est certaine et promise par Dieu.

A quoi donc doivent se déterminer des sujets raisonnables et bien nés ? Aux époques où l'on convoquait le ban de l'armée en divers pays, on répondait à l'appel, dans des conditions bien moins favorables.

Pour beaucoup, le motif de suivre le drapeau était une raison de nécessité ; d'autres s'inspiraient d'une bravoure chevaleresque.

Il faut plaindre le lâche qui n'estime que sa vie, qui ne la sacrifie pas joyeusement, avec les frémissements de l'enthousiasme, pour une noble cause.

2. Cette parabole doit nous amener à considérer les motifs que nous avons de nous attacher au Christ, notre Seigneur.

Ce souverain est un homme de la même nature que nous ; mais il est le plus parfait, le plus attrayant, le plus magnanime, le plus désintéressé, le plus bienveillant des hommes. Il est envoyé par Dieu dans le monde comme docteur et prophète, roi et Messie ; le ciel et la terre doivent lui être soumis.

Le Christ envoie les siens dans le monde : ils sont chargés d'annoncer l'heureuse nouvelle de l'avènement du royaume du ciel (Matth., x, 7), avec ses fins et ses promesses (Luc., IX, 2) ; ils doivent consoler les hommes, leur procurer le bien du corps et de l'âme, leur souhaiter et leur donner la paix, les biens temporels et éternels (Matth., x, 12).

Le Christ a merveilleusement prouvé sa mission divine. Il est lui-même Dieu, un avec le Père ; c'est pourquoi il peut, de sa propre autorité, pardonner les péchés, opérer des miracles, se déclarer le juge à venir des vivants et des morts, exiger qu'on se donne à lui comme on se donne à Dieu seul.

En lui est notre fin dernière. Il est notre Seigneur, notre Dieu suprême ; le servir c'est, dans toute la force du mot, servir Dieu.

Il n'est pas seulement le fondateur du culte chrétien,

il est l'objet même de ce culte. Le culte qui lui est rendu depuis le commencement du christianisme, ressemble à un vêtement qui n'est fait que pour la Divinité.

Ce souverain apparaît dans le monde, il nous adresse un appel. Il ne veut en définitive que l'honneur et la gloire de Dieu de la façon voulue par Dieu. Un seul culte, un seul Dieu !

Mais cette pensée est très intimement unie au salut et au bonheur de l'homme. Le Seigneur veut tout remettre dans l'ordre, les choses de la vie privée comme celles de la vie publique, afin de renouveler ainsi la face de la terre.

L'invisible se présente à nous dans un médiateur visible : direction divine, enseignement divin, sanctification divine sous une forme humaine ! Le Christ a reçu toute sa puissance d'en haut ; étant visible lui-même, il transmet cette autorité à des organes visibles ; il fonde une grande société : non pas un État nouveau dans l'État, mais une véritable société chrétienne, dans laquelle il dépose son autorité et qu'il charge de conduire les hommes à Dieu en son nom et par sa puissance.

3. Pour que le royaume de Dieu se renouvelle dans le cœur des hommes, il faut la coopération des hommes. Tous sont appelés, selon leurs moyens, leur position et leurs forces, à coopérer à l'extension et à l'affermissement du royaume de Dieu. Comme dans toute armée, il y a en celle-ci des grades différents et des postes divers.

Les uns marchent uniquement poussés par une certaine nécessité : ils marchent parce qu'ils ne peuvent faire autrement ; ils ne font que ce qui est strictement nécessaire pour n'être pas honteusement exclus de l'armée.

Les autres, partisans enthousiastes et champions intrépides, ont au cœur une noble pensée et, dans une sainte initiative, ils sont prêts à tout sacrifier à cette pensée. Cette bravoure chevaleresque les pousse à s'unir au Christ aussi parfaitement que possible.

On voudrait suivre le Sauveur du plus près possible ; on voudrait, selon ses forces, tâcher d'égaler, son dévouement et son abnégation ; on voudrait, selon son pouvoir, lui rendre amour pour amour, et, pris d'un saint enthousiasme pour la personne du chef, imprimer pour ainsi dire en soi le type de vertu et de dévouement qu'il nous a laissé.

Le Sauveur a trouvé dans toutes les conditions des multitudes sans nombre de sujets et de partisans pleins de bravoure, des âmes fidèles qui ont répondu à son appel avec un dévouement héroïque ; des âmes généreuses qui, avec la plus complète abnégation, ont pris leur place dans la grande lutte, dès que l'appel de la grâce s'est fait entendre.

La cause du Sauveur est sûre de la victoire ; l'avenir est à elle, tandis que le monde tombera en ruines.

CHAPITRE II

LE CHRIST NOUS A DÉLIVRÉS DES TÉNÈBRES ET DE L'ESCLAVAGE.

1. Tout chrétien peut dire, avec l'apôtre saint Paul : « La loi de l'esprit qui est dans le Christ Jésus m'a affranchi de la loi du péché et de la mort. » (Rom., VIII, 2.) En nous soumettant à Dieu, le Christ nous délivre de toutes les suites déplorables du péché, et nous met en possession des biens les plus nobles.

Le Christ est la vraie lumière. Il dit de lui-même qu'il est la vérité et la lumière du monde, et que ceux qui le suivent ne marchent point dans les ténèbres (Jean, VIII, 12.) Il déclare aussi que ses disciples sont des flambeaux qui doivent faire briller leur lumière devant les hommes (Matth., V, 16), et même qu'ils sont la lumière du monde (Matth., V, 14). Ceux qu'on admettait dans l'Église furent par suite appelés illuminés, vraiment éclairés (Hebr., X, 32). « Car vous n'étiez autrefois que ténèbres, mais maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur. » (Eph., V, 8.) « Vous êtes tous des fils de lumière et des fils du jour ; nous n'appartenons ni à la nuit ni aux ténèbres. » (I Thessal., V, 5.)

Le Christ notre Seigneur nous a éclairés sur toutes les questions importantes de l'existence.

La lumière qui vient des hommes ressemble à une petite lanterne sourde qui n'éclaire qu'un cercle bien restreint. La lumière qui vient d'en haut ressemble à la pleine lumière du soleil, qui éclaire tout, jusqu'à la limite de l'horizon. Celui donc qui aime la lumière se tourne vers le Christ. Celui qui préfère les ténèbres à la lumière ne permet pas à la doctrine du Christ d'agir sur lui : il en prend à son aise avec la doctrine du Christ.

2. De belles paroles et de hautes pensées ne vous servent de rien si vous ne suivez pas le Christ par une vie vertueuse. Une grande science a son prix, mais une bonne vie est bien plus précieuse. Votre juge futur ne vous interrogera pas sur le degré de votre culture et de votre science, mais sur votre crainte de Dieu et sur votre vertu.

Jésus-Christ est non seulement vrai Dieu, il est aussi véritablement homme. (Eph., IV, 13.) Il est notre idéal, le modèle (Jean, XIII, 15 ; I Pierre, II, 21) que nous devons imiter (I Cor., IV, 16), notre docteur et notre maître, la voie, la vérité et la vie (Jean, XIV, 6).

Le Christ porte en lui « l'humanité ». Avec lui la véritable humanité (*benignitas et humanitas*, Tit., III, 4) a paru sur terre. Il est le véritable ami du peuple, et il tressaille de joie parce que son Père a préféré les petits aux grands du monde (Luc., X, 21). Il témoigne une particulière sollicitude pour les enfants (Marc., X, 14). Il appelle ses disciples ses amis et ses frères (Luc, VIII, 21 ; Jean., XV, 15). L'amitié est un bien précieux ; sans ami nul ne saurait vivre, possédât-il tous les autres biens ; et le Christ offre son amitié à tous les hommes.

Il leur dit : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » (Matth., v, 48.) C'est pourquoi l'Apôtre déclare : « Nous enseignons aux hommes toute la sagesse, afin que nous rendions tous les hommes parfaits en Jésus-Christ. » (Col., I, 28.) Il nous faut toujours marcher en avant, « jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité d'une même foi et d'une même connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'un homme parfait, à la mesure de l'âge et de la plénitude selon laquelle Jésus-Christ doit être formé en nous, afin que nous ne soyons plus comme des enfants, qui se laissent emporter à tous les vents des opinions humaines... mais, que pratiquant la vérité par la charité, nous croissions en toutes choses dans Jésus-Christ, qui est notre chef et notre tête ». (Eph., IV, 13-15.)

3. Par sa vie tout entière le Christ a posé les principes de la véritable égalité et de la vraie fraternité entre les hommes. On lit dans le christianisme : « Dieu n'a point égard à la qualité des personnes. » (Act., X, 34 ; Galat., II, 6.) L'apôtre saint Jacques déclare qu'il y a péché à faire acception des personnes (Jac., II, 9).

Saint Paul écrit aux Galates : « Vous êtes tous enfants de Dieu par la foi en Jésus-Christ... Il n'y a plus ni juif, ni gentil, plus d'esclave ni de libre, plus d'homme ni de femme ; mais vous n'êtes tous qu'un en Jésus-Christ. » (Gal., III, 26-28.)

« Je vous donne un commandement nouveau : c'est de vous aimer les uns les autres, et que vous vous entr'aimiez comme je vous ai aimés ; c'est en cela que tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. » (Jean, XIII, 34-35.) Lui qui, par sa nature divine, est infiniment au-dessus des hommes,

« n'a point honte d'appeler les hommes ses frères ». (Hebr., II, 11.)

Par là, cette fraternité universelle, que le paganisme ignorait, est entrée dans le monde. De là cette exhortation : « Que chacun ait pour son prochain une affection vraiment fraternelle ; prévenez-vous les uns les autres par des témoignages de déférence. » (Rom., XII, 10.) Saint Pierre appelle tous les chrétiens réunis « la fraternité qui est dans le monde » (1 Pierre, V, 9), et il les exhorte à être « les amis de la fraternité » (Ibid., III, 8). Les Actes des Apôtres nous rapportent que « la multitude de ceux qui croyaient n'était qu'*un* cœur et qu'*une* âme ; nul ne considérait ce qu'il possédait comme étant à lui en particulier ; mais toutes choses étaient communes entre eux » (Act., IV, 32).

4. Le Christ nous a apporté la vraie liberté ; non point la liberté de la destruction, du cadavre, mais la liberté de l'ordre, de la vie. Il attend de nous que nous nous conduisions de plein gré en serviteurs de Dieu.

« Vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres. » (Jean, VIII, 32.) « Si le Fils (de Dieu) vous met en liberté, vous serez véritablement libres. » (Ibid., VIII, 36.) Le Christ parle de la vraie liberté.

Il y a aussi une liberté qui n'a, de la liberté véritable, que l'apparence. L'apôtre saint Pierre avertit de se garder de ceux « qui invitent à la luxure par les plaisirs de la chair, et qui promettent la liberté, lorsqu'eux-mêmes sont esclaves de la corruption » (2 Pierre, II, 18-19). Il exhorte les siens à se conduire comme ceux « qui sont libres, non pour vous servir de votre liberté comme d'un voile pour couvrir votre malice, mais pour agir en serviteurs de Dieu ».

Saint Paul écrit aux Galates : « Vous êtes appelés, mes frères, à un état de liberté : prenez garde seulement que cette liberté ne vous serve d'occasion pour vivre selon la chair, mais assujettissez-vous les uns aux autres par une charité spirituelle. » (Galat., v, 13.)

De même saint Pierre : « Honorez tout le monde, aimez vos frères, craignez Dieu, respectez le roi. » (1 Pierre, II, 17.)

5. En nous donnant ces biens, le Christ a posé la base du véritable progrès. Il n'y avait alors plus de progrès. On en était arrivé à la limite dernière dans le culte de la matière. Le Christ remit l'humanité dans le vrai chemin, il lui annonça le progrès, et le lui rendit possible.

Et aujourd'hui ? Nulle part le mot de progrès ne se rencontre plus fréquemment que sur les lèvres des adversaires du christianisme. « Des hauteurs de l'histoire — dit un célèbre écrivain (W. Menzel) — on voit maintenant la société européenne descenare du christianisme, qui s'éleva comme une montagne sublime au-dessus des eaux du déluge, et se plonger de nouveau dans le vieux désert et dans les vieilles ténèbres du paganisme et du judaïsme. Et c'est ce recul de la société européenne, que les païens et les juifs modernes appellent actuellement le progrès. »

Qui peut remédier à un tel état de choses, sinon Jésus-Christ ?

La connaissance du Christ doit, pour vous, passer avant toutes choses. Que pensait l'apôtre saint Paul de cette connaissance ? Il avait vu bien des grandeurs et bien des magnificences en ce monde. Il avait vu la superbe Rome, dominatrice de ce monde matériel ; il avait vu Athènes, la capitale des arts et de la sagesse humaine ; il avait vu

Jérusalem, la cité choisie, qui avait été la dépositaire des antiques manifestations de Dieu. Et cependant il dit : « Tout me semble une perte au prix de cette haute connaissance de Jésus-Christ, mon Seigneur, pour l'amour duquel je me suis privé de toutes choses, les regardant comme des ordures, afin que je gagne Jésus-Christ. » (Philip., III, 8.)

CHAPITRE III

LE CHRIST, IDÉAL DE L'HUMANITÉ

1. Le Christ, Sauveur du monde, a réalisé si purement, si pleinement, l'idéal de l'humanité, que rien, dans toute l'histoire du monde, n'approche de ce type sublime. Il est de la manière la plus excellente ce que l'intelligence et la conscience entendent par « l'homme de bien ».

Né d'une famille pauvre et obscure, il demeure de longues années dans l'obéissance, et remplit jusqu'à sa dernière heure tous les devoirs de la piété filiale.

Il agit toujours comme un homme du peuple. Ses discours sont simples, sans art et sans ornements. Mais tous ceux qui l'entendent demeurent étonnés et confessent que nul homme n'a encore parlé de la sorte.

Tous les hommes de bien se trouvent infiniment à l'aise dans le voisinage de Jésus. Il est l'image la plus radieuse de l'amour, de la douceur et de la bienveillance ; il témoigne un désintéressement, une humilité que le monde orgueilleux ne comprend pas, dont il se scandalise encore aujourd'hui.

Le fardeau du pauvre qui lutte contre la misère de chaque jour, pèse sur Jésus. Modèle parfait de l'humilité désintéressée, au milieu des acclamations des foules qui

lui adressent l'hommage de leurs cœurs, il conserve une égalité d'âme imperturbable et demeure ferme comme un rocher, lorsque les douleurs déferlent sur lui ainsi que des vagues furieuses.

Quand le peuple inconstant l'abandonne, Jésus ne le maudit point ; quand le peuple veut le faire roi, Jésus s'enfuit au désert.

Il passe sur la terre en faisant le bien et chacun de ses pas fait surgir un bienfait, mais il mène une vie de fatigues, une vie de pauvreté. Il est plein de compassion pour les souffrances des hommes.

Simplement et naturellement, il partage avec ses disciples les travaux et les peines de la vie. Son cœur est ouvert à tous les sentiments d'une noble amitié. Véritablement homme dans tous ses sentiments, il est accessible à tout ce qui touche le cœur humain, le péché seul excepté.

Il verse des larmes sur la tombe de son ami, et ceux qui l'entourent concluent de la grandeur de sa douleur à la profondeur de son amour (Jean, XI, 36). Il tremble devant les souffrances, il s'effraie en présence de la mort. Il supplie que la souffrance s'éloigne, sans que sa prière soit exaucée sous cette forme.

Il souffre comme nul autre homme n'a souffert. Son âme est plongée dans la tristesse, le dégoût et le délaissement. Mais dans son humilité, il remet sa volonté et sa vie entre les mains de son Père. Dans sa vie et dans sa mort, il présente le type du juste souffrant en silence.

Les quatre Évangiles déroulent devant nos yeux la vie de Jésus, comme un paysage splendide, que nous considérons de divers points de vue, tantôt dans la lumière matinale, tantôt à l'heure du coucher du soleil, mais qui toujours a son charme particulier. Si une vie a connu la

douleur et la joie, l'abaissement et l'éclat, c'est bien la vie du Christ sur la terre. Et de toutes ces épreuves, elle est sortie pure comme l'or.

2. Cet idéal humain est entièrement sans tache. Entouré de ses ennemis, le Christ leur pose cette question : « Qui de vous me convaincra d'aucun péché? » (Jean, VIII, 46.) Et tous les témoins hostiles de sa vie et de ses œuvres répondent à cette question par un profond silence. Lorsque plus tard les Juifs traînèrent le Sauveur garrotté et maltraité devant Pilate, pour arracher à celui-ci une condamnation à mort, Pilate leur demande : « Qu'a-t-il fait de mal? » Cette question ne trouve d'autre réponse que : « Crucifiez-le! » Et le juge livre l'accusé pour être crucifié, après avoir solennellement déclaré : « Je ne trouve aucun crime dans cet homme (Jean, XVIII, 38)... Je suis innocent du sang de ce juste. » (Matth., XXVII, 24.) Le traître lui-même mêle sa voix à ce témoignage qui proclame la grandeur morale de Jésus : « J'ai péché, dit-il, en livrant le sang innocent. » (Matth., XXVII, 4.)

Platon avait fait le portrait de l'homme juste, de l'idéal de toutes les vertus, et il avait dit de lui qu'il serait attaché au bois, afin que chacun vît le désintéressement de sa justice.

Cet idéal a paru dans le Christ. De lui rayonnent jusqu'à nous toutes les vertus qui sont d'une importance capitale pour une organisation plus idéale de la vie humaine : le désintéressement, l'amour des hommes, la patience, la douceur, la domination des exigences de l'homme animal; en un mot, tout ce que suppose l'idée que l'on se fait d'un homme parfait.

CHAPITRE IV

LE RENONCEMENT A SOI-MÊME, PREMIÈRE CHOSE QU'EXIGE L'IMITATION DU CHRIST.

1. Le Seigneur dit : « Que celui qui veut marcher après moi se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix sur lui et qu'il me suive. » L'amour déréglé de soi-même, voilà surtout ce qui nous empêche de vivre comme le Christ le demande de nous.

C'est pourquoi le chrétien doit s'efforcer avant tout de soumettre à la raison les inclinations des sens et de soumettre sa raison à la vérité prêchée par le Christ. Pour cela il faut une constante répression du moi et une lutte continuelle contre les penchants aveugles du cœur, une mortification incessante. Un jour sans mortification est un jour perdu.

Le caractère surnaturel du chrétien lui confère et, en même temps, réclame de lui une ressemblance plus complète avec Dieu, une plus grande élévation de sentiments et une vie plus parfaite, par suite une abstention plus rigoureuse des plaisirs bas et coupables de la nature.

Pour s'attacher au Christ, il faut entrer en lutte contre tout ce qui est de nature à nous séparer du Christ. Et ce qui peut détacher de lui, ce sont les convoitises du cœur en tant qu'elles aspirent à l'orgueil et à la sensualité.

La vertu la plus noble, c'est l'amour de Dieu ; mais vous ne pouvez posséder cet amour que dans la mesure où vous vous mortifiez.

La véritable vertu ne consiste pas dans les pratiques extérieures de la dévotion et de la piété, mais dans la mortification et dans l'empire sur soi-même.

La mortification et l'abnégation paraissent difficiles avant qu'on les pratique ; une fois accomplies, elles remplissent le cœur d'une paix céleste. Voulez-vous être heureux sur terre autant qu'il est possible : prenez l'habitude de lutter énergiquement contre toutes les inclinations désordonnées.

Lorsque le vieil homme tombe en poussière, l'homme nouveau grandit ; et tant que vous n'en êtes pas venu à ce « mourir pour naître », vous n'êtes qu'un triste hôte de cette misérable terre.

A quoi sert à l'aigle la force de ses ailes, quand ses serres sont captives ? Toute inclination mauvaise à laquelle vous cédez vous attache à la terre.

2. La matière et l'occasion de la mortification et du renoncement ne vous manqueront jamais. Le cœur humain est un jardin, dans lequel croît toujours la mauvaise herbe ; pour la déraciner et la jeter dehors, il faut toujours avoir en main la houe de la mortification. Autrement l'âme ressemblera bientôt à un champ envahi par les chardons et les épines.

Votre amour-propre, qui ne meurt qu'avec vous, fait pousser cette mauvaise herbe. L'homme se porte partout avec lui-même et il se retrouve partout.

Si vous remarquez un défaut en vous, donnez tous vos soins à l'extirper. Une partie de la peine que l'on prend souvent pour dissimuler un défaut suffirait, bien employée, pour nous corriger de ce défaut.

L'examen de nous-mêmes doit nous indiquer ce qui n'est pas dans l'ordre. Beaucoup atteindraient de bien meilleurs résultats s'ils voulaient pratiquer le renoncement dans une petite chose. Aux uns, il manque le sérieux nécessaire au succès; aux autres, une conduite aimable, à quelques-uns la décision, à d'autres la modération. Il n'est pas si difficile que l'on pense de vaincre les mauvaises habitudes par l'acquisition des bonnes, et d'amender sa nature.

3. Conservez toujours une certaine indépendance. Qui ne se domine pas lui-même se laisse dominer par les autres.

Tout ce qui affranchit notre esprit sans nous donner le pouvoir sur nous-mêmes est funeste.

Mortifiez-vous dans vos paroles. Ne parlez jamais, lorsque la parole ne vaut pas mieux que le silence. Combien croient intéresser par leur éloquence et par leur bavardage fatigant! La circonspection et la discrétion sont les fruits d'un énergique renoncement. Un homme sans discrétion est une lettre ouverte : il doit s'attendre à beaucoup d'ennuis et de désagréments.

Sachez vous contenir. Ne criez pas lorsque les mouches vous piquent; souffrez et taisez-vous, car si vous ouvrez la bouche, elles s'y précipiteront.

Renoncez à tout enfantillage. Les enfants jugent et agissent comme des enfants; une maturité virile, qui sache faire la juste part du sérieux et du plaisant, voilà ce qui convient à l'homme. Et celui-là seul qui se domine peut posséder cette maturité.

Mortifiez votre susceptibilité. Revenir constamment sur une contrariété est le signe très maladroit d'un orgueil blessé.

4. Pratiquez le renoncement dans le choix de vos relations. Les relations sont d'une conséquence extrême. Les mœurs et les goûts se communiquent ; on adopte le caractère, même l'esprit de ses compagnons, sans s'en douter.

Gardez-vous d'être exclusif; c'est du choc des idées que jaillit la lumière.

N'exagérez en rien. Aristote ramenait toute la sagesse à la modération. Le droit poussé trop loin devient l'injustice. Une trop grande tension d'esprit émousse l'intelligence.

Dans les meilleures choses, il y a un danger : c'est que l'emploi trop fréquent ne devienne un abus, et que l'effort trop prolongé n'amène le dégoût. Néanmoins vous devez juger excellent ce qui est excellent.

5. En tout, gardez la mesure. Il ne s'agit pas d'abattre en un jour ce qui demande une année de travail.

Ne permettez pas à votre lumière d'éblouir. N'être bon à rien, c'est un malheur, mais il ne faut pas vouloir être bon à tout.

On ne doit jamais montrer plus de force, plus d'intelligence qu'il n'est nécessaire.

Renoncez à vos aises ; ceux qui aiment leurs aises sont bientôt à charge à eux-mêmes et aux autres.

Réglez votre extérieur, mais plus encore votre intérieur. Les manières d'un chacun sont ordinairement le reflet de son cœur et de son intelligence.

L'intérieur doit toujours avoir à nos yeux deux fois plus de prix que l'extérieur. Il y a des gens qui sont tout en façade ; ne leur ressemblez pas.

Pour arriver à ces résultats et à d'autres analogues, le renoncement constant est d'une absolue nécessité.

Efforcez-vous d'arracher à votre amour-propre la direction de tout votre être et de la confier à l'amour de Dieu.

CHAPITRE V

SECONDE CHOSE QU'EXIGE L'IMITATION DU CHRIST : ACCEPTATION VOLONTAIRE DES RIGUEURS DE L'EXISTENCE

1. Les peines et les souffrances de toutes sortes sont le lot de la nature humaine. Dans le plan primitif de l'amour divin, l'homme devait être soustrait par une grâce particulière à toutes les souffrances morales et physiques. Par suite du péché, il est tombé dans les imperfections de sa nature.

La douleur s'attache à notre vie, du berceau à la tombe ; un bonheur sans mélange n'a jamais été accordé à personne.

Et, de fait, il y a beaucoup plus de douleurs qu'il ne semble. D'ordinaire les hommes ont une certaine pudeur dans le malheur, ils le cachent. Si les souffrances cachées se lisaient sur le front, bien souvent nous pleurerions sur ceux dont aujourd'hui nous sommes jaloux.

Il en est tant dont le cœur est endolori et dont toute la consolation, tout le plaisir, est de paraître heureux aux autres !

Durant l'âge d'or de la Grèce joyeuse, retentissait la plainte maintes fois répétée que le sort le meilleur était

de n'être pas né, et qu'ensuite le plus grand bonheur était de mourir le plus tôt possible après sa naissance.

2. A tous ceux qui le suivent, Jésus-Christ demande de prendre leur croix sur eux, et cela tous les jours. (Matth., XVI, 24; Luc., IX, 23.)

Les rigueurs de notre existence ne font pas essentiellement partie de notre malheur. Car nous ne sommes pas créés pour le bien-être terrestre. Sur cette terre, le malheur comme le bonheur est un moyen d'atteindre notre but éternel.

La destinée de l'homme n'est pas de mener une existence joyeuse, exempte de douleurs, mais sa destinée est telle que la douleur physique et la douleur morale y prennent une importance particulière.

En nous délivrant de la malédiction du péché, Jésus-Christ ne nous a pas exemptés des peines de l'existence; il les a considérées comme un moyen dont nous devons user pour notre salut.

Les peines de la vie doivent nous soumettre efficacement à Dieu. Dans la conscience de son néant, l'homme doit se courber humblement sous les décrets impénétrables de Dieu.

Aux heures amères et difficiles, l'adhésion à la très sainte volonté de Dieu a une signification tout autre qu'aux heures douces et agréables.

Par la souffrance beaucoup sont amenés à prier, qui autrefois n'y songeaient pas. Le cœur atteint par la souffrance trouve une particulière consolation dans la pensée de Dieu. Supporter volontairement la souffrance, c'est rendre à Dieu un culte sacré.

Les rigueurs de la vie sont, en second lieu, un châtiment pour le coupable. Celui qui souffre ne doit pas

murmurer ; il doit tourner vers Dieu un regard de reconnaissance : Dieu lui fait sentir ici-bas la douleur durant quelques instants, afin de lui préparer une joie éternelle.

Les épreuves de l'existence sont, en troisième lieu, non seulement un châtiment, mais une école journalière de vertu. La simple raison peut déjà le comprendre. C'est, comme le remarque un savant moderne, l'idée fondamentale du mythe d'Hercule, l'idée directrice des drames de l'*Œdipe* et du *Philoctète* de Sophocle, c'est le sens du proverbe grec : Πάθει μαθος, l'enseignement par la souffrance. Mais seul le christianisme a pu réaliser pratiquement cette pensée dans tous les événements de la vie. Le paganisme cherchait la force et la consolation ou dans les plaisirs bruyants ou dans le stoïcisme de l'orgueil, mais c'était en vain. C'est pourquoi, finalement, il s'est jeté dans les bras du désespoir.

En nous donnant l'occasion de pratiquer nombre de vertus, les épreuves de la vie sont pour nous, en quatrième lieu, une source surabondante de bonheur pour l'éternité. « Car le moment si court et si léger des afflictions que nous souffrons en cette vie produit en nous le poids éternel d'une souveraine et immense gloire. » (2 Corinth., IV, 17.)

En cinquième lieu, enfin, les rigueurs de la vie prennent une signification bien plus haute encore, lorsqu'on considère le Christ souffrant : elles nous rendent semblables au Christ, Fils de Dieu. C'est pourquoi le Christ portant sa croix nous indique le chemin, afin que nous aussi nous portions avec patience notre croix de tous les jours.

L'homme trouve sa propre croix en lui-même ; il doit donc se prendre en patience. Vous ne devez ni aimer ni flatter vos imperfections, mais les porter avec patience.

3. Il y a une patience raisonnable, qui est patiente parce que l'impatience ne produit rien et qu'elle est plus gênante que la patience. Un sage de l'antiquité a dit : « Savoir supporter est la moitié de la sagesse. » La pire des misères est de ne pouvoir supporter la misère. Soyez donc sage, et s'il vous arrive quelque chose de mal, prenez-le toujours en bien ; si vous le prenez mal, vous tombez de mal en pis.

Il y a, en outre, une patience qui est non seulement raisonnable, mais chrétienne. C'est celle que le Christ attend de nous.

Cette patience n'est pas — selon les paroles d'une âme éclairée — le silence inactif qui supporte avec inertie ce qu'on ne peut changer; ce n'est pas la faiblesse apathique qui perd tout courage, parce que le chemin paraît trop difficile. Ce n'est pas la soumission qui cède mollement parce que la résistance ne sert à rien. La patience n'est pas cette vie nonchalante, fatiguée, qui consiste à traîner son fardeau de jour en jour.

La patience chrétienne, c'est plutôt la force qui maîtrise ; elle connaît le chemin, son but est certain. La patience est le courage qui se fraie une voie, quoique souvent le cœur se déchire aux épines. Elle prend le fardeau que Dieu lui a imposé, elle ne s'affaisse pas sous lui, elle le porte haut ; elle aborde la vie courageusement et intrépidement ; comme elle l'a commencée, elle achève sa course.

La patience, c'est la paix qui ne disparaît pas dans la lutte ; c'est la joie qui ne meurt pas dans la souffrance. La patience, c'est le courage qui ne fuit jamais un sacrifice ; c'est la jeunesse qu'aucun automne ne vient faner. La patience est infatigable et ne se plaint jamais ; elle n'a pas elle-même choisi sa voie. Cependant son fardeau la trouve

chaque jour forte et pleine de viguenr, prête et trempée comme l'acier.

La patience résiste à mille blessures ; elle sait les guérir, car elle les souffre avec calme. Elle a déjà trouvé son but sur la route, parce qu'elle ne veut autre chose que ce que Dieu veut. Elle ne cesse pas de croire et d'aimer, alors que tout disparaît, se brise et fléchit. Elle ne se reposera qu'après avoir atteint le but de toutes ses espérances dans l'autre vie.

CHAPITRE VI

LE CHRIST NOTRE MAITRE ET NOTRE EXEMPLAIRE

1. Qui veut être chrétien doit être décidé à refréner en lui-même le principe du désordre, à supporter volontairement les contrariétés de la vie, puis il doit suivre le Christ. Le Christ est notre maître et notre exemplaire.

Le Christ est notre maître. Il est vrai, le Christ n'a pas minutieusement exprimé tous ses enseignements par des paroles et des prescriptions, mais sa doctrine ressemble au soleil, qui verse partout la lumière. Nous y découvrons dans leurs grandes lignes les principes fondamentaux de la vérité et de la morale.

Le but et l'origine de l'homme, c'est Dieu (Matth. XXIII, 9). Tous les hommes forment la grande famille de Dieu, le chef est Dieu Trinité : Père, Fils et Saint-Esprit (Matth., XXVIII, 19). Dieu est tout-puissant, souverainement sage et connaissant tout, souverainement bon ; il prend soin de tout (Matth., VI, 8-26). Le ciel est un magnifique royaume où les hommes seront heureux (Luc, XI, 2) : ils y reçoivent la récompense de toutes leurs bonnes œuvres, même de la plus minime (Marc, IX, 40).

Les moyens d'arriver à ce but sont l'observation des

préceptes (Matth., XIX, 17), et le recours aux moyens de la grâce. Aux préceptes appartiennent avant tout la foi (Marc, XVI, 16), puis l'espérance et la confiance (Jean, XVI, 33), puis le commandement concernant la charité envers Dieu et envers les hommes (Marc, XII, 30, 31; Matth., V, 7, 44). Le Sauveur recommande particulièrement l'humilité, le détachement des biens terrestres (Matth., V, 3; Luc, XVIII, 22), la pureté du cœur, le renoncement et la lutte contre la sensualité (Matth., V, 8, 28; VI, 22), le support joyeux des difficultés et des persécutions (Matth., V, 10).

Les moyens de la grâce sont les sacrements institués par le Christ (Matth., XXVIII, 19), puis la prière, à laquelle le Christ nous a initiés (Luc, XI, 1, seq.; XVIII, 1), enfin la participation au culte divin (Luc, XXII, 19).

Le Christ n'a pas confié ses enseignements au jugement personnel et au caprice d'un chacun, mais il a promis son assistance à l'Église, société visible obéissant à une autorité déterminée (Matth., XVI, 18; XVIII, 17).

Les enseignements du Christ ne reposent pas sur des subtilités; ils doivent descendre dans la pratique; ce n'est qu'alors qu'on en a l'intelligence pleine et entière (Jean, VII, 17).

Le Christ enseigne avec dignité, avec vérité, avec autorité; il tranche les questions en maître, il n'indique pas seulement la loi, il donne des lois (Matth., V, 22), et ses arrêts, portés avec une éloquence puissante et accompagnés d'une sainte vie, ne laissent place à aucune objection. Il parle comme quelqu'un qui a l'autorité (Matth., VII, 29).

Les enseignements du Christ ne s'adressent pas à une classe particulière de la société : ils s'adressent à toutes les classes. Il enseigne avec une grande simplicité et

sans art. Son langage reflète fidèlement une époque, un pays et un peuple, et cependant il est intelligible pour tous les temps et pour tous les peuples.

De même que la source laisse épancher l'eau sans effort et que le semeur jette facilement et avec grâce la semence, le Sauveur répand ainsi la douce semence de sa doctrine.

Dans l'Ancien Testament, Dieu parlait aux hommes sous les plus magnifiques figures empruntées au règne de la nature. Ces descriptions ne se retrouvent pas sur les lèvres du Christ. A la majesté de son langage il faut la simplicité.

Il se servait de comparaisons simples, que tout homme du peuple d'alors pouvait comprendre : ainsi la comparaison de la semence, du petit grain de sénevé, de la source, de l'agneau, du bon pasteur.

Nul esprit créé ne peut sonder la profondeur et l'élévation des paraboles employées par le Christ, et cependant l'âme de l'enfant peut les comprendre.

En tout lieu il répand la bonne doctrine : près du puits (Jean, IV, 6), sur la barque (Luc, V, 3). durant les repas (Luc, XIV).

Il rattache ses instructions aux choses les plus communes : aux fleurs (Luc, XII, 27), aux oiseaux (Matth., VI, 26), aux arbres (Luc, XIII, 6), aux coutumes de la vie de famille (Luc, XIII, 21), aux événements religieux et politiques (Luc, XIII, 4).

Le Sauveur prend l'homme tel qu'il est, avec son intelligence, sa volonté, son imagination, sa sensibilité et il s'adresse à toutes les facultés de l'homme. A chaque mot on reconnaît que sa doctrine part d'un cœur généreux.

Le Christ prêchait avec pleine autorité ; enseigner était

une partie de sa mission. Et cette autorité, il la tenait non des hommes, non de l'État, non d'une école, non d'une société, mais de Dieu son Père (Luc, IX, 25 ; Jean, VII, 16).

2. Le Christ est non seulement notre maître par la parole, il est aussi notre maître par l'action ; il est l'exemplaire que nous devons reproduire en nous. « Je suis la voie, la vérité et la vie. » (Jean, XIV, 6.) L'Apôtre nous avertit que le Christ nous a donné l'exemple, afin que nous suivions ses traces. « Revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » (Rom., XIII, 14.) De même que les enfants d'une famille ont entre eux une ressemblance naturelle, de même nous devons acquérir une ressemblance avec le Christ, afin d'être conformes à notre frère aîné (Rom., VIII, 29).

Le Christ était sans péché. Il nous a donné l'exemple de toutes les vertus afin que nous marchions sur ses traces. Sa vie nous offre le modèle achevé de la vertu dans ses traits principaux, de sorte que tout pieux chrétien peut lui-même en reproduire tous les traits en particulier.

Le Christ est un modèle dans toute vocation. Il ressemble à l'éclat du soleil, dont la lumière simple se décompose en des couleurs multiples, rouge dans la rose, vert dans la feuille des arbres, bleu dans l'humble violette et azuré dans la majestueuse voûte du firmament.

L'exemple du Christ s'adapte à toutes les circonstances. Dans toutes les situations de la vie, le chrétien qui connaît le Christ, peut se poser cette question : « Que ferait ici le Christ à ma place ? » Et toujours il reçoit une réponse claire et précise.

Le modèle que nous présente le Christ n'a pas grande

apparence — tel l'imperceptible grain de semence qui, déposé en terre, devient un arbre magnifique. Les vertus de tant de millions de chrétiens sont là pour attester la puissance de cette semence.

3. La prière, plus que toutes les études psychologiques, vous aidera à bien connaître votre modèle. Le pieux Siméon était un homme de prière, et sans effort il reconnaît le Sauveur du monde dans ce faible enfant. Les pharisiens avaient la science du monde et la science des Écritures : ils furent témoins des nombreux miracles du Sauveur, ils détournèrent leurs regards et méprisèrent le Seigneur.

Si vous voulez fermement être le disciple et l'imitateur fidèle du Christ, vous devez veiller à votre instruction et à votre formation religieuses, conformément à votre état et à votre intelligence.

L'homme ne naît pas avec les connaissances dont il a besoin ; il doit les acquérir progressivement avec l'âge. Certaines connaissances suffisent à l'enfant, le jeune homme en veut d'autres ; l'âge mûr a d'autres exigences.

Ce qu'il faut, c'est que les connaissances à acquérir correspondent aux exigences de la vie. Il m'est arrivé souvent de ne pas savoir ce dont j'aurais eu besoin, et de savoir ce dont je pouvais me passer ; telle est la vie.

Beaucoup de gens n'ont si peu d'intérêt pour la religion que parce que leur formation religieuse est demeurée en deçà de leur éducation mondaine.

L'éducation religieuse est aujourd'hui plus nécessaire que jamais.

CHAPITRE VII

L'INCARNATION DU CHRIST

1. Lorsque le Christ parut sur la terre, la misère du genre humain était à son comble. Partout nous apercevons les signes du plus grand désordre et d'une dépravation sans limite. Partout c'est le mensonge et le blasphème, et le doute et l'immoralité ont pénétré partout. Partout et sous les formes les plus hideuses apparaissent l'incroyance, l'immoralité, la cruauté. La richesse est aux mains de quelques-uns qui en abusent, et des millions d'hommes languissent dans les chaînes de l'esclavage. Tous se précipitaient par le chemin de la douleur vers la souffrance éternelle.

Voilà où en était l'humanité séparée de Dieu ! Le Seigneur plein de miséricorde prépara alors la rédemption.

Que Dieu ait voulu sauver les hommes, c'est pure miséricorde. Que perdait-il en nous abandonnant ? Que gagnait-il en nous épargnant ?

Et comme la miséricorde de Dieu éclate dans la manière dont il a voulu nous sauver !

2. L'humanité était incapable d'offrir à la justice de Dieu une satisfaction en rapport avec l'injure infinie que

renferme le péché. Dieu aurait pu nous remettre la dette du péché sans exiger une satisfaction, il aurait pu se contenter du repentir. Mais cela ne suffisait pas au plan de son amour. Pour manifester cet amour, Dieu se donna lui-même, afin de procurer une satisfaction infinie ; et pour réaliser cette merveille, une personne divine s'unit à une nature créée.

Dieu aurait pu choisir une nature angélique du degré le plus élevé. Mais pour se rapprocher davantage de nous, il choisit une misérable nature humaine. Il aurait pu prendre la nature humaine la plus parfaite : mais il vint parmi nous sous la forme d'un petit enfant, pour passer sa vie dans la pauvreté la plus triste et l'anéantissement le plus complet.

Lorsque les temps furent venus, la deuxième personne de la Divinité, le Fils de Dieu, prit la nature humaine dans le sein de la Vierge Marie. Il prit véritablement la nature humaine, sans cesser d'être Dieu véritable. Il prit une nature mortelle, passible, de la race d'Adam, comme la nôtre. Il prit la nature qui devait supporter toutes les souffrances et toutes les persécutions, ainsi que nous le lisons dans l'Évangile.

Le Christ fit tout cela par obéissance à son Père céleste, avec le plus grand empressement, avec une joie inexprimable, avec la prévenance la plus sainte. Il fit cela par amour pour nous, pour nous manifester l'amour de Dieu, pour être, dans toutes les situations et toutes les souffrances, notre guide, notre modèle, notre compagnon et notre consolateur.

Ainsi deux natures dans une seule personne divine ! L'union ne se fit point par le changement de l'une ou de l'autre nature ; si la nature humaine est modifiée, c'est uniquement en ce qu'elle est unie d'une façon aussi

étroite à Dieu. L'union se fit dans la seconde personne de la Divinité et par elle, au moment où celle-ci entra dans une union si étroite avec la nature humaine que les propriétés, les actes de l'une ou de l'autre nature sont en toute vérité attribués à l'unique personne qui est Jésus-Christ.

Telle est, sur l'incarnation du Christ, l'enseignement de l'Église chrétienne. L'Église tire cet enseignement de la tradition et de la Bible. Nous admettons le fait de l'incarnation comme une vérité révélée par Dieu.

La tâche de la science théologique est d'étudier la façon dont nous devons nous représenter ce mystère et son accomplissement. A ce point de vue théorique, les savants diffèrent d'opinion. Mais le fait lui-même qu'ils veulent élucider n'est nullement mis en question. Jamais des théories inventées pour expliquer un fait ne peuvent modifier le fait lui-même ; si elles ne l'expliquent pas, elles tombent d'elles-mêmes, mais le fait subsiste.

3. La très sainte Trinité est la cause qui opère le mystère. Le Père envoie le Fils dans le monde (Jean, XVII, 3), et il nous le donne (Jean, III, 16). C'est le Saint-Esprit qui, dans l'incarnation du Fils, accomplit l'œuvre la plus magnifique de la grâce et de l'amour (Matth., I, 20 ; Luc., I, 35). Le Fils seul prend réellement et essentiellement la nature humaine ; il se dépouille lui-même et revêt la forme d'un esclave (Phil., II, 7).

La raison pour laquelle c'est le Fils qui prend la nature humaine est précisément qu'il est le Fils, et que l'homme doit entrer avec Dieu dans des relations de filiation ; c'est aussi parce qu'il est le Verbe intérieur du Père. De même que le verbe intérieur de la pensée s'exprime au-dehors dans la parole extérieure, de même c'est le

Verbe intérieur du Père qui se révèle dans le christianisme. Une autre raison est que le Fils est la Sagesse personnelle qui a servi de type pour la création de toutes choses. Le couronnement de la création, l'homme, avait été dénaturé, défiguré par le péché. Pour lui rendre sa beauté, la Sagesse personnelle devait de nouveau servir de modèle.

4. L'humanité, et en particulier le peuple choisi d'Israël, devait coopérer à l'incarnation. L'Homme-Dieu devait être un fils d'Abraham et de David (Rom., I, 3 ; IX, 4-5). Ce peuple semble avoir été préféré non à cause de ses vertus, mais à cause de ses sentiments charnels ; par là il était particulièrement propre à représenter l'immense besoin que l'humanité avait d'être sauvée.

Nous apercevons dans la pénombre d'un arrière-plan les brillantes figures des Saints et des Pères de l'Ancienne Alliance. Par leurs vertus, par leur foi, par leurs prières, ils ne furent pas sans influence sur le temps, les circonstances et les effets de l'incarnation.

Un Ange apporta le message ; il convenait qu'il en fût ainsi. Les Anges sont les messagers de Dieu. Un Ange aussi avait participé à la chute de l'homme. L'Homme-Dieu devait également être le chef des Anges. Les rachetés du Christ devaient prendre la place des Anges déchus.

L'Ange se présente à Marie et la salue avec respect ; il lui annonce l'objet de son message, dissipe l'hésitation de la Vierge et montre toute l'excellence de la dignité de Mère de Dieu qui lui est offerte, en lui découvrant la mission et les qualités de l'Homme-Dieu ; comme preuve de la volonté de Dieu il lui annonce la conception de Jean.

5. Après Dieu, c'est Marie qui a les rapports les plus intimes avec l'incarnation du Christ. Dans le même sens que notre mère de la terre est notre mère, Marie est la mère de Jésus.

Marie conçut son divin enfant d'une façon miraculeuse : elle fut vierge avant la naissance, durant la naissance et après la naissance. Tel a toujours été l'enseignement de la sainte Église, confirmé par l'Écriture et la Tradition. Le Christ eut aussi des parents, qui sont appelés ses frères dans la sainte Écriture (Matth., XIII, 55) selon la coutume juive (Genèse, XIII, 8). Le Christ est appelé le premier-né. c'est-à-dire celui qui est consacré au service du Seigneur ainsi que le prescrivait la loi juive (Exode. XIII, 2).

Dieu prépara Marie à son rôle de Mère de Dieu d'une manière en rapport avec sa dignité. Tandis que nous, enfants des hommes, nous ne recevons la grâce sanctifiante qu'au baptême, Marie fut ornée de cette grâce au premier moment de son être ; jamais elle ne fut souillée par le souffle du péché originel. C'est ce qu'on appelle l'Immaculée Conception de Marie.

Les vertus de Marie resplendissent avec éclat au moment de l'annonciation de l'Ange : son humilité, sa pureté de cœur, sa foi, son abandon complet à la très sainte volonté de Dieu.

Reconnaissance et vénération à la sainte Vierge pour sa coopération à la grâce divine, pour le saint acquiescement qui lui fit accepter volontairement les souffrances prévues de la Mère des douleurs et nous mérita dans un certain sens l'incarnation du Fils de Dieu !

6. Tel est le mystère de l'Incarnation. Pour le Christ. il a comme résultat qu'en lui la nature humaine, par son

union avec la personne divine, reçoit la dignité divine et mérite l'adoration.

Pour nous, hommes, il nous élève d'une manière sublime et nous fait entrer en relations de parenté avec Dieu. Un membre de notre race est Dieu. Le Christ est notre chef, nous sommes ses membres. Nous vivons, non pas nous, mais c'est le Christ qui vit véritablement en nous ; car le Christ nous a mérité la grâce sanctifiante, par laquelle nous sommes appelés et nous sommes réellement les enfants de Dieu. Le Christ est vraiment Dieu, il est aussi vraiment homme ; il est l'un d'entre nous, il a compati à nos infirmités et il les a ressenties ; rien donc ne peut empêcher l'intimité entre lui et nous.

Pour toute la création, l'incarnation du Christ a été une élévation à une destinée plus haute. Le monde visible n'existe plus seulement pour proclamer la gloire de Dieu d'une manière imparfaite puisque le monde est toujours limité dans ses forces ; il doit maintenant coopérer à la glorification illimitée, infinie, que le Père céleste veut se préparer à lui et au Fils de Dieu fait homme.

Pour Dieu lui-même, l'Incarnation est l'occasion d'une gloire extérieure d'une valeur infinie. Nulle créature ne peut ce qui est au pouvoir du Christ.

CHAPITRE VIII

LA LIBRE OBÉISSANCE A DIEU

1. Déjà dans l'incarnation du Christ apparaissent deux traits caractéristiques de son cœur divin.

Le premier et le plus profond de ces traits, c'est son obéissance envers son Père céleste. « A son entrée dans le monde, il dit : « Vous n'avez pas voulu l'hostie et « l'oblation, mais vous m'avez donné un corps... Alors « j'ai dit : Voici que je viens... pour accomplir, ô Dieu, « votre volonté... » Il abolit les premiers sacrifices pour établir le second (c'est-à-dire l'obéissance à la volonté de Dieu). Et c'est cette volonté qui nous a sanctifiés par l'oblation du corps de Jésus-Christ, qui a été faite une seule fois. » (Hebr., x, 5-10.)

La vie du Christ n'a été qu'un développement pratique de cet acte d'obéissance. Constamment le Seigneur voyait devant lui sa Passion imminente et il la voyait dans toute son amertume; il avait hâte de voir venir l'heure douloureuse de son amère Passion, il s'en approchait sans fléchir et sans hésiter; obéissant et cependant libre, car il était libre dans son obéissance.

Enfant, jeune homme, il vit dans la soumission en vue de Dieu. Toutes les fois que, durant sa vie publique, il nous permet un regard dans son cœur, nous y apercevons cette soumission à Dieu. Combien souvent ne répète-

t-il point qu'il est uniquement venu pour faire la volonté de son Père céleste! (Jean v, 30.) Il dit que c'est sa nourriture, c'est-à-dire tout ce qui fait la force de sa vie (Jean, IV, 34), l'élément dans lequel il vit (Jean, VIII, 29), sa consolation en tout (Matth., XI, 26). Il se montre obéissant en tout ce que le Père a prescrit (Jean, IV, 34). Il va volontiers au devant de sa Passion, parce qu'elle est le calice que le Père lui donne (Marc, XIV, 36 ; Jean, XIV, 31 ; XVIII, 11).

Le rosier naît d'un germe délicat et il se couronne d'une splendide parure : ainsi, sur le mont du Calvaire, nous voyons l'obéissance du Christ dans tout son déploiement. Là le Seigneur s'est anéanti lui-même et il s'est fait obéissant jusqu'à la mort, jusqu'à la mort de la croix. Sa dernière parole est un acte de soumission à son Père et d'abandon entre ses mains (Luc, XXIII, 46).

2. Voilà notre modèle. Même à la seule lumière de la nature et de la raison, le don le plus précieux que Dieu fait au cœur humain est d'anéantir le vain égoïsme, afin que l'âme n'aime que Dieu seul.

Sophocle dit : « L'esprit de discipline et d'ordre qui veut obéir, fortifie et affermit le guerrier ; il est une bénédiction pour le peuple et pour la patrie. »

Mais c'est dans le Christ que s'est manifestée pour la première fois toute l'excellence de cette vertu. Le Christ obéissait non par nécessité, mais par la charité la plus libre et la plus empressée ; il aimait l'obéissance de toute l'ardeur de son cœur aimant[1]. C'est dans cette obéissance libre et volontaire que le Christ a accompli

1. Cf. *Summa Theol.* de saint Thomas d'Aquin, 2ª 2ªᵉ, q. 104, a. 1, ad 3 et 3, q. 47, a. 2.

l'œuvre qui lui avait été assignée. L'impulsion fondamentale de son cœur fut l'obéissance libre et volontaire. C'est dans l'obéissance libre et volontaire que se trouve la puissance régénératrice du christianisme.

Seule l'obéissance libre et volontaire à l'ordre voulu de Dieu peut sauver l'humanité de sa perte.

De la désobéissance de notre premier père vient tout le mal. De l'obéissance du Christ vient notre salut.

Nous devons apprendre du Christ comment obéir. Le royaume du Christ repose sur la subordination la plus complète à Dieu, sur le dévouement noble, courageux, plein d'amour aux intérêts de Dieu, qui sont aussi les vrais intérêts de l'humanité.

Le Christ a obéi volontairement. Lorsqu'une âme aimant Dieu supporte les rigueurs du sort non par force ou par nécessité, mais parce que l'obéissance à Dieu est le mobile de son cœur, on ne peut pas dire que cette âme se soumet à la volonté de Dieu par force ou par nécessité. De même le Christ désirait l'obéissance de toutes les forces de sa volonté. Il obéissait volontiers, avec le plus grand zèle, avec un abandon spontané.

Il désirait du désir le plus intime l'accomplissement de la très sainte volonté de Dieu, même à l'heure douloureuse où sa nature humaine fut remplie de dégoût (Luc, XXII, 42). Une mystérieuse puissance le poussait à être baptisé du baptême de sang qui lui était destiné. C'est dans cet ardent empressement que consiste la spontanéité de l'obéissance du Christ. Bien qu'il dût obéir, il n'obéit cependant pas parce qu'il le devait, mais parce qu'il le voulait spontanément : c'est pourquoi il obéit avec surabondance.

3. Cette disposition doit être aussi la nôtre. Souvent

l'Apôtre nous exhorte à la liberté de l'esprit, et cependant aussi à l'obéissance (Rom., VIII, 15; XIII, 5; I Pierre, II, 13, 16). C'est une disposition d'âme qui s'attache moins à éviter le mal qu'il faut fuir, qu'à pratiquer le bien qu'il faut faire, et qui, là encore, s'attache moins au bien qui est d'obligation, qu'au bien qu'elle peut faire au delà du nécessaire.

C'est la disposition de l'amour, jamais satisfait de ce qu'il accomplit, mais qui voudrait toujours en faire davantage.

C'est cet enthousiasme qui fait qu'on se réjouit dans le sacrifice, la souffrance et la lutte.

C'est cette sainte et sublime disposition dans laquelle on s'écrie : L'amour du Christ me presse! Qui me séparera de l'amour du Christ? Je méprise tout et le tiens pour de l'ordure, afin de gagner le Christ.

Une telle obéissance remplit notre cœur de joie, elle nous rend forts dans la lutte, elle nous confirme dans l'intelligence du christianisme, elle accroît notre mérite pour l'éternité, et, ce qui est le principal, elle nous unit très intimement au Christ et nous rend particulièrement agréables à Dieu.

C'est la noble pensée qui animait tous les saints; nous ne devons pas nous en départir.

CHAPITRE IX

LA VÉRITABLE HUMANITÉ

1. La bonté de Dieu et son amour pour les hommes se sont manifestés dans le Christ. L'incarnation du Christ n'a pas été seulement un acte d'obéissance envers Dieu ; elle a été essentiellement un acte d'amour envers les hommes. Cet amour pour les hommes a toujours été s'affirmant davantage dans la vie du Christ.

Partout le Christ montre aux hommes de la sincérité et de la franchise : jamais il n'abuse de personne dans des vues d'intérêt. Partout il pratique la patience et la douceur.

De plus, il s'est toujours efforcé d'être utile aux corps et aux âmes et de leur faire du bien.

Que de bienfaits il distribue aux Apôtres ! Quelle affectueuse sollicitude pour les nécessités temporelles de ses disciples ! Il est doux et indulgent pour les défauts de ceux qui s'attachent à lui.

Il témoigne une charité et une bonté toutes particulières aux nécessiteux et aux malades. Il ne renvoie personne sans l'avoir consolé dans ses peines.

Il témoigne plus de miséricorde encore aux pécheurs, qui sont les plus pauvres d'entre les malheureux.

Le Christ est mort pour témoigner son amour par un dévouement sans limites. « Personne ne peut avoir un plus grand amour que celui qui consiste à sacrifier sa vie pour ses amis. » (Jean, xv, 13.)

2. L'amour d'autrui a aussi ses racines dans la nature humaine. C'est un instinct naturel, commun à l'homme et à l'animal, et qui existe plus ou moins faible ou plus ou moins fort dans tous les individus. Il appartient à l'ordre naturel, et a par conséquent une certaine analogie avec les actions vertueuses des hommes, sans être pour cela vertueux d'aucune façon.

En outre, cet amour est conforme à la raison, qui oblige l'homme à vouloir du bien à son prochain. Chacun reconnaît facilement qu'il est naturellement appelé à vivre en société, et que vivre en société est impossible sans une bienveillance mutuelle. C'est une impulsion de la raison, et, par suite, une obligation.

Confucius disait : « Posséder assez de pouvoir sur soi pour juger les autres d'après soi, et agir envers les autres comme nous voudrions qu'on agît envers nous, c'est ce qu'on peut appeler la doctrine de l'humanité. »

Cet amour naturel du prochain, amour commandé par la raison, est certainement excellent, mais il est faible.

De même que, dans le règne animal, l'instinct de l'assistance mutuelle et de la compassion se joint à l'instinct de la lutte et à l'instinct cruel de la conservation, de même, dans le cœur humain, à côté du sentiment de l'amour du prochain on retrouve l'égoïsme le plus brutal.

Seul le christianisme a pu transformer en une puissance merveilleuse les nobles impulsions de l'amour du prochain. « Voyez comme ils s'aiment ! » s'écria le

paganisme étonné, lorsqu'il vit pour la première fois les œuvres que l'amour du prochain inspirait aux chrétiens.

L'amour du prochain dans le christianisme est si beau, que ceux qui ne sont pas chrétiens s'efforcent toujours d'imiter la charité chrétienne.

En dehors du christianisme on a souvent singé les œuvres de charité; mais on n'a jamais eu qu'une contrefaçon grotesque.

3. Dans l'amour que nous portons aux hommes nous devons ressembler à Dieu. Le christianisme seul nous a, d'une façon saisissante, fait comprendre l'amour de Dieu. « Comme mon Père m'a aimé, ainsi je vous ai aimés. » (Jean, XV, 9.) Et comme le Christ nous a aimés, ainsi nous devons aimer notre prochain.

« Soyez les imitateurs de Dieu, comme étant ses enfants bien-aimés, et marchez dans l'amour et dans la charité, comme Jésus-Christ nous a aimés, et s'est livré lui-même pour nous, en s'offrant à Dieu comme une oblation et une victime d'agréable odeur. » (Ephes., V, 1, 2.)

Sans l'amour de Dieu, l'amour du prochain a toujours été débile et inconstant. Celui-là seul aime les hommes constamment et fortement qui ne met pas en eux toute sa confiance, mais qui s'appuie sans cesse sur Dieu. Au fond de l'enthousiasme humanitaire de nos temps il n'y a, pour l'homme qui regarde au fond des choses, que le dédain et le dégoût de l'humanité.

Le principe du culte humanitaire de nos temps est un amour du « beau » qu'il est malaisé de définir. Cette « humanité » se traduit, en poésie et en prose, par des « sentiments » et des « sensations » dont se repaissent aussi les animaux les plus immondes.

4. Dans le christianisme l'amour du prochain occupe une place toute privilégiée. « Aimez le prochain comme vous-mêmes », tel est le commandement divin. Mais le Christ dit : « Je vous laisse un commandement nouveau : c'est de vous aimer les uns les autres, comme je vous ai aimés. » (Jean, XIII, 34.)

Nous sommes tous les enfants du Père céleste, adoptés par la grâce ; nous sommes tous les frères de Jésus-Christ ; « c'est pourquoi celui qui dit qu'il aime Dieu et qui hait son frère est un menteur ». (I Jean, IV, 20.)

Le Christ dit : « Ce que vous avez fait au plus petit de mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait. » (Matth., XXV, 40.)

L'amour du prochain est, dans le christianisme, comme la pierre de touche de toute vraie vertu. « C'est en cela que tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. » (Jean, XIII, 35.)

Tandis que le monde, qui se glorifie de sa philanthropie, passe à l'ordre du jour sur les larmes de milliers et de millions d'individus, comme si ces souffrances n'étaient rien, le Christ tient compte du verre d'eau froide que l'on donne au pauvre en son nom ; il lui donne le prix d'une éternité.

Aimez donc votre prochain comme vous-mêmes : ressentez ses maux comme les vôtres ; voilez ses faiblesses comme les vôtres ; aimez-le comme vous désirez être aimés de lui. Aimez-le comme le Christ nous a aimés : sans égoïsme, avec patience, avec le plus grand dévouement.

CHAPITRE X

PRATIQUE DE L'AMOUR DU PROCHAIN

1. Soyez bienveillants envers tout le monde. La bienveillance, c'est le désir du bonheur d'autrui. Voulez-vous être parfaitement heureux vous-mêmes : faites le bonheur des autres. On ne ressemble jamais mieux à Dieu que lorsqu'on rend son prochain vraiment heureux.

Avant tout ayez en horreur toute injustice. Laissez volontiers à chacun ce qu'il a le droit de réclamer.

Ne vous vengez jamais ; soyez conciliants et pardonnez volontiers. L'amour qui pardonne et l'amour des ennemis sont des traits caractéristiques de la vertu chrétienne.

Ne faites de tort à personne. Souffrez vous-mêmes plutôt que de faire souffrir les autres.

Ce qui vous accable, ne le faites peser sur personne ; ne jetez pas votre fardeau sur les épaules d'autrui.

Aimez à reconnaître le mérite d'autrui ; réjouissez-vous du bonheur du prochain plus que du vôtre. « Soyez dans la joie avec ceux qui sont dans la joie et pleurez avec ceux qui pleurent. » (Rom., XII, 15.)

Pensez des autres tout le bien possible. L'homme est si faible qu'il croit plus facilement le mal que le bien chez autrui, et qu'il en parle plus facilement. Aussi l'homme

intelligent ne croit-il pas facilement à tous les bavardages, que l'auteur de ces bavardages soit mort ou qu'il vive encore ; il est encore moins prompt à tout colporter à l'aventure et sans réflexion.

L'homme honnête pense du bien même du méchant ; le méchant pense mal même de l'homme de bien. Un proverbe oriental dit : « Les mouches trouvent les blessures, les abeilles trouvent les fleurs ; les bons trouvent les qualités, les hommes communs trouvent les défauts. Le stercoraire vole lui aussi, mais il vole d'un tas de fumier à l'autre. »

Un instinct naturel nous pousse à voiler nos propres défauts et à nous réjouir quand nous découvrons les défauts des autres. La charité chrétienne met ordre à cet excès.

2. Soyez fidèles dans la charité comme le Christ, qui, après avoir aimé les siens, qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin (Jean, XIII, 1).

« Faites donc aux hommes tout ce que vous voulez qu'ils vous fassent. » (Matth., VII, 12.) « Prévenez-vous les uns les autres par des témoignages d'honneur et de déférence. » (Rom., XII, 10.)

Que votre charité ne s'en tienne pas aux seules démonstrations extérieures. N'attachez pas une trop grande importance aux simples paroles ; souvent elles ne sont qu'un mensonge de politesse. Les paroles n'ont un sens que lorsqu'elles sont le gage de la réalité. C'est pourquoi saint Jean dit : « Mes petits enfants, n'aimons pas de parole et de langue, mais en acte et en vérité. » (I Jean, III, 18.)

Ayez de l'estime pour les autres. Il ne faut pas abuser de la faveur et de l'amitié d'autrui ; il ne faut rien exiger

d'injuste de personne ; on ne doit pas se rire de l'ignorance d'autrui ; on ne doit pas plaisanter quand le prochain est en droit de ne pas s'attendre à la plaisanterie.

CHAPITRE XI

LE MAGNIFICAT

1. A la suite du message de l'ange, Marie, la Mère de Dieu, fit une visite à sainte Élisabeth. Le but caché de cette visite était la révélation de l'Incarnation de Dieu; c'était aussi d'apporter ses bénédictions à Jean-Baptiste et à Élisabeth.

Marie manifeste ici sa foi et son humilité, son empressement à suivre les inspirations de Dieu.

Élisabeth est le modèle du culte que l'on doit à Marie. Elle indique trois raisons de vénérer Marie.

Tout d'abord, elle appelle Marie la Mère de Dieu et loue le fruit de ses entrailles (Luc., I, 42-43). En deuxième lieu, elle célèbre sa vertu, sa foi (Ibid., I, 45). En troisième lieu, elle célèbre les grâces accordées à Marie : Vous êtes bénie entre toutes les femmes (Luc., I, 42). Pour ces raisons, elle a une si haute idée de Marie, qu'elle se déclare indigne de sa visite. (Ibid., I, 43.)

2. Dans le cantique du *Magnificat*, Marie rapporte à Dieu les éloges qu'elle reçoit (ibid., I, 47). Dans l'œuvre de la Rédemption se manifestent la puissance de Dieu, sa miséricorde, sa fidélité.

Par suite de ce mystère, Marie, en sa qualité de Mère du Seigneur, est élevée à un degré infini de dignité, de sainteté, de gloire.

Le royaume du monde, royaume d'orgueil, de présomption et d'égoïsme, est vaincu, il est détruit. La pauvreté, l'humilité et l'abaissement ont toujours été les traits caractéristiques du royaume de Dieu dans son origine et sa réalisation, dans ses lois admirables et ses moyens d'action.

3. Nous aussi nous honorons Marie et nous l'appelons bienheureuse, ainsi que l'Évangile a prédit qu'elle le serait : « Voilà que désormais toutes les générations m'appelleront bienheureuse. »

Comment n'honorerions-nous pas la Mère de Jésus, Marie, à qui Jésus a toujours été uni par l'amour le plus tendre? Si nous honorons Marie, c'est aussi parce que Dieu l'a préférée à tous les hommes et à tous les anges. Nous l'honorons parce que sa place dans l'œuvre de salut nous la donne pour mère.

Toute société est une extension morale de la personne de son fondateur. Cela est particulièrement vrai du christianisme, par lequel la Divinité est entrée avec nous dans une relation intime, une relation de famille. Si Marie est la Mère de Jésus, elle est aussi notre Mère. Si nous sommes les frères de Jésus-Christ, nous sommes les enfants de Marie. Si Jésus est notre vie, c'est Marie qui nous a donné cette vie.

Ainsi les rapports surnaturels de Marie avec les chrétiens sont fondés sur la nature même du christianisme. Les premiers chrétiens l'ont senti ; il n'est pas étonnant que dans le cours des temps on ait interprété en ce sens ces paroles du Seigneur sur la croix : « Voici votre Mère. »

CHAPITRE XII

BETHLÉEM

1. Pour bien des hommes, la naissance — l'entrée visible dans le monde et la société humaine — est d'une importance essentielle pour la direction de leur avenir. Jetons donc un regard sur le lieu où l'Homme Dieu vint au monde. Tout ce qui s'y passe est d'une particulière importance et d'une haute signification.

Le Christ est venu au temps marqué par les prophètes, à la fin des semaines d'années prédites (Dan., IX, 24) et, par suite d'une ordonnance impériale, au lieu qui avait été annoncé (Mich., II, 5). Comme prince de la paix, il vient au temps où règne la paix la plus profonde.

Le Christ naît dans la faiblesse de l'enfance, pour nous être entièrement semblable par la nature humaine : il naît avec l'amabilité de l'enfance ; il est entre les bras de sa mère pour attirer notre amour et notre confiance. Le sommeil, les pleurs, l'allaitement, la faiblesse et la détresse sont autant de preuves de la réalité de sa nature humaine.

Le Christ apparaît dans l'abaissement, dans l'humiliation, dans le mépris, lui qui est tout.

Le Christ naît dans une étable, à minuit. Combien cette

heure est importante pour Israël. pour le monde entier ! Et personne ne le sait.

Le Christ apparaît pauvre, dénué de tout ce que le monde estime. Sa pauvreté est grande, elle se fait douloureusement sentir ; il manque de tout.

2. Et cependant la naissance du Christ est glorieuse. C'est une naissance virginale, comme l'avait annoncé le prophète (Is., VII, 14) ; à ce titre, elle est un éclatant miracle, un miracle que la toute-puissance divine peut seule accomplir.

L'humiliation, la pauvreté qui accompagnent l'entrée du Sauveur en ce monde sont une preuve de la divinité du Christ. Pauvreté, faiblesse, obscurité, certes, ce n'est pas avec de tels moyens que l'homme arrive à faire de grandes choses ; mais il en va autrement de Dieu, qui n'a besoin d'aucun moyen terrestre.

Quel foyer de lumière et de chaleur la crèche n'a-t-elle pas été pour le monde ! Combien de millions de nobles cœurs ont appris de l'Enfant de Bethléem la sainte humiliation et le mépris du monde !

Si nous portons nos regards sur Marie et Joseph, si nous écoutons en esprit leurs saints entretiens, nous retrouvons des traits analogues à ceux que nous avons observés chez le Sauveur. La soumission à l'autorité constituée a déterminé leur voyage. Marie et Joseph supportent avec patience et avec une silencieuse modestie toutes les incommodités et toutes les rigueurs du trajet. La providence de Dieu semble les avoir oubliés et abandonnés. Au soir de la venue du Messie, nulle part ils ne trouvent un accueil ; et cependant pas une plainte sur leurs lèvres.

La naissance du Seigneur est annoncée à des bergers

simples, grossiers, inconnus. Ne croyons donc pas que Dieu estime surtout les savants et les grands de ce monde. Le Christ, prince de la paix, rassemble tout d'abord autour de sa crèche des âmes douces, paisibles, humbles. Lui, le suprême Pasteur, il appelle des bergers. Lui, le Pauvre, il appelle des pauvres. Lui, qui enseigne le renoncement à soi, il appelle des hommes rompus à la fatigue, habitués au travail et aux privations.

Dieu se met à la portée de l'intelligence des simples et il leur envoie un ange sous une forme visible pour leur annoncer joyeusement la bonne nouvelle. « Gloire à Dieu et paix aux hommes. » Tels sont les deux grands résultats de l'Incarnation du Christ.

A vous-même, le Seigneur vous dit : Pour vous sauver, vous qui étiez perdu, pour vous sauver, vous qui me fuyiez, je suis né comme un enfant, dans le dénuement, sur la paille d'une pauvre étable ! Il n'y a rien en moi qui puisse vous effrayer ; venez donc vous aussi et aimez-moi !

CHAPITRE XIII

L'HUMILITÉ CHRÉTIENNE

1. Deux traits principaux du caractère du Christ se révèlent dans son Incarnation : l'obéissance et l'amour des hommes. Deux autres traits apparaissent dans sa naissance : l'humilité et la pauvreté. L'humilité, c'est l'abaissement, le renoncement à tous les dehors brillants, le renoncement à tout ce qui peut flatter l'amour-propre désordonné et porter atteinte à la soumission que nous devons à Dieu. Le Christ est humble. Il est Dieu, et il apparaît comme homme: il est grand, et il apparaît comme un petit enfant; il est puissant, et il apparaît sans force : il est tout, et il s'anéantit.

Le sommeil de cet enfant n'arrête pas son activité ; sa petite main régit le monde, sa bouche fermée juge l'humanité. Quelle pauvreté, à en juger par les apparences !

La naissance à Bethléem est la première rencontre du Messie avec son peuple. Et ce Messie se heurte à l'humiliation; ses plus proches compatriotes, les siens ne l'ont point reçu : il lui faut chercher un asile dans l'étable des animaux.

2. Cette humilité de l'Homme-Dieu se révèle toujours plus saisissante dans le cours de sa vie.

Pour accomplir son œuvre, le Seigneur choisit à dessein la Galilée, pays isolé et dédaigné; mais c'est à Jérusalem qu'il veut mourir. Il assigne à ses disciples les capitales du monde civilisé, Alexandrie, Antioche, Athènes, Rome. Le Christ a travaillé sans succès apparent; il laisse les grands triomphes à ses Apôtres. Les miracles opérés par les Apôtres dépassent en nombre et en importance les miracles du Christ. Le Seigneur a voulu simplement semer, d'autres devaient avoir l'honneur de la moisson.

Avec la plus grande humilité, il lave aussi les pieds de ses disciples. (Joan., XIII, 5.)

3. Pourquoi donc cette humilité? pourquoi cette pauvreté? Elles sont pratiquées par obéissance envers le Père, pour rendre à la Divinité la gloire infinie qui doit résulter de cet abaissement du Fils de Dieu. Elles sont pratiquées par amour des hommes, pour les sauver de la damnation.

La nature humaine est affligée de deux maladies; par suite de l'opiniâtreté des hommes, ces deux maladies se sont changées en deux blessures mortelles : c'est l'orgueil, qui s'estime lui-même, et l'amour du monde, qui estime le monde outre mesure. Il fallait travailler à la guérison de ces deux blessures.

Apprenons du Christ à être humbles. L'humilité est le noble détachement qui nous soumet en tout à Dieu, notre Seigneur. L'humilité, c'est la vérité; l'humilité, c'est la justice. Toute vertu suppose nécessairement l'humilité. Sans l'humilité point de crainte de Dieu, point d'obéissance, point de grâce.

Nous n'avons l'esprit du Christ qu'autant que nous possédons son humilité, cette humilité qui ne recherche que Dieu, qui fuit la louange des hommes et qui ne se laisse point troubler par les épreuves et les humiliations.

Le Christ l'a enseigné aux Apôtres : « Celui-là est le plus grand dans mon royaume qui est le plus petit à ses propres yeux. » (Marc., IX, 24.) « Quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. » (Luc., XVIII, 14.) « Que celui qui est le plus grand parmi vous devienne comme le plus petit, et que le premier parmi vous soit comme le serviteur des autres. » (Luc., XXII, 26.)

Celui qui peut conserver la paix du cœur en dépit du déchaînement de la calomnie a fait de grands progrès dans l'humilité.

L'homme est naturellement enclin à s'estimer et à s'aimer avec excès. En lui-même et par nature, il est petit et il voudrait être grand. En comparaison de l'univers, il est peu de chose, et il voudrait faire de sa personne le centre autour duquel tout se meut. En comparaison de Dieu il n'est rien, et il voudrait être tout. « Vous serez comme des dieux. » Cette aspiration est toujours en nous: tantôt elle s'affiche, tantôt elle se dissimule.

C'est quelque chose de si grand d'être petit, qu'il serait bien difficile d'apprendre à s'abaisser si vous, ô Jésus, qui êtes si grand, ne vous étiez fait si petit.

4. L'humilité ne vous défend pas de paraître autant qu'il convient à votre situation ; elle ne vous défend pas de veiller à votre bonne réputation ; elle ne vous défend pas de répondre aux exigences de votre position. L'Apôtre saint Paul lui-même revendiquait ses droits. Mais en tout cela il faut un motif légitime.

Humilité ne signifie pas pusillanimité, mais courage et énergie. L'homme humble dit avec l'Apôtre : « Je puis tout en Celui qui me fortifie. » (Phil., IV, 13.)

Dans vos actions, dans vos paroles et dans vos pensées volontaires, fuyez tout ce qui flatte l'orgueil et nourrit la

vanité. Ne pensez pas avec complaisance à la prudence de votre conduite, aux grandes choses que vous avez accomplies, à l'approbation que vous avez rencontrée.

Tournez vos regards sur vos faiblesses. Fermer les yeux sur ses propres défauts ou les excuser, c'est orgueil. Oh! combien ne nous croyons-nous pas meilleurs que nous ne sommes en réalité! Que de péchés j'ai commis qu'aucun homme ne connaît! A quoi me sert d'être un sépulcre blanchi?

Votre perfection n'est pas dans la vertu que vous croyez reconnaître en vous, mais dans celle que Dieu voit en votre âme. Vous n'avez donc point sujet d'être arrogant : vous avez tout motif de craindre.

Ne vous mettez pas en avant, n'ayez pas le verbe haut, n'imposez à personne votre opinion. Évitez toute arrogance et toute extravagance.

N'amenez pas facilement la conversation sur vous ; et si l'on fait votre éloge, faites au plus tôt dévier l'entretien sans qu'on s'en aperçoive.

Ne vous arrêtez pas à la pensée que votre prochain, vos supérieurs ou Dieu sont injustes envers vous.

Dans les humiliations, les manques d'égard, les passe-droits, gardez-vous de toute amertume au fond de votre cœur, mais encore plus dans vos paroles.

« Honneur perdu, tout est perdu », dit le proverbe, et c'est vrai lorsqu'il s'agit de l'honneur devant Dieu ou devant votre propre conscience ; le proverbe n'est plus juste lorsqu'il est question du faux honneur, de l'honneur trompeur devant les hommes ; dans ce cas, c'est l'apparence de l'honneur seule qui est perdue, et non pas l'honneur véritable.

Après une faute, ne vous irritez pas, mais profitez-en pour vous humilier.

S'étonner après une faute, c'est ne pas se connaître encore ; se décourager, c'est orgueil ou ignorance de la bonté de Dieu.

5. Profitez des contradictions pour faire des progrès dans l'humilité.

L'orgueil est le plus habile des acteurs. Gardez-vous de ses comédies.

Ceux qui parlent le plus fréquemment de leurs défauts sont parfois les plus convaincus de leur excellence. Honteux de leur suffisance, ils s'efforcent du moins de prendre les dehors de l'humilité.

Vous croyez, mon ami, être modeste parce que vous proclamez vous-même vos défauts. Mais on s'aperçoit bientôt de votre dessein : vous voulez qu'on vous contredise le plus possible sur ce point.

Il en est qui tombent dans cette dangereuse indélicatesse de se dévouer à une bonne cause pour se mettre en avant. Subordonner la cause de Dieu à l'égoïsme, c'est un jeu redoutable.

Si vous avez commencé une bonne œuvre avec une intention pure, n'y renoncez point sous prétexte que, durant l'exécution, vous êtes importuné par des pensées de vaine complaisance.

6. Si vous voulez faire des progrès dans l'humilité, efforcez-vous avant tout de vous connaître vous-même. Observez-vous, examinez-vous. Si vous ne vous séduisez pas vous-même, vous verrez que le mal vient de vous, et non pas de Dieu.

Qui se connaît bien est sévère contre soi-même, indulgent à toute faiblesse, et ne prend pas plaisir à juger le mal.

C'est une partie essentielle de la perfection chrétienne de reconnaître ses imperfections et de s'humilier devant Dieu.

Demandez à Dieu lumière et intelligence. Moins quelqu'un a d'intelligence, et moins il remarque ses défauts; et moins il se connaît lui-même, et plus il a une haute opinion de sa personne.

Les défauts d'autrui peuvent vous faire connaître les vôtres. L'examen des autres doit vous stimuler à vous considérer vous-même.

Examinez-vous plus que vous n'examinez les autres. Combien se plaignent de la méchanceté du monde, qui ne valent pas mieux que les autres! « Il détourne la tête et dit : « Je ne vois partout que gredins et misérables. » Mais il oublie de se regarder dans son miroir. »

Considérez plus ce que vous faites que ce que vous avez l'ambition de faire. L'homme peut se reconnaître dans ses œuvres.

Examinez votre manière ordinaire de parler. Voulez-vous savoir qui vous êtes, voyez comment vous parlez. Les paroles font connaître le cœur comme la branche la racine.

Observez la façon dont vous jugez les autres. Ce jugement porté sur les autres est souvent votre propre condamnation.

Observez les jugements portés par ceux qui vous sont antipathiques. Mon ami m'est cher, mais mon ennemi peut aussi m'être utile. Si mon ami m'apprend ce que je puis, mon ennemi m'enseigne ce que je dois.

7. Ne laissez jamais troubler votre jugement par une chose étrangère au fond de la question. Dépouillez l'homme de tout ce qu'il est à l'extérieur : alors il apparaît ce qu'il est en réalité.

N'ayez pas une tendresse aveugle pour vos faiblesses. Il est peu de personnes qui n'aient un défaut mignon.

Voulez-vous faire des progrès dans l'humilité chrétienne, tenez avant tout votre regard dirigé sur le Christ.

Plus un homme est avancé dans la connaissance de Jésus-Christ, mieux il discerne tout ce qui est parfait, mieux il voit ce qui lui manque, plus il est convaincu de son insuffisance.

L'impie s'efforce de s'élever lui-même en abaissant les autres. Celui qui craint Dieu trouve qu'il lui est bon d'être abaissé pourvu que Dieu soit par là glorifié. S'il lui arrive d'être rabaissé par les hommes, il ne s'en afflige pas, parce que Dieu lui-même a été abaissé dans le Christ.

CHAPITRE XIV

CONTRE LES VANITEUX ET LES AMBITIEUX

1. L'ambition et la vanité font partie de l'orgueil. Cette faiblesse consiste dans le désir immodéré d'être connu, estimé et honoré des autres, dans la recherche de l'approbation, de la louange et du renom parmi les hommes.

Notre position sociale exige une certaine estime de la part de notre prochain. Nous y avons droit et nous avons le devoir de nous en préoccuper. Le défaut commence dès que nous attachons trop de prix à cette estime juste en soi ; il s'accentue davantage lorsque nous nous efforçons d'obtenir de notre prochain une considération non justifiée et qui ne nous est point due.

L'homme vain s'imagine qu'il ne vit pas s'il reste inconnu ; par suite il se met en avant autant qu'il le peut, il se figure que sa grandeur s'accroît avec le nombre de ceux dont il est connu.

Même au seul point de vue de la raison, on constate combien cette passion est vaine. Les grands du monde les plus haut placés ont toujours répété l'antique parole : Tout est vanité.

La gloire ressemble au rond que l'on fait dans l'eau : il s'agrandit toujours et toujours davantage jusqu'à ce

qu'il s'évanouisse ; elle ressemble aux bulles de savon, qui éclatent alors qu'elles sont dans toute leur beauté.

Qu'est-ce que la renommée, sinon une ombre vaine, qui ne rend, en réalité, ni plus grand ni plus petit ?

Et auprès de qui recherche-t-on cette renommée? Auprès des hommes qui se trompent si souvent dans leurs jugements et qui sont si passionnés ! Auprès de statues de sable qui s'effritent ! Auprès d'hommes qui souvent n'ont aucune valeur morale !

Beaucoup cherchent leur renommée dans le péché, dans les chimères, dans le mensonge ; d'autres dans des choses extérieures, dans les charmes du visage, dans une frisure élégante, dans un costume à la mode, dans une belle voix ; d'autres, il est vrai, dans des avantages réels, comme les dons de l'esprit et du cœur. Mais est-ce mon mérite si je les possède? Dieu me les a donnés. D'autres les auraient si Dieu les leur avait donnés.

Parce qu'un âne porte plus de sacs au moulin, peut-il dresser ses oreilles plus haut que celui qui en porte moins ?

Cette passion vient d'une tendance plus ou moins consciente ou inconsciente à se mettre à la place de Dieu ; elle corrompt toutes les vertus, en les mettant au service de l'égoïsme.

2. « Celui qui ouvre son cœur à l'ambition le ferme au repos », dit un proverbe chinois.

Et cependant, l'homme sue par tous les pores l'ambition, la vanité, le désir de plaire. C'est une passion vorace : elle ne dédaigne aucun aliment.

L'ambitieux veut des éloges, sans quoi il estime qu'on le blâme. Voilà pourquoi on cherche à se mettre en vue, on s'efforce de prendre des airs et de se faire remarquer,

chacun à sa manière. On pille toute la création et on se l'attribue, on en orne son esprit, on en pare son corps, uniquement pour briller et acquérir la renommée auprès des hommes.

C'est l'ambition qui, dans la vie sociale, est l'ennemie de la paix et de la sociabilité, l'origine de tous les troubles, la source de toutes les hypocrisies, le mobile de la chasse aux dignités et de toutes les manœuvres de l'envie.

Plus d'un petit homme, pour paraître grand, a cherché à monter sur un escabeau. Hélas ! s'il pouvait comprendre qu'on voit mieux sa petitesse quand il est sur la hauteur !

Qu'est-ce que l'homme haut placé ? Un mendiant orgueilleux, qui se vante et qui mendie, qui mendie auprès de la foule l'aumône des hommages, et auquel souvent la foule refuse son obole. Et pourtant le monde est rempli de ces mendiants.

Comme l'ambitieux en quête de dignités, le ver se recourbe et rampe ; mais il n'a pas de boutonnière pour y accrocher une décoration.

Tout homme naît avec le penchant à se mettre en avant, à se faire admirer, même dans la vertu ; et la raison comprend qu'il faut donner un vernis de vertu à ce penchant. Le faux éclat de la vertu a déjà fait perdre à plus d'un la vertu qu'il possédait.

Beaucoup refusent la louange parce qu'ils veulent être loués deux fois.

Beaucoup, honnêtes gens d'ailleurs, se laissent entraîner à mentir, parce qu'ils ne résistent pas à la vanité.

Combien le monde donne à l'apparence de la science ! Et cependant, qu'est-ce que cette apparence ? Un âne qui porte beaucoup de livres n'en est pas plus savant ; s'il broute des chardons grecs, il n'en perd pas ses oreilles.

Certains vaniteux croient que tout le monde se préoc-

cupe de leurs moindres faits et gestes, ils s'imaginent que s'ils regardaient l'Océan d'une certaine manière, ce serait un cas de guerre avec les Américains.

Plus nombreux encore ceux qui sont assez vaniteux pour croire qu'ils ont partout des envieux, quoiqu'ils soient peu enviables.

Chacun accuse son voisin, chacun publie la faute d'autrui, mais il est rare qu'on avoue librement une faute commise.

Le temps émousse l'aiguillon de la douleur ; il aiguise celui de la vanité blessée.

Ainsi la vanité est toujours répugnante et importune ; souvent elle est ridicule. Dans un chrétien, elle est plus répugnante encore.

3. Le Christ est pour nous une lumière et un modèle. Il se soucie peu de se montrer au monde pour acquérir la gloire. Il passe sa jeunesse dans un hameau caché dans les montagnes. Ses parents sont de pauvres artisans déchus d'une haute noblesse. Jusqu'à l'âge de trente ans, sa vie s'écoule dans les occupations les plus vulgaires. Il cache toute sa puissance et sa sagesse sous l'apparence d'un homme ordinaire. De même il voile sa sainteté divine sous l'apparence d'un homme vertueux.

Alors même que, pour obéir à sa vocation de Messie, il entre dans la vie publique, il ne cherche jamais l'éloge qui était dû à ses qualités ; il n'a qu'une pensée : la gloire de son Père céleste. Lorsque ce zèle lui attire les opprobres et les persécutions, il supporte tout avec une sainte patience. Encore enfant, il doit fuir en exil, comme un être dangereux pour l'État ; et il meurt comme un scélérat sur le gibet de la croix.

Et, malgré ces exemples, vous voudriez satisfaire votre

ambition en cherchant la louange et la considération des hommes ! Vous vous sentiriez malheureux si cette gloriole vous était refusée ! Si la renommée humaine avait en réalité tant de prix, le Christ l'aurait recherchée lui aussi.

Ne cherchez donc point à acquérir un faux brillant. Contentez-vous de faire le bien, et laissez aux autres le soin d'en parler. Efforcez-vous d'être bon plutôt que de le paraître. Celui-là seul qui cherche Dieu du fond du cœur peut se préserver d'une vaine ambition.

Ce n'est pas faire le bien, que de vouloir le bien pour la louange et l'honneur. Faites le bien aussi secrètement que si c'était le mal.

N'estimez pas trop votre intelligence, mais reconnaissez ce qui vous manque. Beaucoup seraient sages s'ils croyaient ne pas l'être.

Ne souhaitez pas paraître savoir quelque chose ou être quelque chose ; et alors même que vous semblez aux autres avoir quelque valeur, défiez-vous de vous-même.

Ne ressemblez point au paon qui déploie sa queue, surtout si la queue n'a pas de plumes.

Défiez-vous d'autant plus de vous que les autres vous accordent plus de confiance.

CHAPITRE XV

LA PAUVRETÉ DU CHRIST

1. Non moins que l'humilité, la pauvreté mérite notre attention. Tout, dans l'étable de Bethléem, nous pousse à cette considération. Le lieu où l'Homme-Dieu vient au monde est une étable, et cette étable n'est pas à lui; la crèche et la paille ne lui appartiennent point. C'est là que repose le Sauveur du monde, par une nuit froide, sur la paille grossière!

La crèche nous révèle l'esprit du Rédempteur; c'est le commencement d'une vie qui se passera dans la plus amère pauvreté. Le Christ fut pauvre à Bethléem, il mena une vie pauvre à Nazareth. Durant sa vie publique, il fut constamment chez des étrangers, sur les chemins et sur les places, suivant les nécessités de sa mission; la nuit, il dormait sous le ciel étoilé, sous des arbres, dans des cavernes, lorsque des âmes compatissantes ne lui offraient pas l'hospitalité.

« Les oiseaux ont leur nid; les renards leurs tanières; le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » (Matth., VIII, 20; Luc, IX, 8.) Sa nourriture était pauvre. Aujourd'hui il est chez Lazare ou chez quelqu'un des pharisiens qui l'épient; demain, il sera dans le désert avec quelques

pains, au milieu d'une multitude; une autre fois, sous la chaleur de midi, il est en pleine campagne avec ses Apôtres, sans un seul morceau de pain : si bien que les Apôtres commencent à cueillir les épis (Matth., XII, 1) pour s'en nourrir.

Son vêtement est pauvre (Jean, XIX, 23). Il n'a pas assez d'argent pour payer l'impôt du temple (Matth., XVII, 26). Il vit d'aumônes (Luc, VII, 3 ; Jean, XII, 6).

La pauvreté du Christ grandit jusqu'à sa mort. A Nazareth, dans l'humble maison, il avait du moins une demeure permanente : Marie et Joseph prenaient soin de tout. Au moment de sa mort, il n'a même pas un verre d'eau, pas un morceau de toile pour se couvrir, pas un appui pour reposer sa tête endolorie, pas un sépulcre pour y dormir son dernier sommeil.

Pourquoi donc le Sauveur du monde s'est-il révélé dans une si extrême pauvreté ? Cette pauvreté était en harmonie avec l'anéantissement infini qui devait procurer à Dieu une gloire infinie. Cette pauvreté, il la fallait aussi pour nous donner l'enseignement et le remède dont nous avions besoin.

Tous, tant que nous sommes, nous voulons être heureux. Ce que nous percevons par les sens s'impose à nous avec une force presque irrésistible. Nous avions donc besoin d'apprendre que le bonheur, le bonheur véritable, n'est pas dans les possessions et dans le bien-être terrestres.

A quoi nous eût-il servi que le Sauveur se contentât de nous enseigner cette doctrine en paroles ?

2. Le chrétien qui se trouve dans les circonstances ordinaires de la vie n'est pas invité à imiter la pauvreté effective du Seigneur. La Providence lui assigne une posi-

tion sociale où il lui est permis, dans une certaine mesure, d'user des biens terrestres et même de s'enrichir.

La pauvreté effective consiste dans le dépouillement et la privation volontaires des biens extérieurs, matériels, en vue d'un but surnaturel, pour atteindre à la perfection chrétienne.

Ceux qui veulent coopérer avec le Seigneur dans la mission apostolique du salut des âmes doivent être plus ou moins semblables à lui dans la pauvreté extérieure, autant que le leur permet leur état. Le Sauveur l'exige. (Matth., XIX, 21-23; Luc, XII, 33.)

Mais tous les chrétiens doivent être pauvres en esprit, c'est-à-dire par les dispositions du cœur, en se détachant de toute fausse estime des biens, en renonçant à tout attachement excessif aux choses terrestres.

Beaucoup d'hommes arrivent à la richesse, et s'élèvent à une certaine hauteur, mais comme les ramoneurs : ils rampent dans des conduits sombres et sales, ils se noircissent.

Vous n'avez nul besoin d'être haut placé dans le monde, pourvu que vous vous teniez ferme à votre place.

De tout temps, il y a eu des hommes dont tous les efforts et toute la vie n'avaient d'autre but que la possession des biens matériels.

Quelle triste chose que cette estime de l'argent et du bien-être, lorsqu'elle se glisse dans la vie de ceux qui, par état, sont appelés à donner aux autres le bon exemple !

3. Cette passion est la coupable exagération d'un penchant profondément ancré dans la nature humaine.

Vous pouvez posséder les richesses, mais vos richesses ne doivent pas vous posséder. Avoir du poison et être

empoisonné sont choses fort différentes. Les pharmaciens ont du poison, mais ils ne sont pas empoisonnés. Ainsi vous pouvez posséder des richesses sans en être empoisonné, lorsqu'elles sont seulement dans votre bourse sans remplir votre cœur.

Cette passion est indigne de l'homme. Rien n'abaisse autant l'homme que d'attacher son cœur à l'argent, aux appétits sensuels et à l'apparence extérieure.

Cette passion est dangereuse parce qu'elle permet à l'homme de satisfaire toutes ses autres cupidités. Plus on entasse les jouissances terrestres, et plus on court le risque de glisser et de tomber dans le désordre.

Facilement cette passion conduit à penser qu'on pourrait se passer de Dieu parce qu'on a de l'argent. Le prophète fait entendre ce cri : « Malheur à vous, riches de Sion, qui êtes en sécurité sur la montagne de Samarie, grands, chefs de peuples, qui entrez avec pompe dans la maison d'Israël. » (Amos, VI, 1.)

Jamais encore cette passion n'a rendu un seul homme heureux. Les richesses sont comme les eaux de la mer : plus on en boit, plus on est altéré.

Et qu'advient-il à celui qui entasse son argent par avarice ? L'âne, dit un sage, n'a durant sa vie que beaucoup de travail et une méchante nourriture ; après sa mort, sa peau, devenue tambour, réjouit les autres. Il en va ainsi de l'avare.

Socrate voyant un riche tenir beaucoup à ses richesses, disait : Encore un esclave doré !

Les richesses sont des épines. Que de peines pour les acquérir ! que de blessures quand on s'y attache ! que de soucis cuisants si on les dépense ! quelles tortures quand on les perd !

4. Avec les richesses il faut, en outre, le bonheur, mais bonheur passe richesses.

Celui qui veut rapidement et facilement obtenir ce qu'il souhaite doit viser moins à accroître ses biens qu'à réprimer son avidité.

Voulez-vous mépriser aisément les biens de la terre : considérez la plupart de ceux qui en sont dotés.

Le temps vient — et cette heure vient vite et à l'improviste — où les riches ne trouvent plus rien dans leurs mains : « Insensé que tu es, on va te redemander ton âme cette nuit même, et pour qui sera ce que tu as amassé ? Il en est ainsi de celui qui amasse des trésors pour lui-même et qui n'est point riche en Dieu. » (Luc, XII, 20-21.)

Amassez les richesses que les voleurs ne peuvent dérober, dont les puissants ne peuvent s'emparer ; les richesses qui vous suivront dans la mort, qui ne disparaissent pas, qui ne se corrompent pas. Ce sont les quatre vertus fondamentales du divin Cœur de Jésus : l'obéissance au Père céleste, l'amour envers les hommes, l'humilité vis-à-vis de soi-même, le mépris des choses du monde.

CHAPITRE XVI

LE NOM DE JÉSUS

1. Dans le christianisme, la grâce sanctifiante est attachée au baptême : chez les Juifs, elle était attachée à certains signes religieux extérieurs. Pour les enfants, le signe consistait dans la circoncision. La circoncision signifiait l'acceptation de la loi juive, de ses obligations et de ses bénédictions (Gen., XVII, 9-14 ; Coloss., II, 11 ; Gal., V, 3 ; Rom., II, 15). Elle signifiait aussi la nécessité de la pénitence (Deuter., X, 16 ; XXX, 6). Lors de la circoncision, l'enfant recevait son nom.

Le Christ se soumit à cette prescription, bien qu'il ne fût pas tenu de suivre les lois positives de l'Ancien Testament. Il voulait nous donner une preuve de la réalité de sa nature humaine ; il voulait nous être semblable en toutes choses ; il voulait montrer qu'il était de la race d'Abraham. Il voulait nous prouver, par son exemple, que l'on doit recourir aux cérémonies et aux moyens que la loi divine prescrit pour notre salut.

2. Le Sauveur reçut le nom de Jésus. C'est au nom que d'ordinaire on reconnaît celui qui le porte. Quand on prononce le nom d'une personne, nous nous représentons cette personne. De là l'importance toute spéciale du « nom ». Les marques de respect ou de mépris que l'on

témoigne à un nom s'adressent immédiatement à la personne qui le porte.

Pour le Christ, le nom de « Jésus » a encore une particulière importance. Le Seigneur est désigné sous des noms différents. Ainsi il s'appelle souvent dans les saintes Écritures « le Fils de l'homme », c'est-à-dire, au sens où on l'entendait alors, celui qui dans l'Ancien Testament (Dan., VII, 13) est désigné comme le Dieu fait homme. Il s'appelle « Christ », l'oint. Mais aucun nom n'est plus rempli de signification que le nom de Jésus.

Ce nom est unique et dans son origine et dans sa signification. Il équivaut à « Dieu est salut ». Il est donc pour nous un gage du pardon des péchés, un gage que nos prières sont exaucées, un gage de la grâce divine et de toutes les bénédictions que nous distribue le Sauveur. Pour le Sauveur lui-même, ce nom est une grande gloire, puisqu'à ce nom tout genou fléchit dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. (Philip., II, 10.)

Aimez donc votre Sauveur, qui, par amour pour vous, a pris la misérable nature humaine et s'est fait pénitent. Soyez prêt à remplir tous les devoirs que la religion et votre vocation vous imposent.

Estimez le nom de Jésus et portez avec honneur votre nom de chrétien. Honte à celui qui ne se rend pas à lui-même l'honneur dû à un chrétien !

Alexandre le Grand disait à un soldat qui portait son nom et qui était lâche : « Change de nom ou de conduite. » Que votre conduite soit en harmonie avec votre nom de chrétien.

Par le fait que nous portons avec honneur notre nom de « chrétien », nous honorons le très saint nom de Jésus.

Ne prononcez jamais ce nom en vain. Employez-le avec respect, amour et confiance.

CHAPITRE XVII

LA SIMPLICITÉ CHRÉTIENNE

1. A côté de la prudence chrétienne, il y a une simplicité chrétienne. Jésus enfant nous rappelle cette vertu.

Le Christ a aimé la simplicité avec prédilection. Ses premiers apôtres furent des bergers habitués à la simplicité, les seconds des pêcheurs simples. Lui-même était un enfant simple. Il nous propose pour modèles des petits enfants ! Il nous recommande d'être simples comme les colombes.

La simplicité n'a pas d'arrière-pensée, elle va tout droitement. La simplicité chrétienne ne veut et ne cherche que Dieu, elle dirige tout vers Dieu.

Elle ne veut que Dieu : Dieu est la règle de ses pensées et de ses jugements, l'objet de ses désirs, le but de ses actions.

La simplicité ne cherche rien à côté et en dehors de Dieu : tout ce qu'elle cherche, c'est uniquement pour l'amour de Dieu.

Elle va à Dieu par le chemin le plus droit, le plus simple, par celui qui s'ouvre devant elle et comme cela se trouve. Elle va à Dieu en se servant des événements comme ils se présentent, en accomplissant ses devoirs d'état, en se sou-

mettant aux dispositions de Dieu et à ce qu'il permet.

La simplicité ne se crée pas une multitude de soucis inutiles ; elle n'aime pas ce qui est bizarre et extraordinaire. Elle est humble, désintéressée et sans arrière-pensée.

La simplicité n'est jamais politique. La fausse politique est l'art de dissimuler ses pensées par un faux égoïsme, de parler comme un ange et de penser comme un démon.

La simplicité est l'aimable enfance de l'âme et elle est toujours remplie d'une joie pure : elle passe en glissant légèrement au-dessus des aspérités de la vie, parce qu'elle n'a jamais qu'une seule chose devant les yeux et dans le cœur.

2. Le contraire de la simplicité, c'est la duplicité. Personne ne peut servir deux maîtres opposés entre eux.

La duplicité obscurcit l'esprit et détruit la paix du cœur. Seule l'âme qui est essentiellement dirigée vers Dieu est dans la voie et peut conserver la véritable paix.

Le contraire de la simplicité, c'est la sagesse du monde qui ne va jamais tout droit, mais qui s'efforce toujours d'atteindre son but par des chemins détournés.

Que votre sagesse soit celle des vieillards, mais que votre cœur ait l'innocence de l'enfance.

L'homme vraiment sage et grand est celui qui ne perd pas la candeur de l'enfance.

Le contraire de la simplicité, c'est le désir de faire de l'effet et de se rendre intéressant. Le seul fait que les extravagances de la vanité choquent tout le monde, suffirait déjà pour que nous les évitions.

Le contraire de la simplicité, c'est le mensonge qui parle autrement qu'il ne pense, et qui dit tantôt blanc et tantôt noir. La société moderne, qui a perdu l'esprit du christianisme, est un monde où chacun trompe son voisin.

Nous devons être comme les enfants. Un enfant est docile ; il se laisse facilement corriger de ses défauts ; lorsqu'il est puni pour une faute véritable il n'a pas de rancune, il n'est pas aigri.

L'enfant ne se laisse jamais détourner de l'amour d'une mère et d'un père chéris ; il baise bientôt la main qui vient de le châtier. S'il a peur, il court se réfugier dans le sein de sa mère.

CHAPITRE XVIII

LE CHRIST ET LA SÉPARATION DES ESPRITS

1. Le Christ a apporté dans le monde un puissant principe de division. Par lui toute l'histoire du monde forme deux camps pour ou contre le Christ. Dès l'enfance du Christ, l'annonce en avait été faite.

A peine né, Jésus fut présenté au temple de Jérusalem, la ville choisie de Dieu. C'était là une cérémonie qui avait pour but de rappeler le droit spécial de propriété que Dieu avait sur le peuple israélite.

Le vieillard Siméon appelle cet enfant le salut promis, la gloire du peuple choisi. la lumière des Gentils et de tous les peuples. (Luc. II. 30 et suiv.) Cet enfant est le principe du salut ; tous ceux qui sont sauvés lui en sont redevables ; pour ceux qui se perdent, il est leur ruine, parce qu'ils se sont séparés de lui.

Le Christ est un principe de division pour Israël et pour toute la race humaine ; il est un signe de contradiction et une pierre d'achoppement. De lui partent toutes les routes qui, pour les individus et pour les peuples, conduisent au salut ou à la damnation. Il est le Rédempteur.

C'est là la première rencontre solennelle, publique. du Messie avec son peuple d'Israël. Elle eut lieu au temple, en

présence des représentants du sacerdoce et des pieuses âmes d'alors. Elle eut lieu par l'intermédiaire de Marie, qui parut au temple avec son Fils pour accomplir fidèlement une prescription de la loi.

Jamais sacrifice plus excellent ne fut offert dans le temple. Le temple resplendit alors de la majesté prophétique ; et l'antique sacerdoce, en élevant le Sauveur dans ses bras, atteint l'apogée de sa mission.

Siméon et Anne sont, comme Zacharie et Élisabeth, l'expression de la sainteté de l'Ancien Testament dans la prière, la pénitence, l'observation de la loi et le désir du Messie.

Leur attente n'est pas celle du Juif : ils n'attendent pas un Messie d'argent et de plaisirs charnels. Ils attendent un Messie de souffrances qui sera, même pour le peuple d'Israël, un signe de contradiction.

Ils font leur choix, ils se séparent du peuple impie ; et, par les dispositions de leur cœur, ils prennent place près de la Mère des douleurs, au pied de la croix.

2. Si le Christ est un signe de contradiction, l'origine du salut et l'occasion de la ruine, il l'est sur les bras de sa Mère. Jésus et Marie demeurent très intimement unis.

En ce qui concerne Marie elle-même, les pensées des hommes seront aussi manifestées pour leur salut ou pour leur perte. Personne, non plus, n'est indifférent envers Marie. Ou bien on l'acclame bienheureuse ainsi que le fait l'Évangile, dans le *Magnificat*, ou bien on l'outrage.

D'un regard prophétique, Siméon aperçoit le mont du Calvaire avec Jésus et Marie ; tous les hommes et tous les peuples passent devant le Calvaire et ils expriment leur adoration ou leur haine, leur amour ou leur mépris, pour leur salut ou pour leur ruine.

CHAPITRE XIX

L'APPARITION DU ROYAUME DU CHRIST

1. Dans les pays à l'est de la Judée (Chaldée, Perse, Arabie), il y avait de vieilles races sacerdotales, chez qui des parcelles de la révélation primitive s'étaient conservées par tradition. Les membres de ces familles étaient des astronomes, tenus en grand honneur comme dignitaires de la couronne ou chefs de tribu. Ils avaient pu avoir connaissance des Écritures et des prophètes de l'Ancien Testament, grâce à leurs relations avec le peuple d'Israël.

Une révélation particulière appela quelques-uns d'entre eux à rendre hommage à l'Homme-Dieu dès qu'ils apercevraient dans le ciel un certain signe.

L'étoile extraordinaire parut. Fermes dans leur foi, les trois mages abandonnèrent leur pays pour entreprendre un voyage long et difficile; ils ne craignirent pas de se présenter devant Hérode; et lorsqu'ils furent arrivés à Bethléem que trouvèrent-ils? Et cependant ils offrirent sans hésiter le tribut de leur adoration.

Que signifie cet événement particulier de l'enfance cachée du Seigneur? Pourquoi le lumineux éclat de l'étoile, le cortège princier, les riches présents?

C'est une manifestation du royaume du Christ. Les

mages s'informent du roi nouveau-né, ils lui apportent des présents royaux. Dans ce nouveau-né, Hérode redoute un compétiteur.

Cette royauté a son fondement dans la divinité du Christ. Le Christ règne depuis le commencement et son règne n'aura point de fin. Son royaume s'étend sur toutes choses. L'or de la terre lui appartient, et les étoiles du ciel lui obéissent.

Le Christ est le souverain de ses amis et de ses serviteurs qu'il appelle et qu'il fortifie de sa grâce. Il est le souverain de ses ennemis, qui doivent le servir dans leurs desseins.

Il est le souverain de tous les hommes, des païens non moins que des Juifs. Comme souverain de tous, il appelle les bergers et les rois, les pauvres et les riches.

Le judaïsme conduit les païens au Christ, mais lui-même ne le reconnaît pas. Les mages sont les prémices du paganisme converti au christianisme.

2. Heureux celui qui ne se scandalise pas de ce roi ! C'est un cri qui retentit à travers tous les siècles !

Pour les Juifs, c'est-à-dire pour les hommes d'argent, le Christ a été de tout temps un scandale.

Pour les païens, c'est-à-dire pour les hommes de plaisir, il a été de tout temps une folie.

Mais combien nombreuses sont les foules qui, à la suite des trois mages, sont venues en pèlerinage de l'Orient auprès du roi, à Bethléem, pour y offrir le sacrifice de la prière, de l'amour, de l'abnégation ! Qui donc est aussi grand et aussi puissant que l'enfant de Bethléem ?

Des multitudes d'hommes, et ce sont les plus nobles, ont sacrifié leur patrie, leur famille, leurs trésors, leur position, leur cœur, leur vie. Tous disent : Nous avons

vu l'étoile et nous sommes venus ; nous avons trouvé le Christ et nous voulons le conserver.

Le christianisme ne s'adresse pas seulement aux classes inférieures, aux opprimés, aux pauvres ; il est la religion de tous. Jaïre, le centurion de Capharnaüm, la famille de Lazare, Marie-Madeleine, le rabbi Nicodème, le sénateur Joseph d'Arimathie, appartenaient aux classes supérieures. Le premier païen que Pierre baptisa était un centurion romain.

Paul descendait d'une famille opulente ; souvent il adressa ses prédications à des gens cultivés. Parmi les évêques et les prêtres des premiers temps il s'en trouvait un grand nombre qui, sur le terrain de la science, pouvaient rivaliser avec les plus savants du paganisme.

Les actes des martyrs prouvent que beaucoup de personnes des plus hautes classes de la société professèrent le christianisme. Et cela devait être. Les hommes cultivés, les riches, les puissants, bien plus encore que les pauvres, avaient besoin de la religion pour leur propre intérêt et pour celui de l'humanité.

Le christianisme a si bien transformé l'esprit des hautes classes de la société, que les pauvres et les esclaves profitèrent de cette révolution pacifique.

3. Dans Hérode nous voyons comment se détourner du royaume du Christ c'est déchaîner les passions les moins nobles. Dominé par l'ambition, Hérode tremble pour son autorité.

Voilà bien les appréhensions et les intrigues d'une certaine politique, même de nos jours. Les gouvernements n'ont rien à craindre du Christ ; son royaume n'est pas de ce monde, il donne aux États leur stabilité. Mais cependant ils le craignent. Que d'hypocrisies et de bassesses

politiques et personnelles ont découlé de cette source !

Malgré elle, la puissance de ce monde doit servir les intérêts de l'enfant de Bethléem, que ce soit par des persécutions sanglantes ou par des « Culturkampf », livrés au grand jour ou dans l'ombre. Quelques mois après le massacre des Innocents, Hérode mourait d'une maladie honteuse.

Qu'ils sont heureux ces enfants innocents qui ont souffert la mort pour le Christ ! A peine avaient-ils goûté au calice de l'existence qu'ils fermèrent leurs yeux au monde terrestre pour les ouvrir au ciel.

Les souffrances et la mort endurées ici-bas pour le Christ deviennent salut, vie et joie dans l'éternité.

CHAPITRE XX

LES DISPOSITIONS DE LA PROVIDENCE DIVINE

1. Lorsque Hérode, poussé par la passion, en vint aux moyens extrêmes, Dieu ordonna à la sainte Famille de fuir en Égypte. L'Égypte avait de nombreux rapports avec Israël.

Telle est la manière dont Dieu agit. D'ordinaire il laisse la nature et la volonté des hommes suivre leur cours. Il n'intervient que pour des motifs particuliers. Ses dispositions et ses permissions sont très souvent incompréhensibles à la faible intelligence de l'homme.

Dieu se sert du ministère d'un ange pour transmettre son ordre à saint Joseph dans un songe prophétique. La fuite était une dure exigence, une lourde épreuve. Combien peu rassurantes étaient les perspectives qu'elle ouvrait !

Joseph se lève sans hésiter, il prend la mère et l'enfant pendant la nuit et s'enfuit en Égypte. Aucun des désagréments du voyage n'est épargné à la sainte Famille. Joseph se montre ferme dans l'humilité et dans la confiance en Dieu, il demeure en Égypte jusqu'à ce qu'il apprenne que tous ceux qui en voulaient à la vie de l'enfant étaient morts. Averti par Dieu, il se fixe à Nazareth.

2. Le mystère des voies de la Providence divine devient toujours plus impénétrable pendant la vie du Christ, jus-

qu'à ce qu'enfin, sur le Calvaire, ces dispositions mystérieuses soient plus incompréhensibles que jamais.

Que sont toutes les choses qui nous paraissent inexplicables dans la vie de l'Église et des individus, en comparaison de l'incompréhensibilité de la croix du Christ ?

Comment donc le Père céleste a-t-il pu laisser son enfant saint et bien-aimé gémir en vain sur le mont des Oliviers ? Comment a-t-il pu laisser l'innocence mourir d'une mort si douloureuse qu'elle semblait abandonnée par Dieu même ?

Ce n'est que des hauteurs du ciel que nous comprendrons de tels mystères. Actuellement il nous est difficile de les concevoir, parce que nous ne comprenons pas combien la terre avec tout ce qu'elle contient est petite, et combien l'éternité avec tout ce qu'elle renferme est grande.

A la lumière de la révélation chrétienne nous comprenons clairement cette vérité, déjà aisée à concevoir par la raison, qu'il faut nous abandonner avec une confiance illimitée à la sainte providence de Dieu, alors même que beaucoup de choses restent obscures pour nos faibles yeux. Des hauteurs où il règne, Dieu voit mieux et plus loin. Que la croix soit toujours votre phare.

3. Que les bons dans cette vie n'aient pas le bonheur qu'en justice ils semblent mériter, il y a et il y aura toujours là une énigme qui déconcertera et scandalisera un grand nombre d'hommes.

Je ne sais pas grand chose, mais ce que je sais c'est que Dieu s'occupe de moi. Je sais que je viens de Dieu, j'ignore où j'irai ; mais je sais très certainement qu'il y a un amour qui ne m'oublie pas.

Soyez donc zélé, pieux et plein d'espérance et attendez en paix ; le Bon Dieu donne quand et où il veut et ce qu'il veut.

Vous voulez aller par une voie droite et voici que Dieu vous conduit par une voie détournée, dites-vous : Il est sage et je suis sot.

Sachez comprendre l'expérience que vous avez faite dans le passé, et vous aurez du courage pour l'avenir. Derrière vous, dans votre vie, vous ne trouvez partout qu'une Providence sage, pourquoi en serait-il autrement dans la suite? L'avenir peut-il être inférieur au passé?

« Le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me l'a ôté. » Soyez reconnaissant envers le Seigneur pour le bonheur qu'il vous donne en partage, et rendez-le-lui de bon cœur lorsqu'il le reprend. Il n'est pas de bien si grand qu'il n'y en ait un plus grand encore, et le Seigneur vous prend un bien uniquement pour vous en donner un autre.

Ne vous affligez pas lorsque la providence de Dieu ruine les fruits de votre champ par une grêle d'or et de diamants.

Pour l'homme courageux le bonheur et le malheur sont comme sa main droite et sa main gauche, les deux lui sont utiles.

Si vous avez une peine dans l'âme, confiez-la avant tout à Dieu ! La sympathie du meilleur des hommes ne peut pas éprouver ce que votre propre cœur ressent.

Ne souhaitez pas que les choses aillent comme vous le croyez bon ; désirez plutôt que tout se passe selon la très sainte volonté de Dieu, et alors vous serez heureux. Ce qui nous accable ce ne sont pas tant les malheurs eux-mêmes, que l'idée que nous nous en faisons.

Apprenez donc par la vie du Christ à avoir des idées justes sur toutes choses.

CHAPITRE XXI

LA VIE INTÉRIEURE

1. Le Christ a passé la plus grande partie de sa vie dans le silence et l'obscurité. Il n'a paru dans la vie extérieure qu'autant que sa vocation lui en faisait un devoir. « Montrez-vous au monde », lui disaient les hommes : il ne l'a fait que pour des motifs sérieux.

Vous aussi, aimez la solitude ; veillez sur votre vie intérieure. La simple raison vous dit que la valeur d'un homme n'est pas dans son extérieur, mais dans son intérieur.

« Ce ne sont pas les choses extérieures, dit Plutarque, qui rendent une vie agréable et joyeuse : l'homme puise dans son intérieur, comme à une source, le plaisir et la joie de sa vie. »

Ce qui vous est extérieur ne vous donne aucune valeur ; l'habit ne fait pas le moine, la selle ne fait pas le cheval. L'extérieur est nécessaire, mais c'est l'intérieur qui fait le prix des choses. Le Christ veut aussi les bonnes œuvres, une bonne conduite extérieure, à son exemple. Mais il déclare que le plus important est la charité, la justice, la crainte de Dieu.

Pratiquez donc la vie intérieure. Éloignez de vous tout ce qui pourrait ternir la pureté de votre cœur.

A quoi vous serviraient les œuvres extérieures sans la

disposition intérieure qui leur donne leur prix? Il est des mondains qui font beaucoup de sacrifices, qui subissent beaucoup d'humiliations par nécessité, par ambition, par amour du gain, par calcul humain : à quoi cela leur sert-il? Les pharisiens étaient d'exacts observateurs de la loi : à quoi cela leur servait-il? La vie des pénitents hindous dépasse en austérités tout ce que nous lisons dans la vie des saints : à quoi cela leur sert-il?

Sans la vie intérieure, les grâces de Dieu demeurent inutilisées, vous n'avez point de force contre le choc des tentations, votre prière se change en une vaine routine, vous vous abandonnez à votre nonchalance.

Le Bon Dieu nous visite souvent avec ses grâces et ses faveurs dans notre cellule ; mais, hélas ! nous ne sommes que rarement à la maison pour le recevoir.

Il y a dans les distractions inutiles une grande perte, un grand danger pour la pureté du cœur et beaucoup d'occasions prochaines d'expériences fâcheuses.

Évitez la foule ; nul ne sort du moulin sans être couvert de farine.

2. Beaucoup mettent leur joie dans des entretiens bruyants, au grand détriment de leur âme. Combien de fois l'on souhaiterait de s'être tu ou de n'être pas allé dans telle ou telle compagnie ! Un entretien modéré a ses avantages, mais il y a dans les excès de la conversation une foule d'occasions de péché.

Dans la solitude soyez volontiers avec vous-même, dans la société soyez aimablement avec vos compagnons, mais soyez partout avec Dieu, de qui viennent la solitude et la compagnie. Sans Dieu la solitude n'est qu'une tombe et la société un danger. Avec Dieu on est bien partout, sans Dieu on n'est bien nulle part.

Trop d'attention et de précipitation pour les choses extérieures trouble l'âme, distrait et refroidit pour les choses du ciel.

N'accomplissez les bonnes œuvres que dans l'intention de plaire à Dieu. Les yeux des hommes sont autant de voleurs qui voudraient vous ravir les trésors de vos mérites.

Vous trouvez votre vraie consolation dans vos rapports avec Dieu. N'ayez de relations avec les hommes que pour l'amour de Dieu, et ces relations vous seront alors salutaires. Ne vous occupez pas des choses qui ne vous regardent pas.

Vous devez autant que possible être maître des devoirs et des exigences de votre état ; ils ne doivent ni vous troubler ni vous abattre.

Mettez votre principale force, non point dans votre position sociale, mais dans votre personnalité ; pour cela il faut en Dieu une confiance sans bornes, et en soi une confiance modérée.

Conservez-vous pur et estimez-vous peu de chose ; soyez volontiers avec Dieu et avec vous seul, et ainsi vous aurez le repos et la paix.

Une œuvre, même insignifiante, faite dans le secret et sans vouloir qu'elle soit connue des autres, est plus agréable à Dieu que mille autres qui se font avec le vain désir que les hommes les connaissent.

Ne montrez de votre science et de votre pouvoir que ce que les circonstances réclament.

CHAPITRE XXII

L'OBÉISSANCE AUX HOMMES

1. Le Christ a pratiqué l'obéissance dans la maison de Nazareth. L'obéissance à Dieu est la première exigence de la vie chrétienne. De même que, dans la nature, Dieu ne fait pas tout par lui seul, mais qu'il accepte la collaboration des créatures, de même, dans le monde purement moral, il ne veut pas se montrer le seul maître, mais il veut, en différentes circonstances, transmettre son autorité à des hommes qui, en qualité de représentants de Dieu investis d'une autorité divine, peuvent nous commander.

Nous devons dépendre les uns des autres, non seulement par un amour réciproque, mais aussi par des rapports de commandement et d'obéissance.

L'obéissance est la vertu qui incline notre volonté à accomplir les commandements légitimes des supérieurs autorisés.

L'obéissance envers Dieu est sans limite. L'obéissance envers les hommes a certaines bornes ; elle ne peut jamais se rapporter aux choses défendues. Le devoir de l'obéissance s'étend aussi loin que le droit légitime de commander.

2. La vertu d'obéissance s'empare de la volonté : elle la remplit de respect et d'amour pour la personne du supérieur, de joie dans l'obéissance ; elle l'incline à exécuter non seulement les ordres, mais aussi les justes désirs de ceux qui commandent.

La vertu d'obéissance s'empare aussi de l'intelligence et l'empêche de juger orgueilleusement les supérieurs et de discuter criminellement les ordres reçus.

L'obéissance à Dieu doit aller jusqu'à obéir aux hommes pour l'amour de Dieu. Il est conforme à la nature humaine que l'obéissance à Dieu s'exerce dans l'obéissance visible aux hommes. Le supérieur n'est pas un instrument, un porte-voix dont Dieu se sert pour nous parler directement : il est le représentant de Dieu dans le sens propre du mot.

Dans l'obéissance, il y a une glorification de Dieu, dont la volonté est que les créatures soient gouvernées par des créatures et que, par amour pour lui, on obéisse aux hommes.

Dans l'obéissance il y a un sacrifice particulièrement agréable à Dieu, puisque pour l'amour de Dieu l'homme soumet à un autre homme sa volonté propre et la libre disposition de lui-même.

3. C'est pourquoi le Sauveur a été pour nous un parfait modèle d'obéissance. Il est dit de lui : « Il était soumis à ses parents » (Luc., II, 51.), et il le fut jusqu'à sa trentième année.

Le Sauveur obéissait en tout avec l'empressement le plus ponctuel, il accomplissait en tout les désirs de ses parents, alors même qu'il ne s'agissait que de choses de peu d'importance.

Il obéissait en mettant sa volonté en accord parfait avec

la volonté de Dieu ; il obéissait avec son intelligence, sans user de la supériorité de sa science divine, sans faire la moindre place à l'esprit de critique ; il se soumettait, alors même que ses idées personnelles étaient, en réalité, plus justes que celles de ses parents. Il obéissait par vertu, non pas en vue d'un avantage terrestre, mais en songeant à son Père céleste.

Il ne commençait point par choisir ce qu'il voulait faire pour le mettre ensuite d'accord avec l'obéissance ; avant tout il voulait obéir et seulement obéir ; l'obéissance devait tout régler.

Ce sentiment de l'obéissance inspire toute sa vie. Lorsque les bourreaux lui ordonnèrent de s'étendre sur la croix, il obéit et s'étendit sur la croix ; lorsqu'on lui ordonna de présenter ses pieds et ses mains pour le crucifiement, il obéit et présenta ses pieds et ses mains.

Ne vous affligez donc pas si votre situation dans la vie vous soumet à des supérieurs. Réjouissez-vous plutôt : vous avez là de nombreuses occasions d'exercer l'humilité et la soumission à Dieu, et c'est là ce qui importe le plus dans la vie.

Il y a un mérite particulier à renoncer à ses propres vues, lorsqu'on le fait par amour de Dieu.

4. Du sens chrétien de l'obéissance résulte aussi le sens chrétien du commandement. Supérieur, vous êtes le représentant de Dieu ; votre inférieur l'est aussi. Si vous vous montrez injuste ou dur envers le moindre de vos inférieurs, vous commettez un attentat contre Dieu. Car Dieu considérera comme fait à lui-même ce que vous faites à votre inférieur.

Supérieur, vous devez vous souvenir que le principe premier de toute autorité réside en Dieu. Le Christ a paru

comme « quelqu'un qui a la puissance » (Matth., IX, 10). « Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous avez raison ; je le suis en effet. » (Joan., XIII, 13.) « Vous n'avez qu'un Maître, qui est le Christ. » (Matth., XXIII, 10.) En outre, il rapporte tout à son Père céleste. « Qui me voit voit mon Père. » (Joan., XIV, 9.) « Ma doctrine n'est pas la mienne, mais celle de mon Père. » (Joan., VII, 16.)

Pour bien commander, il faut la prudence et l'empire sur soi-même. Un supérieur doit s'efforcer de tout voir dans ses inférieurs, de fermer les yeux sur bien des choses, de ne punir que rarement.

Que le supérieur n'oublie pas que les inférieurs sont des hommes de la même nature que lui. Qu'il commande donc comme il voudrait qu'on lui commandât. Où il suffit de manifester un désir, un ordre brusque est blessant. Où c'est assez d'une réprimande, on ne doit pas en faire une dizaine. Où une once d'absinthe suffit, un quintal est superflu.

L'inférieur doit se rendre compte qu'il n'est pas créé pour satisfaire l'égoïsme ou quelque autre passion de celui qui le commande, mais bien pour l'aider dans les affaires, dans les dispositions, dans les intérêts légitimes.

C'est moins à votre ordre qu'à la façon dont vous êtes obéi, qu'on reconnaît si vous commandez comme vous le devez.

CHAPITRE XXIII

LE TRAVAIL

1. Dès son enfance, le Christ mène à Nazareth une vie de travail.

Le travail est dans la nature de l'homme ; sans travail, l'homme et la société humaine ne sauraient exister.

« L'homme est fait pour travailler comme l'oiseau pour voler. » (Job, v, 7.) « Celui qui ne travaille pas ne doit point manger. » (2 Thessal., III, 10.) L'homme qui ne travaille pas est exposé à des dangers auxquels il ne pourra faire face. L'homme qui ne travaille pas est à charge à lui-même.

Rien sans travail. La vie procure des fruits à l'homme ; mais rarement ils pendent vermeils et appétissants à la branche, comme une pomme facile à cueillir.

Il y a une grande diversité de travaux, qu'il s'agisse des travaux corporels ou des travaux intellectuels. Et la diversité est telle que presque chaque branche d'industrie et d'étude réclame tout le travail d'un homme durant sa vie entière.

De là résulte la variété des vocations, des plus élevées comme des plus humbles. Cette variété subsistera toujours, car elle est fondée sur la nature des choses.

De là vient aussi que chaque homme en particulier a des aptitudes spéciales, au physique comme au moral. Une même chose ne convient pas à tous. Tel homme est particulièrement propre à tel état, et cet autre est autrement doué.

Le travail est donc voulu par le Créateur, qui a réglé ainsi et non autrement la nature des hommes et des choses.

2. Dans le paradis terrestre le travail aurait, par une grâce spéciale de Dieu, perdu son aiguillon, son côté trop pénible. La grâce fut perdue par la faute originelle, et l'homme se trouva aux prises avec les difficultés naturelles. « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » (Gen., III, 19.) Maintenant le travail est redevenu, avec ses difficultés, une obligation de notre nature ! c'est pourquoi il est honorable.

Le vieux paganisme avait perdu la vraie notion du travail. Il voyait dans l'exercice d'un métier et dans le travail manuel une dégradation dont tout homme libre devait rougir.

3. Le Christ est venu. Il nous a délivrés du péché, mais il nous en a laissé les conséquences temporelles — souffrances amères et rudes travaux — afin que nous nous en servions, en esprit de pénitence, comme d'une échelle pour atteindre au ciel. Sans cesse il dirige nos regards vers l'éternité ; alors les distinctions sociales semblent choses secondaires ; celui-ci a un rôle, celui-là en a un autre : peu importe quel rôle chacun joue sur le théâtre de la vie, pourvu qu'il joue pour l'éternité.

Par son exemple, le Christ a sanctifié le travail. Jusqu'à sa trentième année il travailla dans la maison de

Nazareth, dans l'atelier du charpentier. C'étaient des travaux vulgaires mais cependant pénibles, comme ceux qui remplissent la vie de la plupart des hommes.

Puisque Dieu en a agi ainsi, tout homme est honorable qui gagne sa vie et celle des siens par son travail, au milieu des peines et des fatigues.

La croix du travail fut inséparable de l'existence du Sauveur. Sa vie publique fut continuellement remplie par un travail pénible. Lorsque, après une journée fatigante, on lui amenait, le soir, les malades des environs, il ne les renvoyait pas et ne refusait point le travail.

Jamais il n'avait un moment de repos, et lorsqu'il voulait en prendre, il était troublé, mais jamais il ne se plaignait. Il accueillait aimablement les mères et leurs enfants. Lorsqu'il voulait se reposer avec ses disciples dans un lieu désert, il se trouvait en présence d'une grande foule et il l'entretenait longtemps. (Marc., VI, 34.)

Il ne connaissait point de passe-temps, mais uniquement le travail qui lui était imposé. Ce travail le fatiguait et il éprouvait de la lassitude. (Marc., VIII, 24; Joan., IV, 6.)

Rien ne le détourne du travail, ni les fatigues de la route, ni les incommodités de la température, ni l'austérité de sa vie, où il s'imposait des jeûnes fréquents, des prières prolongées dans la nuit.

C'est dans les classes laborieuses qu'il choisissait ses Apôtres, et ceux-ci devaient être des travailleurs. Le grand Apôtre des nations demande sa subsistance au travail manuel.

Il y a deux choses qui font paraître le travail rebutant à la nature humaine : c'est la déconsidération et la fatigue. Le Christ a accepté ce côté douloureux et humiliant du travail dans toute sa rigueur. Et ainsi il a rétabli le travail dans ses droits.

4. Aimez donc le travail. Rien de plus misérable que l'homme bien portant qui est oisif. L'aversion pour le travail se traduit sous la forme de l'oisiveté, lorsqu'on ne veut pas travailler, lorsqu'on refuse de remplir les devoirs imposés par la position ; sous la forme de la nonchalance, lorsqu'on redoute tout effort ; sous la forme de la tiédeur, lorsqu'on ne veut rien faire de difficile pour le salut de son âme.

Il n'est pas besoin d'être un chrétien fervent pour comprendre que rien n'est plus préjudiciable à la moralité et au bonheur que la paresse tournée en habitude.

L'oisiveté fatigue plus que le travail ; et par-dessus le marché vous avez le dommage et la honte. Le paresseux est plein de désirs.

Le talent seul est un métal brut : l'activité lui donne son empreinte et en fait une monnaie précieuse.

Le travail n'est pas un tourment : toute activité dirigée à un but honnête a la propriété de devenir intéressante dès qu'on s'y adonne sérieusement.

Le meilleur moyen d'éviter les caprices et l'ennui est une occupation sérieuse et réglée. La nature nous en fait un besoin, la conscience l'élève jusqu'à la dignité du devoir et l'habitude l'ennoblit jusqu'à en faire un plaisir.

5. Celui qui travaille doit travailler bien, non pas comme un animal qui n'a rien au delà de cette vie, mais comme un homme qui a Dieu pour fin. Il faut joindre la prière au travail et ne pas faire du succès la chose essentielle.

Le travail ne doit pas être confondu avec la précipitation, qui, à proprement parler, ne travaille pas mais se hâte autant que possible, vers n'importe quoi, à seule fin d'obtenir un succès palpable.

Travaillez selon la condition où la Providence vous a placé. Ne vous attristez point si, par la volonté de Dieu, vous ne trouvez pas dans votre état l'occasion de faire valoir vos talents et vos qualités; un tel renoncement, s'il est fait par soumission à la volonté de Dieu, est plus méritoire que le succès le plus brillant.

Par son exemple, le Christ sanctifie le travail de la vie, même le plus vulgaire. Mais il prise peu la besogne telle que l'entendent les hommes d'affaires; il prend son temps pour tout. Il ne recommande rien moins que ce travail affairé auquel se livre le monde moderne et qui n'est autre chose qu'une oisiveté turbulente.

Pour être béni le travail doit être réglé. Que de mécontentements proviennent de ce qu'on fait trop ou trop peu ou de ce qu'on ne fait pas le travail qu'on devrait faire!

Il ne faut point faire du travail une idole, mais on doit l'employer au service de Dieu. Que votre travail ne soit ni votre dieu ni votre enfer; qu'il soit le chemin qui vous mène à Dieu.

L'homme vivant sur la terre, le travail fait partie du bonheur que l'on peut acquérir ici-bas, mais il n'est pas le bonheur. Nul ne trouve une complète satisfaction dans son travail. Comment s'imaginer un paradis terrestre où l'on travaillerait perpétuellement? Si le travail était synonyme de bonheur, on ne s'en dispenserait pas si volontiers.

CHAPITRE XXIV

LA PRIÈRE

1. La prière est l'élévation de l'âme vers Dieu. Celui qui prie se détache de ce monde visible, il dirige toutes les forces de son âme vers Dieu, pour se fortifier dans la connaissance et l'amour de la vérité, pour louer le Seigneur et pour lui rendre grâces. Plus vous monterez, et plus l'horizon s'élargira ; vous apercevrez sans cesse une plus grande partie de l'ensemble, mais chaque objet en particulier vous paraîtra de plus en plus petit.

La prière est l'adhésion de l'âme à Dieu ; c'est l'appel de l'âme en détresse. Celui qui prie a conscience de sa faiblesse et de son impuissance ; il s'appuie sur Dieu et s'abandonne à lui, dans la ferme confiance de trouver en Dieu tout ce qui lui est salutaire.

La prière est l'union intime de l'âme avec Dieu. Celui qui prie se place comme un instrument entre les mains de Dieu et ne se sert de sa volonté que pour comprendre celle de Dieu et pour l'accomplir.

La prière nous est aussi nécessaire que la vie.

Nous avons besoin de la lumière dans ce monde obscur des sens, si nous voulons nous élever (Ps. CXVIII, 105) ; notre marche a besoin d'être éclairée à chaque pas.

Nous avons besoin non seulement de la lumière, mais aussi de la force dans les difficultés et les luttes de l'existence. Sans Dieu nous ne pouvons rien, avec Dieu nous pouvons tout. La prière est la nourriture nécessaire de l'âme ; cesser de prier est pire que cesser de manger. La prière est la respiration de l'âme, on ne peut la négliger sans courir risque de périr spirituellement. Le Bon Dieu est porté à exaucer votre supplication précisément parce que vous êtes si petit et si faible. L'encens rallume le charbon à demi éteint, de même la prière relève les espérances du cœur.

Il ne nous faut pas seulement la lumière et la force : notre existence d'ici-bas, si mesquine et si triviale, a besoin d'élévation. La vie ne prend ce caractère d'élévation qu'en Dieu ; nous devons en être intimement convaincus. Et cela ne se fait que par la prière, c'est-à-dire par le commerce avec Dieu, en nous entretenant avec lui, en lui exprimant nos pensées et nos sentiments de reconnaissance. de louange, de demande et de repentir.

Nous avons besoin de Dieu ; nous devons nous attacher à Dieu, comme l'enfant à sa mère; c'est une nécessité pour la vie humaine. Le travail est bon, mais à la condition d'être accompagné de la prière. Le monde moderne travaille sans relâche ; il fait d'importants progrès dans la connaissance et dans l'application des forces matérielles, mais il ne prie pas ; c'est pourquoi il s'achemine d'autant plus rapidement vers sa ruine.

L'esprit du savant qui ne prie pas est infiniment au-dessous de l'esprit de la pauvre femme qui prie.

Il y a une prière dont il est écrit : On doit toujours prier et ne jamais cesser. (Luc. XVIII, 1 ; I Thess., V, 17.) C'est la droiture d'intention, la pureté de nos vues qui dirige constamment vers Dieu toutes nos pensées, nos

paroles et nos œuvres (1 Cor., x, 31). Mais il est, en outre, des occasions particulières où il faut prier, il y a des temps pour la prière, et l'homme ne peut négliger ni ces occasions ni ces moments.

2. Le Christ est ici notre modèle. Non seulement il nous a recommandé la prière par ses paroles (Luc., XVIII, 1; Joan., XIV, 13; XV, 7-16; XVI, 24). Mais toute sa vie a été tissue de prières, comme de fils d'argent (Luc., XI, 1-4; XVIII, 1-8).

Il priait en silence durant la nuit, il priait en public, il priait voçalement (Matth., VI, 9; Joan., XVII, 1, seq.) aux heures de prière accoutumées de la Synagogue et dans des occasions particulières (Matth., XI, 26); il pria lorsqu'il commença sa mission publique (Matth., IV, 1), lorsqu'il choisit ses Apôtres (Luc., VI, 12), lors de la confession de saint Pierre (Luc., IX, 18), dans la transfiguration (Luc., IX, 28-29), au début de sa Passion (Matth., XXVI, 36).

L'activité extérieure est bonne, mais elle ne doit pas nuire à des intérêts supérieurs.

Dieu veut que l'homme prie. La prière est la meilleure expression de notre dépendance de Dieu et de notre soumission à Dieu : et c'est là le fond de la destinée de l'homme. Dieu a fait dépendre de notre prière la plupart de ses grâces. La prière est donc d'une importance capitale.

Mais vous ne devez pas non plus négliger la méditation ou oraison. Toute la vie doit être une oraison continuelle si nous ne voulons pas nous écarter du droit chemin. Pour réfléchir, il ne faut pas attendre de tomber dans l'abîme.

3. Rien ne nous importe plus que la vérité religieuse.

Ne passez aucun jour sans laisser reposer le regard de votre intelligence sur cette vérité, dans le calme de votre âme et en présence de Dieu. Considérez-la, considérez-la toujours et toujours; considérez-la avec attention, considérez-la avec une réflexion soutenue : examinez-la dans ses fondements, dans sa signification, dans ses conséquences pratiques.

Le but final de toute méditation est d'ennoblir le cœur par de saintes affections, par de bonnes résolutions, par l'union du cœur à Dieu.

Faites chaque matin une courte méditation. Là, transportez-vous sur le Calvaire, sur la hauteur, pour vous orienter et pour laisser planer votre regard dans le lointain. Ordinairement vous vous trouvez dans les bas-fonds de la vallée, dans les distractions les plus diverses qui empêchent votre regard de se porter au loin.

Dans la méditation vous vous préparez une lumière qui vous éclairera sur le sentier obscur et périlleux de la vie et qui vous fera voir les mauvais chemins.

Dans la méditation vous puisez la force de la volonté et la consolation du cœur, dont vous avez si grand besoin. Dans la méditation vous trouvez la confiance qui vous animera, malgré la misère de vos péchés, à saisir la main miséricordieuse de Dieu qui vous est tendue.

Dieu est prêt à parler aux hommes; dans la méditation vous prêtez une oreille docile à ses inspirations.

Pour entendre distinctement la voix de Dieu, il faut tenir votre esprit à l'abri des suggestions de l'égoïsme et du tumulte des choses terrestres. C'est en cela que consiste le bienfait de la solitude.

Le temps employé à aiguiser la faucille n'est point perdu pour le faucheur : le temps de la méditation n'est point perdu pour les devoirs et les occupations d'état.

4. La méditation a un triple but : ranimer les sentiments chrétiens dans l'intelligence et dans le cœur, mettre ordre à la conscience relativement au passé, prévoir l'avenir. Où irez-vous sans la méditation? Là où vous ne voulez pas aller : vous en arriverez à considérer la vie sous un aspect troublé; vous en arriverez à endurcir votre cœur, à le rendre insensible au bien et uniquement désireux du bien-être terrestre ; à lui faire oublier le passé, négliger le présent, ne pas s'inquiéter de l'avenir; vous en arriverez à mener une vie païenne sous le masque d'un christianisme hypocrite.

Souvent l'ignorance coupable des vérités du salut est pour l'homme la cause de sa damnation ; mais plus souvent encore c'est faute d'examiner ces vérités, qu'on se rend malheureux pour le temps et pour l'éternité.

La vertu d'un homme sera ce qu'est sa prière. Sans doute il en est qui paraissent prier beaucoup, et qui ont très peu de vertu. Mais ce n'est pas la prière : c'est l'apparence pharisaïque de la prière, qui cause leur perte. Il en est d'autres qui négligent totalement la piété, et qui cependant semblent être d'honnêtes gens. Mais ce n'est point la vertu, c'est l'apparence de la vertu qui a sa cause dans un heureux tempérament et dans un égoïsme plein de calcul. En tant que cette « vertu » repose sur l'idolâtrie de soi-même, elle aboutit à perdre ces âmes.

5. Lorsque l'âme prie, le corps tombe à genoux. Il est dans la nature de l'homme que son attitude extérieure exerce une influence considérable sur ses dispositions intérieures. L'attitude extérieure dans la prière est importante, mais elle n'est pas l'essentiel. Priez de la manière qui favorise davantage votre commerce avec Dieu.

CHAPITRE XXV

LA VIE DE FAMILLE

1. La famille est une institution de Dieu ; la plupart des hommes sont destinés par Dieu à mener la vie de famille. Si la virginité est en soi plus parfaite que le mariage, il ne s'ensuit pas que le mariage soit un état imparfait.

Tout ce qu'il y a de naturel dans le mariage est une institution de Dieu et doit être sanctifié par l'excellence de l'intention.

Le Christ a sanctifié la vie de famille. Il est lui-même entré dans la famille chrétienne autant que cela était compatible avec son œuvre à la fois divine et humaine, et que Dieu le voulait. C'est à l'occasion d'un festin de noces que le Seigneur a opéré son premier miracle.

Nous avons dans la maison de Nazareth l'idéal d'une famille chrétienne.

2. Il n'y a de bonheur dans une maison que si Dieu y est le maître et si tous s'efforcent de faire la volonté divine. En cela le Christ est notre plus parfait modèle. Dieu semble le laisser longtemps attendre ; avant d'entreprendre son apostolat, il attendit jusqu'à sa trentième année. Le Seigneur resta caché, dans la vie de famille, dans la

soumission, dans la dépendance des parents, environ deux fois aussi longtemps que les autres enfants.

La disposition de son cœur durant cette prolongation de sa vie cachée dans des occupations en apparence sans portée était la joie. Jamais une parole, jamais un soupir sur ses lèvres contre l'insignifiance et l'inutilité de sa vie; jamais le moindre désir d'une vie plus utile et plus agissante au dehors.

Le Sauveur voyait partout la volonté de Dieu, et il lui suffisait de l'accomplir avec une attention parfaite, avec zèle et avec amour. Opérer des miracles ou équarrir un morceau de bois avait pour lui la même valeur. Marie et Joseph ne pensaient pas autrement que Jésus.

Le chrétien doit faire de la vie de famille une école et un exercice de vertus. Ce n'est point exclure les soins et les travaux de la vie, c'est les supposer.

Il n'est pas une vertu chrétienne qui ne puisse, qui ne doive être pratiquée dans la vie de famille.

3. En premier lieu, la crainte de Dieu et la piété. Les femmes doivent veiller à ce que leurs maris soient pieux : l'homme sans piété est un monstre grossier, brutal et de mauvaise conduite. Les maris doivent veiller à ce que leurs femmes soient pieuses : une femme sans piété est un être très fragile, toujours prêt à tomber, insignifiant. Les parents doivent veiller à ce que leurs enfants soient pieux. Le manque de piété entraîne les enfants dans tous les vices.

Le rôle principal de la piété est de réprimer l'humeur capricieuse, cause de tant de fautes dans les familles. La prière éclaire l'intelligence et fortifie la volonté : elle aide à vaincre l'imagination, la mélancolie, l'extravagance, la susceptibilité. Ceux qui prient comme il faut ont d'ordinaire

plus de force et de rectitude dans l'intelligence et dans le jugement.

La piété chrétienne doit marquer toute la famille de son empreinte. Au seul arrangement de la maison et à l'organisation de la vie de famille, chacun doit pouvoir reconnaître qu'il se trouve dans une maison chrétienne.

Il faut la prière du matin, la prière du soir et d'autres dévotions domestiques, suivant l'usage des familles chrétiennes.

La vieille habitude de réciter en commun la prière avant et après les repas a un sens profond. Le chrétien jouit et se réjouit de la vie parce que tels sont l'ordre et la volonté de Dieu. Un plaisir dans lequel il n'est pas possible de faire entrer une bonne intention est un plaisir indigne de l'homme.

L'homme ne doit pas prendre sa nourriture comme l'animal. L'animal dévore et s'arrête à la satisfaction des sens. Et cependant bien souvent l'animal pourrait vous rappeler votre devoir. Voyez : la poule n'avale pas une goutte d'eau sans lever un regard vers le ciel. Et la colombe ne becquète pas un grain sans s'être auparavant penchée vers le sol, comme pour prier. Ce qu'elles font inconsciemment, faites-le avec conscience pour n'avoir pas à rougir devant elles (Rückert).

4. La deuxième vertu est l'amour et l'attachement mutuels dont Dieu fait une obligation à chacun des membres de la famille.

L'amour doit être avant tout un amour dévoué, qui se prouve par la fidélité à observer et à pratiquer tout ce que les membres de la famille doivent attendre les uns des autres.

L'amour doit se témoigner par la patience et le support

des difficultés de la vie et des aspérités de caractère. Du choc de deux pierres jaillit l'étincelle. Des brusqueries soit, mais pas de rupture !

Quel bonheur d'être lié par l'affection à une âme avec laquelle on partage ses joies et ses peines et pour laquelle on n'a pas de secret !

En une foule de circonstances vous trouvez dans la famille conseil et consolation. Mais il faut laisser les impressions désagréables à la porte de votre maison pour ne pas en troubler la vie de famille.

L'homme doit commander, il est le chef de la famille ; mais il doit exercer son droit avec la charité et la douceur chrétienne. Donnez à vos ordres la forme d'un désir et d'un témoignage d'amitié.

L'épouse a sa place marquée dans la maison. Si vous vivez avec des parents, ou des frères et des sœurs, veillez à ce que votre épouse conserve la place qui lui revient.

Apercevez-vous des défauts dans les membres de votre famille, tâchez de les corriger comme vous le devez ; mais tout d'abord corrigez-vous vous-même.

Évitez toute dissension, toute chicane. Si vous vous sentez troublé, taisez-vous. L'homme est le plus fort, il doit savoir mieux supporter et pardonner.

Aimez la vie du foyer ; faites-vous une joie de passer vos heures de récréation en famille. Le froid égoïsme gâte le bonheur de beaucoup de familles.

Il ne suffit pas que les époux aient dans le cœur cet amour dévoué qui a en Dieu son principe ; ils doivent le manifester au dehors. L'Évangile n'interdit point ce qui est conforme à la nature, car c'est Dieu qui l'a créée. Les époux se doivent une mutuelle estime, et leur conduite doit être telle qu'ils puissent s'estimer réciproquement.

Une vieille affection ne meurt pas, mais elle perd de sa

vie si l'on n'y met l'huile de la patience chrétienne. Une girouette mal huilée grince.

Mieux que les grands cadeaux, de légères attentions et de douces prévenances entretiennent et ravivent l'attachement mutuel.

Que chacun des époux oublie son propre plaisir pour songer toujours à ce qui est agréable à l'autre.

Pas de bonheur conjugal sans empire sur soi et sans modération.

L'amour en Dieu est la bénédiction de la famille, l'amour sans Dieu est sa perte. Dans la vie de famille, nombre de fautes viennent de ce que les membres de la famille s'aiment mal ou s'aiment avec excès. Rappelez-vous donc la dure parole du Christ : « Si quelqu'un vient à moi, et ne hait pas son père et sa mère, sa femme et ses enfants, ses frères et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple. » (Luc., XIV, 26.) Le Seigneur veut dire : Le premier objet de l'amour dans la famille doit être Dieu : lorsqu'il s'agit de Dieu, tout doit passer au second plan.

5. La famille est la base de la société humaine ; le bien et le mal de l'humanité dépendent de la façon dont les enfants sont élevés dans les familles. Le père a plus encore que la mère la responsabilité de l'éducation des enfants.

La conduite des parents, de la mère surtout, a une puissante et naturelle influence sur la formation de l'enfant.

Chaque enfant a son caractère, ses passions. On peut prévenir un mal immense, lorsqu'on s'oppose à temps et énergiquement aux défauts dominants.

Vous devez être le supérieur de vos enfants et les habituer à l'obéissance. Il faut les récompenser, afin de leur

montrer que vous avez pour eux un cœur sensible. Il faut les réprimander et les châtier, si besoin est, afin qu'ils s'accoutument énergiquement au bien. Vous devez leur donner le bon exemple ; les enfants se forment d'ordinaire à l'image de leurs parents.

CHAPITRE XXVI

LE PROGRÈS CONTINUEL

1. Il est dit du Christ : « L'enfant croissait et se fortifiait, étant rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui ». (Luc., II, 40.) Avec les années, Jésus grandissait en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes.

Le Sauveur ne pouvait croître intérieurement ; il cachait donc sa sainteté et la faisait paraître peu à peu suivant les progrès de l'âge et les circonstances extérieures.

Ce détail de la vie divine nous donne une grande leçon : la vie du chrétien doit être un progrès continuel.

On ne naît point parfait, on ne devient pas parfait tout d'un coup, mais on doit se perfectionner chaque jour intérieurement et extérieurement.

Il n'y a pas d'arrêt dans la vie ; on se modifie constamment et on est sans cesse à même de pouvoir se modifier dans le sens du mal ou dans celui du bien.

Les organismes commencent d'ordinaire à dépérir du moment où ils ne croissent plus. La barque qui ne remonte pas le courant est entraînée en arrière. De même, c'est un fait d'expérience universelle que l'homme qui ne cherche pas à avancer recule. Pas d'arrêt non plus sur le chemin de la vertu.

Tant qu'on se préoccupe de ce qu'il faut retrancher ou améliorer, tout va bien.

L'obligation d'un progrès constant nous est souvent rappelée (Eph., IV, 15; I Cor., XIV, 12; 2 Cor., IX, 8-11; Coloss., I, 10; I Thess., IV, I; I Petr., II, 2; 2 Petr., III, 18).

2. Le progrès ne consiste pas en des choses extérieures, en des choses accidentelles qui ne dépendent point de notre libre volonté. Il consiste à diminuer nos péchés et nos fautes volontaires, à vaincre nos passions désordonnées, à acquérir et à pratiquer les vertus de notre état, à accomplir des œuvres agréables à Dieu, à nous efforcer vers la perfection chrétienne. Sans cela votre progrès ressemble aux ailes d'un moulin à vent : elles sont toujours en mouvement, mais elles tournent toujours dans le même cercle.

Le progrès doit être durable et constant. Observez l'aimant, il faut qu'il porte toujours un poids. Sans exercice, les forces se perdent : elles grandissent par l'action. On descend très vite, on monte très lentement. Vous pouvez perdre en une heure ce que vous avez mis plusieurs jours à acquérir.

Plus d'un défaut se corrige par un effort constant.

Il est des gens qui par nature sont maladroits, comme s'ils étaient nés avec une intelligence à l'envers, et il en est qui par nature sont passionnés, comme si dès l'origine ils étaient destinés à l'enfer. L'attention constante, une continuelle réflexion, l'empire sur soi-même, peuvent vaincre même ces défauts naturels.

C'est une illusion de votre amour-propre de désirer avec trop d'impatience d'être rapidement délivré de vos imperfections.

Il ne faut pas vouloir avancer trop vite, mais aller progressivement. Celui qui veut escalader une tour monte degré par degré. Ce qui doit être durable croît lentement. Ce qui croît rapidement disparaît de même. C'est la différence du chêne et du champignon.

Ce progrès dans le bien doit ressembler à votre croissance en âge. Ce n'est point par saccades que vous avancez en âge. Aussi saint Jean Berchmans disait-il qu'il faut vivre jour par jour, heure par heure.

Le progrès ne doit pas mépriser les petites choses, mais s'efforcer de témoigner dans les détails une grande fidélité envers Dieu. « Celui qui néglige les plus petites choses tombe peu à peu. » (Eccl., XIX, 1.) Si vous obéissez à votre passion dans les petites choses, ne vous étonnez pas qu'elle devienne maîtresse.

Un grain de poussière dans l'œil vous empêche de voir ; il n'y a si petit ennemi qu'on puisse le mépriser.

Le voleur va de l'aiguille à l'œuf, de l'œuf au bœuf, et du bœuf à la prison.

3. Oh ! ne vous découragez pas si votre œuvre vous semble mesquine ; la plus petite action a un but sur terre ; qu'en serait-il des hautes montagnes si le grain de sable n'existait pas ?

Qu'appelle-t-on « grand » sur notre planète ? Qu'est-ce aux yeux de Dieu ?

Le bien n'est pas dans la grandeur, mais la grandeur est dans le bien.

Soyez soigneux dans les petites choses, mais gardez-vous de la minutie. Tout excès est un défaut.

Le progrès doit en outre être infatigable. Il est possible que vous trébuchiez, mais allez toujours en avant. L'hésitation et le découragement rendent la marche encore

plus difficile. Et si les obstacles se dressent, même en grand nombre, ayez seulement du courage, et vous arriverez au but.

CHAPITRE XXVII

L'EFFORT VERS LA PERFECTION

1. Il y a un effort vers la perfection auquel nous sommes tous appelés. Il y a aussi un effort qui dépasse la vie ordinaire des chrétiens et qui tend à une perfection plus haute.

Dans sa vie cachée, le Sauveur nous a montré la perfection de la vie ordinaire ; il y a posé la condition de tout progrès personnel et social, de toute prospérité privée et publique.

C'est avant tout la continuelle attention à la très sainte volonté de Dieu. « Faire la volonté de Dieu, c'est là le tout de l'homme et de la vie. » (Eccl., XII, 13.)

Dans son égoïsme étroit, l'homme ne croit vivre réellement que s'il fait ce qui lui plaît, ce qui satisfait ses passions, son caprice, son honneur, sa cupidité et sa sensualité. Et cependant une seule chose importe : vivre comme Dieu veut. La volonté de Dieu est sage, sainte, assez glorieuse non seulement pour que nous nous en contentions, mais pour nous rendre parfaitement et vraiment heureux. Celui qui accomplit ce que Dieu veut en fait assez, et celui que Dieu reconnaît pour son fidèle serviteur possède assez de gloire.

L'effort vers la perfection n'exige point absolument que nous changions d'occupations, mais que nous fassions pour l'amour de Dieu ce que jusqu'ici nous avons fait sans nous le proposer pour objet.

2. C'est, en second lieu, l'esprit de prière qui doit éclairer toute la vie chrétienne.

C'est, en troisième lieu, l'acceptation volontaire des conditions et des exigences de la vie ordinaire du chrétien. Avant de prêcher l'Évangile et de renouveler la société humaine par ses enseignements, le Seigneur commence par pratiquer lui-même l'Évangile.

La vie cachée à Nazareth est l'Évangile de la vie sociale. La plupart des hommes sont appelés à passer leur vie dans des circonstances analogues et à gagner le ciel dans les mêmes conditions.

Le Sauveur était satisfait de la place que Dieu lui avait assignée. Il travailla et obéit jusqu'à sa trentième année. Longtemps, par conséquent ! Lui, le Messie, il demeura tout ce temps dans cette vie de famille, tout ordinaire, dans ces rapports de soumission, de dépendance, de retraite.

Durant ce temps, que d'événements agitèrent le monde de la politique et de la science ! Mais, devant Dieu, rien n'était aussi grand que Jésus dans ses humbles occupations et dans le calme de Nazareth.

3. C'est enfin, en quatrième lieu, l'esprit de progrès. qui consiste à remplir toujours plus parfaitement les devoirs de la vie. « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » (Matth., v, 48.)

Prenez-vous tel que vous êtes pour devenir peu à peu tel que vous devez être. Pour monter à une échelle, il faut commencer par l'échelon le plus bas.

Dans notre effort vers la perfection, nous avons besoin de modèles. Que chacun se représente ceux qui ont excellé dans une vocation semblable à la sienne, qu'il se propose sinon de les égaler, du moins de s'encourager par de tels exemples.

Il nous faut un illustre modèle ou un but élevé, sans quoi nos forces s'épuisent.

« Ne vous inquiétez point du lendemain. » (Matth., VI, 34.) Aujourd'hui seul est en votre pouvoir. Réfléchissez, décidez-vous promptement et soyez toujours prêt à l'action.

Songeons sans cesse à nous déshabituer du mal, mais bien plus encore à nous accoutumer au bien.

Même dans la vie spirituelle, il vaut mieux être l'agresseur que se tenir sur la défensive.

Fuir le mal, mon fils, est toujours beau. Mais si la chose est utile, il faut emporter le bien de haute lutte.

Agissez toujours de façon à éviter la recherche de la louange ; mais que toutes vos œuvres, cependant, soient telles qu'on ne puisse rien y trouver à redire.

La perfection ne consiste pas dans la quantité, mais dans la qualité. Ne ressemblons point à ceux qui estiment les livres uniquement d'après leur épaisseur.

La perfection demande non seulement la circonspection du moment dans le choix entre le bien et le mal, mais aussi la tendance constante, habituelle au bien. Celle-ci s'acquiert, s'affermit, s'augmente par celle-là.

4. Rien n'est pis que l'apparence sans la réalité. Le travail doit être solide : toutefois, que les dehors soient agréables. Si la vertu est vraie, les dehors qui l'accompagnent ont aussi leur importance. Le plus souvent les choses valent plus par ce qu'elles paraissent que par ce

qu'elles sont. Le droit lui-même n'a point raison s'il n'apparaît comme étant le droit.

La perfection veut une proportion dans les vertus. Il y a dans toute vertu quelque chose d'exclusif dont l'excès dégénère en défaut.

Si beaucoup n'atteignent pas la perfection à laquelle Dieu les appelle, c'est par manque de fidélité et de persévérance.

Quelle honte pour l'homme, s'il considère les plaisirs qui l'empêchent d'obéir à l'impulsion de la grâce divine !

Le Christ a placé tous les hommes dans la dure alternative ou de tout sacrifier s'il le faut, même la vie, ou de n'être pas ses disciples (Luc., IX, 23 ; XIV, 26). Mais ceux qui veulent s'attacher à lui par la vocation apostolique ont la sainte obligation de quitter sans retour et leur maison et leur foyer, de renoncer à la chair et au sang. (Matth., XIX, 21 ; Luc., IX, 57-62.)

CHAPITRE XXVIII

UNE PLUS HAUTE PERFECTION

1. Il est aussi des moyens d'atteindre une perfection qui n'est point pour tous, mais à des degrés divers pour ceux que Dieu a appelés à cette vocation spéciale.

Déjà Jésus l'indique à l'âge de douze ans dans le temple. Le Sauveur ne se contente pas de célébrer la fête de la Pâque comme un dévot ordinaire ; contrairement au caractère général de sa vie cachée, il attire sur lui l'attention dans la Synagogue par ses questions et ses réponses. (Luc., II, 43 et suiv.)

Il le fait en se dérobant d'une façon extraordinaire à la surveillance de ses parents et en les remplissant d'une grande douleur. « Mon fils, pourquoi en avez-vous usé ainsi avec nous ? Voilà que nous vous cherchions, étant très affligés. » (Luc., II, 48.)

« Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé des choses qui regardent le service de mon Père ? » (Luc., II, 49.) Le Christ veut dire qu'il s'est conduit ici d'après la volonté supérieure de son Père céleste.

Il s'agit ici de promouvoir d'une façon particulière la gloire de Dieu et le salut des hommes.

C'est le prélude de l'appel qui lui demandera plus tard

la séparation d'avec sa famille et le sacrifice des conditions ordinaires de la vie.

2. Cet événement est pour nous une exhortation pleine d'enseignement. Il faut suivre la volonté et l'appel de Dieu, quels qu'ils puissent être.

L'appel que Dieu fit entendre au Sauveur à l'âge de douze ans était de tous points extraordinaire ; c'était un appel à quelque chose de plus élevé, au service direct de Dieu, en rompant avec les conditions habituelles de la vie. Le Sauveur obéit avec empressement, il ne prend aucun soin d'adoucir le sacrifice ni pour lui ni même pour ses parents.

Allez au bien pour lequel vous vous sentez des forces.

C'est la marque d'un grand caractère d'accomplir, dans les petites choses comme dans les grandes, le bien dont on se sent capable.

Non pas habituellement sans doute, mais très souvent un appel particulier de Dieu se fait entendre au cœur de l'homme, appel qui invite ce dernier à une perfection plus élevée.

Le Seigneur disait au jeune homme riche : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez et le donnez aux pauvres, et venez et suivez-moi. » (Matth., XIX, 21.)

Parlant du mariage, il disait qu'il en est qui, par amour du ciel, ne contractent pas les liens du mariage, et il ajoutait : « Qui peut comprendre ceci le comprenne. » (Matth., XIX, 12.)

Un tel état de perfection chrétienne est une grâce particulière que Dieu confère à quelques âmes. Il donne les moyens de s'attacher plus intimement au Sauveur et d'étendre plus efficacement l'œuvre de la sanctification

divine parmi les hommes. Il promet une récompense plus grande pour l'éternité, mais il réclame des exigences plus rudes pour la vie du temps.

Cela ne veut pas dire que tous ceux qui vivent dans une vocation plus parfaite sont toujours plus parfaits que ceux qui vivent dans un état moins parfait.

Ce n'est pas la vocation parfaite, mais une vie plus parfaite dans une vocation plus parfaite qui fait la perfection.

Dans toute vocation on peut atteindre la plus haute perfection, mais non point avec la même facilité.

Les choses et les soucis terrestres ressemblent sous plus d'un rapport à des vêtements trop longs : les pieds s'y embarrassent.

Puisque, même dans l'ordre du salut, Dieu veut bien se servir des hommes comme d'instruments, on peut dire : « Le christianisme a besoin de telles âmes qui renoncent d'une façon extraordinaire aux conditions de la vie pour se remettre entièrement et sans réserve entre les mains de Dieu. »

Le christianisme a besoin d'âmes qui, détachées de tous les soucis terrestres, s'en aillent par le monde entier pour prêcher en apôtres l'Évangile.

Il a besoin d'âmes qui, libres des soucis de la famille, soient à la tête des paroisses en qualité de pasteurs des âmes, envoyés par Dieu et l'Église.

Il a besoin d'âmes qui se consacrent entièrement à la pratique des œuvres de la miséricorde chrétienne et des autres œuvres de l'amour du prochain.

Il a besoin d'âmes qui, dans un généreux mépris du monde, consacrent toute leur vie à la plus noble et à la plus utile des occupations : à la prière continuelle.

CHAPITRE XXIX

CHOIX D'UNE VOCATION (ÉLECTION)

1. Tous les chemins mènent à Rome, mais tous les hommes n'aboutissent pas à Rome par tous les chemins. Chacun doit chercher la voie qui est faite pour lui.

Tous les instruments concourent à l'exécution du concert; mais tous les instruments ne sont pas faits pour chaque exécutant. Chacun doit prendre l'instrument dont il doit jouer.

Pour suivre le Christ, nombreux sont les chemins et nombreux les moyens. Mais tous les chemins et tous les moyens ne sont pas faits pour tous. La Providence conduit l'un ici et l'autre là; celui-ci à une plus haute perfection, celui-là à une perfection moins sublime. Il importe avant tout que je choisisse le chemin et le moyen que Dieu m'a destinés.

Le royaume du ciel ressemble à un temple sacré; je dois y occuper pour toute l'éternité la petite place que que Dieu m'a désignée. Dieu me prépare pour la place qu'il veut que j'occupe, comme un tailleur de pierres taille un bloc et fait voler en éclats les morceaux de tous côtés.

Je dois tranquillement me laisser travailler par l'Artiste

divin, je dois me plier sous la main puissante de Dieu. (1 Petr., v, 6.)

Mais je suis une pierre vivante : il faut donc que je coopère, que je corresponde librement aux vues de Dieu.

Heureux si j'agis de la sorte ! Je ne suis en sûreté qu'à la condition d'être là où Dieu me veut.

Mais si je résiste? L'architecte divin a bien pour moi une place inférieure où je puis encore faire mon salut. Peut-être encore une troisième, une quatrième... Mais y en a-t-il une huitième? C'est là un mystère qui a fait trembler les saints.

2. Pour entrer dans les vues de Dieu, le choix d'un état de vie est donc d'une grande importance. Votre vocation n'est pas chose indifférente pour votre sort dans l'éternité ! Les occupations et les soucis de votre état remplissent la plus grande partie de votre vie ; donc ils ne sont pas sans influence sur votre conduite. C'est pourquoi notre vocation doit être avant tout le résultat de la volonté de Dieu interrogée, connue, accomplie.

La vocation est une forme de vie, extérieure et durable, avec des fonctions et des obligations déterminées ; l'homme y entre d'ordinaire vers la fin de sa jeunesse. Le choix d'un état est très important ; de ce choix dépendent très souvent le bonheur de la vie et le sort dans l'éternité. Dans cette question, il ne faut donc pas se laisser guider uniquement par des considérations mondaines ou par des intérêts temporels.

Si Dieu veut que vous le serviez dans une vocation spéciale, vous ne devez pas vouloir le servir dans une autre.

Il ne faut pas aimer la volonté de Dieu parce qu'elle est conforme à la vôtre, mais aimer votre volonté uniquement à cause de sa conformité avec la volonté divine.

L'état auquel la Providence nous a destiné se reconnaît à une certaine aspiration qui naît et se développe à mesure qu'on réfléchit et que l'on prie.

3. Tous les hommes ne sont pas mis en demeure de choisir un état. Mais tous doivent toujours avoir à cœur de fixer et de conserver dans leur état la direction de vie qui correspond aux desseins de Dieu.

Une disposition d'esprit droite et durable vaut mieux qu'une inspiration qui n'agit qu'un instant. La première, comme une masse puissante, pousse constamment en avant ; la seconde donne une impulsion momentanée. Prenez la direction vers laquelle, après un humble examen, vous vous sentez porté.

Vous dites : Une plus haute perfection n'est point nécessaire, je ne puis construire une cathédrale, je taillerai la pierre ; je n'ai pas l'adresse et l'intelligence suffisante pour faire un tailleur de pierres, je porterai donc le mortier et le sable. Très bien. Mais si Dieu veut que vous soyez un architecte, ne vous contentez point d'être un manœuvre.

Que chacun considère avec son œil intérieur, dit le pieux Tauler, quelle est sa voie, comment, pourquoi et de quelle façon Dieu le mène, c'est-à-dire ce que la très aimable volonté de Dieu exige de lui.

DEUXIÈME SEMAINE

DEUXIÈME PARTIE

L'IMITATION PLUS COMPLÈTE DU CHRIST

CHAPITRE PREMIER

DEUX ÉTENDARDS

1. La vie de l'homme sur terre est la vie d'un soldat. Il y a guerre entre la puissance du bien et la puissance du mal ; ou l'on sert la première ou l'on sert la seconde.

Une partie des créatures libres s'est insurgée contre Dieu et combat le bien : ce combat se poursuit à travers toute l'histoire du monde. Moi aussi, je dois prendre position dans ce combat.

Saint Ignace de Loyola nous présente, comme dans un tableau, deux camps.

Nous voyons Lucifer, dressant son trône dans la plaine de Babylone, la cité du faste mondain. Tout respire la richesse, la somptuosité voluptueuse, la satisfaction des sens et la puissance sans scrupule. Lucifer voudrait prendre la place de Dieu et entraîner les hommes dans son propre malheur. Il crie à travers les siècles : « Venez à moi, détournez-vous de Dieu, et vous serez comme Dieu. » C'est l'esprit du monde incarné, il se sert des hommes pour perdre les hommes.

Le Christ rassemble les siens autour de lui, à Jérusalem, la cité de la paix, située dans une agréable contrée. Par sa nature humaine, il est notre frère et il converse parmi

nous. Il nous enseigne le mépris du monde et l'humilité. Les insignes de sa royauté sont une condescendance aimable et l'amour des hommes. Il veut nous donner la vraie vie, et il nous crie : « Venez à moi, qui suis humilié; soumettez-vous à Dieu, et Dieu vous consolera. »

2. Il ne s'agit donc pas de me demander si je choisirai l'étendard du Christ ou l'étendard de Satan. Il s'agit d'adhérer fermement, complètement et aussi intimement que possible au Christ et à ses principes.

Deux drapeaux flottent sur les deux camps. Autour de chaque étendard se groupent ceux qui veulent s'attacher plus entièrement à l'un des deux chefs.

Je veux appartenir au Christ, mon Seigneur, dans la mesure qu'il attend de moi; je veux m'efforcer de faire tout ce qu'il exige de moi. Mais, de son côté, la puissance des ténèbres ne me perd pas de vue. Elle se sert de l'amour-propre qui est au fond de la nature humaine, elle me sollicite perfidement, en moi et au dehors de moi, pour me détacher du Christ. J'ai donc besoin d'être instruit et de savoir discerner entre les impulsions du bien et celles du mal.

La puissance du mal s'efforce de m'insinuer trois choses : 1° l'amour de la richesse et des pompes du siècle; 2° l'amour des honneurs et de la considération de la part des hommes; 3° l'orgueil, l'indépendance, l'idolâtrie de moi-même.

Le Christ, au contraire, s'efforce d'inspirer aux siens : 1° le mépris du monde et des biens extérieurs; 2° le support joyeux des humiliations et des manques d'égards immérités; 3° l'humilité et l'abnégation.

La puissance du mal cache tout d'abord ses inspirations sous l'aspiration légitime pour les choses de ce

monde, telles que les richesses pour les marchands, l'honneur et la considération pour les supérieurs, l'avancement pour les fonctionnaires ; elle pousse à une estime exagérée de ces choses. Peu à peu elle va plus loin et, finalement, elle conduit à l'orgueil et à l'oubli de Dieu.

Le Christ nous invite, même dans la préoccupation légitime des choses temporelles, à tenir notre cœur libre de toute attache déréglée. Il en a poussé un grand nombre à tout abandonner dans ce monde pour le suivre dans la pauvreté.

Il nous excite de plus à demeurer contents dans l'obscurité, contents au milieu des blâmes et des mépris de toute sorte qui nous viennent de la part de notre prochain ; à nous réjouir même de lui ressembler à lui. Notre-Seigneur, dans nos humiliations. Par ce chemin, le Christ conduit les siens à l'humilité et à l'abandon à Dieu, non point à l'humilité dans de beaux discours, mais à l'humilité réelle et profonde.

3. Tout ce qui aime le faste et la magnificence, tout ce qui est hautain, brusque, tout ce qui dédaigne et méprise les hommes, tout ce qui est inquiet, troublé, tout ce qui est malhonnête et peu sincère, tout cela, c'est l'esprit de Satan et l'esprit du monde ; par contre, tout ce qui est simple, modeste, condescendant, tout ce qui est paisible et sincère appartient à l'esprit de Dieu.

La nature entraînée par le mal recherche volontiers les honneurs et les distinctions ; la grâce, qui provient du Christ, renvoie loyalement à Dieu tout honneur et toute gloire.

La nature veille aux choses temporelles, se réjouit outre mesure dans l'acquisition des richesses, est malheureuse dans les pertes d'argent et s'irrite pour une pa-

role injurieuse. La grâce estime ce qui est éternel, ne s'attache pas aux choses du temps et ne s'irrite d'aucune offense.

La nature rapporte tout à elle, elle veut paraître au dehors : la grâce rapporte tout à Dieu, elle se soumet en tout à la sagesse éternelle et à l'approbation de Dieu.

CHAPITRE II

TROIS CLASSES D'HOMMES

1. Pour régler sa vie selon les desseins de Dieu, il faut non seulement la clarté dans la connaissance mais aussi l'empressement du cœur. Cet empressement doit se porter non seulement aux choses absolument nécessaires, mais à celles que la grâce sollicite de nous.

A ce point de vue, on peut grouper les hommes en trois classes.

Les chrétiens de la première classe voudraient être de bons chrétiens s'il n'en coûtait rien. Est-il question du moindre sacrifice, ils ne veulent plus. (Matth.. VIII, 19 sq., XIX, 16, sq.)

Ils désirent, mais leur christianisme reste une ombre vaine, parce qu'il n'y a aucune volonté.

Vouloir le but sans vouloir les moyens, c'est déraison et folie. Ces chrétiens veulent marcher sans lever le pied, devenir riches sans rien entreprendre.

Ceux de la deuxième classe veulent bien user de quelques moyens pour atteindre le but, mais ils ne les voudraient pas trop difficiles. (Luc, IX, 59, sq.) Ils négligent les moyens énergiques et qui mènent droit au but, parce qu'ils sont pénibles. Ils ressemblent au malade qui se

refuse à faire ce que les médecins déclarent nécessaire, parce que cela est douloureux, mais qui, par raison de santé, sirote d'autant plus de thé en agréable compagnie.

Ils veulent être des hommes religieux, mais ils se contentent toujours et partout de demi-mesures et de moyens superficiels.

Ils aiment assez quelques courtes prières : mais le combat spirituel, ils ne veulent pas en entendre parler. Ils se préoccupent de conserver, dans des petites choses, un semblant de moralité, mais ils n'ont pas le courage de suivre l'appel de la grâce divine. Certes, ils veulent vivre en bons termes avec Dieu, mais sans rompre complètement avec le démon.

Et Dieu se contenterait d'un pareil christianisme ? Et ce serait là le chemin du ciel ?

Les chrétiens de la troisième classe veulent sans réserve tout ce que Dieu veut. Ils veulent la sainteté, et, par conséquent, ils veulent aussi les moyens nécessaires à la sainteté. (Matth., IV, 22.)

Dans la vie pratique, tout homme intelligent choisit les moyens qui conduisent au but le plus sûrement, le plus rapidement et le plus parfaitement ; pourquoi n'en serait-il pas de même dans la vie religieuse ? Le but que l'on se propose ici ne mérite-t-il pas, plus que tous les autres, un pareil empressement ?

Seule, une telle décision est digne d'un chrétien. Car là est la clarté, la vérité, la logique, la force et, par suite aussi, le succès. Toute la volonté est en jeu, on arrivera certainement à un résultat.

Que faut-il pour devenir un saint ? Des principes élevés et un courage inflexible.

2. Examinez à laquelle de ces trois classes vous appar-

tenez et à laquelle vous voudriez avoir appartenu à l'heure de la mort.

Ne dites point : Je ne puis pas. S'il s'agit de détourner un danger soudain ou de faire un gain important, vous « pouvez » alors.

Certains saints étaient plus faibles que vous, ils étaient exposés à de plus grands périls que vous! Ils ont pu ; pourquoi ne pourriez-vous pas aussi?

Des velléités ne suffisent pas. La mesure de votre volonté, c'est la mesure dans laquelle vous recourez aux moyens ; votre volonté n'est irréprochable que lorsque vous employez avec le plus grand empressement les moyens les meilleurs.

Priez Dieu instamment de vous aider de sa grâce, pour que vous apparteniez entièrement et sous tous rapports à la troisième classe.

CHAPITRE III

TROIS FORCES MOTRICES

1. Dans votre abandon à Dieu et dans votre empressement à vous soumettre de tout cœur aux impulsions de la grâce divine. trois motifs doivent agir sur vous. De la sorte vous conserverez votre cœur dans la disposition qui lui convient.

En premier lieu, c'est un égoïsme bien entendu ; il doit vous détourner du péché mortel et de tout ce qui y conduit. C'est le premier degré de l'humilité ; degré de soumission à Dieu, de mépris de nous-mêmes et des choses du monde, qui est nécessaire pour nous préserver de la perte. Ce degré exige de nous que nous écartions aussitôt et sans hésitation tout ce qui pourrait nous séparer de Dieu ou nous conduire à cette séparation.

En second lieu, nous avons la vérité. Dans toutes les faiblesses de la nature humaine, il y a quelque chose de noble. Il ne suffit pas à l'homme d'éviter le malheur, il a aussi le sens de la vérité, de la vertu : il peut s'enthousiasmer pour le bien, pour l'idéal ; ver de terre, il aspire à se transformer en ange du ciel.

Ce sentiment le rend désintéressé, soumis à Dieu, indifférent aux choses de la terre. C'est là le second degré de

l'humilité, ce degré de mépris de soi et du monde, nécessaire pour tendre à la vertu et à la perfection. Dans ce cas on envisage tout au point de vue de l'éternité. Le chrétien est résolu à écarter tout ce qui déplairait aux yeux de Dieu, et à employer les moyens qui le conduisent le mieux à sa fin.

En troisième lieu, nous avons l'amour pour Jésus-Christ. Cet amour ne considère que l'amour dont Dieu nous a aimés; il voudrait se conformer le plus possible au Sauveur qui nous a tant aimés. Quand bien même nous pourrions servir Dieu, Notre-Seigneur, aussi facilement dans les richesses et les possessions, dans les honneurs et les plaisirs que dans le renoncement et la mortification, cet amour choisirait le renoncement, uniquement parce que le Christ a renoncé à tout par amour. Tel est le troisième degré de l'humilité, le suprême degré du mépris de soi et du monde : on méprise toutes choses pour gagner le Christ. (Philipp., III, 8.)

2. Le don de nous-mêmes au Christ doit être entier. Alors nous nous attacherons à lui sans réserve et sans retour.

Ces trois motifs doivent nous amener à la véritable humilité, à la soumission complète à Dieu, au mépris de nous-mêmes, à l'amour de Dieu par-dessus toutes choses.

Les exigences de la volonté divine sont légères à l'homme humble, elles sont écrasantes pour l'orgueilleux.

D'après cela on distingue donc trois degrés d'humilité.

Au premier degré, on est dans la disposition de sacrifier et soi-même et toutes choses, lorsqu'il s'agit de fuir le péché.

Au deuxième degré, on est résolu à ne se juger et à ne se traiter que d'après sa propre valeur, à en agir de même

à l'égard de toute chose, et à ne chercher que le plus grand honneur de Dieu.

Au troisième degré, on sort entièrement de soi et on veut aimer et estimer ce que le Christ a aimé et estimé, pour cette seule raison que le Christ l'a aimé et estimé.

Ces trois degrés ne s'excluent pas réciproquement, ils peuvent et doivent exister simultanément dans l'âme.

CHAPITRE IV

LA VRAIE MÉTHODE

1. Dans le choix d'une direction de vie, ayez de la docilité dans l'esprit, de la bonne volonté dans le cœur, de la largeur dans la considération de tous les motifs ; suivez fidèlement la vraie méthode, soumettez-vous à l'ordre. La méthode est indispensable aussi bien à la vie qu'à la science. Avant tout le nécessaire, puis l'utile, enfin l'agréable.

Demandez dans la prière la lumière d'en haut ; sans cette lumière vous tâtonnerez dans les ténèbres.

Gardez-vous de l'illusion. Rapportez tout à votre fin suprême. Conseillez-vous à vous-même ce que vous conseilleriez à un véritable ami. Transportez-vous en esprit à votre heure dernière et choisissez comme vous croyez que vous choisiriez alors.

Ne laissez parler ni l'imagination ni le sentiment, mais la raison. Ce qui n'est pas raisonnable n'est pas de Dieu. Prenez garde toutefois que le froid raisonnement ne paralyse la générosité de vos sentiments.

Que vos décisions soient précises et tranchantes. Quand on fait le tracé d'une route, on plante les jalons de telle sorte qu'ils donnent une direction exacte.

Beaucoup veulent se reposer avant d'avoir travaillé, triompher avant d'avoir combattu.

Il ne s'agit pas tout d'abord de jouir de la vie, mais de la rendre féconde.

L'amour du vrai et le courage de la justice sont les bases de la vie chrétienne.

Plutôt que de désirer être ce que vous n'êtes pas, efforcez-vous d'être bien ce que vous êtes, et d'agir en tout conformément à votre devoir et à la volonté de Dieu.

L'exécution est la chose principale. Se préoccuper d'acquérir la sagesse, sans s'efforcer de vivre pratiquement d'après la sagesse, c'est ressembler à un homme qui se tue à labourer, mais qui oublie de semer.

2. Dans vos réflexions, tenez compte des circonstances qui vous sont personnelles. Prenez vos résolutions de façon à pouvoir vous dire : Je pourrai cela avec la grâce de Dieu, pourvu que je conserve ma bonne volonté. Beaucoup n'arrivent à aucun résultat parce qu'ils veulent toujours ce qu'ils ne peuvent pas, et ce qu'ils peuvent, ils ne le veulent pas.

Ne visez pas à l'extraordinaire ; veillez plutôt à ce que, au dehors, on ne voie en vous rien que d'ordinaire ; mais cet ordinaire, faites-le avec une ardeur extraordinaire. Dieu réclame parfois l'extraordinaire, mais alors il fait connaître clairement sa volonté.

Concentrez vos efforts ; ne visez pas à faire beaucoup en une seule fois. Qui court deux lièvres à la fois n'en tire aucun ; si vous prenez cent résolutions, vous n'en tiendrez aucune.

Dans la vie, soyez un enfant par la pureté du cœur ; un jeune homme par l'enthousiasme pour le bien suprême ; un homme par la force dans vos sérieux efforts ; un vieillard par le calme, lorsqu'on vous fait de la peine.

Ne vous fiez pas trop à vous seul, guidez-vous d'après

l'exemple et le jugement des hommes de bien. Dans le doute, demandez-vous ce qu'un homme de bien vous conseillerait. Quelque part que vous soyez, agissez comme sous l'œil des hommes de bien : « Frères, rendez-vous mes imitateurs, écrit saint Paul, et proposez-vous l'exemple de ceux qui se conduisent selon le modèle que vous avez vu en nous. » (Philip., III, 17.)

Avant tout prenez conseil du Christ !

CHAPITRE V

RÈGLES DE PRUDENCE

1. Soyez prudent dans la direction de votre vie ! La prudence chrétienne ne se rapporte pas seulement aux relations avec le prochain ; elle doit éclairer tout l'ensemble de la vie du chrétien. A quoi sert la meilleure voiture s'il n'y a pas de cocher ? La prudence est une des quatre vertus cardinales.

Fuyez la fausse prudence du monde : ce n'est qu'un ramassis de mensonges, de dissimulations, de paroles oiseuses.

Ne dédaignez point votre raison ; elle est un don de Dieu qu'il faut utiliser pour atteindre votre but surnaturel. Elle ressemble à l'œil, tandis que la révélation est un puissant télescope : ferme-t-on les yeux pour mieux voir dans la lunette ?

Vos sentiments chrétiens doivent vous donner la force d'accomplir, avec un constant renoncement à vous-même, ce que votre raison vous dit être prudent et sage.

La première règle de la vraie prudence exige que nous ne perdions jamais de vue Dieu, notre Créateur et Seigneur, notre but et notre fin. Pour demeurer dans le droit chemin, il faut n'oublier pas le but auquel ce chemin doit conduire.

Conservez vos bons principes et vos bonnes habitudes ; ne réglez pas votre vie selon les caprices du moment ; mais, comme l'aiguille aimantée, après chaque déviation, reprenez aussi rapidement que possible votre première position. Agissez toujours avec prévoyance et réflexion.

Pour persévérer dans le bien, il faut avant tout s'efforcer d'avoir une parfaite connaissance de Dieu et de soi-même.

N'obéissez pas à toute inspiration intérieure : souvent le mal se cache sous l'apparence du bien. Souvent on reconnaît la nature de l'inspiration à son origine, plus souvent encore au but vers lequel elle tend. Trouble et consolation, que tout vous serve à vous rapprocher de Dieu. A l'heure des ténèbres, ne changez rien à ce qui vous a paru bon à l'heure de la lumière. Examinez, utilisez et réglez votre disposition d'âme autant que possible; mais ne vous en rendez pas dépendant. Si vous vous trouvez dans une bonne disposition, remerciez-en Dieu.

En tout, prenez-vous-y adroitement. Le savoir-faire réussit mieux que la violence, le courage est plus souvent vaincu par la prudence que *vice versa*.

Il faut savoir prendre toutes les choses non par la lame, qui blesse, mais par le manche, qui est utile. La meilleure chose cause une douleur inutile si on la prend par son côté tranchant. Au contraire, une arme dangereuse devient une arme défensive si on la saisit par la poignée.

On se trouble de beaucoup de choses, parce qu'on perd de vue leur bon côté. En tout, il y a du pour et du contre. On doit toujours trouver le côté avantageux. Ses ennemis sont plus utiles au sage qu'à l'imprudent ses amis.

Pour vivre, aujourd'hui, il faut se mettre au pas des autres. De là le très grand danger d'aller trop vite ou du moins de perdre haleine. Ceux qui traversent la vie au

galop dans la légèreté et la déraison, ont deux ânes fougueux attelés à leur voiture.

En tout, gardez la mesure, n'allez ni trop vite ni trop lentement.

2. Instruisez-vous par le passé, employez le présent, songez à l'avenir. Donnez à chaque chose le temps qu'il lui faut. Un proverbe dit : Mettez cent poules sur un œuf, elles ne font pas éclore un poussin en trois jours.

Beaucoup n'acquièrent une dose convenable de prudence qu'après des échecs répétés. Pour profiter de l'expérience, il faut déjà être prudent. L'expérience peut ajouter à la prudence, elle ne la donne point à qui en manque. Pour que les ailes se développent en volant, encore faut-il avoir des ailes.

Qui est prudent et réfléchi dans l'action est capable d'entendre raison ; il écoute facilement le conseil d'un honnête homme.

Il ne se creuse pas la tête pour des choses que leur nature dérobe à notre connaissance. Il estime la vérité et la science, mais il ne vise pas au renom de savant. Il ne cherche pas le commerce des gens de qualité et ne se confie pas à quiconque est aimable. Il est réservé dans ses relations avec ceux dont il peut redouter un danger.

Souvent l'on s'imagine plaire aux autres par l'intimité, tandis qu'on leur devient à charge parce qu'ils s'aperçoivent de l'infirmité humaine.

3. Le sage se sent attiré vers tout ce qui l'unit intimement à la très sainte volonté de Dieu. Il n'attend pas d'une modification des circonstances ce que le changement de ses dispositons peut seul lui apporter.

Réfléchissez d'abord, puis commencez. L'insensé enfonce

les portes. Tous les sots sont téméraires. Cette étroitesse d'esprit qui les empêche de prévoir les mesures à prendre, les rend bientôt insensibles aux dommages causés par le mauvais succès.

Le sage vit comme il peut, s'il ne peut vivre comme il le veut; il compte avec ce que la Providence lui accorde, non avec ce qu'elle lui refuse.

Exploitez ce que vous avez, et non ce que vous n'avez pas. Mieux vaut employer les faibles moyens que vous possédez que d'envier aux autres leurs gros capitaux. Mieux vaut accomplir les travaux et les bonnes œuvres qui sont de votre état, que de désirer des travaux et des choses qui sont au-dessus de votre condition. Mieux vaut supporter les peines légères et les petites contrariétés qui vous frappent dans le cours ordinaire de votre vie, que de souhaiter répandre votre sang pour Dieu.

L'homme vertueux choisit la voie moyenne, dit Aristote; il se tient à égale distance des deux extrêmes, du trop et du trop peu. Que de pensées raisonnables ont un superlatif insensé !

Employez chaque jour comme s'il était le premier. Je ne profite bien de la vie que si chaque jour est pour moi une nouvelle conquête.

Veillez à ne pas prendre de mauvaises habitudes. Un penchant est difficile à vaincre; mais si l'habitude s'y joint et s'enracine peu à peu, il est invincible.

Si vous vous apercevez que vous faites fausse voie, revenez sur vos pas. Il vaut mieux revenir sur ses pas que d'avancer.

Si vous avez commis une faute, réparez-la sur-le-champ, afin qu'elle n'étende pas ses conséquences.

On va loin lorsqu'on possède ces deux arts : savoir attendre, ne laisser échapper aucune occasion.

C'est un grand art dans la vie que de savoir profiter de toutes les occasions pour atteindre le but. C'est ce que fait le batelier : il profite du vent qui souffle. Il ne suffit pas d'agir d'après des principes solidement établis : il faut nous faire un principe de régler au besoin nos actions selon les circonstances et les occasions.

4. Distinguez toujours l'essentiel de l'accessoire, et ne perdez ni votre temps ni votre patience pour des choses sans importance.

L'essentiel ne suffit pas d'ailleurs : les circonstances ont aussi leur utilité. Le « comment » fait beaucoup.

Si vous avez une chose en vue, examinez non seulement si votre conduite est droite, mais encore s'il est sage d'exécuter votre projet dans les circonstances données.

Distinguez entre la réalité et l'imagination. L'imagination se mêle à vos désirs et vous montre leur objet tout autre qu'il n'est.

Distinguez entre l'être et le paraître. Ni les choses ni les personnes ne sont toujours ce qu'elles semblent à première vue. Mais il ne faut pas toujours dédaigner l'apparence. Souvent la réalité n'a de puissance parmi les hommes que si l'apparence lui vient en aide.

Assignez à chaque chose sa véritable valeur. Attacher trop d'importance aux choses insignifiantes, c'est vouloir brider une puce. Ne traitez pas non plus trop légèrement les choses importantes : un aigle ne vole pas avec les ailes d'une mouche.

Ne dédaignez pas la connaissance pratique de la vie. Il est des gens sages qui sont extrêmement judicieux dans les hautes questions; mais, parce qu'ils n'entendent rien aux choses courantes, ils trébuchent à chaque pas. Pour cheminer à travers la vie, il faut regarder non seulement

les étoiles, mais aussi le terrain sur lequel on marche. Un esprit observateur fera de grandes découvertes dans les choses ordinaires.

Gardez-vous des bévues. Nul ne fait attention à l'éclat du soleil, tout le monde remarque une éclipse. De nombreux efforts couronnés de succès sont souvent incapables d'effacer une seule faute.

Soyez conséquent dans l'emploi des moyens. Trop de médecins autour d'un malade tuent le malade ; ainsi la multiplicité des moyens, dont on veut s'aider sur le chemin de la vertu, est un grand obstacle.

Celui qui commet une sottise est un sot : mais plus sot encore celui qui ne veut pas avouer sa sottise. Ne pas voir la forêt à cause des arbres, cela peut arriver, mais aller se buter aux arbres et se mettre le front en sang, et ne pas avouer qu'on s'est égaré dans la plus épaisse forêt, cela arrive aussi.

5. Efforcez-vous de voir partout le bien plutôt que le mal. Caractères malheureux, ceux qui ne voient que les imperfections des autres pour les dévoiler ou même pour s'en réjouir. !

Gardez-vous d'encourager le mal, en lui accordant votre attention. Bien des feux s'éteignent parce qu'on n'y prend pas garde. Bien des étincelles s'enflamment parce qu'on les attise. C'est aussi sagesse de transformer en avantage une chose qui pouvait nuire.

Trouver des difficultés prouve une grande sagacité : trouver le moyen d'en sortir prouve une sagacité plus grande encore.

Réfléchissez, mais ne subtilisez pas. Une once de sagesse vaut mieux qu'un quintal de subtilités. Des pointes trop fines s'émoussent facilement.

Ne dépensez pas plus de réflexions et de paroles pour une chose qu'elle n'en exige. C'est un grand art de savoir se modérer dans l'application de ses forces et de sa science. Il en coûte souvent d'avoir gaspillé sa poudre. Qui dépense sa force d'un seul coup n'a plus rien en réserve. Souvent les troupes de renfort sont plus importantes que celles de l'attaque.

Si vous voulez vous éviter des désagréments, vaincre dans les grandes choses et dans les petites, mesurez vos forces ; pour une mouche, un fil d'araignée est une forte corde.

Il faut être dans la disposition voulue. Tout, même l'intelligence, est soumis au changement, et nul n'est sage à toute heure.

Ne prenez jamais une sérieuse détermination dans le feu de la passion. Le marin prudent ne s'éloigne pas du rivage lorsque la tempête soulève les vagues.

6. Attendez-vous aux difficultés ! La route qui mène au ciel est bordée de haies hérissées d'épines.

En face des difficultés ayez soin de conserver votre présence d'esprit. Une nécessité résultant des circonstances a fait d'un seul coup, de beaucoup d'individus, des hommes parfaits, comme le danger de se noyer a appris à nager.

Tout est vanité. On n'estime souvent une chose que parce qu'elle a l'attrait de la nouveauté. Un objet médiocre mais tout battant neuf est plus estimé qu'une chose excellente à laquelle on est habitué. La gloire de la nouveauté dure peu ; la satiété vient : adieu la gloire !

Si vous voulez faire quelque chose de bien, préférez l'utile à l'éclatant.

Ne visez pas trop haut. Celui qui joue un rôle au-dessus

de sa taille ne fait pas seulement une chose inutile : il manque aussi un autre rôle dont il serait capable.

Dans les succès, gardez-vous de la présomption. La plupart du temps, la réussite dépend des circonstances favorables plus que de l'habileté. Ce qui, ici et dans cette occasion, est un triomphe sera un échec ailleurs et dans d'autres conditions.

N'éparpillez pas vos forces : « Celui qui laboure son champ aura du pain en abondance ; mais celui qui poursuit des choses inutiles est un fou. »

Qui veut arriver à quelque chose de grand doit écarter toute occupation inutile. Recueillez toutes vos forces lorsqu'il s'agit de risquer quelque chose de grand ; mais n'allez pas enfoncer à coups de poing des épingles dans une pelote.

Pensez d'abord, puis parlez. Il en est qui ressemblent à certaines amphores, pleines d'une liqueur généreuse, mais s'épanchant difficilement. D'autres vont de l'avant et disent plus qu'ils n'ont pensé.

Ne vous découragez pas si une partie de ce que vous semez se perd. Cesse-t-on d'ensemencer à cause des moineaux ?

La connaissance des hommes, l'empire sur soi-même, la réflexion et la prière doivent être les auxiliaires de la prudence.

CHAPITRE VI

LE DÉTACHEMENT DU CŒUR

1. Au début de sa vie publique, le Seigneur montra un détachement de cœur qui doit à tous nous servir de modèle.

Le Christ abandonne son foyer tranquille pour mener désormais une vie agitée, sans joie, errante.

Il quitte sa sainte Mère. Les rapports entre Jésus et Marie étaient extrêmement intimes et doux : ils s'inspiraient des sentiments les plus nobles.

Il se rend sur les bords du Jourdain, pour y recevoir, de Jean, le baptême de la pénitence. Avec un très grand empressement, il se soumet aux pratiques religieuses voulues par Dieu, encore qu'il ne s'agisse point d'un précepte formel. (Matth., III, 15.) Il ne craint pas de se mêler aux pécheurs pour recevoir le baptême avec eux.

Puis le Sauveur suit l'impulsion de l'Esprit-Saint, qui le pousse au désert, et il y demeure quarante jours dans la prière et la pénitence.

2. Plus tard, en d'autres occasions, le Christ montra également qu'il n'écoutait que Dieu et sa vocation. Partout nous voyons que sa conduite envers ses parents et ses amis est dominée par l'unique pensée de Dieu.

Il n'a point flatté ses concitoyens (Marc., VI, 4). Il semble même montrer un certain manque d'égards envers sa très sainte Mère (Matth., XII, 48).

Il reproche à Marthe son irritation contre sa sœur Marie (Luc., X, 41). Lors de la maladie de Lazare, il fait attendre, durant trois jours, les deux sœurs affligées et laisse le malade mourir (Joan., XI, 6, ssq).

Lorsque la mère de deux de ses Apôtres le prie d'accorder à ses fils les premières places dans son royaume, il l'éconduit (Matth., XX, 22). Du moins en apparence, il se montre dur envers la riche païenne de Phénicie (Marc., VII, 27). Il n'épargne pas les réprimandes à ses meilleurs disciples (Matth., XVI, 23; Luc., IX, 50-55).

3. A l'exemple du Christ, vous devez conserver cette indépendance, qui est nécessaire, pour ne dépendre que de Dieu en toute occasion.

La liberté d'esprit ne consiste pas à en prendre plus à son aise à l'égard de Dieu et à être négligent dans l'accomplissement de ses devoirs : elle consiste simplement dans le détachement de toutes les créatures.

La volonté de Dieu doit être pour l'homme ce que l'eau est pour le poisson. Que devient un poisson qui frétille hors de l'eau ?

La liberté de l'esprit consiste à rompre toute attache, pour suivre uniquement la volonté de Dieu.

Toute considération humaine non justifiée et toute dépendance non fondée troublent votre simplicité devant Dieu, la tranquillité de votre cœur et la pureté de votre intention. Vous ne gagnez rien par là auprès des hommes intelligents; vous vous abaissez et vous vous rendez méprisable.

Vous fortifiez en vous le misérable égoïsme, vous dé-

laissez les grandes pensées qui doivent être celles des enfants de Dieu ; mesquinement et imprudemment vous vous jetez et vous vous embrouillez dans une foule de misères.

Vous vous aveuglez et vous trébuchez au moindre obstacle. Vous vous rétrécissez le cœur et vous n'arrivez jamais à une action décisive, faute de pureté d'intention.

Combien noble et belle est la liberté du serviteur de Dieu !

CHAPITRE VII

LA VRAIE PIÉTÉ

1. Il n'est rien de si noble dont on ne puisse abuser. Il y a dans le monde beaucoup de choses fausses, il y a aussi une fausse piété.

Pourquoi la piété est-elle si décriée en de certains milieux? Parce qu'un grand nombre d'esprits fourvoyés l'ont dépréciée : ils la font consister dans des pratiques accessoires et ils négligent l'essentiel.

Sur cent personnes qui veulent passer pour pieuses, plus de quatre-vingt-dix n'ont d'autre règle que le caprice ou l'entêtement.

Plus un bien est noble, et pire est l'abus de ce bien. Sous maints rapports on a fait de la piété la servante de l'égoïsme. On en a fait aussi un vêtement pour la vanité du cœur.

Les pires ennemis de la vraie piété sont : 1° une sensibilité purement naturelle (la sentimentalité); 2° une estime exagérée des pratiques extérieures (pharisaïsme); 3° une estime exagérée de son opinion personnelle (subjectivisme); 4° une rudesse outrée (égoïsme); 5° l'estime exclusive de la raison, au point de faire peu de cas de tout ce que la raison humaine ne peut mesurer (rationalisme).

La piété a deux vers rongeurs : la sensualité spirituelle, qui recherche les sentiments tendres et doux, et la vanité spirituelle, qui voudrait se distinguer par la piété.

Ils ne sont pas rares, ceux qui se croient pieux, parce qu'ils se bercent dans des sentiments doux et agréables.

Il est beaucoup plus facile de rêver dévotement que de faire le bien. Aussi ne manque-t-il pas de gens qui rêvent de la sorte uniquement pour n'avoir pas à bien agir.

2. Il en est qui se croient pieux parce qu'ils s'imaginent connaître une foule de moyens de mener une vie religieuse, mais ils n'ont garde d'employer un seul de ces moyens. Pour être vraiment pieux, il n'est pas nécessaire de savoir beaucoup, mais de faire beaucoup.

D'autres placent leur piété dans les choses extérieures. De telles choses — même les pratiques de dévotion et les bonnes œuvres — ne sont utiles qu'à la condition d'être vivifiées par les dispositions intérieures. A quoi vous servirait-il de vous tourmenter pour avoir les dehors de la vertu, de donner votre bien aux pauvres, d'être rempli d'une dévotion ardente, si, au plus profond de votre cœur, vous vous cherchez vous-même? si vous agissez de la sorte pour avoir les louanges et l'estime des hommes, pour vous pousser dans le monde grâce à votre conduite religieuse?

Certaines personnes pieuses désirent que Dieu les serve, plutôt qu'elles ne veulent servir Dieu.

Toute piété qui ne rend pas l'homme plus consciencieux, plus fidèle à ses devoirs d'état, plus humble, est une fausse piété.

Mesurez la quantité et la longueur de vos prières au nombre de vos affaires; et organisez vos exercices de

piété habituels de telle façon que leur longueur ne vous fatigue pas.

La piété mal entendue veut se montrer sous prétexte d'édifier. La vraie piété se cache autant que possible ; elle ne se montre qu'autant que l'honneur de Dieu et le profit du prochain l'exigent véritablement.

3. Qu'est-ce donc que la vraie piété ? C'est le don énergique de soi-même à Dieu, dans le sens complet du mot ; c'est l'attachement intime, la dépendance volontaire, l'empressement complet à se soumettre sans réserve à la volonté de Dieu, à prévenir ses désirs et à se sacrifier entièrement pour lui.

La condition fondamentale de la vraie piété est la volonté persévérante de se faire violence ; ceux-là seuls qui se font violence s'emparent du royaume des cieux (Matth., XI, 12).

La prière fait partie de la vraie piété. C'est par elle que l'âme reçoit abondamment les grâces nécessaires.

CHAPITRE VIII

LA VICTOIRE SUR LES TENTATIONS

1. Un des faits les plus frappants de l'Évangile est le récit des tentations du Christ dans le désert.

L'affaiblissement causé par le jeûne et le besoin de nourriture sont l'occasion de la première tentation : « Dites que ces pierres deviennent du pain. » (Matth., IV, 3.) Le Sauveur écarte la tentation d'un mot qui doit, en de pareilles circonstances, encourager les fidèles à la confiance en Dieu.

Cette confiance en Dieu donne lieu à la deuxième tentation : une confiance présomptueuse. Le démon voudrait que le Seigneur tentât une entreprise téméraire, en se confiant en la protection des anges. Le Sauveur se refuse également à cette insinuation.

L'esprit mauvais s'efforce alors d'amener le Christ à renier Dieu, en lui représentant, dans un tableau magnifique, les plaisirs, les trésors et les honneurs du monde. D'une réponse brève et saintement indignée, le Seigneur repousse la tentation.

2. Ce récit de l'Évangile nous prouve qu'il ne faut pas nous étonner si, nous aussi, nous sommes poussés au

mal de la façon la plus importune, la plus maligne, la plus folle.

La tentation est tout ce qui nous pousse à méconnaître la volonté de Dieu, pour rechercher notre propre satisfaction ; la plupart du temps la tentation existe avant que l'âme sache clairement et nettement qu'elle est tentée.

Les tentations ne vont pas immédiatement à l'extrême ; elles semblent d'abord inoffensives. Elles veulent nous détourner du bien sous prétexte qu'il en résulterait un dommage ou une perte de temps ; elles nous sollicitent à un autre bien pour nous empêcher de faire ce que Dieu veut ; elles nous embarrassent dans les subtilités menteuses de l'égoïsme. Il est important de reconnaître et de repousser à temps ces manœuvres de la tentation mauvaise.

Les tentations se présentent sous les formes les plus diverses. Pour Adam et Ève, la tentation fut en rapport avec la nature encore intègre de l'homme et avec les sentiments simples et naïfs de nos premiers parents.

Souvent la tentation se reproduit comme dans l'Eden. Elle commence par le doute et par une interprétation subtile des préceptes divins. Puis on se dissimule les conséquences funestes. Ensuite on s'illusionne, en se représentant par l'imagination un bien immense. Un bonheur divin, une gloire divine, telle est assez souvent la formule magique : « Vous serez semblables à des dieux. »

Faux orgueil scientifique, désir effréné de liberté, efforts pour s'égaler à Dieu, tel est souvent le début ; plaisirs grossiers, désirs honteux, esclavage des sens, abrutissement complet de l'homme, telle est souvent l'issue malheureuse de la tentation.

3. Les tentations proviennent avant tout de la nature

humaine et du monde extérieur. Satan profite en traître des conditions naturelles et des influences extérieures pour donner plus de force à la tentation. De là, ce qu'il y a de bizarre, d'insensé, de prodigieux dans beaucoup de tentations.

De dangereuses tentations proviennent aussi de la puissance de l'imagination. Celle-ci ressemble à une loupe ou à un kaléidoscope : elle nous fait voir des choses qui ne sont pas.

Il ne faut pas attacher trop d'importance aux tentations, il ne faut pas trop s'en inquiéter, s'en alarmer. Ce serait enfoncer une porte ouverte.

L'exemple du Christ nous prouve que la tentation n'a rien de coupable, rien d'imparfait, tant que nous ne la cherchons pas, tant que nous ne la voulons pas.

Et quand bien même nous serions lancés çà et là comme une balle par Satan, il ne faudrait pas nous décourager, puisque nous voyons le Sauveur tenté à un tel point.

Beaucoup se font mille scrupules au sujet des imaginations et des pensées mauvaises dont ils sont obsédés; ils se troublent sans raison, car il est certain que seul le consentement mauvais est péché.

Il se peut que les tentations soient des signes de violentes passions, il se peut que Dieu se cache pour ainsi dire et nous abandonne à toute la faiblesse de la nature et aux plus furieux assauts du démon : tant que nous n'y consentons pas, tant que nous ne savourons pas le plaisir qui est contre l'ordre de Dieu, il ne saurait être question de péché. Le péché consiste dans le libre acquiescement.

Dieu n'exauce pas toujours notre prière en faisant cesser la tentation ; il l'exauce toujours en nous gardant de consentir à la tentation. Soyons-en bien convaincus :

jamais Dieu ne nous tentera au delà de nos forces (I Cor., x, 13). Dès lors nous sommes toujours en état de résister à la condition de le vouloir.

4. D'un autre côté, on ne doit pas non plus faire fi du danger de la tentation. Pour bien des gens, l'histoire de leurs tentations est l'histoire de leurs défaites et de leur perte.

Il est des tentations si violentes que nous ne pouvons pas manquer d'en être ébranlés. On les appelle souvent simplement tentations, et ce n'est pas sans raison que nous faisons cette demande : « Ne nous laissez pas succomber à la tentation. »

5. L'utilité des tentations mérite aussi notre attention. Qui n'a pas combattu n'a pas droit aux honneurs du triomphe ; qui n'a jamais été tenté n'a jamais éprouvé sa vertu.

La tentation éclaire notre intelligence en nous faisant mieux connaître la vérité. Elle détruit l'estime exagérée que nous avons de nous-mêmes. Elle nous montre tout le mal dont nous sommes capables : elle nous montre aussi le degré de fidélité que nous avons atteint avec la grâce de Dieu. Nul ne sait l'étendue de son courage, le danger seul nous l'apprend.

La tentation trempe et fortifie la volonté. Plus violemment un arbre est secoué par le vent, et plus profondément il enfonce ses racines.

La tentation conduit à une union plus étroite avec Dieu. Dieu permet les tentations chez les âmes droites, afin qu'elles sentent par expérience leur misère et le besoin qu'elles ont de secours. Elles expérimentent par là toute la force de leur perversité. Des pensées mauvaises, des désirs bas de toutes sortes remplissent leur esprit ; les

passions sont en quelque sorte déchaînées, et aux basses inclinations de la faible nature, la puissance du mal ajoute encore ses noires suggestions. Poussé ainsi jusqu'aux limites du consentement, l'homme se sent à bout de ressources ; plein de confiance, il se jette entre les bras de Dieu, et, dans un profond sentiment de reconnaissance, il emploie les moyens surnaturels que la bonté divine a établis dans l'Église pour notre direction et notre salut.

Le moment de la tentation est le meilleur pour atteindre le but de notre vie : « Mes frères, considérez comme le sujet d'une extrême joie les diverses afflictions qui vous arrivent, sachant que l'épreuve de votre foi produit la patience. Or la patience doit être parfaite dans ses œuvres, afin que vous soyez parfaits et accomplis en toute manière et qu'il ne vous manque rien. » (Jac., I, 2, ssq.)

6. Pour que les tentations nous soient utiles, il faut savoir y résister. Au temps de la paix nous devons fortifier notre volonté par la pratique de la domination sur nous-mêmes, nous devons veiller et prier, nous devons nous maintenir dans le repos intérieur et le calme.

Il est des tentations qu'il faut combattre directement avec une grande décision, sans discuter avec l'ennemi, sans entrer avec lui en pourparlers.

Il en est d'autres que l'on doit chasser et écarter en leur opposant un principe de foi.

D'autres enfin doivent être simplement méprisées : il suffit d'en détourner son esprit. Tel est le cas notamment pour celles qui proviennent de l'imagination. Les fantômes de l'imagination ressemblent à une troupe de saltimbanques, qui jouent lorsqu'on les regarde et qui se démènent d'autant plus qu'on leur prête plus d'attention, mais qui cessent de jouer dès qu'on détourne les regards.

CHAPITRE IX

L'OPÉRATION DE LA GRACE DIVINE

1. La vie chrétienne se compose, dans chacune de ses parties, de la grâce divine et de la coopération humaine.

L'histoire de la vocation des Apôtres nous donne des lumières pleines d'enseignements sur l'opération de la grâce divine.

Qu'étaient les Apôtres avant d'être appelés? Des hommes du peuple, grossiers, peu cultivés. Nous ne voyons nulle part qu'ils se fussent signalés par une vertu éminente. Leurs sentiments étaient tout humains, et ils ne comprenaient que difficilement les salutaires enseignements du Christ.

Et cependant ces hommes furent appelés à l'apostolat (Marc., III, 13; Joan., XVII, 6,11,24; XVIII, 9) pour vivre auprès du Christ, pour devenir ses messagers et ses représentants auprès des hommes. Ils devaient être investis de la charge de docteurs, de pasteurs et de prêtres, ils devaient être le fondement et les chefs de l'Église, les assesseurs du jugement dernier. (Matth., XIX, 28.)

Que suit-il de là? Votre faiblesse et votre penchant au péché ne doivent jamais vous décourager lorsqu'il s'agit de suivre un appel de la grâce divine. A considérer leur

nature, ces hommes ne pouvaient en rien contribuer au succès apostolique. Dieu, il est vrai, a coutume de tirer parti des qualités naturelles; mais il n'en a pas besoin.

Soyez bien convaincu, que dans toutes vos bonnes œuvres, la grâce de Dieu fait tout et que vous n'êtes pour ainsi dire rien.

2. Comment se fit la vocation des Apôtres? Bien que la grâce fût essentiellement une opération intérieure et particulière sur l'intelligence et la volonté, elle se servit cependant d'un intermédiaire extérieur. Cet intermédiaire fut Jean-Baptiste, ce fut en particulier la vue, la manifestation du Christ (Joan., I, 29-36).

Le Christ appela ses Apôtres progressivement, d'abord à le suivre pour un temps (Matth., VI, 18-22; Marc., I, 16-20); puis à le suivre en renonçant à toutes les autres occupations extérieures (Luc., V, 2-11); enfin il les choisit comme Apôtres (Matth., X, 1-2; Marc., III, 13-19; Luc., VI, 13-16).

En outre, le Seigneur daigna se conformer au caractère particulier de chacun. Il gagna André et Jean par l'amitié (Joan., I, 37-40). Il ouvrit à Simon-Pierre la perspective d'une haute vocation et d'un grand avenir (Joan., I, 40-42). Il se contenta d'une simple invitation et d'un appel pour Philippe et pour Matthieu (Joan., I, 43; Luc., V, 27). Il découvrit à Nathanaël l'état de sa conscience, que Dieu seul pouvait connaître (Joan., I, 45-50). Ainsi sa grâce cherchait partout les points de contact et les traits de liaison, et elle s'en servait.

Que suit-il de là? Il faut avoir la plus grande confiance en l'amour et en la condescendance de Dieu. Comme une mère aimante s'incline vers son enfant, ainsi Dieu

condescend jusqu'à vous, pour vous porter peu à peu là où il veut.

Vous devez donc observer avec soin l'opération de la grâce divine en vous, et vous efforcer de correspondre à ce que Dieu attend de vous.

3. Que fit enfin des Apôtres la grâce divine? Tous devinrent dignes de vivre en commun et d'habiter avec le Christ (Matth., XIII, 16 ; Luc., X, 23), de participer à la plénitude de sa puissance (Matth., X, 8 ; Marc., III, 15). Par là même ils étaient appelés à la plus haute sainteté ; toute la grandeur de la vertu chrétienne devait briller en eux. Et c'est ce qui arriva.

Saint Pierre, si lâche auparavant, prêcha hardiment la vérité chrétienne le jour de la Pentecôte à la foule assemblée. Lorsque les Apôtres, auparavant si terrestres, durent souffrir les injures et la persécution pour l'amour du Christ, il est dit d'eux : « Ils sortirent de là tout remplis de joie. » (Act., V, 41.)

Mais tous ne furent pas préservés de toute faute par le don de la grâce de la vocation. Pierre renia le Seigneur, Judas devint même un traître.

Que suit-il de là? Il ne faut pas me croire assuré de mon salut parce que j'ai déjà reçu beaucoup de grâces. Saint Philippe de Néri avait coutume de faire chaque jour cette prière : « Seigneur, gardez-moi; autrement je vous trahirai aujourd'hui même. »

A cette crainte salutaire je dois joindre une ferme confiance en la puissance de la grâce divine. Par moi-même je ne puis rien, mais je puis tout en Celui qui me fortifie. Tout bloc de marbre renferme la matière d'un chef-d'œuvre ; dans tout cœur humain, il y a un saint.

A l'exemple des Apôtres, je dois suivre l'appel de la

grâce, promptement et avec empressement, avec joie, avec persévérance et constance.

La raison humaine a si bonne opinion d'elle-même, qu'elle est naturellement portée à mésestimer les opérations de la grâce divine et à les considérer comme insignifiantes.

CHAPITRE X

LE MIRACLE DE CANA

1. Le miracle opéré aux noces de Cana est, pour la vie tout entière du Christ, d'une importance caractéristique.

C'est dans le miracle de la résurrection du Christ que se révèle le plus clairement le caractère miraculeux; mais le miracle de Cana est le commencement des miracles de Jésus (Joan., II, 11).

Dans ce miracle, Dieu montre qu'il est le maître absolu de la nature. Les circonstances et les témoins de ce miracle le rendent irréfutable; il paraît simple, il semble presque le résultat des circonstances.

C'est la Divinité condescendant aux préoccupations de l'humanité, la Divinité qui s'intéresse aux moindres désirs des humains.

Le fait que le miracle de Cana se produit à l'occasion de noces, prouve que les événements joyeux de la vie humaine n'ont en eux-mêmes rien qui puisse déplaire à Dieu. Il symbolise aussi le mariage surnaturel du Christ avec l'humanité (Ephes., v, 32).

2. La cause du miracle est la présence de la Mère de Jésus aux noces et sa prière confiante.

Le Sauveur n'avait pas, semble-t-il, l'intention d'accomplir son premier miracle dans cette occasion. Mais il vit la foi et la confiance de sa sainte Mère, la sympathie pleine d'égards qu'elle témoignait à ses hôtes: il écouta sa demande.

Par le seul fait qu'il accepte l'invitation, même de gens de condition médiocre, le Sauveur manifeste déjà sa bienveillance pour les hommes.

Il n'est pas non plus sans importance que le Seigneur signale sa première sortie de la vie de famille par ce premier miracle, et que ce miracle est opéré au moment où se fonde une nouvelle famille, et pour la consolation des membres de cette famille. L'importance de la vie de famille reçoit ainsi une confirmation singulière.

Le prodige de Cana est une digne conclusion de la préparation immédiate de l'Homme-Dieu à sa mission publique, il marque le moment où l'Homme-Dieu sort de l'obscurité de la vie privée et où il entre dans la vie publique, qu'il doit illustrer par tant de miracles ; de plus, il affermit la foi de ses disciples, il nous invite à la confiance en Dieu, il manifeste la puissance d'intercession de sa très sainte Mère. Avec le miracle de Cana commence la longue série de grâces obtenues par l'intercession maternelle de la très sainte Vierge. C'est une indication que, dans le royaume de la grâce, tout passe par les mains de la Mère de Dieu. Les chrétiens l'ont de tout temps compris et ils ont agi en conséquence.

CHAPITRE XI

LE ZÈLE DE LA GLOIRE DE DIEU

1. Le Christ chasse les vendeurs du temple à l'occasion de la fête de Pâques; c'est là un événement significatif (Joan., II, 13-25). Le Seigneur voulait se manifester comme Messie, dans sa mission divine, comme docteur, maître et réformateur de tout ce qui constitue l'essence de la religion.

L'occasion de cette réforme fut un abus : des marchands, quittant les portiques éloignés du parvis des païens, osaient porter leurs tréteaux jusque dans le parvis des fidèles, et ils troublaient par leur désordre le calme et la dévotion des adorateurs. C'était là un scandale public, une profanation de la maison de Dieu, un amour excessif du gain.

Précédemment, le Seigneur avait été témoin de cet abus, il l'avait vu avec douleur, mais il l'avait toléré avec patience parce qu'il n'appartenait pas à des particuliers d'intervenir. Mais lorsqu'il eut inauguré sa mission publique, son zèle pour la gloire de Dieu le contraignit à agir pour la réforme des abus.

Il le fit avec modération. Ses exhortations bienveillantes étant restées vaines, il ordonna aux vendeurs de colombes

d'emporter leurs cages, tandis qu'il chassait les autres marchands et renversait les tables des changeurs : « Ne faites pas de la maison de mon Père un marché. » C'est le Fils de Dieu qui parle ainsi.

L'acte courageux du Seigneur fut un coup donné dans la bourbe de l'hypocrisie et de l'incrédulité. Ses ennemis lui en demandèrent raison. Et par là le Christ manifeste dans ses paroles et dans ses actes le cours de sa destinée.

2. Ce fait nous révèle l'ardeur de son zèle pour la gloire de son Père céleste (Joan., II, 17). Partout ce zèle énergique éclate chez le Seigneur. Partout et en toute occasion il répand la lumière (Matth., IX, 35), dans la campagne, dans les villes (Matth., XIV, 14 ; Luc., V, 3 ; XIII, 22 ; Joan., IV, 6).

Et en cela le Christ doit être notre modèle.

L'équité et la justice exigent de vous un tel zèle. Si vous cherchez la gloire de Dieu, vous poursuivez le but splendide que poursuit toute la création, que le Christ et Dieu lui-même se proposent de toute éternité.

Beaucoup font preuve d'une humilité fausse et dangereuse en refusant d'employer leurs facultés au service de Dieu et du prochain, sous prétexte qu'ils sont trop faibles ou trop enclins à l'orgueil. Vains prétextes ! La vérité est qu'on redoute les désagréments qui pourraient accompagner la pratique d'un tel zèle.

3. Cependant ce zèle doit être réglé d'après l'exemple de Jésus-Christ.

Il doit être désintéressé. C'est ce qu'il fut en Jésus-Christ (Joan., VIII, 50). Jésus rapporte tout à son Père céleste (Joan., VII, 16 ; VIII, 42 ; XIV, 6, 10, 12 ; XVII, 1, 4). Celui qui cherche la gloire de Dieu doit être convaincu

qu'il faut s'oublier soi-même, se préparer aux humiliations, au support de la persécution et du mépris. Le Christ ne voulut recevoir sa propre gloire que de son Père (Joan., VIII, 50; XVII, 1) et au prix de sa gloire extérieure et de sa vie (Joan., XIII, 31).

Le zèle pour la gloire de Dieu doit être prêt aux sacrifices. Bien souvent il exige le renoncement à la faveur des hommes, aux aises et aux autres biens de la vie.

S'il s'agit de vous exposer au danger pour Dieu, ne craignez donc pas les blessures. Il est préférable de faire le bien en courant le risque de nombreuses imperfections, que d'y renoncer par crainte du péché.

En outre, ce zèle doit être mesuré, prudent, éclairé.

Le zèle impétueux, sans la modération et la circonspection, détruit plus qu'il n'édifie. Aussi beaucoup ne font aucun bien parce qu'ils veulent trop en faire; ils gâtent tout ce qu'ils veulent améliorer.

Ce zèle doit constamment tendre à la plus grande gloire de Dieu. C'est dans cet esprit que le Christ fit le choix de ses travaux; il choisissait toujours le plus nécessaire, le plus utile, le plus vaste et le plus solide.

L'égoïsme humain comprend peu le zèle pour la gloire de Dieu, il est avide de récompense, avide de jouissance; même dans le service de Dieu, il considère exclusivement son intérêt, sans jamais porter plus haut ses regards. L'âme infectée de ce venin ne cherche dans la vertu chrétienne et dans le zèle qu'une jouissance pour son égoïsme, un ornement pour sa personnalité; elle craint le péché, moins parce qu'il est une offense de Dieu que parce qu'il la souille elle-même. Son repentir est plus un dépit qu'une douleur, et ce qu'elle tient pour contrition est un mouvement de sa vanité blessée.

Pour vous garder de vues si mesquines, nourrissez sou-

vent votre esprit de hautes pensées, qui se rapportent à la plus grande gloire de Dieu! Qu'est-ce donc que mon bonheur, mes satisfactions, en comparaison de la gloire du Très-Haut? Oubliez-vous, afin de n'avoir de zèle que pour la plus grande gloire de Dieu.

CHAPITRE XII

LA CONFIANCE EN DIEU

1. La confiance, c'est l'abandon de soi à Dieu. C'est la certitude que Dieu ne nous fera pas défaut. Avoir confiance, c'est reconnaître la toute-puissance de Dieu, sa sagesse, sa bonté, sa fidélité.

Les difficultés qui entravent la confiance sont en partie intérieures, en partie extérieures ; en partie elles proviennent de ce que nous ne savons pas comprendre les voies divines. Trois miracles de l'Évangile nous rappellent que dans toutes les difficultés nous devons compter sur la protection de Dieu.

Le but du miracle de la pêche (Matth., iv, 18, sq. ; Marc., i, 16, sq ; Luc., v, 1, sq.) était de convaincre Pierre qu'à l'appel du Christ tous les soucis inquiétants — soucis de famille, soucis matériels, soucis des travaux futurs dans la nouvelle vocation apostolique — sont superflus. Pierre reçut le gage que sur la parole de Dieu toutes choses tournent à bien.

L'apaisement miraculeux de la tempête (Matth., viii, 23, sq. ; Marc., iv, 35, sq. ; Luc., viii, 22, sq.) devait fortifier les Apôtres contre les difficultés et les persécutions extérieures. Le Christ reproche aux Apôtres leur manque

de foi en sa divinité, qui ne dort jamais, qui ne nous abandonne jamais (Matth., VIII, 26; Marc., IV, 10; Luc., VIII, 26). « Quel est donc celui-ci qui commande au vent et aux flots ? » Les tempêtes et les persécutions sont inévitables: la seule opposition naturelle qui existe entre le christianisme et le monde les fait naître ; mais le Seigneur Dieu ne laissera pas périr son œuvre.

La marche miraculeuse sur le lac (Matth., XIV. 24, ssq.; Marc., VI, 47, ssq.; Joan., VI, 17, ssq.) a pour but d'inviter à une juste confiance en Dieu dans toutes les circonstances. Les Apôtres avaient été envoyés par le Seigneur sur le lac durant une tempête, et ils éprouvaient beaucoup de peine et de fatigue à naviguer. Alors le Seigneur leur apparut marchant sur les eaux, pour fortifier leur confiance en montrant sa puissance sur les éléments. Le miracle ne manqua pas son effet (Joan., VI, 18, 19 ; Matth., XIV, 33).

Poussé par un zèle inutile, Pierre demanda de marcher sur les eaux au-devant du Seigneur. Le Christ lui dit : « Viens ! » Mais comme la confiance de Pierre était faible, il commença à enfoncer. Il cria au secours, et le Seigneur lui tendit une main secourable (Matth., XIV, 30, 31).

2. Vous aussi, vous devez en toute circonstance vous confier au Seigneur. Il n'exigera jamais rien au-dessus de vos forces. Le Seigneur pense à vous, il est avec vous, que vous le reconnaissiez ou non ; il aplanit les vagues, il ranime le courage et il corrige les fautes.

Vous ne devez jamais être irréfléchi et présomptueux; mais si vous l'avez été et que vous éprouviez la faiblesse humaine, ne vous découragez point. Dieu est proche, il vous tend la main : saisissez-la par la prière et par la confiance.

Cette confiance est nécessaire ; elle est justifiée, elle est

la marque d'un cœur fort ; c'est un sublime hommage rendu à Dieu.

Ne perdez pas courage si Dieu vous envoie, contre toute attente, des épreuves sensibles ; ce sont des coups salutaires ; ils ont pour but d'ouvrir un ulcère caché qui, sans cela, vous conduirait à la mort.

De même que la nature et la religion, la Providence a ses mystères, qui ne nous apparaîtront clairement que plus tard, au dénouement des choses. Ces mystères sont pleins d'amour pour nous, quoique souvent ils semblent opposés à nos bonnes intentions et à notre manière de voir.

« Les hommes les plus simples savent, dit saint Ephrem, quel fardeau leur âne peut porter, et ils ne le chargent pas outre mesure, afin qu'il ne soit pas accablé. Le potier sait le temps que l'argile doit rester dans le four, et il la laisse dans le feu aussi longtemps qu'il faut. Ainsi donc vous parlez sans réflexion lorsque vous dites que Dieu, qui est la vérité et l'amour infinis, vous impose un fardeau trop lourd et vous laisse trop longtemps dans le creuset de la tribulation. »

CHAPITRE XIII

PUISSANCE DE LA PRIÈRE

1. A différentes reprises, le Christ a exprimé cette pensée : « Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez tout ce que vous voudrez, et il vous sera accordé. » (Joan., xv, 7.)

Nous devons prier Dieu, non pas qu'il ait besoin de nos prières pour savoir nos désirs, mais pour reconnaître en lui, d'une manière conforme à la nature humaine, le Tout-Puissant, qui peut nous aider, Celui qui sait tout et qui connaît nos demandes, notre bon Père qui aime à nous secourir.

Par la prière, nous pratiquons des vertus qui correspondent excellemment à nos relations avec Dieu et au but de notre existence.

Nos prières doivent s'appuyer sur la confiance. Beaucoup vont puiser à la source ; tous y prennent de l'eau, mais non pas tous en égale quantité ; ils en ont d'autant plus que le vase est plus grand. Nous recevons d'autant plus de grâces par la prière que le vase de notre confiance est plus vaste.

Dieu accorde les grâces en raison directe de la prière. Dieu a promis d'exaucer la prière.

Les prières tendent au bien. Le Bon Dieu, le dispensateur de tout bien, manquerait-il de bons motifs d'exaucer la prière ?

Dans la créature, tout mouvement vers le bien provient en définitive de Dieu; de même, donc, le mouvement vers le bien, qui trouve dans la prière son expression naturelle, provient de Dieu. Si Dieu a eu des raisons pour mettre les bons désirs dans un pauvre cœur humain, il peut bien aussi avoir des raisons d'aider à la réalisation de ces désirs.

2. Les êtres raisonnables touchent à Dieu de beaucoup plus près que les êtres irraisonnables. Les désirs qui s'agitent dans les cœurs humains seront donc, devant Dieu, beaucoup plus efficaces que les aspirations des choses matérielles.

Dieu veille avec tant de libéralité à ce que le désir du plus petit insecte soit satisfait conformément à l'ordre, et il ne comblerait pas les bons désirs de l'homme !

La bonté du cœur, avec laquelle les hommes généreux cherchent à satisfaire selon leur pouvoir les désirs légitimes de leur prochain, n'est qu'un reflet affaibli de cette bonté infinie qui est le propre de la Divinité.

Dieu, l'Infini, n'a pas jugé indigne de lui de me créer : il ne juge pas non plus indigne de lui de me secourir.

Par suite des rapports intimes entre Dieu et l'homme, il n'y a pas de doute que bien des choses que Dieu opère dans la nature doivent être attribuées aux vœux et aux prières des hommes craignant Dieu.

« Les prières peuvent, comme le dit saint Thomas d'Aquin, être efficaces auprès de Dieu sans qu'il se produise un empiètement sur l'ordre immuable de la Providence divine ; car, dans l'ordonnance de la Providence

divine, il a été primitivement tenu compte de ce fait que telle ou telle prière de tel individu serait exaucée.

« Nous ne prions pas pour changer les dispositions divines, mais pour obtenir ce qui, dans l'économie divine, s'accorde avec notre prière. »

Souvent, lorsque nous demandons des choses temporelles, notre prière n'est pas exaucée de la façon que nous souhaitons. Cela vient de ce qu'elle est souvent entravée par la faiblesse de notre volonté et par l'étroitesse de nos vues, ou de ce qu'elle ne s'accorde pas avec les plans de Dieu.

Quels sont les parents qui remplissent toujours tous les désirs de leurs enfants? Le Christ a prié sur le mont des Oliviers, et cependant le calice des douleurs ne s'est pas éloigné.

CHAPITRE XIV

LE ZÈLE DES AMES ET L'APOSTOLAT

1. Par zèle des âmes, on entend cet amour des hommes qui voudrait les rendre tous heureux au point de vue des intérêts éternels.

Dans le Christ, le zèle des âmes n'était pas seulement une vertu secondaire qu'il exerçait à l'occasion, mais bien plutôt la vertu qui a dominé l'ensemble de sa vie. S'il vient, c'est pour délivrer son peuple (Matth., I, 21). Le but de son œuvre était de donner à tous la vie véritable (Joan., VI, 40 ; X, 10).

Le Sauveur exerça le zèle des âmes dans une soumission complète à la volonté de son Père céleste. Il l'a fait par amour pour les hommes, pour nous ; par suite, il ne s'est point contenté de pitié et de désirs ; il a tout sacrifié, il l'a fait avec le plus grand désintéressement ; il n'a pas cherché sa satisfaction terrestre, ni son honneur, ni son avantage temporel, mais uniquement l'honneur de Dieu. Il l'a fait enfin avec une grande prudence.

2. Le Christ veut que tous ceux qui lui appartiennent soient remplis du zèle apostolique, suivant les circonstances de leur état.

Nul ne doit se considérer comme un chrétien fidèle, s'il ne s'intéresse pas amoureusement aux âmes auxquelles le Christ s'est intéressé jusqu'à verser son sang pour elles.

Il y a l'apostolat de l'enseignement public, qui est réservé à l'Église et qu'on ne peut exercer sans une mission expresse. Mais il y a, en outre, l'apostolat de l'enseignement privé, l'apostolat de la prière, l'apostolat du bon exemple, l'apostolat de l'aumône pour l'entretien et le soutien des œuvres fondées pour le bien des âmes.

Nous devons aider l'Église dans l'accomplissement des grands devoirs qui lui incombent. Nous devons faire des sacrifices pour nos parents et nos amis, pour notre patrie, à bien plus forte raison pour l'Église.

Mettez-vous au service de la vérité. L'homme peut-il donner à l'homme quelque chose de plus grand que la vérité ?

« Priez les uns pour les autres, afin que vous soyez sauvés. » (Jac., v, 16.) De même qu'il dépend de la prière, le salut des âmes dépend aussi souvent d'efforts mutuels.

Sauvez ce qui peut être sauvé ! mais soyez prudent. Il faut beaucoup de prudence pour secourir sans danger ceux qui sont sur le point de se noyer.

Plus d'un qui ne savait pas nager s'est jeté à l'eau pour secourir un homme en danger, mais ils ont péri tous deux.

Tout en prenant soin de l'âme d'autrui, vous ne devez jamais négliger votre propre salut. Qui veut corriger les mœurs des autres et ne commence point par s'amender lui-même, perd sa peine et son temps.

Ceux qui veulent faire le bien parmi les hommes doivent s'efforcer de plaire non seulement à Dieu, mais aussi aux hommes en vue de Dieu; ils doivent régler leur zèle

pour l'honneur de Dieu d'après la nature diverse de chaque individu.

Aux hommes complètement absorbés par les choses de la terre, il ne faut pas de prime abord parler de questions de haute vertu, car c'est en réalité jeter une ligne sans amorce.

« Privez-moi de tout, ô Seigneur ! Laissez-moi seulement sauver des âmes ! » C'est la prière de saint François de Sales.

CHAPITRE XV

PUISSANCE DU BON EXEMPLE

1. « Que votre lumière brille aux yeux des hommes, disait le Seigneur, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient le Père qui est aux cieux. » (Matth., v, 16.)

Ce n'est pas seulement par la prédication des Apôtres, mais plus encore par l'exemple des vertus des chrétiens, que le monde s'est converti au christianisme.

Une once de bon exemple vaut plus que cent livres de paroles. Sans une vie pieuse, les paroles scandaliseront ; elles sont comme la cloche qui appelle à l'église, mais qui elle-même n'y entre jamais.

L'eau prend les bonnes et les mauvaises qualités du fond sur lequel elle court, et souvent vous reconnaîtrez quelles gens fréquente un homme.

2. Gardez-vous avec grand soin de donner aux autres le mauvais exemple; agissez de façon à édifier les autres ; mais ne faites jamais rien dans le seul but d'être loué.

Le Christ recommande très instamment d'éviter le péché de scandale. Le scandale est toute action, toute parole, toute omission qui éloigne de Dieu le prochain, ou qui l'écarte de la voie du bien, ou qui l'amène au péché.

Le scandale peut être de deux sortes : séduction proprement dite, lorsqu'on a en vue de faire pécher les autres ; et incitation coupable au mal, lorsqu'on fait quelque chose de scandaleux, tout en prévoyant la faute d'autrui.

« Il est nécessaire qu'il y ait des scandales, dit le Seigneur, mais malheur à l'homme par qui vient le scandale ! » (Matth., XVIII, 7.) Le Sauveur, si modéré d'ordinaire, prononce, quand il s'agit de ceux qui scandalisent les jeunes ou les faibles, cette effrayante parole : qu'il vaudrait mieux qu'on les traitât comme des chiens galeux.

Si un homme ordinaire pèche, c'est une montre mal réglée qui ne trompe qu'une personne. S'il s'agit d'un homme haut placé, c'est une horloge publique qui indique mal les heures : l'erreur s'étend beaucoup plus loin.

De même qu'il y a péché à donner du scandale, de même il y a faute à se scandaliser trop facilement.

Qu'un honnête homme commette une faute, ce n'est pas une raison pour l'imiter. On s'aperçoit que tel grand homme a tel ou tel défaut, mais on ne songe pas que ce n'est point ce défaut qui en fait un grand homme.

CHAPITRE XVI

LE SOIN DES ENFANTS

1. Le Christ a un grand amour et une douce condescendance pour les enfants : « Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les empêchez pas... » Puis il les serra dans ses bras, leur imposa les mains et les bénit (Matth., XIX, 13-15 ; Marc., X, 13-16 ; Luc., XVIII, 15-17). « Quiconque reçoit en mon nom un de ces petits me reçoit, et quiconque me reçoit reçoit non pas moi, mais celui qui m'a envoyé. » (Marc., IX, 36 ; Luc., IX, 48 ; Matth., XVIII, 5.)

Le Christ ne change rien à l'ordre établi par Dieu dans la nature ; il lui donne une base plus profonde et lui confère une signification plus haute.

Ne méprisez point les enfants, car le royaume des cieux leur appartient ; en eux, toute la magnificence des fleurs est en germe, en eux sommeille le divin printemps de toute la vie.

Selon l'ordre de la nature, les enfants dépendent essentiellement, sous le rapport physique et spirituel, de l'assistance et de l'influence de leurs parents, et aussi d'autres personnes. De là l'effroyable malédiction que le Seigneur prononce sur ceux qui sont une occasion de scandale pour les enfants (Matth., XVIII, 6).

L'éducation de l'enfant consiste à favoriser les bonnes dispositions naturelles, à entraver les mauvaises, à rendre le cœur de l'enfant accessible à la grâce divine, à surveiller tout le développement de l'enfant avec tout ce qui peut influencer son progrès.

2. Le Christ est le maître et le modèle de tous les éducateurs.

En lui nous trouvons (nous suivons ici les idées du Père Meschler) les qualités que doit posséder l'éducateur. Il fait voir son autorité qu'il a reçue de Dieu, son Père céleste. Il est un modèle de charité pour les faibles, les miséreux, en particulier pour les enfants ; un modèle de douceur, de compassion, de patience. Il montre partout cette prudence qui choisit les bons moyens pour atteindre le vrai but. De plus, le Seigneur pratiqua l'œuvre de l'éducation non comme mercenaire, mais il la regarda comme une sublime vocation qu'il tenait de son Père.

Dans l'éducation, l'essentiel n'est point de former l'enfant en vue des choses d'ici-bas ; c'est le but final, la fin dernière qui doit tout dominer. « Que sert à l'homme de gagner l'univers ? » (Matth., xvi, 26.)

Le chef-d'œuvre de l'éducation est de rendre l'homme capable de faire un bon et noble usage de sa liberté. Dans l'homme, le Sauveur considère l'enfant de son Père céleste; et, plein de sollicitude, il le reçoit à son école avec toutes ses aptitudes. Il prend en considération la liberté de la volonté et en tient compte aussi bien dans l'accomplissement des devoirs (Matth., xix, 17) que dans les obligations les plus élevées de la perfection (Matth., xix, 21). Il tient compte des faiblesses de la nature humaine et insiste sans relâche sur la mortification et le renoncement (Matth., xvi, 24; Luc., ix, 23 ; xvii, 33 ; Joan., xii,

25). Cette recommandation revient sous la forme des applications et des images les plus diverses (Matth., VII, 13; Luc., XIII, 24).

L'instruction religieuse, le fréquent rappel du but dernier de l'homme et des motifs de piété, qui doivent faire pratiquer la vertu, font partie d'une bonne éducation.

Les promesses et les récompenses sont aussi un moyen d'éducation. Le Sauveur exige beaucoup, mais il promet encore plus. Il ne ménage ni la reconnaissance ni la louange.

Dans tout enfant il y a tout ce qu'il faut pour faire un ange, mais aussi un démon. Les grands défauts se retrouvent en germe chez les enfants. Malheur à qui s'efforce de satisfaire leur humeur coupable! On peut tout attendre d'un enfant.

Les remontrances, les menaces et les punitions sont également des moyens d'éducation. Le Sauveur lui-même employait ces moyens, mais de telle sorte qu'il ne cherchait point d'avance l'occasion d'effrayer et de punir (Luc., IX, 56; Joan., III, 17; XII, 47); qu'il voulait beaucoup moins menacer que donner des encouragements: qu'il n'employait la menace et le châtiment que dans le cas où les autres moyens paraissaient impuissants. Quand il trouvait de la bonne volonté, il était bienveillant dans ses remontrances (Matth., XX, 22; Marc., IX, 32; Joan., XX, 27; XXI, 15); en quelques rares circonstances seulement le ton fut un peu plus vif (Marc., VIII, 17; Matth., XVI, 23; XVII, 16).

Un autre moyen d'éducation, c'est l'exercice pratique du bien. Bien souvent, pour opérer un miracle, le Christ réclame d'abord comme une condition la foi et la confiance (Matth., IX, 28; XV, 28; Marc., IX, 22; Luc., XVII, 14; Joan., IV, 50; XI, 15). Il exerçait les siens à l'hu-

milité. Souvent il tirait parti des événements du jour pour y rattacher ses enseignements et ses exhortations (Luc., XII, 13, seq. ; XIII, 1, seq. ; XIV, 7, seq. ; XVIII, 24, seq.) : il recommandait souvent la pratique de la prière, du renoncement, de la patience, de la charité.

Le Sauveur ne brusque rien, il n'accable personne (Luc., V, 33-39) ; il n'est pas importun ; il n'insiste pas sur tout également, mais selon l'utilité de ceux à qui il s'adresse ; il tient compte du degré de bonne volonté qu'il rencontre (Matth., XIX, 16-21).

3. Le Sauveur ferme les yeux sur des imperfections, en vue d'obtenir un plus grand bien (Joan., III, 2 ; VII, 50, 51). Il se met à la portée de ceux avec qui il a affaire, et traite chacun selon son caractère et selon ses diverses aptitudes. Il traite différemment Jean (Joan., I, 39), Philippe et Mathieu (Joan., I, 43 ; Matth., IX, 9), Nathanael (Joan., I, 47, seq.). Par des encouragements (Luc., V, 10), par des remontrances tantôt pleines de douceur (Matth., XVII, 24), tantôt plus sévères (Matth., XVI, 23), par un sérieux avertissement (Luc., XXII, 34, 46), le Sauveur ramène à la juste mesure de l'humilité chrétienne et du vrai courage le caractère ardent et présomptueux de Pierre : et, malgré les défaillances de son apôtre, il ne lui retire point son affection (Matth., XIV, 31 ; Luc, XXII, 55, seq).

Il observe soigneusement les inclinations désordonnées de ses apôtres ; il les combat d'une manière qui garantit le succès ; il corrige leur ambition (Matth., XX, 24 : Marc., IX, 32, seq.), leur jalousie (Luc., IX, 50).

Il les anime à la pratique de toutes les vertus : la foi (Matth., XIV, 16, 27 ; XV, 32 ; XVI, 6, 15 ; XVII, 24 : Luc., VIII, 25 : Joan., VI, 68), le détachement des choses terrestres (Luc., XIV, 26), la vigilance (Luc., XII, 42), les privations

extérieures (Matth., XII, 1 ; Luc., XII, 33), la patience et la joie dans la persécution (Matth., X, 16) ; il veut que les siens travaillent (Matth., VIII, 18 ; Marc., IV, 35 ; VI, 31, 45 ; VIII, 10 ; Luc., IX, 14).

A plusieurs reprises il envoie ses disciples exercer l'apostolat, mais il le fait avec prudence, avec tous les ménagements requis pour des commençants (Matth., X, 5 ; Marc., VI, 7 ; Luc., X, 1) ; à leur retour il les questionne sur leurs faits et gestes (Marc., VI, 30). Le Sauveur se préoccupe affectueusement de leurs besoins (Luc., X, 7 ; XXII, 35) et les défend contre les attaques des pharisiens (Marc., II, 16).

Dans tous vos rapports avec les enfants, regardez Jésus-Christ, votre modèle. Elevez les enfants dans l'esprit et selon les principes du Christ. Sans le Christ, l'éducation n'est que désordre et perversion. L'éducation moderne — éducation sans religion — forme des hommes qui s'adorent eux-mêmes, des jouisseurs ; des hommes qui ne répandent point le bonheur autour d'eux, mais qui sont les fléaux de l'humanité.

CHAPITRE XVII

DE L'HUMEUR PACIFIQUE

1. L'homme pacifique est celui qui fait volontiers des sacrifices pour conserver ou pour rétablir la paix avec son prochain : « Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés les enfants de Dieu. » (Matth., v. 9.) « Rendez ma joie pleine et entière, dit l'Apôtre, étant tous parfaitement unis ensemble, n'ayant tous qu'un même amour et les mêmes sentiments. » (Philip., II, 2.)

Comme les autres vertus chrétiennes, l'humeur pacifique est avant tout un don naturel, mais ce don puise dans les enseignements chrétiens des motifs plus élevés, la grâce le transforme, le rend capable du sacrifice et lui donne une valeur surnaturelle.

Soyez circonspect. Les hommes sont enclins à manifester leurs opinions d'après leurs intérêts, et à raisonner d'une chose nouvelle d'après leurs préjugés. Cela est vrai des autres, cela est vrai de vous.

Pour disputer, il faut être deux ; dans les relations ordinaires, ne soyez jamais le second.

Evitez les chocs d'opinions différentes ; il est cependant des circonstances où le devoir demande que l'on préfère la guerre à la paix.

Vous ne devez contredire les autres que si vous avez pour cela des raisons suffisantes. Distinguez avant tout entre le bon et le juste, et entre le mal et le faux.

Gardez-vous de toute amertume personnelle. Si vous avez fait une blessure, il est bon, d'ordinaire, de panser la plaie ; faites ce qu'il faut pour cela, mais ne dépassez pas la mesure.

Il est des gens d'un caractère si âpre, qu'ils voient toujours le côté blâmable, non par passion, mais par inclination naturelle. Ils ont toujours à critiquer et, la plupart du temps, avec exagération ; d'une paille ils font une poutre pour blesser l'amour-propre. Si la passion s'en mêle, ils poussent tout à l'extrême.

Un caractère noble s'efforce de tout excuser, sinon expressément, du moins en n'en tenant pas compte. Toutefois, l'excuse a ses limites. On peut supporter et estimer celui qui s'est trompé innocemment, sans vouloir pour cela que l'erreur soit la vérité.

2. L'homme vertueux est comme un arbre touffu qui, exposé aux rayons brûlants du soleil, conserve de la fraîcheur sous ses branches.

Gardez-vous d'employer contre le mal des remèdes qui l'aggravent.

Souvent l'art du médecin est de ne pas employer de remèdes. Une retraite opportune assure la victoire pour la suite.

Une source se trouble quand on l'agite ; elle redevient claire pourvu qu'on la laisse tranquille. Contre la discorde et le trouble le meilleur remède est souvent de laisser les choses suivre leur cours ; elles se calment d'elles-mêmes.

Une contradiction légère et modérée assaisonne la con-

versation. Mais de la moutarde, on ne fait pas un plat de résistance.

Certaines discussions rappellent trop deux chauves se querellant pour un peigne.

Il est des caractères qui, de tout, voudraient faire un cas de guerre. De plus, tout ce qu'ils font et disent n'a d'autre but que de leur procurer la victoire. Leur mobile n'est pas la vérité : c'est d'avoir toujours raison.

Apprenez à supporter la contradiction sans perdre le calme de l'âme. Surtout gardez-vous de l'irritation, si on vous attaque à propos de la vérité.

Par la colère, vous ne vous exposez pas seulement vous-même : vous exposez aussi la vérité pour laquelle vous prenez fait et cause.

On agit, on discute, on blâme : c'est plus qu'il n'en faut pour qu'il se forme un orage ; restez toujours équitable et serein : ce sera le meilleur paratonnerre.

Dans vos relations avec le prochain, ne soyez point comme un verre fragile, auquel on ne peut toucher ni sérieusement ni en jouant. C'est folie de ressentir du dépit pour la moindre offense.

3. Evitez la singularité. Soyez amical. Des manières aimables sont l'ornement de la vie ; une parole agréable prévient bien des difficultés.

Pourquoi ne pas aider au bien par d'aimables paroles ? C'est un grand art de placer toujours à propos le mot juste. Pour être aimable, il faut être pacifique.

Si, par votre influence, directe ou indirecte, vous ne pouvez amener un homme à être ce qu'il doit être, prenez-le tel qu'il est, en toute douceur et patience.

Sachez refuser comme il faut. Un « non » dit avec douceur, satisfait souvent plus qu'un « oui » mordant.

CHAPITRE XVIII

COMPASSION POUR LES MISÈRES HUMAINES

1. L'instinct de la compassion est toujours plus ou moins dans notre nature. Grâce à la raison, ce sentiment devient dans l'homme le principe d'une vertu naturelle. A son tour, cette vertu naturelle s'ennoblit et prend, sous l'action de la grâce et en s'inspirant des motifs chrétiens, une valeur surnaturelle.

Cette condescendance pour la misère humaine est l'un des traits les plus frappants de la vie du Christ. Il est dit de lui : « Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Évangile est annoncé aux pauvres. » (Matth., XI, 5.)

Par compassion pour le peuple affamé, le Seigneur opéra le miracle de la multiplication des pains (Matth., XIV, 14, seq.). C'est le sentiment de la plus profonde compassion qui lui fit rendre à la veuve de Naïm son fils ressuscité (Luc., VII, 15), au père du possédé son enfant guéri (Luc., IX, 43). Il avait une sincère pitié pour toutes les douleurs (Matth., VIII, 16 ; XV, 32). Que de fois ses yeux se remplirent de larmes à la vue de l'infortune des pauvres et des délaissés ! (Matth., XV, 32 ; Marc., VI, 34.)

Le Sauveur passa sa vie répandant des bénédictions et des bienfaits (Act., x, 38).

2. Ainsi en doit-il être des chrétiens. Le Christ déclare que la compassion pour les misères corporelles sera le grand code d'après lequel se fera le jugement dernier.

Versons l'huile bienfaisante et le vin sur les blessures du prochain : ne nous lassons jamais de l'assister et de le consoler.

« Si un de vos frères ou une de vos sœurs n'ont point de quoi se vêtir, et qu'ils manquent de ce qui leur est nécessaire chaque jour pour vivre, et que quelqu'un d'entre vous leur dise : Allez en paix, je vous souhaite de quoi vous couvrir, sans leur donner néanmoins de quoi satisfaire aux nécessités de leur corps, à quoi cela leur sert-il ? » (Jac., II, 15, 16.)

En cette matière, le champ de la charité chrétienne est immense. Elle ne doit donc jamais regarder en arrière, mais toujours en avant : car le nombre des bienfaits dispensés est petit, et la misère que ces bienfaits doivent soulager est immense.

Chez le chrétien, la compassion a ses racines dans l'amour de Dieu qui inspire l'énergie et le dévouement.

Il en va autrement dans le monde antichrétien. Là aussi on trouve souvent — surtout chez les natures tendres — l'instinct de la compassion ; mais il reste simplement l'instinct naturel. Pour la simple raison, il est une faiblesse. Le père du panthéisme moderne (Spinoza) considère la compassion comme un des éléments les plus honteux de notre nature ; il dit que le sage se gardera de troubler les joies de l'existence par la compassion pour la misère d'autrui.

3. Le Christ a exercé la condescendance envers toutes les infirmités humaines. Celui qui est humble ne s'enorgueillit point : il est porté à condescendre.

Le Christ a condescendu en prenant la nature humaine, en vivant dans la plus grande pauvreté, en fréquentant des hommes de toutes classes. Il converse avec les enfants. Sur la demande du centurion, il est prêt à se rendre auprès d'un serviteur malade.

Il est des circonstances où le chrétien doit s'humilier devant ses égaux ou même devant ses inférieurs, et leur rendre des services par amour du prochain. Ici encore le Seigneur est notre modèle : il lave les pieds de ses Apôtres : « Celui qui est le plus grand parmi vous sera votre serviteur. » (Matth., xxiii, 11.)

La charité chrétienne veut que nous supportions ceux-là mêmes qui, humainement parlant, sont insupportables. Le Christ nous l'a enseigné en fréquentant amicalement des pêcheurs pauvres et ignorants, le simple peuple des pêcheurs. Tenez donc toujours les yeux fixés sur votre modèle divin !

4. La prudence naturelle vous le dit : Il ne faut mépriser personne : supportez avec patience des paroles outrageuses ; ne vous irritez pas contre ceux qui sont en colère ; rendez la bénédiction pour la malédiction ; ayez aussi compassion des pécheurs. Si vous découvrez un défaut dans un ami, songez à deux de vos propres défauts.

Les arbres s'inclinent lorsque les fruits mûrissent. Les nuages s'abaissent lorsqu'ils contiennent une pluie bienfaisante. Les hommes bons ne se montrent jamais fiers, même dans la prospérité.

On doit aussi condescendre à la faiblesse d'esprit des autres, mais, cependant, rester ferme dans ses principes.

Soyez de votre temps, mais demeurez indépendant ; donnez à vos contemporains ce dont ils ont besoin, mais non pas ce qu'ils prônent.

5. Soyez plein d'égards pour les faiblesses de votre prochain et comptez avec elles. Le Christ a toujours eu égard à la faiblesse des hommes, quand il s'agissait de manifester sa divinité devant le peuple et d'exiger la foi (Marc., IX, 8 ; Luc., IV, 41 ; VII, 22 ; XXII, 70 ; Joan., V, 18, seq. ; VI, 27, seq. ; VII, 28, seq. ; VIII, 12, 27, 58 ; X, 30 ; XI, 41 ; Matth., XVI, 20) ; de même lorsqu'il a prédit sa passion. Ce n'est que dans la troisième année de sa prédication qu'il parla clairement et qu'il s'est manifesté avec une clarté croissante. Pendant longtemps il pratiqua la patience dans le support de certaines imperfections ; il souffrit, par exemple, que Nicodème, par crainte des Juifs (Joan., III, 2 ; VII, 50), ne se déclarât pas d'abord ouvertement.

Accueillez avec charité, avec affabilité, les âmes affligées ; la Providence divine vous les envoie pour qu'en les consolant, vous teniez auprès d'elles la place de Dieu.

Que votre compassion soit sincère. Le monde est prodigue en marques de sympathie, mais la plupart du temps c'est pure affectation.

Vous avez dans la vie du Christ l'exemple d'une sainte compassion. Rappelez-vous la scène du tombeau de Lazare. Jésus pleura avec ceux qui pleuraient (Joan., XI, 35). Il pleura, sans avoir honte de ses larmes et sans les cacher. « Voyez comme il aimait Lazare. Mais comment a-t-il pu le laisser mourir, lui qui a ouvert les yeux à un aveugle-né ? » (Joan., XI, 36, 37.) Il avait permis cette mort parce que la résurrection de Lazare devait, dans les desseins de Dieu, servir d'une façon éclatante à prouver la divinité du Christ.

On peut marcher à la mort pour quelqu'un par pur sentiment du devoir; mais si nous pleurons sur lui, c'est qu'il possède notre affection, notre cœur. Le Christ a un cœur chaud, aimant, sensible pour la pauvre humanité. En cela encore, il doit être notre modèle.

CHAPITRE XIX

FUIR L'ENVIE

1. L'ennemi du véritable amour du prochain, c'est l'égoïsme effréné, et il se dévoile au dehors sous la forme particulière de la jalousie et de l'envie.

L'envieux est celui qui s'afflige du bonheur de son prochain ou qui se réjouit de son malheur, parce qu'il croit perdre à ce bonheur ou gagner à ce malheur.

La puissance du bien ne connaît pas l'envie : la puissance du mal est pleine de jalousie. L'envie est en contradiction avec l'esprit du Christ.

L'envie est un danger pour tout homme. Il faut être fort pour supporter son propre malheur avec égalité d'âme ; il faut autant de force pour conserver l'égalité de son âme en présence du bonheur d'autrui. Si le bonheur vous a bâti une maison, l'envie vous regarde par la fenêtre.

L'envie est très répandue. La plupart sont dégoûtés de leur part de bonheur, parce qu'ils s'inquiètent sans cesse de ce que d'autres ont et qui leur manque.

Ce vice a besoin d'être constamment surveillé ; car il a de puissantes racines dans le cœur de tout homme.

2. Voulez-vous vous tenir en garde contre l'envie : étudiez et déjouez ses mouvements.

Il n'est pas d'ennemi que vous ne puissiez vous concilier : mais auprès de l'envieux vous ne trouverez jamais grâce.

Si vous êtes plus petit que lui, vous n'avez rien à craindre : il ne vous cherchera pas noise. Si vous êtes plus grand que lui, il vous le fera constamment expier ; ce que les petits ne pardonnent jamais à un autre, c'est d'être plus grand qu'eux. S'il vous arrive quelque bien, l'envieux en sèche de dépit ; il vous aurait plutôt pardonné d'avoir volé.

Il vous pardonne d'être sot, d'être avare, d'être débauché, d'être mauvais : il n'est qu'une chose qu'il ne pardonne point : le succès.

Si vous vous voyez en butte à l'envie, consolez-vous facilement. Le monde aime à ternir l'éclat de ce qui brille, et pourtant il en a rarement profité ; il se rencontre d'ordinaire quelqu'un pour rendre à chaque chose son éclat. Ce quelqu'un, cependant, se fait parfois longtemps attendre ici-bas, mais il viendra sûrement dans l'autre monde ; et c'est pour l'autre monde que vous devez travailler.

CHAPITRE XX

ENERGIE CONTRE LE PHARISAISME

1. Rien ne répugnait autant au Sauveur que le pharisaïsme. Il est plein de compassion pour tous les pécheurs, il n'a de paroles dures que pour les pharisiens.

Le pharisaïsme, c'est l'orgueil cachant ses sentiments vicieux sous l'apparence de la sainteté et de l'excellence personnelle.

Au fond, le pharisien est un adorateur de lui-même ; tout ce qui a l'apparence de la bienséance, de la vertu et même de la religion, lui est un moyen de parer son égoïsme malpropre. C'est un hypocrite. Il s'estime parfait, mais il se cache sous les dehors de la modestie et de l'humilité.

Il est trop orgueilleux pour courber la tête sous l'autorité de Dieu qui se révèle. Il se tient pour seul pur et parfait. C'est pourquoi il est plein de froideur et de dédain envers son prochain ; mais il tient beaucoup à se donner l'apparence de l'amour du prochain par des sacrifices qui lui coûtent peu.

Astuce et mensonge, voilà ce qu'il est.

« Comment pouvez-vous croire, vous qui recherchez la gloire que vous vous donnez les uns aux autres, et qui ne recherchez pas la gloire qui vient de Dieu seul ? » (Joan., v, 44.)

2. Aujourd'hui encore il est des pharisiens en religion qui cachent leurs sentiments vicieux sous l'apparence de la piété. Mais c'est d'un autre manteau que le pharisien moderne s'enveloppe d'ordinaire.

C'est le manteau pharisaïque de la science : sous prétexte de science, on débite les plus grossières erreurs.

C'est l'apparence de la liberté et de la fraternité ; on feint de croire qu'il s'agit de se défendre contre d'injustes oppressions, tandis qu'en réalité il s'agit de combattre la vérité, la liberté et le droit.

C'est l'apparence de l'humanité ; on vante la dignité humaine et on jette les hommes dans la fange. Sous les mots de « sentiment », de « sensibilité » et d' « amour », on cache la plus vulgaire débauche ; sous le prétexte du bonheur du peuple, on pousse le peuple à sa ruine dans l'intérêt de l'égoïsme.

C'est sous le manteau de la civilisation, de la vertu, de la religiosité, que se cache la nudité de l'athéisme et du matérialisme.

Au fond, le pharisaïsme moderne est le même que l'ancien : il n'a fait que changer de vêtement.

C'est le même orgueil revendiquant l'honneur et l'hommage dus à Dieu seul. C'est la même présomption, la même suffisance, le même mépris de ceux qui pensent et vivent autrement ; c'est la même rage de persécution contre le Christ, la même haine contre Dieu et contre l'ordre voulu par Dieu.

On peut donc appliquer au pharisaïsme moderne ces paroles avec lesquelles le Christ stigmatisait le pharisaïsme de son temps : « Vous ressemblez à des sépulcres blanchis qui, au dehors, paraissent beaux aux yeux des hommes, mais qui, au-dedans, sont pleins d'ossements de morts et de toute sorte de pourriture. » Au

dehors vous êtes des modèles de science, de civilisation et de vertu ; mais au fond vous méprisez la vérité et toutes les lois de la morale et de l'honneur.

Guides aveugles, « qui passez au filtre le moucheron et qui avalez le chameau », en appelant lumière les plus épaisses ténèbres et « flambeau de lumière céleste » la plus grossière erreur, vous séduisez les peuples ; vous vous donnez, par des observances légères, l'apparence de la délicatesse de conscience, tandis qu'en réalité vous ne reculez devant aucune atteinte portée à la conscience, si monstrueuse soit-elle.

« Vous autres, pharisiens, vous avez soin de nettoyer le dehors de la coupe et du plat ; mais le dedans de vos cœurs est plein de rapines et d'iniquités. » (Luc., XI, 39.)

3. La conduite du Christ est en contradiction avec celle des pharisiens. Le Christ veut, il est vrai, que nous ne dissimulions pas les dehors de la vertu, quand ces dehors répondent à la réalité ; il veut que les siens fassent luire leur lumière pour la gloire de Dieu (Matth., V, 16). Mais ce qu'il veut avant tout, c'est la réalité intérieure ; il veut que nous adorions en esprit et en vérité (Joan., IV, 24).

Partout le Christ est vrai, partout il est loyal. Il traitait tous les hommes avec une bienveillance sincère, désintéressée. Jamais il n'a abusé de personne dans un but égoïste. Il parle ouvertement et sans détour (Joan., XVIII, 20).

A tous ceux qui voulaient le suivre, il parle franchement de renoncement et de persécution (Matth., X, 21 ; Luc., IX, 58 ; XII, 51 ; Joan., XV, 20). Il blâmait sans ménagement ce qui était blâmable (Matth., XVI, 23 ; Luc., IX, 50, 55).

Vous aussi, évitez tout ce qui ressemble en quelque chose au pharisaïsme.

Considérez la valeur intrinsèque plutôt que la forme extérieure. L'apparence qui ne repose point sur une valeur intrinsèque est misérable.

Gardez-vous de faire le bien pour être vanté des hommes. De nos jours, il y a beaucoup de clinquant, mais peu d'or.

Au fond de vous-même, reconnaissez volontiers votre faiblesse et votre insuffisance, et soyez content et confiez-vous à Dieu.

Ne cherchez jamais la première place (Luc., XIV, 7, seq.) ; mais ne faites pas non plus trop d'embarras pour avoir la dernière.

N'attachez pas trop d'importance aux salutations et aux titres honorifiques (Matth., XXIII, 7). Ne faites valoir votre rang que pour de bonnes raisons. Soyez toujours prêt à rendre service aux autres (Matth., XXIII, 11).

Ne cherchez jamais, par vaine suffisance, à paraître au dehors plus que vous n'êtes en réalité.

CHAPITRE XXI

LA DOUCEUR

1. Celui-là pratique la vertu de douceur, qui ne s'irrite pas contre Dieu lorsqu'il lui arrive quelque mal. La douceur surmonte les sentiments de colère désordonnés ou tout désir déréglé de se venger des procédés injustes ou inconvenants.

Beaucoup demeurent calmes en toutes choses par une apathie naturelle, par crainte ou par amour de leurs aises. Ce n'est pas de la vertu. La vertu veut qu'on agisse pour Dieu et qu'on se surmonte soi-même.

Le Christ est un modèle parfait de douceur. Chez lui, cette vertu fut mise à l'épreuve de toutes manières.

C'étaient les Apôtres, avec leur pesanteur d'esprit et leur caractère, avec la gaucherie de leurs manières, avec leur lenteur à se former dans leurs relations continuelles et familières avec lui. Ils questionnent constamment, ils reçoivent toujours une douce réponse, et cependant ils comprennent difficilement (Matth., XIII, 36 : Marc., VIII, 16, 17 ; Act., I, 6).

Lors du repas de Béthanie, le Sauveur reprend ses disciples avec une grande douceur et avec beaucoup de modération (Matth., XXVI, 6 ; Marc., XIV, 3 : Joan., XII, 1).

Un Apôtre le renie trois fois par lâcheté : Jésus jette sur lui un regard plein de compassion. Et comment en agit-il avec Judas? Un an avant l'infâme forfait, le Seigneur commence à l'avertir doucement, mais avec fermeté (Joan., VI, 71). Au souper de Béthanie, il répond avec la plus grande modération à ses paroles hardies, dures et sacrilèges (Joan., XII, 7; Matth., XXVI, 10). A la dernière heure, il tente tout pour sauver le misérable, en lui prédisant son abominable action; mais alors même, par un touchant égard pour Judas, il ménage l'honneur du traître devant les autres (Joan., XIII, 23-30). Lorsque, enfin, Judas donne au Seigneur le baiser de la trahison, Jésus ne lui adresse qu'un tendre reproche (Matth., XXVI, 49, 50).

Et les Apôtres ne sont pas seuls à mettre sa patience à une dure épreuve. Le peuple, lui aussi, le tourmentait et troublait son calme par sa grossière importunité (Matth., XIV, 13; Marc., III, 10: V, 31; Luc., V, 1: Joan., VI, 24). Puis c'est le tour des grands, par leur indifférence, leur diplomatie et leur mépris (Joan., VII, 48; XII, 42, 43). Ce sont aussi ses ennemis et ses adversaires par leurs contradictions, leurs importunités, leurs soupçons perpétuels. De plus, le Seigneur avait une sphère d'activité limitée : tout ne réussissait que lentement et médiocrement.

Jamais pourtant nous ne le voyons mal disposé. Il est toujours doux et bon envers tous, même envers ses ennemis les plus acharnés. Il n'use que rarement — et encore pour des motifs particuliers — de paroles dures (Marc., VIII, 17; IX, 18).

2. La douceur nous est nécessaire; car arrangeons-nous comme nous voudrons, toujours il nous arrivera, même au milieu des meilleurs des hommes, quelque chose qui nous blessera ou nous irritera.

S'émouvoir et s'irriter est quelque chose d'extrêmement insensé. La jalousie et la fausse fierté s'échauffent facilement, et éteignent volontiers une allumette avec une pompe à incendie.

Notre jugement est toujours indulgent lorsqu'il s'agit de nous-mêmes ; nous inclinons presque toujours à l'aigreur lorsqu'il s'agit des autres.

Il est naturel à l'homme d'avoir de l'antipathie pour ceux qu'il a maltraités.

Les hommes — et en particulier les savants — sont la plupart du temps haineux, lorsqu'ils ont à discuter et à contredire ; ils regardent facilement comme leur ennemi mortel celui qui est dans l'erreur ou qui pense autrement qu'eux.

Apprenez du Christ à conserver toujours la douceur, si vous voulez avoir la paix de l'âme. Pour vivre en paix avec son voisin, il faut éviter non seulement de faire de la peine, mais aussi pardonner à celui qui nous contrarie.

Etes-vous en danger d'être mis hors de vous, taisez-vous et priez.

La nature du christianisme se révèle clairement si l'on rapproche ses maximes des maximes contradictoires du monde. Vaincre le mal par le bien, pardonner la haine du monde, se venger par des bienfaits, voilà bien le christianisme.

La vérité, quand elle n'est pas aimable, provient d'une charité qui n'est pas la vraie.

La plupart du temps, il s'agit de bagatelles. Si quelque chose traverse vos projets, ne vous irritez pas trop ; n'en venez pas tout de suite aux grands moyens. Ce qui peut vous mettre en colère vous paraîtra bien peu de chose dans un an ou même dans un jour.

3. Pour répondre au mal par le mal, il n'est pas besoin d'un grand caractère ; pourtant l'ordre et la justice peuvent réclamer leurs droits. Mais l'esprit de Dieu vous enseigne à rendre le bien pour le mal.

Dire à un ennemi une parole de bonne amitié, c'est plus grand que conquérir un royaume.

Vient-on vous raconter que tel ou tel dit du mal de vous, ne vous emportez pas ; songez plutôt : Il ne connaît pas mes autres défauts, sans quoi il ne se serait pas contenté de parler de si peu de chose.

Nul ne se laisse plus facilement blâmer que celui qui mérite le plus la louange.

En vous justifiant et en vous excusant, agissez toujours par sentiment du devoir, jamais par irritation. Il vous faut savoir supporter l'injustice. Ne prenez pas plaisir à vous croire la victime de tous.

Ne paraissez point ressentir toute atteinte portée à votre réputation, mais démentez les propos malins par la rectitude de votre conduite.

Parlez toujours bien de votre ennemi et traitez-le mieux encore. Cela plaît à Dieu et aux hommes.

Celui qui se laisse facilement aller à la colère a tort de se dérober à la société des autres. Ce n'est point la fuite qui triomphe de semblables défauts, mais une vigoureuse résistance.

Prenez garde qu'un seul bienfait qui vous a été refusé ne vous en fasse oublier mille autres que vous avez reçus.

Les hommes doux et reconnaissants sont comme des champs fertiles qui rendent plus qu'ils n'ont reçu.

Heureux les doux, parce qu'ils se posséderont eux-mêmes et s'attireront l'affection et la bienveillance de leur prochain. Qui se domine soi-même peut dominer les autres, pour le bien.

CHAPITRE XXII

JUGER LE PROCHAIN AVEC INDULGENCE

1. Juger le prochain avec indulgence est un des éléments principaux de la charité.

Par suite de l'égoïsme du cœur humain, il y a dans tout homme la tendance à rabaisser les autres pour s'élever plus facilement soi-même. C'est là une source de malveillance et d'injustice.

Il est extrêmement difficile de juger justement les autres; et cependant avec quelle facilité on se laisse entraîner à juger!

Avant de blâmer, on devrait toujours examiner s'il n'est pas possible d'excuser.

Avant de porter un jugement sur votre prochain, mettez-vous à sa place, mettez-le à la vôtre: vous éviterez ainsi de le juger sévèrement.

Dans vos jugements sur autrui, que la tête seule fasse, pour ainsi dire, fonction de ministère public, que le cœur soit l'avocat défenseur, et que la conscience soit le juge.

2. Parce que les vertus que, dans votre étroitesse, vous estimez à l'exclusion de toute autre ne brillent pas dans quelqu'un, n'allez pas croire que ce quelqu'un n'a aucune

valeur devant Dieu ; il vaut peut-être mieux que vous devant Dieu, par quelque vertu dont vous n'avez pas même l'idée.

Plus d'un blâme en autrui ce qu'il aurait fait lui-même.

Si une faute publique de votre prochain ne peut raisonnablement être excusée, songez à la violence de la tentation, à laquelle vous auriez peut-être succombé comme lui. Dans le pécheur, voyez un pauvre malade qu'il faut, par amitié, aider de son mieux.

Sachez supporter les défauts d'un ami, mais n'allez point les divulguer ni les éplucher.

Estimons le prochain comme nous-mêmes ! Nous voulons que les autres soient sévèrement réprimandés, et nous ne voulons pas être réprimandés nous-mêmes. La liberté des autres nous choque, et nous ne voulons pour nous aucune règle.

Il est dans les desseins de Dieu que nous apprenions à supporter nos fardeaux les uns les autres. Nul n'est sans défaut ; et cependant nous devons tous nous aider à aller au ciel.

CHAPITRE XXIII

LA CONNAISSANCE DES HOMMES

1. L'homme est naturellement appelé à vivre avec ses semblables ; de ce commerce peuvent résulter de grands maux. Nous sommes dans le monde, mais nous ne devons pas être du monde.

La rectitude de nos rapports avec le prochain forme une partie importante du christianisme.

La connaissance des hommes est donc une des exigences de la vie chrétienne.

Il est difficile de connaître les hommes ; car tout homme a trois caractères : celui qu'il montre, celui qu'il croit avoir et celui qu'il a.

Les enfants d'Adam ressemblent à Adam.

Lorsque vous avez affaire avec des hommes, étudiez leur passé, leur manière d'envisager la vie.

Plus vous prendrez les hommes comme ils sont, plus vous pourrez utilement régler vos relations avec eux.

On n'entre point dans tous les cœurs par la même porte. Les hommes ne sont pas seulement objectivement ; ils sont et ils pensent subjectivement, et d'autant plus qu'ils sont plus passionnés.

2. Il est fort immoral d'épier la conduite de son prochain dans le seul but d'y découvrir le mal.

Il faut d'abord prendre garde au bien. Beaucoup sont meilleurs qu'ils ne savent le faire voir.

Le pire des hommes n'est pas toujours celui chez qui apparaît la souillure ; le plus pur cristal est celui dont on voit le mieux la fêlure.

Ce qu'il y a de plus grand et de plus noble dans l'homme se cache et reste sans apparence pour le monde extérieur : et, assez souvent, des meilleures résolutions il n'en est qu'un petit nombre qui peuvent se transformer en actes extérieurs.

Voulez-vous vous connaître vous-même : voyez comment les autres agissent ; voulez-vous connaître les autres : regardez dans votre propre cœur. On ne peut apprendre à connaître les hommes qu'en réfléchissant sur soi-même.

On connaît les métaux au son qu'ils rendent, et les hommes à leurs discours, mais non pas toujours. Beaucoup louent le bien, et ne le font pas : beaucoup font le mal, et ne le disent pas.

L'arbre le plus en fleurs n'est pas toujours celui qui aura le plus de fruits. Qui promet trop en paroles est souvent le plus pauvre en actes.

Chez l'homme, plus que chez tout autre, il est nécessaire de découvrir l'intérieur. Comprendre les choses et connaître les hommes sont deux arts tout à fait différents.

Les hommes qu'on estime le plus et qui réussissent le mieux ne sont pas toujours les meilleurs. La plus mauvaise roue d'une voiture est celle qui grince davantage. Tel grand personnage, une fois délogé de sa haute position, se montre tout à fait pitoyable : son piédestal était élevé, mais lui n'était qu'un nain.

3. Plus d'un cœur humain est une eau profonde ; en bas se cache la vase, la surface seule est limpide ; jetez une pierre, tout se trouble.

Jugez un homme non pas seulement d'après ses opinions, mais aussi d'après ce que ses opinions font de cet homme.

Pour connaître la valeur d'un homme, faites-lui d'abord porter un jugement sur les autres.

Il est des gens qu'il faut prendre à rebours pour les comprendre. Ils blâment ce qu'ils pourraient avoir de bien en eux ; ils louent les méchants pour n'avoir pas à blâmer le mal chez les bons ; ils imputent le mal aux bons pour présenter les méchants sous un jour meilleur.

Gardez-vous de juger trop sévèrement ceux qui sont haut placés. Si quelqu'un domine les autres, mais sans orgueil, laissez-lui lever la tête à son aise. Si Dieu a donné à la mousse une petite taille, il en a donné une autre au pin superbe.

Il est important de reconnaître un ami fidèle. Celui qui semble s'affliger de votre malheur peut bien être un ami véritable ; mais, à coup sûr, un véritable ami est celui qui sait se réjouir de votre joie. Les amis qui vous aident dans une douloureuse nécessité, estimez-les jusqu'à la mort ; mais ceux qui voient votre bonheur sans envie, nommez-les sans crainte des amis.

Ne vous confiez pas trop promptement à qui vous traite en ami. Souvent ce n'est pas vous qu'il recherche, mais en vous et par vous, il recherche son propre intérêt.

CHAPITRE XXIV

L'USAGE DE LA PAROLE

1. S'il faut du renoncement chrétien, c'est assurément dans l'usage de la parole. La parole, comme l'expérience nous l'apprend, est une propriété caractéristique de l'homme. L'ange ne parle pas, l'animal non plus.

Voulez-vous savoir qui vous êtes : voyez comment vous parlez. Le domaine des pensées est assez obscur ; il se dérobe souvent à un jugement certain; d'autre part, le domaine des actions est multiple ; il y entre un grand nombre d'éléments. La parole est donc d'ordinaire l'expression la plus adéquate de l'intérieur.

D'un autre côté, la parole réagit puissamment sur l'intérieur. Bientôt vous serez tel en réalité que vous êtes dans vos paroles. Efforcez-vous de parler toujours comme vous désireriez être devant Dieu.

La sainte Écriture nous enseigne à distinguer entre les bons et les méchants, par la façon dont ils parlent.

« Qui garde sa bouche garde son âme. » (Prov., xiii, 3.) « Prenez bien garde de ne point faire de fautes par la langue, de peur que vous ne tombiez... et que votre chute ne devienne incurable. » (Eccli., xxviii, 30.) « Si quelqu'un croit avoir de la religion, et qu'il ne retienne pas sa langue

comme avec un frein, mais que lui-même séduise son cœur, sa religion est vaine. » (Jac., I, 26.) « La langue est un feu : c'est un monde d'iniquité. » (Jac., III, 6.)

2. Examinez-vous donc souvent sur vos conversations. Supprimez de vos entretiens les défauts du prochain et certaines choses relatives à la sensualité.

Soyez bref. Dites beaucoup en peu de mots. L'essentiel des choses vaut ordinairement mieux qu'un flux de paroles. Qui parle beaucoup délaie ses pensées et devient fatigant.

Ceux qui parlent le plus sont ceux qui n'ont rien à dire. On se sert beaucoup trop peu de sa bouche pour se taire.

Quand vous êtes avec des gens qui parlent volontiers, laissez-les parler; tant qu'ils parlent, vous ne dites rien dont vous ayez à vous repentir, et, en fin de compte, ils s'en vont contents.

La prudence veut un silence circonspect. Il faut imiter la Providence divine, qui ne dévoile pas tout aux hommes.

Pour apprendre à vous taire, fréquentez ceux qui ne savent pas se taire.

Pour que le silence soit une vertu, il ne faut pas qu'il soit déraisonnable. On ne doit pas parler trop, mais on ne doit pas parler non plus trop peu. Un mot dit à propos est comme une pomme d'or sur une coupe d'argent.

Quand vous parlez, parlez bien. On reconnaît au son d'une cloche si elle est fêlée, et aux paroles d'un homme si son esprit est malade. On reconnaît au son rendu par un tonneau s'il est plein ou vide, et aux paroles d'un homme si sa tête est vide ou pleine.

3. Pas de parade ! La vantardise déplaît à Dieu, elle est odieuse aux hommes. On obtient d'autant moins d'estime

qu'on en désire davantage. Se vanter est le signe de l'orgueil; mais ne point se louer n'est pas nécessairement le signe de la véritable humilité.

Evitez autant que possible de parler de vous, de vos actions, de vos aventures, de vos succès. Il n'est point aussi agréable aux autres de vous entendre qu'à vous de parler.

Qui s'excuse inutilement et hors de propos s'accuse en réalité; mais qui s'accuse simplement et avec humilité mérite qu'on l'excuse bienveillamment et qu'on lui pardonne charitablement.

Ne parlez jamais de vous sans raison. Alors même que vous voudriez vous blâmer, cela serait affecté et pénible pour vos auditeurs. Si la conversation vient à tomber sur vous, faites-lui prendre le plus vite possible une autre direction. Ne parlez pas non plus sans nécessité des absents, à cause du danger de tomber ou dans la flatterie ou dans le blâme inutile.

Appliquez-vous à une certaine réserve. Il est mieux de garder ses paroles sur le cœur que d'avoir le cœur sur la langue. Exercez-vous dans les choses de peu d'importance aux choses plus importantes. Il est toujours temps de retenir un mot, jamais de le retirer.

Gardez-vous de parler continuellement au superlatif, soit pour ne pas léser la vérité, soit pour ne pas vous mettre dans l'inutile nécessité de faire des restrictions.

4. Soyez simple en paroles. Il en est qui font de tout matière à commérages; il en est qui trouvent en tout une occasion de parler avec suffisance. Il est absurde de faire une affaire d'une chose dont on ne devrait tenir aucun compte.

Veillez à ne blesser personne par vos discours. On abat

un arbre avec la hache, mais l'arbre peut repousser. On fait des blessures avec l'épée, les blessures se guérissent. Les blessures faites par la langue sont la plupart du temps incurables et leurs cicatrices sont ineffaçables.

Que la nécessité seule vous entraîne à dire du mal des autres. Qui blesse l'honneur des autres est rarement de tout point honorable. Qui noircit son prochain n'est pas blanc lui-même.

Gardez-vous de prendre plaisir aux mauvais côtés de la vie, d'y penser et d'en parler volontiers. C'est une preuve de sottise et de sentiments bas. On reconnaît à la langue un estomac malade et un cœur en mauvais état.

CHAPITRE XXV

NOS RELATIONS DE SOCIÉTÉ

1. Le Christ est un modèle parfait des relations que nous devons avoir avec les hommes.

Pour être bien réglés, les rapports de société requièrent non seulement l'amour du prochain, mais aussi la prudence, la justice, la modération, la force de caractère.

Dans vos relations avec votre prochain, efforcez-vous d'être, pour l'amour de Dieu, avant tout un homme de bien et de vous conduire selon les règles de la prudence.

Représentez-vous souvent votre Sauveur Jésus dans ses relations avec les hommes. Il n'y rechercha que la gloire de celui qui l'avait envoyé.

Soyez bienveillant pour tous et poli envers chacun selon son état. La politesse coûte peu et est d'un grand secours. Jugez les autres comme vous désirez qu'on vous juge.

Soyez difficile dans le choix de vos amis ; il n'est pas indifférent pour vous de subir telles ou telles influences. La bonne société doit se chercher, la mauvaise se trouve d'elle-même.

Jugez des relations que vous avez d'après l'influence qu'elles exercent sur vous ; nul, s'il n'y est contraint par le devoir, ne fréquente un homme atteint de maladie contagieuse.

Gardez-vous des influences nuisibles. Bien des gens sont insupportables parce qu'ils se laissent influencer par les défauts des autres. Vous apercevez chez d'autres du bien et du mal : voyez si ce bien vous manque, et si vous avez ce défaut.

2. Dans tout entretien, considérez le profit de votre instruction et l'occasion de vous dominer. Souvent nous lisons dans les regards des autres les reproches que nous avons à nous faire.

Evitez les heurts inutiles. Il est d'autant plus aisé de se heurter mutuellement qu'on est plus près l'un de l'autre.

N'ajoutez pas foi à tout ce que vous entendez. Rarement la vérité nous parvient pure et sans mélange : d'ordinaire, elle prend quelque chose des sentiments de ceux par qui elle nous arrive.

Ecoutez les éloges avec une grande circonspection, et le blâme avec plus de circonspection encore. La passion colore tout ce qu'elle touche : ses couleurs sont tantôt favorables, tantôt défavorables. L'objet de la passion est toujours une impression subjective.

On ne doit pas se laisser guider par des considérations humaines. Si je plaisais aux hommes, je ne serais pas le disciple du Christ. Il est pourtant des égards que nous devons aux autres, et non seulement à nos amis, mais aussi à nos ennemis.

Il faut désirer d'être tout à tous, savoir le faire et tâcher d'être prévenant pour tous. Se mettre d'accord, c'est se concilier la bienveillance. Observez les caractères et adaptez-vous à chacun dans le but d'être utile à tous.

N'attendez jamais des autres ce que vous ne pouvez en attendre raisonnablement. L'âne ne pardonnera jamais au rosier de ne pas porter de chardons.

3. A plus d'un point de vue, vous devez toujours rester égal à vous-même. Changer sans raison est haïssable et fait perdre considération et crédit.

Il ne faut pas toujours plaisanter. Qui plaisante toujours n'est jamais l'homme des choses sérieuses. Beaucoup s'acquièrent la réputation de gens d'esprit aux dépens de leur considération. et ils y perdent le renom d'esprits judicieux.

Ne vous faites pas d'ennemi inutilement. Un ennemi n'est jamais à dédaigner, alors même que son amitié est à mépriser.

Faites raisonnablement en sorte que les autres vous veuillent du bien, sans pour cela les flatter. Au dehors vous valez autant que le veulent les autres, mais pour qu'ils le veuillent, il faut gagner leur cœur et, par ce moyen, leur langue.

La prévenance a un charme puissant. Vous gagnerez plus avec une goutte de miel qu'avec un tonneau de vinaigre. Après tout ayez en vue, non pas vous-même, mais Dieu, dont vous êtes l'instrument.

Il est des gens qui s'imaginent que, pour n'être point flatteurs, ils doivent être des hérissons.

Il y a un orgueil qui dédaigne la faveur d'autrui parce qu'il attend tout de son propre mérite. Il suffit de connaître les hommes pour savoir que le mérite seul, sans le secours de la bienveillance d'autrui, arrive très difficilement.

Rendez toujours aux grands le respect qui leur est dû. Toutefois recherchez aussi la faveur des petites gens.

Les ailes du cousin ne sont pas assez grandes pour vous couvrir et vous protéger, mais son dard si fin, plus mince qu'un cheveu, a assez de venin pour vous faire souffrir.

La pratique suivie de ces règles de prudence et d'autres analogues appartient à la mortification chrétienne et au renoncement.

4. Ne faites jamais à personne plus de mal qu'il n'est nécessaire. Quand on est dans la nécessité de refuser quelque chose, il est bon d'amener la conversation sur un autre sujet; et il vaut mieux ne pas comprendre que de dire non.

Ne craignez pas de reprendre les autres quand c'est votre devoir et qu'il y a quelque utilité. Mais dire toujours à chacun ses qualités et ses défauts, c'est porter une épée bien aiguisée sans fourreau.

Où vous ne trouvez que du mal, voulez-vous le dire ouvertement ? autant casser des pierres avec le poing.

C'est un grand art de reprendre ses inférieurs comme on le doit, sans soulever leur dépit et leur opposition. Sans cet art on peut faire beaucoup de mal.

Si vous voyez une voiture verser dans l'abîme, ne vous mettez en travers qu'à la condition d'avoir la force de l'arrêter, sinon elle vous écrasera.

Evitez la contradiction inutile. C'est dans les morceaux les plus délicats qu'une arête est le plus désagréable. Ainsi la contradiction est particulièrement pénible au moment d'une agréable récréation.

On ne coud point une toile grossière avec de la soie; il ne faut pas davantage écraser une fleur délicate avec de grosses bottes.

Ne vous exaspérez pas facilement ; le calme montre ce que vaut l'homme. Tout ce qui est grand est difficile à mouvoir.

On doit s'habituer aux visages désagréables et aux défauts de caractère d'autrui, surtout si le devoir oblige de fréquenter ces personnes antipathiques.

5. Profitez pour votre instruction des reproches que vous adressent vos adversaires. Le sage fait de la rancune de ses ennemis un miroir plus fidèle que celui de l'affection de ses amis.

La circonspection est nécessaire lorsqu'on a pour voisins la rivalité et la malveillance. Le commerce avec vos ennemis vous est utile; il aiguise votre prudence, il trempe votre courage. Vous vous tenez en garde contre vos défauts; et tout le monde sait ce que peut l'habitude.

Gardez-vous, du reste, d'attacher trop de prix au jugement du premier venu. Un sage dont les fous ne se moquent pas est un faux sage. « Ai-je donc dit quelque sottise? » demandait à ses amis un orateur grec que la foule venait d'applaudir.

Gardez-vous de l'empressement à faire montre des talents et des avantages que vous croyez posséder. Ce n'est pas seulement de l'orgueil : c'est encore de l'imprudence.

Tenez à la bonne réputation qui vous est nécessaire pour remplir vos devoirs selon la volonté de Dieu. L'exercice de certaines charges requiert une considération sans laquelle elles ne peuvent être dignement remplies.

Il y a une estime de soi-même parfaitement conciliable avec l'humilité et fort utile dans les relations avec autrui; elle se traduit dans les paroles, dans le regard, dans les gestes, jusque dans la démarche.

6. Ne soyez pas d'une douceur sans mélange. Ce n'est pas sans raison que la nature a uni dans l'abeille la douceur du miel au piquant de l'aiguillon. Le corps ne se compose pas uniquement de la chair, il y a aussi les tendons et les os.

Ne tremblez pas servilement devant quiconque prend

des airs méchants. S'il y a des loups sous la peau des brebis, pourquoi n'y aurait-il pas des brebis sous la peau du loup?

Une bonne plaisanterie faite à propos a son utilité. Mais il faut des précautions pour que la plaisanterie ne blesse jamais. Souvent de sérieuses querelles sont nées de plaisanteries.

Pour avoir le tact convenable jusque dans les plus petites choses, il faut une grande prudence et un grand empire sur soi-même. Prudent est celui qui arrive toujours à propos; plus prudent encore est celui qui sait partir à temps.

Lorsque vous poursuivez un but que d'autres poursuivent également, gardez-vous de blesser la charité et la justice. Peu d'hommes sont loyaux dans la concurrence. D'ordinaire, la concurrence s'aide non point comme elle le doit, mais comme elle le peut; elle recourt même à la dépréciation et à l'injure. Toute prétention que d'autres combattent a ses dangers.

Ne vous plaignez pas facilement. En se plaignant d'un tort, on donne souvent occasion à une nouvelle injustice. On cherche la consolation et la sympathie, et l'on excite une joie maligne et le mépris.

CHAPITRE XXVI

PRUDENCE DANS LA MANIÈRE DE TRAITER LES AUTRES

1. Voulez-vous être utile à votre prochain : considérez le Christ ; il doit être votre modèle.

Le Sauveur traitait hommes et choses avec une extrême prudence et avec la plus grande circonspection. Il ne se révélait, il ne demandait rien qu'avec une sage mesure. Jusque dans sa conduite à l'égard de ses ennemis, il montrait de la modération (Matth., XII, 15-21 ; XIV, 13), alors même qu'il exerçait son zèle contre eux (Marc., XI, 15-17 ; Joan., II, 14-19). Il empêchait les faux pas et les démarches dangereuses (Matth., XII, 22 ; Marc., VIII, 26 ; Luc., VIII, 39 ; IX, 52).

Il enseignait au peuple la loi morale de la façon la plus compréhensible, la plus claire, surtout par des comparaisons et des paraboles (Matth., V, seq. ; XIII, seq.). Il cherchait à gagner les cœurs par une noble popularité, par la bonté, la patience, la condescendance, en se montrant secourable dans toutes les situations et toutes les nécessités (Matth., XIV, 14, seq. ; XV, 32, seq.).

La guérison du serviteur du centurion (Matth., VIII, 5, seq.) et celle de la fille de Jaïre (Marc., V) nous montrent comment il traitait les hauts personnages. Il ne

fréquente pas les maisons des riches (Luc., VII, 10; XXIII, 8); il faut insister pour qu'il s'y rende (Marc., V, 23); alors il accepte (Marc., V, 24); il ferme les yeux sur nombre de leurs imperfections (Marc., V, 40), il les traite avec ménagement (Marc., V, 37, 43) et leur parle cependant sans arrière-pensée des dangers et des inconvénients de leur état.

Par l'entretien avec Nicodème (Joan., III), nous voyons quelle était la conduite du Sauveur à l'égard des savants. Il l'accueille avec bonté, bien que Nicodème ne se présente que pendant la nuit; il redresse ses préjugés avec beaucoup d'égards, il lui fait doucement sentir sa supériorité sur lui et sur son école; il le loue discrètement et lui dit qu'il attend de sa loyauté de nouveaux progrès; enfin il lui accorde une pleine confiance.

Il n'est pas jusqu'aux savants incrédules et férus de leur savoir, à qui il ne témoigne une douceur et une bonté infinies; il donne toujours une sage réponse à leurs questions subtiles et insidieuses, il les confond (Joan., VIII, 3; Matth., XXII); quand il rencontre l'orgueil et l'hypocrisie, il se contente de les dévoiler sévèrement au peuple.

2. Quant à la condescendance du Sauveur lorsqu'il s'agissait de ramener les égarés et les pécheurs, presque chaque page de l'Évangile en témoigne. Non seulement il les accueille (Luc., V, 30), mais il les recherche (Joan., V, 6). Il relève leur courage par de consolantes paroles et par de touchantes comparaisons (Luc., XV). Souvent il lui suffit d'une courte et tendre exhortation (Luc., VII, 50; Joan., V, 14; VIII, 11). Ailleurs, il cherche peu à peu et avec grande patience à démêler le désordre de leur conscience (Joan., IV, 9-21). Il ne refuse son amour et son

amitié à aucun de ceux qui veulent se convertir (Luc., VII, 40-50). Il sait inspirer aux plus grands pécheurs la pratique des plus hautes vertus.

3. Dans votre manière de traiter les autres, tenez compte jusqu'à un certain point des particularités de leur caractère. Tirez doucement sur une corde en mauvais état.

Il faut prendre les hommes tels qu'ils sont, et contribuer pour votre part à les rendre ce qu'ils doivent être.

Voulez-vous convaincre de son erreur celui qui se trompe : cherchez à quel point de vue il a envisagé les choses; concédez ce qui est vrai à son point de vue et montrez-lui l'autre manière de considérer les choses.

CHAPITRE XXVII

PRUDENCE CONTRE LA RUSE

1. Le Christ nous a recommandé la prudence du serpent (Matth., x, 16), en même temps que la simplicité de la colombe.

La prudence du serpent sans la simplicité de la colombe est haïssable. Mais, à la condition que la volonté soit sans malice, qu'elle cherche uniquement Dieu et le vrai bien des hommes, la prudence du serpent est digne de louanges, quand on y recourt à propos.

Le Christ l'a pratiquée lui-même, en particulier lorsque les pharisiens tinrent conseil pour savoir comment ils pourraient le surprendre dans ses paroles (Matth., xxii, 15).

Souvenez-vous que, dans la vie, vous avez affaire non point avec une humanité idéale, mais avec des « hommes ». Dans vos rapports sociaux, considérez les hommes selon la diversité de leurs sentiments.

Comptez aussi avec les défauts et les imperfections de votre prochain, qu'il soit votre supérieur, votre égal ou votre inférieur.

Souvent on arrive à son but en allant en zigzag. Lorsqu'on ignore les dispositions du prochain, on est exposé à bien des chocs.

Tant que nous avons à nous défendre contre des hommes aux instincts pervers, il faut nous guider avec la prudence du serpent. Un bon joueur ne joue jamais les cartes que son adversaire attend, moins encore celles qui servent les plans de ce dernier.

Soyez circonspect dans vos relations. En chacun de nous il y a un ennemi aux aguets : s'il devient le maître, il utilise vos faiblesses contre vous. La prudence ne doit jamais être au service du faux amour-propre, elle ne doit jamais le blesser. La prudence du serpent, mais sans venin et unie à la simplicité, voilà ce qu'il faut.

2. La loyauté expose à trop de confiance. Qui ne ment jamais croit tout. Qui ne trompe jamais a beaucoup de confiance. Les imbéciles ne sont pas seuls à être trompés.

Trop de bonté expose au même danger. La loyauté ne doit point aller jusqu'à encourager la mauvaise foi des autres.

Très souvent les premiers mouvements sont les meilleurs, mais il s'en faut que ce soit toujours. Soyez donc réservé. Souvent le mensonge se présente le premier et prend la place de la vérité.

Froisser la vanité d'autrui, c'est là, dans la vie sociale, un des défauts contre lesquels vous devez vous tenir particulièrement en garde.

Dans vos rapports avec vos semblables, n'oubliez jamais que vous avez affaire à des êtres qui — du moins sans le savoir — sont égoïstes. Ce qu'un cor est au pied, l'égoïsme l'est à l'esprit : voyez à quel endroit il fait plus ou moins saillie. Mais vous-même n'oubliez pas où le soulier vous blesse.

Ayez toujours l'oreille ouverte, fermez prudemment la bouche : c'est le moyen de connaître la folie des autres sans qu'ils connaissent la vôtre.

Soyez particulièrement circonspect avec ceux qui ne vous parlent que pour vous plaire.

Vouloir surpasser les autres est souvent imprudent. Toute supériorité rend haïssable. Mais l'emporter sur des supérieurs orgueilleux, est dans beaucoup de cas une folie ou une fatalité.

3: Avez-vous à contredire un homme influent, imbu de forts préjugés : songez que vous ressemblez à un petit poisson qui s'attaque à une frégate cuirassée; encore que ce que vous avez à dire puisse être très vrai.

Ne révélez point vos pensées à tout venant. Il faut être renard avec les renards, dit un proverbe latin.

Si le ciel vous envoie une épreuve, maîtrisez votre douleur. Ne contez pas votre peine à tout le monde. Tel qui semble vous plaindre se réjouit secrètement de votre malheur.

Exposer ses faiblesses aux regards de tous, c'est une humilité imprudente. Ne vous plaignez pas devant les autres, vos plaintes les réjouiraient, comme la vue d'un chevreuil blessé réjouit les vautours et les corbeaux.

Ces choses et beaucoup d'autres rentrent dans la prudence recommandée par l'Évangile; jamais, sous peine de devenir odieuse, cette prudence ne doit être exagérée ni séparée des autres vertus.

Saint François de Sales dit très judicieusement : « J'ignore ce que m'a fait la pauvre vertu de prudence; il me coûte beaucoup de l'aimer; et si je l'aime, c'est par nécessité, parce qu'elle est le sel et la lumière de la vie. La beauté de la simplicité me ravit, et je donnerais volontiers et toujours cent serpents pour une colombe. »

Un bon chrétien sera plus volontiers enclume que marteau, dupe que trompeur, victime que bourreau. Le monde

peut se démener, la prudence du monde peut passer pour ingénieuse; il est toujours mieux d'être bon et simple que d'être méchant et rusé.

CHAPITRE XXVIII

FORMATION DU CARACTÈRE

1. Partout dans l'Évangile l'amour du Sauveur pour ses Apôtres se révèle par le soin qu'il prend de leur formation, de l'éducation de leur caractère, afin de les préparer à leur vocation apostolique. Il ne se contente pas de les instruire, de les entretenir en particulier : il corrige leurs défauts et leurs imperfections, il réprimande leur ambibition (Marc., IX, 32, seq.; Matth., XX, 24, ssq.), leur jalousie (Luc., IX, 50), leur susceptibilité et leurs désirs de vengeance (Luc., IX, 55); il leur recommande des vertus précises. Il insiste sur l'amour du prochain, sur le zèle à le secourir, sur le désintéressement (Matth., X, 1-5-15; Marc., VI, 7-13; Luc., IX, 1-6).

Il nous est d'une extrême importance de favoriser ainsi l'influence du christianisme sur la formation de notre caractère. La véritable noblesse est dans le cœur, non dans le sang.

Les dispositions naturelles sont comme des plantes qui germent d'elles-mêmes, mais qui, ensuite, ont besoin des soins et de la serpe du jardinier.

Le caractère, c'est la volonté rendue ferme et déterminée par un travail conscient. Le caractère suppose de la

consistance, de la décision, de la logique. Vouloir en pleine conscience de cause, voilà le caractère.

Les déterminations isolées sont importantes, sans doute, mais elles sont la plupart du temps le résultat du caractère. La ligne de conduite que nous tenons d'ordinaire dans les circonstances pratiques de la vie subit beaucoup plus l'influence de notre caractère, qu'elle ne dépend des considérations du moment.

2. Sans caractère, la vertu manque de solidité. Le caractère est ce que nous nous faisons nous-mêmes par une volonté persévérante. Le caractère, c'est notre naturel travaillé et transformé par notre libre détermination.

Former le caractère, c'est, par un effort constant, retrancher les défauts de notre naturel et de nos habitudes, et substituer à ces défauts la noble pratique des vertus.

Tout tempérament a ses avantages comme ses défauts.

Perfectionnez donc vos inclinations. De bonnes inclinations sont chose importante dans la vie de l'homme. Toujours et partout, nous pensons, nous jugeons, nous parlons d'après nos inclinations.

Mettez une grenouille sur un siège doré : elle préfère sa mare et elle y retourne. La nature perce toujours : il en faut dire autant des habitudes invétérées.

Le diamant a toujours sa valeur, alors même qu'il n'est pas poli ; est-ce une raison pour ne point tailler la pierre brute ?

Procédez avec prudence. En travaillant sur vous-même, n'oubliez point qu'à force d'affiler, on peut émousser.

Ecartez de votre caractère toute raideur, toute opiniâtreté, tout entêtement. L'entêtement est l'énergie des sots.

Soyez souple et laissez-vous façonner par le Bon Dieu. Ne vous laissez jamais aigrir par les épreuves, mais pro-

fitez-en pour détacher de plus en plus votre cœur des choses terrestres et pour l'unir à Dieu.

Ne vous opiniâtrez point dans des idées préconçues, et ne prenez pas facilement une décision immuable au sujet d'une chose secondaire, si vous n'êtes pas entièrement convaincu devant Dieu que c'est un devoir irrévocable en toute circonstance.

Que votre caractère soit malléable comme la cire, mais non pas comme le beurre.

Gardez-vous de cette sensiblerie qui est la ruine des sentiments virils, ou qui surexcite tous les sentiments et rend l'homme à demi fou.

Formez votre caractère de façon à ne vous laisser dominer ni par une crainte excessive ni par une trop grande confiance en vous-même. Sinon ces deux choses vous créeront des difficultés quotidiennes. Trop méchant pour les bons, ou trop bon pour les méchants, on manque souvent de vrai tempérament.

3. Ce que le Christ dit du royaume du ciel s'applique à la formation du caractère : elle souffre violence ; et ceux-là seuls qui emploient la violence y réussissent.

Le Christ la présente toujours comme une chose difficile, comme une mortification. « Entrez par la porte étroite, car la porte de la perdition est large et la voie qui y mène est spacieuse. » (Matth., VII, 13.) « Faites effort pour entrer par la porte étroite. » (Luc., XIII, 24.) « Si le grain de froment ne meurt après qu'on l'a jeté en terre, il demeure seul ; mais quand il est mort, il porte beaucoup de fruits. Celui qui aime sa vie la perdra ; mais celui qui hait sa vie en ce monde la conserve pour la vie éternelle. » (Joan., XII, 24, 25.)

Faites-vous un caractère fort, de manière à résister aux

influences illégitimes; rendez-le indépendant de tout ce qui vous nuit: vous n'y arriverez qu'en vous refusant chaque jour quelque chose que vous pouvez vous permettre, même sans péché.

Faites disparaître de votre caractère la mobilité qui perd complètement de vue le but à atteindre, et qui, par suite, voltige follement d'ici et de là. Apprenez à envisager votre but fermement et à le fixer sans cesse, afin de vous en approcher comme il convient.

Que l'humilité soit la base de votre caractère; l'humilité, qui rend volontiers à Dieu ce qui est à Dieu, qui trouve sa joie à estimer et à aimer le prochain, qui est exempte d'orgueil et d'égoïsme désordonné.

Le bien que vous faites, écrivez-le sur le sable; celui que vous recevez, gravez-le sur le marbre et mettez-vous vous-même entre les mains de Dieu. Agissez de manière à mériter la louange et la reconnaissance, mais ne recherchez ni l'une ni l'autre.

4. Veillez à ce que votre énergie ne soit ni dans l'imagination ni dans le sentiment, mais dans l'intelligence et dans la volonté. Pour cela, recourez à la prière.

Gardez-vous des caprices et de la mauvaise humeur; ils corrompent votre volonté et même votre intelligence.

Sachez unir la circonspection et la décision, afin d'hésiter toujours où il faut hésiter, et d'aller en avant quand l'hésitation serait un mal. La chose la plus facile est difficile quand on ne peut s'y décider.

Fortifiez en vous le sentiment du devoir et le sentiment de la justice, et le respect pour les institutions, lorsqu'il ne s'agit pas d'abus et d'imperfections qui peuvent se corriger.

Tout caractère se développe par une sorte de nécessité

naturelle. Veillez à ce que ce développement se fasse dans la vraie direction. Nous lisons dans un auteur ancien : « A vingt ans, l'homme est un paon ; à trente ans, un lion ; à quarante ans, un chameau ; à cinquante ans, un serpent ; à soixante ans, un chien ; à soixante-dix ans, un singe ; à quatre-vingts ans, rien. » Il est vrai que le caractère de l'homme subit naturellement une transformation continuelle ; préservez-le d'une dégradation ; veillez à ce qu'il s'améliore et s'ennoblisse.

CHAPITRE XXIX

LE JUSTE AMOUR DE SOI-MÊME

1. Nulle part nous ne trouvons un commandement particulier qui nous ordonne de nous estimer et de nous aimer nous-mêmes; car ce précepte est clairement et lisiblement écrit dans la nature. D'après les paroles du Christ, l'amour de soi doit être le type sur lequel doit se modeler l'amour du prochain.

Nous devons nous estimer nous-mêmes, car nous sommes l'image de Dieu, le bienfait de Dieu, la propriété de Dieu, l'héritage de Dieu.

Le Tout-Puissant a fait pour nous, pauvres enfants des hommes, de grandes choses.

Nous devons nous vouloir du bien en nous efforçant d'atteindre ce qui nous rend vraiment heureux; d'abord les choses éternelles, mais aussi les choses temporelles, dans la mesure où elles nous servent à acquérir l'éternité.

L'estime et l'amour de soi sont exposés à une foule d'erreurs dangereuses.

2. Il est évident que, par amour pour soi-même, l'homme doit se préoccuper de tout ce qui est nécessaire à la dignité de son existence.

Il a besoin d'une certaine considération de la part de son prochain. Il doit donc, en vue de Dieu, prendre soin de s'attirer cette estime et de la conserver. Qu'une gravité raisonnable et sérieuse vous empêche de déroger. La légèreté et l'étourderie sont les plus grands obstacles à cette considération.

Il en est qui appellent égoïstes ceux qui ne se laissent pas exploiter facilement. Conservez cet « égoïsme ».

Il y a une sorte d'apathie qui est nuisible, parce qu'elle est contraire à l'estime raisonnable de soi et qu'elle rend les hommes mous et indolents. Les oiseaux prennent bientôt leurs ébats sur les épouvantails.

3. Ne vous mêlez pas trop aux hommes. La vie retirée a ses avantages. Souvent tel qu'on prenait pour un lion en son absence n'est plus, lorsqu'il paraît, que la « souris ridicule dont accouche la montagne ». Soyez plutôt avare que prodigue de votre personne. Qu'on désire votre arrivée, qu'on regrette votre départ. L'importun ne trouve que dédain et mépris.

Dans l'empire sur vous-même, unissez le désintéressement et le respect que vous vous devez.

Cherchez votre valeur dans l'amour de Dieu et du prochain.

Il n'est pas de marque de notre excellence qu'on ne nous reproche quelquefois. Ce ne sont pas les meilleurs, à qui tout sourit. L'excellence est le partage du petit nombre.

Ne rendez de compte qu'à ceux à qui vous le devez.

CHAPITRE XXX

LE FAUX AMOUR DE SOI

1. C'est Dieu qui a mis dans notre cœur l'amour de nous-mêmes. Mais rien ne dépasse les justes limites aussi facilement que l'amour de soi ; rien ne peut nous nuire autant que l'amour faux et exagéré de nous-mêmes. Il y a là le principe de toutes les révoltes contre Dieu. Ce que le christianisme nous demande, c'est, au fond, de soumettre à l'amour de Dieu l'amour de nous-mêmes.

Le faux amour de soi est comme une boisson enivrante. Entre un homme ivre et un homme qui a trop bonne opinion de soi-même, il n'y a pas de différence essentielle. Pas plus l'un que l'autre n'est maître de sa raison ; tous deux trébuchent d'une folie dans une autre.

Le faux amour de soi est le plus grand traître dont nous ayons à nous défendre ; il nous trahit par un baiser, comme Judas le fit pour Notre-Seigneur ; se laisser guider par lui, c'est prendre un fou pour guide.

Ne point s'estimer comme on le doit est la source de nombreuses folies. Mais bien plus nombreuses sont les fautes qui naissent de l'amour exagéré de soi-même. C'est pourquoi le Christ Notre-Seigneur nous recommande avant tout le renoncement à nous-mêmes.

Combien d'hommes dont la vie tout entière n'est qu'une manifestation de l'amour qu'ils se portent !

Ce faux égoïsme est notre vice capital; il est une faiblesse et il n'engendre que des faiblesses.

2. On pardonne à son prochain beaucoup de fautes, on lui pardonne très difficilement son égoïsme... par égoïsme.

Chacun est enclin à se considérer comme un idéal de bonté et de justice. La tour penchée de Pise, si elle pouvait voir les autres tours, ne penserait-elle pas qu'elle seule au monde est correcte?

La plupart des hommes s'attribuent beaucoup plus d'importance et de considération qu'ils n'en possèdent en réalité.

Beaucoup se complaisent à se croire enviés, persécutés ou haïs.

Le penchant à l'amour désordonné de nous-mêmes ne nous quitte jamais; il semble parfois sommeiller, c'est un piège; et, avant que nous nous en doutions, il nous saisit de nouveau. Souvent il contrefait l'amour de Dieu pour nous illusionner et il s'efforce d'atteindre son but par toutes sortes de détours.

Connaître ces détours est très utile.

La connaissance de vos faiblesses ne vous sert de rien, elle vous est plutôt nuisible, si vous ne veillez constamment à combattre le faux amour de vous-même; sinon vous conserverez votre présomption, vous vous laisserez aller à la tristesse et au découragement.

Le point capital, c'est la volonté, c'est la véritable humilité du cœur, qui permet à l'homme de se condamner comme il convient, et de ne pas s'emporter lorsqu'il se croit blessé ou méprisé.

L'amour désordonné de soi-même est la source d'une inquiétude perpétuelle. L'humilité est la source de la paix la plus profonde. S'il survient quelque revers, l'humble

de cœur ne s'arrête pas à l'instrument qui est l'homme; il voit la main du Seigneur, qui se sert de ce moyen pour lui donner la preuve d'un amour immérité.

Le faux amour de soi se complaît à être mis en avant. Efforcez-vous donc d'aimer l'obscurité.

Si on vous loue, rappelez-vous que tout ce qui en vous est digne de louange vient de Dieu, devant qui vous êtes responsable. Vous blâme-t-on, souvenez-vous de ce qu'on pourrait dire si l'on connaissait toutes vos faiblesses.

3. Gardez-vous de toute estime exagérée de vous-même. Souvent l'homme se fait un mérite du mal qui n'est pas dans sa nature, en s'imaginant qu'il en a triomphé. Il reconnaît ensuite par expérience de quelle malice il est capable, lorsqu'il a une occasion de commettre le mal.

Qui nourrit le vain désir qu'on parle de lui et qu'on le loue, est sur la voie de l'oubli de Dieu et empoisonne ses meilleures œuvres.

Ce qui vous humilie ne doit pas vous aigrir. Dans une dispute, l'égoïste pardonne plus facilement à son adversaire d'avoir tort que d'avoir raison.

Ne craignez pas de reconnaître votre faute. Nous cherchons volontiers dans mille raisons le pourquoi de ce qui nous arrive. Nous ne le cherchons pas où nous trouverions bientôt — dans notre propre faute... Sur ce point nous sommes muets.

Nous sommes toujours l'auteur de ce qui nous réussit, mais nous ne voulons être pour rien dans ce qui est causé par notre maladresse.

Quand nous nous déprécions nous-mêmes, nos paroles sont très souvent un raffinement de l'orgueil le plus subtil. Celui qui se blâme sans dignité cherche la louange par

voies détournées. Plus d'un veut, par orgueil, être tenu pour humble. C'est l'orgueil de l'humilité.

Vous parlez de vous-même fort modestement, ce que vous faites est peu de chose, dites-vous, mais vous seriez bien fâché qu'on fût de votre avis.

Ne parlez jamais sans nécessité ni des bienfaits que vous répandez ni du tort qu'on vous a fait.

Ne vous fiez point aux discours flatteurs. On vous estime, on vous apprécie partout, on vous rend tous les honneurs; on ne saurait se passer de vous! — on vous le dit, on vous le répète. — Vous mourez et vous croyez que tout est perdu parce que vous n'êtes plus là! Mon cher ami, vous vous trompez. Le monde passe à l'ordre du jour.

CHAPITRE XXXI

GRANDEUR D'AME ET ESPRIT DE SACRIFICE

1. Soyez généreux envers Dieu, ne refusez à Dieu votre Seigneur aucun des sacrifices qu'il attend de vous; formez votre cœur sur le Cœur de Jésus; vous trouverez que Dieu ne se laisse pas vaincre en générosité.

Le degré de vertu que l'homme au cœur étroit ne peut atteindre même après plusieurs années, l'homme généreux s'y élève en peu de temps.

Celui qui est généreux ne refusera rien à Dieu, il ne retiendra rien de ce qu'il lui doit; il s'offrira à lui comme une page blanche, afin que Dieu y écrive ce qu'il veut. Il ne redoutera ni les difficultés ni les sacrifices que Dieu peut demander.

C'est dans cette disposition qu'un François Xavier s'écriait, le cœur débordant de consolation : « Assez, Seigneur! » mais. dans les tristesses et les souffrances, il disait : « Encore plus, Seigneur! »

Il faut être fidèle même dans les petites choses, mais conserver des vues larges, c'est-à-dire se garder des mesquineries et ne pas se noyer dans un verre d'eau. En raffinant sur ce qui serait le mieux, on perd l'occasion de faire ce qui est bien, et ce bien ferait beaucoup plus pour la gloire de Dieu qu'une anxieuse tergiversation entre le bien et le mieux.

Ayez soin de garder toujours les hautes aspirations des enfants de Dieu. Prenez votre essor sur les ailes de l'amour. Elles vous permettront de surmonter facilement beaucoup d'obstacles.

2. Sachez souffrir en homme. Ceux qui gémissent et demandent qu'on les plaigne ressemblent aux enfants : lorsqu'un enfant se fait une égratignure au petit doigt, il faut, pour le consoler, que la nourrice souffle sur le bobo et se lamente avec le bébé.

Qu'il soit indigne de vous de revenir en toute occasion sur une injustice soufferte. Qu'est votre souffrance en comparaison des souffrances du Christ?

Ils sont bien rares, ceux qui reconnaissent ce que Dieu ferait pour eux s'ils s'abandonnaient entièrement à lui !

Un noble cœur n'attend pas un ordre formel; il lui suffit d'un regard, d'un signe.

Tout ce qui ne vient pas de Dieu périra. Conservez cette maxime si brève, qui résume tout : Quittez tout, et vous trouverez tout; renoncez au désir immodéré, et vous trouverez le repos.

3. Apprenez à vous priver et réjouissez-vous si vous ressentez la privation. Des Apôtres aussi, nous lisons qu'ils endurèrent la privation (Matth., XII, 1).

Soyez prêt aux sacrifices et n'accordez pas trop aux aises de la vie.

Dieu nous a donné les joies terrestres non seulement pour que nous en jouissions avec reconnaissance, mais aussi pour que nous ayons quelques sacrifices à lui offrir.

L'amour des aises éloigne de Dieu. Trouver une particulière joie à manger et à boire est animal.

Lorsque le Christ envoya ses Apôtres, il leur recom-

manda le renoncement et l'esprit de sacrifice : « Vendez ce que vous avez et faites des aumônes. » (Luc., XII, 33.) Il leur faut renoncer à toutes les commodités du voyage (Matth., X, 9; Marc., VI, 8; Luc., X, 4); il leur faut être modérés et désintéressés en toutes choses, et n'avoir constamment en vue que le but sublime de leur mission.

Les enseignements du christianisme sont d'accord avec la raison. Qui ne sait pas se priver est méprisable. On ne doit pas chercher à satisfaire les désirs terrestres. Il est bien mieux d'apaiser la soif avec modération que de l'étancher complètement. Se rassasier d'un plaisir est dangereux. S'il faut exciter le mécontentement, il est préférable que ce soit par l'impatience du désir que par l'excès de la jouissance.

Nous avons un sublime exemple de grandeur d'âme et d'esprit de sacrifice dans le grand Apôtre des nations : « Qui donc nous séparera de l'amour du Christ? Sera-ce l'affliction? ou les déplaisirs? ou la faim? ou la nudité? ou les périls? ou la persécution? ou le glaive?... Parmi tous ces maux, nous demeurons victorieux par Celui qui nous a aimés. » (Rom., VIII. 35, 37.)

CHAPITRE XXXII

LA VÉRITABLE INDÉPENDANCE

1. La vraie liberté et l'indépendance véritable consistent à dépendre uniquement de qui nous relevons par devoir, par nécessité et par vertu.

Bien des maux viennent de ce que nous nous laissons guider par l'exemple, et non par nos meilleurs instincts; nous vivons comme tout le monde vit. Les défauts d'autrui devraient nous servir de leçon et d'avertissement, et non pas de modèle. Celui qui craint de ne pas ressembler aux méchants est méchant lui-même.

Le meilleur moyen de fuir cette dépendance coupable est de vouloir franchement dépendre de Dieu.

Que nul ne cherche à ressembler à autrui; que chacun cherche à ressembler au Très-Haut! Comment y arriver? Que chacun soit parfait. Et chacun est d'autant plus parfait, qu'il est plus dépendant de Dieu.

Pour vous, mon enfant, ne vous découragez pas; faites ce que votre conscience, ce rayon de lumière céleste, vous dit; faites bien et ne craignez rien.

Le soleil ne va ni à droite ni à gauche, ni plus lentement ni plus rapidement, parce que les moucherons bourdonnent et que les grenouilles coassent. Cherchez l'approbation de Dieu, et méprisez courageusement le dédain du monde entier.

Le désir exagéré de plaire est un grand mal. On veut plaire à la fois à Dieu et au monde, et il en résulte la plupart du temps qu'on ne plaît pas au monde, et toujours qu'on déplaît à Dieu. « Quiconque voudra être ami de ce monde se rend ennemi de Dieu. » (Jac., IV, 4.)

Qui agit toujours par des considérations humaines s'avilit par lâcheté et se rend esclave dans tout le sens condamnable du mot.

Celui qui n'agit que par des considérations humaines est généralement méprisé, même par les hommes; celui qui s'efforce de plaire à beaucoup déplaît ordinairement à la plupart.

C'est un esclave qui n'a pas un maître seulement, mais cent; un mot le fait trembler. et il n'a pas des sentiments assez nobles pour apercevoir l'indignité d'un tel état.

2. Vous ne devez jamais, par respect humain, donner le faux pour le vrai. Cent fois je vous dirai et mille fois : L'erreur, c'est l'erreur! qu'elle vienne du plus grand homme ou du dernier des êtres.

Si vous rencontrez de l'opposition, ne vous déconcertez point. Qui marche au but par le droit chemin rencontre aussi de l'opposition.

Gardez-vous de toute espèce de flatterie. Donner des louanges imméritées pour s'attirer les bonnes grâces de celui qu'on loue, c'est frapper de la fausse monnaie.

Ne faites aucun cas de la flatterie. Il n'y a rien à faire là où il est plus avantageux de flatter que de remplir son devoir.

Pas de question plus sotte que celle-ci : Qu'en dira-t-on? On se fait beaucoup de mauvais sang et on n'obtient jamais la paix; il en résulte qu'on se demande continuellement : Qu'en dit le monde?

Labourez votre champ à votre guise, bâtissez votre maison selon vos besoins, et de votre fenêtre regardez tranquillement la folie des hommes.

Saint Augustin a écrit : « Pensez d'Augustin ce qui vous plaît, pourvu que ma conscience ne me reproche rien devant Dieu ».

Ceux qui se laissent diriger par le jugement des hommes sont précisément les plus portés à se laisser tourmenter par mille illusions trompeuses.

3. Vous dites : Si je suis les usages de l'Église, on me raillera! Est-ce donc un malheur? Si l'on vous raillait parce que tous les jours vous mangez, parce que vous vous tenez sur vos deux pieds et que vous ne rampez pas sur le sol, parce que vous honorez vos vieux parents, changeriez-vous pour cela votre façon d'agir? Or il est une chose plus sensée encore, et plus justifiée que de manger, de se tenir droit, d'honorer ses parents : c'est l'obéissance à Dieu votre Créateur, c'est le service du Seigneur.

De toutes les poltronneries, le respect humain est la pire ; il est l'abandon du premier de nos droits et la négligence du plus important de nos devoirs. Ici la lâcheté est un crime.

Ne point oser vivre chrétiennement, c'est ne point oser être intelligent, ne point oser être bon, consciencieux, homme d'honneur.

Rompez avec cette timidité déshonorante; remplacez-la par une « audace » salutaire.

CHAPITRE XXXIII

CE QUE VAUT L'APPROBATION DES HOMMES

1. Tous les Évangélistes nous racontent l'entrée solennelle du Christ à Jérusalem.

Si le Christ célèbre ce triomphe, ce n'est point pour lui-même, c'est pour condescendre à ceux qui l'entourent, pour se plier aux circonstances. Cette manifestation religieuse était un hommage à la dignité du Messie.

Le Sauveur connaît le néant de toute gloire terrestre. Il savait que ce même peuple, qui l'entourait en poussant des cris de joie, le traînerait bientôt comme un malfaiteur d'un tribunal à un autre ; que ces mêmes hommes qui maintenant criaient : *Hosanna!* crieraient bientôt : Crucifiez-le !

La vie tout entière du Christ prouve d'une manière éclatante qu'il ne faisait absolument aucun cas de l'approbation des hommes, ou plutôt qu'il n'y attachait de prix qu'autant que sa vocation messianique l'exigeait.

2. Mettons-nous à l'école du Christ. L'approbation des hommes a, sous plusieurs rapports, une valeur que nous devons estimer. Mais l'estime exagérée de cette approbation cause bien des troubles dans l'existence.

Les hommes sont souvent tels que vous pouvez dire avec l'Apôtre : « Si je voulais plaire aux hommes, je ne serais pas serviteur du Christ. » (Galat., I, 10.)

L'opinion que les autres ont de vous correspond rare-

ment à la réalité. Votre renommée ressemble à votre ombre : souvent elle vous précède, souvent elle vous suit ; tantôt elle est plus grande que vous, tantôt plus petite.

Tantôt on vous diffame, et tantôt on vous porte aux nues. Et qu'avez-vous fait? Simplement votre devoir.

Que le meilleur des hommes n'aille pas s'imaginer qu'on dit du bien de lui ; nous voulons être divertis ; or l'éloge des autres ne nous divertit pas.

Les hommes sont portés à blâmer ce pour quoi ils n'ont ni force ni talent.

Assez souvent ils n'estiment pas ce qu'ils comprennent, mais ils ont un culte pour ce qu'ils ne peuvent comprendre. On vante ce qu'on ne comprend pas, uniquement parce qu'on l'entend vanter.

Ne tenez point trop compte de l'opinion publique. C'est le bon sens qui parle par le jugement d'un sage, mais le jugement de la foule dépend du vent.

Laissez critiquer, laissez sourire, fermez votre oreille avec indifférence : qui veut plaire à tous finit par se perdre lui-même.

3. Une certaine approbation des hommes est nécessaire à la vie ; sans elle on n'arrive à rien en ce monde; c'est donc la volonté de Dieu que vous y preniez garde.

S'il ne faut pas tenir trop grand compte de ce qui se dit de vous, il faut cependant un souci raisonnable de votre bonne réputation. Dans les foules il y a bien des yeux pour voir, bien des cœurs pour mal juger et bien des langues pour calomnier. Toujours on croit le mal plus facilement que le bien.

Ne vous affligez point si l'on se moque de vous, si l'on vous raille ; mais ne faites jamais rien qui mérite la moquerie ou la raillerie.

Vous pouvez, pour vous mieux connaître, utiliser les louanges des hommes autant que leurs blâmes. Pesez chaque mot des blâmes, mais pesez aussi chaque mot des louanges. Souvent vous aurez surtout à corriger là où on vous applaudit davantage.

Du reste, établissez solidement votre cœur en Dieu et ne craignez pas les jugements humains si votre conscience vous justifie.

CHAPITRE XXXIV

FUIR LES SOUCIS INUTILES

1. « Une seule chose est nécessaire », dit le Seigneur (Luc., x, 42). Le souci de cette seule chose nécessaire vous fait un devoir de divers autres soucis. Mais jamais vous ne devez vous en créer qui nuisent au souci de l'unique chose nécessaire.

Que vous importe la façon dont tel ou tel vit, agit et parle ? Occupez-vous donc uniquement de vos affaires ; ne demandez pas ce que fait le voisin. Si chacun fait bien son devoir, tout va bien.

En beaucoup de choses il faut être ignorant et sourd. Le plus souvent, il vaut mieux détourner sa pensée des choses désagréables et laisser à chacun son opinion, que se mêler d'une discussion. Soyez bien avec Dieu, ne considérez que son jugement, et vous supporterez aisément qu'on vous néglige.

Ne vous préoccupez pas d'acquérir du renom, de vous assurer la confiance d'un grand nombre, ou l'affection de quelques-uns. Tout cela n'engendre que distractions et détourne votre esprit de la considération de l'unique chose nécessaire.

Ne vous souciez que de cet unique nécessaire ; et, à cause de cet unique souci, occupez-vous du reste.

2. Vivez à loisir ; ne brusquez rien ; ne vous surchargez pas d'un lest inutile ; ne vous accablez pas d'affaires. Il y a du bien à faire qu'il faut laisser à d'autres.

Un cœur vertueux s'inquiète moins des choses que Dieu veut, que de la volonté de Dieu qui veut ces choses.

Ne vous souciez pas de ce qui vous est impossible. Il ne vous est pas possible d'être sans difficultés, de n'avoir pas de contradicteur, d'éviter tout malentendu, de goûter constamment une consolation sensible dans vos prières.

Tendez à la plus haute perfection alors même que vous ne pouvez l'atteindre : vos efforts vous conduiront toujours à une perfection plus haute.

CHAPITRE XXXV

LE SUCCÈS APPARENT

1. Quiconque travaille beaucoup voudrait voir sa peine et ses sacrifices couronnés d'un succès sensible. Et, s'il ne constate pas le succès, il est tenté de perdre courage.

A ce point de vue, l'exemple du Christ est très instructif.

Il est hors de doute que le Sauveur a, en réalité, obtenu un succès auquel rien ne peut se comparer dans l'histoire du monde.

Il y a déjà un certain succès dans l'estime et le respect que le peuple et ses ennemis eux-mêmes témoignaient pour la puissance de sa parole (Matth., XXII, 33 ; Marc., XII, 17, 37 ; Luc., XIX, 48 ; XX, 19). Mais le vrai succès, ce sont les âmes sans nombre qui, courageusement et sans regard en arrière, se sont données à lui. Et ce succès se poursuit à travers les siècles, et il durera jusqu'au jour du jugement.

Ce succès, cependant, demeurait caché pour les yeux qui n'aperçoivent que le dehors. Par contre, nous apercevons plus d'un échec dans la vie du Christ. A peu près partout le Sauveur rencontrait des incrédules (Joan., XII, 37). Beaucoup le poursuivaient de leur haine et de leur rage. Presque tout ce qu'il faisait semblait échouer contre la sottise et la méchanceté des hommes.

Ses ennemis profitaient de ces échecs apparents et du succès de leurs propres efforts pour décrier son œuvre auprès du peuple. Ils disaient tout le mal possible du Sauveur, et ils ne réussissaient que trop.

L'histoire de la vie mortelle du Christ est encore son histoire dans sa sainte Église.

2. Consolez-vous donc en jetant un regard sur votre Sauveur, lorsqu'il vous semble que vos efforts n'ont pas le succès que vous croyez devoir en attendre.

Ne vous préoccupez donc pas tant de réussir ou de ne pas réussir. Remettez tout entre les mains de Dieu. Que votre sollicitude ressemble à la providence de Dieu. Dieu prend soin de nous tous et travaille pour nous, mais sans agitation, sans perdre le calme.

Faites ce qui est en votre pouvoir pour réussir parfaitement, mais abandonnez le résultat à Dieu votre Seigneur.

Ce n'est pas le succès apparent, c'est l'intention intérieure qui donne à l'acte sa valeur essentielle et le véritable succès.

Quelques saints ont eu de grands succès extérieurs; mais chez la plupart nous apercevons à peine une trace de cette réussite.

On ne blâme point le laboureur si la moisson n'est pas riche, mais bien s'il n'a pas convenablement préparé son champ.

Pour le Christ, le résultat apparent fut la croix; mais cette croix faisait de Dieu le débiteur du Christ, et une gloire correspondante aux tourments du Sauveur en était le prix. Il se produit quelque chose de semblable pour les fidèles serviteurs du Christ; ils sont d'abord récompensés par une infinité de croix, mais ces croix sont le gage des promesses divines.

CHAPITRE XXXVI

LES ADIEUX DU SEIGNEUR

« Je vous donne un commandement nouveau qui est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés, afin que vous aussi vous vous aimiez les uns les autres. Tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples si vous vous aimez les uns les autres...

« Que votre cœur ne se trouble pas ! Vous croyez en Dieu : croyez aussi en moi ! Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. Si cela n'était pas, je vous l'aurais dit ; car je vais pour préparer le lieu.

« Et après que je m'en serai allé et que je vous aurai préparé le lieu, je reviendrai, et vous retirerai à moi, afin que là où je suis, vous y soyez aussi. Et vous savez bien où je vais, et vous en savez la voie... Je suis la voie, la vérité et la vie. Personne ne vient au Père que par moi. Si vous m'aviez connu, vous auriez aussi connu mon Père ; et vous le connaîtrez bientôt, et vous l'avez vu déjà...

« Ce que je vous dis, je ne vous le dis pas de moi-même. Mais mon Père, qui demeure en moi, fait lui-même les œuvres que je fais. Ne croyez-vous pas que je suis en mon Père et que mon Père est en moi ? Croyez-le au moins à cause de mes œuvres. En vérité, en vérité, je

vous le dis, celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais, et il en fera de plus grandes encore; car je vais à mon Père. Et ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils. Si vous me demandez quelque chose en mon nom, je le ferai.

« Si vous m'aimez, gardez mes commandements. Et je prierai mon Père, et il vous donnera un autre consolateur, afin qu'il demeure éternellement avec vous, l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir; car il ne le voit point et ne le connaît point. Mais vous, vous le connaîtrez; car il demeurera avec vous et il sera en vous. Je ne vous laisserai point orphelins; je viendrai à vous. Encore un peu de temps, et le monde ne me verra plus. Mais vous, vous me verrez, parce que je vis et que vous vivrez aussi. En ce jour-là, vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous. Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime. Et celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et je l'aimerai aussi, et je me découvrirai moi-même à lui... Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera; et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. Celui qui ne m'aime point ne garde point mes paroles. Et la parole que vous avez entendue n'est point ma parole, mais celle de mon Père, qui m'a envoyé.

« Je vous ai dit ceci, demeurant encore avec vous. Mais le consolateur, le Saint-Esprit, que mon Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous fera ressouvenir de tout ce que je vous ai dit.

« Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. Je ne vous la donne pas comme le monde la donne. Que votre cœur ne se trouble point et qu'il ne soit point saisi de frayeur...

« Je suis le cep de la vigne, vous êtes les branches. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure porte beaucoup de fruits; car vous ne pouvez rien faire sans moi. Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il sera jeté comme un sarment et il séchera; et on le ramassera pour le jeter au feu, et il brûlera. Si vous demeurez en moi et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez tout ce que vous voudrez, et il vous sera accordé.

« C'est la gloire de mon Père que vous rapportiez beaucoup de fruit et que vous deveniez mes disciples.

« Comme mon Père m'a aimé, je vous ai aussi aimés. Demeurez dans mon amour! Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme j'ai moi-même gardé les commandements de mon Père, et que je demeure dans son amour. Je vous ai dit ces choses afin que ma joie demeure en vous et que votre joie soit accomplie.

« Le commandement que je vous donne est de vous aimer les uns les autres, comme je vous ai aimés. Personne ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. Vous êtes mes amis si vous faites ce que je vous commande. Je ne vous appellerai plus désormais serviteurs; parce que le serviteur ne sait ce que fait son maître. Mais je vous ai appelés mes amis parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai appris de mon Père. Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis : et je vous ai établis afin que vous marchiez et que vous rapportiez des fruits, et que votre fruit demeure, et que mon Père vous donne tout ce que vous lui demanderez en mon nom. Ce que je vous commande est de vous aimer les uns les autres.

« Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui

serait à lui : mais parce que vous n'êtes point du monde et que je vous ai choisis du milieu du monde, c'est pour cela que le monde vous hait. Souvenez-vous de la parole que je vous ai dite : Le serviteur n'est pas plus grand que son maître. Il suffit au serviteur d'être comme son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi. S'ils ont gardé mes paroles, ils garderont aussi les vôtres.

« Mais ils vous feront tout cela, à cause de mon nom ; car ils ne connaissent pas celui qui m'a envoyé. Si je ne fusse venu et que je ne leur eusse parlé, ils n'auraient point de péché, mais maintenant ils n'ont point d'excuse de leur péché. Celui qui me hait hait aussi mon Père. Si je n'avais pas fait parmi eux des œuvres que nul autre n'a faites, ils n'auraient point de péché ; mais maintenant ils les ont vues ; et ils ont haï et moi et mon Père...

« Mais lorsque le Consolateur sera venu, cet Esprit de vérité qui procède du Père et que je vous enverrai de la part du Père, il rendra témoignage de moi. Et vous aussi, vous en rendrez témoignage, parce que vous êtes avec moi dès le commencement.

« Je vous ai dit ces choses afin que vous ne soyez point scandalisés. Ils vous chasseront de leurs synagogues ; et le temps vient où quiconque vous fera mourir croira faire une chose agréable à Dieu. Et ils vous traiteront de la sorte parce qu'ils ne connaissent ni mon Père ni moi. Or, je vous ai dit ces choses afin que, lorsque l'heure sera venue, vous vous souveniez que je vous les ai dites...

« J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez les porter présentement. Quand l'Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité. Car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira ce qu'il aura

entendu, et il vous annoncera les choses à venir. Il me glorifiera, parce qu'il recevra de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera. Tout ce qu'a mon Père est à moi. C'est pourquoi je dis : Il recevra de ce qui est à moi et vous l'annoncera.

« Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus... En vérité, en vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous gémirez, et le monde se réjouira ; vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie...

« En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous le donnera. Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom. Demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit pleine... Je suis sorti de mon Père et je suis venu dans le monde ; je quitte de nouveau le monde et je m'en vais à mon Père...

« Le temps va venir, et il est déjà venu, où vous serez dispersés, chacun de son côté, et où vous me laisserez seul. Mais je ne suis pas seul ; car mon Père est avec moi. Je vous ai dit ces choses, afin que vous trouviez la paix en moi. Vous aurez de grandes afflictions dans le monde ; mais ayez confiance : j'ai vaincu le monde. » (Joan., XIII, 34, seq.)

CHAPITRE XXXVII

LA PRIÈRE DU SOUVERAIN PRÊTRE

« Père, l'heure est venue ; glorifiez votre Fils afin que votre Fils vous glorifie ; comme vous lui avez donné puissance sur tous les hommes, afin qu'il donne la vie éternelle à tous ceux que vous lui avez donnés. Or, la vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes le seul Dieu véritable, et Jésus-Christ, que vous avez envoyé. Je vous ai glorifié sur la terre ; j'ai achevé l'ouvrage dont vous m'aviez chargé. Maintenant donc, Père, glorifiez-moi aussi en vous-même, de cette gloire que j'ai eue en vous, avant que le monde fût.

« J'ai fait connaître votre nom aux hommes que vous m'avez donnés du milieu du monde. Ils étaient à vous, et vous me les avez donnés et ils ont gardé votre parole. Ils savent à présent que tout ce que vous m'avez donné vient de vous. Car je leur ai donné les paroles que vous m'avez données, et ils les ont reçues ; et ils ont véritablement reconnu que je suis sorti de vous, et ils ont cru que vous m'avez envoyé. C'est pour eux que je prie. Je ne prie point pour le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés ; car ils sont à vous.

« Tout ce qui est à moi est à vous : et tout ce qui est à vous est à moi : et je suis glorifié en eux. Je ne suis

plus dans le monde, mais eux sont dans le monde, et je m'en vais vers vous. Père saint ! conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous. Lorsque j'étais avec eux, je les conservais en votre nom. J'ai conservé ceux que vous m'avez donnés, et nul d'eux n'a péri, sinon le fils de perdition, afin que l'Écriture fût accomplie. Mais maintenant je viens à vous et je dis ceci, étant encore dans le monde, afin qu'ils aient en eux la plénitude de ma joie. Je leur ai donné votre parole, et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont point du monde, comme je ne suis point du monde. Je ne vous prie pas de les ôter du monde, mais de les garder du mal. Ils ne sont point du monde, comme je ne suis point moi-même du monde. Sanctifiez-les dans la vérité. Votre parole est la vérité même. Comme vous m'avez envoyé dans le monde, je les ai de même envoyés dans le monde. Et je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'ils soient aussi sanctifiés dans la vérité.

« Je ne prie pas seulement pour eux, mais encore pour ceux qui doivent croire en moi par leur parole, afin que tous ensemble ils ne soient qu'un comme vous, Père, vous êtes en moi, et moi en vous, de même ils ne soient qu'un en nous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé. Et je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un : je suis en eux et vous êtes en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité et que le monde connaisse que vous m'avez envoyé, et que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé. Père, je désire que, là où je suis, ceux que vous m'avez donnés y soient aussi avec moi, afin qu'ils contemplent ma gloire que vous m'avez donnée, parce que vous m'avez aimé avant la création du monde.

« Père juste ! le monde ne vous a point connu ; mais

pour moi je vous ai connu, et ceux-ci ont connu que vous m'avez envoyé. Je leur ai fait connaître votre nom et je le leur ferai connaître, afin qu'ils aient en eux ce même amour dont vous m'avez aimé, et que je sois en eux. » (Joan., XVII, I, seq.)

TROISIÈME SEMAINE

LA CROIX

CHAPITRE PREMIER

LES DERNIERS JOURS DE LA VIE DE JÉSUS

1. La douloureuse passion et la mort du Christ marquent de leur empreinte tout l'ensemble du christianisme. Toujours la religion du Christ a été regardée comme la religion de la croix. Le Seigneur a dit lui-même que, du haut de la croix, il attirerait tout à lui (Joan., XII, 32).

La première chose à considérer dans la passion du Christ est la personne de celui qui souffre. C'est le Seigneur, infiniment digne d'adoration, se rapprochant de nous par sa nature. Comme homme et comme Dieu, il est notre tout pour la vie, pour la mort, et pour notre éternité. La passion du Christ est le grand acte de la rédemption, notre délivrance de la malédiction du péché ; c'est le fondement du royaume de Dieu sur terre.

Un autre caractère particulier de la passion du Christ est l'injustice criante avec laquelle la victime est torturée et condamnée à mort. Voici sur quels motifs les juges iniques s'appuient pour le condamner : il opère beaucoup de miracles, tout le monde croit en lui et court après lui, il est un danger pour l'État juif (Joan., XI, 47, seq. ; XII, 19). Il est finalement condamné à mort pour avoir blasphémé et avoir revendiqué une mission et une dignité divines (Matth., XXVI, 65 ; Luc., XXII, 70). Devant Pilate

ils accusent le Christ d'être un agitateur du peuple et un contempteur de l'autorité romaine. Pilate reconnaît l'inanité de ces accusations (Matth., XXVII, 28) ; il proclame officiellement et solennellement l'innocence de Jésus ; et cependant il le condamne à mort (Joan., XIX, 16). Le Christ fut accusé et condamné contre toutes les formes du droit et de la justice.

Une troisième particularité de la passion du Christ sont les souffrances extraordinaires qu'il a endurées. Tout se réunit pour l'accabler : l'ingratitude et la trahison, la raillerie et l'ignominie, les souffrances corporelles et les souffrances morales.

Le Seigneur fut en butte à tous les caprices de la cruauté, aucune forme de la raillerie la plus grossière ne lui fut épargnée, il dut se soumettre au genre de mort le plus cruel et le plus ignominieux.

La passion du Christ se distingue par les circonstances particulières qui l'accompagnent. Le Seigneur souffre injustement ; il éprouve tous les sentiments humains de la tristesse, de la crainte, de la répugnance et du dégoût.

2. Dans la passion du Christ remarquons encore la façon dont le Seigneur souffre. Il souffre sans y être contraint. Il va au-devant de sa passion en toute liberté : il la prédit à ses Apôtres dans tous ses détails ; la prévision de sa passion ne lui fait rien retrancher dans l'accomplissement de sa mission ; c'est en toute liberté qu'il se livre à ses ennemis.

Il souffrit avec grandeur d'âme et majesté ; aucune parole qui trahît la faiblesse ne vint sur ses lèvres. Le Christ souffrit irréprochablement ; il ne refusa à aucun de ses ennemis les égards qui lui étaient dus ; il souffrit avec une grande humilité ; on ne voit ici aucune trace d'or-

gueilleuse impassibilité, aucun signe du mépris triomphant de la mort. Il permit à toutes les faiblesses de la nature humaine d'agir sur lui. La divinité se retire pour ainsi dire. Sur la croix, se manifeste toute l'angoisse d'un homme abandonné de Dieu et des hommes. Le Christ meurt, objet de raillerie pour ses ennemis et de compassion pour tous les nobles cœurs.

Le Christ souffrit en pratiquant la vertu la plus sublime. Il est l'idéal de l'abandon parfait à Dieu. Lorsqu'il était attaché à la croix sans consolation et rempli de douleur, il priait. Abandonné par son Père céleste au sort le plus cruel, il remet son esprit entre ses mains.

Il meurt dans la pratique de l'amour de ses ennemis et de ses parents, il meurt dans des sentiments d'obéissance à son Père céleste, il meurt en reconnaissant sa complète dépendance à l'égard de Dieu. Autres caractères de la passion du Christ : elle est en même temps la passion du christianisme, la passion du chrétien, la passion de l'Église fondée par le Christ : « Je suis le cep, et vous êtes les branches. » (Joan., XV, 5.) « Vous êtes le corps du Christ et membres d'un membre. » (1 Cor., XII. 27.) Tout chrétien doit dire avec l'Apôtre : « Je suis crucifié avec le Christ ; je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ vit en moi. » (Galat., II, 20.) Comment comprendre la vie de l'Église chrétienne sans songer qu'elle est l'Église du Crucifié ?

Enfin, la passion du Christ a cela de particulier, qu'elle recèle en soi le plus grand des triomphes. Extérieurement le Christ meurt ; mais la résurrection et la récompense du ciel suivent cette mort.

CHAPITRE II

IMPORTANCE DES SOUFFRANCES POUR LE CHRÉTIEN

1. Les rigueurs de l'existence humaine ont toujours été un problème ; l'intelligence du penseur n'a pu l'éclairer que très faiblement ; le cœur de l'homme n'a pu que difficilement s'en accommoder. La révélation divine est venue nous donner une solution et un secours.

« Je pensais pénétrer ce mystère, dit un sage de l'Ancien Testament (Ps. LXXII, 16), mais cela était trop difficile jusqu'à ce que j'entre dans le sanctuaire de Dieu. » Le but de la création n'est pas le bien-être complet de la créature, mais la reconnaissance du pouvoir souverain de Dieu ; en cette vie passagère, l'homme doit se préparer des joies pour le monde de l'au-delà qui dure éternellement.

« Mes pieds ont presque chancelé ; mes pas se sont presque égarés, parce que je me suis indigné contre les méchants, en voyant la paix des pécheurs. Comment est-il possible que Dieu connaisse, et le Très-Haut a-t-il véritablement la connaissance ? Et j'ai dit : C'est donc inutilement que j'ai travaillé à purifier mon cœur et que j'ai été affligé durant tout le jour.

« Si je disais : Je parlerai ainsi, j'ai reconnu ne pouvoir

le faire sans condamner toute la société des enfants d'Israël. Je pensais pénétrer ce mystère. Le souvenir de Dieu m'a fait comprendre quelle était leur fin. Seigneur, vous réduirez au néant quelque jour la splendeur enviée des méchants. Comment pouvais-je être si terrestre et si charnel en présence de Dieu ! Non, rien ne doit me séparer de vous, ô mon Dieu. Vous me tenez par la main, vous me dirigez selon votre volonté et vous me comblez de gloire. Car qu'y a-t-il pour moi dans le ciel et que désiré-je sur la terre, sinon vous ? Ma chair et mon cœur ont été dans la défaillance, ô Dieu qui êtes le Dieu de mon cœur et mon partage pour toute l'éternité.

« Mais il est bon pour moi de demeurer attaché à Dieu et de mettre mon espérance en celui qui est Seigneur et Dieu. » (Ps. LXXII.) Jamais l'homme n'est plus à même de glorifier Dieu par sa libre soumission à sa très sainte volonté que lorsqu'il souffre avec humilité et patience. Dire dans la souffrance : Dieu soit loué ! est plus méritoire que mille actions de grâces lorsque tout va bien.

2. C'est ainsi qu'on se consolait dans l'Ancien Testament. Dès lors se prépare la solution chrétienne du problème de la souffrance. Déjà le protoévangile (Gen., III, 15) nous annonce que le fils de la femme, qui doit vaincre la puissance du mal, sera accablé d'une douleur amère. A travers toutes les prophéties se prolonge cette prévision de la souffrance et du sang. Le Fils du Roi et de Dieu marchera dans les voies du mépris et des douleurs ; ses paroles de consolation s'adressent surtout à ceux qui sont fatigués et accablés. Le Seigneur a lui-même, à plusieurs reprises et en termes exprès, prédit ses souffrances.

« La souffrance, dit de nos jours un historien de

l'Église, la souffrance introduite dans l'économie chrétienne du salut, la souffrance transformée en instrument de victoire sur le péché, la souffrance devenue une manifestation de la charité et de la miséricorde divines ; la souffrance expiant les fautes d'autrui parce qu'elle est endurée librement par l'innocence ; la souffrance infiniment élevée en valeur et en efficacité par la divinité de la victime ; la souffrance devenue le stimulant le plus efficace sur la voie du salut (Hebr., XII, 10), un moyen de grâce (1 Petr., I, 20), le témoignage de l'amour divin (Hebr., XII, 5), un procédé de régénération et de formation morales (Rom., V, 3 ; 2 Cor., XII, 7), un élément essentiel de cette œuvre créatrice du Messie d'où doivent sortir le royaume de Dieu, la complète adoption divine, l'éternelle joie sans douleur et la gloire (Joan., XVI, 21) : telles sont les premières clartés qui, du haut de la croix, et suivant la conception chrétienne du monde et de la vie, éclairent les sombres abîmes de la souffrance. »

Le christianisme nous donne la conviction que la souffrance imposée par Dieu a une haute signification.

3. Si vous voulez cueillir de belles roses, ne craignez pas la piqûre des épines.

Les étoiles sont toujours dans le ciel, mais vous ne les apercevez que lorsqu'il fait nuit. Lorsque la souffrance étend un voile obscur sur la vie, l'homme cherche et aperçoit les étoiles éternelles. Le bonheur est si rarement véritable, et cependant il vous éblouit ; la douleur seule vous donne droit à la vie.

Le penchant immodéré pour le plaisir a enfanté le mal ; il faut donc que la douleur soit le médecin. En ce monde on peut tout supporter sans dommage, sauf un bonheur ininterrompu.

C'est seulement quand la souffrance a labouré et entr'ouvert la terre du cœur, que la semence d'en haut peut y prendre racine.

Le malheur nous préserve de bien des maux que nous aurait causés un bonheur sans nuages. C'est assez fréquemment la voie que prend le bonheur pour arriver jusqu'à nous : et souvent aussi le malheur sert à nous faire comprendre que le bonheur est un bienfait de Dieu. Vous comprenez mieux la valeur d'une chose quand vous l'avez perdue. Les peines d'ici-bas seules nous apprennent à estimer les biens de cette vie par reconnaissance envers celui qui nous les donne pour nous attirer à lui. Tout d'abord le malheur a trois buts : punir, corriger, affermir dans la soumission à Dieu.

Un mal que nous endurons sans qu'il y ait de notre faute, est souvent une compensation pour quelque bien dont nous avons joui sans le mériter.

Sans la souffrance, toute notre bonté reste en fleur ; seule la souffrance la mûrit, la fait fructifier et transforme l'apparence en réalité.

Dieu agit parfois avec nous comme un père avec ses enfants : il parle d'abord, puis il adresse une douce remontrance et finalement il châtie.

Souvent Dieu permet que les souffrances nous torturent parce que cela est nécessaire à la santé de notre âme ; en le faisant, ses sentiments sont ceux d'une tendre mère qui livre son enfant aux mains du chirurgien.

Dieu ne prend point plaisir à faire souffrir ses créatures. Mais il ne peut admettre à la participation de ses bienfaits spirituels et surnaturels une créature égoïste et avide de jouissances.

Il faut que la misérable hutte de l'égoïsme soit détruite pour que le temple de la vertu puisse s'élever dans l'âme.

La croix et les souffrances sont les moyens à employer, et c'est la nature qui doit payer les frais.

Il est à plaindre, celui dont les péchés ne sont point châtiés en cette vie. Si vous êtes visité par l'épreuve, gardez-vous de dire que Dieu ne vous aime pas.

Alors même que Dieu vous châtie, il est plein de miséricorde pour vous. Le nombre et la rigueur des coups sont la mesure de l'amour avec lequel il frappe.

4. Le Christ a pleinement résolu le problème de la souffrance (1 Cor., II, 2) en élevant la souffrance au-dessus de la nature, en lui donnant une portée surnaturelle. Poussé par son amour infini pour son Père et pour nous, il a, dans sa pleine liberté, choisi la coupe la plus amère de la souffrance : il a voulu ainsi, en se soumettant à la lutte et en portant la victoire dans la défaite, glorifier son Père céleste, nous délivrer du péché et nous donner la force d'atteindre à l'amour surnaturel de Dieu.

La communauté de nature avec le Christ nous fait participer à ses souffrances et nous rend conformes à sa mort (Philipp., III, 10). La vie des chrétiens abonde en épreuves. Il est vrai, bien des sources de souffrances sont fermées par la lutte contre le péché et les passions, par l'austérité et la sobriété de la vie chrétienne. Mais la fidélité chrétienne, les aspirations à la vertu, l'opposition constante à la vie du monde, ne sont-elles pas de nouvelles sources de souffrances? L'apôtre Paul nous dit que le chrétien meurt chaque jour (1 Cor., XV, 31), qu'il porte dans son corps la mort du Christ (2 Cor., IV, 10). Et il s'en réjouit. La passion du Christ ne nous révèle-t-elle point que les privilégiés de Dieu, précisément parce qu'ils sont les privilégiés de Dieu, sont le plus durement frappés? C'est par la souffrance que le chrétien entre inti-

mement en communion de vie avec le Christ, qu'il ne fait qu'un avec lui (Rom., VIII, 17), afin que les chrétiens appartiennent au Christ comme les membres à la tête. La souffrance prend ainsi pour le chrétien une importance telle qu'on ne peut en concevoir une plus grande.

Nous comprenons que des âmes éclairées demandent constamment au Seigneur la croix et la souffrance ; qu'elles voient dans la douleur, dans la persécution, dans la calomnie, les plus grandes preuves d'amour de la Divinité. Les épîtres des Apôtres sont remplies de ces sentiments élevés. Sans doute on y trouve aussi les gémissements et la tristesse. Ce n'est pas seulement dans l'âme des Apôtres, mais chez le Sauveur lui-même que la souffrance s'est fait sentir avec toutes ses conséquences. Le cœur du chrétien, malgré le poids qui l'oppresse, se relève aussitôt dans une sainte résignation à Dieu : « Seigneur, non point ma volonté, mais la vôtre. » Et alors c'est la joie, la joie surabondante (2 Cor., I, 5 ; IV, 16 ; VII, 4 ; Rom., VIII, 35 ; I Thess., V, 16, seq).

Le chrétien ordinaire lui-même est préservé de la tentation de se laisser accabler par le désespoir, aux heures amères de la souffrance ; il est préservé de la folle tentation de s'étourdir et d'oublier sa souffrance par une coupable légèreté ou par un faux stoïcisme. On se soumet volontairement au fardeau de la souffrance ; on se soumet au glaive qui blesse, avec la conviction que, dirigé par la main d'un médecin sage et bon, il tranchera dans le vif, il est vrai, mais uniquement pour mieux guérir.

5. Pour les chrétiens, les souffrances sont une école, et même la meilleure école. Boëce disait : « Dieu et ma prison m'ont fait ce que je suis. » Les vertus qui croissent dans la prospérité sont, la plupart du temps, faibles

et languissantes ; celles qui croissent sous le souffle de la douleur sont toujours fortes et durables.

Le forgeron met d'abord le fer au feu, ensuite il le martelle afin de l'assouplir et d'en faire une œuvre d'art. L'Artiste divin fait passer au creuset de la tribulation les âmes qu'il veut sanctifier, et, sous les coups de la souffrance, il les façonne à son gré. Votre devoir est de vous courber sous la main puissante de Dieu (I Petr., v, 6).

Dieu nous envoie des épreuves dans la mesure où elles nous sont utiles. Le harpiste ne tend pas trop les cordes afin qu'elles ne se brisent pas : il ne les détend pas trop, pour que l'harmonie ne soit pas détruite. Dieu fait de même. Il ne met l'âme ni dans une affliction trop grande ni dans un allègement constant.

« Dieu sait et Dieu m'aime. » Lorsqu'on se sent aimé avec tendresse, on est à peine touché par les douleurs de la terre ; l'amour a la puissance de rafraîchir sa propre ardeur, et le « malheur » n'habite pas dans un cœur qui est aimé.

CHAPITRE III

LES DIFFICULTÉS DE LA VIE CHRÉTIENNE

1. Puisque le Christ a souffert en sa chair, vous devez vous aussi vous armer des mêmes dispositions (1 Petr., IV, 1). Soumission à Dieu en union avec le Christ, c'est le tout de l'homme.

Il suffit de regarder le Christ pour nous attendre à ce que la vie de tout chrétien soit remplie de difficultés d'espèce particulière. Un Père de l'Église appelle la vie de tout chrétien un martyre.

La source de ces difficultés est d'abord dans les exigences mêmes du christianisme. Le christianisme veut unir efficacement l'homme à Dieu. Il enseigne donc en premier lieu le renoncement ! Le renoncement, c'est-à-dire l'observation fidèle des commandements, la lutte contre l'égoïsme et les passions basses, la fuite des dangers, la vigilance, l'esprit de sacrifice, la formation de soi-même à toutes les vertus. Voilà ce qui doit remplir toute la vie du chrétien, chaque jour et à chaque heure.

Même à ceux qui sont le plus rudement opprimés, aux esclaves, l'Apôtre recommande la fidélité à leurs devoirs de chrétiens dans les conditions les plus pénibles (1 Petr., II, 18). Il en va de même pour tous ceux qui ont à satis-

faire aux exigences du christianisme dans les circonstances difficiles de la vie. « Car ce qui est agréable à Dieu est que, dans la vue de lui plaire, nous endurions les peines qu'on nous fait souffrir injustement. »

Celui qui veut mener une vie vraiment chrétienne doit donc s'attendre à être souvent méconnu, raillé, méprisé, calomnié, haï, à cause des grâces qu'il reçoit de Dieu. Aussi le Christ proclame-t-il bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice (Matth., v, 10). Le chrétien doit alors se taire et supporter patiemment l'humiliation.

La vie de tout chrétien ressemble de fait à un martyre. Être persécuté à cause de la justice, travailler, souffrir à cause de la justice, mener une vie austère et mortifiée à cause de la justice ; ne se laisser détourner de la voie de la justice par aucune incommodité, par aucune calomnie, par aucun désir de plaire : c'est par là que les martyrs ont été des martyrs. Il n'y a donc pas de différence essentielle entre un chrétien fidèle à ses convictions et un martyr.

Bien des hommes supportent plus aisément une grave infortune d'un moment que l'épreuve prolongée de la vie de tous les jours.

Si vous avez sur les lèvres la vérité et dans le cœur l'amour, ô mon ami, que de peines et de douleurs vous attendent ! Si vous avez sur les lèvres des phrases et la perfidie dans le cœur, vous jouirez certainement du bonheur terrestre.

2. La source de ces difficultés est, en second lieu, pour le chrétien, comme d'ailleurs pour tout homme, dans les conditions mêmes de la vie humaine. Rarement tout marche à souhait : souvent il y a de grandes difficultés à surmonter, difficultés provenant des circonstances

extérieures, difficultés avec les autres, difficultés avec soi-même, difficultés dont les autres savent quelque chose, difficultés dont nous gardons le secret.

Ajoutez à cela notre rude vocation avec ses mille petites peines compensées par bien peu de consolations terrestres. Ajoutez la somme énorme de peine et de malheur qui pèsent constamment sur des multitudes de cœurs. Et assez souvent la faute en est non pas à nous, mais à autrui.

On ne peut vivre sans que les gens parlent ; on ne peut cueillir des roses sans que les épines piquent.

3. La troisième source de ces difficultés est dans les permissions et les voies particulières de Dieu à l'égard de ses favoris, de ceux à qui il veut témoigner un amour spécial. Ne vous laissez donc pas ravir votre courage, soyez calme et ferme dans le malheur ; les meilleures grappes de raisin sont celles dont on veut exprimer tout le suc.

Nous en avons la preuve dans la vie des saints. Quelles souffrances sous les formes les plus atroces dans la vie des martyrs ! Et cependant c'étaient des âmes fidèles à leur devoir. Nous lisons des choses analogues dans la vie d'une sainte Élisabeth et d'autres saints. Nombre de chrétiens qui s'appliquent à une haute perfection passent par les mêmes épreuves. Voilà comme Dieu aime !

Nous le voyons dans la vie de la Vierge Marie, Mère de Dieu. En elle il ne pouvait être question de péché, et cependant elle est au pied de la croix, elle est la Mère des douleurs. Voilà comme Dieu aime !

Mais surtout nous le voyons dans la vie de Jésus lui-même. Enfant, il est pauvre ; jeune homme, dans l'atelier de son père nourricier, il travaille à la sueur de son

front ; homme, le beau monde d'alors le raille ; tout son sang coule dans une flagellation infamante, il meurt sur un gibet où il est la risée de ses ennemis. Voilà comme Dieu aime !

La souffrance est donc très souvent une marque de prédilection de la part de Dieu. Dieu y fait participer ceux qu'il a connus par sa prescience et qu'il a prédestinés pour être plus particulièrement conformes à l'image de son Fils, afin que le Christ soit l'aîné entre plusieurs frères (Rom., VIII, 29). Si le Seigneur vous envoie de grandes souffrances, c'est un signe qu'il a de grands desseins sur vous.

Il n'est pas sous le soleil d'être plus digne de respect qu'un chrétien qui souffre, et qui souffre patiemment.

CHAPITRE IV

LA SAINTE CÈNE

1. La veille de sa douloureuse passion, le Seigneur institua un mystère particulier, destiné à traduire aussi parfaitement que possible les rapports les plus intimes du chrétien avec le Christ.

Bien à l'avance, le Seigneur avait annoncé cette institution, en disant qu'il se donnerait lui-même à toutes les âmes comme principe de vie, comme « pain de vie », et que cette action intérieure de la grâce se produirait sous les apparences sacramentelles d'une nourriture. Le Seigneur avait attaché une particulière importance à la foi, c'est-à-dire à la complète soumission de l'intelligence à la parole divine.

« Travaillez pour avoir, non la nourriture qui périt, mais celle qui demeure pour la vie éternelle, et que le Fils de l'homme vous donnera, parce que c'est en lui que Dieu le Père a imprimé son sceau. Ils lui dirent donc : « Que ferons-nous pour faire des œuvres de Dieu ? » Jésus leur répondit : « L'œuvre de Dieu est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé. »

« Ils lui dirent : « Quel miracle donc faites-vous, afin qu'en le voyant, nous croyions en vous ? Quelle œuvre faites-vous ? Nos pères ont mangé la manne dans le

désert, selon qu'il est écrit : Il leur a donné à manger le pain du ciel. »

« Jésus leur répondit : « En vérité, en vérité, je vous le dis : Moïse ne vous a point donné le pain du ciel, mais c'est mon Père qui vous donne le véritable pain du ciel. Car le pain de Dieu est celui qui est descendu du ciel et qui donne la vie au monde. »

« Ils lui dirent donc : « Seigneur, donnez-nous toujours de ce pain ! » Jésus leur dit : « Je suis le pain de vie ; celui qui vient à moi n'aura point faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif. Mais, je vous l'ai déjà dit, vous m'avez vu, et vous ne me croyez point. Tous ceux que mon Père me donne viendront à moi, et je ne rejetterai point celui qui vient à moi. Car je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais pour faire la volonté de celui qui m'a envoyé. Or, la volonté de mon Père, qui m'a envoyé, est que je ne perde aucun de tous ceux qu'il m'a donnés, mais que je les ressuscite tous au dernier jour. La volonté de mon Père, qui m'a envoyé, est que quiconque voit le Fils et croit en lui ait la vie éternelle : et je le ressusciterai au dernier jour. »

« Les Juifs murmuraient donc contre lui, parce qu'il avait dit : « Je suis le pain vivant, qui suis descendu du ciel », et ils disaient : « N'est-ce pas là Jésus, le fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère ? Comment donc celui-ci dit-il : Je suis descendu du ciel ? »

« Jésus leur répondit : « Ne murmurez point entre vous ! Personne ne peut venir à moi si mon Père, qui m'a envoyé, ne l'attire ; et je le ressusciterai au dernier jour. Il est écrit dans les Prophètes : Ils seront tous enseignés de Dieu. Quiconque a écouté le Père et a voulu apprendre, celui-là vient à moi. Ce n'est pas qu'aucun

homme ait vu le Père, si ce n'est celui qui est de Dieu : celui-là a vu le Père. En vérité je vous le dis, celui qui croit en moi a la vie éternelle.

« Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts. Voici le pain qui est descendu du ciel, afin que celui qui en mange ne meure point. Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. Et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde.

« Les Juifs donc disputaient entre eux, en disant : « Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger ? » Jésus leur dit : « En vérité, en vérité je vous le dis : Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui. Comme mon Père, qui m'a envoyé, est vivant, et que je vis par mon Père, de même celui qui me mange vivra aussi par moi. C'est ici le pain qui est descendu du ciel, non comme la manne que vos pères ont mangée, et ils n'en sont pas moins morts. Celui qui mange ce pain vivra éternellement. » Ce fut en enseignant dans la synagogue de Capharnaüm qu'il dit ces choses.

« Plusieurs donc de ses disciples, l'ayant entendu, dirent : « Ce discours est dur; qui pourra l'écouter? »

« Mais Jésus, connaissant en lui-même que ses disciples murmuraient sur ce sujet, leur dit : « Cela vous scandalise-t-il? Que sera-ce donc si vous voyez le Fils de l'homme monter où il était auparavant ? C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien. Les paroles que je

vous ai dites sont esprit et vie. Mais il y en a quelques-uns d'entre vous qui ne croient pas. » Car Jésus savait dès le commencement qui étaient ceux qui ne croyaient point, et qui était celui qui le trahirait. Et il disait : « C'est pourquoi je vous ai dit : Personne ne peut venir à moi, s'il ne lui est donné par mon Père. »

« Dès lors plusieurs de ses disciples se retirèrent de sa suite, et ils n'allaient plus avec lui. Jésus dit donc aux douze : « Et vous, ne voulez-vous point vous éloigner? » Simon-Pierre lui répondit : « A qui irions-nous, Seigneur? Vous avez les paroles de la vie éternelle, et nous avons cru, et nous avons connu que vous êtes le Christ, le le Fils de Dieu ! » (Joan., VI, 27-70).

2. Le Christ n'entendait pas parler d'une « chair » dans le sens matériel. Il parlait d'une chair spiritualisée, glorifiée, d'une forme d'existence plus élevée,. spirituelle, comme celle qui appartient au corps du Christ dans l'Eucharistie.

Ce que le Seigneur avait annoncé, il l'accomplit la veille de sa passion. « Tandis qu'ils étaient à table, Jésus prit du pain, le bénit, le rompit et le donna à ses disciples, en leur disant : « Prenez et mangez, ceci est mon corps, « qui est donné pour vous. Faites ceci en mémoire de moi. » De même, il prit la coupe après le repas, rendit grâces et la leur donna en disant : « Buvez-en tous, car c'est mon « sang, le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu « pour vous et pour un grand nombre, pour la rémission « des péchés. Faites ceci, toutes les fois que vous boirez, « en mémoire de moi. » (Matth., XXVI, 26; Marc., XIV, 22; Luc., XXII, 19.)

Depuis lors, la chrétienté a toujours eu la ferme conviction que ces paroles, telles qu'on les lit dans l'Écriture,

exprimaient la vérité, dans le sens que l'a voulu le Christ. Aujourd'hui, en dehors de l'Église catholique, on a dépouillé ces paroles de leur sens, pour les interpréter des façons les plus diverses.

L'apôtre saint Paul voyait dans l'Eucharistie la vraie réception du corps et du sang du Christ. C'est pourquoi il écrit : « Quiconque mange ce pain ou boit le calice du Seigneur indignement est coupable du corps et du sang du Seigneur. Que l'homme donc s'éprouve et qu'alors il mange de ce pain et qu'il boive de ce calice ; car celui qui mange ou boit indignement, mange et boit sa propre condamnation, ne faisant pas le discernement du corps du Seigneur. » (I Cor., XI, 27-29.)

La parole de l'Écriture est vraie. « On ne doit point y toucher. » Inutile d'ergoter. Ce que l'Écriture enseigne, la tradition chrétienne le confirme de la façon la plus formelle. Pour n'accepter point l'enseignement de l'Église, il ne faut pas seulement accuser la sainte Écriture de mensonge, il faut déchirer les livres des Pères et les liturgies apostoliques, anéantir tous les témoignages historiques sur la vie des premiers chrétiens et de l'Église primitive ; il faut supprimer les oratoires des catacombes, les églises et les cathédrales des temps postérieurs, Car tous ces monuments historiques attestent la vérité de l'enseignement de l'Écriture. L'Église voit dans ce mystère la source de sa vie : le révoquer en doute, c'est biffer d'un trait toute l'histoire du christianisme.

3. Le Christ a trouvé, pour demeurer parmi nous, un mode de présence, qui dépasse toute intelligence humaine.

Mais le chrétien qui réfléchit peut se demander, du moins, pour quelles raisons la Sagesse divine a établi une telle institution.

Pourquoi la présence du Christ parmi nous ? Le Christ a été pour nous durant sa vie « un père et une mère », il n'a pas voulu nous laisser orphelins (Joan., XIV, 18). Il a voulu demeurer avec ceux qu'il aimait. Dieu nous avait été rendu présent dans le Christ, cette présence ne devait pas nous être retirée.

Cependant pourquoi le voile du mystère ? La présence du Christ devait être pour nous un exercice continuel de notre foi. La foi consiste à s'appuyer sur Dieu, à s'abandonner à Dieu. Comme l'enfant croit à ses parents, ainsi l'homme doit se soumettre à l'autorité de Dieu.

Cette soumission est mise en pratique, elle se fortifie par l'adoration du très saint Sacrement de l'autel. Lorsque le chrétien s'agenouille à la sainte messe, lorsqu'il frappe dévotement sa poitrine ou s'avance les mains jointes à la table de communion, il dit en quelque sorte : « Grand Dieu, je ne m'en rapporte plus à mes sens, mais à ta parole ; je suis convaincu que ta toute-puissance a uni à l'apparence du pain la présence du Christ, l'Homme-Dieu, parce que tu l'as dit. Je ne vois pas le comment, mais j'ai confiance en toi. Celui qui a donné ses lois à la nature peut aussi enfreindre ces lois exceptionnellement et les faire servir à des fins dignes de lui. C'est là ma conviction; je la confesserai devant le monde entier. »

Mais pourquoi cette apparence si peu imposante ? On peut faire la même question à propos de la crèche de Bethléem, à propos du Calvaire. Le Christ a voulu nous en imposer par son humilité, par son anéantissement. L'autel est la continuation de cet abaissement. Quel enseignement, quelle confusion pour nous !

Mais pourquoi la forme du sacrifice ? Le sacrifice est l'idée fondamentale, la pensée dominante de tout le christianisme. Le christianisme se résume en un mot : Dieu

s'est donné à nous. Dieu s'est donné à nous sur la croix, il se donnera à nous dans le ciel. Dans l'obscurité de la foi qui doit nous conduire de la croix au ciel, Dieu se donne à moi dans la sainte communion.

Dans son amour, Dieu se sacrifie pour nous; par amour pour Dieu, nous devons nous offrir à lui en sacrifice.

Le Christ met continuellement sous nos yeux le fond et le résumé du christianisme, en perpétuant sur l'autel le sacrifice de la croix, afin que nous comprenions cette leçon et que notre cœur soit pénétré de l'esprit d'amour et de sacrifice, qui nous préparera à notre éternelle union avec Dieu.

Mais pourquoi sous la forme d'un aliment? L'économie du salut que nous possédons dans le christianisme, nous la devons à l'amour incompréhensible de Dieu ; si le Dieu infini semble se mettre aux ordres des misérables enfants des hommes, on dirait que la chose principale, c'est nous, qu'il n'est, lui, que l'accessoire, de même que la nourriture est pour celui qui la prend.

En instituant la sainte Eucharistie, le Christ se proposait de se donner pour nous, de se soumettre entièrement à nous. Dans l'éternité Dieu se mettra entièrement à notre service (Luc., XII, 37) et nous trouverons notre bonheur, ou plutôt le bonheur divin, dans la plus intime union avec la Divinité (2 Petr., I, 4).

Voilà pourquoi le Christ a voulu établir une union sans cesse renouvelée de son être avec notre âme. C'est le don de la grâce par le sacrement de l'autel. Comme tous les sacrements, celui-ci a également son signe extérieur qui doit symboliser l'effet de la grâce produit par le sacrement. Ici, c'est la présence et la réception du Christ sous l'apparence d'une nourriture corporelle. Le Christ ne pouvait donc choisir de signe sacramentel plus compréhen-

sible et plus significatif que celui qu'il a choisi dans la dernière Cène.

C'est en même temps un mémorial du don que le Christ nous a fait de lui-même sur la croix, et tout ensemble un gage du don que Dieu nous fera de lui dans l'éternité.

Le Christ est le divin pêcheur des âmes ; mais s'il veut nous attirer à lui, ce n'est point pour son profit, c'est pour notre salut. Il a donc tressé un filet, il l'a fixé à la croix dans le temps et à son trône dans l'éternité. Il n'a point employé des fils d'or et d'argent; il s'est lui-même rapproché de chacun de nous pour nous prendre et nous attirer à lui (1 Petr., I, 18).

Quelle douce consolation pour le chrétien de penser que Jésus descend pour ainsi dire de la croix, afin d'entrer en relation personnelle avec lui et de lui dire : « J'ai pensé à toi, mon enfant ; j'ai versé mon sang pour toi; je t'ai aimé; je connais tes souffrances et tes luttes ; je veux te rendre heureux. »

Telle est la signification du très saint mystère de l'autel.

CHAPITRE V

LES SOUFFRANCES EXTÉRIEURES DU CHRIST

1. Le service de Dieu demande des efforts. Ce n'est pas seulement un service de l'esprit, c'est aussi essentiellement un service de l'homme extérieur, de l'homme entier ; il suppose bien des difficultés, bien des fatigues, bien des sacrifices, bien des tribulations. Pour nous montrer quelle armure tout chrétien fidèle doit porter, le Sauveur a souffert dans sa chair (1 Petr., IV, 1). Qui veut triompher doit apprendre à souffrir.

Quelles que soient les difficultés que vous rencontriez dans l'accomplissement de vos devoirs, vous pouvez toujours vous dire : « Mon Seigneur et Sauveur a bien plus souffert, et cela non point parce qu'il y était obligé, mais parce qu'il l'a librement voulu. »

Que sont mes souffrances en comparaison de celles de Jésus ?

Considérez votre Sauveur, l'homme de douleurs, lorsqu'il est présenté au peuple : *Ecce homo !* Des pieds à la tête, ce n'est qu'une plaie.

2. Déjà, au moment de son arrestation et tandis qu'il était conduit d'un tribunal à un autre, on l'avait accablé de mauvais traitements de toutes sortes.

Dans la flagellation, il avait été frappé de la façon la plus cruelle.

Quelles atroces douleurs il ressentit dans le couronnement d'épines!

Maintenant il est devant le peuple comme un homme de douleurs!

Et quelles souffrances lui sont encore réservées!

Exténué jusqu'à la mort, il doit traîner sa lourde croix sur ses épaules ensanglantées, accablé par la barbarie des soldats inhumains.

Puis il est cloué sur l'arbre de la croix, et la croix est dressée.

Et voici que, durant de longues heures, le Seigneur reste suspendu au gibet.

Chacun des sens a sa souffrance spéciale : le toucher, l'odorat, le goût, l'ouïe, qui entend les imprécations et les blasphèmes épouvantables; et par-dessus tout la vue, puisque le Seigneur aperçoit sa tendre mère en pleurs.

3. Songeons en outre que l'Homme-Dieu était en pleine possession de sa sensibilité; que cette sensibilité, par suite de la perfection de sa nature, était extrême; que le Seigneur souffrait avec la pleine conscience qu'il épuiserait jusqu'à la lie l'amertume de la souffrance, que durant sa passion il fut privé de toute consolation intérieure.

Pour bien comprendre les souffrances du Christ, rappelons-nous notre propre expérience, nos propres souffrances. Rappelons-nous les heures amères que nous avons vécues nous-mêmes, ou que nous avons observées chez les autres; rappelons-nous les douleurs que nous avons ressenties dans telle ou telle occasion. Celui-là seul qui a souffert lui-même peut comprendre les souffrances du Christ. Nos souffrances et nos douleurs sont relativement

faibles, mais elles peuvent nous aider à mieux pénétrer les souffrances du Sauveur.

Quand nous avons à souffrir, songeons que c'est une gouttelette prise dans la mer des souffrances du Christ. Ces souffrances ont été vraiment humaines.

Faisons sans cesse ce rapprochement, et nous comprendrons notre Sauveur et son amour; nous nous sanctifierons nous et nos misères.

4. La sensualité nous prépare bien des difficultés. La raison corrompue par la sensualité nous en prépare bien plus encore, et nous nous laissons facilement séduire par elle. Notre meilleur remède est dans le support volontaire et dans l'acceptation libre des infirmités corporelles, par amour pour le Christ souffrant.

Au milieu des souffrances et des contradictions, regardez souvent l'image du crucifié, faites-en le sujet de vos méditations ! De la croix jaillissent des consolations que le monde ne saurait donner ! Priez !

Ne vous alarmez pas si la maladie ou la désolation vous empêchent de réciter de longues prières. Porter son mal en patience, sous le regard de Dieu et avec soumission à la volonté de Dieu, est une prière infiniment précieuse.

CHAPITRE VI

LES HUMILIATIONS DU CHRIST

1. Le Christ n'a pas seulement souffert dans son corps sacré : les douleurs qu'il dut ressentir comme homme dans les humiliations et les outrages pénétrèrent plus profondément encore dans son âme.

L'homme trouve encore un adoucissement à ses peines, à ses travaux, à ses souffrances, si ces peines ont un résultat palpable, si elles sont accompagnées de gloire et d'honneur. Cette consolation a manqué au Christ Notre-Seigneur.

Jamais ses travaux et ses fatigues ne parurent avoir une compensation dans un succès consolant. Il eut pour tout partage des injures, des calomnies, des interprétations défavorables. S'il prêche, on dit qu'il n'a pas étudié (Joan., VII, 15) ; s'il répand des bienfaits sur le peuple, on prétend qu'il veut le séduire (Joan., VII, 12); s'il accepte l'invitation de hauts personnages, on le traite de débauché (Matth., XI, 19); s'il opère des miracles, on dit que c'est par la puissance de Satan (Marc., III, 22; Luc., XI, 15) ; s'il se déclare le Fils de Dieu, on l'accuse de blasphémer Dieu (Joan., X, 36). Partout on l'épie avec des idées préconçues, par un sentiment de haine (Matth., XII, 2 ; Luc., XI, 16 ; XIV, 1) ; les injures les plus infamantes lui sont infligées (Joan., VII, 20 ; VIII, 48).

On ne lui épargne aucune sorte de calomnie (Joan., VII, 12). Plus il se sacrifie pour le bien du peuple, et plus la haine et l'animosité grandissent; à plusieurs reprises on attente à sa vie.

De quelles railleries et de quel mépris le Seigneur n'est-il pas abreuvé aux heures douloureuses de sa passion! Et cela de la part de toutes les classes de la société (Matth., XXVII, 39; Marc., XV, 31; Luc., XXIII, 35). On le raille comme prophète (Matth., XXVI, 68), comme Fils de Dieu (Matth., XXVII, 43), comme thaumaturge (Luc., XXIII, 35), comme Messie (Marc., XV, 32); on raille sa confiance en Dieu (Matth., XXVII, 43).

2. Le Christ était un homme comme nous; il ressentait les injures comme nous les ressentons. Faites un retour sur vous-même pour mieux comprendre les souffrances du Christ. Seul, celui qui souffre lui-même comprend les souffrances du Seigneur.

Peut-être, parfois, ne vous a-t-on point témoigné l'estime qui vous était due; on vous a négligé, on vous a abandonné, et vous l'avez senti vivement. Que n'a pas dû ressentir le Christ, lui l'Homme-Dieu, lui le Sage et le Juste par excellence, lorsqu'il a été abandonné, renié, trahi par les siens?

Peut-être, parfois, on vous a blâmé à tort, on vous a soupçonné, on vous a tenu pour pire que vous n'êtes, on a porté de faux jugements sur vous : et vous en avez souffert. Quelle dut être la souffrance du Christ lorsque, étant le Juste et le Saint par excellence, il fut enchaîné comme un malfaiteur, comme un voleur, traîné d'un tribunal à un autre, traité comme un criminel par ses juges!

Peut-être, parfois, ne vous a-t-on pas suffisamment apprécié : l'on vous a offensé, et cela vous a été au cœur. Que

dut ressentir le Christ lorsqu'il fut souffleté, meurtri à coups de poing, lorsqu'on lui cracha au visage, et que ces outrages venaient de ceux qu'il avait comblés de bienfaits !

Peut-être, parfois, pour vous abaisser, a-t-on usé de procédés égoïstes : et vous en avez souffert. Que ressentit le Christ lorsqu'il fut, pour de misérables vues politiques, renvoyé de Pilate à Hérode !

Vous êtes profondément peiné quand vous croyez remarquer qu'on vous tient pour peu sage, qu'on ne vous accorde aucune confiance, qu'on vous traite comme un homme borné. Que ressentit le Christ, lui, le Sage par excellence, lui, par qui tout a été fait, lorsque Hérode le revêtit devant sa cour de la robe des fous et le traita comme un insensé !

On vous a accusé parfois d'être méchant, d'être dur ; on ne vous a point traité selon votre rang, et vous en avez souffert. Que dut éprouver le Sauveur lorsqu'il fut flagellé de la manière la plus honteuse, comme un vil esclave !

Vous êtes profondément blessé par une raillerie ou une plaisanterie; nul n'est insensible à la raillerie. Et le Christ, à qui le Père céleste a donné la royauté sur tous les peuples, dut endurer la raillerie; on l'a couronné d'épines, on a jeté sur ses épaules ensanglantées un lambeau de pourpre.

Parfois on vous a fait l'injustice de vous préférer quelque autre, on vous a manqué d'égards; c'est bien peu de chose, et cependant vous avez eu de pénibles heures d'angoisse. Que dut ressentir le Sauveur, lorsque lui, l'innocence même, fut mis en parallèle avec Barabbas et qu'on lui préféra un assassin !

Vous vous croyez mal vu, vous pensez que c'en est fait du bonheur de votre vie; peut-être n'est-ce là qu'une

imagination, mais la douleur n'en déchire pas moins votre âme! Que dut éprouver le Christ lorsqu'il fut condamné à la mort la plus ignominieuse !

Parfois je n'ai point rencontré les égards qui me sont dus ; j'étais triste, et on ne m'a pas consolé ; j'étais faible, et on exigeait de moi ce qui excédait mes forces ; j'étais malade, et on me traitait comme un homme bien portant; j'en ai souffert ! Que dut donc éprouver le Christ, lorsque, à bout de forces, fatigué à la mort, on lui mit sans aucun égard l'arbre de la croix sur les épaules, et qu'on l'accabla de coups jusqu'au lieu du supplice. Et là, devant le peuple assemblé, on le crucifia entre deux scélérats.

Voici, ajoutées à tous les maux dont j'ai jamais souffert toutes les douleurs qui ont jamais blessé mon âme. Si je me tiens en esprit au pied du gibet du Calvaire, où est attaché mon Seigneur et Sauveur, que sont tous mes maux, que sont toutes mes douleurs ?

e dois cependant m'en servir comme d'un exemple pour ressentir ce que le Christ mourant sur la croix a ressenti.

3. Dans la méditation du Christ, vous trouverez la force d'être humble.

Tout reproche fait souffrir, l'innocent plus souvent encore que le coupable. Apprenez à accepter les reproches, à vous laisser dire la vérité, à ne pas vous plaindre quand la blessure est salutaire.

Lorsque les hommes vous affligent par la trahison et le mensonge, méditez pieusement ce que votre Seigneur a souffert.

Cela ne veut point dire qu'il faut tout endurer. Au soldat qui le maltraite, le Sauveur adresse une question qui

est un reproche (Joan., XVIII, 23). Il est des cas où il est permis, où c'est un devoir de manifester sa souffrance.

Dans les contrariétés, nous sommes naturellement enclins à nous abandonner aux sentiments de la susceptibilité et de l'amertume. Comme il en va autrement du Christ! Une seule pensée dominait son cœur : la gloire de son Père céleste. La douleur qu'il éprouvait au milieu de tant d'offenses ne diminuait en rien son amour de Dieu et des hommes.

Tel qui se croit pieux conserve encore le désir de paraître quelque chose aux yeux du prochain et la crainte d'être méprisé et négligé.

Les saints avaient coutume de considérer dans le prochain le bien qu'il tenait de Dieu, et en eux-mêmes ce qui venait de leur propre fonds. Ils en arrivaient ainsi à se regarder comme les plus grands pécheurs (de même qu'un homme affligé estime facilement qu'il n'y a pas sur terre une douleur égale à la sienne). Dès lors, il ne leur était pas difficile de supporter avec un calme chrétien les calomnies et les offenses.

Combien sont dans l'erreur et pensent pouvoir posséder l'humilité chrétienne sans supporter l'humiliation! C'est vouloir arriver au but sans se soumettre aux fatigues de la route.

CHAPITRE VII

LES SOUFFRANCES INTIMES DU CHRIST

1. Aux souffrances causées par les tourments et par l'ignominie s'ajoutent, dans le Christ, les souffrances morales. Il en est parlé dans la sainte Écriture, en particulier au commencement de la passion au jardin des Oliviers, et à la fin de la passion sur la croix.

Au jardin des Oliviers nous voyons le Sauveur abandonné à toute la faiblesse de la nature humaine. La divinité s'est pour ainsi dire retirée, et nous avons sous les yeux un homme plein de crainte et de frayeur (Marc., xiv, 33), de découragement, de répugnance, d'ennui, de dégoût, de désolation et de tristesse (Matth., xxvi, 37-38).

L'attitude extérieure du Seigneur est inquiète et troublée, toute sa nature est dans l'agitation. « Mon âme est triste jusqu'à la mort. » (Matth., xxvi, 38.) « Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi. » (Matth., xxvi, 39, 42.)

La sensibilité est si violemment agitée et la résistance que lui oppose la volonté supérieure est si forte, qu'une sueur coule à terre en gouttes de sang (Luc., xxii, 44).

2. La crainte et la frayeur s'emparèrent du Seigneur parce qu'il voyait la certitude, l'imminence, l'excès des

souffrances de la passion. Toutes ces douleurs, tous ces tourments, tous ces mauvais traitements, toutes ces insultes, se présentèrent clairement devant son âme. Il connut et sentit en quelque sorte la trahison de Judas, le reniement de saint Pierre, la faiblesse des disciples, les souffrances chez Anne, Caïphe, Pilate, la flagellation et le couronnement d'épines, la condamnation à mort, la crucifixion, la rage concentrée et la malice de ses ennemis. Le dégoût et la satiété étaient augmentés par le souvenir des péchés, de l'ingratitude, de l'indifférence, de l'insensibilité, de l'inertie des hommes.

La tristesse croissait encore à la pensée que cette douloureuse passion serait inutile pour tant d'âmes immortelles. Par suite du profond amour qu'il leur portait, le malheur de chacune de ces âmes causait au Seigneur une douleur infinie.

Il voyait d'avance les douleurs et les sacrifices des âmes qui lui étaient fidèles, la douleur et les larmes de sa très sainte Mère, tout ce que les saints martyrs, les autres saints, les chrétiens vertueux devraient souffrir et endurer pour lui à travers les siècles. Tout cela remplissait son cœur d'une noble compassion.

3. Tous ces tourments, le Sauveur les souffrit volontairement. Il était complètement maître des mouvements de son âme ; si donc son âme fut troublée, c'est qu'il le voulut librement.

Il souffrit dans un profond sentiment d'humilité. Aux yeux des hommes, cette passion était la preuve d'une faiblesse lamentable. L'humilité s'est montrée en ceci que le Sauveur prie dans sa détresse, qu'il prie longtemps, qu'il prie à plusieurs reprises (Matth., XXVI, 39, 42, 44), qu'il se fortifie dans la prière en s'abandonnant à la sainte volonté

de Dieu, qu'il accepte d'être consolé par un ange.

Le Sauveur souffrit par amour pour nous. Il a voulu se rendre semblable à nous dans la faiblesse (le péché seul excepté). Trouvez consolation et force en considérant le Christ dans la faiblesse.

Le Christ a ressenti ses douleurs, il s'est plaint, il fut triste, il a prié : c'est pour nous un enseignement. L'insensibilité n'est pas de la vertu. Pleurez ! Les larmes d'un homme de cœur ne sont jamais une honte ; sentir est l'honneur de l'homme, mais ne succombez pas !

L'abandon et la désolation dont le Sauveur a souffert durant toute sa passion atteignirent leur comble sur la croix. Là, suspendu au gibet, il est secoué par les douleurs les plus effroyables. Toutes les classes d'hommes sont ameutées contre lui. Il n'entend que la raillerie et le blasphème. L'aveuglement et le malheur de tant d'hommes sont présents à son âme ; il voit aussi les souffrances et les sacrifices des âmes fidèles. Cet excès de souffrance torture le Cœur de Jésus jusqu'à lui faire éprouver le sentiment que Dieu l'a abandonné. Le plus malheureux a du moins un recours : il peut dire à Dieu sa détresse dans une prière pleine de consolation. Ce soulagement même est refusé au Cœur de Jésus.

C'est déjà une grande douleur de se voir abandonné par tous les hommes. Mais qu'est-ce en comparaison de la douleur causée par l'abandon de Dieu ?

Cette torture morale de l'abandon complet donne à la douloureuse passion du Sauveur le caractère d'un anéantissement absolu.

4. Par ses souffrances morales, le Christ Notre-Seigneur a voulu être votre modèle. Ne vous étonnez pas s'il est des heures où vous pouvez dire avec le Sauveur : « Main-

tenant mon âme est troublée. » (Joan., XII, 27.) Contemplez votre modèle : vous y trouverez enseignement et consolation.

Ne vous étonnez pas que votre nature se raidisse jusqu'à l'agonie contre la souffrance. Le Christ a lutté pendant trois heures pour prendre sur lui de répéter du fond du cœur : « Que votre volonté soit faite, non la mienne. »

Se plaindre, rechercher la consolation, parler de soi n'est pas un péché, n'est pas une imperfection. Mais il faut le faire comme l'a fait le Christ.

La vie des saints est remplie de semblables désolations ; ils ont connu le dégoût et l'ennui de vivre, ils répugnaient à accomplir la volonté de Dieu. Le grand Apôtre des nations nous dit les angoisses dont il fut accablé au delà de toute mesure, au point qu'il éprouvait le dégoût de la vie (2 Cor., I, 8).

Les heures douloureuses ne sont épargnées à personne. Préparez-vous à ces moments où les difficultés intérieures, la satiété, le dégoût, la répugnance, la tristesse, l'angoisse, pèseront sur vous de tout leur poids.

Alors, n'oubliez point votre Sauveur et l'exemple qu'il vous a donné sur le mont des Oliviers ; n'oubliez pas la plainte désolée que lui arracha l'agonie morale sur la croix. Méditez les sentiments de son divin Cœur. Ne permettez jamais que la désolation intérieure ou le sentiment que vous êtes abandonné du ciel vous détournent des pratiques de vertu auxquelles vous vous sentez porté en vue de Dieu.

Maintenez-vous dans la patience et dans le calme au milieu de tous les troubles extérieurs et intérieurs.

Souffrez les dégoûts et les amertumes en vous montrant reconnaissant de ce qu'il vous est permis de ressembler à votre Sauveur.

Si, dans les moments où vous vous sentez comme abandonné de Dieu, vous pouvez prier, c'est alors surtout, croyez-le, que vous êtes uni à Dieu.

Malgré le découragement que vous éprouvez, soyez viril et souhaitez de souffrir plus encore.

Demeurez toujours convaincu que vos souffrances et vos amertumes sont infiniment peu de chose en comparaison de ce que le Christ a souffert pour vous.

CHAPITRE VIII

ATTITUDE DU CHRIST SOUFFRANT

1. Tous les détails de l'histoire de la passion sont dignes de la considération la plus attentive.

Lorsque Caïphe demanda au Sauveur de s'expliquer sur sa doctrine et sur ses disciples, Jésus reconnut la juridiction du grand-prêtre ; il demanda que des témoins fussent entendus (Joan., XVIII, 21). Sa réponse fut humble et juste, sage et calme.

Quand il reçut un infâme soufflet au visage, il se défendit avec calme et sang-froid pour répondre au reproche d'irrévérence envers le grand-prêtre. Il ne le fit point dans le désir de se défendre, car lorsque les témoins à charge se contredisaient dans leurs faux témoignages, il garda le silence (Matth., XXVI, 63).

Interrogé et adjuré d'une façon solennelle de déclarer s'il est Dieu, le Sauveur répond : « Vous l'avez dit, je le suis (le Fils de Dieu) », et à ce témoignage solennel, il joint la prédiction de sa gloire future.

Là-dessus on s'écrie qu'il mérite la mort ; et, durant la nuit, il est en butte aux outrages et aux mauvais traitements les plus honteux (Matth., XXVI, 67 ; Luc., XXII, 65). Mais il garde le silence.

Il n'a pas un mot de reproche pour Pierre : il se contente de jeter sur lui un regard plein d'amour (Matth., xxvi, 70; Marc., xiv, 68; Luc., xxii, 57; Joan., xviii, 18).

Le juge lui demande s'il est le Messie : Jésus affirme qu'il l'est et, avec la plus grande douceur, il reproche à ses accusateurs leur incrédulité obstinée ; il leur parle du jugement futur (Luc., xxii, 66).

Il se laisse conduire de tribunal en tribunal : et il se tait.

Devant Pilate, il renonce absolument à toute défense. Il est des cas où il est permis, où c'est même un devoir de vous défendre; mais plus souvent encore la vertu demande que l'on garde le silence. Le Christ a voulu nous donner un exemple.

Pilate possédait les renseignements nécessaires; les Juifs connaissaient la nature de leurs accusations. Le Christ était prêt à se soumettre à toutes les souffrances qui le menaçaient. Son silence n'était point le silence de l'impuissance ou de l'orgueil, c'était le silence de la sagesse, de la patience et de l'humilité, de l'amour le plus dévoué envers Dieu et envers nous.

Interrogé sur sa royauté, il se borne à donner en quelques mots l'explication nécessaire (Joan., xviii, 36).

Devant Hérode, il se renferme dans le silence, dans la réserve la plus stricte. Il ne s'avilit pas devant le monde ; il ne veut pas user de sa sagesse et de sa puissance pour le divertir; il ne fait rien pour lui plaire et pour s'attirer sa faveur.

En d'autres circonstances où il s'agit du salut des âmes, Jésus a des prévenances aimables, il enseigne, il opère même des miracles.

2. Le Seigneur supporte avec une patience toute céleste,

et en tenant son esprit élevé vers Dieu, le supplice douloureux et infamant de la flagellation. Il se tord sous la douleur, mais dans son cœur il n'y a pas un sentiment d'amertume contre ses bourreaux.

Puis on le livre au caprice des bourreaux en attendant la continuation du procès. Les soldats se permettent, en guise de jeu, les plus horribles traitements.

C'était pour eux un jeu de le couronner d'épines et de le traiter avec le plus amer mépris. Mais quelle affreuse plaisanterie, quelle souffrance indicible ! Et cependant il supporta tout avec la plus grande résignation, sans élever la moindre plainte.

A différentes reprises et solennellement, Pilate proclame l'innocence du Christ. Et cependant il le condamne au supplice douloureux et infâme de la croix. Le Sauveur a la conscience de son innocence et de sa sainteté divine ; mais il attend avec résignation sa condamnation par respect pour la volonté de son Père céleste et en vue du salut du monde.

Torturé, exténué jusqu'à la mort, il est chargé du bois pesant de la croix. Il supporte encore en silence un traitement si barbare.

« Je dois être baptisé d'un baptême de sang, et combien me tarde-t-il qu'il s'accomplisse ! » (Luc., XII, 50.) Ces paroles peignent les sentiments avec lesquels le Christ embrasse sa croix, ce résumé de toutes les peines et de toutes les hontes.

Il traverse comme un malfaiteur la foule curieuse, sans pitié, sarcastique. Quelle honte, quelle douleur, quelle angoisse mortelle !

Ce nouveau tourment, il l'endure avec le plus grand empressement. La croix pèse sur lui jusqu'à le jeter à terre, mais elle ne change rien aux divins sentiments de son cœur.

Enfin, il s'étend volontairement sur la croix ; il obéit et présente ses mains et ses pieds pour le crucifiement ! Après tant d'horribles douleurs, il n'a qu'une parole pour ses bourreaux : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » (Luc., XXIII, 34.)

Attaché à la croix, souffrant d'inexprimables tortures, exposé aux railleries des assistants, il conserve jusqu'au bout les nobles sentiments de son cœur. Au larron repentant il promet le paradis. Il s'inquiète de sa très sainte Mère et de ses disciples. Il n'a que de la compassion et des prières pour ses bourreaux.

3. Il fut aimable à toutes les heures de sa vie : il le fut, enfant, sur les bras de sa Mère ; il le fut lorsque, sur la montagne, il disait à la foule : « Bienheureux les pauvres et ceux qui souffrent » ; il le fut, lorsqu'il pleurait avec les affligés. Mais jamais il ne fut aussi aimable que lorsque, suspendu sur l'arbre de la croix entre le ciel et la terre, accablé de douleurs, il trouva dans son cœur la force d'élever ses yeux au ciel, et, s'oubliant lui-même, de crier à son Père : « Père, pardonnez-leur ; car ils ne savent ce qu'ils font. »

Avec un calme majestueux il dit la parole du prêtre, du sacrificateur : « Tout est consommé ! » Aucune souffrance, aucune infamie, aucune ingratitude, aucun sentiment de son délaissement ne put ébranler son abandon à Dieu, son obéissance, son amour. Il mourut parce qu'il voulait mourir par amour pour Dieu et pour les hommes. « Père, je remets mon âme entre vos mains. »

CHAPITRE IX

POURQUOI LE CHRIST A-T-IL VOULU SOUFFRIR ?

1. Jetez un regard sur la vie du Christ ! Que voyez-vous extérieurement ? L'obscurité, l'abandon, l'humiliation, le travail et les fatigues, tout d'abord le travail ordinaire, puis le travail de sa vocation comme Messie. Vous voyez des fatigues et des souffrances de toute sorte, depuis les plus faibles épreuves jusqu'aux amertumes sans exemple, la persécution et la diffamation, jusqu'au comble de la honte sur le gibet de la croix, l'insuccès, le mépris, la raillerie du monde, la désolation jusqu'au sentiment de l'abandon de Dieu. La vie du Christ est l'anéantissement de l'Homme-Dieu. Voilà les dehors ; telles sont les apparences !

Que signifie cela ? Quel est le sens caché ici ? Pourquoi le Christ a-t-il voulu endurer toutes ces choses?

Premièrement parce que Dieu a voulu, dans le Christ, manifester à l'intelligence humaine son amour, c'est-à-dire son amour surnaturel.

Dieu n'a pas voulu seulement nous dispenser des bienfaits dans l'ordre naturel : par un décret incompréhensible il a voulu se donner lui-même à nous pour nous rendre divinement heureux. Mais nous, enfants des hommes,

aux idées terrestres, que comprenons-nous par « divine béatitude » ? Il fallait que l'amour infini, qui est le principe de cette promesse, nous fût dévoilé, qu'il fût rendu sensible à notre pauvre cœur humain. Voilà pourquoi Dieu nous a parlé le langage très intelligible de l'amour. Et ce langage c'est le sacrifice douloureux. L'amour se reconnaît surtout dans le sacrifice. Par le monde visible, Dieu veut donner à notre esprit une idée de sa perfection extérieure : il se sert des soleils et des astres pour écrire en grands caractères dans l'espace et dans le temps. Par le Christ notre regard pénètre jusque dans l'intérieur de la Divinité, nous découvrons ainsi la réalisation d'un libre dessein dicté par l'amour infini. Ici, Dieu écrit en caractères sanglants, dans l'humiliation et la douleur, librement acceptées pour nous. Quand nous contemplons la passion du Christ, la parole qui monte de notre cœur à nos lèvres est celle-ci : « Dieu veut être tout pour nous ! »

2. Le Christ veut en second lieu nous montrer par son exemple que, dans nos sentiments et dans nos actes, nous devons nous anéantir nous-mêmes pour nous retrouver en Dieu. Le Sauveur ne s'est jamais recherché lui-même, il n'a jamais recherché ni ses intérêts terrestres, ni sa gloire personnelle, ni son avantage temporel. Il a tout sacrifié avec le plus parfait désintéressement. Sans danger et sans préjudice, il aurait pu choisir la voie de la gloire et du bien-être d'ici-bas. Mais, pour nous, il a supporté les dernières extrémités de la honte et de la douleur, afin de nous enseigner clairement que la voie du renoncement, de la patience, de l'humilité, est l'unique voie qui nous conduit à notre salut.

En troisième lieu le Christ veut, par sa passion, faire pénétrer les vérités éternelles dans notre cœur trop dur et

trop attaché aux choses terrestres. Voilà pourquoi il nous excite tout d'abord à une sainte compassion. Il nous dispose ainsi à nous détourner du monde, de ses biens et de ses divertissements. Il nous montre d'une façon saisissante ce qu'est le péché, l'enfer, le ciel.

En quatrième lieu, par sa douloureuse passion, le Christ a voulu ranimer et fortifier notre courage. Si Dieu a tant fait pour nous, comment douter qu'il soit prêt à nous assister de sa grâce dans nos nécessités et nos besoins ?

CHAPITRE X

L'ÉCOLE DU CŒUR

1. L'école du Crucifié est l'école des plus nobles sentiments du cœur.

La formation du cœur est plus importante que l'éducation de l'intelligence. La raison est naturellement pure et limpide ; mais les tempêtes du cœur menacent de la troubler.

Le cœur persuade l'intelligence plus aisément que l'intelligence ne persuade le cœur.

Imprimez donc en votre propre cœur le cœur du Sauveur ; en mourant ainsi, vous vivrez éternellement.

Apprenez du Christ souffrant à ne pas vous laisser dominer dans vos souffrances et vos difficultés par le sentiment de la contrainte, mais par un libre dévouement.

Ce zèle, cet empressement, se révèlent dans le Christ souffrant. Le Sauveur se rend librement au jardin de Gethsémani, bien qu'il sache le plan concerté par ses ennemis. Volontairement il reçoit le baiser du traître et se fait connaître à ses ennemis. Toujours il aurait pu, par une prière efficace, détourner de lui la souffrance ; il ne l'a point voulu. Aux Juifs que sa parole avait prosternés à terre, il ordonne de se relever. Volontairement il

se livre au bon plaisir et à la cruauté de ses ennemis. A chaque instant il pouvait recourir à sa toute-puissance ; il aurait pu démontrer son innocence, confondre ses ennemis et ses accusateurs. Il ne l'a point voulu.

Ce zèle, cet empressement se révèlent dans toute sa conduite. Il suit les soldats qui l'entraînent, il obéit à ses juges, il s'abandonne sans résistance à la flagellation, au couronnement d'épines ; au lieu du supplice, sur l'ordre des bourreaux, il dépouille ses vêtements, il présente ses mains et ses pieds pour le crucifiement.

2. Que le Christ souffrant vous apprenne à conserver vivant, dans toutes vos adversités, le sentiment de l'obéissance aux volontés du Père céleste, à ses désirs, aux dispositions de sa providence.

Vous pouvez, vous devez même vous occuper de votre prospérité matérielle, du succès, de votre condition dans le monde, de votre honneur, de votre bonne réputation; tout cela est dans la nature des choses voulues par Dieu. Mais tout cela doit être selon la volonté divine.

Si vous éprouvez un malheur, si vous vous heurtez à des difficultés, si la calomnie vous atteint, vous souffrez; cela n'est pas le péché, ce n'est pas une imperfection, alors même qu'il vous semble que vous êtes abandonné de Dieu. Le Père céleste considérait avec une satisfaction infinie l'Homme-Dieu plongé dans l'abîme des douleurs. Mais ce qu'il faut en toute rencontre, c'est vous attacher fermement à la très sainte volonté de Dieu. « Non pas *ma* volonté, mais la *vôtre*. » Alors même que le malheur vous accable et vous broie, vous n'êtes pas encore un esclave cloué sur le gibet, comme l'était votre Seigneur et Sauveur ; dites avec lui : « Père, je remets mon âme entre vos mains ! »

Nulle parole n'est aussi facile à prononcer; il n'en est pas qu'on répète aussi souvent, et aucune n'est si difficilement dite de tout cœur et en toute vérité ; aucune n'est si rarement traduite dans les actes que cette parole : « Père, que votre volonté soit faite ! »

3. Que le Christ souffrant vous apprenne à conserver toujours les sentiments courageux et la grandeur d'âme. Pensez tous les jours à la douloureuse passion du Christ, non pour remplir votre cœur d'une douce consolation, mais pour vous retremper dans l'esprit de sacrifice.

Lorsque nous voyons souffrir ceux qui nous sont supérieurs, notre douleur en paraît diminuée. Mais lorsque nous voyons le Très-Haut souffrir plus que nous, la douleur est la bienvenue, elle est reçue en amie.

Le courage, c'est la volonté prête à endurer des fatigues et des dangers, lorsque Dieu l'ordonne ou le désire. La grandeur d'âme est le courage s'adonnant avec le plus grand empressement à la pratique des grandes et nobles vertus.

Cette disposition du cœur nous fait passer facilement au-dessus des petites inégalités et des difficultés du chemin de la vertu ; elle nous donne la force nécessaire pour marcher avec une généreuse constance dans la voie de la perfection ; elle nous donne l'énergie afin d'affronter avec une résolution virile les plus grandes difficultés et les plus grands sacrifices.

4. Apprenez du Christ souffrant à ne pas lésiner quand il s'agit du saint amour. Pour satisfaire à la justice divine outragée par le péché, il aurait suffi que la personne divine se fût unie à quelque nature angélique. Mais, par amour pour nous, le Rédempteur a voulu revêtir

l'humaine nature. Alors même il aurait pu passer sa vie d'ici-bas dans les joies et les honneurs. Mais il a voulu nous prouver, par le sacrifice, combien Dieu nous aime. Une goutte de sang suffisait. Mais la révélation de l'amour divin devait être complète ; et le Seigneur a voulu nous donner un modèle achevé de l'abandon le plus généreux, d'une entière immolation à Dieu.

Tel est l'amour du Sauveur ; et c'est lui qui inspire à nos cœurs l'enthousiasme du sacrifice.

Le sacrifice et la souffrance sont l'expiation de vos péchés. Ils sont une leçon et un encouragement sur le chemin de la plus haute perfection. Mais ils sont aussi le moyen de témoigner votre amour à votre Sauveur.

L'amour s'efforce de se rendre semblable à l'objet aimé. En s'attachant au divin Crucifié, des multitudes d'âmes ont, malgré leur faiblesse, connu l'enthousiasme du sacrifice. Elles ont dit avec l'apôtre saint Paul : « Rendons grâces à Dieu, qui nous a donné, par Notre-Seigneur Jésus-Christ, la victoire ; ainsi, mes chers frères, demeurez fermes et inébranlables et travaillez sans cesse de plus en plus à l'œuvre de Dieu, sachant que votre travail ne sera pas sans récompense dans le Seigneur. » (1 Cor., xv, 57-58.)

CHAPITRE XI

L'AMOUR DES ENNEMIS

1. Sur la croix, le Seigneur a prononcé cette parole : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Telle a toujours été la disposition de son cœur en face de l'hostilité de ce peuple ingrat.

Il est facile d'aimer des amis ; mais aimer ses ennemis est chose difficile. L'amitié suppose la conformité des sentiments ; elle unit dans une bienveillance mutuelle, et produit une certaine égalité. Il est permis d'avoir des amis et de les aimer plus que d'autres personnes. C'est même un grand bonheur d'avoir de véritables amis. Dans un certain sens tous les chrétiens doivent être amis en Jésus-Christ.

Un ennemi est celui qui hait et qui cherche à nuire. Le Christ nous fait ce commandement : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent ; priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient. » (Matth., v, 44.) Et lui-même combien n'a-t-il pas aimé ses ennemis !

Il n'est pas très difficile de pardonner à un ennemi que l'on a d'abord offensé, ou qui se repent de ce qu'il a fait, ou qui implore le pardon, ou qui est plus fort que nous.

Mais il est difficile d'aimer un ennemi que nous avons comblé de bienfaits, qui persiste à nous offenser, bien que nous ayons la puissance de le réduire à néant.

2. Notre ennemi est une créature, une image de Dieu. On honore l'image d'un roi, qu'elle soit d'or ou de plomb : l'image de Dieu mérite d'être honorée, qu'elle soit dans un homme pervers ou dans un homme de bien.

Haïssez les fautes qui sont l'œuvre du méchant ; aimez l'homme qui est l'œuvre de Dieu. Songez que les méchants sont des instruments dans la main de Dieu, tout comme la sangsue dans la main du médecin.

Montrez que vous aimez vos ennemis en renonçant à vous venger, en les excusant le plus possible, en priant pour eux, en leur pardonnant du fond du cœur. « Si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père ne vous pardonnera pas vos péchés. » (Matth., VI, 15.) Voilà pourquoi nous disons dans l'Oraison dominicale : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Le pardon doit être sans réserve (Matth., XVIII, 22).

L'empereur Marc-Aurèle s'entretenait des chrétiens avec un officier et les dépeignait comme des fous. L'officier approuvait : « Ils prient pour leurs bourreaux, dit-il. — Alors je rétracte mon jugement, reprit l'empereur; leur religion est donc sainte et divine. »

CHAPITRE XII

TOMBER ET SE RELEVER

1. Si, dans l'imitation de Notre-Seigneur, vous trébuchez, ne vous découragez pas ; repentez-vous et relevez-vous.

En plusieurs circonstances, Pierre avait été distingué par le Seigneur, qui l'honorait d'une particulière intimité. Dans l'ardeur de son zèle, il voulut savoir ce que devenait son Seigneur et Maître. Spontanément et sans réfléchir il se jeta dans le danger ; par une présomptueuse confiance en lui-même, il se croyait incapable d'une infidélité. En outre, il avait négligé de prier, malgré le conseil que le Sauveur lui avait donné plusieurs fois en cette même soirée. Qu'arriva-t-il ?

Il renie hautement son Maître. Par une misérable lâcheté, il ment, il fait de faux serments. Et celui qu'il affirme ne point connaître, quel est-il ? C'est son meilleur ami et son bienfaiteur ; c'est son Maître, son Seigneur et son Dieu, dont il a si souvent et solennellement confessé la divinité. Et devant qui le renie-t-il ? Devant des serviteurs et des servantes, devant des gens sans aveu. Comment ne pas trembler en voyant le peu de confiance que mérite la pauvre nature humaine !

La chute de Pierre dut causer au Christ une douleur inexprimable. Un de ses Apôtres le vend et le trahit ; les autres l'abandonnent ; et maintenant c'est Pierre qui le renie, qui affirme par serments ne l'avoir jamais connu !

2. Pierre savait ce qu'il faisait, et cependant le Seigneur lui a pardonné ! C'est le Sauveur qui fait les avances. Jésus, dont le calme céleste ne s'est pas démenti, se tourne du côté où se trouve Pierre et jette sur lui un regard. Dans quel but ? Est-ce un regard de châtiment, de damnation, de reproche ? Non, c'est un regard de douleur et d'amour, de grâce et de miséricorde !

Que fera Pierre ? Nul ne désespère plus facilement qu'un chrétien, qui, après avoir reçu tant de grâces, commet une telle faute.

Mais Pierre fut humble ; il permit à la grâce d'agir sur son âme. Il ne trouve pas de parole d'excuse. Il sort et il pleure amèrement. C'est la grâce qui, des plus grands pécheurs, fait de grands saints.

Le Sauveur n'a point gardé rancune à son Apôtre. Pierre n'oublia jamais son péché ; il fit de son œuvre apostolique une vie de pénitence continuelle.

CHAPITRE XIII

L'UNION AVEC LE CHRIST SOUFFRANT

1. Le Christ marche devant nous dans la voie des tribulations, des humiliations et des privations, et il nous dit avec amour : « Suivez-moi ! »

Mener une vie facile, sensuelle, suivre jusqu'à la limite du possible ses inclinations les moins nobles, et prétendre qu'on est chrétien, c'est un mensonge. Pour s'unir au Christ souffrant, il faut la mortification et la prière.

La mortification sans la prière ne sert de rien, mais la prière sans la mortification ne sert pas davantage. La prière et la mortification sont deux sœurs inséparables. Si vous délaissez l'une, l'autre vous délaisse également. On ne peut vivre avec le Christ sans mourir continuellement.

Vous voulez être un chrétien, et un chrétien parfait, et, pas plus que le monde, vous ne voulez souffrir. Vous voulez être pauvre avec Jésus, et votre cœur reste attaché à l'argent. Vous voulez être méprisé avec Jésus, et vous prétendez à des honneurs qui ne vous appartiennent pas, et vous vous laissez aigrir par la moindre offense. Vous voulez souffrir avec Jésus, et vous vous sentez malheureux si vous n'avez pas toutes vos aises. Vous voulez être pieux tout en restant l'ennemi de la croix du Christ.

Il n'y a pas de véritable union avec le Christ en dehors de la voie du renoncement complet à soi-même. Que de chrétiens le pensent et le disent ! Et dès que se présente une mortification ou une occasion de souffrir, ils trouvent mille prétextes. Ils fuient la privation, l'obéissance, l'obscurité, toute apparence d'infériorité ou de dépendance. Toute leur piété menteuse va à leur donner l'apparence de la science, de la supériorité, du crédit auprès des personnages haut placés, et d'autres privilèges.

A quoi sert le vernis de la piété si la vanité et l'amour-propre gouvernent l'âme ?

Tant que nous conservons le désir d'être connus, aimés et estimés des hommes, nous empêchons que notre vie soit cachée avec le Christ en Dieu (Coloss., III, 3).

Il est plus facile de se laisser couper la tête une fois pour le Christ que de se faire continuellement violence durant une longue vie, pour combattre toute inclination qui n'est pas conforme au Sauveur crucifié.

2. Une âme vraiment chrétienne souffre simplement ce qu'il plaît à Dieu, sans s'apitoyer sur elle-même, sans s'attarder à ses souffrances ou chercher une consolation temporelle. Elle est contente pourvu que la volonté de Dieu se fasse.

Vous ne pouvez goûter combien le Seigneur est doux avant d'avoir savouré l'amertume de sa croix !

Aimez surtout la croix que Dieu vous envoie sans votre participation. Dieu sait mieux que vous ce qui vous est utile.

Une parcelle de la croix vaut mieux que tous les livres de prières. Il vaut mieux souffrir une journée avec patience et dans la soumission à Dieu que d'accomplir des bonnes œuvres durant cent ans.

La vertu n'exige point que, dans les croix et les souffrances, vous éprouviez des consolations sensibles et que vous répandiez les larmes d'une douce émotion.

La répugnance de la nature à s'unir au Christ souffrant n'est pas une imperfection. On prend une médecine amère, encore que l'amertume répugne. On se soumet à une opération douloureuse tout en ne dissimulant point la douleur qu'elle cause.

Si, dans votre union avec le Christ, vous n'êtes pas satisfait de vous parce qu'il vous échappe des imperfections, ne vous découragez point. Dieu permet toujours des imperfections ; rien ne vous serait plus dangereux que de vous croire digne de louange pour la manière dont vous souffrez.

CHAPITRE XIV

LA MÈRE DES DOULEURS

1. Marie, la Mère de Dieu, nous offre un modèle de l'union la plus intime avec le Christ souffrant.

Pénétrée d'une sainte compassion, elle suivit le Seigneur jusque sous la croix (Joan., XIX, 26). Elle voulut, autant qu'il lui était possible, participer aux souffrances et aux humiliations de son Fils bien-aimé.

Qui comprendra ce que Marie a souffert? Jamais fils n'a été aimé comme Jésus, le Fils de Marie. Et jamais cœur de mère ne ressentit un amour plus profond, plus fort et, par suite, une douleur plus vive que le cœur de Marie, la Mère de Jésus.

Le drame horrible se passa tout entier sous les yeux de la Mère; elle vit tout : la croix, les clous, les blessures. Elle entendit les coups de marteau, les malédictions et les imprécations lancées contre son Fils innocent, ses soupirs et ses plaintes.

Comme le cri de Jésus se plaignant d'être abandonné de son Dieu dut lui fendre l'âme! Les yeux baignés de larmes, mais sans découragement, elle s'approcha de la croix et put apercevoir le visage de son Fils mourant.

Tout cela, Marie le souffrit volontairement; son amour

seul l'avait poussée à être personnellement présente à la mort de Jésus. Malgré les injures et les paroles railleuses des assistants, elle resta jusqu'à la fin courageusement et intrépidement. Elle voulut avoir une part aux souffrances et à l'ignominie de son Fils. Elle ne voulut pas être mieux traitée que son divin Fils.

2. Souffrons, nous aussi, comme Marie a souffert. Que la foi chrétienne fasse comprendre à notre âme la valeur de la croix. Avec une humilité sincère, sachons nous oublier nous-mêmes quand l'intérêt du Christ le demande. Que le désir de plaire aux hommes, que le respect humain, ne nous empêchent jamais de prendre ouvertement parti pour le divin Crucifié, qu'ils ne nous fassent jamais renier les principes du Sauveur. Ne perdons jamais courage en présence de la persécution que souffre l'Église du Christ; ne nous laissons point déconcerter par les triomphes apparents de l'impiété. Dans la tempête, demeurons fermes au pied de la croix.

En toute occasion, Marie répéta toujours dans son cœur la parole : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » (Luc., I, 38.) Quoi qu'il arrive, que notre cœur demeure attaché à la volonté de Dieu.

3. Tant que les chrétiens qui aiment Dieu regarderont la croix, la dévotion à la Mère de Dieu ne saurait disparaître. Comment aimer Jésus de tout son cœur et ne pas honorer sa très sainte Mère? La Mère de Dieu au pied de la croix n'est-elle pas le refuge de tous les affligés? Là, que de cœurs oppressés ont été consolés! que de larmes ont été séchées!

CHAPITRE XV

LE SACRIFICE DE LA CROIX

1. Après être demeuré près de trois heures attaché à la croix, le Seigneur subit le dernier assaut de la mort, accepta la mort elle-même, cette suprême nécessité de notre nature. « Tout est accompli » (Joan., xix, 30); c'est-à-dire : Les souffrances m'ont épuisé jusqu'à la mort, la tâche de ma vie est remplie suivant la volonté de Dieu ; la justice est satisfaite ; le péché est effacé ; et maintenant je meurs.

Il souffrit l'agonie et soutint le douloureux combat comme l'un d'entre nous. « Père, je remets mon âme entre vos mains. » (Luc., xxiii, 46.) Humblement, avec confiance, il remit sa vie entre les mains de son Père. Il semble dur que le Père ait laissé son Fils sur la croix dans les angoisses de la mort, qu'il lui ait retiré toute consolation. Malgré cette dureté apparente, le Christ n'hésite pas, à cet instant le plus pénible de tous, à se confier à son Père.

Et maintenant, c'est l'agonie terrible et amère. La tête s'affaisse sur la poitrine ; le Seigneur jette un profond soupir et rend l'âme.

Il mourut avec parfaite connaissance de cause et libre-

ment (Joan., x, 18). Son cœur était pénétré du sentiment de l'obéissance (Philip., ii, 8).

La lance ouvrit le côté du Christ déjà mort ; c'était là le sacrifice de la dernière goutte de sang, le déchirement du cœur, siège proprement dit de la vie, du cœur qui est si étroitement lié aux sentiments de l'homme.

De même qu'Eve sortit du côté d'Adam endormi, de même la nouvelle Eve, l'Église, sortit du côté du Christ, avec ses deux principaux sacrements, le baptême et l'Eucharistie (symbolisés par l'eau et le sang).

Et maintenant nous avons devant nous la croix, et sur la croix le Christ mort !

2. La croix du Christ, c'est la confirmation et la démonstration de toutes les grandes vérités de la religion.

La croix du Christ, c'est le grand phare qui éclaire au milieu des tempêtes et des ténèbres ; elle illumine d'un jour nouveau tout ce que la raison nous apprend de Dieu ; elle nous révèle l'incompréhensible dessein de Dieu qui a bien voulu attirer sur son cœur les pauvres enfants des hommes :

La croix du Christ, c'est un guide sûr : elle nous empêche de nous égarer dans les faux chemins ; elle nous indique la vraie voie qui doit nous mener à notre but.

La croix du Christ, c'est la chaire du haut de laquelle le Maître nous instruit ; car, là, il nous apprend ce que nous devons faire et ce que nous devons éviter.

La croix du Christ, c'est l'emblème de ce que doit être le chrétien : il faut au chrétien un caractère solide et droit ; un chrétien doit porter le Christ.

La croix du Christ, c'est le gage que tout sacrifice de soi-même en vue de Dieu est devant Dieu d'un prix infini. Plus on est près de la croix, plus on plaît à Dieu.

La croix du Christ, c'est votre soutien et votre appui. Tous les autres appuis vous manqueront un jour ; en dehors de la croix il n'est rien sur quoi vous puissiez vous confier si vous voulez demeurer en Dieu.

La croix du Christ, ce signe de la honte, ce pilori des pires malfaiteurs, est l'objet d'un amour enthousiaste. Le fruit le plus noble et le plus précieux que notre cœur doive au christianisme, c'est l'amour de la croix. Supporter avec un orgueilleux stoïcisme ce qui blesse la nature et les sens, des philosophes païens ont pu le faire. Mais rechercher la croix, en sentir le poids écrasant, et cependant l'aimer, en remercier Dieu, s'en réjouir, seuls les disciples du Christ peuvent le faire.

3. Que signifie la croix placée sur notre route ? Elle répète au voyageur qui passe la grande parole de vérité : « Le Seigneur a payé votre dette. »

Elle répète au voyageur qui passe la grande parole de consolation : « Votre croix vous mènera au ciel. »

Depuis que mon Dieu a expié sur la croix, toute souffrance m'est adoucie : je la porterai donc sans découragement, et elle me portera au ciel.

« Le Christ est mort pour tous afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et qui est ressuscité pour eux. » (2 Cor., v, 15.)

Des hommes pieux eurent soin de préparer au Seigneur une sépulture honorable. Avec un saint respect ils descendirent de la croix le corps du Sauveur et le déposèrent entre les bras de sa Mère. Quelle fut la douleur de cette Mère ! Quels furent les sentiments de son amour en contemplant le corps sacré de son Fils bien-aimé et les traces de la passion ! Combien d'âmes attristées ont été consolées par la douleur de Marie !

Puis on prépara le corps pour l'ensevelir selon la coutume juive (Marc., xv, 46 ; Joan., xix, 40 ; xx, 7 ; Act., ix, 37). Ensuite vint la mise au tombeau (Matth., xxvii, 57). Le Christ était donc véritablement mort ; il reposait dans la tombe.

Au moment de sa mort, l'âme du Christ apparut aux enfers ; on appelait ainsi le séjour de tous ceux qui étaient morts dans la grâce de Dieu. Ces âmes devaient être les premières à reconnaître la puissance et la gloire de la Rédemption.

CHAPITRE XVI

L'AUTEL

1. Si la ferme croyance à la mort rédemptrice du Christ sur la croix s'est maintenue vivante parmi les catholiques, c'est surtout au saint sacrifice de la messe qu'on le doit.

Pour comprendre la messe, il ne faut pas se contenter d'être simple spectateur. Assister à la sainte messe sans attention intérieure, c'est renoncer à pénétrer le sens d'un chef-d'œuvre divin.

La sainte messe est essentiellement un sacrifice. Un sacrifice, qu'est-ce que cela signifie?

Partout où il a existé un culte religieux, il a eu pour premier but l'adoration de Dieu. Et chez tous les peuples, c'est le sacrifice qui a le plus excellemment exprimé cette adoration.

L'idée fondamentale du sacrifice est l'offrande, l'immolation, la destruction d'une chose précieuse en l'honneur de Dieu. Par cet acte religieux, l'humanité veut symboliquement confesser qu'elle appartient à Dieu avec tout ce qu'elle est et tout ce qu'elle a, et qu'elle est prête à offrir à Dieu tout ce qu'elle possède.

Si donc tous les peuples, les plus grossiers comme les plus civilisés de l'ancien temps et des temps modernes,

ont vu instinctivement dans le sacrifice l'hommage le mieux approprié à la Divinité, la forme d'une adoration exclusivement réservée à la Divinité, si Dieu lui-même a établi et prescrit des sacrifices dans la religion mosaïque, il est évident que l'idée de sacrifice ne peut rester étrangère au christianisme.

Dans le christianisme nous avons le grand, l'unique, le parfait sacrifice de la croix ; ici, la rançon des péchés du monde est complètement payée.

2. Mais le Christ a voulu étendre à tous les temps et à tous les peuples le bienfait de sa présence à la fois humaine et divine. Il a voulu nous prouver d'une manière sensible combien infini était son amour pour les hommes : il a voulu demeurer visiblement au milieu d'eux comme leur Rédempteur, il a voulu s'unir aussi étroitement que possible à nos âmes qui lui sont si chères, pour les préparer ainsi à jouir un jour de Dieu dans l'éternité.

Le Christ a couronné sa vie rédemptrice par le sacrifice de la croix. Sa présence parmi nous ne répondrait pas pleinement à la réalité, si le sacrifice de la croix n'avait point lui-même sa prolongation réelle dans tous les temps.

Il y a dans tout cœur humain un instinct naturel qui le pousse à offrir personnellement à Dieu sa dévotion et l'hommage de soi-même sous la forme du sacrifice.

De nous-mêmes nous ne sommes rien ; tout ce que nous sommes, nous le sommes par le sacrifice du Calvaire. Il faut donc aller au Christ, au Christ offrant son sacrifice ; il faut nous unir non seulement intérieurement, mais aussi extérieurement, de même que toute la religion de Jésus est intérieure en même temps qu'extérieure, parce qu'elle n'est pas seulement une religion divine, mais une religion humaine.

C'est pourquoi, conformément à toute l'économie chrétienne du salut, la Providence de Dieu et son amour nous ont assuré la continuation visible du sacrifice du Calvaire, comme l'avait annoncé le prophète Malachie (I, 11).

3. Le Christ qui s'est offert sur la croix continue à s'immoler pour nous sur l'autel, tout près de nous, sous nos yeux.

Le saint sacrifice de la messe n'est pas un sacrifice nouveau, un sacrifice dont l'efficacité dépasse celui de la croix, un sacrifice indépendant de celui du Calvaire : c'est la rénovation réelle et l'application du sacrifice unique de la croix.

Dans le saint sacrifice de la messe se révèle tout ce que Dieu a fait pour les hommes, tout ce que l'humanité doit être pour Dieu et tout ce que l'humanité doit devenir.

Cette oblation de l'obéissance, par laquelle le Christ s'est offert sur la croix, comprend aussi l'acte d'amour qui l'a fait se donner en nourriture à ses disciples dans la sainte Cène; elle comprend aussi les mystères de l'autel chrétien.

Le prêtre, qui tient la place du Christ, accomplit un acte de la plus solennelle adoration, en faisant ce que le Christ a fait, en même temps qu'il ordonnait de le faire continuellement en mémoire de lui : « Faites ceci en mémoire de moi. » Le prêtre visible ne forme pour ainsi dire qu'une seule personne avec notre prêtre invisible, quand il prononce les paroles sacrées : « Ceci est mon corps — ceci est mon sang, qui a été répandu pour vous. »

Le Christ nous devient présent. Il est le même Homme-Dieu qui s'est offert sur la croix sous la forme de sa nature humaine, et qui renouvelle ici son sacrifice sous une forme étrangère, sous la forme sacramentelle.

4. Sur la croix, le Christ s'est offert en souffrant la mort, mort constatée par la séparation de son précieux sang et de son corps sacré. Cette séparation du corps et du sang se manifeste dans le saint sacrifice de la messe, sous les apparences distinctes du pain et du vin.

Sur la croix, le Christ a accompli son sacrifice en subissant les suprêmes humiliations. L'oblation que le Christ glorifié dans le ciel fait lui-même sous l'humble apparence d'un aliment représente l'anéantissement de la croix.

Sur la croix, le Christ s'est offert pour moi, il s'est donné pour moi, il m'a donné la vie par sa mort. Sous la forme d'un aliment, le sacrement a tous les caractères d'un repas sacrificatoire, qui me rappelle que Dieu m'a aimé dans le Christ, qu'il s'est donné pour moi, qu'il s'est subordonné à mon salut.

Ainsi, la célébration de la sainte Eucharistie est un vrai sacrifice, une rénovation non sanglante du sacrifice de la croix. L'Église du Christ doit donc attacher le plus grand prix à l'assistance à la sainte messe.

Toutes les fois que vous assistez à la sainte messe, votre Sauveur se rapproche de vous. Il pense à vous, il vous invite. Ne laissez point passer l'occasion de recevoir ses bienfaits. Rappelez-vous comment Zachée fut récompensé de son empressement.

CHAPITRE XVII

L'ÉGLISE DU CRUCIFIÉ

1. Dans toute son histoire à travers les siècles, l'Église du Christ se reconnaît à un caractère distinctif : elle a été fondée par le divin Crucifié, et elle porte le sceau de son fondateur. A peine née, elle se voit, comme son fondateur, en butte à de sanglantes persécutions. La forme extérieure de ces persécutions a pu varier, au fond elles sont toujours les mêmes.

L'œuvre du Christ ne se poursuit pas sans lutte et sans contradiction. Le Christ a prédit à son Église qu'elle serait traitée comme il l'était lui-même (Matth., x, 16-23 ; Joan., xvi, 2). C'est à cause du Christ que l'Église souffre la persécution et la calomnie (Matth., v, 11 ; Joan., ix, 15).

On persécute son enseignement. Elle veut soumettre toute intelligence à Dieu Notre-Seigneur (2. Cor., x, 5) ; elle ne connaît que le Christ crucifié, folie pour les païens, scandale pour les Juifs (1 Cor., i, 23).

On persécute le sacerdoce du Christ, qui se perpétue dans l'Église, parce qu'il parle de conscience, de péché et de réconciliation avec Dieu (Joan., xvi, 10). Le monde prend peur lorsqu'il est question de chasteté et de justice.

On persécute la royauté du Christ qui subsiste dans

l'Église; on persécute l'autorité pastorale de l'Église, parce que le monde ne veut pas se soumettre aux préceptes du Sauveur.

Il ne manque pas de Judas qui se séparent de l'Église pour la livrer, de la façon la plus perfide, aux embûches de ses ennemis.

Il ne manque pas de lâches disciples qui, pour un peu d'or et de gloire, sacrifient les intérêts sacrés de l'Église et s'endorment dans le bien-être.

Nous retrouvons les attaques des pharisiens et des docteurs qui, avec tout l'étalage d'une fausse science, accusent l'Église d'étroitesse et d'ignorance.

Nous retrouvons les persécutions du paganisme et des mondains, qui, par tous les moyens possibles, voudraient anéantir l'Église.

Nous retrouvons les efforts des pouvoirs civils pour paralyser l'action de l'Église; dans leur orgueil, ils ne veulent ni de Dieu ni de la religion établie par Dieu, parce qu'ils font d'eux-mêmes des dieux et qu'ils ne reconnaissent d'autres droits et d'autres pouvoirs que ceux qui émanent de leur autorité.

On commence par calomnier l'Église, puis on la condamne à mort par des lois.

2. Tout esprit droit est douloureusement affecté en constatant à quelles hostilités, à quels outrages, à quelles oppressions, à quelles persécutions l'Église est continuellement en butte; en constatant que, dans son histoire à travers les siècles, cette Église semble continuellement vaincue.

Comment le cœur ne saignerait-il pas en voyant que cette Église est la seule qui offre aux peuples la vérité, la guérison, le salut contre les dangers qui les menacent;

que seule elle dispense aux âmes immortelles les grâces de la rédemption; et que, malgré tout, cette grande bienfaitrice de l'humanité, cette sainte Épouse du Christ, est indignement maltraitée et persécutée?

3. Les continuelles afflictions de l'Église ont aussi leur côté consolant. Ne sont-elles pas la glorieuse parure que le Seigneur a donnée à son épouse? N'est-ce point cette parure qui la distingue et que nul ne peut lui ravir?

De même que le Messie a choisi pour sa part la persécution et les souffrances, de même il a plus d'une fois promis à ses Apôtres ce grand héritage des persécutions. « Le serviteur n'est pas plus grand que son maître; s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi. » (Joan., xv, 20.)

Et c'est ainsi que l'Église s'avance à travers les siècles, ayant au cœur la certitude qu'elle appartient au Christ. Les innombrables phalanges de martyrs succèdent aux Apôtres, et auprès d'eux se rangent les multitudes d'âmes qui, dans tous les temps, haïes et persécutées par le monde, ont porté la croix du Seigneur et sont demeurées fermes dans son amour et son imitation.

Glorieux cortège qui, revêtu de la parure du Sauveur, traverse la vie pour marcher vers la palme éternelle de la victoire.

Nous pouvons donc nous attendre à ce que l'Église triomphe à travers les siècles, mais ce triomphe est celui du Calvaire.

QUATRIÈME SEMAINE

LA CONCLUSION GLORIEUSE

CHAPITRE PREMIER

DÉVELOPPEMENT ET DÉNOUEMENT

1. Ni dans le monde extérieur ni dans la conduite naturelle de l'existence, la Sagesse divine n'a coutume de parfaire ses œuvres tout d'un coup. Partout nous constatons une sorte de développement et de progrès ; ce qui précède est d'ordinaire le germe de ce qui doit suivre. Dans le monde tout porte la marque du devenir, de l'inachevé, qui trouvera sa pleine signification dans l'avenir.

Le christianisme a, lui aussi, son développement, mais non point en ce sens que ses principes puissent changer et qu'il y ait un progrès dans les moyens dont il dispose pour dispenser la grâce. En fondant le christianisme, Jésus-Christ nous a laissé une institution complète et achevée; le christianisme a été arrêté, réglé voilà dix-neuf siècles; il s'est refusé à toute modification essentielle ; il s'y est refusé de tout temps, il s'y refuse encore. Le soi-disant « moderne » n'est pas chrétien, et le « chrétien » n'est pas moderne.

Dans la doctrine du Christ est le secret de la civilisation ; et le fond de la vertu chrétienne est la croix du Sauveur. Il s'agit donc, au cours des âges, d'infuser aux diverses générations la civilisation du Christ et d'amener les âmes à la croix du Christ.

2. Et cependant le christianisme a son développement et son progrès : il marche à une conclusion importante. Au baptême, les enfants reçoivent le christianisme dans son intégrité, et de tout temps les prédicateurs l'ont présenté aux peuples comme quelque chose de complet et d'achevé. Mais chaque âme prise individuellement ne s'approprie que peu à peu le christianisme tout entier. Et de même, c'est peu à peu que le Christ s'approprie l'humanité, jusqu'à ce qu'il la conduise à son glorieux couronnement. Dans le christianisme complet en soi, il y a donc un progrès. On ne comprend pas suffisamment le Christ et son œuvre, si l'on perd de vue le dénouement.

Dans la vie du Christ, dans la vie du christianisme, bien des choses sont encore à l'état de préparation : bien des choses sont donc incompréhensibles, beaucoup d'autres sont difficiles, obscures. De même, dans la vie de tout chrétien, une foule de circonstances provoquent cette question : « Comment Dieu peut-il permettre cela ? Comment Dieu peut-il exiger ceci ? » Bien des choses amènent le doute et nous font hésiter.

L'Apôtre l'a dit : « Si nous n'avions d'espérance en Jésus-Christ que pour cette vie, nous serions les plus misérables de tous les hommes ». (1 Cor., xv, 19.)

Pour bien juger d'une œuvre, il faut en considérer la conclusion.

Les trois vertus théologales doivent avoir toute leur intégrité. Il faut croire au Christ tout entier, il faut mettre notre espérance dans le Christ tout entier ; il faut aimer le Christ tout entier ; par conséquent il faut également considérer le Christ dans sa perfection finale.

Comment, pauvres humains, pourrions-nous aimer Dieu sans réserve, si nous ne pensions pas que ce Dieu infiniment bon nous a créés, nous a sauvés, nous a sanctifiés

pour nous rendre heureux? si nous ne pensions pas que dans toute croix nous devons finir par trouver la victoire et la joie ?

Sur le point de mourir, le saint ermite Antoine disait à ses disciples : « Il n'est qu'une manière de vaincre toutes les difficultés : la joie spirituelle et la continuelle pensée du Seigneur. »

Ce qu'on ne fait pas avec joie ne réussit jamais bien.

3. L'histoire de la croix du Christ ne s'arrête donc point à la mort du Sauveur; il faut au delà du tombeau porter nos regards vers l'avenir, et nous devons songer à la victoire et au succès de la croix. « Ne fallait-il pas que le Christ souffrît tous ces maux et entrât ainsi dans la gloire ? » disait le Seigneur à ses deux disciples attristés. (Luc., XXIV, 26.) « Réjouissez-vous et tressaillez de joie, parce que votre récompense est grande dans les cieux. » (Matth., V, 12.) Pour le Sauveur lui-même, la lutte n'a duré que trente-trois ans, et sa douloureuse passion que quelques heures. « Je viendrai à vous... il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père... Personne ne vous ravira votre joie... » (Joan., XIV, 2 ; XVI, 22.)

Quel bon maître, quel maître aimable nous avons en Jésus-Christ ! quelle inexprimable bienveillance dans chacune de ses paroles ! Comment ne pas nous sentir heureux dans son amour ? Comment ne pas nous attacher à lui avec joie, avec enthousiasme? Comment ne pas porter la croix volontairement et de bon cœur ?

Depuis la résurrection du Christ, la vie du christianisme est un triomphe à travers les siècles, triomphe qui trouvera sa consommation dans l'éternité.

CHAPITRE II

LA RÉSURRECTION DU CHRIST

1. Durant les heures de la douloureuse passion, la Divinité s'était pour ainsi dire cachée; elle était là cependant, et c'est elle qui donnait à la passion sa valeur infinie. Maintenant elle se montre pour remplir nos cœurs d'une sainte joie.

Le Christ est réellement ressuscité d'entre les morts. Tout nous l'affirme : les prédictions du Christ (Matth., XVII, 22 ; XX, 19 ; Marc., IX, 30 ; X, 34 ; Luc., XVIII, 33), la sainte Écriture (Marc., XVI, 9), les saints Anges, les saintes femmes, les Apôtres et d'autres témoins oculaires. Comme les Apôtres l'ont prêché, la résurrection du Christ est la base de tout le christianisme (I Cor., XV, 14).

« Dieu a ressuscité le Christ d'entre les morts, et il lui a donné la gloire afin que votre foi et votre espérance reposent en Dieu. » (I Petr., I, 21.)

Toute notre vie doit reposer sur Dieu. Nous ne pouvons confier qu'à Dieu seul notre être, notre avenir, notre mort, notre éternité.

2. La résurrection du Christ est la conclusion, la confirmation divine de l'œuvre de la rédemption; voilà comment par elle notre foi repose en Dieu.

La résurrection des morts est l'œuvre exclusive de la toute-puissance divine. Le Seigneur avait annoncé aux Juifs sa résurrection : il leur avait montré dans sa résurrection son miracle principal et la preuve la plus frappante de sa divinité. A cette heure il opère cette merveille. Tous les autres miracles reposent sur celui-ci et reçoivent de lui leur confirmation. La résurrection est aussi la dernière et la suprême preuve de la divinité du Christ.

Notre propre glorification est déjà commencée avec la résurrection du Christ, et voilà pourquoi, par elle, notre espérance repose en Dieu.

Nous cherchons le repos et le bonheur, nous aspirons à quelque chose de durable, à quelque chose de grand, à quelque chose de souverainement beau, qui rassasiera complètement notre cœur, notre être tout entier; Dieu seul peut satisfaire cette aspiration.

Nous, chrétiens, nous désirons l'accomplissement des magnifiques promesses que Jésus-Christ nous a faites parce que nous lui appartenons. Si notre espérance ne reposait pas en Dieu, il nous faudrait désespérer, puisque nous sommes néant et péché.

La résurrection du Christ est une preuve que notre espérance repose en Dieu.

Elle ne nous rend pas encore participants de la félicité attendue. Mais en elle commence la glorification du Christ; et la gloire du Christ, c'est notre gloire.

3. L'âme glorifiée anime de nouveau le corps, non pas d'une vie naturelle, mais d'une vie surnaturelle. Par l'opération de la toute-puissance divine, le corps reçoit des propriétés spirituelles qui servent à sa glorification : ce sont l'immortalité, l'impassibilité, qui affranchit des conditions matérielles de la vie ; la beauté surnaturelle et la

gloire rayonnante; la subtilité et l'agilité; la pénétrabilité et une plénitude de puissance pour qui la matière, le temps, l'espace, ne peuvent être des obstacles ni des limites. La résurrection est le commencement de la glorification, de la transfiguration permanente de Jésus-Christ. C'est pourquoi la fête de Pâques est la solennité des solennités. C'est pourquoi on y fait retentir le cri de joie, l'*Alleluia*.

Imitateurs du Christ, nous participons à sa glorification; nous voyons en lui ce qui doit advenir de ceux que la main divine a jetés et travaillés ici-bas dans le creuset des souffrances. Cette vie glorifiée était, à vrai dire, le but de l'Homme-Dieu; elle est le type, le gage et le principe de la vie glorieuse qui nous attend.

Le Christ est notre capitaine, notre frère, notre chef, notre couronne, notre vie. Où il est, nous serons nous aussi.

Ce n'est pas seulement la foi et l'espérance, c'est la charité qui se fortifie dans la résurrection du Christ; nous voyons, nous comprenons quel était celui qui a tant fait et tant souffert pour nous.

CHAPITRE III

LA MANIFESTATION DE LA RÉSURRECTION

1. Un ange fait connaître la résurrection aux gardes du tombeau, et cette manifestation est accompagnée de circonstances particulières (Matth., XXVIII, 2, 3).

La nouvelle est communiquée aux grands-prêtres par les soldats, gardiens officiels. On leur promet une récompense pour qu'ils déclarent qu'on a, durant leur sommeil, dérobé le corps du Seigneur.

C'est vraisemblablement à sa sainte Mère que le Sauveur apparut tout d'abord. Il n'en est rien dit dans l'Évangile; mais l'Évangile n'a point tout dit. Le Seigneur a toujours fait ce qui était le plus convenable, le plus à propos. Par la nature et par la grâce, Marie était la créature la plus proche de Jésus.

Le dimanche, de bon matin, de pieuses femmes se hâtèrent de se rendre au tombeau, pour y témoigner leur respect et leur amour à celui qui était mort. Elles trouvèrent la pierre enlevée et le tombeau vide. Deux anges leur annoncèrent la résurrection du Seigneur et les chargèrent d'en donner la nouvelle aux Apôtres et en particulier à Pierre. Madeleine fut favorisée d'une apparition spéciale du Christ, de même les pieuses femmes qui se rendaient auprès des Apôtres.

Le Seigneur chargea Madeleine de dire à ses frères (les Apôtres) qu'il les précéderait en Galilée ; c'est là qu'ils le pourraient voir. Il ajouta : « Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. » (Joan., xx, 17.)

A la réception de ce message, Pierre et Jean accourent au tombeau. Ils ne refusent point de croire à la nouvelle, mais ils veulent se convaincre de l'état des choses pour se régler d'après les circonstances. L'examen des faits les affermit tous dans la conviction que le corps ne pouvait avoir été dérobé, et que le Christ était vraiment ressuscité, comme il l'avait annoncé (Joan., xx, 9).

Le Seigneur apparut en particulier à Pierre repentant ; il l'assura de son pardon et lui ordonna de confirmer ses frères dans la foi.

Il apparut ensuite aux deux disciples qui se rendaient à Emmaüs. Ils étaient tristes en songeant à la fin lamentable du grand prophète, au peu de succès de son œuvre rédemptrice ; ils étaient troublés par les récits des pieuses femmes. Ils ne comprenaient rien au mystère de la Croix : c'est pourquoi le Seigneur leur reproche leur inintelligence, leur cœur lent à croire (Luc., xxiv, 25).

Il leur enseigne pourquoi il a dû mourir ; il les convainc de la réalité de sa Résurrection. Le cœur des disciples est alors rempli de joie et d'enthousiasme ; ils se hâtent vers la ville, afin de communiquer la nouvelle aux Apôtres. Leur récit ne parvint pas à dissiper encore tous les doutes dans l'esprit des Apôtres (Marc., xvi, 13).

Enfin le Christ apparut aussi aux autres Apôtres ; il leur reprocha la lenteur de leur foi, parce qu'ils n'avaient point voulu croire ceux qui l'avaient vu ressuscité. Les Apôtres étaient réunis, à l'exception de Thomas (Joan., xx, 24). Alors le Seigneur leur apparut, les portes étant fermées, et il leur donna toutes les preuves de sa véritable et glo-

rieuse Résurrection. Puis il dit : « La paix soit avec vous. Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie de même. Recevez le Saint-Esprit; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » (Joan., xx, 21, ssq.)

Voilà comment le Christ atteint le but qu'il s'est proposé en prolongeant son séjour sur la terre; avec une condescendance vraiment humaine, il s'applique à prouver sa Résurrection, il achève d'établir son Église.

2. L'apôtre saint Thomas déclara qu'il ne croirait pas s'il ne pouvait mettre ses doigts dans les plaies des mains et sa main dans la blessure du côté. Le Seigneur condescend à la faiblesse de Thomas, d'ailleurs fidèle et dévoué (Joan., xi, 16), et il apparaît de nouveau huit jours après aux Apôtres, alors que Thomas était avec eux (Joan., xx, 26). Et, par un excès de bonté et d'indulgence, il permet à l'apôtre incrédule de faire ce qu'il avait souhaité. Confus, Thomas se prosterne et s'écrie : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » Comment prétendre que les Apôtres ont cru inconsidérément ?

Le Sauveur ressuscité a conservé les plaies de son corps sacré, parce que c'est le même corps qui a précédemment souffert; en outre, elles sont une marque de la victoire remportée sur la mort et sur l'enfer; elles contribuent à la glorification du Christ; elles sont enfin un signe permanent de son amour pour nous.

Le Sauveur apparut ensuite en Galilée, lors de la pêche sur le lac de Génésareth. Pierre dirigeait la pêche; à peine le Seigneur a-t-il été reconnu par Jean, que Pierre se jette dans les eaux pour aller vers lui (Joan., xxi, 7). Puis le Seigneur prend un repas intime avec les siens sur les bords du lac.

Alors le Christ appelle Pierre par son nom (Joan., xxi, 15), et lui confère une puissance particulière. Jésus, le Pasteur suprême envoyé par Dieu, fait de son apôtre son représentant, et l'établit pasteur du troupeau. Pour exercer une telle charge, il faut un amour fort et humble. Le Sauveur appelle Pierre à l'imiter plus parfaitement qu'aucun autre Apôtre (Joan., xxi, 19).

Ce que Dieu a une fois décrété, les fautes des hommes ne le lui font pas rétracter (Rom., xi, 29). La conduite du Sauveur à l'égard de saint Pierre mérite la plus sérieuse attention.

Le Christ agit d'une façon avec saint Pierre, d'une façon différente avec saint Jean. Jean fut jugé digne d'une confiance plus intime; Pierre, d'une estime plus élevée. Le Seigneur accorda à Jean les dons de la virginité et de la contemplation, à Pierre ceux d'un courage plus viril et d'une énergie parfaite. Il confie à Jean sa mère bien-aimée, à Pierre son Église.

Le Seigneur apparut encore une fois en Galilée, sur une montagne, en présence d'une grande foule (Matth., xxviii, 16-20; i Cor., xv, 6).

3. En cette occasion, le Sauveur ressuscité confirme devant de nombreux témoins la légitimité de la puissance apostolique et de la mission qu'il confie aux Apôtres d'exercer ce pouvoir. « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. » (Matth., xxviii, 18.) Cette plénitude de la puissance (puissance de docteur, de pasteur, de prêtre), le Sauveur la possède comme Fils de Dieu et comme Créateur du monde (Joan., i, 10); il la possède comme Homme-Dieu (Coloss., i, 15); il la possède dans toute la sphère de la souveraineté de Dieu; il ne la possède pas seulement pour lui, mais il peut la communi-

quer à qui il veut et dans la mesure où il le veut. En outre, cette puissance qui lui appartient, il a voulu l'acquérir (Heb., II, 10) et l'acheter, pour la recevoir des mains de son Père, à titre de récompense, et pour réaliser, grâce à elle, le plan de son Père.

Cette puissance, qui est « sienne », le Christ l'a transmise aux Apôtres. « Enseignez (faites des disciples) et baptisez (incorporez-les à mon royaume); apprenez aux hommes à observer tout ce que je vous ai ordonné. » Cette puissance transmise aux Apôtres s'étend au monde entier (Marc., XVI, 15), à tous les peuples (Matth., XXVIII, 19), pour toujours, aussi longtemps que durera le monde (Matth., XXVIII, 20).

En confiant aux Apôtres cette puissance et le droit de l'exercer, le Christ leur impose l'obligation de l'exercer en réalité, comme il fait à tous les hommes un devoir de se soumettre aux Apôtres, à titre de docteurs, de prêtres, de pasteurs. Le Christ indique lui-même la récompense et le châtiment réservés à ceux qui se seront soumis ou qui auront résisté (Marc., XVI, 16).

CHAPITRE IV

PENSÉES POUR LE TEMPS PASCAL

1. Avec la Résurrection commence pour le Christ la vie glorieuse. Cette vie est soustraite aux conditions terrestres ; elle a en elle-même le principe de la vie. Si le Christ prend de la nourriture, il le fait uniquement pour attester la réalité de son corps matériel, mais non pour entretenir sa vie. Il n'est plus soumis aux limites de l'espace ; il possède une puissance particulière, aussi bien sur la nature (Joan., xxi, 6, 9) que sur son propre corps (Luc., xxiv, 16; Joan., xx, 15; xxi, 7).

Cet état glorifié, avec les caractères qui le constituent, est le commencement de la souveraineté du Christ. C'est donc la pierre angulaire de l'édifice, dont vous êtes vous-même une pierre vivante. C'est la vigne dont vous êtes un rameau ; c'est la tête dont vous êtes le membre.

La victoire du Christ est remportée par une défaite apparente. Vous aussi, vous devez transporter dans votre vie cette contradiction apparente. Saint François d'Assise fait cette remarque judicieuse : « Si vous voulez connaître le véritable amour, haïssez-vous vous-même ; si vous voulez bien vivre, mortifiez-vous ; si vous voulez gagner beaucoup et devenir riche, rejetez au loin le monde entier ; si vous voulez être estimé, méprisez-vous vous-même et rendez des honneurs à ceux qui vous méprisent et vous outragent ; si vous voulez posséder le bien, supportez

toujours le mal; si vous voulez jouir d'un repos éternel, atiguez-vous, tourmentez-vous et souhaitez les épreuves. »

« Le Christ a dû souffrir et entrer ainsi dans la gloire. » (Luc., XXIV, 26.) Apprenez ce qu'il faut faire pour atteindre votre but. Il ne suffit pas pour cela d'une certaine routine dans la dévotion à laquelle on sait joindre les agréments de la vie, les satisfactions de l'amour-propre et une secrète complaisance en soi-même. Non! pour ressusciter avec le Christ, il faut mourir avec le Christ. Toute la vie du Christ a été une mort continuelle.

Dans la Passion du Christ s'est révélée l'effroyable puissance des passions désordonnées, et l'on a vu comment elles combattent les plans de Dieu les plus miséricordieux et les plus sublimes, comment elles attirent sur tout un peuple un indicible malheur. Mais la gloire du jour de Pâques prouve bien que nulle malice humaine ne peut prévaloir contre les conseils divins.

2. Non seulement l'âme du Christ, mais son corps a eu part à la glorification. Le Christ est réellement ressuscité, dans un corps vraiment humain (Luc., XXIV, 39), vivant d'une vie vraiment humaine (Luc., XXIV, 27, 43; Matth., XXVIII, 9), et dans le même corps qu'il avait auparavant (Joan., XX, 20, 27). Songez alors que vous êtes appelé à sanctifier par le Christ non seulement votre esprit, mais encore votre chair.

Dieu a admis le corps humain au bienfait de la sanctification surnaturelle. Le corps est destiné à participer à la glorification surnaturelle. Dans la mort, « le corps est semé plein de corruption, et il ressuscitera incorruptible; il est semé tout difforme, et il ressuscitera tout glorieux; il est semé corps animal, et il ressuscitera corps spirituel. » (I Cor., XV, 44.)

La chair participe aux tribulations de la lutte ; elle doit donc avoir sa part des joies de la victoire. La chair décide de notre salut.

Dominer les passions des sens, voilà, pour un très grand nombre d'hommes, à quoi se résume leur soumission à Dieu. Ces passions sont en elles-mêmes les plus violentes ; de là les efforts gigantesques et constants de l'enfer pour attaquer l'homme dans ce point faible, à tout âge de la vie.

3. Après sa Résurrection, le Christ a témoigné aux siens la plus aimable condescendance, pour les consoler et les fortifier. Il ne les a pas débarrassés tout d'un coup de toutes leurs erreurs et de toutes leurs difficultés. Si, tout en appartenant au Christ ressuscité, vous ressentez souvent les rigueurs de l'existence, songez que c'est votre aimable Sauveur qui s'occupe de vous, qui vous prend à son école sans votre entremise, sans mérite préalable, pour délivrer votre cœur des tristes imperfections qui vous troublent et vous corrompent ; que c'est lui qui, à l'heure opportune, vous donnera force et consolation.

Le Christ ressuscité élargit notre foi et l'affermit par la proclamation expresse du mystère de la très sainte Trinité (Matth., XXVIII, 19) et par la manifestation de sa Résurrection. Il nous enseigne comment la révélation nous est donnée et quelle doit être notre foi.

Dans la révélation, Dieu se sert d'un intermédiaire humain, parce que ce moyen est conforme à la nature humaine et au plan divin.

Il ne faut pas croire à la légère, mais il ne faut pas non plus croire trop difficilement. On ne peut s'attendre à trouver dans la vie religieuse la certitude que l'on rencontre dans quelques rares branches de la science. Dieu

nous traite en hommes. Dans la révélation, Dieu devait laisser agir le libre arbitre de l'homme.

Dieu veut l'emploi des moyens ordinaires, mais sans renoncer pour cela à une action immédiate et extraordinaire. Il est dans le christianisme des faits qui portent à un rare degré le cachet du mystère. De là ce qu'on nomme « mystique ». Il y a une mystique vraie qui vient de Dieu ; il y a aussi une mystique fausse qui a été déjà, au point de vue religieux, la cause de bien des erreurs et de bien des maux.

4. Durant les quarante jours qui suivirent sa résurrection, le Seigneur a enrichi son Église de nombreux bienfaits. En premier lieu, il institue deux sacrements : la pénitence (Joan., XX, 23) et le baptême (Matth., XXVIII, 19). Il donne à son Église l'intelligence des saintes Écritures (Luc., XXIV, 45), et établit la hiérarchie (Joan., XXI, 15 seq.; Marc., XVI, 15).

Vous pouvez vous représenter sous trois images la bonté du Seigneur et l'amour qu'il porte aux hommes. Le Christ apparaît à Madeleine sous la figure d'un jardinier; en bon jardinier, il s'efforce de mettre de l'ordre dans son jardin bouleversé. Il apparaît aux deux disciples sous les traits d'un voyageur; il est en effet notre compagnon de route et notre consolateur dans le pèlerinage de cette vie. Sur les bords du lac de Génésareth, il est pasteur : rempli de sollicitude pour les siens, il les réunit dans un bercail assuré.

Servez le Seigneur dans la joie de votre cœur. En ce monde, dont Dieu est le Seigneur, ne soyez donc pas un hôte triste. Ne faites pas honte à votre Maître ; montrez extérieurement que vous êtes au service de Celui qui a dit : « Mon joug est doux et mon fardeau léger. »

CHAPITRE V

LE CHRÉTIEN SERT UNE CAUSE VICTORIEUSE

1. Même après la Résurrection du Christ, le service de Dieu est toujours un service difficile, le royaume du ciel souffre toujours violence. Il en sera ainsi jusqu'à notre mort, jusqu'à la fin du monde.

Des heures pénibles, de rudes combats, attendent le chrétien ; se dominer tous les jours et sans trêve a aussi ses difficultés, et cependant nul n'a le droit de se soustraire à cette loi.

De même que, durant la paix, les soldats se préparent au combat, ainsi le chrétien doit s'exercer constamment, afin de remporter la victoire à l'heure décisive. Qui s'exerce sans cesse à l'art de la guerre vaincra aisément. « Je traite rudement mon corps, dit saint Paul, et je le réduis en servitude, de peur qu'ayant prêché aux autres, je ne sois réprouvé moi-même. » (1 Cor., IX, 27.)

On doit se mortifier dans les choses qui paraissent de peu d'importance ; on apprend ainsi à vaincre dans les grands combats. La vie quotidienne offre d'innombrables occasions de dompter sa langue, ses yeux, ses oreilles, tous ses sens ; de vaincre son orgueil et sa sensualité ; de dominer ses désirs, son impatience, sa paresse et sa

nonchalance ; de mortifier son esprit de chicane, son inconstance, son désir de plaire, son respect humain; de se contraindre dans sa toilette et dans son maintien.

A ces combats intérieurs se joignent les luttes extérieures. « Nous n'avons eu aucune relâche selon la chair, mais nous avons toujours eu à souffrir : combats au dehors, frayeurs au dedans. » (2 Cor., VII, 5.) Sans cesse nous avons à repousser les attaques du monde et des puissances des ténèbres.

2. Telle est la lutte. Lorsqu'il faut tant d'efforts, et des efforts si constants, quand la situation est si grave, notre cœur pourrait-il rester joyeux et serein? Oui.

Que fait le soldat au milieu des fatigues et des difficultés de la campagne? Il se souvient qu'il sert une cause victorieuse. « Vous aurez de grandes afflictions dans le monde; mais ayez confiance : j'ai vaincu le monde. » (Joan., XVI, 33.)

Déjà auparavant, le passage du Christ en ce monde avait été une victoire. Tous sentaient qu'il y avait dans cette apparition quelque chose d'extraordinaire et de grand (Luc., XIII, 17.) Le peuple le suivait en foule (Matth., XIX, 2); il se pressait sur ses pas, de telle sorte que les maisons, les places publiques et même les rivages du lac devenaient trop étroits (Luc., V, 1 ; VIII, 45 ; XII, 1). On oubliait, pour l'écouter, de rentrer chez soi et de prendre de la nourriture (Matth., XV, 32). Ses ennemis eux-mêmes étaient contraints d'avouer que nul homme n'avait jamais parlé de la sorte (Joan., VII, 46). Et c'est précisément ce triomphe qui enflammait ses ennemis de la colère la plus furieuse.

Mais finalement le Sauveur succomba, du moins en apparence, en ce qui concerne le judaïsme; en général,

ses sacrifices et ses fatigues étaient, à en juger par l'extérieur, inutiles pour le moment. Le Christ était mort et enseveli, et ses ennemis triomphaient du christianisme, qu'ils croyaient au tombeau.

En réalité cependant, le Christ a vaincu par sa mort; il est sorti victorieux du tombeau.

Par sa grâce, par les vertus de sa vie, et finalement par sa Passion et par sa mort, il a vaincu la puissance du péché et des passions; il l'a vaincue pour tous ceux qui veulent servir sous l'étendard de la croix.

Gloire, puissance et joie sans mesure, tel est désormais le partage de sa vie glorieuse.

Et sa victoire s'affirme dès ici-bas. Est-il, sur cette terre, rien d'aussi grand, d'aussi saint, que le royaume du Christ?

3. Sans doute, la Providence divine permet que la vie du christianisme soit éprouvée par les faiblesses humaines. Partout c'est l'agitation, les luttes, les vagues, les tempêtes, et assez souvent le Seigneur semble dormir sur la barque fragile. Mais il veille, il remporte la victoire, il fait éclater partout sa puissance divine.

Dieu seul peut, à travers de tels assauts et de telles hostilités, conduire au but la barque de l'Église. Et il le fait avec une puissance victorieuse.

A la place d'une croix ignominieuse s'élèvent des autels sans nombre où le Christ est adoré. Au lieu d'une nation qui l'a repoussé, les peuples accourent vers lui des confins de la terre. Au lieu de quelques âmes fidèles, ce sont, dans le courant des siècles, des millions d'âmes de toutes les conditions, pour lesquelles le monde entier, en comparaison du Christ, n'est rien, et qui, pour gagner le Christ, tiennent tous les biens du monde pour de l'ordure (Philip., III, 8).

Maintenant encore, à l'égard du Christ, le monde est partagé en deux camps. Tout ce qui ne veut pas renoncer aux choses viles, impures, vulgaires, à la fange de l'égoïsme, tout ce qui se contente d'une fausse apparence de bienséance ou de science, est contre le Christ.

Mais quiconque parvient à dominer les basses exigences du « moi », et à conserver le sentiment de la vérité, de la vertu, de la vraie science, se sent attiré vers le Christ. Amis et ennemis doivent, qu'ils le veuillent ou non, attester la victoire du Christ.

Aujourd'hui plus que jamais, tous les regards se portent vers le christianisme, pour y reconnaître l'unique puissance capable de défendre la société actuelle contre les menaces d'un paganisme dont la puissance grandit quand le christianisme s'affaiblit.

Telle est la victoire qui triomphe du monde !

CHAPITRE VI

L'ASCENSION DU SEIGNEUR

1. Autour de nous, tout est fuite et changement. « Nous n'avons point ici de demeure permanente, mais nous cherchons celle où nous devons habiter un jour. » (Hebr., XIII, 14.) Ce que nous cherchons, c'est la félicité éternelle, permanente. Nous la cherchons comme hommes. Le christianisme vient affermir, éclairer et ennoblir cette attente.

Voilà pourquoi le Seigneur a voulu, en quittant cette terre, monter au ciel d'une manière visible et que nos sens puissent nous représenter. C'est là une nouvelle condescendance de son amour, qui s'accommode à la nature humaine pour nous élever efficacement à la nature divine. « Celui qui est descendu est le même qui est monté au-dessus de tous les cieux, afin de remplir toutes choses. » (Ephes., IV, 10.)

L'Ascension est avant tout une glorification du Christ. Le Seigneur ne pouvait pas clore son séjour sur cette terre d'une façon plus glorieuse et plus convenable que par son Ascension.

L'Ascension est en même temps un honneur pour la nature humaine, qui, dans le Christ, est élevée au-dessus

de toutes les phalanges célestes et admise à la participation de tous les honneurs divins.

2. Désormais, toutes les aspirations de notre cœur sont dirigées vers le ciel, où le Christ glorifié règne dans sa divinité et son humanité. Le Christ a été élevé sur la croix, mais il a été aussi élevé dans le ciel. Il nous attire à lui vers sa croix, mais il nous attire aussi à lui dans le ciel.

Le ciel n'aurait pas été pour nous le ciel dans le sens complet du mot, si l'Homme-Dieu, si le Christ ne s'y trouvait pas. Maintenant, le ciel est le but glorieux où tendent tous les efforts de Dieu et des hommes.

L'Ascension du Christ est pour nous une source de joie, puisqu'elle ennoblit et fortifie notre lutte pour la vertu en lui ouvrant la perspective certaine et consolante du ciel, en lui montrant dans le Sauveur notre avocat auprès de son Père.

3. Donc le Seigneur convoqua ses Apôtres à Jérusalem. Là, par une touchante condescendance, il prit un léger repas avec les siens, et leur donna ses dernières instructions. (Luc., XXIV, 46; Act., I, 4, 5.)

Puis il conduisit les Apôtres et les disciples sur le mont des Oliviers. « Vous recevrez la vertu du Saint-Esprit qui descendra sur vous; vous me rendrez témoignage dans Jérusalem, et dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. » (Act., I, 8.) Il bénit les siens sur la montagne (Luc., XXIV, 50), et l'Ascension s'accomplit avec une grande puissance et une grande majesté, et d'une manière en rapport avec le mode dont nous percevons les choses. Quel homme intelligent se choquera si la sainte Écriture, en décrivant ce miracle, se

sert d'expressions incorrectes au point de vue de l'astronomie ?

A la vue de ce magnifique déploiement de puissance, les Apôtres adorèrent leur Seigneur, et leur cœur fut rempli de joie (Luc., XXIV, 52).

Réjouissez-vous à cause du Sauveur; réjouissez-vous aussi à cause de vous-même. « Je monte vers mon Dieu et votre Dieu, vers mon Père et votre Père. » (Joan., XX, 17.)

L'Ascension termine le séjour visible du Sauveur ici-bas. Le Saint-Esprit donnera l'intelligence des vérités annoncées par le Christ.

Nous possédons tout dans la vie du Christ. Jésus est pour nous « la sagesse de Dieu, la justice, la sanctification et la rédemption (I Cor., I, 30); il est le fondement en dehors duquel nul autre n'est établi. » (I Cor., III, 11.) « Si nous mourons avec lui, nous vivrons aussi avec lui; si nous souffrons avec lui, nous régnerons aussi avec lui. » (2 Tim., II, 11.)

CHAPITRE VII

LE CHRÉTIEN SERT UNE CAUSE QUI PROCURE LE BONHEUR

1. Si vous voulez comprendre combien Dieu vous aime, considérez le Christ crucifié. Mais songez aussi au sort que le Christ vous réserve dans l'éternité. Ici-bas, vous appartenez au Christ crucifié; dans le ciel, vous appartenez au Christ glorifié.

Il est dit du Christ qu'il a souffert volontiers la croix et l'ignominie dans la vue de la joie qui lui était proposée, c'est-à-dire pour obtenir sa couronne pour lui et, par lui, pour nous (Hebr., XII, 2). Que ce soit là votre modèle. Si vous considérez uniquement les sacrifices et les exigences que le service du Christ vous impose durant votre pèlerinage d'ici-bas, vous ne comprendrez pas l'amour de Jésus. Vous devez aussi songer au résultat. Vous comprendrez alors que vous servez non seulement une cause victorieuse, mais aussi une cause qui procure le bonheur.

2. Vous avez le droit de penser au bonheur temporel; car toutes les fois que sur la terre il peut être question de vrai bonheur, ce bonheur est lié au service du Christ. Mais tout ce qui est temporel disparaît en comparaison de l'éternité.

Dans les jardins de la terre, les roses se fanent et les

épines demeurent. Dans le jardin du christianisme, les épines meurent et les roses fleurissent éternellement.

Roses éternellement en fleurs ! Ce sont d'abord les joies éternelles, en harmonie avec l'esprit de l'homme, qu'elles remplissent et satisfont surabondamment. Ce sont, en second lieu, les joies de la divinité, que Dieu, par son très pur amour, a destinées à l'homme, en l'adoptant pour enfant et en le faisant héritier de son royaume. Vous entrerez dans la joie du Seigneur.

La raison nous parle des premières de ces joies ; nous les voyons confusément à la lumière de la raison : elles nous apparaissent plus clairement à la lumière de la révélation chrétienne. Seule la révélation chrétienne nous parle des secondes, des joies surnaturelles.

Des premières, Socrate mourant disait : « Nous devons tout faire pour acquérir dans cette vie la sagesse et la vertu ; car la récompense de la lutte est belle et l'objet de notre attente est immense. »

Les secondes joies, les joies divines, dépassent les capacités de la nature créée ; elles sont un don gratuit de l'amour infini.

3. Si le ciel n'était pas la contemplation immédiate de Dieu, le bonheur de Dieu même, tel que la révélation chrétienne le promet aux hommes, ses joies cependant seraient ineffablement grandes.

La vie d'ici-bas est un chemin ; la vie de l'au-delà aura tous les caractères du bonheur permanent, auquel Dieu a destiné l'homme.

Si déjà Dieu a orné de tant de beautés et de magnificences cette pauvre terre, qui n'est que le portique de l'au-delà, quelles seront donc les grandeurs et les gloires de cette autre vie !

Ici-bas déjà, quelle joie dans la contemplation d'un ciel étoilé, d'un magnifique paysage, d'une œuvre d'art, d'un visage charmant, dans la découverte d'une vérité ! quels charmes aura donc cette vue des œuvres de Dieu, destinée à combler le désir infini de bonheur qui tourmente l'esprit humain !

Le repos, la paix, la force, la gloire et la joie rempliront tout notre être.

Que de beautés verra notre œil, que d'harmonies saisira notre oreille, et dans quel océan de douceurs et de délices nagera notre cœur ! Et tout cela avec la parfaite conscience et la pleine certitude que ce bonheur est impérissable et éternel !

Le ciel est nécessaire : il est le but que Dieu nous a fixé. Le ciel est grand et magnifique : il est le don de Dieu pour notre félicité. Le ciel nous est assuré : Dieu nous l'a promis.

Nous devons donc remercier Dieu de tout cœur d'avoir destiné notre être à la félicité.

Ne nous laissons ravir la paix du cœur par aucune épreuve. Vues du ciel, combien sont petites les grandeurs de la terre !

A la lumière du ciel, la misère de la vie apparaît sous un jour particulier. Et vous seriez triste ? vous perdriez lâchement courage ? Ne vous perdez jamais dans les nuages de la tristesse ! Tâchez de trouver la joie dans tout rayon de soleil, tel est l'art de vivre.

Réjouissons-nous du fond du cœur de ce que, avec l'aide de Dieu, nous avons tant d'occasions d'augmenter nos joies du ciel, par la prière et la fidélité à remplir les devoirs de notre état, par les souffrances et les sacrifices.

Réjouissons-nous de ce que notre titre d'enfant de l'Église catholique nous offre tant de moyens d'acquérir la félicité.

Ne cherchez donc pas votre bonheur dans l'indépendance, dans le service des hommes ou dans quelque autre bien créé. Jetez-vous dans les bras de Dieu : lui seul peut vous rendre heureux. Ce n'est pas un malheur d'être pauvre en ce monde et de servir les autres pour l'amour de Dieu. Ne vous vantez pas de ce que vos amis sont riches, puissants ou savants ; vantez-vous encore moins de vous-même. Abandonnez-vous seulement à Dieu, par qui vous êtes tout ce que vous êtes.

4. Si Dieu avait, en cette vie, donné à l'homme une connaissance claire de la splendeur qu'il lui a promise, c'eût été en contradiction avec les desseins qu'il a sur nous. Cette connaissance aurait soustrait l'homme aux peines et aux fatigues qu'il doit accepter ici-bas. Le monde n'aurait plus été pour lui ce qu'il doit être dans les desseins du Créateur : ses charmes, comparés à la gloire qui nous attend, auraient perdu leur attrait. La vie serait devenue un tourment, dont on aurait attendu la fin avec une intolérable impatience.

Ne nous tourmentons pas à nous représenter dans le détail quel est ce bonheur que Dieu nous a préparé ; jetons-nous plutôt avec confiance dans les bras du Seigneur.

Dans le ciel, il n'y a rien de ce qu'on ne veut pas, et il y a tout ce qu'on veut.

Si l'homme considérait la vie au point de vue chrétien, il devrait ici-bas préférer la souffrance au plaisir. En effet, l'éternité n'est-elle pas assez longue pour la jouissance ?

Il nous est difficile de nous représenter les joies de l'éternité : toutefois, la connaissance actuelle que nous en avons suffit pour nous enflammer du désir brûlant d'entrer en leur possession.

Philippe de Macédoine, considérant le plan de la ma-

gnifique ville d'Athènes, s'écriait, pénétré d'enthousiasme : « Il me faut posséder cette ville, ou par le fer ou par l'or. » De même, nul effort dans la lutte, nul sacrifice du bien-être terrestre, ne doit nous coûter lorsqu'il s'agit de conquérir le bonheur de l'éternité.

5. Si la révélation chrétienne nous dépeint les joies du ciel sous les images et les comparaisons les plus magnifiques, c'est aussi parce que, par la grâce de Dieu, le bonheur naturel se transforme dans le ciel en félicité surnaturelle et devient la participation du bonheur divin.

Ce bonheur est inconcevable parce qu'il est divin.

Nous verrons Dieu tel qu'il est. Dieu est infiniment parfait. C'est pourquoi la contemplation de la beauté infinie, qui résulte des perfections divines, cause un tel ravissement que Dieu lui-même y puise une félicité infinie.

Si les joies rapides et trompeuses de cette vie passagère paraissent trop souvent aux hommes un bonheur auquel ils ne craignent pas de tout sacrifier, quelle félicité n'apportera pas à l'homme l'éternité réservée au chrétien consciencieux !

Un sacrifice commandé par le devoir peut-il sembler grand quand le ciel est le prix de la victoire ?

Combien méprisables me paraissent donc la terre et toutes ses illusions, lorsque j'élève mes yeux vers le ciel, pour contempler les joies de l'éternité !

CHAPITRE VIII

« LA PAIX SOIT AVEC VOUS ! »

1. Le Sauveur nous a rendu possible, même sur cette terre, la paix du cœur qui procure le bonheur.

Lorsqu'il envoya ses disciples, il leur donna cet ordre : « Quand vous entrez dans une maison, dites d'abord : La paix soit avec cette maison ! » (Matth., x, 12 ; Luc., x, 5.) Il se fait reconnaître à ses disciples en leur souhaitant la paix. C'est bien souvent que, dans nos saints Livres, la paix a été promise aux hommes : paix dans l'esprit, paix dans le cœur, paix dans la vie.

Cette paix intérieure, vous l'aurez en vous attachant au Christ ; elle est le bien propre d'un bon chrétien. Elle ne consiste point à n'avoir pas à combattre, mais à n'être pas vaincu ; elle consiste en outre à écarter toutes les agitations, toutes les distractions, tous les troubles, toutes les craintes inutiles.

Le repos de l'âme procure beaucoup d'avantages. Il donne la fermeté ; l'âme ressemble alors à une maison bâtie sur un rocher qui brave les tempêtes et les vents. Il rend l'âme accessible aux pensées lumineuses et docile aux impulsions saintes. Il permet de discerner clairement le bien du mal ; il donne la force dans les tentations. La paix de l'âme nous procure une bienheureuse simplicité et facilite nos rapports avec Dieu. La paix est le bien le plus excellent que l'on puisse posséder ; calme et intrépi-

dité, c'est de quoi escalader le ciel. La paix répand la bénédiction. Un fleuve paisible a des rives fleuries.

Il y a des obstacles à cette paix intérieure ; vous devez les écarter selon votre pouvoir. Ces obstacles sont : la joie immodérée et la tristesse excessive, le zèle exagéré et la vivacité impétueuse, la nonchalance paresseuse et l'angoisse déraisonnable en présence des tentations, la prudence mondaine, trop d'attache aux choses terrestres, l'amour-propre étroit, trop de dissipation et l'inquiétude insensée. L'ambition, l'avarice, la volupté, jettent le trouble dans le cœur : trouble avec nous-mêmes, en nous enlevant le contentement ; trouble avec le prochain, en portant à l'injustice et à l'insensibilité ; trouble avec Dieu, en nous poussant au péché. Pour assurer la paix à mon cœur, je maîtriserai mes inclinations désordonnées.

2. Si vous voulez garder la paix du cœur, ne donnez pas trop d'attention à votre corps périssable ; ne vous complaisez pas dans les qualités de votre esprit, pour lesquelles vous aurez à rendre compte ; ne vous préférez à personne et attachez-vous à Dieu. Efforcez-vous d'acquérir l'humilité, de mortifier l'entêtement de votre volonté propre, de vous conformer à la volonté de Dieu. Gardez-vous de toute exagération, de toute illusion, de toute agitation déraisonnable. Faites toujours ce que vous savez être la très sainte volonté de Dieu.

Ne perdez jamais l'empire sur vos passions. Quand les eaux d'un lac sont agitées, elles ne reflètent plus que des images défigurées. Quand votre cœur est troublé, votre jugement défigure la réalité.

Ne vous fâchez contre personne. S'irriter contre quelqu'un, c'est se punir soi-même de la faute commise par cet autre.

Ne vous affectez pas outre mesure des fautes passées et des dommages que vous en éprouvez; même en cela, il y a plus d'avantage.

Ne vous laissez pas déconcerter par les troubles qu'il vous arrive de ressentir. Il suffit que l'arbre demeure solidement et profondément enraciné ; laissez souffler les vents, et ne prenez pas le bruissement des feuilles pour le fracas des armes.

Dans le bonheur, gardez le souvenir de votre faiblesse, et dans le malheur, n'oubliez pas ce qui vous rend fort; la première pensée vous préservera de la présomption, l'autre du désespoir.

Combien de gens vivraient tranquilles et contents s'ils ne se préoccupaient pas des affaires d'autrui plus que des leurs !

N'ayez pas trop à cœur les choses terrestres. L'âme sera toujours agitée tant qu'elle cherchera sa consolation. Qui sait ne pas aimer plus qu'il ne faut les choses d'ici-bas, celui-là vient aisément à bout de la mélancolie et de la tristesse.

Ne comptez pas sur l'avenir, ne faites pas fond sur les promesses, ne gémissez pas sur ce que vous avez perdu, et ne pensez pas aux biens disparus.

3. Un excellent livre (*Thom. a Kemp.*, III, 23) parle de quatre choses qui procurent une grande paix; vous les trouverez dans l'*Imitation* du Christ. Appliquez-vous à faire plutôt la volonté d'un autre que la vôtre. Aimez toujours mieux avoir moins que plus. Cherchez toujours la dernière place et soumettez-vous à tous. Souhaitez et priez toujours que la volonté de Dieu se fasse pleinement en vous.

CHAPITRE IX

LE CHRISTIANISME ET L'ORDRE SOCIAL

1. Le christianisme a contribué au bien-être temporel des hommes, en fondant l'ordre social sur les exigences de la nature humaine, en réglant les passions, en donnant l'éternité pour objet principal au désir de bonheur que nous éprouvons. Selon un mot de saint Augustin, cette société seule peut être heureuse, qui a pour reine la vérité, pour loi l'amour, pour but l'éternité.

L'ordre social repose sur la juste appréciation de la destinée de l'homme et de l'importance des choses d'ici-bas. « Quand la philosophie a déterminé le but de la vie, dit Cicéron, elle a tout déterminé... Lorsqu'on connaît la fin des choses, lorsqu'on sait où se trouvent le bien suprême et le pire des maux, alors on a trouvé le chemin de la vie et la règle de tous les devoirs. » (*De finibus,* v, 6.) Partout où l'influence du christianisme s'est étendue, cette connaissance fondamentale a pénétré avec elle.

L'ordre social veut l'équité des rapports entre supérieurs et inférieurs dans la famille, dans l'État et l'Église ; l'ordre social repose sur la propriété privée. Le christianisme a réglé toutes ces conditions. Le supérieur n'a pas seulement des droits : il a aussi des devoirs ; et le sujet n'a pas seulement des devoirs : il a aussi des droits.

Le christianisme a rendu à la femme la place qui lui convient. L'éducation des enfants a repris toute son importance dans la société humaine. Le mariage est consolidé et sanctifié. Le droit de propriété n'est pas absolu ; chacun doit rendre compte de l'usage qu'il aura fait des biens terrestres à Dieu, qui en est le véritable propriétaire.

2. L'ordre social repose sur la liberté et la sujétion unies dans une juste proportion.

Le libéralisme réclame des libertés, comme si les libertés pouvaient seules maintenir dans l'ordre la société humaine. Au fond, les libéraux veulent la liberté pour eux-mêmes, et l'esclavage pour ceux qui ne partagent pas leurs opinions ; ils veulent pour eux les droits sans limites, ils laissent aux autres les devoirs.

L'ordre social repose sur l'empire que chaque individu a sur lui-même. La terre n'est pas encore le royaume du ciel où tous les désirs peuvent être satisfaits. Ceux qui abusent de l'ordre social établi ou qui le bouleversent, le font par égoïsme. Ceux qui trouvent injuste l'inégalité des classes visent toujours la classe qui est au-dessus de la leur.

L'ordre social suppose la vraie notion du travail, du plaisir, de la souffrance. Cette notion, le christianisme l'a donnée par ses dogmes, et il la maintient par son action sur les cœurs. Où disparaît le christianisme, disparaît aussi cette notion importante,

3. Seul le christianisme a pu apporter en ce monde la vertu du patriotisme. Le patriotisme le plus fidèle, le plus prêt aux sacrifices, se trouve chez les nations catholiques, l'histoire le démontre.

Pour que le patriotisme soit une vertu, il doit être subordonné à l'amour de la patrie céleste.

Il y a aussi un patriotisme païen, un faux patriotisme. Un profond psychologue (P. A.-M. Weiss) dit à ce propos : « Le patriotisme est la vanité collective d'un peuple, son orgueil collectif, son mépris collectif des étrangers ; bref, l'amour-propre concentré et la réunion de toutes les qualités mauvaises et déplaisantes, de tous les défauts sauvages et antisociaux qui fermentent dans l'univers. Ce patriotisme antichrétien devient l'enseigne du fanatisme de parti, le masque du fanatisme national. L'orgueil national et la haine des étrangers revendiquent pour eux seuls le nom de patriotisme, et traitent en ennemi de l'État quiconque ne pense pas comme eux. C'est une dégénérescence maladive, une grande tache dans la vie des peuples. »

Le christianisme préserve de cette maladie. Il nous place à un point de vue qui fait supporter et comprendre l'étranger et ses coutumes.

4. Le christianisme a consolidé les bases de l'ordre social en donnant comme idéal, au lieu de la richesse et de la cupidité, la pauvreté et le mépris du monde (Matth., v, 3) ; au lieu de l'égoïsme, l'amour de Dieu (Luc., x, 27) ; au lieu du mépris des petits et des pauvres, l'amour dévoué du prochain (Matth., v, 44 ; Marc., xii, 31 ; Joan., xv, 12), et en faisant du travail une obligation pour tous (1 Thess., iv, 11 ; 2 Thess., iii, 10).

Le christianisme a prouvé qu'il peut, par la force de ses principes, empêcher le pouvoir de l'État de dégénérer en despotisme, comme il peut sauvegarder la légitime indépendance de l'individu. Le christianisme, en effet, enseigne que l'homme est créé non pour cette terre, mais pour l'éternité ; qu'il existe dans l'humanité une loi naturelle, de laquelle toutes les lois humaines doivent tirer leur force impérative ; qu'indépendamment de l'État, il y a une

Église visible, fondée immédiatement par le Christ qu'elle représente.

5. De plus, le christianisme nous rappelle que tous les hommes sont unis dans le Christ. Distincts et séparés dans les sphères inférieures de la vie par des différences qui tiennent soit à la nationalité, soit aux conditions d'état, soit à des circonstances naturelles, nous sommes tous ramenés à l'unité la plus étroite par la vie surnaturelle dans le Christ. De cette intime union il résulte que l'humanité, reliée au Sauveur comme les membres à la tête, ne forme plus qu'une personnalité unique (Galat., III, 28 ; Ephes., II, 15), parce que le seul Christ vit et règne en tout chrétien (Col., III, 11).

Sans doute, les intérêts égoïstes et les passions grossières divisent encore, au sein du monde chrétien, les différentes parties de la société, et allument la discorde, l'inimitié et la guerre (Luc., XXI, 10). Inaccessible à ces tempêtes extérieures, l'Église, dans la sphère d'une vie bien supérieure, continue de proclamer, par la parole et par les faits, la loi céleste de la paix générale (Joan., XIV, 27), de l'unité et de l'égalité des droits pour tous les rachetés (Eph., IV, 3).

En vertu de l'économie du salut établie par Dieu (Eph., VI, 9 ; I Cor., IV, 1), l'Église ne connaît d'autre différence et d'autre privilège parmi ses enfants que ceux qui proviennent de la supériorité de la vertu (I Cor., I, 26). Voilà pourquoi il en est tant parmi les plus pauvres et les plus humbles d'ici-bas dont les noms brillent, pour l'éternité, de la gloire des saints, alors que tant de personnages ou de familles, qui ont exercé la puissance, ont passé et n'ont recueilli que l'oubli.

Mais cette même loi de l'unité chrétienne punit aussi

toute entreprise qui prétend changer par la violence et détruire la distinction extérieure des classes, fondée sur l'histoire et les conditions sociales ; cette loi la punit comme un attentat contre l'ordre divin (Rom., XIII, 1), et comme une apostasie de l'esprit de l'Évangile (Matth., XXVI, 52).

L'idée d'une paix universelle entre les rachetés trouvera-t-elle jamais ici-bas, même approximativement, sa réalisation extérieure et sociale ? C'est le secret du Seigneur (1 Cor., XV, 25).

6. Dans ces derniers siècles, l'esprit chrétien a disparu d'un grand nombre de classes de la société ; en prônant le libéralisme, on est revenu à l'humanisme égoïste et jouisseur du vieux paganisme. Dans les familles, dans l'État et dans l'Église, on ne voit plus des institutions voulues par Dieu, mais des choses que l'on conserve encore parce qu'elles semblent utiles aux intérêts de l'égoïsme.

Relativement au droit de propriété, on ne tient aucun compte de Dieu, et l'on fait de cette propriété un puissant moyen de satisfaire un égoïsme sans frein et la sensualité la plus dégradante. Le but suprême du progrès social, c'est d'établir une sorte de paradis où quelques privilégiés jouiront d'un bonheur animal, tandis que les masses seront traitées comme des bêtes de somme.

Le libéralisme modifié à l'usage des masses s'appelle le socialisme ou la démocratie sociale. Pour lui, la religion est une folie : il faut la laisser s'éteindre. La propriété particulière disparaît. La famille est abolie, les hommes sont destinés à vivre comme des chiens. Le pouvoir public s'empare des enfants et de la cuisine.

L'égoïsme insatiable des riches sans religion, la grande

misère du peuple ouvrier et la disparition du sentiment religieux et chrétien sont particulièrement responsables de la diffusion du socialisme.

Une seule chose peut préserver la société humaine de la ruine imminente : c'est le retour au vrai christianisme.

CHAPITRE X

LE CHRISTIANISME ET LE BIEN-ÊTRE MATÉRIEL

1. On a dit : Le christianisme ruine d'autant plus la puissance et le bien-être des peuples, qu'on lui accorde plus d'influence sur la vie publique. N'est-ce pas éteindre toutes les joies de la vie, étouffer toute énergie, que de répéter continuellement à l'homme qu'il doit s'attacher à la loi de Dieu? Qu'en adviendrait-il de la civilisation des peuples et de la vie sociale, si l'on voulait appliquer publiquement les commandements chrétiens sur le mien et le tien, sur la sincérité, sur la violation de la foi jurée, sur la moralité et le culte divin? C'est une manière sans doute de gouverner des enfants et des femmes, mais non des hommes énergiques. Seuls les esprits libres, seules les passions qui ne tiennent compte de rien, seuls les cœurs qui ne sont pas scrupuleux dans le choix des moyens, peuvent être heureux en ce monde et rendre le monde heureux.

C'est ainsi qu'on parle, comme si l'expérience n'était pas là pour nous instruire!

2. La réponse à ces objections dépend de ce que l'on entend par bien-être et de l'importance qu'on attache à ce bien-être.

Si par bien-être matériel on entend l'argent accumulé entre les mains d'un petit nombre, tandis que les autres sont réduits à une complète pauvreté, le christianisme, sans aucun doute, est un grand obstacle à ce bien-être.

Si, au contraire, par bien-être matériel, on entend non un faux bien-être, une « misère dorée », mais un bien-être vrai et qui procure le bonheur à tout le peuple, il suffit d'un coup d'œil sur l'histoire pour voir que le christianisme, partout où il a eu de l'influence, a favorisé ce bien-être.

Le christianisme dirige nos regards vers l'au-delà, il nous garde contre une estime désordonnée des choses de la terre. Mais il ne condamne point l'estime raisonnable de ces mêmes choses.

Un père raisonnable, en exhortant son fils au travail, ne lui interdit pas tout délassement.

Le but premier du christianisme n'est pas le progrès de l'industrie ; le christianisme inculque des devoirs à l'homme, et au nombre de ces devoirs il faut mettre les efforts faits pour acquérir le bien-être terrestre, la richesse extérieure et d'autres avantages semblables. Car tout cela, fait avec une droite intention, est dans la nature, et la nature est de Dieu.

Ce qui est éternel ne supprime point le temporel, mais il lui donne une signification plus haute et une ordonnance solide. Tout, même ce qu'il y a de plus profane, doit être pour le chrétien un moyen de s'unir à la volonté de Dieu.

Aussi voyons-nous que les moines, tout en pratiquant la prière constante, ont rendu au progrès matériel des peuples les services les plus signalés par leurs travaux de civilisation.

Saint François de Sales dit : « La piété ne corrompt rien, mais elle perfectionne tout ; et lorsqu'elle fait tort à

la profession, c'est une preuve qu'elle est fausse. Bien loin de troubler les devoirs professionnels, elle les ennoblit et les embellit. »

La patience et la résignation que la religion chrétienne nous enseigne ne sont pas l'inaction, elles ne sont pas la soumission stupide à une fatalité inexorable : le christianisme veut seulement que nous sachions courageusement supporter le mal ; que nous poursuivions virilement, malgré la mauvaise fortune, les travaux auxquels nous sommes astreints ; que, dans toutes les infortunes, nous conservions la confiance et l'espoir. Il nous préserve d'une précipitation inconsidérée, ainsi que d'une inactivité paresseuse.

Cette patience chrétienne est donc bien propre à promouvoir les progrès de civilisation, en donnant aux individus l'habitude de la réflexion et de l'énergie.

3. Le christianisme ne condamne point les droits de l'existence, mais bien leur exagération égoïste et sans limites. L'ordre établi par Dieu dans la nature veut que la vie soit soumise à des exigences et à des nécessités. Dieu veut donc que nous satisfassions à ces exigences par une activité raisonnable.

Il y a aussi un développement, un progrès dans l'organisation sociale, dont Dieu a déposé les germes dans la nature. Les individus ont donc le devoir de participer à ce progrès, selon leur condition personnelle.

L'égoïsme immodéré, avide de plaisir, est le principal ennemi de tout progrès salutaire : le christianisme combat cet ennemi, et seul il peut en triompher en exigeant qu'on rapporte toutes choses à Dieu.

Combien d'abus païens, combien de déplorables misères ont disparu de l'humanité, grâce au progrès matériel réa-

lisé selon l'esprit du christianisme ! Il suffit de songer à l'esclavage, au servage, à la façon dont la justice était rendue. Et si de nouveaux abus pénètrent dans la société moderne, la cause n'en est-elle point l'abandon de l'esprit chrétien ?

4. « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné comme par surcroît. » (Matth., VI, 33.)

Là où la vie religieuse et morale d'un peuple est dans l'ordre, il est facile de régler la vie industrielle.

Le bonheur d'un peuple ne dépend pas de l'abondance des biens matériels, mais de sa droite conception du monde, et des dispositions en harmonie avec cette conception.

L'amour désordonné des choses temporelles est la grande plaie de notre temps ; de là viennent le mécontentement et le désespoir, les crimes de toutes sortes, les plans de destructions et de révolutions.

CHAPITRE XI

LA DESCENTE DU SAINT-ESPRIT

1. Puisque Dieu nous a donné dans le Christ une vocation qui dépasse les exigences et les forces de la nature humaine, il nous a aussi, entre autres choses, manifesté des vérités en rapport avec cette vocation surnaturelle.

Il est également des secrets de famille que la Divinité nous a révélés. C'est, au premier rang, le mystère de la très sainte Trinité : Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit.

Tandis que le Père est, dans la Divinité, puissance, souveraineté, majesté ; tandis que le Fils, Verbe du Père, est vie, sagesse et beauté, le Saint-Esprit est amour et bonté, joie et délices. La Divinité est une, mais les trois personnes sont réellement distinctes entre elles. Mystère, mais non contradiction.

Lorsque le Sauveur sortit des eaux du Jourdain, il se fit une manifestation particulière de la très sainte Trinité. Sous des apparences symboliques, le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe blanche comme la neige, descendit visiblement sur le Christ, et une voix se fit entendre : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances. » (Matth., III, 17 ; Marc., I, 10, 11 ; Luc.,

III, 21, 22 ; Joan., I, 32.) La très sainte Trinité se manifesta d'une façon analogue sur le Thabor.

A différentes reprises, le Christ promit aux siens de leur envoyer le Saint-Esprit, pour parfaire son œuvre.

2. Le Seigneur avait suffisamment instruit les siens sur cette mission (Joan., XIV, 16, 18, 26 ; XV, 26 ; XVI, 7, 15). Il l'avait désignée comme « un nouveau baptême » (Act., I, 5), « un revêtement de la force d'en haut » (Luc., XXIV, 49), « l'accomplissement de la promesse du Père » (Luc., XXIV, 49). Il avait établi une relation entre le commencement du royaume du Christ, si impatiemment attendu par les Apôtres, et l'avènement du Saint-Esprit (Act., I, 7, 8).

Le Saint-Esprit devait être le sceau de toutes les grâces, le couronnement et la consommation de toutes les communications divines.

Enfin, le dixième jour après l'Ascension du Seigneur, à l'occasion de la fête de la Pentecôte, la promesse du Seigneur fut accomplie, et le Saint-Esprit descendit sur les Apôtres.

Le Saint-Esprit apparut visiblement, publiquement et solennellement aux yeux d'un peuple innombrable (Act., II, 5, seq.). Il apparut sous des symboles splendides, pleins de signification. Il apparut sous des signes qui manifestaient et sa nature divine, et sa personne et ses qualités, et le but de sa mission : il est la force de Dieu, il donne sa consommation au royaume de Dieu.

La promulgation d'une nouvelle économie du salut met fin à la loi juive : la guerre et le jugement sont déclarés au paganisme, qui est le royaume terrestre de Satan.

Le Saint-Esprit vient comme le sanctificateur par excellence.

3. Il pénètre d'une façon particulière la nature humaine, si faible par ailleurs. Animé par cette force, Pierre, si lâche auparavant, se présente à la foule et dit : « O Israélites, écoutez les paroles que je vais vous dire : Vous avez fait mourir par la main des méchants Jésus, cet homme envoyé de Dieu ; vous avez crucifié ce Jésus promis par Dieu. » (Act., II, 22, 23.)

Animé par cette force, Étienne dit à ses puissants ennemis : « Têtes dures et hommes incirconcis de cœur et d'oreilles, vous résistez toujours au Saint-Esprit, et vous êtes tels que vos pères ont été. » (Act., VII, 51.)

Animé par cette force, Paul déclare : « Nous sommes pressés par toutes sortes d'afflictions, mais nous n'en sommes point accablés ; nous nous trouvons dans des difficultés insurmontables, mais nous n'y succombons pas ; nous sommes persécutés, mais non pas abandonnés ; nous sommes abattus, mais non pas entièrement perdus. » (2 Cor., IV, 8.)

Animés par cette force, les Apôtres endurèrent la flagellation, et « ils sortirent du conseil tout remplis de joie de ce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus. » (Act., V, 41.)

Toutes ces forces magnifiques, mises en œuvre par la descente du Saint-Esprit, parcoururent le monde et renouvelèrent la surface de la terre.

Le Christ a établi et organisé son Église, le Saint-Esprit l'a vivifiée et poussée à l'action (Joan., XIV, 26 ; XVI, 13). L'histoire de l'Église est l'histoire de l'opération du Saint-Esprit.

4. Les dons du Saint-Esprit sont tout particulièrement liés à la prière. La jeune communauté chrétienne dut, suivant l'ordre du Christ, se préparer à la venue du Saint-

Esprit par une prière assidue (Act., I, 14). Cette prière avait toutes les conditions exigées pour être exaucée; elle était persévérante et faite en commun, fervente et ardente; c'était une prière faite au nom de Jésus, une prière faite avec la Mère de Jésus.

CHAPITRE XII

LA MÈRE DE DIEU

1. L'histoire sacrée rapporte que le jour de la Pentecôte, Marie, la Mère de Dieu, était en prière avec les Apôtres. Il y a un rapport spécial entre Marie et Jésus : ce même rapport doit se retrouver dans la vie de l'Église.

L'Église ne pouvait séparer ce que l'Évangile a uni.

Marie est infiniment au-dessous du Christ; le Christ est Dieu, Marie est une créature. Mais combien le Christ, fils dévoué, a aimé sa mère!

L'amour que le Sauveur portait à Marie s'est magnifiquement épanoui dans l'Église chrétienne. Le culte de Marie est un de ses plus beaux ornements; il est un sublime tribut du culte dû à Jésus-Christ. Pour vénérer ainsi Marie, il faut avoir une foi profonde en la divinité de Jésus-Christ.

2. Nous vénérons Marie parce que nous vénérons toutes choses dans la mesure où Dieu les a honorées. Ce que Dieu aime et estime, nous aussi nous l'aimons et nous l'estimons. Et c'est parce que Dieu lui-même l'a élevée aussi haut, que Marie occupe dans l'Église une si haute place.

Nous vénérons Marie parce qu'elle est pour nous le modèle de toutes les vertus qui nous conduisent à Dieu. Elle nous enseigne l'humilité, la crainte de Dieu, la confiance en Dieu, la haute estime de la pureté du cœur, en particulier la foi qui sanctifie.

On lit de Marie : « Bienheureuse, vous qui avez cru ! » (Luc., I, 45.) Elle voit dans ses bras un faible enfant qui pleure, et elle croit qu'il est Celui auquel obéissent les anges du ciel ; elle voit un enfant pauvre, mais elle reconnaît en lui, par les yeux de la foi, Celui à qui l'univers entier appartient.

Elle voit son Fils dans les circonstances les plus ordinaires de la vie, dans le travail et dans les misères. Elle le voit persécuté et bafoué par les hommes d'argent, par les mondains et par les puissants de la terre, mais elle croit fermement en lui.

Elle voit le Christ comparé aux criminels, sous prétexte d'appliquer les lois civiles existantes. En présence de la populace, elle le voit suspendu au gibet de la croix. Mais avec une foi inébranlable elle reste là pour adorer dans Celui qui meurt son Dieu immortel.

Il n'est pas besoin d'être catholique pour comprendre l'utilité du culte de Marie, même au point de vue de l'idéal de la femme chrétienne. « Dans la Madone et son enfant, dans la mère accablée de douleurs, on glorifie et on célèbre l'amour maternel chrétien dans son suprême bonheur et dans sa suprême souffrance. Par le culte rendu à Marie, l'Église veut amener les hommes au sentiment du respect de la femme chrétienne ; elle veut les bien convaincre que la femme n'est pas une esclave, mais une noble amie de l'homme. Elle veut en outre élever et encourager les femmes dans leurs joies et dans leurs peines. »

3. Nous honorons aussi Marie en implorant son intercession maternelle. Et si nous agissons ainsi, c'est parce que nous avons confiance en Dieu.

Dans toutes les sphères de l'être, Dieu se sert de l'intermédiaire de la créature. Il en est ainsi dans l'ordre de la nature, ainsi dans la société humaine, ainsi dans l'ordre de la grâce.

Il n'y a qu'un seul médiateur dans le sens complet du mot, un seul dispensateur proprement dit des grâces : c'est Jésus-Christ notre Sauveur. Mais il est encore d'autres intermédiaires voulus par Dieu. L'intercession est l'un de ces moyens.

Les hommes peuvent prier les uns pour les autres. Les parents peuvent prier pour leurs enfants, les enfants pour leurs parents, les sujets pour les princes, les amis pour leur ami et pour leur ennemi. La puissance d'intercession est souvent attestée dans les saintes Écritures (par ex., Rom., XV, 30 ; I Thess., V, 25).

Celui qui a confiance en Dieu a aussi confiance en tous les moyens que Dieu a disposés pour nous venir en aide. Or, c'est un instinct de notre cœur de nous intéresser au sort des autres ; dès lors, il est dans la nature humaine, qu'ayant besoin de secours, nous nous adressions à ceux qui sont en état de nous venir en aide.

Quiconque réfléchit à la place que Marie occupe dans la grande œuvre du salut comprend que le Christ, à la prière de sa sainte Mère, est prêt à accorder des bienfaits.

Quant à douter que les habitants de l'autre monde sachent quelque chose de nous, il suffit, pour se rassurer, d'interroger les saints Livres (Tob., XII, 12 ; Zach., I, 12 ; 2 Macch., XV, 12-15 ; Luc., XIII, 12 ; Apoc., V, 8).

4. La Mère de Dieu a un cœur de mère pour tous les

enfants de la grande famille de Dieu. En nous rapportant l'histoire des noces de Cana, l'Évangile nous invite à recourir à la Mère de Dieu non seulement dans les pressants besoins de notre âme, mais aussi dans nos moindres désirs et dans nos nécessités temporelles. Et ces besoins sont si nombreux !

Que le ciel ait attaché le succès de nos prières à certaines choses extérieures, très souvent à certains lieux déterminés, il faut voir là une aimable condescendance pour notre manière de comprendre et de sentir.

CHAPITRE XIII

PLACE DU CHRIST DANS L'HISTOIRE

1. Dans son amour infini, le Christ, Homme-Dieu, est venu sur la terre pour remédier à la grande misère de l'humanité ; en ce qui le concerne, il a accompli son œuvre.

Le Christ a relevé l'homme, en le rendant de nouveau dépendant de Dieu, et en lui montrant, par sa doctrine et son exemple, dans la soumission à Dieu, la source de toute grandeur, de toute force et de toute dignité.

Il a donné à la vie d'ici-bas toute sa signification, en nous rendant la possibilité d'en faire le prélude de la vie heureuse de l'autre monde.

Il a anobli l'humanité en s'abaissant lui-même, en faisant son frère de l'homme le plus pauvre et le plus abandonné, en pressant sur son cœur compatissant cet homme devenu enfant du Père céleste, en lui conférant le droit d'hériter de la félicité divine et de jouir sans fin du bonheur du ciel.

La lumière que le Christ nous a révélée et dont il est le foyer sacré a, comme un soleil, versé ses rayons sur des cœurs sans nombre, dans toutes les conditions de la vie ; et ces rayons ont fait germer partout l'ordre, la vertu, le bonheur.

2. Le christianisme demeure le fondement d'une civilisation digne de l'homme ; il est la plus grande puissance de l'histoire.

Il s'est révélé dans l'histoire comme l'unique puissance capable tout ensemble de satisfaire par ses clartés les exigences de la raison, et de dompter par ses mystères l'arrogance de la raison ; d'ouvrir aux recherches et à la science de l'esprit humain le champ le plus vaste, et de s'opposer, par l'exercice de la foi, à la présomption et à l'orgueil humain ; de porter le regard de l'esprit vers la vie éternelle, tout en laissant aux intérêts passagers de ce monde leur importance et leur signification.

Le christianisme a prouvé dans l'histoire qu'il triomphe du monde, de toutes ses erreurs, de toutes ses joies et de toutes ses souffrances : il est demeuré vainqueur de toutes les puissances du monde qui l'ont attaqué. Il a triomphé du judaïsme entêté, du paganisme, de l'assaut des barbares ; il a triomphé au Moyen-Age, il a triomphé de nos jours. Et son triomphe a été d'autant plus éclatant que les humiliations avaient été plus profondes. Il a vaincu les attaques fanatiques de la fausse science. Il a vaincu tous les orages du temps ; les trônes s'écroulaient, les royaumes et les nations périssaient, le christianisme restait debout. « Dieu a choisi les faibles selon le monde, pour confondre les puissants. » (1 Cor., I, 27.) Ce qui faisait le caractère du christianisme à son origine fait encore aujourd'hui son caractère : mépris des choses terrestres, amour efficace du prochain, zèle apostolique, martyre, sainteté.

3. Gœthe lui-même est contraint de faire l'éloge de la religion chrétienne, « dont la pure et noble origine ne cesse de s'affirmer par ce seul fait qu'après les plus grands égarements dans lesquels l'homme est tombé, le christia-

nisme se retrouve toujours le même, toujours avec son même caractère de grâce et de bonté, sous les formes les plus diverses, mais toujours pour soulager les besoins moraux de l'humanité. » (Notes au *Divan occidental-oriental*, 1815.)

« On a remarqué, dit Balmès, ces terribles éléments de dissolution dont la source est dans l'esprit de l'homme, et qui ont acquis une si grande force au milieu des sociétés modernes. On a vu avec quelle funeste puissance ils détruisent et pulvérisent toutes les écoles philosophiques, toutes les institutions sociales, politiques et religieuses, mais sans jamais réussir à ouvrir une brèche dans les doctrines du catholicisme. Ne tirera-t-on de tout cela aucune induction en faveur du catholicisme? Dire que l'Église a fait ce que n'ont jamais pu faire ni les écoles, ni les gouvernements, ni les sociétés, ni les religions, n'est-ce pas confesser qu'elle est plus sage que l'humanité entière? Et cela ne prouve-t-il pas suffisamment qu'elle ne doit pas son origine à la pensée de l'homme, et qu'elle est descendue du sein même du Créateur?

« Mille fois j'ai contemplé ce prodige avec étonnement; mille fois mes yeux se sont fixés sur cet arbre immense qui étend ses branches de l'Orient à l'Occident, du Midi au Septentrion. Je le vois couvrant de son ombre une multitude de peuples divers, et je trouve à ses pieds le front inquiet du génie se reposant tranquille.

« En Orient, aux premiers siècles de l'apparition de cette religion divine, je vois, au milieu de la dissolution de toutes les sectes, les plus illustres philosophes se presser pour entendre sa parole. En Grèce, en Asie, sur les bords du Nil, dans toutes ces contrées où fourmillaient naguère d'innombrables sectes, je vois paraître tout à coup une génération de grands hommes, abondants en érudition, en

savoir, en éloquence, et tous d'accord dans l'unité de la doctrine catholique. Dans l'Occident, une multitude de barbares se précipite sur l'empire tombant de caducité; c'est une noire nuée qui monte sur un horizon chargé de calamités et de désastres. Alors, au milieu d'un peuple submergé dans la corruption des mœurs, et qui a perdu jusqu'au souvenir de sa grandeur ancienne, je vois les seuls hommes que l'on puisse appeler les dignes héritiers du nom romain, chercher dans la retraite des temples un asile pour l'austérité de leurs mœurs: c'est là qu'ils conservent, qu'ils accroissent, qu'ils enrichissent le dépôt de l'antique savoir.

« Mais mon admiration est à son comble lorsque je rencontre cet esprit sublime, digne héritier du génie de Platon, qui, après avoir demandé la vérité à toutes les écoles, à toutes les sectes, et parcouru, dans son indomptable audace, toutes les erreurs humaines, se sent subjugué par l'autorité de l'Église, et de libre-penseur se transforme dans le grand évêque d'Hippone.

« Dans les temps modernes se déroule à mes yeux une nouvelle série de grands hommes, je vois cette race illustre se perpétuer à travers les calamités du XVIIIe siècle ; enfin, dans le XIXe, je vois se lever de nouveaux athlètes qui, après avoir poursuivi l'erreur dans toutes les directions, vont suspendre leurs trophées aux portes de l'Église catholique. Quel est donc ce prodige? Où a-t-on jamais vu école, secte ou religion semblable? Ces hommes étudient tout, disputent sur tout, répondent à tout, savent tout; mais, toujours d'accord dans l'unité de la doctrine, ils inclinent respectueusement leurs fronts en obéissance à la foi, ces fronts aux traits de lumière et de fierté. Ne vous semble-t-il pas voir un nouveau système planétaire, où des globes lumineux tournent dans de vastes

orbites, au milieu de l'immensité, toujours attirés au centre par une attraction mystérieuse? Cette force centrale, qui ne leur permet aucune aberration, ne leur ôte rien de leur volume ni du grandiose de leur mouvement, mais les inonde de lumière, en donnant à leur marche une régularité majestueuse. »

CHAPITRE XIV

IMPORTANCE DE L'ÉGLISE VISIBLE

1. Dieu a créé l'homme pour que l'homme, en se reconnaissant dépendant de Dieu, trouve son bonheur ; et ce bonheur ne devait pas être simplement un bonheur proportionné à la nature de l'homme ; non, l'intelligence de l'homme, élevée et agrandie par des grâces précieuses, lui permettrait de jouir, par l'union avec Dieu, du bonheur de Dieu même. L'homme, par son péché, perdit ces privilèges. Dieu résolut d'utiliser le péché pour révéler mieux encore son amour et sa miséricorde. Il n'a pas voulu la mort du pécheur : il a voulu que le pécheur se convertît et vécût. Dieu voulant, dans le Christ, nous donner sa présence et son amour surnaturels, il résolut que cette présence nous serait accordée sous la forme d'une manifestation de la divine miséricorde. Cette présence visible de Dieu ne devait pas nous être refusée à nous, enfants des siècles postérieurs. Nous avons notre Sauveur visiblement présent dans l'Église établie par lui. Nous avons un magistère visible pour nous éclairer, un pasteur visible pour nous diriger, un culte visible pour nous élever et nous consoler, une vie de grâce visible pour nous pénétrer tout entiers. C'est le suprême Pasteur des âmes qui vit parmi nous.

L'Église est, comme le Christ, une chose divine sous une forme humaine. La faiblesse humaine a pénétré dans la vie du Christ jusqu'aux limites du possible ; elle pénètre de même dans la vie de l'Église sous toutes les formes. Le Christ fut persécuté et méprisé ; de même aujourd'hui encore son Église est méprisée et persécutée. Au point de vue des résultats obtenus, l'histoire de l'Église et l'histoire du Christ sont semblables. Comme le Christ a été victorieux, son Église est victorieuse. L'Apôtre résume ainsi son histoire : « Nous sommes persécutés, mais non pas abandonnés ; nous sommes abattus, mais non pas entièrement perdus. » (2 Cor., IV, 9.) La vie du Christ a été une effusion ininterrompue d'amour et de bienfaits : la vie de l'Église l'est aussi.

Le Christ est donc là où est son Église. De même que le premier devoir de l'homme était d'écouter le Christ par obéissance à Dieu, le premier devoir du chrétien est d'écouter l'Église par obéissance au Christ. Le commandement divin d'appartenir intérieurement et extérieurement à cette Église s'adresse à tous les hommes. Pécher sur quelque autre point, c'est transgresser la volonté de Dieu sur ce point particulier ; se révolter contre l'Église, c'est renier Dieu et sa loi fondamentale, c'est se rendre coupable de haute trahison dans le royaume de Dieu, puisque c'est s'insurger contre la souveraineté du roi.

2. L'Église est universelle ; elle l'est dans son Fondateur, dans son but, dans sa nécessité, dans ses commandements, dans son œuvre, dans sa manifestation ; son Seigneur et Fondateur l'a voulue pour tous, tous ont besoin d'elle et elle suffit à tous. Nul ne peut dire : « Je ne vous comprends pas », ou « Je comprends mieux que vous ». Elle est comme le *Pater noster* : l'enfant qui

bégaie le comprend, et le penseur le plus savant n'en a pas encore scruté toutes les profondeurs.

L'Église a vu venir à elle l'Hébreu et le Grec, le Romain et le Germain, le Nègre et le Japonais, le Peau-Rouge et le Malais de l'océan Pacifique, les grands et les petits, les savants et les ignorants, les hommes de tout état et de toute condition.

3. L'Église est sainte. De tout temps elle a eu des saints, et en grand nombre. Si l'on s'écarte de l'esprit de la sainteté, c'est parce qu'on s'écarte de l'esprit de l'Église catholique. Sans doute, cet esprit de sainteté s'est, au cours des âges, obscurci chez quelques-uns de ceux qui étaient revêtus de la puissance apostolique. Mais, en général, ces représentants de l'autorité spirituelle se sont signalés de tout temps par la largeur de l'esprit et du cœur ; ils ne bornaient pas leur horizon à un pays ; leur pensée s'étendait au monde entier, et le monde entier était pour eux. Ils se sont signalés par un courage persévérant dans toutes les difficultés et toutes les luttes civilisatrices, parce qu'ils se savaient assistés par Dieu. Ils se sont signalés contre les plus puissants souverains de ce monde, parce qu'ils avaient conscience de leur pouvoir et de leur dignité suprêmes. Sachant que toute leur puissance leur venait du Crucifié, ils avaient au cœur l'amour de la croix, ils étaient toujours prêts à donner leur sang et leur vie pour demeurer fidèles à leur devoir.

L'Église catholique réussit admirablement à conduire les peuples dans la voie de la vertu. De tout temps et à tous les points de vue, l'esprit religieux qui anime l'Église a su, pour s'en emparer, pénétrer le cœur humain.

Les grâces les plus merveilleuses n'ont jamais manqué dans l'Église catholique. Même aux époques où, sous

plus d'un rapport, se manifestait une décadence de la vie religieuse, on trouve un grand nombre de saints personnages dotés de grâces de choix.

4. Partout les âmes de bonne volonté cherchent Dieu et les institutions qu'il a établies pour notre salut. Et l'Église va à toutes les âmes ; Dieu lui a donné le droit sur toutes, et à ce droit correspond pour toutes le devoir d'appartenir à l'Église.

Parler de plusieurs Églises distinctes, de plusieurs formes également légitimes du christianisme, c'est se tromper : il n'y a qu'*une seule* vérité, qu'*un seul* Dieu, qu'*une seule* doctrine. Ce qui n'est pas vrai est faux ; et confesser une chose qui s'écarte de la vérité, c'est être dans l'erreur.

Seule la vérité peut délivrer de tout malheur ; seule l'Église peut rendre les hommes heureux.

Ne pas appartenir extérieurement à l'Église du Christ n'est pas toujours un péché, mais c'est toujours un malheur.

Il peut se faire qu'un homme soit dans l'ignorance et dans l'erreur sans qu'il y ait de sa faute ; que, par suite, il n'entende pas l'Église, qu'il ne distingue pas sa voix parmi toutes les voix tumultueuses, étourdissantes, assourdissantes, discordantes, des puissances adverses ; qu'il ne puisse, en raison de préjugés puisés avec les premières habitudes de la vie et de la pensée, grandis avec lui et liés aux plus intimes souvenirs des parents, des maîtres de sa jeunesse, de généreux amis, qu'il ne puisse, disons-nous, en aucune façon arriver à comprendre la voix sainte de celui qui crie dans le désert.

Cet homme ne sera point éternellement malheureux, puisqu'il est dans l'erreur sans qu'il y ait de sa faute ; pourvu qu'il ait la volonté sincère de faire tout ce que Dieu a ordonné pour le salut, Dieu ne lui refusera point

la grâce du Christ. Mais cet homme n'est pas sur la voie royale que Dieu a préparée pour tous ; il n'est pas dans l'arche du salut que Dieu a destinée à tous : sur la mer agitée par la tempête, il est dans une barque fragile ; il n'est exempt de faute qu'autant que, malgré sa bonne volonté, il n'a pas trouvé l'arche.

Dans ce sens, cet homme peut se sauver ; cependant il est privé d'un très grand nombre de grâces. Comment Dieu dispose-t-il ces choses ? L'esprit humain se perd dans ses pensées. Mais l'esprit humain doit finalement constater son impuissance, et reconnaître que nul ne peut scruter le secret de la distribution des grâces.

5. Nous n'avons le droit de condamner personne. Nous pouvons espérer que le nombre des hérétiques sauvés sera grand.

Un noble esprit a porté ce jugement : « Il faut considérer tout hérétique comme un catholique futur, et le traiter en conséquence. » Savez-vous l'heure de la grâce que Dieu s'est réservée ? Savez-vous le jour et l'heure que le Seigneur a choisis pour parler à chaque enfant des hommes ? Ignorez-vous que les uns sont appelés de bonne heure, les autres plus tard, jusqu'à la onzième heure ? Et alors même qu'il vous arrive de douter de la bonne volonté de votre frère égaré, le Dieu plein de miséricorde ne lui accordera-t-il pas, sans que les hommes s'en aperçoivent, à l'heure difficile de la mort, la grâce qui lui permettra d'appartenir à l'Église de Dieu ?

Seule l'Église catholique est tolérante. L'erreur ne peut pas avoir de tolérance ; elle en a tout au plus pour l'indifférence religieuse qui dédaigne la vérité. L'Église catholique repousse l'erreur ; elle estime et aime l'égaré, elle a pour lui une affectueuse compassion.

6. Le désir de l'Église, son devoir, est de travailler à délivrer de leurs erreurs ceux qui sont égarés. C'est pour cela que son Fondateur l'a établie et qu'il l'a envoyée à tous les peuples pour en faire des prosélytes. Elle doit faire des prosélytes, comme le Christ en a fait. Dans cette œuvre de conversion, le Christ n'a pas usé de toute sa puissance ni de tous ses droits.

Il a prêché, il a pratiqué la patience, il a prouvé de toute façon qu'il aimait les hommes et haïssait l'erreur. Si, dans le cours des temps, on a cru parfois devoir employer d'autres moyens de conversion, cela n'était pas dans l'essence de l'Église : c'était le résultat de circonstances particulières.

Nul ne peut trouver mauvais que l'Église remplisse consciencieusement la mission qu'elle tient du Christ. Elle doit sauver les âmes, elle doit conduire les âmes à Dieu. Voilà pourquoi elle s'attache en quelque sorte à chaque âme, de manière à l'arracher à la perdition.

7. Tout catholique peut, pour sa consolation, dire avec saint Augustin : « Ce qui m'attache à l'Église catholique c'est l'accord des peuples et des nations ; c'est une autorité fondée sur des miracles, nourrie par l'espérance, augmentée dans l'amour, confirmée par l'antiquité ; c'est la succession des évêques jusqu'à l'épiscopat d'aujourd'hui, car elle dérive du siège même de Pierre que le Seigneur, après sa Résurrection, a chargé de paître son troupeau. Ce qui m'attache à l'Église, c'est enfin son nom même d'Église catholique. Ce nom d'Église catholique, ce n'est pas sans raison que, parmi tant d'hérésies, elle le possède si exclusivement qu'alors même que tous ceux qui ne partagent pas notre foi se prétendent catholiques, aucun n'ose cependant, à l'étranger qui demande où se trouve l'Église catholique, montrer sa basilique ou sa maison. »

CHAPITRE XV

LA PAPAUTÉ

1. La Papauté a fait ses preuves dans l'histoire de la façon la plus éclatante : elle s'est montrée ce qu'elle devait être dans le dessein du Christ : « Sur ce rocher je bâtirai mon Église. » (Matth., XVI, 18.)

La plupart des papes ont été personnellement des hommes remarquables, autant par leur vertu que par leur science. Mais ce qui fait l'importance de la Papauté, ce n'est ni la science, ni l'érudition des pontifes, ni leurs vertus et leur sainteté personnelles.

Luther lui-même avoue : « Le plus grand miracle de notre Dieu est qu'il ait maintenu sa parole dans le monde et que le royaume de Notre-Seigneur Jésus-Christ se soit perpétué dans la Papauté. »

Si, dans la longue série des papes, il se trouve quelques individualités trop mondaines, c'est une preuve que rien d'humain ne peut prévaloir contre le fondement de l'Église chrétienne.

La Papauté est un très grand bienfait ; sa fin principale n'est pas dans les choses de ce monde passager, mais dans les biens de l'éternité.

2. Mais même au point de vue de l'histoire, la Papauté a accompli de grandes œuvres. Les nations civilisées lui doivent la vie.

Le protestant Jean de Müller dit de l'Allemagne : « Il fallait que les barbares, nos ancêtres, fussent instruits et formés ; ils durent passer par mille erreurs avant que la vérité pût, sans les aveugler, leur apparaître dans sa simplicité. Qu'arriva-t-il ? Dieu leur donna un tuteur : ce fut le Pape. Que fût-il advenu d'eux sans le Pape ? Ce qu'il est advenu des Turcs : parce qu'ils n'ont pas accepté la religion byzantine, et qu'ils n'ont pas soumis leur sultan au successeur de Chrysostome, les Turcs sont restés dans leur barbarie. »

3. Ce n'est pas un système d'enseignement, ce n'est pas un livre qui pouvait exercer cette influence civilisatrice sur des peuples grossiers : il fallait la hiérarchie ecclésiastique vivante, entourée d'une majesté visible ; il fallait cette hiérarchie qui a sa source dans le Pape, et qui vit par l'union avec le Pape de Rome.

L'unité organique visible et l'union de toutes les Églises particulières sous la primauté des Papes ont été le principe d'une force morale à laquelle on ne peut rien comparer dans le monde.

Seule la force de cohésion qui réside dans la Papauté a pu empêcher les peuples de retomber dans l'isolement égoïste, où ils se trouvaient avant le christianisme.

La civilisation et la science ont de tout temps trouvé dans les Papes leurs protecteurs les plus zélés. En règle générale, nous voyons toujours les Papes soutenir les droits des opprimés.

CHAPITRE XVI

LA VIE CHRÉTIENNE

1. De même qu'un tendre bouton de rose s'épanouit peu à peu en une fleur splendide, de même la pensée fondamentale de l'Église visible est allée se développant sous les formes les plus riches et les plus variées du culte.

La vie de l'Église, avec toutes ses institutions et ses usages, ses assemblées et ses dévotions, ses jeûnes et ses abstinences, ses corporations et ses nobles créations artistiques, ressemble à un arbre vigoureux qui, sorti d'un germe sans apparence, assure à des multitudes d'âmes protection, joie, consolation, salut.

L'Église ressemble à une mère qui, par tous les moyens en rapport avec l'humaine nature, soulève son enfant, l'arrache à la poussière de cette terre, et le porte jusque sur le cœur paternel de Dieu.

Voilà pourquoi tant d'hommes voient dans l'Église leur plus grande bienfaitrice : ils comprennent que l'Église les conduit efficacement à Dieu, leur Père céleste.

C'est volontiers qu'ils acceptent les pratiques de dévotion auxquelles l'Église les invite ; c'est volontairement qu'ils obéissent à ses préceptes si pleins de signification ; c'est par principe et par conviction qu'ils s'en remettent

dans les questions religieuses à la direction de l'Église; c'est volontiers qu'ils prennent part aux réunions chrétiennes et se réjouissent de maintenir d'affectueux rapports avec les pasteurs des âmes.

Pour eux, cette direction n'a rien de choquant, rien de despotique : pour eux, la vie chrétienne coule paisiblement et agréablement, comme le fleuve dans le lit que lui a tracé la nature. A cette direction de l'Église ils ne trouvent que consolation, tranquillité; ils y rencontrent un moyen de développer les meilleures aspirations du cœur humain.

2. Mais les « pratiques extérieures » du culte « extérieur » ! Précisément, ces pratiques extérieures sont, au témoignage de l'histoire de l'Église, une institution d'une suprême utilité. Loin de séparer de Dieu, elles resserrent les rapports qui nous unissent à lui.

Depuis que le christianisme existe, ce qu'il a voulu avant tout, c'est le culte intérieur; mais il n'a point négligé le culte extérieur. Le Christ voulait abroger ou plutôt parfaire la loi cérémonielle des Juifs, et cependant il s'est soumis aux pratiques alors en usage.

Partout nous le voyons se conformer aux cérémonies et aux pratiques extérieures prescrites par la Loi. Enfant, il se soumet à la circoncision, il est présenté au Temple. Il observe avec soin toutes les pratiques extérieures du judaïsme. Il nous a enseigné ainsi que notre culte doit être non seulement intérieur, mais aussi extérieur.

C'est donc conformément à la pensée du Christ que des formes si simples du christianisme primitif sortit, dans le courant des âges, une foule de rites extérieurs. Et cela pour la consolation et l'utilité des peuples chrétiens.

3. Il en est qui, dans ces pratiques, veulent voir une superfétation. Partout où il y a des hommes on retrouve l'humanité, et, dès lors, les défauts de l'humanité. Mais, au fond, il n'y a point ici superfétation.

On ne peut nier, dit un religieux contemporain (le Père A. M. Weiss), que les pratiques extérieures ne puissent avoir chez certaines gens des effets mauvais.

Des esprits bornés et des cœurs étroits, incapables de distinguer entre le but et les moyens, peuvent trouver dans ces pratiques occasion à mille inquiétudes et à mille doutes stériles, qui retardent leur marche dans la voie de la perfection.

Il en est toujours qui cherchent tout salut et toute perfection uniquement dans l'accomplissement des plus mesquines formalités, et qui blâment la moindre faute avec d'autant plus de sévérité et d'amertume qu'ils oublient que le royaume de Dieu ne consiste pas dans la circoncision, dans les seules pratiques extérieures, dans le choix des mets, mais dans la justice intérieure (Rom., XIV, 17) et dans un cœur affermi dans la grâce (Hebr., XIII, 9).

Cependant, la cause de toutes ces erreurs n'est point dans l'usage de ces pratiques extérieures : elle est dans l'esprit charnel du paganisme, dans l'orgueil opiniâtre du judaïsme, esprit et orgueil toujours en germe chez l'humaine nature, et qui empêchent l'homme de pénétrer dans l'esprit de la loi chrétienne.

Le chrétien n'est pas esclave de la lettre et de la forme : il accomplit les pratiques extérieures parce qu'il y voit l'expression naturelle des sentiments intérieurs, parce qu'il sait que les sentiments intérieurs ont besoin d'un appui extérieur.

Si l'orgueil le tente de rejeter les pratiques extérieures, comme étant « au-dessous de sa dignité et de son degré

d'instruction », son humilité y trouve un motif de plus de se conformer à ces pratiques recommandées par l'Église. Il les accepte et s'y soumet par estime pour l'esprit qui les anime ; il les considère comme un moyen convenable de traduire d'une manière conforme à la nature de l'homme l'honneur qu'il rend, dans son cœur, à l'amour de Dieu. La pratique extérieure n'est pas une œuvre morte, elle n'est pas une feinte : l'esprit des enfants de Dieu, l'amour volontaire, en sont l'âme. Elle n'est plus une vaine cérémonie : on l'anime d'un véritable esprit intérieur.

4. Les pratiques extérieures sont donc des excroissances, mais très heureuses et fort naturelles. Elles sont l'écorce. De même que l'arbre dépérit si on le dépouille de son écorce, de même la religion meurt et s'éteint dans le cœur quand on lui retire l'aliment et l'appui extérieurs.

La nature humaine est une nature spirituelle, mais elle a besoin du sensible, et elle y cherche un appui nécessaire. L'extérieur exerce une puissante influence sur l'intérieur.

Ceux qui se sentaient faibles ont trouvé, dans les pratiques extérieures de la religion, l'appui dont leur vie intérieure avait besoin ; ceux qui se sentaient forts y ont trouvé l'humiliation qui leur était indispensable.

L'Église chrétienne a un culte extérieur, elle possède donc aussi un culte social. Et ce culte répond aux exigences de la nature humaine. « Là où des multitudes prient et adorent, dit un poète allemand, le cœur s'embrase et l'esprit s'élève au ciel comme sur des ailes. »

Tous les peuples ont considéré comme un bienfait particulier du Christ qu'il ait établi, outre la prière, sept pratiques extérieures, destinées par lui à communiquer des grâces intérieures spéciales pour des circonstances particulières de la vie.

Ces sept sacrements se retrouvent dans l'Église d'Orient séparée. Ce seul fait prouve que l'Église possédait sept sacrements bien avant que la science théologique se soit occupée d'en faire l'énumération.

Il n'est peut-être pas de sacrement qui ait été institué dans des circonstances aussi consolantes que le sacrement de pénitence. Ce fut le soir de Pâques, dans la première visite que le Seigneur fit à ses Apôtres, quand il leur montra ses plaies, qu'il leur souhaita la paix, qu'il souffla sur eux et leur donna le Saint-Esprit. Tel est le présent pascal que le Sauveur fit au monde (Joan., xx, 23).

CHAPITRE XVII

DES SAINTS

1. Pour notre joie et notre satisfaction, nous savons que le christianisme a formé un grand nombre de saints. Ils contribuent à la glorification du Christ.

Nous honorons les saints, c'est-à-dire ces hommes qui se sont signalés sur terre par un haut degré de vertus chrétiennes, et dont nous pouvons admettre qu'ils sont au ciel, près de Dieu.

Le culte des saints a été de tout temps dans l'Église une source de grandes grâces. Les saints sont les amis de Dieu. Tout homme voit avec plaisir que ses amis soient honorés par les autres. De même Dieu désire qu'on honore ses saints : « Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera. » (Joan., XII, 26.)

« En étudiant les martyrs et leur histoire, dit Moehler, j'ai du moins appris à vénérer les saints. Souvent je me suis pris à pleurer en lisant leurs actes, j'ai ressenti leurs souffrances, admiré leurs actions, j'ai été accablé par leur grandeur. Il en serait de même, je le crois, pour la plupart de ceux qui se donneraient la peine de lire ces splendides monuments du passé chrétien. »

Le culte des saints n'est pas l'adoration : c'est un témoignage de haute vénération. Le culte public est réglé par

l'Église ; on ne peut donc vénérer publiquement comme saints que ceux que l'Église permet d'honorer de la sorte. Cette autorisation solennelle s'appelle « canonisation ».

Pourquoi n'honorerions-nous pas ceux qui ont tout sacrifié et tout souffert pour le Christ Notre-Seigneur ?

2. En honorant les saints, nous nous sentons pressés de tendre plus efficacement à l'union avec Jésus-Christ. Tout homme qui veut avancer cherche un soutien et un appui ; il le cherche au-dessus de lui, mais aussi proche que possible.

Il cherche partout, à proximité, un modèle qu'il puisse reproduire. Il en est ainsi, même dans les choses de la vie. Les amis de la poésie vénèrent leur Schiller ou leur Calderon ; ceux qui font de la philosophie leur idéal s'attachent à un Platon, à un saint Thomas ou à un Schopenhauer ; les musiciens ont un culte pour un Mozart, un Beethoven ou un Richard Wagner.

Pourquoi donc les amis de la vertu chrétienne ne vénéreraient-ils pas et ne sentiraient-ils pas le désir d'imiter ceux qui ont pratiqué cette vertu d'une façon suréminente ?

En considérant les saints, nous devons nous dire : « Ou les saints ont trop fait pour le service de Dieu, ou nous faisons trop peu. Si nous n'avons pas la foi, nous faisons encore trop ; mais si nous l'avons, le peu que nous faisons ne saurait suffire. »

3. Au culte des saints se rattache le recours à leur intercession. Alors même qu'un sujet a toute confiance dans le prince dont il attend des faveurs, il se réjouit cependant d'avoir pour protecteurs les amis du prince, surtout s'il sait que ce dernier met sa joie à distinguer ses amis en exauçant leurs prières.

Une impulsion naturelle porte les chrétiens à se demander mutuellement, dans leurs nécessités, le secours de leurs prières; ils sont persuadés que cette prière, cette intercession, n'est pas sans valeur.

La mort ne rompt pas les liens spirituels. Et parce que les morts, comme le prouve l'Écriture, connaissent en Dieu ce qui se passe sur la terre, il est naturel que le cœur qui prie désire s'associer comme intercesseurs ceux dont il est convaincu qu'ils possèdent à un haut degré les bonnes grâces divines et qu'ils sont à présent auprès du trône de Dieu.

On comprend que, dans sa miséricorde, Dieu se plaise à honorer ses fidèles serviteurs, les saints, en écoutant leurs prières et en nous exauçant dans nos besoins.

Il n'y a qu'un médiateur entre nous et Dieu le Père. Mais cet unique médiateur est si plein de bonté qu'il nous fait parvenir ses grâces par une voie conforme à notre nature; qu'il choisit, pour coopérateurs dans la médiation, des hommes qui l'ont servi fidèlement; et c'est ainsi que, par la vertu de la grâce divine, les saints nous conduisent plus sûrement à Dieu.

M. Th. Fechner fait cet aveu : « Nous ne faisons qu'élargir et appliquer le principe même de la prière adressée aux vivants, quand nous prions nos amis défunts ou les saints de nous assister par leur intercession, et de s'interposer auprès de Dieu en telle chose où ils se rapprochent particulièrement de nous, en telle autre où ils nous sont supérieurs, ou bien encore parce que l'objet de notre prière les concerne plus spécialement. »

Et de même que la prière nous unit aux bienheureux du ciel, elle nous unit aussi aux âmes qui, dans le purgatoire, achèvent d'expier leurs péchés.

Il est tout à fait conforme à la miséricorde divine, à

l'essence même du christianisme, et c'est pour tous les cœurs chrétiens une grande consolation de pouvoir aider par leurs suffrages ces pauvres âmes.

4. Que de grandes et magnifiques choses le culte des saints a produites dans la chrétienté ! C'est comme un avant-poste du vivant sacrifice de soi-même à Dieu en Jésus-Christ. Par ce commerce spirituel entretenu entre les vivants et les morts, il a essentiellement contribué à maintenir dans le cœur des hommes la croyance à une vie future.

Les saints qui règnent avec le Christ intercèdent auprès de Dieu en faveur des hommes. Il est donc bon et salutaire de les invoquer et de recourir à leurs prières, de nous abriter sous leur protection, pour obtenir les faveurs de Dieu par son Fils Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui seul est notre Sauveur et notre Sanctificateur.

5. Si l'Église ne fait pas de tous ses fidèles des saints, elle ne laisse pas de transformer merveilleusement, par son influence sanctificatrice, tous ceux qui se donnent à elle.

Cette transformation du cœur humain est le chef-d'œuvre du christianisme.

Par sa nature, l'homme est porté à l'égoïsme, à un égoïsme froid comme l'argent qu'il adore, vil comme les plaisirs qui le charment, inconsistant comme la louange après laquelle il court. De là l'orgueil chez les grands, l'inquiétude chez ceux qui souffrent, la licence de la jeunesse, la discorde dans les familles, la dureté pour le prochain, la manie de la dispute dans la vie publique, une perpétuelle instabilité, enfin la folie du plaisir chez toutes les classes de la société.

A l'école du Christ, combien de faibles cœurs ont appris à être doux et humbles, combien se sont ouverts à la plus généreuse charité, combien se sont montrés prêts aux sacrifices les plus héroïques ! Un cœur catholique aime avec passion le plan de Dieu, il est fidèle à toutes les autorités légitimement constituées, il est plein d'enthousiasme pour toutes les entreprises idéales de l'humanité. Les plus belles, les plus nobles œuvres sont nées du cœur catholique.

CHAPITRE XVIII

FAIBLESSES HUMAINES CHEZ LES CHRÉTIENS

1. Gardez-vous de mettre sur le compte du christianisme tout ce que vous voyez chez les chrétiens et tout ce que vous lisez chez les écrivains chrétiens : la nature humaine se retrouve partout.

Il n'est pas rare de constater très visiblement des faiblesses humaines chez des chrétiens : cela prouve la grandeur de la faiblesse humaine, mais non point la faiblesse de la grâce divine.

C'est le propre de la grâce divine non pas de transformer d'ordinaire et soudainement les hommes en anges, mais de les prendre tels qu'ils sont, pour les amener peu à peu à ce qu'ils doivent être. Saul ne fut pas subitement transformé en un Paul parfait. L'homme est naturellement enclin à l'orgueil et à la satisfaction du « moi », à la sensualité, à l'étroitesse et à l'exclusivisme dans l'intelligence et par suite dans la volonté, à des exagérations coupables de toutes sortes.

Ces choses et d'autres du même genre sont des faiblesses contre lesquelles la grâce lutte avec la coopération de l'homme et par le recours aux moyens que peut offrir la vie. Mais cette coopération ne va pas sans beaucoup de défauts et de fautes.

A un voyageur qui est en chemin on ne demande pas qu'il soit déjà au but.

L'Église catholique, ici-bas, n'est point une société d'esprits célestes ; c'est une société d'hommes, luttant dans la tempête et l'orage, qui réussissent à se maintenir au-dessus de l'abîme où les vagues agitées du temps menacent à toute heure de les précipiter.

Les saints eux-mêmes avaient des imperfections ; sous plus d'un rapport ils étaient impropres aux affaires de ce monde, mais en cela même ils trouvaient un stimulant à la sainteté. Ne vous attardez point à critiquer sur un point unique les grands caractères : l'obstacle qui les arrête dans leur marche leur devient un moyen de prendre leur élan vers le ciel.

2. Le christianisme se compose de faiblesse humaine et de grâce divine. Plus d'un reste par sa propre faute en arrière de la grâce et demeure longtemps sans être ce qu'il devrait, conformément à la sainteté du christianisme. Le Dieu de miséricorde le permet dans un but plein de sagesse, et vous n'avez pas le droit de vous en scandaliser.

Voilà de quels matériaux Dieu se servira pour son œuvre. Il n'est pas bien difficile de construire une maison avec de la pierre dure et du bon mortier ; il est difficile de le faire avec du sable.

Lorsqu'un vaisseau a le vent favorable, un équipage vigilant, un pilote habile, un gouvernail parfait et des agrès solides, il est facile de le diriger sur les vagues de l'océan. Mais lorsque le vent est contraire, lorsque le gouvernail se brise et que le vaisseau craque dans toutes ses jointures, lorsque l'équipage sans cesse oublie ses devoirs et que le navire, ballotté sur la vaste mer, réussit

à atteindre le but au travers de dangereux récifs, comment ne pas reconnaître là un phénomène extraordinaire ?

Que l'Église catholique, au milieu des tempêtes des siècles et malgré les faiblesses de quelques-uns de ses chefs et de ses membres, n'ait pas péri, c'est manifestement une preuve de son origine divine.

CHAPITRE XIX

LE SACERDOCE

1. Tout chrétien possède une dignité royale et sacerdotale. « Vous êtes une race choisie, un sacerdoce royal, une nation sainte. » (1 Petr., II, 9.) Mais il convenait aux desseins sages et miséricordieux du Christ d'établir dans son Église, à côté et au-dessus de cette royauté et de ce sacerdoce qui sont l'apanage de tous les chrétiens, une autorité particulière et un sacerdoce spécial.

C'est pour le bien de tous les fidèles que le Christ a établi des pouvoirs déterminés ; mais tous les fidèles ne sont pas appelés à remplir ces fonctions. La charge spéciale de pasteur et de docteur est une institution du Christ, et comme le pasteur doit paître, conduire, conserver et gouverner le troupeau qui lui est confié, les pasteurs spirituels sont établis pour gouverner les communautés.

Ils tiennent leur pouvoir d'en haut, non d'en bas. Les Apôtres reçurent leur mission du Christ, et les Apôtres transmirent leur mission à d'autres (Act., VI, 2 ; Tit., I, 5 ; 1 Tim., V, 22). « Le Christ fut envoyé par Dieu, et les Apôtres par le Christ, écrit saint Clément de Rome ; les Apôtres partirent suivant l'ordre qu'ils en avaient reçu, ils prêchèrent et établirent dans les villes, comme évêques et diacres, ceux qu'ils avaient éprouvés. »

« Celui que le Père de famille a établi pour administrer

sa maison, écrit aux Éphésiens saint Ignace, disciple des Apôtres, nous devons le recevoir comme Celui qui l'a envoyé ; par suite, il est clair que nous devons considérer l'évêque comme le Seigneur lui-même. »

2. Le Christ a vraiment établi dans son Église un pouvoir de gouvernement. Les Apôtres disent : « Il a paru bon au Saint-Esprit et à nous de ne pas vous imposer d'autre fardeau que celui-là. » (Act., xv, 28.) Saint Paul revendique le « pouvoir de châtier tous les désobéissants » (2 Cor., x, 6 ; 1 Cor., iv, 18 ; v, 3).

De plus, le service de l'autel appartient aux seuls Apôtres et aux auxiliaires et successeurs qu'ils ont établis. Depuis l'institution de la sainte Cène, il y a dans l'Église un sacerdoce particulier (Hebr., xiii, 10). « Ainsi donc, que chacun nous tienne pour les serviteurs du Christ et les dispensateurs des mystères de Dieu. » (1 Cor., iv, 1.) La propagation et la transmission de la puissance sacerdotale se font par le rite de l'ordination et par l'imposition des mains (2 Tim., i, 6).

3. Dieu daignant converser parmi nous, sous une forme humaine et visible, ce bienfait ne devait pas être perdu pour nous. De même qu'ici-bas les intérêts humains sont représentés par des hommes, de même les intérêts divins ont aussi sur la terre des hommes pour représentants : ce sont les prêtres. Ils veillent à maintenir les droits de Dieu sur l'humanité ; ils conduisent les hommes à Dieu ; ils aident les hommes à atteindre leur fin dernière ; c'est par leur intermédiaire que nous recueillons les fruits de la Rédemption ; ils prient pour nous et offrent chaque jour, pour l'honneur de Dieu et notre salut, le sacrifice non sanglant de la nouvelle alliance.

Le prêtre rend la justice ; son domaine est celui de la conscience. Le prêtre est médecin ; les blessures qu'il guérit sont les blessures de l'âme. Il est « dispensateur des mystères de Dieu ».

En union avec le magistère ecclésiastique, le prêtre est docteur ; comme ministre de l'Église, il annonce et explique la parole de Dieu.

Il instruit les enfants, console les malades et les mourants ; il vient en aide à ceux qui doutent, il montre le droit chemin à ceux qui s'égarent ; il est médiateur ; il console les pauvres et les affligés ; il éveille et fortifie dans nos cœurs le sens du bien idéal. Possédant un cœur large et délivré des soucis terrestres, il s'efforce de se faire tout à tous.

Rien de pire au monde qu'un mauvais prêtre ; rien de meilleur au monde qu'un bon prêtre.

CHAPITRE XX

LES TROIS CONSEILS ÉVANGÉLIQUES ET L'ÉTAT RELIGIEUX

1. L'amour pour Jésus-Christ a une puissance singulière. Sainte Agnès, sollicitée de contracter une alliance terrestre, s'écriait : « Écartez-vous de moi, aliment de mort ; car j'ai déjà donné mon cœur à un autre amant ; à lui seul je me suis consacrée. »

C'est ainsi que de tout temps, dans l'Église, tant d'âmes ont renoncé aux biens terrestres, aux jouissances, à leur volonté propre, pour se donner plus complètement à Dieu, leur Seigneur.

« Si vous voulez être parfait, dit le Sauveur au jeune homme riche, allez, vendez tout ce que vous avez et le donnez aux pauvres ; puis venez et me suivez. » (Marc., x, 21.)

Par la pauvreté volontaire, on renonce à tout droit de propriété et à tout usufruit équivalant à un exercice de ce droit. Par la chasteté évangélique, on s'oblige non seulement d'une façon particulière à se refuser tout plaisir coupable, mais on renonce encore au mariage, afin de pouvoir servir Dieu, son Seigneur, plus parfaitement et sans partage. Par l'obéissance parfaite, on s'en remet,

même dans les choses permises à la liberté humaine, à la volonté et au bon plaisir d'un autre, en qui l'on reconnaît sous ce rapport le représentant de Dieu.

2. On l'a remarqué justement : chez tous les peuples, de tout temps, dans toutes les religions, on s'est accordé à voir, dans la virginité observée pour des motifs supérieurs, quelque chose de céleste qui élève l'homme au-dessus de lui-même et le rend agréable à la Divinité. Quelle estime, quel respect, tous les peuples n'ont-ils pas eu pour la continence !

Bien qu'en général le mariage soit la vocation naturelle de l'homme, bien qu'il soit un état saint, partout la virginité a inspiré la vénération.

Quiconque a une idée nette de la dignité humaine verra aisément que l'état du célibat, s'il est inspiré par de nobles motifs, se rapproche de l'idéal bien plus que la vie conjugale.

Il n'est pas difficile de comprendre que le renoncement imposé par la virginité, s'il est accepté sans orgueil, par esprit de dévouement, par amour véritable des hommes et de Dieu, est extrêmement agréable au Seigneur.

Les vœux de religion ont aussi leur valeur, même au seul titre d'exemple. Ce serait ignorer l'irrésistible puissance de l'exemple sur le cœur humain, que de douter que le seul fait qu'il y a des âmes magnanimes renonçant pour toujours et par amour pour Dieu à toutes les jouissances d'ici-bas, est une éloquente prédication pour tous les chrétiens ; que c'est la meilleure manière d'enseigner qu'il est possible à tout homme aidé de la grâce divine de rester consciencieusement dans les obligations de sa vocation.

3. L'existence de l'état religieux dans l'Église est un

des plus grands bienfaits dont nous sommes redevables au Christ. La vie religieuse n'est point le partage de tous ; elle n'est point la vocation ordinaire des chrétiens : c'est un état extraordinaire, une vocation supérieure. La vie religieuse a pour fondement le renoncement libre, absolu ; c'est le renoncement que le Christ a conseillé et que réalisent essentiellement les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance.

Certaines gens trouvent la vie du cloître laide : c'est qu'ils la jugent d'après leur goût personnel. Le chant ou la récitation de l'office divin ne leur dit rien. Qu'une taupe, dans son trou, entende le chant de l'alouette, elle dira : « Quelle absurdité de voler et de chanter ! »

L'état religieux est un bienfait particulier pour ceux qui en jouissent. Quelques-uns ont fait d'abord d'amères expériences, ils se sont égarés sur le chemin de la perdition ; ils ambitionnent une vie de pénitence, à l'abri des dangers, et on ne la trouve que dans le cloître.

D'autres aspirent à une vie plus parfaite ; ils considèrent leur Jésus pauvre, vierge, obéissant, qui volontairement a tout sacrifié par amour pour nous. Et, par amour pour Jésus, ils se sentent poussés à se sacrifier eux-mêmes aussi complètement que possible. Dans les sacrifices et les difficultés propres à l'état religieux, ils trouvent la satisfaction des nobles désirs de leur cœur, ils goûtent la joie réservée à ceux qui se jettent entièrement et sans regard en arrière dans les bras de Dieu.

Qu'il est beau, qu'il est doux, de voir des frères cheminer dans la vie, la main dans la main, et ne formant qu'un cœur, un esprit et une pensée !

4. Mais la vie du cloître est aussi un grand bienfait pour la chrétienté tout entière.

Tout chrétien sent son âme encouragée et fortifiée, lorsqu'il songe à tant de religieux qui, par amour pour Jésus, supportent les plus pénibles sacrifices. Combien d'âmes, à la pensée des vertus exercées dans les cloîtres et les hôpitaux, ont eu honte d'une vie coupable ou peu chrétienne ! Combien ont été encouragées à la pratique des vertus chrétiennes !

Les Ordres religieux sont donc demeurés les foyers où les cœurs s'inspirent des sentiments chrétiens ; la vie des fidèles y puise sans cesse une nouvelle chaleur et une impulsion nouvelle.

Effort vers la vertu, empire sur les appétits inférieurs, maîtrise des sentiments moins nobles, tout ce saint travail auquel s'applique le chrétien, nous le voyons plus visible et plus saisissable dans la vie religieuse.

Il n'est pas jusqu'aux graves nécessités du présent qui ne trouvent un secours efficace dans la vie religieuse.

CHAPITRE XXI

LE CHRÉTIEN SERT UNE GRANDE CAUSE

1. L'Église chrétienne nous dit que le monde aura une fin grandiose. La « scène » s'écroule : le premier acte de l'histoire du monde est terminé; puis vient le second, l'acte redoutable du jugement universel, et le drame est fini. L'évolution du monde a trouvé sa conclusion dans le jugement et dans la séparation publiquement faite des anges et des hommes : d'un côté les bons, de l'autre les mauvais.

Cette doctrine, l'Église l'a puisée dans la Tradition et dans la Bible. Ici cependant, comme en d'autres cas, la sainte Écriture voile la vérité sous un langage figuré et imagé.

Le jugement dernier est prédit par le Christ. Le Seigneur ajoute : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas. » (Marc., XIII, 31.) Et pourtant, rien dans la nature visible n'est plus consistant que le ciel et la terre, rien n'est plus fugitif que des paroles.

Nous ignorons le lieu du jugement et le détail des circonstances qui l'accompagneront; il nous est donc impossible de nous faire une représentation adéquate de ce grand acte. Mais qui donc aurait la folie de vouloir douter de la réalité du jugement?

2. Si l'on réfléchit, peut-il sembler étrange que la sagesse de Dieu ait voulu ce grand jour du jugement?

L'homme n'est pas seulement un individu ; il n'est pas un atome isolé : il est membre d'une famille, d'une communauté, d'un État ; il est membre de l'humanité entière. Il est donc convenable que non seulement l'homme isolé, mais aussi toute l'humanité dans son unité visible, l'humanité unie d'après la volonté de Dieu par les liens de la collectivité, soit présente au tribunal de Dieu.

Un jugement rendu publiquement est en harmonie avec la justice divine. Trop souvent, sur la scène de ce monde, la cause de Dieu a été insultée et outragée dans la personne de ses serviteurs fidèles, tandis que le mal triomphait dans la personne des contempteurs de Dieu. Dieu se doit donc à lui-même de donner une justification unique et grandiose de sa conduite envers tous les hommes et tous les peuples. Le second acte, qui apporte la lumière et le dénouement, doit suivre les complications et les obscurités du premier.

3. Pour bien comprendre le jugement dernier, il faut considérer le Sauveur du monde, Jésus. L'univers s'explique surtout par l'humanité ; et l'humanité entière s'explique par Jésus-Christ. Tout à cause du Christ !

Dieu a créé le monde pour se préparer, de la part de la créature, une glorification naturelle dont la valeur reste finie. Dieu, ensuite, est venu parmi nous, pour se préparer, dans l'humanité ainsi divinisée, une glorification surnaturelle. La glorification de Dieu en Jésus-Christ, tel est le but suprême du monde et le but suprême de l'humanité. Voilà la cause que sert le chrétien. C'est une grande cause.

Le jugement dernier, révélation unique et grandiose, répond à ce but. Le Père céleste devait pour ainsi dire cette manifestation à son Fils unique, Jésus-Christ.

4. Le jour extraordinaire est préparé par des avant-coureurs extraordinaires. Des perturbations et des ébranlements se produisent dans le système du monde. Puis la Toute-Puissance divine intervient directement : par l'intermédiaire des anges (la sainte Écriture parle par figure d'une trompette), cet ordre retentit : « Levez-vous, morts, et venez au jugement ! »

Alors tous les hommes sont définitivement rangés, les uns à droite, les autres à gauche. Tous doivent rendre hommage à la souveraineté de Dieu en Jésus-Christ. Mais cet hommage n'est point le même à droite et à gauche.

Le Christ apparaît avec le signe de la croix. Jadis il était venu dans l'humilité et l'abaissement : aujourd'hui il vient dans la puissance et la souveraineté.

Des manifestations antécédentes, nous pouvons conclure à celle du dernier jour. Dans la création, la Toute-Puissance divine n'apparaît, pour ainsi dire, que comme une ombre de la grandeur de Dieu. Sur le mont du Calvaire, la Toute-Puissance divine manifestait la miséricorde. Sur l'autel, nous voyons la Toute-Puissance au service de l'amour. Que fera donc la Toute-Puissance divine lorsqu'il s'agira de la glorification et de la justification de Jésus-Christ ?

Quelle joie pour les justes ! Jadis ils avaient servi le Sauveur méprisé, persécuté par le monde ; ils s'étaient laissé railler, moquer, tourmenter jusqu'à la mort pour leur Sauveur. Maintenant ils voient ce Sauveur, Fils de Dieu, dans l'infinie majesté, qui est la compensation et le dédommagement de l'humilité de son premier avènement.

Quel spectacle foudroyant pour les méchants ! Dans ce Christ, qu'ils ont autrefois méprisé, persécuté, honni en lui-même et en ses fidèles, ils voient maintenant leur Dieu, leur Seigneur et leur Juge.

5. A la lumière de la vérité et par l'opération de la Toute-Puissance divine, toutes les consciences seront dévoilées aux yeux de toute l'humanité. Un tableau gigantesque du passé se déroule : c'est la vie, ce sont les actes des individus, des familles, des peuples, depuis le commencement du monde jusqu'à la dernière heure.

Tout est mis à nu : les vertus et les sacrifices des justes, la honte et l'hypocrisie des méchants, pour l'honneur des uns et pour la confusion des autres.

Notre vie d'ici-bas est le sentier qui nous conduit à la place que nous occuperons, en ce grand jour, selon nos mérites, ou à droite ou à gauche.

Le Seigneur dira : « Venez à moi, vous les bénis de mon Père, mes disciples fidèles et mes frères ; prenez possession du royaume que le Père a préparé pour moi et pour vous. »

Le Seigneur dira encore : « Éloignez-vous de moi, votre Dieu, votre fin dernière ! Vous avez voulu vous-même la malédiction : malédiction pour votre intelligence, malédiction pour votre volonté, malédiction pour votre corps et pour votre âme. »

Voilà donc tout ce qui subsiste de la splendeur de ce monde ! Voilà le résultat des jouissances coupables de cette vie temporelle !

6. Heureux ceux qui luttent avec une sainte ardeur ! Le drapeau du Christ est le drapeau de la victoire ; avec le Christ, ils vaincront, ils domineront, ils triompheront.

Qu'y a-t-il de grand, ici-bas, en comparaison de la grande cause que sert le chrétien ?

Qu'y a-t-il de plus sublime que la glorification de Dieu en Jésus-Christ ?

CHAPITRE XXII

LE ZÈLE DANS LA LUTTE

1. Grande est la lutte dans laquelle nous sommes engagés ; elle réclame tout notre zèle, notre zèle le plus ardent. Veillons à ce que ce zèle ne se refroidisse jamais. « Travaillez comme un bon soldat du Christ Jésus. Car celui qui combat dans l'arène ne sera pas couronné s'il n'a pas combattu légalement. » (2 Tim., II, 3, 5.)

A ce zèle est opposée la tiédeur. La tiédeur n'est pas à éprouver le sentiment de la lassitude, du vide et de la désolation ; ce sentiment de tristesse peut intérieurement exister à côté du plus grand zèle.

La tiédeur est l'absence continue d'actes courageux et d'exercices des vertus, un relâchement de la fidélité de la conscience tourné en habitude, une médiocrité constante dans l'accomplissement des devoirs, une insensibilité qui s'inquiète peu des péchés véniels délibérés.

La tiédeur est un état de langueur, par suite une apathie égale pour la vertu et pour le péché, une routine, une nonchalance, une décomposition.

Tiède est le chrétien qui n'est patient que lorsqu'il n'a rien à souffrir, qui est doux aussi longtemps qu'il ne rencontre pas d'opposition, qui désire être un bon chrétien sans qu'il lui en coûte, qui veut posséder une vertu sans

mortification, conquérir le ciel sans employer la violence.

On reconnaît la tiédeur à l'atteinte habituelle et volontaire portée à la conscience, à l'abandon de la prière fervente, à l'admission progressive de fautes toujours plus graves, au manque d'abnégation et d'empire sur soi-même, à l'acceptation facile de faux principes, à la préoccupation exclusive de la richesse et du bien-être matériel.

On reconnaît la tiédeur à certaines façons de parler. « Ce ne sont que des bagatelles. » « D'autres ne prennent pas la chose au pied de la lettre. » « Plus tard j'aurai le temps de m'occuper de ma conscience. » « J'ai en tête des affaires plus importantes. »

2. La tiédeur est indigne du chrétien ; elle est une souillure pour l'âme, un abaissement et une diminution de tout l'homme moral, une honte pour le drapeau sous lequel sert le chrétien.

La tiédeur est sans consolation : elle est une contradiction, elle ne procure donc aucune consolation ni de la part de Dieu ni de la part du monde.

La tiédeur expose à de nombreux périls. Elle obscurcit l'esprit : c'est pourquoi l'homme tombé dans la tiédeur reconnaît si difficilement son état. Elle affaiblit la bonne volonté, elle glace tous les nobles sentiments, elle rend la conscience insensible.

Notre salut est dans la prière ; mais l'âme tiède, comment prie-t-elle ?

La grâce de Dieu est toute-puissante ; mais chasser d'un cœur la tiédeur c'est là une des plus grandes œuvres de la miséricorde divine. Un pécheur s'amende plus aisément qu'un homme tiède. A l'égard de ces âmes, Dieu éprouve ce que nous éprouvons nous-mêmes en goûtant une nourriture écœurante.

De même que les xylophages[1] peuvent jeter à bas une maison, de même la tiédeur peut faire d'un soldat du Christ un traître.

3. Songez souvent à la grande cause que vous devez servir à titre de chrétien, et il vous sera facile de ne pas craindre devant l'effort. Réfléchissez à ce que vous êtes et à ce que vous devez être.

Vous n'atteindrez le but que par le travail. On n'obtient pas la palme sans difficulté. Si un écolier se croit déjà maître, il ne le sera jamais.

La paresse est mise au nombre des péchés capitaux : il y a là un sens profond.

Soyez tenace dans l'exécution. Il en est qui commencent avec énergie, puis ils se relâchent, soit par excès de fatigue, soit par impatience, soit par légèreté. Le chasseur s'efforce d'atteindre sa proie, il ne se contente pas de l'avoir fait lever.

Voulez-vous sortir d'une tiédeur fatale : retirez-vous pour quelque temps dans la solitude; tenez vos résolutions d'abord pendant quelques jours, puis toujours davantage.

1. Nom scientifique des vers qui rongent le bois.

CHAPITRE XXIII

LE JOUG ET LE FARDEAU

1. Tant que nous sommes ici-bas, la vie chrétienne est essentiellement un joug et un fardeau. Mais le Seigneur affirme que son joug est doux et son fardeau léger (Matth., xi, 30) ; il attend donc de vous que vous vous soumettiez à sa direction en toute dépendance et toute docilité.

« Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. » (Matth., xi, 29.)

« L'amour de Dieu consiste à garder ses commandements. Et ses commandements ne sont point pénibles, car tous ceux qui sont nés de Dieu sont victorieux du monde ; et cette victoire, par laquelle le monde est vaincu, est notre foi. Qui est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu ? » (1 Joan., v, 3-5.)

La divinité du Christ se révèle excellemment dans les mystères de sa vie glorieuse. Aussi la considération de ces mystères est-elle particulièrement propre à nous montrer la douceur et la suavité de l'union à Jésus-Christ, et à remplir notre cœur d'un joyeux enthousiasme.

2. Le service du Christ est doux et léger d'abord en raison du mal qu'il écarte de nous. Tout homme doit

porter un joug : que ce soit donc le joug de Dieu, que le Christ vous a imposé !

Pas de vie humaine sans joug. Qui ne porte pas le joug de Dieu porte le joug de quelque passion. Il vaut mieux se soumettre volontairement à Dieu que de devenir forcément l'objet de la risée et l'esclave du monde.

A celui qui ne se soumet pas de bon cœur aux exigences de la vie chrétienne, la puissance des ténèbres impose une honte, un fardeau qui accable les plus nobles et les meilleurs des hommes.

Si vous croyez ne pouvoir être un chrétien fidèle, soyez convaincu qu'il vous est impossible de vous estimer vous-même devant le tribunal de votre raison.

On se raille des chrétiens fidèles, on les traite de « bigots ». Qui sont ceux qui parlent ainsi ? Toujours et partout des gens suspects. Tel est l'homme abandonné à lui-même.

De là cette plainte du vieil Homère : « De tout ce qui respire et se meut, il n'est pas, sur terre, d'être plus misérable que l'homme. »

3. En second lieu, le service du Christ est doux et léger, à cause de la beauté ravissante de ses principes. D'après ces principes, notre vie, notre bonheur, notre salut, tout notre être, sont entre les mains de Celui qui nous aime.

Tout ce qui nous arrive nous arrive sous la direction toujours bienveillante de sa providence.

Le temps, si court soit-il, que nous consacrons à son service nous rend estimables à ses yeux. Toute action que nous accomplissons, tout bon désir que nous formulons, toute démarche que nous faisons dans le but de lui plaire, prend à ses yeux une valeur en quelque sorte infinie.

Chaque fois que nous respirons, nous nous rapprochons du terme bienheureux, du moment où nous quitterons le théâtre de la lutte pour entrer en possession du bonheur divin.

Est-il une beauté, est-il une noblesse, qui ne se rencontrent excellemment dans le service de Jésus-Christ ?

« La vertu, dit Sénèque, est déjà en elle-même une satisfaction : elle est si aimable qu'il est naturel aux méchants d'applaudir un acte de vertu. »

4. En troisième lieu, le service du Christ est doux et léger, en raison des biens que la bonté de Dieu nous fait espérer.

Dieu n'attend pas jusqu'à l'éternité. Son amour le porte à se montrer, dès cette vie, libéral envers ses serviteurs. Outre la vie éternelle, il leur a promis, pour cette terre, le centuple des biens auxquels ils renoncent (Matth., XIX, 29).

Et Dieu tient ses promesses. Le vrai bonheur sur terre est le privilège de ceux qui ont fait de la volonté de Dieu la règle de leur vie.

Dans la vie chrétienne, il n'y a rien de difficile en soi. La difficulté vient de notre vue bornée et de notre pusillanimité. Et quand il y aurait des difficultés, l'amour les adoucirait et les allégerait.

Où est l'amour, il n'y a pas de fatigue ; et s'il y a de la fatigue, on l'aime, on la porte avec joie.

Pesez souvent ces pensées, pour vous affermir dans votre persévérance.

Le bien ne sert de rien si l'on y renonce avant la fin de la vie. Qui perd courage avant d'atteindre au but a couru en vain.

CHAPITRE XXIV

LE CHRISTIANISME ET LA RELIGION DE L'AMOUR

1. C'est avec raison qu'on a appelé le christianisme la religion de l'amour. L'amour est nécessaire au cœur ; vivre sans amour, c'est être mort tout en vivant. L'amour est ce qu'il y a de plus élevé et de plus profond dans l'homme, ce qu'il y a de plus noble et de plus fort, ce qui rend l'homme capable de tous les sacrifices.

L'amour est une passion. Heureux celui dont le cœur est rempli d'une noble passion.

La nature pousse l'homme à l'amour. Suivant ce qu'il aime, l'homme dirige sa vie, en haut jusqu'à Dieu, ou en bas au-dessous de l'animal.

Par le christianisme nous comprenons mieux combien Dieu nous aime dans l'ordre de la nature ; mais l'amour surnaturel de Dieu pour nous, le christianisme seul nous le révèle : cet amour consiste en ce que Dieu se donne lui-même à nous, en ce qu'il se subordonne dans un certain sens à nos intérêts.

Dans le christianisme, l'amour est le premier et le suprême commandement (Marc., XII, 30 ; Luc., X, 25). C'est ce que Dieu exige en premier lieu de l'homme, c'est la vertu la plus sublime et la plus parfaite.

L'amour est une vertu qui fait que notre volonté reconnaît en Dieu le bien le plus élevé et le plus parfait, qu'elle s'attache à lui et se repose en lui.

2. Vous devez aimer Dieu, parce que les nombreux bienfaits dont il vous a comblé vous prouvent combien il est bon et digne d'amour. Votre être, toutes vos facultés, viennent de lui. Si une maladie vous faisait perdre la vue et qu'un miracle vous la rendît, quelle ne serait pas votre reconnaissance ! Lui en devez-vous moins à présent ?

Tout ce qui en vous a quelque prix vient de Dieu ; le péché seul vient de vous.

Dieu ne vous a pas accordé seulement les dons naturels : il vous a rendu particulièrement facile une vie surnaturelle, une vie chrétienne. Sa providence vous a placé dans telles et telles circonstances qui vous stimulent à pratiquer la vertu. Il vous donne sa grâce intérieure, sans laquelle votre lutte n'aurait ni force ni mérite.

Par amour pour vous, Dieu a pris toutes les dispositions qui doivent vous conduire à le posséder dans l'éternité.

Il vous a donné tout ce qui est compatible avec ses desseins divins. Ces dons, il vous les apporte lui-même : il est tout proche de vous, il habite en vous, il est plus près de vous que vous-même. Tout ce que vous êtes et ce que vous avez dépend de Dieu, est dans sa dépendance la plus étroite et la plus intime. Tout ce qui est en dehors de Dieu tient plus de Dieu qu'il n'existe en lui-même.

Dieu est et opère dans toutes les créatures, mais d'une manière différente, selon leur destinée différente. Il habite en vous, mais non comme dans toute autre créature dont le but ne dépasse point l'ordre naturel : il habite en vous comme dans un sanctuaire destiné tout spécialement à le recevoir.

Vous devez considérer non seulement cette proximité et cette inhabitation de Dieu, mais encore la manière dont il agit pour vous. Par amour pour vous, il met tout en mouvement dans le domaine de la nature, afin que tout vous aide à atteindre le but surnaturel de votre vie.

Vous ne comprendrez vraiment combien grand est l'amour que Dieu vous porte, que si vous étudiez le Christ travaillant et souffrant pour vous. Toutes les autres preuves de l'amour de Dieu disparaissent en quelque sorte quand on les compare à la croix du Calvaire, de même que les étoiles deviennent invisibles lorsque le soleil se lève. C'est ainsi que Dieu a aimé le monde.

3. Tel est l'amour de Dieu pour vous. Il vous a fait son ami. Rendez-lui amour pour amour. Que votre amour ressemble à celui du Christ ; il ne doit pas se borner à des sentiments et à des paroles : il faut aimer par œuvres et en vérité, il faut traduire votre amour par des sacrifices.

« Mes petits enfants, n'aimons pas de parole et de langue, mais par œuvres et en vérité. C'est par là que nous connaissons que nous sommes de la vérité (et non pas du mensonge et de l'apparence hypocrite), et que nous en persuaderons notre cœur en la présence de Dieu. » (1 Joan., III, 18, seq.)

Il faut, pour parler avec saint Paul (2 Cor., VI, 4, seq.), « en toutes choses, comme ministres de Dieu, nous rendre recommandables par une grande patience dans les maux, dans les nécessités et dans les extrêmes afflictions... ; par une douceur persévérante et par la bonté... ; par la parole de vérité..., parmi l'honneur et l'ignominie..., comme mourants et vivants néanmoins..., comme tristes mais toujours dans la joie. »

En tout ce qui est, en tout ce qui arrive, reconnaissez

l'amour de Dieu. Sous le voile des créatures, reconnaissez et baisez la main qui vous fait du bien en toutes choses et par elles. Travaillez à tout utiliser, pour correspondre ainsi aux desseins de Dieu.

Enfin, par le moyen des créatures, élevez-vous jusqu'à la connaissance de votre Créateur, pour apprécier combien Dieu est infiniment bon, beau et parfait en lui-même.

Toute la magnificence et la beauté de la création, tous les dons de l'intelligence et les charmes du cœur, toute la perfection de l'ordre surnaturel du christianisme, ce sont là de faibles rayons, de misérables gouttelettes, qui nous permettent de soupçonner la beauté du Soleil incréé, de la source de toute perfection.

D'ordinaire, l'amour n'exige de vous rien d'extraordinaire.

Remplissez donc parfaitement les devoirs de votre état, mais faites-le par amour pour Jésus.

Par amour pour vous, Jésus attend de vous le renoncement à vous-même : pratiquez le renoncement par amour pour Jésus.

Par amour pour vous, Jésus vous fait sentir le poids de la croix : portez votre croix par amour pour Jésus.

Par amour pour vous, Jésus veut que vous vous unissiez intimement à lui : faites-le par amour pour Jésus, et que ce vous soit une joie du cœur d'être constamment semblable à votre divin modèle.

4. Tel est l'amour que l'on doit pratiquer et que l'on pratique en effet dans la religion catholique.

Parmi les hommes, on décore du beau nom d' « amour » bien des choses qui ne sont que basse sensualité. Il y a tant d'alliage, tant d'apparences factices ! Seul l'amour de Dieu peut donner une belle âme, un cœur élevé.

L'amour naît de la plus noble liberté. Sur le navire de l'amour divin, pas d'esclaves, pas de galériens : il n'y a que des volontaires.

Efforçons-nous de craindre Dieu par amour plutôt que de l'aimer par crainte.

Si vous songiez que Jésus a préféré votre salut à sa vie, vous comprendriez ce que signifie cette parole : que vous devez préférer son bon plaisir à tout autre bien.

5. Pour que l'amour repose sur un solide fondement, il doit avoir ses racines dans la foi et recevoir sa direction de l'espérance. Point de véritable amour s'il ne prend sa racine sur le Calvaire et n'a son couronnement dans le ciel.

Un chrétien aimant peut assez souvent, dans ses pensées et ses actes d'amour, ne point songer actuellement au ciel et à l'espérance, mais l'homme ordinaire ne peut pas, d'une façon habituelle, en agir toujours de même.

Ne craignez pas que votre amour se soit refroidi parce que vous n'éprouvez plus le sentiment de l'amour. L'esprit de Dieu ne consiste pas toujours dans des effusions sensibles. L'amour, lorsqu'il est nouveau, fermente comme un vin nouveau ; plus il deviendra vieux et limpide, plus il deviendra calme.

Ce n'est pas la grandeur de nos œuvres qui leur donne du prix devant Dieu : c'est l'amour avec lequel elles sont accomplies.

Combien en est-il qui aimeraient bien Jésus s'il se présentait seul ! Mais il en est peu à qui plaise le cortège qui l'accompagne toujours : l'abnégation, la mortification, le mépris du monde, l'humilité, le désintéressement.

A la vérité, nous devrions rougir de dire à Dieu : « Seigneur, je vous aime par-dessus tout. » Autant dire à un roi : « Je vous estime plus que la terre et l'eau. »

Et cependant, Dieu trouve son plaisir à ce que nous l'aimions plus que les créatures, qui pourtant, comparées à lui, ne sont que néant.

Vous avez abandonné tout au monde pour l'amour de Dieu : une chose vous manque encore. Après avoir tout quitté, abandonnez-vous vous-même et ne conservez rien de votre amour-propre. Après avoir fait tout ce que vous croyez devoir faire, avouez que vous êtes un serviteur inutile, qui ne s'attribue rien à lui-même, mais qui rapporte tout à Dieu. Alors seulement vous êtes riche, alors seulement vous êtes puissant et heureux, alors seulement vous êtes libre.

Grandeur dans l'amour, grandeur dans la vérité : amour et vérité sont deux enfants d'un même sein, deux nobles rejetons d'une même racine. Et quand saint Paul ne l'aurait point dit, la plénitude et la fin de la loi n'en consistent pas moins à opérer la vérité dans l'amour.

TABLE ALPHABÉTIQUE[1]

A

B

C

1. Le chiffre romain indique le volume, le chiffre arabe la page.

D

E

F

G

H

I

J

L

M

N

O

P

R

S

T

V

Z

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND

DEUXIÈME SEMAINE

PREMIÈRE PARTIE

L'IMITATION DU CHRIST DANS SES TRAITS PRINCIPAUX

DEUXIÈME PARTIE

L'IMITATION PLUS COMPLÈTE DU CHRIST

TROISIÈME SEMAINE

LA CROIX

QUATRIÈME SEMAINE

LA CONCLUSION GLORIEUSE

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME II

KANT ET LA SCIENCE MODERNE

Par le R. P. Tilmann PESCH

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Traduit de l'allemand, par LEQUIEN, agrégé de philosophie

In-12 .... **3.50**

Le Père Tilmann Pesch nous fait remonter jusqu'à Kant. Dans l'ouvrage que nous signalons, il critique avec profondeur et sans s'attarder à des questions accessoires le philosophe de Kœnigsberg, qu'il regarde avec raison comme l'un des principaux ancêtres de la philosophie contemporaine. Bon nombre des erreurs, en effet, qui sévissent aujourd'hui et expliquent les faiblesses morales de la société, sont les filles du criticisme : *la sécularisation de la science ; la morale indépendante ; le culte néo-païen de l'humanité,* etc. Toutefois il serait injuste, et le Père Pesch en convient lui-même, d'oublier la part d'influence et de responsabilité qui revient à tant d'autres philosophes qui ont précédé Kant et dont il s'est même inspiré. En somme, sa philosophie a été moins puissante qu'on ne l'a prétendu, et elle est moins originale que ne le font supposer les formules singulières dont il l'a enveloppée. Ces voiles peuvent en imposer à certains esprits ; mais le Père Pesch n'a pas de peine à les déchirer : il met a nu les erreurs qu'ils recouvrent et qui sont encore les plaies de notre temps. Cette œuvre de critique, due à l'un des meilleurs scolastiques de l'Allemagne, était donc utile ; elle méritait d'être traduite en français et on lui fera bon accueil. (*Université catholique.*)

LE KANTISME ET SES ERREURS

Par le R. P. Tilmann PESCH, de la Compagnie de Jésus

Traduit de l'allemand, par LEQUIEN, agrégé de philosophie

In-12 .... **3.50**

Nos lecteurs connaissent déjà la valeur de la première étude du Père Pesch sur le Kantisme : *Kant et la science moderne.* Il nous suffira donc d'annoncer la seconde : *Le Kantisme et ses erreurs*, qui offre les mêmes qualités de netteté dans l'exposition et la réfutation. Tout l'ouvrage va à prouver que le Kantisme, donné pour fondement à la science, est lui-même sans fondement. Pour y parvenir, le Père Pesch démonte successivement les principales pièces du système kantien : les *jugements synthétiques a priori*, les formes *a priori* de la sensibilité ; le *temps* et l'*espace*, les *catégories* de l'entendement, les *noumènes*, etc., et il en fait toucher du doigt les point vermoulus. Nombre d'esprits, parmi nos contemporains, se sont laissé fasciner par l'aspect grandiose de la synthèse kantienne. C'est qu'ils regardaient obstinément en haut, oublieux de scruter les bases mêmes de l'édifice, qui cachent, il est vrai, les subtilités d'une métaphysique nébuleuse. Le Père Pesch a dissipé les nuages accumulés, en montrant que Kant n'a pas prouvé la possibilité de ses jugements synthétiques *a priori.* Ce fondement imaginaire enlevé, le système apparaît tel qu'il est, c'est-à-dire comme une construction ingénieuse sans doute, mais une construction en l'air. (*Etudes religieuses.*)

LIGUGÉ (VIENNE). — IMP. SAINT-MARTIN. M. BLUTÉ. — 5-01.


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

